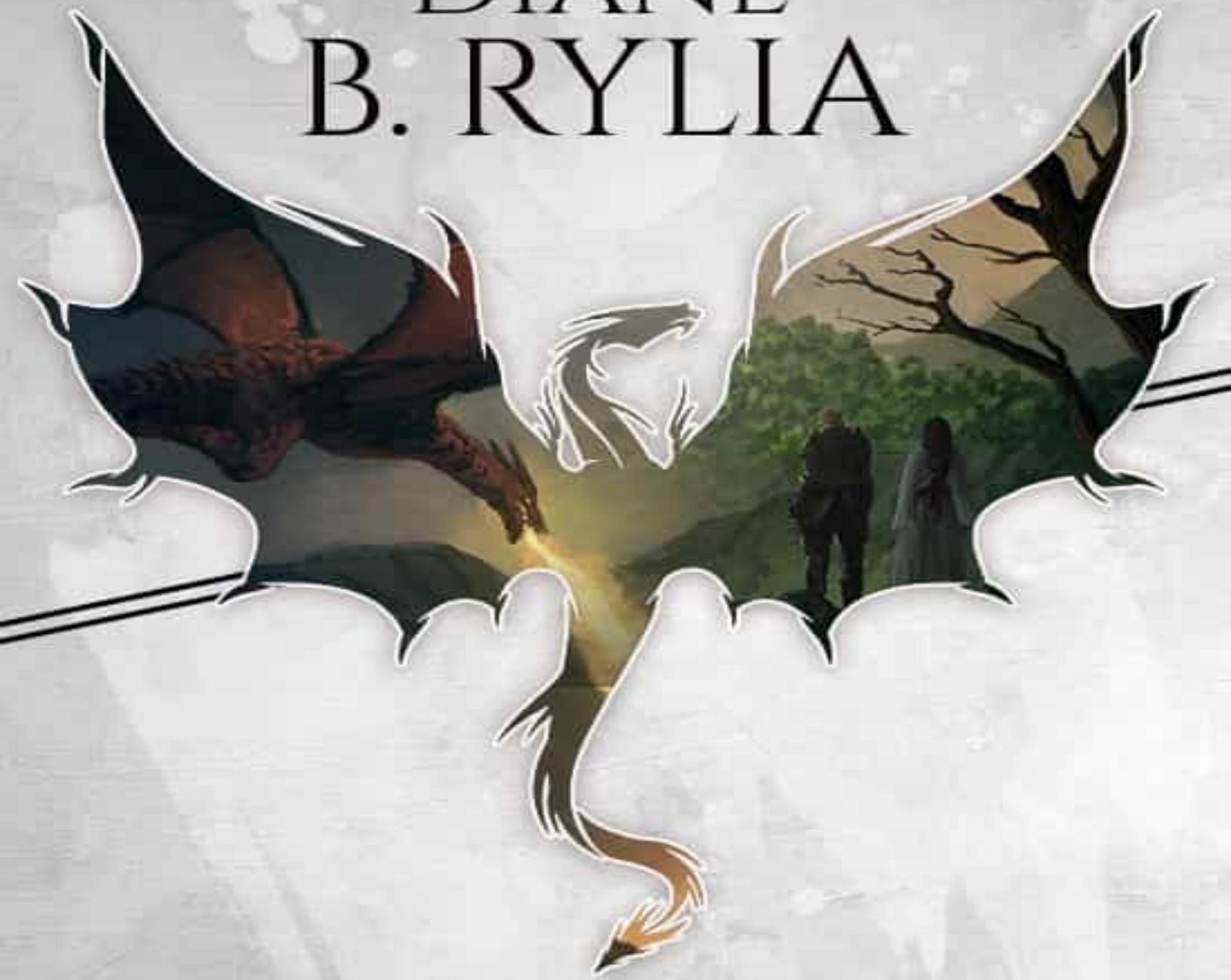
Diane
B. Rylia



Chevalier noir

l'intégrale numérique

Diane B. Rylia

Le chevalier noir, l'intégrale

MxM Bookmark

Mentions légales

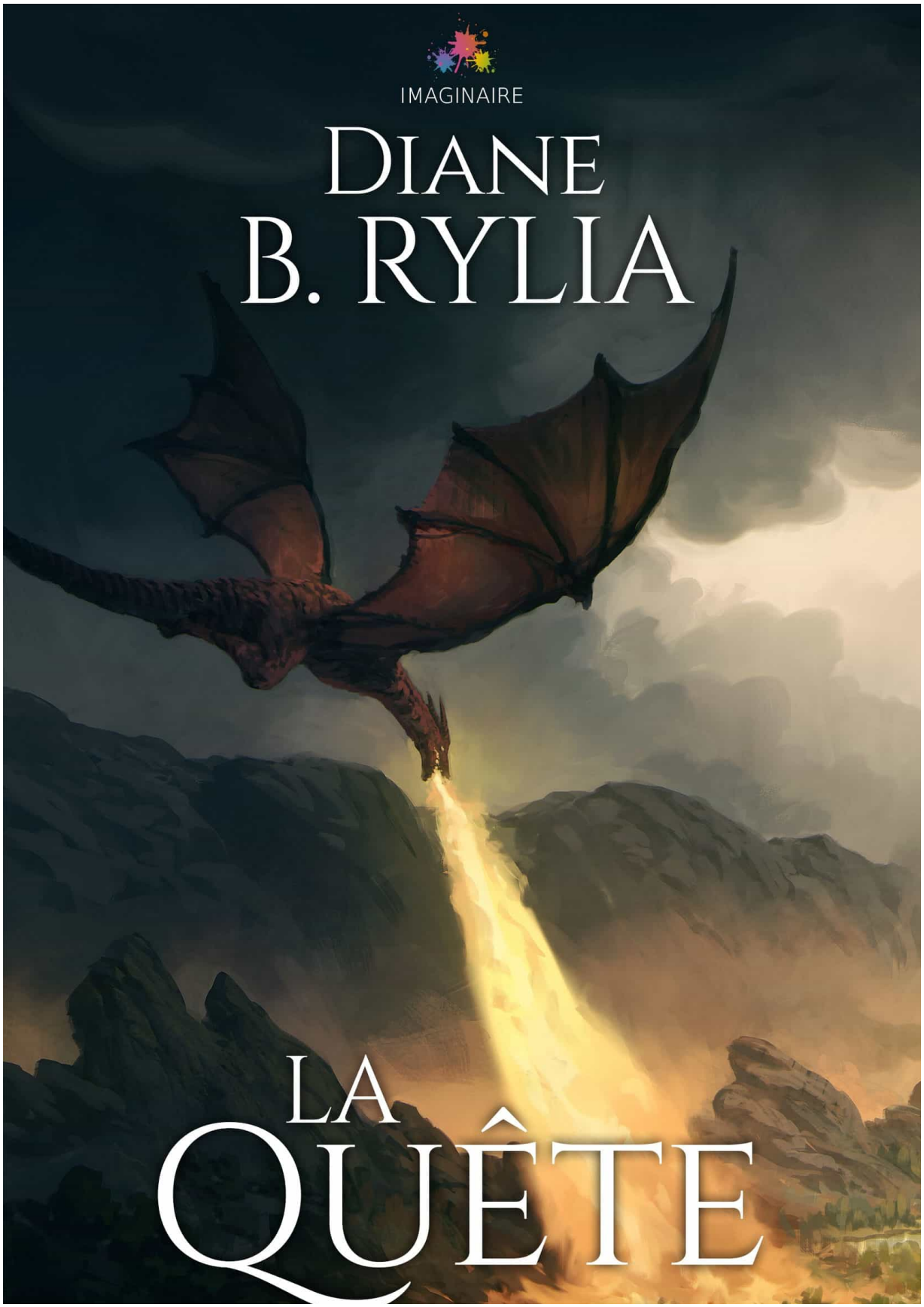
Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leurs droits.

MxM Bookmark © 2017, Tous droits réservés

Illustration de couverture © Jorge Jancinto & MxM Création

Relecture et correction © Marc Philipps & Emmanuelle Lefray.

ISBN : 9782375743812


IMAGINAIRE
DIANE
B. RYLIA
LA
QUÊTE

I - CHEVALIER NOIR

Diane B. Rylia

La quête

Le chevalier noir - Tome 1

MxM Bookmark

Prologue

L’adolescent ferma les yeux et inspira. Ses mains tremblaient en remettant en place la couronne de fleurs d’oranger, mais il s’enjoignit à rester calme. Il expira et rouvrit les yeux. Ses mains qui ne tremblotaient plus poussèrent la lourde porte en bois et il fit son premier pas dans le monde des adultes.

La porte se referma derrière lui tandis que sa robe tombait dans un murmure sur le tapis. Il ignora le froid qui, malgré la cheminée, faisait frissonner son corps nu. Il avança d’un pas décidé vers son destin. Ses longs cheveux noirs, pour une fois détachés, dansaient sur sa peau blanche tandis que la lumière jouait sur le bleu des signes que sa mère avait peints sur son corps sous le soleil de la mi-journée.

Il ne marqua aucun arrêt lorsqu’il arriva au niveau du lit et se mit immédiatement au travail. Il referma le cercle de sel et, tandis que ses lèvres psalmodiaient l’appel aux esprits protecteurs et aux forces de la lune, passa l’encens sous le nez de l’homme aux yeux bandés et le vit reprendre connaissance. Il ne perdit pas de temps et fit glisser dans sa bouche le vin du plaisir avant de sceller ses lèvres d’un sortilège. L’homme commença à gémir et à se débattre, mais ses liens autant que le sort étaient solides.

L’adolescent laissa le nectar commencer à faire son effet et alluma une à une les bougies qui faisaient un second cercle autour de la couche. Lorsqu’il eut fini, il sut qu’il était temps.

Il ne laissa pas ses jambes tremblantes l’arrêter tandis qu’il montait sur le lit. Il ne prêta pas attention aux grognements ou aux soubresauts des muscles autour de lui, sa main se saisit fermement du sexe terriblement chaud et érigé à présent. Sans attendre, il se plaça au-dessus de lui. Il ne prit qu’une inspiration avant de s’empaler.

Il avait connu son lot de blessures et n’avait jamais reculé devant la douleur. Cependant, il sentit les larmes emplir ses yeux puis ruisseler sur ses joues et un déchirement pénible traverser son corps comme un éclair tandis que le sang coulait entre ses cuisses. Mais il fit semblant de ne pas souffrir, il continua à psalmodier en amorçant le mouvement. Il laissa ses mains se poser sur les cuisses de l’autre et continua à se mouvoir en rythme avec les paroles sacrées.

Les fleurs de sa couronne se détachaient et tombaient autour d'eux, les larmes séchaient sur ses joues et il sentait que la fin était proche.

Un grand tremblement sous lui l'avertit que l'autre était arrivé à son terme, sombrant immédiatement dans le sommeil artificiel de la potion.

Lentement, les jambes chancelantes comme un poulain nouvellement né, il descendit du lit et se rapprocha du petit autel. Prenant le linge blanc posé à côté, il essuya les larmes, le sang et la semence. Il plaça la toile souillée au centre du nid et referma dessus les branchages. Puis, encore secoué de petits tressaillements, il éteignit les bougies une à une et ouvrit un cercle après l'autre. Il enjamba sa robe, repassa la porte et prit la direction du jardin. Dans le ciel, l'œil rond du premier jour de pleine lune l'observait. Il poussa la porte du verger clos et passa sous les fleurs avant d'atteindre la grille qu'il ouvrit aussi. Il arriva au gué et se permit enfin de s'écrouler.

Dans l'eau glacée, alors que ce qui restait de larmes, de semence et de sang était emporté loin de lui, il pleura son enfance à jamais révolue.

* * *

La deuxième nuit, il ne tremblait plus sur le seuil de la porte, sa couronne de fleurs de cerisier était parfaitement placée sur ses cheveux. Il ouvrit la porte sans plus d'hésitations et décrocha les fibules qui maintenaient sa robe. Il n'eut pas besoin de réveiller l'homme qui, malgré ses yeux bandés, se tourna vers lui en l'entendant approcher. Cependant, tous ses efforts ne réussirent pas à faire sortir un mot de sa bouche et l'adolescent en profita pour faire à nouveau glisser le vin du plaisir dans sa gorge. Comme la nuit précédente, il ferma chaque cercle, alluma les bougies, et appela sur lui la bénédiction des esprits et de la lune. Puis il se saisit de la verge dressée et l'accueillit en lui. Cette fois, il ne pleura pas et remarqua à peine la douleur. Ses cuisses le portèrent dans un mouvement régulier, et il observa avec un certain détachement les réactions de l'autre.

Il regarda ses muscles bouger sous lui, sentit sa respiration se couper alors qu'il le prenait en lui plus profondément. Il laissa ses mains vagabonder sur l'étranger, découvrir la souplesse de sa peau, la dureté de ses muscles, le chemin doux des poils qui marquaient son corps à peine plus vieux que le sien. Il fit glisser une soyeuse mèche de longs cheveux blonds entre ses doigts et passa ses mains sur les lèvres roses. Il suivit la lente descente des fleurs de cerisier qui tombaient de ses cheveux pour aller éclabousser comme des taches de vin rosé le lit et la peau de l'étranger. Il se

demanda de quelle couleur étaient ses yeux sous le bandeau et s'étonna quand il le sentit commencer à bouger de façon presque désespérée. Cette fois-ci, il n'avait pas vu le temps passer et…

Un éclair le parcourut et il enfonça ses ongles dans la chair dorée sous lui. Il avait ressenti quelque chose lorsque l'autre avait bougé sous lui, tendant vers son plaisir, quelque chose de plaisant autant qu'étrange.

Mais déjà, l'impression s'éloignait alors que l'inconnu s'ébrouait et se vidait en lui.

Il descendit du lit en sentant quelques tressaillements parcourir ses jambes, mais il atteignit sans encombre le petit autel où l'attendait un nouveau linge blanc ; il essuya sueur, semence et sang et referma le nid sur ce deuxième linge. Il éteignit ensuite les bougies avant d'ouvrir les cercles et de quitter la pièce. Il se rendit sans se presser à la rivière et laissa l'eau laver son corps et bercer son esprit sous le soupir apaisant de la lune.

* * *

La troisième nuit, il ne prêta pas même attention à la rouge couronne de fleurs de prunier qui parait son front. Il quitta sans même y penser ses vêtements et alla créer les deux cercles en invoquant la bénédiction des esprits et de la lune. Il versa le vin entre les lèvres de l'inconnu et regarda avec une certaine fascination le désir qui croissait sous ses yeux. Lorsqu'il fut mûr, il grimpa sur le lit et, comme les autres nuits, le plongea en lui.

Alors il sentit un frisson descendre le long de son échine et troubler sa sérénité. Il tenta de se concentrer sur les réactions de l'étranger, mais quelque chose dans son propre corps le perturbait et le ramenait toujours à lui et à ces sensations étranges. Il tenta de varier le rythme et l'amplitude de ses mouvements, mais rien n'y faisait, il se sentait parcouru d'une chaleur presque désagréable et sa peau le tiraillait à bien des endroits. Il avait de plus en plus de gêne à respirer convenablement et les mots sacrés sortaient de sa bouche avec difficulté.

Il ne vit pas le moment où l'inconnu brisa ses liens, il entendit juste le craquement du bois et sentit soudainement ses mains calleuses se poser sur ses hanches. Il sut cependant à quel moment précis ce dernier se remit à bouger, car il fut foudroyé par le plaisir. Son sang brûlait tandis que chaque poussée le faisait hurler de surprise et de peur face à ces flots qui s'accumulaient et menaçaient de le submerger.

Il se noyait, prisonnier de ces sensations incroyables qui faisaient trembler son corps, aveuglaient son esprit.

Il explosa lorsque la main de l'homme se referma sur son sexe, le laissant voir soudain par-delà les étoiles les royaumes lumineux où vivaient les anciens dieux. Il ne sentit pas que l'étranger avait lui aussi atteint le pic du plaisir, et ce n'était que lorsque son souffle finit enfin par s'apaiser qu'il se rendit compte qu'il était allongé sur lui, leurs deux corps encore emboîtés.

Il se laissa quelque temps pour reprendre ses esprits et écouta les battements de leurs deux cœurs comme des tambours un soir de fête qui résonnaient contre son oreille. Son regard glissa sur sa peau ensoleillée jusqu'à ses lèvres roses et humides. Sans qu'il comprenne pourquoi, quelques pleurs silencieux coulèrent de ses yeux sur la poitrine musclée.

Alors qu'il se redressait difficilement, il découvrit que les bras de l'étranger étaient noués autour de lui. Il s'y arracha avec un étrange sentiment et se força à aller jusqu'à l'autel malgré ses jambes qui semblaient avoir oublié comment marcher. Le linge essuya ses larmes, sa sueur et sa propre semence et lorsqu'il referma le nid et le plaça sous un rayon de lune, il sentit quelque chose se nouer dans sa gorge. Il prit garde de ne pas essayer de comprendre ce qui lui arrivait, éteignit les bougies et ouvrit une dernière fois les cercles avant de sortir de la chambre.

Lorsqu'il entra cette fois dans la rivière, il ne put s'empêcher de soupirer et de trembler sous la caresse de la nuit. Avec une certaine tristesse, il regarda la dernière fleur de prunier s'éloigner, emportée par le courant.

* * *

La quatrième nuit, la lune était cachée alors qu'il guidait silencieusement l'étranger jusqu'aux écuries. Il avait déjà sellé le cheval et il eut juste à le faire monter et prendre la longe. Lorsqu'il arrêta la monture sur le sable, la nuit commençait à s'effilocher sous les doigts de l'aube.

Il aida l'inconnu à descendre et le mena jusqu'à la barque. Les cygnes s'ébrouèrent en le voyant, secouant leurs chaînes.

Toujours sous l'effet du philtre, l'autre ne bougeait pas, attendant les ordres dans le plus grand calme. L'adolescent remonta la cape de brume de sa mère sur sa tête et commença à défaire les liens qui maintenaient l'étranger. Il délia ses mains, puis commença le fastidieux travail de lui

faire enfiler son armure blanche. Il hésita plusieurs fois, se trompa dans l'agencement, mais réussit à finir avant que le premier rayon du soleil ne lèche l'armure étincelante. Alors il leva les bras pour commencer à défaire le bandeau, mais alors que ses mains étaient arrêtées sur le nœud, il se haussa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres brièvement sur les siennes.

Il recula, le bandeau dans les mains, et d'un mot de lui les cygnes s'élancèrent, tirant sur la mer la nacelle noire.

Il observa depuis la plage le soleil caresser l'aurore éblouissante de ses cheveux. Les yeux d'un bleu si pur s'étaient ouverts et le cherchaient parmi les ombres de l'Île Noire. Il sentit comme un poignard transpercer son cœur.

Sans faire un bruit, sans dire un mot, il se détourna et reprit le chemin du château.

-1-

Il était une fois, à l'époque des preux chevaliers et des belles damoiselles un roi qui avait une sœur si belle et si bonne que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de mettre leur cœur à ses pieds. Hélas pour la pauvre princesse, il arriva qu'un terrible dragon se réveilla au plus profond d'une des forêts du royaume et réclama le sacrifice de l'infante sans quoi de son souffle puissant il détruirait terres et gens jusqu'à ce que sa haine des hommes soit rassasiée…

Voilà comment aurait pu commencer notre histoire. Cependant, c'eût été assez ennuyeux en plus de s'éloigner de la vérité et surtout se tromper de conte, car, voyez-vous, notre héros n'était ni princesse ni chevalier. Non, il était bien plus intéressant.

— Tu es prêt, Aloys ?

Il regarda son apprenti prendre une longue inspiration et refermer le poing sur sa bourse. Le vent qui courait sur l'herbe jouait avec les mèches blondes s'échappant de sa tresse alors que les quelques nuages qui piquetaient le ciel se promenaient lentement dans l'azur.

— Oui.

— Chien.

Le jeune homme fouilla dans la bourse en cuir qu'il portait autour du cou et commença à se transformer, sa peau, ses os se distendant dans un surnaturel embrouillamini de chair. Au bout d'un long moment d'hésitations et d'erreurs, la créature difforme céda enfin sa place à un gros chien.

— Cours.

La bête, un berger au poil jaune s'élança et se retrouva sur le flanc sans bien comprendre comment elle en était arrivée là. Elle se remit debout et commença à avancer lentement les pattes une à une, au pas, puis au trot, et quand elle fut enfin sûre d'elle, elle se mit à courir jusqu'à l'orée du bois avant de revenir vers son maître. Elle s'essaya à un saut, à un autre, à un aboiement qu'elle fit suivre d'un long hurlement avant de se remettre à courir.

Il lui permit un moment de récréation, puis rappela la bête, d'un mot.

— Humain.

La transformation fut plus rapide et son apprenti souriait de toutes ses blanches dents.

— Cours un peu.

Les premiers pas furent difficiles, mais il se remit très vite à se servir correctement de ses deux uniques pattes.

— Reviens, Aloys.

L’exercice était profitable, déjà son élève était plus calme, la tête haute, il le fixait maintenant avec assurance et sérénité au fond de ses yeux verts.

— Serpent.

Une fois de plus, il fouilla dans sa bourse et commença à se transformer. Ce fut plus long que le chien, mais il était maintenant parfaitement ophidien.

— Rends-toi jusqu’à l’orée du bois.

Le serpent blanc passa un moment sans bouger, puis commença à glisser dans l’herbe, ondulant de toute sa longueur pour avancer plus vite. Quand il revint, il souleva le haut de son corps et siffla de plaisir.

— Aigle.

Le reptile lui jeta un regard stupéfait.

— Aigle, Aloys.

Le serpent resta un moment immobile, puis commença à changer, mais la chose était trop grosse et elle passa de longues minutes à se contorsionner avant de revenir à son aspect humain, de fouiller dans la bourse, reparue autour de son cou et de se remettre à se transformer. Enfin, un aigle apparut devant le maître sorcier.

— Envole-toi.

Là encore, ce fut long et difficile, mais il parvint à prendre son envol, et s’il ne fut pas le plus gracieux des oiseaux fendant le bleu du ciel, il réussit cependant, ce qui, comme le disait Thorsten, valait toujours mieux qu’un baquet de fumier sur la tête.

— Reviens, Aloys.

L’oiseau royal fit un atterrissage légèrement indigne de son beau ramage, mais sans toutefois se faire mal.

— Humain.

L’aigle redevint un adolescent blond et au souffle court.

— Fatigué ?

Le jeune homme acquiesça.

— La métamorphose est fatigante à la fois pour ton corps et pour ton esprit. Mais pour une première fois, c'était très bien, Aloys.

Il posa la main sur sa tête et caressa ses cheveux.

L'adolescent s'épanouit comme une fleur face au sourire de son professeur.

— Merci, Maître.

Il s'assit dans l'herbe et observa son élève toujours un peu essoufflé se laisser tomber sur le sol humide pour tenter de récupérer ses forces.

— Bien, maintenant explique-moi quels problèmes tu as eus et pourquoi tu n'as pas réussi à les surmonter ?

L'adolescent leva les yeux vers le ciel.

— J'ai mis longtemps avant de pouvoir me servir efficacement des formes animales parce qu'elles sont très différentes de ma forme humaine, avancer à quatre pattes n'est pas si aisé que c'en a l'air.

Lorsque l'apprenti redescendit son regard vers lui, il hocha la tête.

— Je n'ai pas réussi à passer d'une forme animale à l'autre sans reprendre forme humaine.

— Pourquoi ?

Aloys prit le temps de réfléchir, regardant son maître qui, même assis au milieu de l'herbe, était toujours aussi droit, son visage totalement inexpressif, attendant patiemment sa réponse comme s'il avait tout le temps du monde à lui consacrer.

— Parce que les formes animales me sont étrangères… La forme humaine est ma vraie nature, elle me vient plus facilement, il est donc plus logique pour moi d'y retourner que de conserver une forme animale pour la modifier et passer dans une autre, surtout si je dois toucher le focus…

— Donc, comment vais-je te faire travailler maintenant ?

— En me faisant répéter. Pour que les transformations soient plus rapides, pour que je m'habitue à bouger sous forme animale et que je ne reprenne pas ma vraie forme entre les deux.

— Bien, mais aussi ?

— En m'interdisant de toucher le focus ?

L'apprenti posa la main sur la bourse qui pendait autour de son cou et il lui intima de continuer sa réflexion d'un mouvement de tête qui fit bouger sa longue et épaisse tresse noire.

— Il faut que je réussisse à me passer de toucher le focus pour me transformer, non seulement pour pouvoir enchaîner les métamorphoses sans

passer par la forme humaine, mais aussi pour ne pas trahir la présence des amulettes.

— Pourquoi ?

L'élève sembla un moment perdu, ses yeux se posant sur la tunique de laine marron de son précepteur tandis que son cerveau réfléchissait frénétiquement pour trouver la réponse qui rendrait son maître fier de lui.

— Pour les duels de sorciers ? proposa-t-il hésitant.

— Oui et ?

Aloys resta silencieux et continua de réfléchir le plus vite possible pour ne pas le décevoir. Autour d'eux, la forêt bruissait de vie. Un écureuil s'aventura hors de la lisière du bois et jusqu'à eux. Le sorcier tendit la main et le rongeur s'approcha, intrigué.

— Pour épater des ambassadeurs venus à la Cour du Roi ?

Il se contenta de hausser un sourcil. Son apprenti saisit immédiatement le message.

— Thorsten, pourquoi ne pas lui donner la réponse ?

L'écureuil cessa de faire semblant de renifler la main du sorcier et releva la tête. Une seconde plus tard, un enfant d'une douzaine d'années se tenait là où s'était trouvé le rongeur.

— Pour fuir pour sûr. Si tu changes d'animal, même les meilleurs dogues d'Espagne y pourront plus te suivre.

— Même les meilleurs dogues d'Espagne ne pourront, Thorsten, le corrigea-t-il machinalement en ébouriffant ses boucles rousses.

L'adolescent se rembrunit, il aurait dû y penser, c'était pourtant si simple.

Le maître sorcier fit soudain une moue étrangement dégoûtée, plissant son nez, et se tourna vers le gamin dépenaillé et crasseux.

— Thorsten, qu'est-ce que j'ai dit à propos des bains ?

— Oh, j'en ai pris un fait trois jours, j'ai pas b'soin d'en reprendre un.

— Il y a trois jours, et fais attention à la prononciation. Quant au bain, si tu ne veux pas que je te jette dans la rivière maintenant, je te conseille de filer à la tour et d'aller mettre de l'eau à chauffer immédiatement.

Le petit rouquin parut sur le point de répondre et tenter de se défendre, mais il préféra tout compte fait se taire et obéir, on ne savait jamais quel tour le maître sorcier pouvait sortir de son sac.

Il se releva et épousseta sa tunique. L'adolescent l'imita.

— Maître… Thorsten… Pourquoi y arrive-t-il mieux que moi ?

Le sorcier regarda l'adolescent trébucher sur les mots, ses yeux gris soudain expressifs et pleins de compassion.

— Tu t'es très bien débrouillé pour une première fois, Aloys, tu n'as aucune honte à avoir. Thorsten a appris très tôt de sa grand-mère. Il se transforme vite et sans focus, c'est vrai, mais il ne peut pour l'instant devenir qu'un écureuil, et je ne compte pas lui apprendre le reste dans l'immédiat. Je frémis en imaginant les dégâts qu'il pourrait causer s'il apprenait à se transformer en serpent ou en grenouille.

— Il irait se jeter dans les appartements de dame Helmine et s'amuserait à terrifier toutes les femmes avant de redevenir écureuil et faire la course avec tous les chiens de la Reine.

Il sourit. Les frasques de son plus jeune apprenti étaient prévisibles et infantiles, mais elles ne manquaient jamais de le faire rire. Personne à la Cour ne semblait à l'abri du garnement.

— Mais Thorsten a raison, Aloys, l'une des premières utilités de la transformation est de te permettre de sauver ta peau. Tous les rois ne sont pas aussi tolérants envers les gens qui pratiquent notre art que sire Adelar.

L'adolescent leva ses grands yeux verts sur lui.

— Mais Merlin est bien resté toute sa vie auprès du roi Arthur.

— C'est une vieille légende, Aloys, du temps où la Bonne Parole n'avait pas encore illuminé toute l'Europe, du temps où l'on révérait les anciens dieux, les gens étaient différents alors. N'oublie jamais que tout ce que j'ai, la nourriture que je mange, les vêtements que je porte, ma position ici, je les dois au roi Adelar, sans lui, je ne serais qu'un ermite perdu au fond d'une forêt, vivant de la charité de quelques bonnes âmes.

— Mais même sans le Roi, vous avez le pouvoir de vous transformer, de voler, de voir l'avenir, de soigner les gens…

La jeune voix montait dans les aigus, pleine d'admiration.

— Et tout ça nous rend différents des autres, Aloys. La Dame Noire m'a toujours dit que la sorcellerie n'est pas un état ou un métier, elle est un art de vivre, comme les Égyptiens qui refusent de cesser de voyager, nous vivons en marge des autres. La sorcellerie peut sembler attirante, mais elle est aussi dangereuse. Enfin, nous en reparlerons parce que je vois que dame Dörthe a décidé de nous rendre sa visite quotidienne.

L'apprenti cessa de marcher au même pas que son maître et le laissa creuser l'écart entre eux pour que celui-ci puisse accueillir l'Insupportable Pucelle qui attendait devant la porte de la tour.

Il continua son chemin à son rythme. Dame Dörthe, la pauvre, avait l'habitude d'attendre, et la gravité des maux de la damoiselle ne justifiait pas qu'il s'essoufflât. Machinalement, ses yeux se portèrent sur la tour, la tour que le Roi lui avait donnée, sa tour qui se découpait dans le ciel limpide, simple, pratique, grande, familière. Le lierre continuait de grimper sur son versant sud, sans doute faudrait-il qu'il le déracine avant qu'il ne déloge les pierres… Dommage, il aimait cette touche de couleur sur les pierres grises…

La damoiselle faisait une tache de couleur sur les pierres elle aussi, mais elle mettait son cœur moins en joie que le lierre bientôt coupé.

— Dame Dörthe.

Il s'inclina légèrement.

La plus vieille pucelle du Royaume, en tout cas du château royal, lui sourit et le sorcier se demanda pourquoi elle s'acharnait à ne pas faire comme les autres dames de la Reine et à refuser de se gargariser tous les jours à l'eau de bleuet après avoir frotté ses dents avec la poudre qu'il fabriquait spécialement pour toutes les dames du château. Elle semblait penser que la recette que lui envoyait sa tante depuis Aachen était plus efficace. Hélas, elle laissait souvent l'impression que la damoiselle avait disputé sa nourriture avec des charognards.

— Je me suis sentie mal ce matin alors je me suis dit que vous sauriez m'aider, dit-elle en posant très brièvement la main sur sa manche.

Depuis qu'elle avait cessé de porter le deuil de son fiancé, malencontreusement décédé dans un des bordels de la lointaine Compostelle où il s'était rendu en pieux pèlerinage, dame Dörthe ne cessait de venir quérir des potions pour toutes les afflictions qui l'assaillaient quotidiennement. Il n'était pas difficile de comprendre ce qu'elle prétendait accomplir. Il avait après tout la faveur du Roi et une bonne place à la Cour. Il aurait préféré qu'elle jetât son dévolu sur quelqu'un d'autre… S'il le fallait, il aurait accepté de concocter pour elle le plus puissant des philtres d'amour que sa mère eût jamais créé.

— Entrez.

Il lui tint la porte tandis qu'elle pénétrait dans la tour. Ses yeux passèrent sans les voir sur les innombrables pots, ingrédients, outils qui parsemaient les murs. Il jeta un œil suspicieux sur Thorsten, mais son jeune apprenti semblait juste surveiller le chaudron d'eau qu'il avait placé au-dessus du feu, pas de mauvaise surprise pour dame Dörthe cette fois-ci. Ils

empruntèrent l’escalier étroit pour monter jusqu’à la salle où, assis à son bureau, devant sa maigre bibliothèque, il recevait les quelques patients qui pouvaient faire le déplacement au lieu de l’envoyer quérir.

Il fit asseoir la noble dame et alla se réfugier de l’autre côté de son bureau parfaitement ordonné.

— Que vous arrive-t-il exactement, dame Dörthe ?

— Eh bien, cette nuit je me suis réveillée tout essoufflée. J’ai tourné et tourné, tellement que dame Roswitha m’a jeté du lit en me disant d’aller plutôt faire allumer les feux puisque je ne dormais pas. Et puis ensuite, eh bien, j’ai été bizarre toute la matinée.

Elle eut les yeux légèrement dans le vide comme voilés, et il la vit mordre le bout de sa langue comme dans un moment de concentration intense.

— En fait, voilà, ça fait comme ça, vous voyez, j’ai chaud extrême en endurant froidure, la vie n’est pas assez molle et trop dure, et puis un coup je ris et ensuite je larmoie… J’endure des tournants, messire Sorcier !

Il soupira. Elle avait encore passé trop de temps à écouter le troubadour qui était arrivé pour Noël et n’était toujours pas reparti du château, frileux à l’idée de quitter la généreuse hospitalité du Roi. Bien sûr, pour beau qu’il fût, Isodore de Brême était sans sou ni position, donc invisible aux yeux de la pucelle. Et ce malgré des charmes indéniables qui avaient valu au sorcier de faire cet hiver plusieurs litres de son philtre contre les naissances indésirables…

— Une mauvaise indigestion… Une potion à base d’hellébore…

Elle ouvrit de grands yeux, ce n’était clairement pas ce qu’elle avait envie d’entendre.

— Je n’ai pas l’impression que ce soit mon ventre qui va mal, en fait c’est mon cœur…

Elle posa la main au centre de sa poitrine pour mimer le mal.

— La bile remonte vers le cœur… mauvais.

Elle ouvrit la bouche, puis la referma.

— Il faut une purge.

Elle se leva du banc, les yeux exorbités, battant des bras, ses longues manches comme d’étranges ailes.

— Non.

Il l’observa : une partie de lui compatissait, il n’était pas étranger au poids des attentes familiales, et elle était après tout tenue de se marier ;

l’autre, cependant, s’irritait qu’elle lui fasse ainsi perdre son temps.

Dame Dörthe avait les joues rouges et les yeux brillants.

— J’ai entendu dire que ce genre de maladie était guéri par un mari…

Ses yeux immenses et pleins d’espoir étaient fixés sur lui, comme si elle attendait soudain qu’une révélation le terrasse.

— Alors je ne peux rien pour vous. Allez voir le père Traugott dans ce cas. Cependant, je ferai quand même envoyer à dame Roswitha de quoi vous purger.

Et il se leva, lui présentant la porte.

— Vous m’excuserez, mes apprentis…

Elle resta un moment interdite, puis finit par battre en retraite, ce qu’il considéra comme un cadeau du ciel. Qu’aurait-il fait si elle avait décidé de rester ? Il pouvait difficilement se montrer discourtois avec une jeune fille de bonne naissance, pour pressante qu’elle fût.

Il redescendit au rez-de-chaussée où il surveilla d’un œil le bain de Thorsten tout en préparant les éléments nécessaires pour fabriquer le savon rouge qui permettait à dame Raimunde et à sire Hroff de garder le roux de leur jeunesse. Il se fit assister par ses deux apprentis et confia toute la phase finale à Aloys, faisant semblant de réarranger les étagères tandis qu’il observait son travail. Lorsque son disciple se fut acquitté de la tâche, il envoya Thorsten aux cuisines chercher leur repas pendant qu’ils nettoyaient les ustensiles.

Comme toujours, les deux adolescents engloutirent une quantité de nourriture qui lui paraissait affolante. Le dessert fut remis à plus tard, au grand dam du plus jeune. Un paysan qui vivait hors des murs avait reçu un mauvais coup de corne en tentant de séparer son taureau de la génisse du voisin. Le sorcier confia à Aloys le soin de remettre le savon à dame Raimunde et fit porter ses sacs à Thorsten pendant qu’il courait derrière le jeune garçon paniqué qu’on lui avait envoyé.

Lorsqu’il ressortit victorieux de la ferme où le pauvre homme avait été amené, il ne restait plus que trois heures avant le coucher du soleil. C’est alors qu’un cri aigu résonna dans sa tête. Il arrêta sa marche et se concentra. La route devant lui disparut, remplacée par l’immensité de la terre vue du ciel. Ses yeux se fixèrent sur un point noir qui se mouvait lentement en bas. Un chevalier en armure, à cheval. Il contempla l’endroit : ce hameau aux toits rouges avec l’arbre mort, c’était Mühlningen. Il laissa s’échapper la vision et revint sur la route.

— Thorsten, tu vas courir jusqu'à la tour et dire à Aloys d'aller prévenir le Roi que le chevalier qu'il attend arrivera au coucher du soleil.

Le gamin décampa à toute vitesse.

Le sorcier vida à nouveau son esprit, cherchant le contact si habituel.

— Ard, tu peux revenir.

Un réclamement lui répondit et il sut que son familier avait reçu l'ordre.

Lorsqu'il arriva à la tour, Aloys était déjà de retour en train de ranger les livres qu'il avait étudiés en l'absence de son maître.

— Sa Majesté veut que tout son entourage soit présent et lui fasse honneur lorsqu'au coucher du soleil arrivera le chevalier.

Exactement ce qu'il avait craint.

— Aloys, tu viendras avec moi. Thorsten, je compte sur toi pour ne pas t'attirer d'ennuis cette fois.

Le gamin secoua la tête et croqua une pomme qu'il avait dû voler en chemin. Enfin, il n'avait pas le temps de s'occuper de ça quand il y avait des choses urgentes et importantes à faire.

— Thorsten, va prendre mon bâton. Aloys, va sortir ma tunique gris et noir à broderies d'or et la noir et gris à broderies d'argent du coffre.

Il défit sa lourde tresse noire et regarda ses cheveux d'un air circonspect. Fallait-il qu'il les lave ? En cas de doute, il valait mieux le faire. Il se hâta de mettre de l'eau dans un nouveau chaudron, il faudrait qu'il envoie Thorsten en chercher au puits à nouveau, et il commença à retirer d'abord sa tunique, puis sa chemise. Il garda ses chausses et descendit de l'étagère le pot dans lequel il gardait le savon qu'il préparait pour ses propres cheveux. Tout à l'heure, il enverrait l'un des deux apprentis chercher sa cassette pour qu'il choisisse les pierres et le diadème qu'il allait glisser dans ses cheveux. Il faudrait aussi qu'il réfléchisse à celles qui pareraient Aloys. Il était temps que son apprenti commence à porter des marques d'importance…

L'eau s'était mise à chauffer. Il s'empara d'un linge et d'un peu de savon et nettoya son torse et son visage. Sans doute devrait-il se maquiller longuement, il avait mauvaise mine ces temps-ci, et il ne pouvait se permettre de le montrer à un étranger que le Roi voulait impressionner.

— Le grand bâton du Sorcier Gris ! annonça révérencieusement Thorsten en revenant dans l'atelier.

Le grand bâton du Sorcier Gris était poussiéreux, et si ledit Sorcier Gris ne se trompait pas, une araignée avait tissé pendant l'hiver sa toile dans la

fourche dans laquelle était coincée l'énorme pierre brillante qui faisait toute la réputation du grand bâton…

— Thorsten, est-ce que tu peux le nettoyer pendant qu'Aloys m'aide à me laver les cheveux ?

— Pourquoi faut toujours que j'fasse les trucs nuls comme le nettoyage… grogna-t-il en s'installant cependant au coin du feu avec un chiffon et la cire qui ferait briller de mille feux le grand bâton de leur maître.

Aloys redescendit avec les longues tuniques faites de la meilleure soie possible et brodées de fils d'or et d'argent.

— Allez, il n'y a pas un moment à perdre !

* * *

L'une des premières choses que le sorcier avait enseignées à Aloys, une fois qu'il eut cessé d'être un insupportable nobliau gâté, était que presque tout le pouvoir d'un sorcier reposait sur l'apparence. La magie prenait du temps et des forces, parfois des heures et des heures étaient nécessaires pour un résultat des plus simples. Mais ça n'impressionnait pas les gens et ce n'était pas ce qu'ils voulaient. Ils voulaient voir quelque chose d'extraordinaire, ils voulaient être admiratifs ou transis de peur. Ils voulaient voir des dieux et non des hommes. Lorsqu'un roi gardait auprès de lui un sorcier, c'était pour inquiéter ses ennemis et rassurer ses vassaux. Alors un sorcier qui ne se distinguait pas dans une foule, qui ne paraissait pas venu d'un autre monde et qui ne possédait pas de terribles pouvoirs ne lui servait à rien.

Lorsqu'il parut dans le grand hall, une bouffée de vent fit vaciller les bougies. C'était un hasard, il n'aurait pas gaspillé de forces à faire ça, mais tous ceux qui étaient présents se tournèrent immédiatement vers lui, persuadés que sa présence avait amené le vent froid, et ils s'écartèrent prudemment de son chemin.

Il sentit leurs yeux s'accrocher à son bâton gris et à l'énorme pierre rouge qui y étincelait d'une lumière inquiétante, à ses cheveux longs, noirs et brillants où scintillaient mille et une pierres précieuses, à son visage beau, blanc et impassible, à son front que ceignait le diadème d'argent au centre duquel flamboyait une aigue-marine, à sa tunique et son manteau brodés de fils d'argent qui s'évasaient comme une cape de brume sur le sol.

Il remonta le grand hall, son bâton frappant avec régularité et force le sol de pierre malgré la paille qui protégeait du froid, et s'arrêta devant le trône. Il posa un genou à terre et sentit Aloys l'imiter derrière lui.

— Votre Majesté, comme vous l'avez demandé me voici devant vous prêt à vous servir.

Le roi Adelar leva la main.

— Relève-toi, Sorcier, et viens te tenir à mes côtés et me conseiller.

— Je saurai me montrer digne de votre confiance, répondit-il en prenant place à la gauche du trône.

Aloys s'installa trois pas derrière lui, silencieux mais présent, sa haute taille renforcée par la tunique noir et gris sur laquelle tombaient ses longs cheveux d'or tressés de pierres de couleur.

Un cri perçant de rapace fit sursauter certains membres de l'assistance et Ard, le faucon, fondit sur le bâton de son maître où il se percha en battant puissamment des ailes. Le sorcier se permit un sourire. Le tableau était parfait.

— Dis-moi, Ciarán, es-tu sûr que le chevalier arrive à la fin du jour.

— Oui, Majesté, et si mes oreilles ne me trompent pas, c'est d'ailleurs lui qui arrive.

Le silence se fit dans la salle et tous se tournèrent vers l'entrée du grand hall qui baignait dans une lumière déclinante. Les hautes fenêtres laissaient apercevoir un ciel rougeâtre qui teintait les pierres blanches. Quelques tapisseries sur les murs frissonnèrent alors que tous attendaient.

Des pas résonnèrent sur la pierre et le chevalier apparut dans le grand hall. Il était vêtu de son armure complète, son heaume cachant son visage. L'armure était totalement noire. Le sorcier se demanda un moment si c'était de la peinture, mais l'armure brillait malgré tout à la lumière d'un éclat sombre.

Le chevalier vint se placer devant le trône et le magicien put enfin voir l'emblème ciselé dans le plastron, un cygne noir becqué de rouge aux ailes agressivement déployées.

Le Roi se leva de son trône.

— Bienvenue à toi, Chevalier Noir !

Voilà un nom des plus inventifs, pensa Ciarán en observant le chevalier mettre enfin genou à terre et enlever son heaume.

— Je te salue, Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg.

Ciarán n’écouta pas la réponse du Roi. Il n’entendit rien de ce qui se passait autour de lui. Son regard était ensorcelé par le visage que venait de révéler le chevalier. Un visage qui malgré les dix ans qui le séparaient de la dernière fois qu’il l’avait contemplé restait inoubliable. Le visage du chevalier avec qui il avait passé ces trois nuits de pleine lune sur l’ordre de sa mère la Dame Noire. Le visage qui maintenant encore hantait ces nuits solitaires où il n’arrivait plus à retenir ses instincts animaux.

-2-

Ainsi, nous avons vu notre héros si peu commun, mais il ne serait pas juste de ne pas parler aussi du preux chevalier qui donne son titre à notre beau conte. Car tout conte digne de ce nom se doit d'avoir un chevalier. Un beau chevalier, fort, bon et courageux, prêt à mettre sa vie en péril pour aller sauver de douces damoiselles. Oui, un vrai chevalier, comme celui qui chevauche en ce moment même sur la route, prêt à répondre à l'appel de la veuve et de l'orphelin…

L'auberge était en vue. Et ce n'était pas un moment trop tôt se dit-il en jetant un regard en arrière vers Ruhe qui clopinait péniblement. Il pressa les flancs de Dunkenstern pour un dernier effort et mit pied à terre dès qu'ils passèrent le mur ouvert de la cour.

— Ali, occupe-toi de Stern.

Il se rendit immédiatement auprès de la mule et commença par lui parler doucement pour la convaincre de le laisser s'approcher sans lui mettre un vigoureux coup de sabot dans les genoux comme elle avait encore trop souvent coutume de le faire. Il lui fallut un long moment avant qu'il puisse lui donner un vieux morceau de pomme et passer la main dans sa crinière en chantonnant à voix basse. Elle était encore nerveuse, mais finit par mettre son museau noir contre son épaule et souffler bruyamment.

— C'est bien, Ruhe. Tout va bien, je vais regarder ce qui t'arrive et ensuite tu auras droit à du foin, de l'eau et un long brossage… Shh…

Il continua à caresser son encolure, puis ses flancs et enfin, il arriva à ses pattes antérieures. Il souleva la droite et regarda les dommages. S'il tenait le fils du comte Träumburg, il l'aurait étranglé sur-le-champ et avec plaisir, et au diable les conséquences. Quelle sorte de fils de porc et de limace oubliait de faire changer la litière de ses écuries ! Si c'était arrivé à Stern… Cela faisait déjà trois jours qu'ils avaient ralenti leur rythme et pourtant Ruhe boitait toujours. Et même s'il avait déjà crevé l'abcès et mis un onguent, la sole était toujours aussi rouge. Maintenant, il fallait qu'il en applique une nouvelle couche et qu'il laisse la mule se reposer toute la nuit… Ce qui le retarderait encore plus.

— La benv'nue à vous, sire Chevalier.

Il releva la tête et se tourna vers l'aubergiste qui avançait vers lui en frottant ses mains sur son tablier. Une carrure massive, mais essentiellement formée par de la graisse, des mains rouges et calleuses qui devaient savoir manier le couteau et sûrement connaître plus d'une manière d'immobiliser et de saigner un cochon… Il se tourna vers lui. Derrière l'aubergiste, dans l'encadrement de la porte, il arrivait à apercevoir les visages curieux de deux femmes et d'un jeune garçon.

— Maître aubergiste. J'ai besoin de fourrage et d'eau pour mes bêtes et mon écuyer et moi-même avons besoin d'un repas.

Il déciderait de ce qu'il ferait de Ruhe après le repas.

— Bien sûr, Messire.

Il conduisit Ruhe jusqu'à l'abreuvoir et s'occupa personnellement de veiller à son confort et surtout d'appliquer l'onguent florentin qu'il avait acheté la dernière fois qu'il était passé à Augsbourg. Quand il fut sûr que sa seule mule avait tout ce dont elle pouvait avoir besoin, il fit signe à Ali et se dirigea vers le corps de l'auberge. Avant d'entrer, il se retourna pour jeter un regard à l'entour.

Ses montures étaient bien attachées, elles avaient eau et grain en abondance. L'auberge semblait bien tenue, les gonds de la grande porte extérieure donnant directement sur la route vers la capitale étaient bien entretenus, et même si le bois de cette porte était une pauvre protection, c'était déjà mieux que bien d'autres auberges. Les murs étaient à hauteur d'homme. En cas de siège ou d'attaque, il suffirait de les remonter de lances de bois pour obtenir une défense contre des cavaliers. Ce n'était pas un fort, mais l'endroit ferait l'affaire s'ils venaient à être attaqués.

Quand ils passèrent la porte, il ne prêta même pas attention à tous les yeux qui se posaient sur eux. Il s'assit à une table, dos au mur, et sortit son couteau. Les filles d'auberge se hâtèrent de leur apporter leur repas.

Ils commencèrent à manger, du pain relativement blanc, des charcuteries de bonne facture et des fromages accompagnés d'une soupe chaude et d'un cruchon de vin coupé d'eau qu'Ali se fit un plaisir de descendre presque de suite avec son enthousiasme habituel pour l'alcool.

Il sentit les quelques clients et le personnel de l'auberge les observer en murmurant plus ou moins discrètement tandis qu'ils mangeaient. Il n'eut pas besoin de tendre l'oreille pour savoir de quoi ils parlaient : du borgne à la peau brune et aux vêtements inconnus et bariolés et du chevalier vêtu de noir de pied en cap dont même le couteau avait la lame noire.

Ils sursautèrent tous lorsque Ali se leva soudainement et alla jusqu'à la porte qu'il ouvrit sur un grand chien noir et famélique qui vint se jeter sous leur table, la langue pendante.

— Aubergiste. Une écuelle d'eau et ce que tu peux trouver pour mon chien.

Il flatta la tête de Tod et lui lança le gras de son jambon et les quelques mauvais morceaux de son fromage que la bête, comme à son habitude, engloutit en une lapée. Il se jeta de même sur l'écuelle d'eau et celle de ragoût faisandé qui lui fut apportée, ponctuant de ses grognements et autres bruits de mastication le reste du repas de son maître.

Lorsqu'il eut fini de manger, il posa sa tête noire sur la cuisse de son chevalier et quémanda quelques caresses dans son poil étonnamment doux pour une bête aussi laide. Avec un léger soupir d'exaspération, il donna au dogue ce qu'il demandait tout en finissant son verre de vin.

L'une des filles d'auberge s'approcha avec un autre cruchon.

— Non. Nous avons assez bu. Combien pour le repas et combien pour une nuit pour mon écuyer et sa mule ?

— J'va demander à mon père, Messire.

L'aubergiste arriva peu après, essuyant toujours ses grandes mains sur son large tablier couvert de taches plus ou moins brunes.

— Ben, Messire, vot' écuyer, y voudra dormir en l'écurie ou la salle ?

Il se tourna vers son écuyer.

— Ali, tu vas rester ici cette nuit avec Ruhe pour qu'elle repose sa plaie. Tu me rejoindras demain dans la matinée au château. Tu dormiras avec les bêtes ?

L'écuyer acquiesça.

Il sortit un demi-mark d'argent de sa bourse.

— Voilà qui devrait suffire. Nous montrerez-vous les écuries, maître aubergiste ?

Tod sur les talons, ils furent conduits jusqu'aux écuries où ils s'occupèrent d'installer Ruhe. L'aubergiste les regarda faire, mais se garda bien de faire le moindre commentaire sur la couleur anormale de cette bête noire comme une nuit sans lune.

La pièce avait une grosse porte de bois pas trop vermoulue et de très hautes et petites fenêtres, la paille était propre et avec les autres chevaux et l'énorme vache qui se trouvaient là aussi, Ali ne devrait pas avoir par trop

froid et pourrait facilement se placer de façon à surveiller la seule voie d'entrée.

Soudain, une cloche retentit dans le lointain, sonnant à toute volée. L'aubergiste tourna la tête vers la porte, affolé.

— Le feu ? demanda le chevalier.

— Pire ! dit le maître des lieux en se précipitant vers les chevaux attachés dans la cour qu'il se mit à libérer tout en jetant d'anxieux coups d'œil vers les cieux.

Sans un mot, Ali et lui allèrent le seconder, menant les bêtes qui commençaient à être nerveuses à couvert.

— Que se passe-t-il ?

— C'est le tocsin, Messire, le dragon risque de passer au-d'ssus de nous.

Il laissa les chevaux entre les mains de l'écuyer et de l'aubergiste et sortit dans la cour désertée où le bruit du tocsin résonnait encore. Il trouva immédiatement un coin assez sombre entre le mur de l'écurie et celui de la cour d'où il devrait pouvoir voir sans être vu et leva la tête. Il voulait contempler le Monstre. Après tout, c'était pour lui qu'il avait fait tout ce chemin.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

La chose passa à une vitesse incroyable, plus rapide encore qu'un aigle fondant sur sa proie. Il n'arriva pas à évaluer la hauteur à laquelle elle évoluait, mais elle était immense, la plus grosse créature qu'il ait jamais vue et pourtant, il avait combattu son lot de sangliers géants et de griffons, mais là… Quelque chose enfla dans sa poitrine alors que le Monstre s'éloignait, un sentiment qui le faisait trembler et se crisper contre le mur.

La joie. Une joie cruelle et mordante, une envie irrésistible de se précipiter après la Créature pour obtenir ce qu'il désirait avec une force grandissant à chaque instant, le combat contre le Monstre, un combat à mort où il devrait tout donner pour ne pas périr et pour terrasser le dragon. Oh, comme il avait envie de plonger sa javeline entre les écailles, dans les flancs de la Bête ! Le Monstre hurlant et crachant tandis qu'il chercherait une ouverture pour atteindre enfin le cœur, le sang noir de la Bête se répandant lentement sur le sol alors que le combat atteignait son paroxysme…

Il se força à décrisper les mains et à respirer doucement, il ne servait à rien de se mettre dans des états pareils, il devait d'abord aller voir le Roi et

lui rendre hommage pour obtenir le droit de se confronter au titan aux écailles brillantes.

— L'est parti ?

Le tocsin avait cessé de retentir et l'aubergiste avait passé la tête hors de l'écurie.

— Il est parti.

L'aubergiste se permit alors de sortir et de remettre les bêtes à leur place, laissant l'étrange écuyer s'occuper du palefroi du chevalier qui semblait prendre facilement ombrage de la présence d'étrangers.

— Messire, z'êtes le chevalier qui va aller tuer l'dragon ? demanda-t-il alors qu'il s'apprêtait à retourner vers le corps principal de l'auberge.

— En effet, maître aubergiste.

— Oh, c't'un honneur pour moi de vous r'cevoir vous et vot' écuyer ! dit-il en fouillant ses chausses pour retrouver la pièce d'argent qu'il tendit au chevalier.

— J'peux pas accepter vot' argent.

— Garde l'argent, et si tu y tiens vraiment, fais donc la charité en mon nom, dit-il en se tournant pour commencer à harnacher Dunkenstern.

— Z'êtes trop bon, Messire, j'dirai à mes filles de vous inclure dans leurs prières.

Il se retint de lui rire au nez, pour ce que Dieu faisait pour lui !

— Combien de temps pour me rendre au château ?

— Vous y s'rez au coucher du soleil, Messire.

Il appela Ali pour qu'il lui mette son armure. Il était hors de question d'apparaître sans à la Cour du Roi, surtout s'il voulait être sûr que le prix mis sur la tête de la Bête serait à la hauteur… Même s'il était prêt à le faire gratuitement. Se battre contre un dragon… quel combat, quel honneur ! Mais il n'était pas un saint, et tout l'argent que le Roi voudrait bien lui donner serait pris et utilisé.

— Le dragon. Depuis combien de temps est-il là ?

— Cet hiver. Il a brûlé tout Meissenbourg à son réveil. À c'qu'on m'a dit l'a flambé tout l'village en un clin d'œil.

Il laissa Ali le harnacher à son tour, impassible.

— Il y a eu d'autres attaques ?

— L'a brûlé Vistern, mais les gens, l'avaient entendu l'tocsin et l'avaient eu l'temps de courir se cacher, donc l'a brûlé que les maisons et le

Roi l’a mandé que l’village soye reconstruit. L’a dit que l’Royaume s’laissera pas faire par un gros bestiau qui vole et qui crache des flammes.

— Et personne n’a été le confronter ?

— Le Roi l’a dit qu’il fallait attendre l’chevalier, vous Messire, et qu’personne y d’vait faire de sottise. Y a ben queques fous qui z’y sont allés… Mais y sont jamais rev’nus. Sans doute z’ont eu trop honte d’dire qu’y z’ont même pas trouvé sa tanière.

* * *

Il leva les yeux en entendant le cri du rapace. Il eut à peine le temps de voir l’oiseau que déjà ce dernier disparut de son champ de vision. Il contempla la position du soleil. D’après l’aubergiste, il devrait atteindre Güstrow et le château du Roi avant la tombée de la nuit. Ce qui lui laissait encore trois bonnes heures de chevauchée… Avec rien d’autre que ses pensées pour lui tenir compagnie. Stern n’était pas très causant, et Tod qui courait quelque part derrière lui comme la mort sur les talons d’un mourant n’avait pas non plus une conversation des plus intéressantes, sans cesse préoccupé par son estomac.

Il laissa son regard se poser sur le paysage qui s’étendait au-delà de la route sous le plaisant soleil de la fin du printemps. Un paysage vert et boisé, des champs bien entretenus, des fermes solides et entières qu’il avait vues de loin. Le roi Adelar avait un beau royaume. Un royaume prospère et sans guerre depuis l’arrivée au pouvoir de son père Hroderich le Sanglant qui, après avoir essuyé le sang de son demi-frère et de certains de ses amis sur son épée, avait mené un règne somme toute fort paisible, bien que quelques plaisantins ayant cru bon de changer son nom en Hroderich le Bâtard aient très mal fini.

Un royaume prospère, mais menacé par un dragon.

Ce qui n’avait rien d’extraordinaire en vérité. Après tout, que faisaient les dragons à part terroriser les royaumes et se faire terrasser par des chevaliers ? Et c’était là le plus étrange. Lorsqu’un dragon commençait à brûler des villages, les rois faisaient appel à un vrai chevalier, pas à un mercenaire. Il ne se plaignait pas. L’idée de lutter contre la Bête… Disons qu’il y avait peu de choses qu’il avait autant désirées auparavant. Et si le Roi préférait faire appel à un renégat excommunié plutôt qu’à un chevalier de l’Ordre, eh bien, c’était clairement une chance qu’il avait l’intention de saisir et de ne surtout pas laisser passer.

D’autant que l’argent qui lui avait été promis serait le bienvenu. Sa deuxième armure avait eu bien besoin de réparations après l’hiver passé à chasser l’Hydre de Brünn et ses rejetons diaboliques, et cela faisait longtemps qu’il n’avait pas augmenté son trésor. Une occasion parfaite et qu’il ne comptait pas gâcher en arrivant tard au château.

Il avait l’intention de faire la meilleure impression possible. Il était hors de question que le roi Adelar change soudain d’avis et lui enlève la possibilité d’un pareil combat. Son armure était encore étincelante malgré la chevauchée, et même si la chaleur sous le heaume était assez peu supportable, il comptait bien le garder jusqu’à arriver devant le trône. Pour le reste, si le Roi voulait un aperçu de sa valeur, il serait plus que ravi de se battre contre qui il voudrait. Il y avait bien trop longtemps qu’il n’avait pas vraiment combattu. Après la mort de l’Hydre, il avait passé des mois à chasser ses maudits rejetons qui savaient se tapir dans les sous-bois et se dissimuler entre les rochers des montagnes, mais qui faisaient de bien piètres adversaires.

À dire vrai, il n’aurait pas craché sur une bonne attaque de bandits. Arriver dans la salle du trône l’armure éclaboussée de sang et avec un petit chapelet de têtes à la main ne manquait jamais de rappeler qui il était…

Et pouvait lui éviter le banquet qui allait sûrement suivre son arrivée. Il y avait trop longtemps qu’il n’avait pas combattu pour qu’il soit vraiment d’humeur causante ou agréable à table. Ce qui pouvait être vraiment regrettable étant donné qu’il tenait à impressionner favorablement le Roi.

Si seulement Ali était là… Il y avait toujours un ou deux imbéciles pour le chercher ou médire sur lui, sur sa peau ou ses vêtements, et c’était à lui, son seigneur et suzerain, que revenait le droit de le défendre ce qui la plupart du temps se concluait par un combat, pas toujours au premier sang.

Décidément, il était temps qu’il pense à autre chose. Ou alors qu’il arrive une fois pour toutes à destination.

* * *

Le ciel était éclaboussé du sang du jour quand il laissa le bourg bruyant et bourdonnant derrière lui et entra enfin dans l’enceinte du château. Il arrêta Dunkenstern au milieu de la cour, et en ignorant tous les regards curieux, il se prépara à mettre pied à terre le plus gracieusement possible en portant une lourde armure de fer et surtout sans faire mal à Stern. Il y

réussit avec une apparente facilité et alla attacher son palefroi à un poteau pas loin, à côté d'un abreuvoir.

— J'le laisserais point là, Messire.

Un gamin d'une douzaine d'années, le visage mangé de taches de rousseur, le contemplait avec un sourire depuis la carriole de foin où il était assis.

— Pourquoi ?

— Le cheval de messire Felix l'est une vraie teigne et vous voulez pas qu'il énerve le vôtre.

Il tendit les rênes et le gamin sauta au bas de la carriole avant de conduire l'imposant palefroi noir jusqu'à un adolescent présentement occupé à faire glousser une jeune fille. Le gamin le frappa de toutes ses forces dans son tibia. L'adolescent se tourna furieux.

— Tiens, v'là le cheval du Chevalier au dragon. Je me disais que tu voudrais peut-être éviter que messire Sieghard sache que t'as pas fait ton travail.

Le jeune écuyer ouvrit de grands yeux lorsqu'il vit enfin le chevalier et lâcha sa dulcinée pour se jeter sur Dunkenstern qui, énervé par le geste brusque, lui mordit vicieusement la main avant de renâcler méchamment.

Flattant le cou de sa monture, il avança vers l'adolescent maigrelet.

— Montre-moi les écuries.

L'écuyer le regarda un instant, interloqué, avant d'obéir à cet homme étrange qui n'avait même pas enlevé son heaume. Peut-être était-ce le diable qui venait le punir d'avoir forniqué avec Hilda ? Ou alors un de ces cavaliers sans tête qui chevauchaient inlassablement les plaines à la recherche de leur âme disparue…

À force de persuasion et tout en s'efforçant d'esquiver les nouvelles tentatives de morsure, l'écuyer réussit à amener le cheval jusqu'à son nouveau logis et regarda avec un brin d'inquiétude le chevalier poser un genou à terre pour porter la paille de la litière à son casque. Il recommença l'opération à plusieurs endroits puis se releva.

Le gamin de tout à l'heure était toujours là, en train de marcher sur une des hautes poutres de l'écurie. Il était très agile pour avoir réussi à monter jusque-là si vite…

— Vous êtes satisfait, Messire ? demanda l'écuyer avec une voix légèrement tremblante.

Il ne répondit pas et observa le gamin dont les jambes se balançaient à présent dans le vide tandis qu'il croquait tranquillement une pomme. Pas bien grand, mais une musculature qui semblait solide, et de la force dans les bras et les jambes.

— Descends de là, petit, occupe-toi de prendre mes affaires et suis-moi, ordonna-t-il en se tournant pour sortir des écuries.

Il ne regarda pas si le gamin le suivait et traversa la cour du fort puis franchit le seuil, ses bottes résonnant sur la pierre. Il lui fallut un temps pour que ses yeux s'habituent à l'obscurité relative du château, mais il continua d'avancer dans le corridor avant de marquer un léger arrêt devant la grande porte en bois ouvragé qui donnait sur le grand hall. Le bruit de petits pas pressés derrière lui l'informa que son ordre avait été respecté, et il pénétra dans la grande pièce richement parée de tapisseries et remplie des gens du Roi.

Droit, laissant la lumière des flammes, des torches et du soleil déclinant lécher son armure, il avança dans le grand hall jusqu'au trône qui avait été placé sur l'estrade.

Le Roi lui fit l'honneur de se lever.

Il n'était pas bien musclé. Ses mains étaient celles d'un guerrier, calleuses et usées, mais son corps était par trop mince pour être un véritable obstacle. Cependant, ses yeux perçants suivaient ses moindres mouvements alors qu'il finissait d'arriver jusqu'à lui. Sans doute un de ces combattants qui compensaient leur manque de masse par une agilité et une intelligence prudente.

— Bienvenue à toi, Chevalier Noir !

La voix était basse, forte et posée, une voix habituée à commander et à attirer l'attention même au-dessus de la clameur d'un champ de bataille.

Il mit genou à terre et enleva enfin son heaume, renvoyant quelques mèches collées de sueur en arrière.

— Je te salue, Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg.

Le Roi était vêtu aux couleurs des bannières qui pendaient derrière le trône, tunique d'azur et broderies d'or. Le diadème royal ceignait son front. Son visage relativement jeune était orné d'une barbiche qui accentuait ses traits, rendant son expression plus impénétrable encore.

— Et je te remercie de ton invitation et souhaiterais t'offrir quelques modestes présents pour preuve de la haute estime en laquelle je te tiens.

Il tira de sa ceinture le premier présent et tendit au souverain le coutelas en or de Tolède, garde en avant.

Le Roi le prit et le passa à sa ceinture.

— Je te remercie, Chevalier, et te prie de bien vouloir te lever pour que je t'embrasse comme l'hôte de marque que tu es.

Le Seigneur de Güstrow descendit de l'estrade pour lui donner l'accolade. Jamais il n'avait été traité aussi bien par un souverain, il fallait croire qu'il avait vraiment besoin de lui pour mettre fin aux agissements du dragon.

Le Roi remonté sur l'estrade, il fit signe au gamin de le rejoindre et sortit de son sac une ceinture d'argent qu'il présenta à la Reine. Elle regarda son mari et ne la lui prit des mains que lorsqu'il acquiesça d'un hochement de tête.

— Je te remercie au nom de ma dame. Quel nom portes-tu, Chevalier Noir ?

— On me nomme Schwarz, Majesté.

— Eh bien, Schwarz, laisse-moi te présenter mes conseillers. Pendant ce temps, Thorsten ira donner tes bagages à dame Roswitha qui se chargera de te préparer un logement pour la nuit.

Le gamin disparut avec ses affaires et le Roi lui fit signe de se rapprocher. Cette fois-ci, il alla aux côtés d'un homme immense qui avait gardé la main sur son épée depuis que Schwarz était arrivé près de son seigneur.

— Voici sire Sieghard, le capitaine de mes gardes et fiancé de ma sœur, dame Dagmar.

Lui ferait un adversaire très intéressant, sa musculature développée, ses longs cheveux, la façon dont il le regardait, dont il se tenait, le fourreau usé de son épée, tout en lui annonçait le brave guerrier germanique.

— Je serais plus que ravi de te rencontrer dans une joute, sire Sieghard.

— Je ne joute pas. Il serait stupide de mettre ma vie en jeu alors que mon Roi en a besoin.

Que Dieu lui crache à la gueule, son sang bouillait encore plus à l'idée de l'affronter. Que pourrait-il faire qui ne serait pas une offense au Roi, mais qui lui permettrait de se battre ?

Non, il ne devait pas, il aurait tout le temps de se battre contre le dragon ou plus tard dans la soirée contre quelques imbéciles ivres peut-être.

— Voilà qui est dommage pour moi.

— Pour nous tous, Chevalier, ajouta le Roi dont le regard calculateur passait de l'un à l'autre.

Le géant jeta un coup d'œil à son souverain et courba la tête.

— Un mot de vous, Majesté, et je l'affronterai.

Le Roi passa la main sur sa barbiche, souriant.

— Non, Sieghard. Ce serait offenser Dieu que de risquer de perdre des guerriers tels que vous. Et pense à ce que ma sœur me ferait endurer en larmes et gémissements si tu venais à être blessé.

La pucelle rougit, la couleur empourprant ses joues bien marquées entourées par le voile blanc qui passait sous son menton, retenant sa coiffe en place.

Le Roi laissa sa sœur à ses émois de fiancée et passa de l'autre côté du trône où se tenait l'être le plus étrange que Schwarz eût jamais vu. Son visage était plus blanc que le marbre et sa personne plus parée qu'une châsse, les pierres qui étincelaient dans ses cheveux seules valaient la rançon d'une princesse impériale. Il était tellement immobile, tous les traits de son visage figés sans même un souffle qui l'anime qu'il aurait pu être une statue le regardant de ses yeux d'hématite.

Pendant un moment, il fut tenté de penser que c'était une femme, mais il était impossible de ne pas comprendre ce désir, cette sensation contre-nature qui incendiait son sang quand il convoitait un homme comme on le ferait d'une femme. Un homme aux lèvres si rouges qu'on les aurait crues mordues au sang, à la peau si blanche que le moindre coup devait laisser des traces, au corps si frêle que ses os devaient casser comme des brindilles…

Il serra les poings et respira un grand coup. Il devait se reprendre.

— Chevalier, laisse-moi te présenter le Sorcier Gris, enchanteur de ma Cour, dit-il en posant sans frémir la main sur le bras du magicien. Schwarz, voici Ciarán qui t'accompagnera pour pourfendre le dragon dans sa tanière.

La statue bougea enfin, sa bouche rubis s'ouvrant sur une réponse. Mais il n'en avait que faire, trop occupé à se retenir d'offenser le Roi en lui riant au nez devant une proposition aussi stupide.

-3-

Ah, comme le destin est bien fait, voilà qu'une quête commune pour le bien du Royaume, pour sauver une princesse en détresse réunit nos deux héros, et quelle belle paire ils feront, immédiatement pleins l'un pour l'autre d'une tendre amitié… Déjà tous au château se réjouissent à l'idée de leur association, levant leurs verres aux braves qui, nobles et sans peur, pourfendront le dragon.

Ciarán retrouva l'usage de ses muscles dans un choc qui fut pour lui comme un seau d'eau glacée jeté en plein visage. Il était censé faire quoi ? Et avec qui ?

— Sire, vous…

La main du Roi sur son bras serra juste un instant.

— Telle est ma volonté.

Le visage du Roi était souriant, mais son regard sans appel, et le sorcier courba l'échine.

— Il en sera fait selon vos désirs, Sire.

Sauf qu'évidemment chasser les dragons n'était pas vraiment son fort… Il n'avait encore jamais essayé, bien sûr, mais il pouvait aisément deviner que poursuivre une créature plus grande qu'une tour et crachant le feu n'était pas de tout repos, surtout pour un sorcier. Qu'allait-il pouvoir faire ? Se transformer en serpent et le mordre ? La belle affaire, les dragons étaient naturellement venimeux, si bien que leur dépouille empoisonnait l'endroit où elle pourrissait.

— Dès demain, Ciarán localisera le repaire de la Bête et il t'accompagnera pour te venir en aide et te soigner, Chevalier.

Le chevalier eut un sourire rigide.

— Je ne remets pas en doute les pouvoirs de ton enchanteur, roi Adelar, mais sa présence me sera plus une gêne qu'autre chose, je te rendrais un bien pauvre service en laissant le magicien de ta Cour se faire malencontreusement dévorer par le dragon.

— Je ne crains pas pour Ciarán, Chevalier, et pour l'amour de moi, je te demande de l'accepter à tes côtés.

Le chevalier serra les poings, mais il baissa aussi la tête.

— Qu’il en soit fait selon ta volonté.

Satisfait, le Roi partit présenter son hôte à ses invités pendant que dame Roswitha, servantes et esclaves s’agitaient pour monter les tables du banquet.

— Vous allez partir, Maître ?

Aloys avait parlé très doucement, et quand Ciarán se tourna, il vit que son visage était serein et impassible, empli d’une mystérieuse paix qui contrastait avec l’appréhension qu’il avait clairement perçue dans sa voix.

— Tu as entendu notre Roi, Aloys. Pendant mon absence, tu seras maître de la tour et responsable de tout ce qui s’y trouve. J’ai confiance en ton jugement et sais t’avoir assez bien enseigné pour que tu puisses me remplacer pendant cette absence. Mais n’aie crainte, je ne vous abandonnerai pas bien longtemps.

— Maître… votre confiance m’honore.

Sa voix tremblait, mais aucune émotion ne transparut sur son visage fardé.

— Allons, viens, disciple, il est plus que temps pour nous d’aller payer nos respects à la Reine.

Dame Helmine était toujours assise sur son trône, et, sa ceinture d’argent entre les mains, elle discutait à voix basse avec la princesse et dame Yvonne, sa suivante préférée.

— Votre Majesté.

Les pierres dans ses cheveux firent de doux tintements de clochettes alors qu’il s’inclinait respectueusement.

— Ciarán.

La Reine lui sourit avec chaleur comme à son habitude. Prégnante de six mois, elle attendait son deuxième enfant avec un paisible contentement. Belle, douce, de bon sang, elle était tout ce qu’un roi pouvait demander à une épouse. Jamais elle n’avait fait appeler Ciarán pour se plaindre de son époux ou de sa condition, jamais elle n’avait eu à lui demander de philtre pour le ramener dans le lit conjugal ou l’en éloigner. Souriante, travaillant à coudre, filer, tisser, la reine Helmine paraissait une femme heureuse.

— Vous partez donc. Revenez vite, Sorcier. Je ne sais pas si je supporterais d’accoucher sans votre aide ou pire…

Le regard de la Reine passa sur le père Traugott qui avait accaparé l’un des bancs à côté du feu et sortait régulièrement de sous sa robe des raisins

secs qu’il mettait subrepticement dans sa bouche comme si quelqu’un allait se précipiter pour les lui voler s’il ne se cachait pas.

— Bien sûr, Votre Majesté. Mais si je ne pouvais revenir à temps, je fais confiance à Aloys pour vous accoucher.

Les sourcils parfaits de la Reine se haussèrent dans son front haut et blanc comme neige.

— Cet enfant ? Allons, il est encore bien trop jeune. Je le revois encore trembler sous les coups de sa mère.

— Je lui fais confiance.

Il tourna un sourire parfait vers Aloys et le vit tenter désespérément de lutter contre le rouge qui montait sur ses joues.

En quatre ans son apprenti avait bien changé. Lorsque cet insupportable gamin, imbu de lui-même, avait franchi le seuil de sa tour, il ne s’imaginait pas qu’il réussirait à en faire quelque chose et encore moins un sorcier. Évidemment, il comptait bien être rentré avant l’accouchement de dame Helmine. Aloys n’avait encore jamais été seul lors des accouchements, et ses expériences, réussies, avec le bétail n’étaient hélas pas suffisantes au moment de s’occuper de la vie de la Reine surtout quand il suffisait de presque rien pour qu’une femme ne se relève pas de ses couches.

— Merci, maître Sorcier, réussit à murmurer le jeune noble sans s’étrangler.

— Mais Ciarán, même s’il m’accouchait, qui empêchera le père Traugott de hurler comme un cochon tout du long pour le forcer à quitter mes appartements et d’encenser la pièce entière en psalmodiant, gênant le travail de tout le monde ?

— Oh, dame Roswitha fera un cerbère des plus acceptables. Elle ne le laissera ni entrer ni expulser son fils de votre lit d’accouchée.

Un sourire comme une fleur se posa sur le visage blanc de la souveraine.

— Comme toujours, Ciarán, vous avez réponse à tout. D’ailleurs…

Elle fit signe au sorcier de se rapprocher et continua d’une voix bien plus basse.

— Vous qui voyez l’avenir, ne pouvez-vous nous révéler quand Adelar donnera enfin une date aux noces de Dagmar ? La pauvre petite se meurt d’impatience.

— Ma sœur ! s’exclama le plus doucement possible la princesse en rougissant de la pointe de son menton blanc jusqu’à la racine de ses

cheveux châtains.

— Le Roi attend que le dragon soit pourfendu pour fêter par un heureux mariage et un grand banquet cet événement.

Il y avait bien sûr une autre raison, mais il n'évoquerait pas devant l'infante les risques qu'elle courrait s'ils ne parvenaient pas à venir à bout du dragon.

La princesse Dagmar baissa les yeux, cependant un sourire jouait sur ses lèvres, et la Reine lui prit la main et la serra avec toute la force de la joie qu'elle ressentait pour cette belle-sœur qui s'était toujours montrée si gentille envers l'étrangère qu'elle était.

Les deux femmes vite rejointes par dame Yvonne se mirent alors à parler chiffons et préparations du banquet et des noces. Ciarán continua d'écouter et de hocher poliment la tête aux moments appropriés tout en laissant son esprit vagabonder. Ou plus exactement tout en laissant son esprit rejoindre celui de son familier et lui emprunter ses yeux.

Maintenant que l'heure du grand spectacle était passée, Ard avait délaissé le bâton du magicien, très impressionnant, mais très peu confortable, pour se percher tranquillement au sommet de la bannière portant l'aigle royal. Et depuis son promontoire situé derrière le trône, il dominait tout le grand hall et ses yeux perçants voyaient jusqu'aux souris qui couraient dans la paille, poursuivies paresseusement par les chats du palais.

Ses yeux étaient donc parfaits pour observer sans être vu. Ce que Ciarán faisait en ce moment même, en dépit de tout bon sens. Car il devait avouer que plus que les problèmes imminents avec un terrible dragon, l'inventaire des potions et des sorts qui pourraient leur être utiles, la difficulté de la mission qui lui avait été confiée ou le fait de savoir si Aloys réussirait à s'en sortir sans lui, ce qui occupait en ce moment ses pensées n'était autre que le Chevalier Noir.

Il savait pertinemment qu'il ne devait pas, mais il ne se lassait pas de le chercher du regard et de sentir cette espèce de frisson en se rendant compte que c'était lui, qu'il était bel et bien là à quelques pas de lui, rayonnant de réalité. Pendant dix ans, cet homme avait hanté nombre de ses rêves et veilles et soudain, il était là, sa présence presque palpable dans l'assemblée, et son traître corps n'arrivait pas à savoir comment réagir, alternant entre paralysie et frissons de désir.

Alors il le regardait, sagement camouflé sous le masque de son familier, comparant l'image qui l'avait tant poursuivi avec la réalité de la chair de l'autre côté du grand hall, comptant les différences, passant sur son armure au reflet d'onyx pour découvrir le hâle accentué de sa peau, remarquant ses cheveux blonds à présent coupés, cherchant les cicatrices presque invisibles qui parcouraient les quelques parties de son corps qui se voyaient à présent qu'il avait quitté ses gantelets, observant la tension qui nouait son corps dans chacun de ses gestes, se gorgeant du feu brutal de ses yeux bleus.

Il le regarda suivre le Roi, son port de tête altier, son visage fermé. Il observa la manière avec laquelle, lorsqu'il était immobile, sa main droite venait immédiatement se poser sur la garde de son épée, le poignet souple, mais les muscles prêts à se saisir immédiatement de l'arme. L'écartement de ses jambes parfait pour encaisser une attaque à tout moment, son corps qui cherchait toujours à se glisser le plus près possible d'un mur, le plus loin de tout ennemi potentiel. Que ne donnerait-il pas pour qu'il quitte son armure, qu'il puisse voir ses muscles tendre le tissu et bouger au rythme de ses mouvements, comme il les avait sentis bouger sous ses mains…

— Et vous, maître Sorcier, qu'en pensez-vous ?

Il quitta l'esprit de son familier.

— Dame Dörthe est en pleine santé, c'est à la vérité tout ce qui m'importe.

— Comme vous êtes cruel, Ciarán !

* * *

— Et enfin… Ah, père Traugott, vous voilà donc.

Schwarz était mécontent. Fort mécontent. Au point de frapper quelqu'un. Violemment… La parade de gens que le Roi lui avait présentés n'avait pas suffi encore à calmer son ire, mais le feu de colère commençait à passer, et puisqu'il était après tout habitué à vivre avec cette rage permanente, il la refoula et l'enfouit au plus profond de son être avant de suivre le Roi jusqu'à l'immense cheminée au coin de laquelle était assise une petite barrique d'homme. Une barrique d'homme en robe d'épaisse laine brune sur laquelle retombait une grosse croix d'argent et dont les mains grasses et blanches tremblèrent quand il les vit arriver.

— Majesté.

La voix du religieux était haute et chuintante, presque comme s'il avait été castré.

— Père Traugott, je vous présente celui qui est venu affronter le dragon : Schwarz, le Chevalier Noir.

Les yeux du prêtre s'écarquillèrent, sa bouche s'ouvrit, puis se referma comme un poisson hors de l'eau.

Schwarz sourit. Cruellement.

Mecklembourg avait beau être un tout petit royaume sur les lointaines frontières nord du Saint-Empire, la nouvelle avait dû se répandre jusqu'ici. Il suffisait de jeter un œil au bon père pour comprendre qu'il savait qu'il avait devant lui le chevalier excommunié par l'Ordre. Et qu'il ne savait absolument pas comment réagir, tiraillé entre ses devoirs envers son seigneur et l'Église.

— Eh bien, auriez-vous perdu votre langue ?

Le Roi attendait. Patiemment. Fixant l'ecclésiastique de son regard d'aigle.

— Je…

Schwarz n'avait rien contre le fait d'être un moyen pour Adelar de tester la loyauté de ses gens ou du moins leur couardise la plus abjecte, et il continua de sourire en contemplant la scène. Il vit la vieille barrique finir par prendre une décision, se lever et le regarder en tremblant.

— Bienvenue à toi, Chevalier, et que Dieu t'ait en sa bonne garde.

Schwarz faillit éclater de rire. Un véritable homme de Dieu aurait déjà quitté la salle pour se réfugier dans la maison du Seigneur et prier pour l'âme de son roi ! Et cette misérable truie tremblotante qui le saluait et osait invoquer le nom de Dieu comme s'il ne savait pas qu'Il l'avait rejeté.

— Mes salutations, Prêtre, mais je crains que tes prières ne soient perdues, ton Dieu bien-aimé ne veut pas de moi sous sa garde.

Le curé se retourna vers le Roi et posa ses mains adipeuses sur son bras.

— Majesté, vous ne pouvez pas ! Cet homme a été excommunié par notre Sainte Mère l'Église ! Si vous voulez bien attendre quelques jours encore, j'ai prévenu l'Ordre, et il ne manque plus bien longtemps avant que le Chevalier Blanc n'arrive depuis la Cour du Saint-Empereur…

Il vit le corps du Roi se raidir de colère, mais le prêtre n'y prêta pas la moindre attention, trop occupé par son monologue.

— L'Ordre est le bras de Dieu et lui seul peut pourfendre la malignité première des dragons. Vous ne pouvez confier cette tâche à un renégat qui…

Les yeux du Roi étaient froids et coupants comme la glace.

— Tu as écrit à l’Ordre pour quérir l’aide d’un Chevalier Blanc ?

Le religieux retira soudain sa main, comprenant enfin que la colère de son souverain était dirigée entièrement contre lui.

— Ma… Majesté, seul un Chevalier Blanc peut…

Les mains du Roi se serrèrent sur la robe de laine brune, se préparant à le soulever de terre pour l’envoyer s’écraser à l’autre bout du grand hall.

— Je suis un bon chrétien.

La voix du roi Adelar était basse et très calme malgré la tension dans ses mains calleuses.

— Je respecte l’Église et l’habit que tu portes, Prêtre. Si ce n’avait pas été le cas, crois bien que ta tête se serait retrouvée sur une pique comme celle des traîtres.

Avec un effort que le chevalier ne put s’empêcher de louer, le Roi le relâcha.

Le prêtre recula, les yeux exorbités, toute la chair rose de ses mains palpitant de terreur, manquant de se renverser sur le banc de bois noir.

— Sorcellerie ! Votre Majesté a été ensorcelée ! dit-il en tendant un doigt accusateur sur son Roi.

La voix du prêtre gagnait de la force et les têtes des serviteurs et des invités se tournaient dans leur direction pour voir d’où venait ce vacarme.

— Vile diablerie qui vous maintient sous son emprise ! D’abord, vous refusez la fiancée que l’Empereur vous donne, puis vous invitez cet apostat… Tout est la faute de cet adorateur d’idoles qui vous a tourné la tête et a fait venir son complice au service du diable…

Le prêtre s’enhardissait, retrouvant sa posture, ses lèvres découvertes en un rictus de rage, sa face s’empourprant au rythme de sa diatribe.

— L’amant et le fils de la Catin de l’Île N…

— Il suffit !

La voix du Roi avait traversé le grand hall comme un éclair dans un ciel d’été.

Le religieux s’arrêta avec un cri à moitié étranglé dans sa gorge.

— Vous pouvez vous retirer, père Traugott, puisque vous semblez souffrant. Quelques hommes de Sieghard vous accompagneront jusque chez vous pour que vous ne vous trouviez pas mal sans personne pour vous porter secours.

Les mots étaient prononcés avec un calme olympien et même une certaine compassion, mais le message ne laissait place à aucune discussion.

— N’ayez crainte, demain la messe en la chapelle sera dite par l’abbé Bertram. Passez une bonne nuit, mon Père.

Le Roi se détourna de lui et remonta sur l’estrade, se dirigeant vers son épouse. Machinalement, le chevalier lui emboîta le pas.

— Ma mie.

La Reine leva un visage souriant vers lui et se saisit de sa main.

— Que puis-je pour vous, mon Seigneur ?

— Vous plairait-il que demain Sieghard affronte le Chevalier Noir en un combat amical ? Il y a longtemps que nous n’avons eu de joute, et je souhaiterais que mes fils, même encore en le sein de leur mère, voient un si beau combat.

— Je mourrais de vous déplaire, mon époux, mais votre sorcier pense que c’est une princesse que je vous donnerai cet été.

Le Roi sentit la tension quitter son corps face à l’éternelle douceur et la gentillesse de son épouse.

— Raison de plus alors, une princesse qui n’apprécie pas le spectacle de deux nobles hommes joutant mènerait bien triste vie.

La Reine eut un petit rire, repris par ses suivantes, et même le sorcier laissa l’ombre d’un sourire passer sur ses lèvres rouges.

— Sieghard.

Depuis l’autre côté du grand hall, le géant entendit prononcer son nom et se tourna immédiatement vers son suzerain.

— Votre Majesté ?

Quelques pas puissants l’amenèrent en bas de l’estrade.

— Demain, tu affronteras Schwarz. Un combat amical dans la cour.

Sieghard se contenta de hocher la tête. Schwarz sentit l’impatience fouetter son sang. Il allait l’affronter. Pourquoi attendre le lendemain alors qu’ils pourraient le faire maintenant ? Oh, quelle joie de se mesurer à lui, le choc des épées se répercutant tout le long de son bras jusqu’à son épaule, le parfum du sang léger dans l’air alors qu’il chercherait une ouverture, le soufflet douloureux et froid du plat de l’épée contre la chair…

— Voilà qui devrait donner à la Cour de quoi parler.

Le Roi se tourna. Les tréteaux avaient été dressés, le grand hall débordait d’activité alors que serfs et domestiques s’affairaient à préparer la table du banquet.

— Thorsten !

Le gamin apparut immédiatement à ses côtés. Impossible de savoir exactement d'où il venait, mais avec ses cheveux roux et ses taches de rousseur, il ressemblait à l'un de ces lutins qui hantaient les carrefours pour égarer les voyageurs.

— Emmène Schwarz retirer son armure et reconduis-le ici avant que le banquet ne commence.

— Vot' Majesté.

Le gamin fit un salut parfait malgré sa prononciation encore vilaine.

— Suivez-moi, Chevalier.

Il le mena par un long couloir jusqu'à l'une des hautes tours à l'intérieur de la forteresse. Ils montèrent l'escalier en colimaçon jusqu'au premier étage où brûlait un grand feu. La pièce était haute et propre mais vide, et l'escalier continuait vers un autre étage. Une alcôve avec un lit se trouvait face à l'entrée et ses affaires avaient été posées sur un coffre plat à côté d'une bassine en cuivre. Il y avait assez de place au centre de la pièce pour se battre sans donner de coups dans les murs et l'escalier avait bien sûr été pensé pour favoriser la défense.

Le gamin posa la bassine par terre pas loin de la cheminée et grimpa sur le coffre pour pouvoir l'aider à enlever son plastron. Ses gestes n'étaient pas très sûrs, mais il apprenait vite, ce qui, en l'absence d'Ali, lui convenait parfaitement. Bientôt, il fut libéré de l'armure et l'enfant lui présenta un linge propre et la bassine à présent remplie d'une eau visiblement chaude. Il se défit de sa tunique et passa le linge imbibé d'eau sur son torse, son cou et son visage.

Si l'hospitalité du roi Adelar avait pu inclure un bain, il aurait été pleinement content. Hélas, on attendait son retour pour le banquet et sans doute devrait-il patienter jusqu'au lendemain pour enfin se débarrasser de la saleté de plusieurs jours de voyage.

Il sentit le gamin observer son torse couvert de cicatrices, mais lorsqu'il releva les yeux, il était en train de jeter l'eau par la meurtrière dont il referma ensuite le volet.

Il passa sa tunique propre et rejeta ses cheveux aux courtes mèches en arrière. Il remit son épée à sa ceinture et reprit le chemin du grand hall, son petit écuyer sur les talons. Lorsqu'il revint vers le Roi, le banquet était sur le point de commencer. Deux serves vinrent leur présenter aiguière et bassin. La plus délurée d'entre elles lui présenta le bassin d'eau de rose en se penchant pour que ses seins tendent le tissu de sa chemise et apparaissent

à travers l'encolure. Ses grands yeux étaient fixés sur lui et il avait très bien compris ce qu'elle voulait.

Mais il ne pouvait pas le lui donner. Pas ce soir. Demain après la joute, mais ce soir… Ce soir, la seule vue de sa peau nue lui donnait envie d'y tracer des lignes de sang, d'attraper son bras et de serrer jusqu'à ce qu'il entende le craquement particulier de l'os, de la faire hurler et pleurer… Non, pas ce soir.

Il se força à se détendre et lava consciencieusement ses mains dans le bassin d'argent, ne rencontrant pas le regard de la serve.

Il sentit une agitation derrière lui et se tourna pour voir la Reine se lever de son trône.

— Mon Seigneur, dame Roswitha m'informe que tout aux cuisines est prêt pour votre plaisir.

— Alors, commençons à festoyer.

* * *

Comme tous ceux qui se tenaient dans le grand hall et un certain nombre de ceux qui étaient en cuisine, Ciarán n'avait pu échapper aux hauts cris du père Traugott. Bien sûr, ayant été élevé dans la plus grande courtoisie, il fit son possible pour ne pas entendre les mots, parfois vulgaires, que le prêtre prononçait. Il était, après tout, de mauvaise éducation d'écouter ce qu'un tiers disait de vous dans votre dos. Il continua donc de parler de maladies infantiles avec la Reine.

Le silence profond qui suivit les mots du Roi ne passa pas, lui non plus, inaperçu.

Le père Traugott avait bien des fois pesté contre la présence du sorcier. Le simple fait qu'il inspire le même air que lui était à ses yeux péché plus grand que tous les parricides possibles. Plus d'une fois, il avait invectivé à la messe contre les diableries et autres onguents démoniaques qui fermaient les portes du Ciel à ceux qui y avaient recours. Il avait plusieurs fois fait connaître au Roi sa désapprobation profonde face à la présence d'un magicien à la Cour alors que Dieu était le seul dont Sa Majesté avait besoin à ses côtés. Il avait tenté par tous les moyens de chasser Ciarán de la chambre d'accouchée de la Reine, prophétisant que le sorcier maudirait le petit prince ou l'échangerait contre quelque démon qui apporterait famine et guerre sur le Royaume. Mais jusqu'à présent, jamais le Roi n'avait encore ressenti le besoin de le faire ôter de sa vue.

Qu’avait donc fait le religieux pour provoquer ainsi les foudres du souverain ?

Mais il n’obtint pas la réponse à sa question, au lieu de ça, Adelar les rejoignit sur l’estrade et offrit à sa femme le spectacle de deux hommes se battant l’un contre l’autre comme s’il s’agissait d’un beau morceau de venaison ou d’une orange bien mûre venue du sud…

Il détourna son attention et discrètement, fit signe à son apprenti d’approcher.

— Va donc converser avec ta mère, murmura-t-il.

Il sourit aux boutades du Roi, mais garda les yeux d’Ard précieusement fixés sur Aloys qui allait comme une ombre à travers le grand hall, interrompant dame Roswitha pour lui poser quelques questions.

Dame Juliana descendit alors avec le jeune prince Karsten, et l’attention du Roi et de son épouse se concentra immédiatement sur l’héritier du trône qui leur expliquait en détail sa journée de sa voix douce et son langage enfantin.

Ils formaient une si belle et si paisible famille. Le Roi couvait son fils avec un émerveillement et un amour profond, la Reine avec fierté et amour. Quant au petit prince, il était adorable et n’aimait rien de mieux que d’être amené auprès de ses parents.

Aloys était déjà revenu vers lui.

— Il a envoyé une requête à l’Ordre et un Chevalier Blanc est en route.

Les mots de son apprenti arrivèrent jusqu’à son oreille, mais n’allèrent pas plus loin et nul dans l’assistance ne put savoir ce qui s’était dit entre eux.

— Voilà qui complique tout.

Nul doute que le Roi n’attende d’eux qu’ils partent du château le plus vite possible pour s’occuper du dragon avant que le Chevalier Blanc ne pose le pied dans la cour de Güstrow. Il n’aurait donc que cette nuit pour réunir ses affaires, trier parmi ses filtres, ses potions et ses enchantements ceux qui pourraient leur être utiles pour lutter contre la Bête… Et ça, c’était sans compter sur la préparation du sort qu’il lancerait le lendemain pour trouver la tanière du dragon !

Il sentit le mal de tête rôder autour de lui et décida de l’écarter de la manière la plus plaisante. Puisqu’il était de toute façon coincé dans le grand hall jusqu’à la fin du banquet, autant passer le temps agréablement.

Surtout que le Chevalier Noir était revenu et avait enfin quitté son armure. Empruntant une nouvelle fois les yeux de son familier, il observa les quelques gouttelettes qui perlaient sur son cou, là où finissaient ses cheveux courts. Il se gorgea du jeu des muscles sous le tissu noir alors qu'il traversait la salle jusqu'à l'estrade. La tunique d'un noir aussi profond que la nuit faisait ressortir sa peau hâlée et ses chausses moulaient ses mollets parfaits. Intrigué, il observa le cygne noir qui étendait ses ailes sur le torse puissant, se demandant à la fois ce qu'il pourrait ressentir en passant la main dessus et comment il pouvait distinguer si nettement l'oiseau noir sur le tissu sombre.

Les serfs commençaient à passer entre les invités avec aiguières d'eau, bassines et linges.

Il le regarda accepter le bassin d'eau de rose que lui tendait la serve, il remarqua comment son corps à elle bougeait lentement pour frôler celui du chevalier, ses gestes accentués pour se pencher plus en avant et montrer l'encolure presque défaite de sa chemise. Il nota la tension qui avait encore crû dans les muscles du chevalier, la façon dont ses poings se crispaient et dont il se gardait bien de toucher l'esclave. Il admira ses mains puissantes qu'il lavait à présent dans le bassin d'argent, il contempla les gouttes qui brillaient sur celles-ci alors que l'aiguière avait cessé de verser son eau et que l'autre serve ne lui avait pas encore tendu le linge sec.

Elles étaient chaudes. Même à dix ans d'intervalle, il se rappelait qu'elles avaient brûlé sa peau quand elles s'étaient posées sur ses hanches. Elles étaient fortes aussi, l'empêchant de bouger, laissant des marques qui avaient mis une semaine à s'estomper…

Il voulait…

— Alors, commençons à festoyer.

La voix du Roi le sortit de ses pensées et il quitta à regret les yeux de son familier pour prendre place au banquet.

* * *

Schwarz eut la place d'honneur, assis à la droite du Roi, sur l'estrade, à côté de sa sœur, la princesse Dagmar, il dominait tout le grand hall du regard. Jamais encore il n'avait été si bien accueilli par un seigneur, quel qu'il soit. La princesse s'était proposée pour remplacer son écuyer et le servir pendant le banquet, mais il avait décliné cet honneur et appelé le gamin, Thorsten, à venir couper sa viande, servir son vin et lui présenter le

rince-doigts. Le gosse semblait très fier, en tout cas, il prenait son travail très au sérieux à en juger par la rapidité avec laquelle il remplissait son verre et le grand sourire qui montrait ses dents d'une blancheur parfaite.

Le Roi lui posa des questions sur ses hauts faits et sembla prendre plaisir à l'entendre raconter son aventure avec le Sanglier Géant de Pforzheim. Parfois, son écuyer, qui n'était autre que sire Sieghard, prenait lui aussi part à la conversation. Schwarz ne pouvait alors s'empêcher de remarquer la puissance extraordinaire de ses bras musclés, la taille de ses mains calleuses alors qu'elles maniaient le couteau pour donner au Roi les plus beaux morceaux. Une impatience le prenait à l'idée de se retrouver seul face à ces muscles balafrés par les combats et ce regard dur et déterminé.

La princesse essaya de lui parler chiffons, de lui poser des questions sur les modes du sud, mais se retrouva bien vite peinée quand son hôte s'avéra un bien pauvre juge de vêtements et n'avoir aucune mémoire des coiffes ou autres robes que portaient les nobles dames d'Augsbourg… Malgré tout, elle se tournait souvent de son côté pour jeter des regards amoureux sur son fiancé.

— Quand auront lieu les noces ?

La pucelle rougit et baissa les yeux.

— Quand vous aurez tué le dragon… Enfin, c'est ce qu'a dit Ciarán. Le Roi n'a encore rien annoncé…

Il retint difficilement ses commentaires sur l'ardeur avec laquelle la princesse semblait aspirer à sa nuit de noces et parla d'un autre sujet.

— Vous avez déjà vu sire Sieghard se battre ?

— Oh, oui, il a été élevé avec nous au château, je l'ai vu tellement de fois se battre contre Adelar que si on m'avait donné une pièce à chaque fois, je serais la femme la plus riche du Saint-Empire. Il est très fort. Enfin je suppose, je ne l'ai jamais vu perdre que contre Adelar, et encore, peu souvent.

Il brûlait d'envie de lui demander plus de détails, mais se doutait bien que la douce princesse ne savait pas s'il favorisait une arme plus qu'une autre et comment était sa posture au moment du combat. Alors, puisque le Roi était occupé avec le capitaine de sa garde, il se tourna vers son autre interlocuteur.

— Et toi, jeune écuyer, tu as vu le seigneur Sieghard se battre ?

Le gamin lui sourit en lui tendant le rince-doigts.

— Oui, Messire, il a une très grosse épée et un énorme bouclier. Il m'a semblé très fort.

La princesse pouffa à côté de lui. Il se tourna vers elle.

— Thorsten n'est pas vraiment une référence en matière de combat, Chevalier. Il n'est pas écuyer ni même soldat. C'est l'apprenti de Ciarán.

— Le sorcier ?

Il jeta un regard soudain méfiant au gamin. Il l'avait laissé manipuler sa nourriture, l'avait placé dans son dos… Un frisson glacé glissa le long de son échine. Sa main sous la table caressa la garde de son épée.

La princesse ne s'aperçut de rien et continua à discuter.

— Lui-même. D'ailleurs, il devrait bientôt faire un tour. C'est l'un des meilleurs avantages d'avoir un sorcier au château, le festin serait bien ennuyeux si Ciarán ne faisait pas un ou deux tours. La dernière fois, il a fait sortir un chapelet de saucisses du nez du père Traugott. C'était d'un drôle, vous auriez dû voir sa tête !

Il se contenta d'assentir tandis qu'elle continuait à narrer d'autres anecdotes. Son regard se porta sur le sorcier, assis aux côtés de la Reine, tandis que le reste de son attention se focalisait sur le gamin dans son dos. L'enchanteur discutait avec la Reine, son visage parfaitement blanc et inexpressif, tandis que son autre apprenti mettait des fruits dans son assiette. Rien ne laissait supposer qu'il avait donné l'ordre de faire empoisonner un chevalier à l'autre bout de la pièce.

Peut-être pas empoisonner, le Roi avait besoin de lui, et il doutait que le sorcier ait envie de perdre sa place. Mais qu'est-ce qui l'empêcherait de mettre un philtre dans son verre pour qu'il lui obéisse ? Il lutta contre l'envie de vomir et s'efforça de garder la tête froide.

Le gamin ne savait pas qu'il allait le servir à table. Il n'avait vu aucun échange entre le sorcier et lui. Il était hautement improbable qu'il soit la cible du sorcier… Mais en tout cas, il était temps qu'Ali arrive, il n'était pas sûr de vouloir continuer à faire confiance au…

À moins bien sûr que tout n'ait été provoqué, l'infection de Ruhe, le fait qu'il laisse Ali derrière…

Ridicule, il n'avait pas encore reçu la lettre quand il avait sorti Ruhe des écuries du comte Träumburg et le caillou dans son sabot n'aurait pas été grave si elle n'avait pas déjà eu la sole fragilisée par la mauvaise litière que ce fils de truie laissait macérer dans ses écuries. Il était impossible que le sorcier ait prévu tout ça.

Sauf s’il lisait l’avenir et l’avait vu arriver sans écuyer et avait placé le gosse sur sa route dans le but de lui verser une potion dans sa coupe…

Un sourire étira ses lèvres. Il était totalement absurde de se préoccuper ainsi. Si le sorcier voulait frelater son vin, il n’avait qu’à le faire faire en cuisine, rien de plus simple, et s’il lisait l’avenir que pouvait-il bien y faire ? La seule solution était de rester sur ses gardes et de lutter de toutes ses forces contre toute sensation bizarre qu’il pourrait ressentir.

Il reporta son attention sur la princesse qui souriait à côté de lui. Suivant son regard, il découvrit le sorcier qui occupait ses pensées planté entre les trois tables devant les invités. Le spectacle semblait sur le point de commencer. Un bruit derrière lui lui fit soudain tourner la tête, la main toujours sur son épée. Mais c’était juste le gamin en train de nourrir subrepticement un chien.

Rectification, en train de nourrir subrepticement Tod qui semblait avoir réussi à se frayer un chemin jusqu’au château. Décidément, cette bête était plus tenace qu’une sangsue. Il posa la main sur sa tête et sourit quand le chien se frotta contre lui avec contentement. Sa voisine poussa un petit cri de surprise et battit des mains. Il se concentra à nouveau sur le spectacle.

La ceinture d’argent qu’il avait offert à la Reine était présentement en train de sortir de l’oreille d’un homme en tunique verte, ce qui semblait beaucoup amuser l’assistance. Lorsqu’il eut fini, le sorcier la rendit à dame Helmine avant de saluer. Lorsqu’il se redressa, ses yeux gris se posèrent sur lui et Schwarz se sentit se figer, surtout lorsque l’enchanteur avança vers lui, son visage toujours inexpressif, mais ses yeux déterminés, voire peut-être rieurs. Il s’arrêta de l’autre côté de la table et tendit soudainement la main vers son visage. Il n’eut même pas le temps de tirer son épée que déjà les doigts blancs touchaient son cou, son oreille, envoyant une vague de frissons dans son corps. Mais la main l’avait promptement quitté ayant tiré de derrière son oreille un étrange œuf noir.

Il tenta de regagner son calme alors que l’enchanteur jonglait avec l’œuf noir et les balles de couleur que lui envoyait son apprenti. Puis, dans un éclair aveuglant, l’œuf et les balles disparurent et Schwarz se retrouva à tousser. La main enfantine de Thorsten lui appliqua une claque retentissante dans le dos, et il se vit cracher l’œuf noir qui atterrit juste dans la paume du sorcier. Le visage blanc descendit au niveau du sien, ses lèvres rouges souriantes, et il souffla sur l’œuf. Une fois, deux fois, trois fois.

Et ce n’était plus un œuf qu’il avait dans la main, c’était un oiseau noir qui s’envola sous les cris de surprise de l’assistance et qui, quand il fut au centre de la pièce, explosa dans un petit nuage de fumée et de pétales de fleurs, laissant derrière lui un sabre noir qui tomba, la garde en avant, juste dans la main du sorcier.

L’enchanteur le fit tournoyer dans ses mains avec une étrange grâce et habileté avant de le tenir au-dessus de sa tête et d’ouvrir sa bouche rouge. Et il commença à faire descendre la lame dans sa gorge. Les yeux écarquillés, Schwarz observa comment le cou se tendait et la gorge se gonflait pour faire place à la lame noire qui s’enfonçait chaque seconde plus. Il sentit ses mains se crisper sous la table et son corps se tendre sous le coup de l’excitation.

Il regarda une goutte de sueur glisser sur la tempe du magicien tandis que ses yeux fixaient le vide, tout son corps concentré sur le travail de faire rentrer cette lame toujours plus profondément. Sa poitrine se soulevait plus rapidement sous l’effort et il lui sembla percevoir une légère rougeur qui teignait ses joues. Les lèvres rouges touchèrent la garde noire en une parodie de baiser et Schwarz déglutit. Il lutta contre son corps tout en continuant de fixer, hypnotisé, la performance du sorcier.

Son esprit était assailli d’envies, il voulait prendre la garde du sabre dans sa main et la renfoncer dans cette gorge blanche, il voulait remplacer l’épée, il voulait enrouler ses doigts autour de ce cou tendu et serrer, il voulait le contempler à genoux, il voulait…

Il arrêta ses pensées, mais ne détourna pas la tête. Il ne servait à rien de tenter de fuir le spectacle, mais il ne se laisserait pas non plus rattraper par ses pulsions. Il planta ses ongles dans ses paumes et se força à regarder le sorcier retirer lentement la lame noire de sa bouche, puis la planter dans le sol devant lui avant de recevoir les applaudissements de son public conquis.

L’homme était dangereux. Non seulement c’était un sorcier, et il avait suffi qu’il en croise un pour que toute sa vie se retrouve soudainement en morceaux, mais en plus il y avait en lui cette étincelle, ce quelque chose qui allumait ses sens et lui donnait envie de se jeter sur lui pour le déchiqueter et le dévorer.

Il obéirait au Roi puisqu’il n’avait pas d’autre choix, mais il resterait le plus loin possible du sorcier.

-4-

Et voilà que le soleil se lève sur le jour tant attendu du départ. Frais et dispos, nos héros s'apprêtent à partir à l'aventure pour terrasser le terrible dragon. Tous se pressent pour les voir prendre congé : les femmes agitant foulards colorés, les hommes vociférant des encouragements. Ah, quel beau jour pour commencer une quête.

Ciarán n'avait pas dormi de la nuit. Ce qui n'était ni grave ni inhabituel. Il prit seulement grand soin d'effacer toute trace de fatigue de son visage avant d'aller rejoindre le Roi et ses gens assemblés quelque part dans le château. Il avait chargé Aloys des préparatifs nécessaires au sort qu'il lancerait tantôt pour trouver la tanière du dragon. Il avait déjà empaqueté toutes les affaires qu'il pouvait prendre avec lui. Bien sûr, il aurait préféré surveiller les gestes de son apprenti et peut-être ajouter quelques nouvelles potions ou quelques nouveaux composants dans ses sacoches, mais le Roi en avait voulu autrement.

Il fallait que son sorcier se trouve avec le reste de sa Cour pour observer avec joie et cris le combat entre le Chevalier Noir et le chef des gardes et futur époux de la princesse. Un moment fort long et passionnant en perspective pour lui… Il n'aimait ni les foules, ni les joutes, ni les cris. Mais il se forcerait comme toujours à contenter son Roi, et si c'était ce que le Roi voulait alors le Roi l'obtiendrait.

Pendant qu'il marchait seul sur le chemin à présent bien battu qui reliait sa tour aux fortifications du château royal, il tenta de trouver ce qui avait pu lui échapper lors de ses préparatifs pour le départ. Il avait passé la nuit aidé d'Aloys, du moins jusqu'à ce que ce dernier s'écroule, à enduire trois lances du poison le plus fort et le plus corrosif qu'il ait pu fabriquer. La tête lui tournait encore de la difficulté de respirer sans aspirer les effluves empoisonnés, mais au moins le contact des lances dans les chairs du dragon devrait-il à terme le paralyser. Le problème était qu'il ne savait pas combien de temps le poison mettrait à agir et si la dose dont il avait badigeonné les lances suffirait à faire plier le dragon, ou même par où le chevalier devrait attaquer pour que le poison atteigne au plus vite le cœur et se répande ensuite dans les muscles… Il avait pris avec lui les trois seuls tomes de sa bibliothèque qui traitaient de dragons, et bien qu'il les eût lus et relus, il

espérait qu'une nouvelle lecture, poussée par la nécessité, lui permettrait de trouver des informations essentielles qu'il aurait jusque-là manquées.

Il avait aussi empaqueté l'onguent contre le feu que la Sorcière du Bois Rouge lui avait offert en échange de ses services deux ans auparavant. Il n'avait hélas qu'un seul pot. Il aurait pu lui en redemander un, mais il ne lui restait plus qu'une baie au collier de faveurs qu'elle lui avait donné, et il préférait la transmettre à Aloys au cas où quelque chose se passerait mal pendant son absence. La Dame Rouge avait beau être méchante et cruelle, elle était aussi parmi les plus vieilles et donc les plus sages sorcières de sa connaissance à même d'aider son apprenti en cas de besoin.

Si seulement il avait eu le temps de trouver une salamandre… Un pacte et il aurait pu se transformer pour passer sans danger le souffle du dragon… Sans doute trouverait-il une solution en chemin. Au moins avait-il amené toutes les herbes et les ingrédients pour refaire son onguent contre les brûlures. Il en aurait grandement besoin.

Il poussa la porte du jardin et entra dans le château. Les arbres fruitiers étaient en fleurs, et il ne doutait pas qu'une fois de plus les fruits ne fassent ployer les branches venu l'été. Voilà qui contenterait la Reine quand elle serait accouchée. Il rejoignit le bâtiment principal et vérifia une dernière fois la perfection de sa tenue avant d'entrer là où gens et serfs se trouvaient sûrement affairés. Il n'avait pas mis ses robes de cérémonie, se doutant qu'ils n'auraient, après le sort, que le temps de monter en selle avant de partir. Il était donc vêtu de sa tenue de voyage la plus chaude et la plus pratique, ses cheveux simplement retenus en une tresse épaisse. Il porterait sa cape de brume pour lancer le sort tantôt, mais c'était tout ce qu'il aurait pour impressionner l'assistance. Enfin ça et la perfection soigneusement peinte de son visage.

Satisfait de ne trouver aucun pli dans ses vêtements, il poussa la porte.

Il traversa sans encombre l'intérieur du château, saluant ceux qui avaient le courage de le remarquer avant de ressortir dans la cour du château où le bruit de la foule lui indiqua qu'il devait se diriger vers le champ d'entraînement des gardes. Tout le château et la moitié de la ville se trouvaient là, ce qui faisait la joie de certains qui avaient déjà installé échoppe à proximité pour profiter de cette manne providentielle. Ce n'était que lorsqu'il vit le vendeur de pâtés qu'il se rappela qu'il avait oublié de manger. D'ailleurs, il devrait compter sur dame Roswitha pour leur fournir un baluchon de vivres puisqu'il avait été trop affairé pour s'en occuper…

Heureusement, la mère d'Aloys saurait gérer la situation mieux que lui. La dernière fois qu'il était descendu en cuisine pour y demander un peu de graisse de porc, les marmitons avaient été tellement impressionnés et effrayés que tout un cochon s'était retrouvé carbonisé… On l'avait même accusé d'avoir fait tourner toute la jatte de crème.

Il n'eut aucune peine à se frayer un chemin à travers la foule. C'était là l'un des avantages d'être sorcier, tous s'écartaient sur son passage et préféraient s'agglutiner les uns sur les autres plutôt que de le frôler. Il arriva jusqu'à l'estrade qui avait été montée pendant la nuit et s'avança vers les deux trônes et les quelques fauteuils qui y avaient été disposés. Le Roi le reçut avec un sourire et mit sa main sur son bras en le saluant. Sans qu'on ait besoin de le lui indiquer, il prit sa place debout derrière le trône. Il aurait préféré être assis pour se reposer de la nuit et se ménager avant le départ, mais un sorcier ne s'asseyait pas, il restait debout, noir et menaçant.

Le champ était pour l'instant vide, mais on s'affairait partout autour dans de grands bruits de métal, et les conversations animées résonnaient dans l'air limpide de ce matin de printemps. Il ne devrait pas pleuvoir aujourd'hui, cependant, dans les prochains jours, il y avait fort à penser qu'ils chevaucheraient sous un déluge d'eau glacée… Il n'arrivait pas à se conformer à l'idée de devoir partir chasser le dragon. Certes, le chevalier avait besoin de toutes les protections magiques qu'il pouvait lui donner, mais devait-il pour autant l'accompagner ?

— Alors, mon époux, qui favorisez-vous dans ce combat ?

La voix de la Reine, chaude et agréable, le sortit de ses pensées, et il regarda le couple royal se sourire en surveillant le jeune prince Karsten qui sautillait sur son siège malgré les efforts de dame Juliana pour le calmer.

— Ah, ma Reine, je ne sais. Vous ne pouvez me demander de choisir entre mon frère et le champion qui porte tous nos espoirs. Aussi me contenterai-je d'être heureux pour le vainqueur et un juge impartial pour tous deux.

Le Roi savait toujours se tirer d'affaire avec grâce.

— Et vous, ma mie ?

— Eh bien, mon Seigneur, puisque Dagmar n'a naturellement d'yeux que pour son fiancé, je vais encourager le champion que vous avez choisi pour terrasser le dragon. Et vous, maître Sorcier, qui est votre favori pour ce combat ?

Il sourit à la Reine resplendissante de santé dans son bliaud bleu et jaune.

— Votre Majesté sait bien que je ne connais rien aux arts guerriers.

— Allons, Ciarán, pliez-vous aux caprices d'une dame pour une fois.

— En ce cas, Madame, puisqu'il me faut vous répondre, je choisis sans hésiter le chevalier. Je le souhaite le plus fort possible pour me sauver des énormes crocs du dragon qui ne manqueront pas de vouloir se refermer sur moi quand nous l'aurons trouvé. Or le seigneur Sieghard est plus fort et terrifiant que bien des dragons, je préfère donc que le chevalier fasse preuve de sa bravoure avant de partir risquer mon cou délicat avec lui.

Le rire de la Reine et de la princesse s'envola dans le ciel bleu et Ciarán se permit un petit sourire. Il était vraiment chanceux d'être venu à la Cour d'Adelar. Non seulement le Roi était-il un des hommes les plus intelligents et tolérants qu'il connaisse, mais il lui avait donné quelque chose qu'il n'avait jamais même pensé à rechercher auparavant : un foyer. Il aimait vivre dans la tour qui lui avait été attribuée avec ses deux apprentis. Il adorait Aloys et Thorsten et sentait sa poitrine se gonfler de fierté à chacun de leurs progrès. Il se sentait bien lorsqu'il conversait autour de la table avec la famille royale. Ni la princesse Dagmar ni dame Helmine n'avaient jamais reculé devant lui, elles l'avaient laissé entrer dans leurs appartements et l'avaient remercié pour ce qu'il faisait pour elles. Le Roi n'avait ni honte ni peur de lui, et certains de ses sujets, suivant son exemple, l'avaient approché avec cordialité. Certes, il y avait le père Traugott, mais où qu'il aille, il y aurait toujours au moins un père Traugott, alors qu'il doutait de pouvoir retrouver un autre endroit et d'autres personnes comme celles qui avaient accepté de partager pain et amitié avec lui.

Et c'était maintenant, sur le point de partir pour un périlleux voyage qui déterminerait l'avenir du Royaume, qu'il se rendait compte de tout ce qu'il avait ici, de l'importance de tous ceux qui l'avaient accueilli. Il comprit alors qu'il irait chasser le dragon, non pas parce que le Roi l'ordonnait, mais parce qu'il voulait protéger ce château et ses habitants. Et pas seulement du dragon.

Le son fort et aigu des trompettes ramena l'attention de tous les présents sur le champ où les deux adversaires comparaissaient enfin. Sire Sieghard était imposant dans son immense armure blanche au plastron orné des armes de sa maison : un lion léopardé surmonté d'une aigle éployée. Mais celui qui attirait tous les regards était le chevalier à l'armure noire

étincelante. Il était facile de deviner qui avait lustré le métal jusqu'à le faire briller autant et avait dû faire une razzia dans ses étagères pour créer une crème capable de redonner tout son lustre à l'armure…

Thorsten se tenait aux côtés du chevalier, fier comme un paon, portant son écu et son épée. Il avait disparu ce matin aux pâles lueurs de l'aube sans même se plaindre de l'heure pour aller s'agiter à jouer les écuyers. Il avait été obligé de l'envoyer se coucher la nuit dernière parce que ni Aloys ni lui ne supportaient plus de l'entendre pérorer encore et encore sur le Chevalier Noir et l'étrange malédiction qui semblait toucher son corps. Ils avaient eu droit à un décompte de ses actions une par une et de ses paroles et de la façon dont la force irradiait de chacun de ses gestes comme une vague de chaleur et de…

L'obsession pour le Chevalier Noir lui passerait. Les passions de Thorsten duraient peu et il revenait toujours à la forêt, son premier amour, mais il fallait sérieusement qu'il commence à considérer un entraînement aux armes pour son plus jeune apprenti. Contrairement à Aloys qui avait haï tout ce qui avait trait aux arts de la guerre, Thorsten avait le goût du combat, ou en tout cas, il en ressentait la fascination. Il aurait sans doute fait un bon guerrier si les choses avaient été différentes, mais il était petit-fils de sorcière et roux de surcroît… aucun chevalier, aucun garde ne le laisserait approcher de lui, encore moins le toucher pour lui apprendre l'art du combat. Ce qui voulait dire que Ciarán allait devoir se débrouiller pour lui trouver un maître…

Une marée de cris et de gloussements ramena son attention vers le pré carré où les deux adversaires avaient été dévêtus de leurs scintillantes armures et se tenaient à présent en tunique de dessous et chausses, l'épée à la main. Ciarán leva les yeux au ciel, pourvu que ce spectacle passionnant prenne vite fin. Le sort ne devrait normalement pas durer plus d'une demi-heure, même en faisant quelques gestes grandiloquents de plus pour faire plaisir à l'assemblée. Une autre demi-heure pour tout rassembler et se mettre en selle et ils seraient partis… Ils mangeraient sans doute le déjeuner sur la route. Quant au repas du soir… oh, ils trouveraient bien une auberge avant de commencer à s'aventurer vers les régions reculées où devait se terrer la Bête.

Le roulement de tonnerre de l'acier le rappela à la joute qui avait commencé. Il n'avait que peu de connaissances des arts du combat et ne savait pas si l'un des deux avait l'avantage. La seule arme qu'il savait

manier était le couteau, et encore avait-il surtout appris la règle d'or : fuir et se cacher jusqu'à ce que l'adversaire tourne le dos. Il se sentait donc peu enclin à profiter du spectacle et contemplait ça d'un œil ennuyé.

Enfin, jusqu'à ce qu'il se mette à le regarder vraiment.

Le Chevalier Noir avait un sourire extatique sur le visage. Chacun des coups qu'il portait ou recevait le faisait sourire plus encore. Chaque mouvement qu'il faisait libérait plus d'énergie, plus de violence. Chaque attaque de son épée prenait plus de force et ses yeux brillaient plus. Il bougeait de plus en plus librement, son corps adoptant chaque pose avec une grâce animale.

Il ne connaissait rien en joute, mais il voyait sire Sieghard reculer et son regard se durcir, son corps se raidir face aux assauts endiablés de son adversaire. Les coups devenaient plus violents, le fer hurlant contre le fer. Au premier sang, le combat serait arrêté, et les deux chevaliers semblaient prêter attention à bien frapper du plat de leur lame. Assurément, le Chevalier Noir partirait avec son lot de contusions, mais le chef des gardes aurait d'ici ce soir une multitude de bleus douloureux. Il faudrait qu'il pense à dire à Aloys d'apporter un pot d'onguent à dame Dagmar.

Le duel cesserait bientôt. Aucun des deux ne voulant que le Chevalier Noir ne soit blessé trop gravement, ils porteraient bientôt leur dernier coup, tentant de se départager alors. Contrairement à ce qu'il avait dit à la Reine, il se fichait bien de qui allait gagner. Il préféra donc fixer son attention sur le jeu des muscles du Chevalier Noir à chaque mouvement qu'il faisait. Sur la façon dont sa tunique baignée de sueur collait à sa peau, dessinant chaque ondulation qui secouait son corps dans le moindre détail. Il contempla les dents blanches et carnivores qui ornaient sa bouche, le sang qui montait à son visage, rougissant ses joues, l'éclat azuré de ses yeux magnétiques.

La foule hurla. L'épée noire était teintée de sang.

* * *

Schwarz était plus heureux qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps. Le sang battait encore à ses tempes et le linge contre son visage était délicieusement frais. Il sentait l'eau froide glisser en de longues gouttes le long de son torse brûlant. Non seulement ça avait été un bon combat, mais en plus il avait gagné. Il avait tenté la feinte et s'était glissé dans la petite ouverture de son adversaire. Normalement, son épée aurait dû en sortir trempée de sang, mais il s'était contenté d'une égratignure.

Il accepta la coupe de son jeune écuyer et but l'eau claire à grandes gorgées. Dommage qu'il doive repartir si vite, il n'aurait pas été contre la brûlure du vin pour fêter sa victoire. Il n'aurait pas été contre beaucoup d'autres choses pour fêter sa victoire, mais, hélas, il n'avait pas le temps. Sa main glissa vers la tête noire de Tod qui, totalement imperméable à la foule, aux cris et à l'adrénaline qui battait encore dans les veines de son maître, bâillait tranquillement en contemplant le monde de ses grands yeux désabusés.

— Merci, Thorsten.

Le gamin reprit la coupe et lui tendit un nouveau linge humide pour qu'il se débarrasse de la sueur qui lui collait au corps. Il aurait préféré un bain, mais une fois de plus le temps manquait.

Il prit la tunique propre que lui tendait le rouquin et la passa. C'était sa dernière, et il doutait fort que la chasse au dragon lui laisse le temps de laver l'autre, il allait falloir qu'il la laisse ici ; au moins des vêtements propres l'attendraient-ils quand il reviendrait, sale, mais couronné de succès.

Il passa la main dans ses cheveux. Ils commençaient à être trop longs à son goût, il serait bientôt temps de les couper à nouveau.

Il ferma les yeux un moment, profitant de la brise légère et de la caresse du soleil. Voilà longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi léger. La veille, le Roi et lui avaient parlé de la récompense, mille écus d'or sonnants et trébuchants. De quoi réparer plusieurs armures et remplir ses coffres pour deux mortes-saisons au moins. Pas de chasse à l'hydre cet hiver. Le sourire grandit sur ses lèvres et il ébouriffa les cheveux de son jeune assistant.

— Alors, gamin, ça te plaît d'être écuyer ?

De tous les écuyers qu'il ait jamais eus, Thorsten avait été le plus compétent et le plus zélé. Son armure n'avait jamais autant brillé.

— Pour sûr, Messire, c'est très amusant ! Enfin, je f'rais ben mauvaise carrière là-dedans parce que j'doute qu'un autre chevalier m'laisse ne s'rait-ce que toucher ses armes. Faut dire, j'ai d'jà rempli le heaume de sire Godfrey d'sang de cochon la fois où il a fait pleurer Theodora, alors ils se méfient…

Il haussa les épaules.

— C'est pas comme si j'pouvais abandonner Ciarán non plus, sans moi, lui et Aloys y zoublieraient de manger et de dormir… Vous avez besoin de remettre l'armure ?

La lumière pure du printemps glissa sur l'armure noire et le poids de ses péchés retomba sur les épaules de Schwarz.

— Non, fais en sorte qu'elle soit prête pour le départ, mais pour l'instant, je n'en ai pas besoin.

— Mes félicitations, Chevalier.

Il s'inclina légèrement devant le couple royal et la princesse.

— Je te remercie, roi Adelar. Ce fut un bon combat et j'espère pouvoir un jour jouter une nouvelle fois contre sire Sieghard.

— Quand tu reviendras, Chevalier, j'organiserai une grande joute en l'honneur de ta victoire. Alors tu auras sans doute l'occasion de te battre contre Sieghard.

— Je reviendrai alors victorieux et en hâte.

— Ah, voilà Sieghard. Alors, pas trop fatigué, mon ami ?

Le chef des gardes souriait et ses mouvements étaient plus expansifs et libres que la veille. Il avait lui aussi apprécié leur affrontement. Son visage était rougi par l'exercice et quelques gouttes d'eau glissaient de ses cheveux encore mouillés. Il montrait une légère gêne au moment de marcher, sans doute due au coup qu'il lui avait assené dans le flanc droit qui semblait avoir fait vibrer jusqu'à son genou. Il avait revêtu une tunique longue qui dissimulait sa peau, mais il imaginait que d'ici ce soir sa chair serait marbrée des traces du combat. Les traces que lui, Schwarz, lui avait infligées en combat.

— Votre Majesté. Non, même si je crains de maudire mon adversaire au lever demain matin. Tout mon corps semble me cuire déjà.

— N'ayez crainte, sire Sieghard, Dagmar a juste la crème qu'il faut pour apaiser vos souffrances, je suis sûre qu'elle sera plus qu'heureuse de vous assister pour vous en enduire.

La princesse rougit et la Reine dédia à son époux un sourire malicieux, le pauvre chef des gardes, lui, haussa les épaules sans bien comprendre.

— Allons ma mie, cessez de turlupiner cette petite ou elle servira de phare à Wolgast tant elle brûle de honte. De plus, il est temps de rejoindre le grand hall où Ciarán nous attend.

La Reine accepta le bras que lui tendait son mari, et ils partirent suivis de toute la Cour vers le grand hall.

Pas de tables, le trône avait même été descendu de l'estrade sur laquelle se tenait le sorcier. Le sol était recouvert d'un tapis blanc peint d'un étrange motif. En se rapprochant, il se rendit compte que c'était une carte

représentant le Saint-Empire et tous ses États. La carte était délimitée par un sable rouge qui l'enfermait dans un ovale.

Le sorcier était immobile face à eux, vêtu d'une cape ondoyante qui semblait s'effilocher à ses pieds et se fondre dans les ombres du grand hall. Pas de bijoux cette fois, pas de grand bâton, mais toujours ce visage blanc et impassible.

— Votre Majesté, ma Reine.

Il s'inclina avec une grâce étrange dans un mouvement profond et fluide.

— Vous pouvez commencer, Ciarán.

Le sorcier leva ses mains, paumes ouvertes devant lui et l'assistance entière retint son souffle. Littéralement. Schwarz regarda sa voisine sortir un mouchoir et respirer dedans à toutes petites inspirations. Ridicule !

Il commença à incanter. Des mots étrangers tombaient de sa bouche et résonnaient sur les murs du grand hall, à peine étouffés par les tapisseries qui pendaient encore aux murs. Ce n'était aucune des langues que connaissait Schwarz. Le sable rouge commença à brasiller et s'illuminer.

La femme à côté de lui se signa. Si elle avait tellement peur, que faisait-elle encore là ?

L'assistant du sorcier le rejoignit sur l'estrade, portant, lui, tout le harnachement de son office et tendant à son maître un grand plateau d'argent où était posé un cône de sable noir. De sa main droite, le magicien en ramassa une poignée sans cesser de psalmodier et la jeta vers la carte. Les grains restèrent suspendus un moment dans l'air, puis fondirent comme une flèche sur un point de la carte.

Une lumière jaillit, aveuglante, et quand ils regardèrent à nouveau, les lignes du tapis avaient changé de forme, représentant à présent uniquement le Royaume de Mecklembourg et les îles que le Roi avait récemment acquises grâce à son mariage. Le sorcier continuait sa litanie, sa voix monotone et puissante.

Elle retentissait dans sa tête, épousant ses pires cauchemars, ces rêves qui le faisaient trembler de pied en cap. Bien sûr, ce n'était pas lui, c'était juste un sorcier qui psalmodiait ses rituels. De toute façon, il n'arrivait plus à se rappeler cette voix qui avait accompagné sa déchéance. Il n'aurait su dire si elle était grave ou aiguë, il n'avait jamais compris un mot de ce qu'elle disait, elle ne s'était jamais adressée à lui, se contentant de

fredonner tandis qu'il se débattait dans une tempête de désir, de haine, de colère et de plaisir.

Et pourtant, il pouvait l'imaginer. Il pouvait la sentir bourdonner autour de lui tandis qu'il luttait, impuissant contre le désir honteux, contre-nature qui le submergeait. Elle s'enroulait autour de son corps alors qu'il hurlait sa colère sans que le moindre son s'échappe de sa gorge. Elle s'entrecoupait, hoquetant, alors qu'il posait enfin les mains sur sa peau, se laissant aller à la violence de sa concupiscence.

Il pouvait l'imaginer. Son corps frêle pressé contre le sien alors qu'il le besognait, ses épaules froides frémissant entre ses mains brûlantes, sa peau douce dans sa poigne calleuse. Oui, ç'aurait pu être lui, ses longs cheveux noirs et frais se répandant sur sa peau enfiévrée, son visage se crispant en un cri de douleur et de plaisir…

Tout son corps était tendu alors que le sorcier continuait son rituel.

Il avait besoin de nouer ses mains autour de sa gorge blanche et d'éteindre cette voix incessante. De trouver refuge entre les cuisses ouvertes de la première des putains. De frapper ce visage parfait jusqu'à le faire disparaître. De se libérer de toute la hargne qui avait repris possession de son corps.

Si seulement ils ne devaient pas partir si vite ! Il pourrait s'escamoter maintenant, retrouver la serve de la veille. La prendre dans un coin de cour et revenir tranquillement vaquer à ses occupations son affaire faite… Mais il ne pouvait pas laisser le Roi s'apercevoir de son absence. L'enjeu était trop important pour qu'il laisse le diktat momentané de son corps aveugler son jugement.

Il attendrait ce soir. C'était bien du diable s'il ne trouvait pas une fille d'auberge prête à l'accueillir pour quelques pièces. Il dominerait son traître corps et rejetterait ce besoin de chair qui affaiblissait sa volonté et avait déjà causé sa perte.

Il fixa son regard sur la carte de Mecklembourg, il longea ses côtes, se forçant à se rappeler le nom des villages qui s'y trouvaient, il chercha des yeux les lacs, les rivières, il passa sur les Monts Noirs qui délimitaient la frontière du Saint-Empire vers l'est et la sauvage Poméranie, il compta les riches bourgs qui devaient tribut au roi Adelar, tentant de retrouver son calme, de reposer son esprit emballé par les désordres de son corps.

Un nuage noir s'abattit soudain sur le lac Müritz et ses marécages, marquant l'emplacement du dragon, et une nouvelle fois une lumière

étincelante se fit, effaçant complètement la carte et tout ce qui s'y trouvait. Le sorcier descendit l'estrade et mit un genou à terre devant son Roi.

— Majesté, la tanière du dragon se trouve aux alentours de Waren près du lac Müritz. S'il plaît à Votre Majesté, je guiderai le Chevalier Noir jusqu'au repaire de la Bête et lui prêterai l'assistance de ma magie pour la vaincre.

— Qu'il en soit donc fait ainsi, Ciarán.

Le Roi se tourna alors vers l'assistance.

— Schwarz, Chevalier Noir.

La foule s'écarta devant lui alors que Schwarz s'avançait vers le Roi et inclinait la tête avec respect.

— Me voici, roi Adelar, que puis-je faire pour te servir.

Le Roi leva très théâtralement les mains, tourné vers l'assemblée qui contemplait la scène avec silence et intérêt.

— Pars, Chevalier Noir, et en mon nom tue le dragon qui terrorise mon Royaume. À ton victorieux retour, je te récompenserai.

Schwarz se releva.

— Qu'il en soit fait selon tes volontés, roi Adelar.

La foule assemblée dans le grand hall laissa éclater sa joie dans de longs vivats, mais déjà le Roi, le chevalier et le sorcier s'éclipsaient dans l'une des tours où les attendaient l'apprenti du sorcier et Ali, encore tout crotté de la poussière du chemin.

L'écuyer inclina le buste, saluant son seigneur.

— Je me suis permis de le faire entrer. Il portait les couleurs du chevalier ainsi que tout un paquetage, commenta dame Roswitha depuis l'escalier d'où elle descendait des appartements de la Reine.

— Vous avez bien fait, ma tante.

— Merci, Majesté.

Et sur une révérence, la gouvernante retourna veiller au bon ordre du château royal.

Le Roi se tourna vers lui, grave, ne lui laissant même pas le temps de s'enquérir de la santé de son écuyer.

— Schwarz, tu dois partir au plus vite. Tu n'es pas sans savoir que l'Ordre a été averti, un Chevalier Blanc doit être en ce moment même en chemin. Mais même si un messager partait à sa rencontre à l'instant même, vous avez encore la possibilité d'avoir une bonne longueur d'avance sur lui si vous quittez le château à présent. Depuis Aachen, il n'y a qu'une seule

route pour venir à Güstrow et elle est à l'opposé de celle qui vous mènera à Waren. Ciarán !

Le sorcier apparut dans le dos du Roi. Il avait ôté sa cape de brume.

— Nous devons voyager léger, Chevalier. Le coffre que tu as devant toi a été enchanté par mes soins.

C'était pourtant un objet, certes très grand, mais des plus ordinaires aux panneaux de bois sombre à peine travaillés.

— Il nous suivra sous la terre durant tout notre voyage, continua le sorcier. Mais je ne peux l'en faire sortir qu'une seule fois, après quoi l'enchantement sera rompu et il me faudra plusieurs semaines pour le relancer. Si tu peux te passer de ton armure pendant le voyage, le coffre la transportera en lieu et place des chevaux.

Sur un signe de son maître, l'apprenti blond se saisit de trois lourdes lances dont la pointe était enveloppée dans une peau.

— Voici trois lances que j'ai enduites du poison le plus fort que j'ai pu concocter. Elles t'aideront à occire la Bête.

L'apprenti les plaça au fond du coffre.

— Je te remercie, Sorcier. Thorsten !

Le gamin apparut derrière lui, portant ses affaires comme s'il avait été directement craché par l'enfer lui-même dans la pièce.

— Mets mon armure dans le coffre.

L'enfant, tout de suite aidé d'Ali, mit la précieuse armure noire dans le coffre, loin du fer des lances.

Le sorcier reprit la parole.

— Voici enfin un onguent qui protégera ta peau du feu du dragon.

Le pot fut déposé à son tour dans le coffre.

— C'est hélas tout ce que j'ai à offrir pour l'instant, Chevalier. Y a-t-il autre chose dont tu puisses te séparer le temps du voyage ?

Il fit non de la tête et le couvercle tomba dans un bruit lourd et définitif. Le sorcier sortit de sa tunique une clef d'or, verrouilla le coffre et frappa par trois fois sur le bois. L'énorme meuble commença à s'enfoncer dans le sol, jusqu'à disparaître complètement sous la pierre.

— Il est temps pour vous de partir, dit le Roi.

Tous commencèrent à vider la pièce, mais il resta là.

— Roi Adelar.

Le Roi parut surpris de le trouver immobile, mais il dut voir sur son visage la gravité de ce qui le préoccupait.

— Oui, Chevalier ?

— Avant de partir, je me vois contraint d'abuser une fois de plus de ta générosité.

Il désigna Ali de la main.

— Voici mon écuyer Ali. Il est sans autre protection que la mienne et puisque je ne peux l'emmener avec nous…

Le Roi l'interrompit en souriant.

— Sois sans crainte, Chevalier, ton vassal sera sous ma protection.

Schwarz posa un genou à terre et s'inclina, le poing sur le cœur.

— Je te remercie, roi Adelar.

Sa poitrine sembla enfler sous le coup de l'émotion. Adelar n'était nullement obligé de faire tout ce qu'il avait fait en sa faveur. Depuis son arrivée, il l'avait traité avec honneur et amitié. Il aurait été honoré d'avoir juré fidélité à pareil suzerain.

Le Roi posa la main sur son épaule et sur le bras du sorcier.

— Que Dieu vous garde et vous aide dans cette entreprise.

* * *

Ils chevauchaient dans un silence des plus sépulcraux. Enfin, si on exceptait la nature autour d'eux qui clamait sa joie d'être au printemps et au soleil. Mais à part ça, oui, le silence régnait. Quoique, à bien y réfléchir, de quoi auraient-ils pu parler ? Le sorcier, monté sur son roncin gris, menait sa bête à une encolure devant lui et son regard se perdait sur l'horizon, ne semblant même pas prendre en compte son existence.

Voilà qui promettait un voyage des plus intéressants. Il leur faudrait une semaine pour rejoindre le lac Müritz et surtout pour se frayer un chemin à travers les marécages jusqu'au dragon. Se battre contre lui dans un lieu aussi inhospitalier allait être difficile, mais au moins n'aurait-il pas à craindre que le souffle de la Bête n'incendie la forêt autour de lui. Cependant, le sol irrégulier sous ses pas risquait d'être un véritable problème. Il se voyait mal venir à bout de la Bête en essayant en même temps de ne pas tomber dans les trous d'eau dissimulés par la vase. Peut-être serait-il possible de mener la Créature sur un terrain plus stable ?

Le peu qu'il savait des dragons lui laissait hélas peu d'espoir. Ces bêtes étaient naturellement malignes et vicieuses. Sachant très vite jauger leur adversaire, elles attaquaient toujours pour tuer, jamais pour jouer. Elles possédaient une intelligence démoniaque qui leur permettait d'échapper à

leurs poursuivants, voilà pourquoi il fallait les confronter dans leur repaire, là où elles se croyaient en sécurité. Il n'avait pas eu plus d'informations sur ces monstres, étant beaucoup trop jeune avant…

Il s'ébroua pour chasser les mauvais souvenirs et tout naturellement son regard se posa sur l'enchanteur qu'on l'avait forcé à emmener.

Il avait été étonné de son utilité. Le coffre enlevait la plus grosse charge et leur permettait de chevaucher beaucoup plus vite que prévu, ce qui était un avantage non négligeable quand on considérait que le Chevalier Blanc devait venir sur de très bons coursiers et avoir des montures fraîches à chaque abbaye ou église où il s'arrêtait.

Les lances semblaient aussi une bonne idée. Bien sûr, le fait qu'il n'ait pas pu emmener Ali voulait dire qu'il serait obligé de compter sur le magicien pour lui passer les armes… ce qui, en pleine bataille, revenait à avoir un désavantage non négligeable, surtout quand l'ennemi avait chacune de ses armes naturellement sur lui, prêtes à servir. Mais si le baume marchait en effet contre le feu du dragon, c'était un problème de moins duquel s'occuper…

Il fallait malgré tout qu'il ait une discussion avec le sorcier. Il ne pouvait pas affronter un dragon sans savoir ce que celui qui lui servirait d'écuyer savait ou pouvait faire, ou même s'il ne s'évanouirait pas à la seule vue de l'énorme Bête.

Tout aurait été tellement plus simple s'il avait pu partir avec son écuyer. Ali connaissait tous ses mouvements par cœur, savait lire le combat pour lui tendre la bonne arme exactement au bon moment tout en restant le plus possible hors de danger pour continuer de l'assister tout au long de la bataille. Sans compter qu'il ne le distrayait jamais lorsqu'il se battait. Quoiqu'au vu du silence qui entourait le magicien, il ne craignait rien de ce côté-là. Le sorcier du roi Adelar avait même réussi à lui passer son déjeuner sans lui adresser un mot, se contentant de tendre le pain et le fromage et ramenant sa monture loin de lui immédiatement après.

Il ne savait si c'était du dédain, son caractère ou tout simplement le comportement habituel des enchanteurs. Il avait passé dix bonnes années à les éviter après tout. En tout cas, ce n'était pas fait pour le mettre plus à l'aise, et il était content que le magicien ne soit pas dans son dos, hors de son champ de vision. Même si ça l'obligeait à contempler son épaisse tresse noire et lustrée battre la mesure au niveau de ses reins à chaque mouvement du roncin.

* * *

Il descendit de Wolke avec un soupir de soulagement. Ses jambes tremblaient et ses cuisses le tiraient horriblement, mais au moins avaient-ils cessé d'avancer. Bien sûr, le chevalier mit pied à terre d'un seul mouvement, se mettant immédiatement à la recherche de l'aubergiste. Ciarán inspira longuement et se remit à marcher. Il commença par amener la jument vers l'abreuvoir, caressant gentiment son encolure. Ensuite, il défit les boucles de la selle, la posant avec ses fontes sur une partie à peu près sèche du sol. Puis il enleva bride et mors, ce que Wolke accueillit avec grand enthousiasme. Puisque personne n'était encore venu l'en délivrer, il s'attela à décrotter, puis à curer les sabots, vérifiant que rien ne s'était glissé sous les fers et que la jument pourrait reprendre la route le lendemain.

Le chevalier était revenu et s'affairait seul à s'occuper de son cheval. Ciarán continua donc son ouvrage, il étrilla, bouchonna et finalement passa de la paille sur la robe luisante de sueur.

Il attendit que le chevalier ait fini de bouchonner son palefroi, et, la selle à la main, le suivit dans le corps de l'auberge, où bien sûr toutes les conversations s'arrêtèrent d'un seul coup comme une lampe qu'on aurait soufflée. On était trop près encore de Güstrow pour que la plupart de ceux qui se trouvaient là ne sachent pas qui il était. Et ne s'empressent pas de quitter les lieux en abandonnant leur bière ou leurs écuelles, effrayés à l'idée que son ombre puisse toucher la leur.

Le chevalier s'installa dos au mur, face à la porte. Il prit place à ses côtés, retirant ses minces gants de chevreau. Le repas apparut immédiatement devant eux apporté par une femme qui détourna précautionneusement le regard et fit bien attention à ne pas le frôler. La soupe contenait de gros morceaux de viande et une épaisse tranche de pain avait été posée à côté. La femme revint avec du fromage et même deux parts de tourte aux vieilles pommes.

Il mangea lentement, son dos droit sous les regards, ses manières gracieuses, sans un seul bruit, en prenant son temps, en prenant soin de ne pas détacher ses yeux de son plat. Il refusa le vin et demanda une cruche d'eau bouillante. Il sortit son mortier, mit trois pincées de son mélange au fond, broya grossièrement et versa une part d'eau avant de s'appliquer à mieux travailler les éléments. Dans le reste de la jarre, il versa des herbes pour sa tisane et laissa reposer pendant qu'il finissait sa soupe. Avant de

passer au fromage, il retourna à son mortier et vérifia la consistance de sa pâte, il rajouta quelques gouttes d'huile parfumée de l'une de ses fioles et reprit son travail un moment. Lorsqu'il eut fini la part de tourte, qui aurait pu profiter d'un peu moins de miel à son avis, la pâte était prête.

Lentement, il commença à l'appliquer sur ses mains abîmées par les rênes et les vapeurs délétères des poisons de la veille. Il travailla sa peau en cercles concentriques, prenant son temps pour faire pénétrer la crème, surveillant chaque partie légèrement rougie d'un œil critique, se préparant à camoufler les cicatrices plus ou moins anciennes qui marbraient ses mains.

L'attention du chevalier l'avait quitté depuis longtemps, et tandis qu'il posait sur ses mains la peinture blanche qui dissimulait ses cicatrices, il observait sous ses cils baissés la fille d'auberge lutter contre elle-même, mais s'approcher malgré tout du chevalier qui la perçait de ses yeux bleus depuis un long moment déjà. Il la regarda passer de l'anxiété à l'excitation, il vit son corps se détendre, puis commencer à onduler, à parler par mouvements voluptueux partant de ses hanches ou de sa poitrine. Il s'interdit scrupuleusement de laisser son regard glisser vers le chevalier.

Il était en train de limer ses ongles lorsque le chevalier se leva, la fille pendue à son bras, presque en pâmoison. Il ne bougea pas un muscle, s'efforçant de ne montrer aucun tremblement ou hésitation dans les mouvements de la pierre ponce. Il les laissa s'éloigner vers l'arrière de la salle d'où on accédait sûrement à l'étable. Bien sûr le chevalier, comme bon nombre d'hommes, préférait les femmes, surtout celles qui écartaient les cuisses à peu de frais.

Il n'avait cessé de repenser à ce qui s'était passé dix ans auparavant, mais ces images qui avaient hanté ses nuits étaient aussi peu réelles qu'un rêve, le chevalier ne lui avait pas jeté le moindre regard. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il ne voulait pas qu'il le fasse.

Non, ce qui le préoccupait, c'étaient les maladies. Au moins savait-il que toutes les femmes du château jusqu'à la plus laide des serves étaient saines. Ici, il craignait d'imaginer seulement ce que le chevalier risquait d'attraper. Ils auraient l'air fringants s'il ne pouvait combattre le dragon à cause d'une infection mal placée et il n'avait pris aucune herbe pour soigner ce genre de problème… Sans doute parce qu'il ne comptait pas en avoir.

Devait-il aller les déranger ? Et dire quoi ? Pardon, je souhaiterais vérifier qu'elle n'a aucune maladie avant que vous ne forniquiez parce que

j’ai besoin d’un chevalier en pleine forme pour débarrasser le Royaume du dragon.

Maladies ? Tu parles ! Il avait juste envie de s’immiscer dans la vie du chevalier. C’était pathétique !

Il remit mortier, pilon et herbes dans ses sacoches et se leva. Il avait besoin de penser à autre chose. Heureusement pour lui, il n’avait toujours pas trouvé ni comment empêcher l’armure du chevalier de chauffer, ni comment se sauver lui-même du souffle de feu du dragon. Il avait donc de quoi occuper son esprit pendant que le chevalier vidait… son trop-plein d’énergie entre les cuisses à peu près blanches d’une fille d’auberge.

Il prit ses fontes et sortit dans la cour de l’auberge. Il n’avait pas envie d’être enfermé ce soir. Il passa le portail et avança dans le champ. La lune était maintenant levée et jetait une lumière faible sur la nature. Il posa sa couverture sur l’herbe et s’assit, les jambes croisées. Il retira d’une de ses bourses une pierre plate et blanche, souffla par trois fois dessus, et une lumière vive en surgit. Il tira de ses fontes sa tablette en cire et son stylet. Bien, maintenant comment pouvait-il protéger l’armure et les vêtements du feu infernal que crachait le dragon ?

Une chouette jeta dans l’air un cri de plaisir.

-5-

Belle et agréable chevauchée que voilà, tous deux discutant comme des frères sur le chemin, sous la verte et ombreuse feuillée. Or donc, tandis que nos héros avalent les lieues pour rejoindre la tanière du dragon, le Destin, toujours farceur et malicieux leur fait soudain faire une bien étrange rencontre.

Ils avaient chevauché tout le matin sous une pluie intermittente mais insidieuse. Le ciel était encore couvert de nuages et le temps était froid, mais au moins la pluie avait-elle cessé pendant qu'ils se réchauffaient dans la dernière auberge avant Lütgen. La route qu'ils suivaient passait par de mauvaises terres, et il semblait qu'ils aillent dormir cette nuit à la merci des éléments.

Schwarz secoua ses cheveux encore un peu humides et bénit le coffre enchanté. S'il s'était retrouvé sous pareille averse avec son armure… Disons juste qu'il était bien heureux que ce ne soit pas le cas. Pour l'instant, tout ce qu'il avait eu à déplorer, c'étaient des vêtements trempés malgré sa cape huilée et l'aspect pitoyable de Tod quand il était arrivé à l'auberge. Là-bas, le sorcier l'avait forcé à boire une tisane au goût amer pour éviter qu'il n'attrape la mort en chemin, et il devait avouer que la chose semblait marcher, il n'avait pas même un picotement au fond de la gorge.

Wolke renâcla bruyamment devant lui, attirant son attention sur sa croupe pommelée et surtout sur le sorcier dont la grise cape de voyage cachait la silhouette, ne laissant apparaître que ses cheveux lustrés. Cela faisait trois jours déjà qu'il passait ses journées à voir son dos. Bien sûr, il ne pensait pas inverser leurs positions, mais il commençait à fatiguer de cette posture rigide et surtout du silence qui l'enveloppait. Il était habitué à chevaucher en paix, son écuyer n'était pas bavard, mais ça… Lorsqu'il était avec Ali, le silence était paisible, confortable. Cela tenait sans doute au fait que son vassal se tournait vers lui avec amitié et souriait parfois. Le sorcier… Il n'avait jamais vu un sourire apparaître sur ses lèvres, jamais il ne s'était tourné vers lui pour lui adresser la parole, les rares fois où il lui avait parlé, c'était le dos tourné, comme on parle à un serf indigne de son regard. Il maintenait toujours une distance entre eux, comme s'il craignait que ses robes ne se souillent en le frôlant. Mais il n'était pas le seul à être

traité ainsi, il faisait de même avec tous ceux qu'ils croisaient. Seuls les animaux semblaient mériter son attention et ses paroles, que ce soit sa jument Wolke, son étrange faucon qui venait parfois se percher sur le pommeau de sa selle pour se faire caresser par la plume grise qu'il gardait pour ces occasions, ou Tod qui s'était épris du magicien et ne cessait de le suivre partout et de le contempler de ses grands yeux affamés. Ils étaient les seuls qu'il admettait auprès de lui, et il était prêt à jurer qu'il avait parfois vu le marbre de son visage se fendre d'un sourire lorsque le chien se mettait stupidement à poursuivre sa queue.

Dire que l'homme, enfin l'enchanteur, était étrange revenait à dire que le ciel nocturne était noir. Même s'il avait tout fait pour se tenir éloigné de ceux qui pratiquaient les arts magiques, il avait parfois été forcé d'en côtoyer, mais aucun n'était aussi déconcertant que le sorcier. Même Hramwig, l'adorateur d'idoles qui pourtant pouvait passer des nuits et des nuits nu et immobile sous la pleine lune, était plus aisé à comprendre. Le sorcier semblait ne jamais dormir. Lorsqu'il avait achevé son repas à l'auberge, il sortait s'asseoir sur l'herbe humide, sous le ciel nocturne, et ne venait jamais le rejoindre pour sommeiller, alors même que l'aubergiste et sa famille leur laissaient toujours leur lit. Il l'avait regardé nuit après nuit, ses étranges pierres luisant dans l'obscurité, penché au-dessus de sa tablette, s'arrêtant parfois d'écrire pour tracer d'étranges traits dans l'air qui brillaient un instant avant de disparaître. Lorsque, las, il se retirait pour prendre du repos, le sorcier était toujours là, son familier dormant sur une branche au-dessus de lui, Tod allongé contre lui, le réchauffant de sa chaleur animale. Et le lendemain, lorsqu'il se réveillait, il était de nouveau là, prêt à partir, parfait jusqu'au bout de ses doigts aux ongles lisses, attendant en silence, sans montrer le moindre inconfort.

Son visage ne révélait jamais rien, blanc, vide dans sa perfection peinte. Car rien n'était naturel dans la beauté qu'il offrait au monde. Impossible de savoir ce que le sorcier dissimulait sous le fard qu'il appliquait religieusement tous les matins à l'abri des regards. Même ses mains et ses bras étaient recouverts de son baume blanc.

Rien ne semblait jamais l'atteindre. Au terme d'une journée passée à cheval à un rythme plus qu'honorable, aucune mèche de ses cheveux n'osait même lui désobéir en s'échappant de sa tresse, pas une goutte de sueur ne glissait sur son visage, pas un tressaillement ne montrait sa fatigue. Il semblait une statue de marbre à peine animée de vie. Son immobilité

même était inquiétante, comme celle de son faucon qui pouvait passer des heures à vous fixer sans même ciller.

Il n'aimait pas se rappeler sa présence, mais il ne parvenait pas non plus à passer outre. D'une façon ou d'une autre, son esprit revenait toujours à lui. Sans doute parce qu'il le considérait comme une menace. Il sentait parfois ses yeux posés sur lui, alors même qu'il savait pertinemment que le sorcier lui tournait le dos. Il se retrouvait à s'arrêter en plein milieu de son entraînement matinal pour voir le faucon le regarder fixement comme s'il était une proie. On disait que les magiciens pouvaient emprunter le corps de leur familier comme une seconde peau. Était-ce le sorcier qui le fixait alors, mais pourquoi ?

Et ainsi, il continuait d'occuper ses pensées, et même lorsqu'il tentait d'y échapper en s'imaginant le dragon, en tentant de recréer devant lui la Bête grande comme une tour et aux crocs acérés, il finissait toujours par échouer, par glisser vers le magicien et ce qu'il pourrait faire de lui pendant le combat, où lui dire de se placer, quels ordres lui donner, et toujours il finissait par se demander ce qui se cachait sous ce masque blanc.

Wolke s'arrêta soudainement devant lui. Il amena Stern à sa hauteur et se tourna vers le magicien.

— Le soleil se couche.

L'enchanteur ne le regardait pas, son profil se découpant parfaitement dans les ombres grandissantes de la forêt.

— La clairière est juste là.

Schwarz suivit le geste languide et gracieux de la main blanche et vit que la clairière où son guide avait prévu de leur faire passer la nuit était déjà occupée. Cinq carrioles bariolées de couleurs vives avaient été placées en rond contre les arbres et un grand feu brûlait au milieu de la trouée, jetant des reflets sur les poignées ouvragées des longs couteaux à la ceinture des Égyptiens.

Le sorcier ne dit rien, pareil à une statue, attendant sa décision.

— Mieux vaut leur demander asile pour la nuit. Si nous allons dormir plus loin, nous serons sûrement considérés comme un danger ou une bonne prise. Au milieu d'eux, nous serons plus en sécurité bien que je doute qu'ils connaissent même les règles de l'hospitalité.

Le magicien baissa la tête en signe d'assentiment.

— Je leur parlerai.

Cette fois-ci, ce fut à son tour de hocher la tête.

Ils mirent pied à terre et menèrent les chevaux jusqu'au campement gitan. Au-dessus de leurs têtes, un rapace cria. Hommes, femmes, enfants s'arrêtèrent pour regarder les étrangers qui se tenaient à la périphérie du cercle. La main des hommes se porta naturellement sur leurs longs couteaux. Les femmes rassemblèrent leurs enfants derrière leurs jupes colorées. Les enfants luttèrent pour contempler les nouveaux venus.

Le sorcier fit un pas en avant. Même sans aucun des accessoires de son office, il était imposant, irréel, enfant de la lune et d'un songe, marmoréen. Il leva ses mains vides devant lui et ouvrit sa bouche rouge.

Deux cris déchirèrent le silence et un bruissement d'ailes résonna dans le ciel assombri. Battant des ailes, le familier du magicien se posa sur son épaule, ses plumes hérissées, alors que de l'autre côté du feu, un aigle tout aussi mécontent se posait sur le poing recouvert de cuir d'un tzigane qui devait bien faire deux fois la largeur de Ciarán.

— Qui êtes-vous, étrangers, et que nous voulez-vous ?

L'homme à l'aigle s'était avancé. Schwarz allait en faire de même lorsque la main blanche se posa sur son bras, légère, mais pourtant le brûlant presque à travers ses vêtements.

— Nous ne sommes que des voyageurs cherchant feu et asile pour la nuit.

La voix du magicien était douce et apaisante, presque féminine dans l'air frais de la nuit. Tous ses muscles semblaient relaxés, et un sourire baignait son visage d'une tendre aura de paix.

Mais de l'autre côté du feu, l'homme et l'aigle le fixaient toujours, le regard dur.

— Nous ne…

Il fut interrompu par une main brune qui se posa sur sa bouche alors que de derrière lui apparut un des hommes les plus étranges qu'il ait été donné à Schwarz de voir.

— Nous serons honorés de vous accueillir pour cette nuit, étrangers.

Le nouveau venu souriait de toutes ses dents si blanches dans son visage brun. Lorsqu'il avança, mille et un bruits se firent entendre alors que s'entrechoquaient les perles, cailloux, os, plumes, ivoires accrochés à son cou ou dans sa chevelure et que ses bracelets tintinnabulaient et renvoyaient des éclairs d'or à chacun de ses mouvements.

Il passa le feu et vint vers eux.

— Je suis Chandra.

— Je suis Ciarán et voici Schwarz.

— La bienvenue à vous, dit-il en leur donnant à chacun l'accolade.

Un nuage d'épices l'entoura quand Chandra le salua, lui faisant presque tourner la tête, mais déjà l'Égyptien l'avait lâché, prenant leurs mains dans les siennes pour les tirer vers le centre de la clairière et le feu sur lequel était posé une marmite.

— Occupez-vous de vos bêtes et nous partagerons le vin pendant que le repas cuit. Vous me parlerez de vos voyages, il y a si longtemps que je n'ai pas parlé à des étrangers.

L'homme, le garçon ? souriait encore. Ses lèvres étaient charnues, pas rouges et luisantes comme celles de Ciarán, mais charnues et brunes comme celles d'un homme, et pourtant, elles avaient ce quelque chose qui faisait que Schwarz avait du mal à détourner le regard. Son torse, qu'il voyait facilement à travers la chemise ouverte était glabre mais développé et indubitablement viril, et pourtant, lorsque Chandra se pencha pour poser la main sur le museau de Stern et qu'il vit un mamelon d'un brun sombre se dessiner à travers l'encolure, il ne put s'empêcher de se sentir inconfortable. Mais le pire, c'étaient ces yeux violets et rieurs qui semblaient jeter en lui un trouble incompréhensible.

* * *

Ciarán jeta la couverture sur Wolke et après une dernière caresse derrière les oreilles, se dirigea vers la lumière et le centre de la clairière. Le chevalier était déjà assis sur un banc autour du feu, leur charmant nouvel ami à ses côtés.

Il posa ses fontes à terre et se dirigea vers la femme la plus âgée qu'il puisse trouver, une petite vieille qui, emmitouflée dans ses fourrures sur un grand fauteuil de bois peint, surveillait du coin de l'œil tout ce qui se faisait.

Il s'inclina devant elle.

— Vieille Mère, je te prie de bien vouloir accepter ces cadeaux en remerciement de ton hospitalité.

Il lui présenta tout d'abord deux des pigeons qu'Ard avait chassés tantôt, puis, lorsqu'elle les accepta, lui tendit la petite boîte d'argent qui contenait son sel. La Vieille donna un ordre dans une langue que Ciarán ne reconnut même pas et une des filles se hâta d'aller chercher une boîte en argent très ouvragée. L'aïeule prit très exactement la moitié de son sel et lui sourit, ses dents très blanches brillant dans la pénombre.

— Puri Daj te remercie de ton offrande, ô *Mahäti,* et elle te demande de venir boire avec elle.

L'homme à l'aigle était apparu derrière la doyenne pour traduire ses paroles.

— Dis-lui que j'en serais honoré.

L'homme parla dans cette langue étrange aux consonnes frappées, puis partit. Il revint avec une outre pleine qu'il présenta d'abord à l'ancienne. Puis les grandes mains approchèrent le bec de son visage et Ciarán prit le vin. L'alcool descendit dans sa gorge comme un torrent de feu, et il lui fallut tout son sang-froid pour ne pas tousser et larmoyer. L'homme à l'aigle lui sourit avant de prendre lui aussi une gorgée. Il l'avala comme il aurait fait de petit-lait et lui sourit.

— Je suis Jal.

— Ciarán.

Il se retrouva soudain à lui sourire pendant que la Vieille se remettait à parler.

— Puri Daj demande d'où tu viens, *Mahäti,* et quelle recherche de l'esprit t'a conduit jusqu'à nous.

— Je viens de Güstrow et avant ça d'au-delà les mers de l'Île Noire où vit la Dame Noire, ma mère.

L'homme se pencha vers l'aïeule pour traduire ses paroles et le feu joua sur ses muscles bandés alors qu'il changeait de position. Ce devait être un guerrier. En tout cas, le fourreau de son long couteau était rendu brillant par la patine et une cicatrice presque effacée barrait sa joue gauche. Il était grand et son regard noir et perçant était presque inquiétant lorsqu'il se posait sur vous. Ses cheveux, coupés court, bouclaient légèrement au niveau de sa nuque.

— Puri Daj connaît la renommée et la puissance de la dame qui réside sur l'Île au-delà des mers froides. Elle te demande de la saluer et de lui présenter le respect des Roums.

Il inclina la tête, acceptant ses hommages au nom de sa mère.

— Je me rends en compagnie du Chevalier Noir tuer le dragon qui ravage le Royaume de Mecklembourg.

La Vieille eut un soupir de tristesse lorsque Jal lui traduisit ses paroles. Elle secoua la tête en parlant.

— Puri Daj sait que les Narga de l'ouest sont devenus fous et déplore qu'il faille tuer si belle et sage créature, mais puisqu'ils menacent ton clan,

il n’y a pas d’autre choix. Mais méfie-toi, car leur chair est poison qui se répand dans mère la terre.

— Je te remercie de tes conseils, ô Vieille Mère.

Il s’inclina et les yeux de l’aïeule brillèrent tandis qu’elle levait les mains vers lui en signe de bénédiction.

— Puri Daj t’accompagnera en pensées, *Mahäti*, et offrira chair, os et graisse aux esprits pour qu’ils te favorisent.

— J’espère un jour avoir la chance de te remercier comme il se doit, Vieille Mère.

Un sourire brillant reçut ses remerciements, et la Vieille frappa des mains.

— Puri Daj va maintenant surveiller les préparatifs du repas et t’envoie en compagnie des hommes, *Mahäti*.

Ciarán se releva en acceptant la main tendue par Jal et, après une dernière salutation, laissa la Vieille houspiller les femmes du camp puisque telle était la prérogative de toutes les grand-mères depuis des temps immémoriaux.

Il suivit le guerrier, ou peut-être était-il chasseur, jusqu’au coin des hommes, de l’autre côté du grand feu. Schwarz y était assis, une outre à la main et le sourire aux lèvres en train de converser avec Chandra. Il ressentit une étrange rage en contemplant le corps puissant du chevalier soudain vide de toute tension, à l’aise, se penchant légèrement sur celui de l’Égyptien. Il se doutait du nom que portait ce sentiment. Un nom qu’il n’avait jamais pensé s’appliquer à lui-même avant le retour de son premier – devait-il l’appeler amant ? – homme dans sa vie. Déjà, lorsqu’il l’avait vu s’éloigner avec la fille d’auberge, il n’avait pu que s’isoler pour ne pas se laisser aller à l’ire qui menaçait de le posséder, mais là, il sentait une flamme plus vive, plus mordante, plus acide brûler son cœur. C’était un homme à qui il souriait, un homme qui essayait très visiblement de l’attirer dans son lit, de le séduire par ses sourires, par les gestes gracieux de ses mains, par la façon dont sa chair se rapprochait de la sienne, par le parfum, qui, il l’imaginait, émanait de sa peau à chaque fois qu’il se penchait pour jeter une brindille de plus dans le feu. Si Schwarz cédait…

Il détourna le regard, s’asseyant de manière altière aux côtés de Jal. Il prit sur lui de lui sourire, après tout ce n’était pas sa faute s’il était présentement lacéré par la dague verte de la jalousie.

Oh. Il semblait ne pas être le seul à contenir sa rage. Le guerrier regardait Chandra comme un prédateur sur le point de fondre sur sa proie, et Schwarz comme un intrus sur son territoire. Il se permit d'effleurer son bras pour attirer son attention.

— Schwarz n'aime que les femmes.

Peut-être que s'il le répétait assez souvent, il finirait par se convaincre lui-même.

Le chasseur rougit légèrement.

— Chandra peut être très persuasif.

Il espérait que ce ne serait pas le cas.

Ard, sentant le malaise de son sorcier ou peut-être juste pour se montrer, vint se poser sur l'épaule de Ciarán. Un sourire de soulagement apparut sur les lèvres de Jal.

— C'est un très bel enfant-animal.

Ciarán sourit et fit descendre le faucon jusqu'à son avant-bras. Les serres pressaient sa chair, mais c'était encore supportable.

— Oui, Ard est superbe.

Le faucon gonfla ses plumes et émit un étrange roucoulement. Le chasseur sortit une plume brune de sa tunique et caressa le rapace qui ferma les yeux de contentement.

Un deuxième bruit d'ailes se fit entendre et l'aigle de tantôt vint se poser sur l'épaule de son maître. Il ouvrit la bouche et se mit à parler dans la langue des Égyptiens. Jal rit et donna une pichenette sur le bec de son familier.

— Kham est jaloux.

Ciarán se sentit sourire.

— Il n'a pas de quoi, il est superbe.

L'aigle se rengorgea lui aussi et dit quelque chose qui fit se renfrogner Jal. Il semblait bien à Ciarán que le nom de Chandra avait été prononcé, mais il ne pouvait en être sûr.

Il sortit lui aussi sa plume et caressa l'aigle toujours sur l'épaule du chasseur. Un grand bruit attira leur attention. De toute évidence, Schwarz venait de faire exploser l'outre de vin qu'il portait à la main. Ciarán chercha son visage, mais déjà ce dernier lui avait tourné le dos pour s'excuser auprès de Chandra dont la peau était éclaboussée de gouttelettes rosées qui scintillaient sous la lumière du feu. En riant, le jeune homme enleva sa chemise pour s'essuyer avec, exposant son torse glabre, mais parfaitement

ciselé. À ses côtés, tout le corps de Jal se tendit et sa mâchoire se bloqua sur une expression de rage et de désir mêlés.

Il était encore jeune, le chasseur. Assez jeune pour être incapable de cacher ce qu'il ressentait, ce qui meurtrissait son cœur. Ciarán sentit une vague de compassion pour le pauvre enfant. Il ne savait pas encore détourner les yeux, se recroqueviller sur soi-même pour oublier, se protéger des assauts du corps et de l'esprit.

Il posa la main sur sa chemise brune. Le jeune homme se tourna vers lui. Levant l'index, il dessina silencieusement sur son front le signe de la paix et le corps du chasseur sembla se détendre d'un seul coup.

— Je m'excuse, *Mahäti*, de t'avoir incommodé.

— N'aie crainte, tu ne m'as nullement causé de problèmes. Voilà longtemps que je n'avais pas eu recours à ce sort-là…

Et c'était vrai, il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait de la magie comme ça, sans autre raison que l'impulsion du moment, pour calmer un ami, sans obéir à un ordre ou tenter d'impressionner une foule… Il se prit à sourire. Il avait presque oublié que la magie pouvait être si agréable, si légère…

L'Égyptien répondit à son sourire.

— Je te remercie en tout cas, ami.

Il y avait ça aussi. Le chasseur le traitait comme un simple homme, mieux encore, comme un ami. Il n'avait pas peur de le laisser le toucher, il lui avait fait confiance en lui permettant de dessiner le glyphe sur son front sans même y penser à deux fois. Sans doute parce qu'il avait confiance en la Vieille Mère et en Chandra pour défaire tout ce que le mage étranger pourrait lui faire.

Mais peu importait ses raisons à dire vrai, il se sentait juste bien avec lui. Bien sûr, le roi Adelar et sa famille étaient tolérants et ouverts d'esprit, mais ils restaient malgré tout toujours conscients que la magie était quelque chose d'inhabituel et surtout de dangereux, car elle pouvait contrôler l'esprit, anéantir la matière. Ils n'avaient pas vécu dès l'enfance dans un monde où la sorcellerie était monnaie courante. Au château, la moindre de ses actions provoquait quand même une réaction, et c'était normal. Mais ici, au milieu de ces gens qu'il ne connaissait que depuis quelques heures, il se sentait soudain plus libre qu'il ne l'avait jamais été.

Il se permit un petit reniflement d'autodérision. Cette euphorie lui passerait, aucun doute que l'alcool de la doyenne y était pour beaucoup.

Ard était venu se poser sur le pommeau de la selle posée derrière lui, et Jal continuait à le caresser pour son plus grand plaisir.

— Je n'avais encore rencontré aucun gadjo possédant un enfant-animal.

Ciarán prit lui aussi soin de passer la plume de tourterelle sur le plumage de l'aigle.

— Et moi, je n'avais encore jamais rencontré de familier qui n'appartienne à un mage.

— Avoir un enfant-animal fut mon don à notre famille. Tous les Roums doivent offrir quelque chose au clan, moi j'ai choisi de faire éclore Kham. À présent, ses yeux sont mes yeux et guident la famille sur les routes, débusquent le gibier et évitent les problèmes. Je suis fier d'avoir Kham.

Sachant qu'on parlait de lui, l'aigle battit puissamment des ailes avant de se mettre à parler à son maître qui rit et le chatouilla de sa plume.

Ciarán se surprit à envier soudain le don de parole de Kham. Ce devait être agréable de toujours avoir quelqu'un avec qui discuter… Mais il se reprit. C'était injuste pour Ard, ce n'était pas la faute du familier, uniquement la sienne.

— Là d'où je viens, le familier est la marque du sorcier, il est son conseiller, ses yeux, mais surtout un symbole du pouvoir magique que possède le magicien.

Le moment viendrait d'ailleurs bientôt pour Aloys. Il était déjà en âge. Et s'il savait que son apprenti était encore vierge, il se doutait bien que ça ne durerait pas. Mais il répugnait à lui parler du rituel. Faire naître un familier était un grand sacrifice, un sacrifice qu'un enfant à peine adulte ne pouvait pas forcément bien saisir. Son apprenti était encore si jeune, il ne pratiquait l'art que depuis quatre printemps à peine. Était-il sage de le confronter à une telle décision ? Bien sûr qu'il voudrait le faire, Aloys était prêt à tout pour impressionner son maître, pour se démarquer de Thorsten, il ne réfléchirait pas même aux conséquences pour sa famille, pour son futur, pour sa propre mère. Mais pouvait-il, voulait-il vraiment le lui cacher ?

— Le repas est prêt, *Mahäti*.

* * *

L'Égyptienne qui lui tendit son écuelle n'était clairement pas une vierge effarouchée. Elle avait des rondeurs et un regard tout sauf enfantin. Il sourit quand elle effleura sa main en retirant la sienne, mais ses yeux cherchèrent

immédiatement un mari jaloux. Ils n’avaient pas besoin d’ennuis maintenant.

— Mala, cesse donc d’embêter notre invité et va voir si Puri Daj n’a besoin de rien.

La femme lança un regard noir à Chandra et répondit dans sa langue quelque chose de visiblement très injurieux avant de s’éloigner pour retourner du côté des femmes, près de la doyenne.

— La nourriture est-elle à ton goût, Schwarz ?

L’homme était tout contre lui, son visage à quelques centimètres à peine du sien, son odeur d’épices l’enveloppant une nouvelle fois comme un rêve persistant. Et une fois de plus, il sentit la chaleur serpenter dans son corps comme dans celui d’un jouvenceau en saison. Il baissa la tête et se concentra sur le ragoût qu’on lui avait donné. Il plongea sa cuillère et ramena la première bouchée.

Il ne réussit pas à déterminer de quelle viande il s’agissait, les épices masquaient le goût de la chair, inondant sa bouche, brûlant sa gorge. Les gitans devaient être bien riches pour dépenser autant d’épices dans un seul repas.

— Alors ?

Chandra avait reculé et, sa tête posée dans la paume de sa main, les perles et les os dans ses cheveux s’entrechoquant à chaque brise, l’observait de ses yeux violets ourlés d’épais cils.

— C’est très bon.

Le visage de l’Égyptien se fendit d’un énorme sourire blanc.

— Tu dois être le premier gadjo qui ne se soit pas étouffé sur le piment. Enfin, avec lui, mais ton *mahäti* semble du genre à garder un visage blanc et vide même au seuil de la mort.

En effet, le masque peint sur le visage de Ciarán à quelques pas de là était toujours imperturbable, blanc, et aucune moue ne venait souiller la courbe parfaite de ses lèvres rouges.

— *Mahäti* ?

— Un homme qui parle avec les esprits et transforme les choses, les animaux et les gens à sa volonté.

— Alors tu es *mahäti*, Chandra ?

L’homme rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Le feu nimbait son visage alors que le vent de la nuit faisait cliqueter les mille et une choses

accrochées dans ses cheveux. Les yeux de Schwarz glissèrent, presque involontairement, sur le cou et la gorge offerte.

— Veux-tu sentir le *mahä*, Chevalier ?

Le feu se reflétait dans les yeux étrangement assombris de l'étranger, et il sentit l'air se coincer dans sa gorge en contemplant le sourire qui lui était adressé et la façon dont la chaleur émanait du corps près du sien.

Une voix forte et aiguë s'éleva dans l'air, tranchant soudain l'atmosphère et arrachant le sourire de l'Égyptien. La Vieille avait parlé.

— Excuse-moi, Schwarz.

Et il se leva pour aller rejoindre la doyenne. Et les yeux du chevalier suivirent bien malgré eux la courbe ensorcelante de ses fesses qui se mouvaient avec un balancement qui était sûrement en lui-même un péché mortel.

Il replongea la cuillère dans son ragoût et laissa ses yeux dériver vers la droite. Les Égyptiens se tenaient loin des deux étrangers. Enfin pas tous. Le chasseur était toujours aux côtés du sorcier. Assis près de lui, il caressait le faucon du magicien tout en l'écoutant parler avec beaucoup d'attention, le contemplant comme hypnotisé par ses mots. Ou par sa bouche rouge comme le sang.

Sa bouche qui souriait. Un vrai sourire, pas juste l'ombre d'une expression, non, une véritable émotion de joie qui se lisait, même de là où il était, dans chaque pouce de son visage, dans les petites rides soudainement apparues au coin de ses yeux et de ses lèvres, dans la douceur de ses mouvements alors qu'il caressait l'aigle venu se poser devant lui.

Quelque chose de brûlant coula le long de sa gorge jusque dans ses muscles. Sans doute était-ce le piment des épices qui descendait dans son corps et troublait sa vue.

Un hululement de joie lui fit tourner la tête. Tous les gitans avaient maintenant les yeux fixés sur le centre du campement et surtout sur la figure qui avait pris place devant le feu. Des flûtes, une viole, un luth et des tambourins apparurent entre les mains des femmes. Un silence tomba sur l'assemblée, seul le crépitement du feu bravait l'interdit, ramenant l'attention sur le corps de Mala qu'il léchait de sa lumière caressante.

La musique s'éleva dans le silence, juste les notes claires du luth qui s'égrenaient comme une plainte. Puis les tambours commencèrent à battre et le corps de Mala se mit à bouger. Imperceptiblement d'abord, puis, tandis que le son enflait dans l'air nocturne, de plus en plus, jusqu'à ce que son

corps soit traversé par chaque nouvelle vibration, par chaque nouvelle mélodie.

Elle dansait et ses yeux noirs brillaient dans son visage comme deux soleils sombres. Elle défiait tous les hommes de l'assistance, son corps s'offrait pour ensuite se refuser, les courbes de sa peau se révélaient pour mieux se camoufler après, créant le désir dans le cœur de chaque mâle qu'elle touchait de son regard.

Il y avait une certaine magie, une sorte d'ensorcellement dans cette danse, comme dans tous les arts lorsqu'ils sont bien faits. Mais la vraie magie ne vint que lorsque la voix rejoignit la musique. Tous les poils de son corps se dressèrent soudain et un frisson le prit. La voix enveloppait la danseuse, accentuant chacun de ses mouvements, rajoutant à l'éclat doré de sa peau, à la beauté de sa chevelure cascadant et balançant. Il la sentit venir vers lui, le caresser avec toute l'expertise d'une rouée, s'enrouler sur sa peau, se loger dans ses chausses pour lécher son sexe.

Ses poings se serrèrent, son corps se tendit, luttant contre l'enchantement, contre ce désir qui n'était pas le sien. Il se força à détacher son regard du corps hypnotisant, désirable, offert de Mala et se fixa sur Chandra à peine visible dans l'ombre alors que de sa bouche ouverte sortait le sortilège qui le liait. Hélas, la magie agissait toujours, de plus en plus pressante contre sa peau, chaude et humide, et tandis que ses yeux s'habituaient à la pénombre, il se retrouva à contempler la peau brune de l'Égyptien avec un feu qui n'était que péché.

Mais il se refusait à regarder ailleurs. Refusait de le regarder, lui. Demain, ils quitteraient les gitans, demain, ce moment où tout son corps brûlait de se jeter sur le tzigane, d'écraser ses lèvres sous les siennes, de parcourir sa chair avec brutalité, de s'immiscer en lui pendant qu'il s'agripperait à lui avec la force et l'ardeur d'un homme… demain, ce moment ne serait plus qu'un mauvais souvenir tandis qu'ils chevaucheraient loin du camp. Alors que s'il regardait le sorcier…

Il garda ses yeux sur Chandra, ses poings toujours serrés, son corps tendu par la lutte.

— Méfiez-vous, Chevalier, on ne les appelle pas « voleurs d'enfants » pour rien.

Il ne sursauta pas. Il ne trembla même pas alors qu'il sentait sa chaleur à présent si près de la sienne, alors que l'odeur délicate, fraîche, presque imperceptible du sorcier se mêlait à présent à la magie qui courait dans ses

veines pour le rendre fou. Il ne tourna pas la tête, il ne bougea pas son corps, il lutta de toutes ses forces. Il n'avait pas besoin de ça. Pas maintenant, pas alors qu'il y avait un dragon à tuer, pas alors que son énergie devait servir à de plus grandes choses, pas alors que le roi Adelar comptait sur lui.

— Si ce soir vous partagez sa couche, elle vous prendra un enfant. La magie n'agit pas seulement sur vous, mais sur elle aussi. Les Roums ont besoin de garder leur sang brassé…

— N'ayez crainte, Sorcier, je ne suis pas un damoiseau en manque de femme et je déteste qu'on me force la main.

Il avait réussi à parler, chaque mot parfaitement, méticuleusement prononcé avait traversé sa gorge comme un amas de verre brisé, exigeant plus de courage et de force qu'un combat seul contre cent brigands furieux. Et il ne le regardait toujours pas, ses yeux fixés ailleurs, loin de lui, jamais posés sur lui et son envoûtante blancheur.

Le magicien rit. Il faillit tourner la tête. Il imagina ces lèvres pourpres étirées sur ses dents de perle, sa gorge blanche déployée pour mieux laisser passer le son et ses yeux, ces grands yeux froids soudain emplis de chaleur, d'une trace d'humanité.

— Voulez-vous que je vous libère de ce sortilège, Chevalier ?

Sa voix était comme un vin sucré, enivrant, glissant contre lui, il en voulait plus, il voulait l'entendre déverser des paroles indécentes dans son oreille, sentir son souffle chaud frémir contre sa…

— Oui.

Il avait de plus en plus de mal à retenir les tremblements qui agitaient son corps, il avait besoin de l'aide de l'enchanteur.

Ce visage parfait apparut devant ses yeux, glorieux, magnifique, mais il n'eut pas le temps de boire du regard la courbe sensuelle de ses lèvres qu'une main effleurait son front en divers endroits.

Une vague de froid le parcourut, noyant le feu qui ravageait son être sous un déluge délicieusement glacé. Son pouls commença à ralentir, et il permit enfin à son corps de se détendre.

— Merci, dit-il, osant enfin le regarder.

Mais le Sorcier Gris s'était détourné de lui, se dirigeant vers l'endroit où siégeait la Vieille. Il le vit parlementer avec elle tandis qu'au centre du camp le spectacle continuait, hommes et femmes captivés par la magie que Chandra mêlait à chaque geste de Mala.

Tod vint quémander quelques caresses, et il les lui donna de bon cœur, heureux de reporter un long moment son attention sur l'animal, de se soustraire à ce qui lui avait causé un tel… déplaisir.

Il tenta de ne pas y penser. Car la rage et la colère commençaient à bouillir en lui, remplaçant le feu qui avait coulé dans ses veines. Il n'abhorrait rien de plus que de se sentir impuissant et forcé. Nul n'avait le droit de lui dicter sa conduite, nul ne pouvait forcer sa volonté et il tuerait tous ceux qui essaieraient…

Il respira profondément. Ils dormaient ce soir dans le camp, il n'avait pas besoin de provoquer les Égyptiens en tuant l'un des leurs sous le coup d'une ire irrépressible.

La musique s'était tue.

Il releva la tête. Le Sorcier Gris était maintenant au centre du cercle. Il étendit un drap blanc sur le sol et prononça un mot. Le drap se dressa soudain, rigide et immobile comme un mur. Un autre mot incompréhensible tomba des lèvres du magicien et un nuage d'ombres fondit sur le mur de tissu.

Le profil parfait de l'enchanteur se détachait sur le rectangle blanc. Il ouvrit la bouche et les ombres nagèrent sur la toile vierge jusqu'à former un tableau, des arbres, une silhouette féminine.

La voix de Ciarán s'éleva, douce comme la brise, agréable comme le chant doux du rossignol.

— Il était une fois, à l'aube des temps, quand le monde était encore jeune, une jeune fille d'une rare beauté et d'une bonté plus rare encore. On dit qu'elle se nommait Mhari ou encore Moira, d'autres encore disent que son nom s'est perdu dans les méandres du temps, et à la vérité, peu importe. Que chacun se rappelle seulement que dans sa poitrine battait un cœur pur et compatissant.

Le silence régnait autour du feu, tous tournés vers les ombres qui se mouvaient sur la toile blanche en réponse aux mots de l'enchanteur.

— Si plein de compassion que, lorsqu'au centre de la forêt, un matin, elle découvrit un dragon blessé et souffrant, elle ne ressentit pas la moindre peur, se précipitant auprès de lui pour le soigner. Elle ne frissonna pas d'effroi face aux crocs aiguisés, elle ne trembla pas devant les griffes acérées, elle ne recula pas lorsque les immenses yeux rouges se posèrent sur elle. Du mieux qu'elle put, utilisant toutes ses connaissances, elle soigna le Prince des Nuées.

Les ombres changèrent encore, prenant la forme d'un grand dragon aux ailes immenses posé dans la forêt, la jeune fille auprès de lui.

— Des jours durant, elle s'occupa de lui, lui apportant la nourriture, les soins, la tendresse dont il avait besoin pour recouvrer la santé et écarter définitivement le spectre de la mort. Sans jamais montrer la moindre frayeur, elle s'occupa de l'animal fantastique et monstrueux avec un dévouement de mère. Mais, lorsqu'elle revint un matin, le dragon s'était envolé, ne laissant derrière lui que le souvenir de sa présence.

Sur le drap blanc, la jeune fille regardait le ciel alors qu'un soleil noir passait au-dessus de sa tête.

— Le soir même, on frappa à la porte de la maisonnette où vivait la jeune fille. C'était un pèlerin qui cherchait gîte et couvert pour la nuit. Il était si beau et il y avait tant de tendresse dans ses grands yeux rouges que lorsque vint le matin, elle était si triste de le voir partir que les larmes coulaient comme des perles sur ses joues roses et lisses. Alors, le pèlerin lui demanda de venir avec lui jusqu'à son royaume et de l'épouser. Là, elle ne manquerait jamais de rien et ils vivraient heureux et ensemble jusqu'à la fin des temps. Comblée, elle accepta et ils partirent sur son beau cheval blanc.

Les deux amoureux se souriaient en se prenant les mains, la petite maison s'éloignant dans le lointain pour être remplacée par un château.

— Le prince tint parole et l'épousa, mais au soir des noces il dit à sa jeune épousée que jamais sous aucun prétexte elle ne devait le suivre quand il partirait chasser dans la forêt. La princesse promit et ils vécurent heureux et contents. Leur vie aurait pu s'écouler ainsi jusqu'à leur mort si la jeune femme n'avait pas été aussi belle. Car la beauté est souvent une malédiction, et l'un des prétendants qu'elle avait éconduits ne supportait pas l'idée qu'elle ne soit pas sienne. C'est ainsi qu'il résolut de se venger de son dédain. Cet homme, qui était un peu sorcier, se grima et se déguisa du mieux qu'il put, se rendant jusqu'au château de la belle sous l'aspect inoffensif d'une vieille femme. Là, il entra à son service et la servit avec zèle jusqu'à ce qu'elle en vienne à l'apprécier. Alors, il commença à persifler et à demander pourquoi le prince, son mari, partait toujours seul à la chasse. Quel secret pouvait-il bien lui cacher ? Peut-être avait-il une maîtresse qu'il allait retrouver ? Ou alors était-il cruel et ne voulait-il pas qu'elle le sût pour ne point se détourner de lui ? La vieille femme insista tant et tant que, le cœur rongé de peur, la princesse décida de suivre son mari à la chasse.

À présent, le ciel était jonché de nuages et la princesse chevauchait vers une sombre forêt.

— Un matin donc, elle se glissa jusqu'aux écuries et, sans qu'il s'en rende compte, suivit son mari au cœur de la forêt. Là, elle le vit mettre pied à terre près d'un grand lac et enlever sa peau comme on fait d'un manteau pour devenir un immense dragon, ce même dragon qu'elle avait soigné sans relâche pendant des jours et des jours. La princesse comprit alors qu'elle avait eu tort de suivre son mari et qu'elle n'aurait jamais dû écouter les méchancetés d'une vieille femme, mais tandis qu'elle tentait de repartir, une branche cassa sous ses pas et le dragon, son époux, la vit. Il poussa un cri à fendre l'âme et prit son envol. C'est alors qu'un bruit terrible se fit entendre. Le château du prince s'était effondré, et toutes les riches fermes des alentours n'étaient plus que ruines alors que la terre s'était couverte de cailloux.

Au milieu des ruines, la princesse regardait le ciel.

— Et la princesse se mit à pleurer. Peu lui importaient le château, la couronne ternie dans ses cheveux ou les richesses à jamais disparues, elle pleurait la perte de son amour. Lorsque le sorcier vint se moquer d'elle et jouir de sa vengeance, il n'y avait plus une larme dans son corps et elle n'avait plus qu'un seul désir : retrouver son époux et l'implorer de lui pardonner. Sans se retourner, elle commença à marcher vers l'ouest, vers les cavernes profondes où séjournent les Gnomes. Là, elle alla trouver le Roi des Profondeurs et lui demanda s'il n'avait pas vu son mari. Le souverain des Gnomes lui demanda sa cape de plumes qui lui servait à se transformer en oiseau, et quand elle la lui eut donnée, il lui dit l'avoir vu voler vers l'est, mais qu'elle ferait mieux d'aller demander au Phénix en haut de la montagne.

Sur la toile blanche se dessinait à présent une montagne escarpée.

— La princesse marcha et marcha, gravissant les plus hautes montagnes jusqu'à arriver au nid du Roi des Oiseaux à qui elle demanda s'il n'avait pas vu son mari. Le Phénix lui réclama sa parure de joyaux de toutes les couleurs qui lui servait à trouver toutes les richesses du monde, et quand elle la lui eut donnée, il lui dit qu'il l'avait vu voler vers l'ouest, mais qu'elle ferait mieux d'aller demander à la sirène des mers.

Les vagues allaient et venaient sur le drap.

— La princesse marcha et marcha et marcha encore jusqu'à arriver à la mer où régnait la Reine des Sirènes à qui elle demanda si elle n'avait pas vu

son mari. La sirène lui réclama ses cheveux d'or blond dont elle ferait des filets si fins qu'aucune chose ne pourrait lui échapper, et quand elle les lui eut donnés, elle lui dit qu'elle l'avait vu voler vers l'ouest et se poser sur l'île au centre de la mer.

La sirène leva la main et une île apparut au centre des flots.

— Alors, jetant dans la mer sa ceinture de corail, la princesse appela des dauphins pour qu'ils la transportent jusqu'à l'île au centre de la mer. Elle se remit à marcher jusqu'au centre de l'île où tous les arbres avaient été renversés, et là elle trouva enfin son époux. Le grand dragon était allongé sur le flanc et le sang coulait sur ses écailles. « Je me meurs, dit-il. Je me meurs, mais je sais que ton amour pour moi est sincère. » La princesse le supplia de ne pas l'abandonner, de ne pas la laisser seule. « Tu ne seras pas seule, continua-t-il, mes frères veilleront sur toi et sur l'enfant qui naîtra. » Mais la princesse ne voulait pas parler du futur, elle refusait de laisser le temps faire son œuvre et de quitter son aimé. Alors, lorsque malgré tout son art le dragon rendit son dernier souffle, elle éclata en sanglots et de ses pleurs si purs naquit l'Étoile du matin qui guide ceux qui cherchent leur aimé.

Une étoile glissa sur les joues de la princesse agenouillée près du dragon.

— La princesse pleura pendant trois ans, jour et nuit, ne s'arrêtant pas même pour s'occuper de son enfant. Un à un, tous les dragons du ciel vinrent servir de mère à cet enfant qui portait leur sang et enfin, un matin, alors que le soleil prenait son envol, les pleurs de la princesse se tarirent et elle découvrit sa fille au cœur de dragon. Nul ne sait où partit la princesse ni même quelle fin elle connut, mais on dit que si l'on regarde l'Étoile du matin les nuits où la lune se cache, on peut voir tout autour d'elle l'ombre du grand dragon qui la protège.

Le drap blanc tomba et le silence traîna un long moment encore dans la clairière émue. Les enfants furent les premiers à réagir et à oser piailler avec enthousiasme. Beaucoup se levèrent pour féliciter le magicien, l'encerclant au milieu de leurs balbutiements impatients, lui posant mille questions, touchant sans crainte sa tunique, s'approchant de lui comme ils l'auraient fait avec un simple troubadour. Ensuite vinrent les adultes pour le remercier et récupérer leur remuante progéniture.

Puis vint Chandra, parlant avec entrain, interrogeant le Sorcier Gris, se penchant vers lui avec la grâce d'un chat. Et un sourire naquit sur le visage

de marbre du sorcier. Un vrai sourire, de ceux qui faisaient briller ses yeux d'argent et étiraient ses lèvres rouges.

Il détourna le regard.

La nuit était bien avancée et ils auraient besoin de repos pour affronter une nouvelle journée de voyage. D'un pas décidé, il marcha vers Ciarán, se plaçant dans son dos, peu enclin à faire face à ce sourire si inhabituel.

— Il se fait tard.

Sa voix ne fit même pas frissonner le magicien. Sa lourde tresse avait été posée sur son épaule, et il pouvait voir l'éclat nacré de cette nuque blanche ; il releva les yeux jusqu'à contempler Chandra.

— Je te prie de nous excuser, Chandra, mais la route demain sera longue.

La voix du sorcier était égale à elle-même, douce et fluide. Aucune trace de fatigue ou de lassitude sur son visage, image même de la perfection, mais cette fois une perfection chaude, douce, presque humaine.

— En ce cas, que la nuit vous berce d'étoiles, *Mahäti*, Schwarz.

Les yeux violets brillaient d'un éclat étrange quand ils se posèrent sur lui et le seul son de sa voix suffit à rappeler le chant qui avait incendié ses sens. Tout son corps se tendit, prêt à lutter une nouvelle fois contre la magie qui asservissait sa volonté.

Mais Ciarán s'avança, cachant le visage du tzigane par sa haute taille et il sentit ses muscles se détendre.

— Que la nuit te…

Une main brune s'était posée à l'orée de la manche grise, touchant la peau de ses doigts. Un tourbillon de rage s'éleva quelque part dans l'estomac de Schwarz. Il reconnut immédiatement le gitan avec qui le magicien avait conversé tout le repas durant.

— Puri Daj souhaite vous entretenir, *mahäti* Ciarán, chevalier Schwarz.

Le Sorcier Gris emboîta le pas au chasseur, et il n'eut d'autre choix que de le suivre, observant la ligne détendue des épaules de l'enchanteur, la façon dont son corps ondoyait légèrement, et toujours l'éclat obsédant de sa nuque.

La Vieille était encore juchée sur son fauteuil, engoncée dans les peaux de bêtes qui la protégeaient du froid, son visage ridé ne réussissant pas à cacher ses yeux brillants et vifs. Elle parlait une langue incompréhensible pleine de chocs et de claquements de langue.

— Puri Daj te remercie pour la légende et rend honneur à ton habileté à utiliser la Langue Sacrée. Demain à l'aube, deux éclaireurs partiront chercher un nouveau site pour les Roums et feront route avec vous jusqu'à ce que les Dieux en décident autrement.

La Vieille prit à nouveau la parole et s'adressa aux deux tziganes. Chandra s'emporta et cria, Jal blanchit, mais la doyenne continua comme si elle n'avait rien entendu jusqu'à ce que le jeune sorcier serre les poings et baisse la tête, vaincu.

— Jal et Chandra faire chemin demain, déclara-t-elle sur un ton impérieux et écorchant chaque syllabe.

-6-

Et voilà nos héros qui repartent une fois de plus, suivis par leurs nouveaux compagnons avec qui ils ont sympathisé. La belle et vaillante troupe que voilà, prête à pourfendre maints périls et à aider maints pauvres gens. Un soleil glorieux se lève sur leurs exploits et les accompagne sur le chemin.

Schwarz n'aimait pas voyager en compagnie et cela se voyait. Tout son corps était raide de rage et ses traits aussi fermés que sa mâchoire. Il n'avait pas même pris le temps de s'entraîner avant de se mettre en selle comme il l'avait fait jusqu'à présent tous les matins de leur voyage. Jamais il n'avait vu son corps aussi tendu quand il montait son palefroi.

Il délaissa les yeux d'Ard et posa son regard sur les terres arides et sauvages qu'ils traversaient. La forêt par-delà le chemin dégagé et les quelques lopins de terre en jachère était sombre et touffue, domaine des fauves et du gibier peu habitués à la présence humaine. Le ciel au-dessus de leurs têtes était gris et menaçant. Il pleuvrait dans l'après-midi, mais le vent se lèverait probablement dans la soirée, leur évitant de passer la nuit sous l'averse, même s'ils allaient devoir supporter un sol encore humide et froid qui gèlerait peut-être dans la nuit.

Le Chevalier Noir, à l'humeur tout aussi sombre, chevauchait derrière eux, observant avec agacement et sûrement un œil prêt au combat chacune de leurs actions. Il se demanda brièvement qui des gitans ou de lui était considéré comme étant le plus dangereux.

Chandra était ostensiblement en colère, il menait son cheval à la belle robe dorée à une bonne distance de Jal et du sorcier du nord. Une moue de mécontentement ornait ses lèvres depuis déjà trois bonnes heures, et il se demanda combien de temps encore il allait se comporter un enfant. À bien y regarder, il était certes plus vieux qu'Aloys, mais pas de beaucoup, surtout quand il boudait. Aloys, lui, l'imitait en tout, et jamais il n'avait vu une telle expression passer sur le visage de son apprenti, qui se forçait à devenir grave, comme s'il n'avait pas le temps d'être jeune et insouciant. Les quelques fois où il devait le forcer à se comporter comme le jeune chiot qu'il était, le jeune homme semblait mal à l'aise et traînait les pieds, alors

que Thorsten se jetait sur lui pour l'entraîner à jouer. Il n'avait jamais besoin de dire à Thorsten d'aller se détendre, plutôt le contraire en fait.

— Vous pensez au dragon, *Mahäti* ?

Jal avait fixé le pas de son alezan sur celui de Wolke. Il était sur ses gardes, mais contrairement à Schwarz et Chandra, son corps était calme et sa posture détendue.

— Non, chasseur, je pensais à mes apprentis. Ils sont jeunes et je crains ce que je risque de retrouver à mon retour.

Surtout si Thorsten décidait de se divertir aux dépens des dames de la Cour ou du père Traugott.

— Ils sauront se montrer dignes de leur maître parti donner le repos éternel au dragon.

— Je l'espère.

Le chasseur n'avait pas l'air bien plus vieux que Chandra, mais il avait déjà adopté tous les comportements d'un homme et les responsabilités aussi au vu de ce qu'il avait dit de son familier.

— Le chevalier et vous chevauchez depuis peu ?

— Nous ne sommes partis de Güstrow que depuis trois jours.

— En tout cas, on ne peut nier que c'est un homme des plus attirants.

Chandra avait cessé de bouder et, de toute évidence, décidé de faire souffrir Jal dont tout le corps se hérissa de rage quand il entendit le compliment.

— Ces cheveux d'or, ces yeux de ciel, cette musculature puissante, ces mains brunies par le soleil que l'épée a rendu calleuses, tout ce feu réprimé et…

L'alezan de Jal bondit comme piqué par le vent et courut mettre le plus de terre possible entre les mots douloureux et son cavalier blessé.

Les yeux violets laissèrent passer un éclair de douleur et de tristesse, puis se durcirent sur une expression de mépris avant qu'un faux sourire n'orne le visage de Chandra quand il se tourna de nouveau vers lui.

— N'es-tu pas d'accord avec moi, *mahäti* Ciarán ?

— Il est certainement ce qu'une femme cherche chez un homme.

— Oh, il peut, je pense, combler plus d'un homme.

Il laissa glisser l'allusion, les tourments que créait la présence de Schwarz ne regardaient que lui.

Les yeux violets le dévisageaient.

— Tu m’intrigues, *mahäti* Ciarán. Es-tu donc aussi froid et insensible que le marbre que tu imites ? Tu es si parfaitement détaché et pourtant il y a quelque chose entre le chevalier et toi, tes yeux le suivent sans cesse…

Il lutta pour rester stoïque, il n’y avait rien et il n’y aurait rien entre Schwarz et lui, ce qui était arrivé si longtemps auparavant n’avait été que l’égarement de la jeunesse et l’effet du philtre que sa mère avait préparé.

Le cheval du tzigane se rapprocha et Chandra se pencha au-dessus de son encolure jusqu’à ce que sa bouche soit près de son oreille.

— Ne pourrais-je moi aussi attirer tes regards de cette façon ? Je suis jeune, mais vigoureux, et mes mains n’ont pas la douceur des femmes, mais bien la dureté et les cals des hommes.

Même sans magie la voix de l’Égyptien était ensorcelante, veloutée, grave, caressante, elle dansait contre son oreille et provoquait des frissons depuis longtemps oubliés.

— Je sais donner et prendre du plaisir et, contrairement à lui, je ne crains pas ce que je désire.

Il ferma les yeux. Il avait rarement reçu une proposition aussi simple, aussi honnête et tentante. Il avait rarement eu envie de céder, mais cette fois-ci…

Il tourna la tête, ses lèvres presque contre celles, pleines et roses, du tzigane.

— Je sais ce que je désire et je sais aussi que tu ne veux que meurtrir Jal. Je ne suis pas un enfant que ses sentiments et désirs rendent confus, et j’ai bien d’autres choses à faire et à considérer que tes petits jeux, Chandra.

L’enchanteur se dressa de toute sa hauteur, tout son poil hérissé par la rage.

— Je ne joue pas ! Ne prétends pas me connaître, Sorcier, tu ne sais rien de moi ou de Jal !

Et il piqua, lui aussi, les flancs de son cheval, bondissant loin de l’outrage qu’on venait de lui faire.

Un enfant. Juste un enfant cherchant à faire souffrir la personne qu’il aimait, à se venger.

— Que voulait-il ?

L’arrivée de Schwarz fut une vraie surprise. Jamais encore il ne l’avait ainsi abordé. Il avait parcouru la distance entre eux et mis Stern au même pas que Wolke.

— Poser des questions.

Il lui sembla que le chevalier était encore plus tendu qu'alors, ses yeux durs et furieux, mais sans doute n'était-ce qu'imagination de sa part.

— Jusqu'à quand devrons-nous chevaucher ensemble ?

— Jusqu'à ce qu'ils trouvent un campement acceptable pour le clan. Je doute qu'ils nous suivent au-delà de Lütgen, les marais commencent alors.

Le chevalier ne dit rien, son visage toujours fermé, mais continua à chevaucher à ses côtés.

Au-dessus d'eux, Ard fondit sur un pigeon et poussa un cri de joie. Comme à l'accoutumée, il vint le jeter dans le giron de son maître avant de se poser sur le pommeau de selle. Même si Ard n'était pas un simple faucon, il le récompensa cependant, sortant d'un linge de sa gibecière un morceau de viande crue. Il sentit le plaisir immédiat du faucon comme une onde chaude dans son esprit. La faim de l'oiseau était, comme son plaisir, toujours plus intense que celle de l'humain et le gênait parfois quand il était trop près de son familier. Là, aux côtés du chevalier, il y avait dans les délices de la chair crue un trouble qui le mettait mal à l'aise.

— Porte-t-il un nom ?

La voix de Schwarz avait surgi si près de lui qu'il avait manqué de sursauter, mais heureusement toute l'attention du chevalier était portée sur l'oiseau.

— Il se nomme Ard.

— Enchanté, Ard.

Le faucon ébouriffa ses plumes et battit des ailes comme pour l'impressionner mais le guerrier se contenta de sourire.

— J'imagine que vous comprenez tout ce que je vous dis, maître Faucon.

L'oiseau eut un petit huissement de dédain.

— Je m'étonne cependant que vous ne répondiez pas comme le fait l'aigle du chasseur égyptien.

Le rapace se contenta de tourner la tête, ignorant le grossier personnage.

— Ard n'a pas besoin de parler pour que nous nous comprenions.

Ce n'était presque pas un mensonge. Il comprenait les émotions de son familier et savait les interpréter, quant au reste, il lui suffisait d'emprunter ses sens pour savoir exactement ce qui se passait.

— Vous avez en tout cas un beau compagnon, sorcier Ciarán.

Une fois de plus le faucon ébouriffa ses plumes, se rengorgeant des compliments avant de réclamer.

— Il veut prendre l’air. Tendez votre bras.

Le chevalier tendit son poignet nu vers le pommeau de selle et, avec toute la délicatesse d’un chat, Ard s’y installa, ses serres griffant à peine les chairs, remontant sur le bras pour se poser sur la manche de la tunique. Il se laissa alors observer par le chevalier, étirant paresseusement ses ailes pour en montrer l’envergure, tournant la tête pour faire admirer son profil et son jabot aux taches délicates.

Le chevalier l’observait avec une véritable attention, son regard perçant s’arrêtant sur la forme de ses ailes, sur les muscles fins, sur le bec acéré, les serres puissantes.

— Vous semblez fasciné.

— Je n’avais encore jamais eu l’occasion d’observer un faucon de si près.

— Vous ne pratiquez pas la fauconnerie ?

— Un mercenaire a peu le loisir de pratiquer un tel art, maître Sorcier.

L’attention s’étant détournée de lui, Ard décida qu’il était temps de reprendre le chemin des cieux et poussa un cri. Schwarz comprit de suite ce que voulait le rapace et, tendant le bras avec naturel, lui donna une impulsion qui l’aida à se propulser dans le ciel. Il le suivit des yeux jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’un lointain point débordant de liberté dans l’immensité grise.

Faire voler Ard lui avait plu. Son corps était détendu et il pouvait presque jurer que le chevalier souriait. Étrangement, cette idée le remplissait de joie. Que Schwarz ait aimé Ard, son familier, celui qu’il avait créé avec…

Il était ridicule, le chevalier avait aimé faire voler un faucon, lui qui ne pouvait se permettre un art aussi cher. C’était tout, il n’y avait pas d’autre motif, pas de raison de laisser ses sentiments continuer à foncer dans cette impasse. Il devait se reprendre, il devait cesser de chevaucher à ses côtés, Schwarz le troublait trop.

— Si vous voulez bien m’excuser, chevalier.

Et il partit rejoindre la présence apaisante de Jal, en sécurité, loin des tourments qu’éveillait cet homme.

* * *

C’étaient de mauvaises terres. Repaire de loups et de brigands. Des forêts profondes et sombres, aucun château dans les alentours, puisque les

terres étaient mauvaises, les soldats étaient loin et les voyageurs exposés. Ils pouvaient être attaqués à tout moment. Et il ne faisait pas confiance aux Égyptiens. Au sorcier non plus, mais au moins ce dernier avait-il des raisons solides de ne pas lui vouloir de mal avant la mort du dragon.

Que faisait-il donc, d'ailleurs, à parler tant avec ce maudit gitan ? Il refusait de penser qu'ils ne parlaient que de fauconnerie. Son corps était beaucoup trop proche du sien, et il savait qu'avec le chasseur, le mage se laissait aller à sourire, ce qu'il se refusait à faire avec lui. Sans doute le tzigane était-il fasciné par ces yeux gris comme deux lacs placides qui cachaient une profondeur démesurée. Peut-être parlaient-ils de magie, de leurs familiers aux plumes brillantes, de tout ce qui les rapprochait, de sujets auxquels il ne connaissait rien.

— Sa tresse semble une main noire lui caressant le dos en permanence.

Chandra était apparu à ses côtés, un sourire rouge aux lèvres, la malice dans ses yeux enfiévrés et sa chemise lui collant au corps de tant d'humidité. Le feu qui brûlait quelque part entre ses jambes semblait le garder au chaud malgré le vent froid qui soufflait.

Il l'ignora. Mais le sorcier nomade continuait de chevaucher à ses côtés, les yeux fixés sur le dos de Ciarán.

— Quelle posture droite, on croirait à le voir qu'il ne ressent pas le moindre inconfort, ni le vent ni le froid, rien ne semble pouvoir l'atteindre, comme une statue de bois, figé éternellement dans une pose qu'il n'a pas choisie.

Les yeux violets se tournèrent vers lui.

— Tu m'en veux, Chevalier, je t'ai donc offensé que tu ne daignes plus converser avec moi ?

— Je n'aime guère les sorciers.

Le mage égyptien éclata de rire. Comme s'il s'agissait là d'un sujet de plaisanterie.

— Tu ne les aimes que trop, Chevalier. Ce que tu n'aimes pas, c'est notre magie parce que tu ne sais ni comment la contrôler ni comment la combattre.

Il se saisit de la main qui s'approchait de son visage avec la rapidité et la ténacité du loup. Les doigts bronzés du tzigane luisaient d'une douceur bleutée comme un feu froid.

— Ne joue pas avec moi, sorcier, ou je te brise en deux.

Il était furieux, le visage plissé en un masque de rage. Mais l'étranger se contenta de lui sourire, ses lèvres toujours aussi rouges.

— C'est donc ainsi que tu me veux, brisé sous toi ? Et lui ?

Il relâcha le gitan comme s'il l'avait brûlé, faisant malgré lui faire un écart à Stern qui renâcla de déplaisir. Le sorcier rit, secouant sa chevelure lourde de perles de pluie, beau, inquiétant, attirant.

— Le crains-tu au point d'avoir peur de ton propre désir ?

— Dieu seul m'inspire crainte et effroi. Je n'ai peur ni de toi ni de ta magie, tzigane.

— Ce n'est pas de moi que nous parlions, Chevalier.

Il voulait en rester là, pousser Stern et s'éloigner… C'était faux. Il voulait frapper le tzigane, le forcer à ravaler dans le sang ces paroles qui mordaient sa chair, qui rongeaient sa fierté. Il voulait effacer dans ses cris les mots qui cernaient à présent son esprit. Il le voulait.

Mais la violence était un assentiment, un aveu, et il refusait de concéder qu'il avait raison.

La Providence vint à son aide, posant droit devant eux sur la route les maigres palissades d'un petit hameau ceinturé de champs misérables et stériles. Les hommes levèrent la tête de leur labeur et leurs mains s'accrochèrent à leurs pauvres outils tandis que leurs corps se redressaient et que leurs yeux, froids, hostiles, regardaient passer les étrangers.

Il sentit leurs regards glisser sur les gitans aux tenues étranges, aux peaux mates, s'arrêter sur le sorcier au visage plus blanc que la mort et finalement agripper son palefroi, ses vêtements noirs et l'épée à son côté. Quelques femmes à la porte de leurs demeures se signèrent, les hommes ne bougèrent pas, les mains sur leurs seules défenses. Un vieillard cracha par terre.

Ils ne dirent pas un mot. Ne se regardèrent pas même, continuant de chevaucher, passant ce village qui ne pouvait se permettre de se montrer accueillant envers les étrangers.

Ils suivirent la route dans un silence aussi pesant que les nuages lourds au-dessus de leurs têtes.

* * *

La pluie avait cessé, mais la terre était trempée et l'air froid en plus d'être humide. Ils s'étaient arrêtés malgré tout, car cette clairière à moitié

mangée par les fourrés était ce qu'ils trouveraient de mieux avant que le soleil déjà caché par la mer grise ne sombre derrière la terre.

Schwarz et lui n'avaient eu aucun mal à se partager les tâches, mais Chandra avait refusé catégoriquement de faire quoi que ce soit aux côtés de Jal. Le magicien était donc resté s'occuper des chevaux tandis que chasseur et chevalier partaient chercher leur nourriture et que Ciarán tentait de faire un feu avec les bâtons d'eau solidifiée qu'ils avaient comme fagots. Il lui fallut plusieurs essais et plusieurs types de magie pour lutter efficacement contre l'humidité.

Il plaça le trépied dans la terre meuble et y suspendit le petit chaudron dans lequel il cuisinerait avant de commencer à faire le pain plat qui accompagnerait leur repas du lendemain. Comme à son habitude, il travaillait en silence. Ard se reposait sur un vieux bouleau et Tod avait accompagné son maître à la chasse. À l'autre bout de leur camp de fortune, les chevaux renâclaient doucement. Il entendait le gitan vaquer à ses occupations, silencieux, lui aussi ; peut-être lui faisait-il encore la tête pour ce qui s'était passé tantôt ou alors était-il perdu dans ses propres pensées.

Le tzigane l'entendit avant lui, se matérialisant comme par magie à ses côtés.

— Il y a quelqu'un qui vient vers nous.

En effet, des bruits provenaient du chemin de broussailles par lequel ils avaient accédé à la clairière, et comme Tod n'avait pas jailli la langue pendante hors des fourrés, il ne s'agissait pas de Schwarz et Jal.

Il posa la galette qu'il était en train de faire sur la pierre et se releva. Chandra avait déjà la main sur son couteau.

Mais ce ne fut pas une troupe de bandits qui descendirent sur eux avec la rage de loups affamés, juste une pauvre femme portant entre les bras, serré contre sa poitrine, son enfant.

— Aidez-moi, j'vous en prie !

Chandra se précipita vers elle, l'empêchant de se jeter dans la boue pour les supplier.

— Calme-toi, femme, il ne sert à rien de te tremper plus que tu n'es.

Pendant que le tzigane s'occupait de la paysanne, le regard perçant d'Ard se porta sur les alentours, attentif au moindre mouvement et au moindre bruit suspect. Mais Ciarán fut bien forcé de conclure qu'elle était venue seule.

— Mon fils. Y meurt !

La femme avait retiré le voile qui enveloppait l'enfant et l'exposait avec désespoir au regard des sorciers.

— Y devient chaque jour plus pâle et plus maigre. Il a goût à rien et il fait rien. Les autres enfants l'appellent Fantôme. Y a que vous qui pouvez m'aider. J'vous en prie. J'paiera tout ce que vous voudrez ! J'vous donnera mon âme si vous voulez, mais par pitié, sauvez mon fils.

Ses yeux pleuraient sans même qu'elle s'en rende compte, ses mains serrant convulsivement son enfant qui n'avait toujours pas bougé malgré les bruits. Il reposait entre ses bras comme une poupée blanche et fine.

— Il tousse, il crache, il a de la fièvre ?

Chandra posa les mains sur la tête du petit. Lentement, comme pour ne pas alarmer la mère, il commença à l'examiner.

— Pas même, Sorcier, pas même, il est juste là, il respire normalement, mais il répond à rien.

En effet, alors même que le gitan l'auscultait, lui bougeait la tête, regardait ses dents, posait l'oreille sur sa poitrine et examinait ses ongles, l'enfant ne réagissait pas.

La mère suivait des yeux chaque geste de l'enchanteur étranger. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans et elle avait sûrement été belle avant cette maigreur qui avait flétri son teint. Sa robe bâillait sur sa peau décharnée presque transparente.

— Comment t'appelles-tu ?

Elle sursauta en l'entendant parler. Elle l'avait oublié et le sorcier en serait sûrement fâché.

— Frida, maître Sorcier.

— Tu manges beaucoup moins que d'habitude, n'est-ce pas ? Et tu es très fatiguée, certains jours, tu es tellement épuisée que tu n'as envie de ne rien faire. Tu as aussi de plus en plus de mal à prendre des décisions et à penser.

— Exactement.

Ses yeux étaient ronds comme la pleine lune.

— Vous êtes vraiment sorcier !

Il traça un cercle au niveau de la poitrine de Frida et prononça le Mot Sacré de la vision. Il regarda à travers le disque ainsi créé le cœur, réceptacle de l'âme de la femme, entouré par un noir cocon dont un fil gluant partait pour s'enfoncer entre les arbres. Il tourna ses regards vers

l’enfant et vit le même amas de méchanceté, mais tellement plus grand à l’échelle du petit corps.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Chandra. Le magicien gitan en était visiblement arrivé aux mêmes conclusions que lui.

— On vous a lancé une malédiction.

— C’est l’mauvais œil, c’est ça ?

Elle serra son fils désespérément dans ses bras maigres comme pour le protéger des mauvais mots qui planaient autour de lui.

— Quelqu’un veut vous voir mourir, votre fils et vous. Vous savez qui ?

Ciarán se leva et alla fouiller dans ses fontes, commençant à réfléchir à ce dont ils auraient besoin.

— La mère de mon mari. Elle a jamais voulu qu’mon Heinrich m’épouse, elle a toujours voulu qu’il épouse la Brida, la fille du maît’ vacher. Si mon fils et moi, on meurt, elle pourra faire l’mariage sans problème. Je suis sûre que c’est elle !

Ils auraient besoin de sel, de quatre yeux de triton, de sauge, d’un couteau chauffé à blanc, d’huile de lavande ce qu’il n’avait bien entendu pas pris avec lui et…

— Quelqu’un d’autre ?

— La Brida. C’est une méchante femme, ma sœur l’a d’jà vue battre un p’tit vacher comme plâtre juste parce qu’il avait marché sur sa jupe. Et elle veut mon Heinrich alors que mon Heinrich, il en veut pas.

— Elles connaissent la sorcellerie ?

Chandra avait enlevé le trépied et rajoutait tout leur bois sur le feu, transformant la modeste flambée en un feu de joie qui illuminait leur campement. Il leur faudrait plus de bois pour le rituel, la lumière devait être vive pour qu’ils puissent bannir le mauvais œil.

— J’sais pas, on dit qu’la mère de la Brida l’était sorcière, mais ça l’a pas empêchée d’mourir en mettant son p’tit dernier au monde. Quant à la vieille Mertel, la mère de mon Heinrich, elle est bien assez méchante pour avoir appris toute seule.

Il posa les ingrédients près du gitan et commença à réunir des branches trempées.

— Frida, est-ce que toi ou ton fils portez une médaille ?

— Oui-da, celle de sainte Rita avec un vrai cheveu de la sainte dedans le métal.

— Bien. Nous allons enlever la malédiction et ensuite, nous ensorcellerons ta médaille pour qu'elle protège ton fils du mauvais œil.

Ciarán avait ramené le bois et, d'un Mot Sacré, poussé par l'urgence, chassé l'eau qui le colonisait.

Il laissa Chandra vérifier les ingrédients pendant qu'il les plaçait sur une pierre au lieu du pain qui attendrait encore longtemps. Chandra alla chercher dans ses fontes de quoi combler les manques et, avec de l'huile d'aubépine à la place de l'huile de lavande, ils furent prêts à commencer.

Il traça le cercle de sel qui les coupa du monde et commença à psalmodier les paroles que sa mère lui avait enseignées si longtemps auparavant. La fumée du feu commença à danser comme un serpent se redressant. Il mit le couteau dans les braises brûlantes et y lança les yeux de triton sans perdre le rythme de ses incantations. La fumée ondula jusqu'à la mère et l'enfant, s'enroulant autour d'eux. Il jeta le mélange d'herbes en sacrifice au grand feu et sa fumée devint transparente, laissant apercevoir une longue corde noire qui prenait racine dans la poitrine des deux victimes. Il continua à psalmodier. C'était au tour de Chandra à présent.

Le gitan prononça un mot, dessina un symbole, et sa main se mit à luire d'une douce lumière bleutée. Il commença alors à incanter. Il prit le couteau chauffé à blanc sans la moindre expression de douleur et, d'une main vive, s'empara de la corde de fumée noire de l'enfant. D'un geste, il la coupa et avant qu'elle ne s'enfuît et ne s'enfonçât dans la nuit, la noua autour de sa cheville droite. Il fit de même avec celle de la mère, la nouant autour de celle de Ciarán. Le Sorcier Gris cessa de psalmodier, le serpent de fumée rouvrit ses anneaux, relâchant mère et fils, et reprit son tranquille chemin vers les cieux. Chandra reposa le couteau dans le feu.

Ciarán versa l'huile au creux de sa paume gauche.

— Frida, si tu veux protéger ton fils, il faut que tu donnes une goutte de ton sang.

— J'donnera ma vie pour lui.

Utilisant la dague qui lui était tendue, elle se piqua le doigt au-dessus de la paume du sorcier, les pétales de son sang flottant à la surface du liquide.

Ciarán commença une nouvelle litanie. Chandra prit la médaille de Sainte-Rita et l'oignit de l'huile troublée de sang. Ensuite il la glissa au cou de l'enfant et le remit dans les bras de sa mère.

Il ne leur restait plus qu'une chose à faire. Ciarán se remit à psalmodier pendant que Chandra défaisait leurs cordes et les nouait l'une à l'autre

avant d’y planter le couteau brûlant. D’un coup de pied il rompit le cercle et les filins de malédiction disparurent, emportant le couteau avec eux.

Assis sur des pierres, enveloppés dans leurs manteaux, de l’autre côté du cercle, Schwarz et Jal les regardaient. Ciarán baissa les yeux, évitant à tout prix de croiser leur regard.

— Frida, vous devez rester dans la lumière jusqu’à la minuit.

Il franchit ce qui restait du cercle, les yeux toujours fixés sur la terre.

— Vous pouvez utiliser le feu, mais nous devons aller nous laver.

Schwarz se leva pour lui parler, mais Jal le retint, communiquant avec lui à voix basse.

Le Sorcier Gris suivit son instinct et les souvenirs de son familier jusqu’au cours d’eau le plus proche. Ce n’était qu’une source à peine assez profonde pour tremper le bout de ses pieds, mais c’était une eau pure et courante qui emporterait la souillure au loin. Il se défit de chacun de ses vêtements avant de s’agenouiller au bord de l’eau. L’air, l’eau, la terre, tout était glacé, d’un froid mordant mais pur. Il plongea les mains dans la source. Il prononça les mots du rituel de purification et jeta l’eau sur son visage. Il continua en arrosant ensuite son cœur, son aine et, enfin, se leva, entrant dans le minuscule ru, le sentant couler contre ses pieds. Il se tut et sortit du cours d’eau. Chandra fit de même, les mêmes paroles, la même intonation, les mêmes gestes. En silence, ils firent passer leurs vêtements au-dessus de l’eau avant de se remettre tous deux à genoux au bord du ruisselet.

Ciarán prit sa chemise et la plongea dans le filet d’eau avant de commencer à frotter son visage, son cou, son torse, son corps entier. À ses côtés, Chandra l’imita.

— C’était très bien, Chandra, net et efficace, tu fais honneur à ton clan.

Le jeune homme eut à peine un soupçon de rougeur.

— Tu n’étais pas trop mauvais non plus, Sorcier Gris.

— Ta main va bien ?

Chandra s’arrêta un moment de frotter son bras droit.

— Ma main ?

— Oui, celle avec laquelle tu as pris le couteau.

— Ça ? Ce n’est rien.

Le silence retomba sur leurs ablutions.

— Tourne-toi, dit-il à l’Égyptien, trempant à nouveau sa chemise dans la source avant de la poser sur son dos cuivré.

— Je peux te poser une question ?

Les mains de Ciarán s’arrêtèrent un instant.

— Je t’écoute, répondit-il en se remettant à frotter.

— Ton enfant-animal… Comment… Avec qui… Je veux dire, celui avec qui tu l’as fait…

Il marqua une autre pause, les joues du sorcier étranger étaient empourprées et il baissait les yeux, content que l’autre lui tourne le dos, qu’il n’ait pas besoin de lui faire face.

— Je ne le connaissais pas. C’était un homme choisi par ma mère. Nous ne nous sommes même pas parlé. Voilà pourquoi Ard est muet.

Il avait fini. Il plongea de nouveau le linge dans la source.

Timidement, Chandra se tourna, prenant son linge et poussant l’autre sorcier à se retourner, à le laisser lui rendre la pareille.

Ciarán souleva sa lourde tresse pendant que le jeune homme reprenait sa chemise et ses questions.

— Pourquoi l’avoir fait ?

Par-dessus son épaule, il jeta un coup d’œil au visage juvénile, inquiet, peut-être même apeuré du gitan.

— Parce que c’est ce qui est attendu d’un sorcier, c’est ce que ma mère voulait que je fasse.

— Et tu ne regrettes pas ?

— Je ne regrette pas Ard, je regrette les conditions dans lesquelles il a été conçu, mais je ne regretterai jamais de l’avoir fait.

Il sentit le front chaud se poser contre son dos humide et les perles glacées jouer sur sa chair.

— Je hais Kham. Je hais Jal de l’avoir créé avec un autre.

Sa voix était celle d’un enfant tentant de ravaler ses pleurs, submergé par une émotion trop forte pour que son corps la contienne sans se briser.

Ciarán ne savait pas quoi faire. Les gens n’avaient pas pour habitude de pleurer sur lui ou d’attendre de lui des paroles de réconfort. Devait-il se tourner et prendre le gitan dans les bras ? Devait-il le laisser là en train de pleurer sur son épaule ? Devait-il le rabrouer et lui dire de grandir et d’en parler à son amant et non à un inconnu ? Était-il censé se montrer compréhensif ou sévère ? Étaler ainsi ses émotions était une marque de faiblesse, ils ne se connaissaient que depuis un jour à peine…

Les sanglots se faisaient de plus en plus violents, il fallait qu’il réagisse.

— Je déteste Jal. Il n’a pas le droit de m’en vouloir, alors que c’est lui qui m’a trompé !

Le magicien gitan avait relevé la tête, le visage toujours défait par les larmes.

— C’est lui qui m’a abandonné. Il n’a pas le droit de me faire des reproches. Je peux faire des enfants à toutes les femmes fertiles de tous les clans si je veux ! Il n’a aucun droit sur moi. Il m’a abandonné. Je le déteste. Je le déteste. Je le déteste.

Les sanglots secouaient son corps alors que sa bouche se plissait en une grimace amère. Il était pitoyable, comme quand Thorsten était plus jeune et qu’il affirmait en pleurant qu’il ne regrettait pas sa grand-mère et qu’il était bien heureux loin d’elle. Comme avec son apprenti, il écarta les bras et le laissa venir se nicher contre lui, la tête cachée dans son cou comme celle d’un oiseau sous son aile.

Il était toujours mal à l’aise, mais il pensait avoir trouvé la meilleure solution.

* * *

Les gitans ne les avaient toujours pas quittés. La nuit était partie, la paysanne et son fils aussi, le midi aussi avait fui, mais les tziganes, eux, chevauchaient toujours à leurs côtés, le magicien, ayant cessé de faire la tête, conversait depuis le matin avec son confrère, souriant, le cœur léger et le corps détendu.

Ils avaient beaucoup tardé la veille dans la forêt, le ragoût était prêt quand ils étaient revenus tous deux, torse nu, et qu’il avait pour la première fois vu la peau du sorcier sans cette peinture sous laquelle il se cachait. Il lui avait fallu un moment avant de comprendre que c’était ce qui le dérangeait : sa peau était naturellement pâle et ses lèvres roses, mais rien d’aussi anormal que la figure qu’il arborait en ce moment même, ayant, ce matin avant l’aube, redonné à son visage cette rigidité surnaturelle qui le caractérisait.

Sans ses peintures, avec sa véritable peau, il avait paru plus fragile, plus… humain. Même de l’autre côté du feu, il avait pu percevoir l’ombre légère de sa barbe, les cals de ses doigts à moitié dissimulés dans les manches de sa chemise. Il ressemblait à un homme, fait de chair et de sang. Il lui avait aussi semblé plus désirable. Il avait vu la veine bleue courir et battre sur son cou. Il s’était demandé combien de temps ses dents mettraient

à transpercer une peau aussi fine, combien de temps les traces de ses coups dureraient sur ce vélin si blanc, combien de temps il faudrait à ses lèvres pour devenir d'un rouge aussi carmin que la peinture…

Il n'en saurait jamais rien, mais il ne pouvait empêcher ces questions de hanter son esprit. L'enchanteur des Roums avait raison, il n'aimait que trop les magiciens, il était comme le fantôme d'un noyé revenant sans cesse se mirer dans le fleuve. Il ne se risquerait pas dans les eaux miroitantes, même s'il n'avait plus rien à perdre, mais il ne pouvait pas non plus en quitter les rives.

Dieu, qui l'avait rejeté, avait un humour bien cruel pour lui faire ainsi convoiter cela même qui l'avait fait fauter et excommunier.

La tentation n'avait été que plus grande lorsqu'il avait vu le Sorcier Gris se coucher sur sa couverture et s'endormir, sombrant immédiatement dans le sommeil. Jamais encore il ne l'avait vu céder ainsi aux besoins de son corps. Et, alors que seuls le feu et lui veillaient encore, il l'avait regardé dormir, fasciné par ce visage et ce corps soudain vulnérables, sans défenses, presque offerts. Il lui suffisait de faire quelques pas pour l'atteindre, le toucher ; il serait si facile alors de l'entraver, de le piéger, de le forcer…

Un cri de rapace retentit dans le ciel bas. Il vit le sorcier lever les yeux et sa posture devenir soudain beaucoup plus rigide, presque tétanisée, immobile comme le marbre. Lorsqu'au bout d'un long moment, il bougea à nouveau, il se retourna vers eux.

— Une vingtaine de bandits nous attendent, postés à deux tournants d'ici.

Ces mots avaient suffi. Son sang déjà tumultueux se réveilla soudain comme cette chaleur au creux de son estomac, Dieu, le sorcier furent oubliés, une joie féroce consumait ses entrailles. Des bandits ! Quelle surprise délicieuse !

— Tant mieux, en voilà qui ne passeront pas un nouvel hiver tapis dans ces montagnes.

D'une pression des genoux, il fit bondir Stern jusqu'à l'avant-garde, il était plus prudent qu'il ouvre la marche. Il laisserait les magiciens et le chasseur se débrouiller pour survivre, et si le sorcier ne réussissait pas à vaincre de simples humains, comment pourrait-il l'aider face au dragon. Quant à lui, il comptait bien profiter de cette petite bataille inespérée.

L'endroit était parfait pour une embuscade. Le chemin se rétrécissait les obligeant à passer un par un, et le talus de forêt était surélevé et les arbres

aux branches entremêlées formaient un rideau opaque qui ne laissait pas même passer la lumière. Une armée aurait pu s'y tenir à couvert sans qu'ils la remarquent. Enfin, si l'on faisait exception des bruits. Le tintement du métal était discret, mais multiplié par le nombre de combattants, et un des membres de la troupe éructa plutôt bruyamment.

Il savait donc approximativement où ils se trouvaient, mais il devait attendre qu'ils descendent à découvert. Il espérait qu'ils ne prendraient pas peur et les attaqueraient. Car après tout, il n'y avait qu'un homme sans armure accompagné de deux Égyptiens et un érudit aux mains blanches, rien d'effrayant dans leur petite compagnie pour une troupe de bandits aguerris.

Et, en effet, ils ne prirent pas peur, surgissant des bois derrière lui dans le but de le couper de ses compagnons. Ils étaient à pied, braillant, hirsutes, dépenaillés, l'épée ou la hache en main, tentant d'effrayer leurs chevaux pour cueillir l'ennemi à terre. Mais Stern était habitué à la guerre, et il n'eut aucun problème à le faire se cabrer pour mieux écraser de ses sabots l'un de ses attaquants avant de ruer et d'enfoncer ses pattes dans la poitrine d'un autre. Puis il le fit tourner, se penchant de sa selle, une main fermement accrochée, l'autre à son épée, plantant celle-ci dans la cage thoracique d'un bandit. Il retira la lame dans une gerbe de sang et enfonça le pommeau dans un craquement sourd dans le visage du prochain assaillant.

Le sang giclait sur lui, les cris étaient noyés par d'autres cris, ses muscles travaillaient sans relâche à tuer ceux qui venaient à lui, qui s'approchaient trop de Stern ou qui avaient le malheur de se trouver là. Parfois, un adversaire s'écroulait, une flèche plantée dans la gorge ou enfoncée dans l'œil, mais il n'y prenait pas vraiment garde, se contentant de passer au prochain, encore et encore, les cadavres s'accumulant autour de lui, l'obligeant à sauter de son cheval gêné. Il fut encerclé, assailli, on l'eût cru noyé par le nombre. Un homme normal, un homme réfléchi aurait craint pour sa vie face à tant de lames. Pas lui. Il attrapait ses ennemis et les jetait les uns contre les autres avant de les occire avec leur propre fer, il abattait ses pieds sur les genoux des bandits, les achevant au sol. Il se battait, non pas comme une bête acculée, mais comme un chien pris de folie, élevé avec méchanceté pour déchiqueter tout ce qui lui serait présenté. Chaque coup qu'il portait rendait l'éclat de ses yeux plus féroce.

Et puis tout s'arrêta, un homme s'écroula et ne fut jamais remplacé. Le silence n'était plus déchiré que par les gargouillis du sang aux derniers

battements de cœur.

* * *

Ciarán quitta son pelage de chien et reprit sa forme humaine avant de siffler gentiment Wolke. L'odeur du sang la fit renâcler, mais elle obéit cependant à son maître. Le chemin était à présent jonché de cadavres, et la plupart étaient entassés les uns sur les autres à proximité du chevalier. Prudemment, ils lui laissèrent le temps de sortir de la furie qui l'avait habité, et Jal entreprit de récupérer ses flèches pendant que Chandra nettoyait le couteau avec lequel il avait tué les quelques malheureux qui étaient venus à lui. Ciarán, lui, se contenta d'observer le Chevalier Noir depuis la selle confortable et familière de Wolke.

Le sang éclaboussait sa peau et collait ses cheveux, mais se perdait sur ses vêtements noirs. Il était en train d'essuyer son épée sur les vêtements du bandit le plus proche et son corps était à la fois complètement détendu et dans un état de tension extrême. Il craignait que le moindre geste le ramène à cette transe guerrière qui l'avait pris pendant le combat, le poussant à massacrer tous ceux qui se trouvaient près de lui.

Mais il fallait qu'ils repartent. Il ne serait pas prudent de camper à proximité de tous ces cadavres. Qui savait quelles bêtes ces bois sombres pouvaient abriter. Il poussa donc Wolke à travers les corps et le sang jusqu'au chevalier.

— Nous devons repartir.

Le chevalier remit l'épée dans son fourreau et leva lentement les yeux sur lui. Sa peau se hérissa instantanément comme caressée par une lame gelée. Le regard qui le fixait était celui d'un prédateur, d'un animal monstrueux, prêt à se jeter sur sa proie si elle faisait le moindre mouvement. Il n'eut pas besoin de descendre jusqu'à ses chausses pour savoir que le désir battait ses membres, ses pupilles étaient dilatées, ne laissant plus qu'un fin cercle bleu. Le combat et la mort l'avaient mis en appétit.

L'animal en lui lui criait de rester immobile, de ne surtout pas bouger, de laisser l'autre bête passer devant, partir. Mais il était un homme ; un sorcier, et donc il amena sa jument à avancer, laissant le danger dans son dos, sentant son regard qui le ravageait comme des griffes glissées sous sa chair. Il ne se retourna pas, ne regarda pas derrière lui, droit, confiant, sûr qu'il serait suivi et obéi, n'ayant aucunement peur de ce qu'il laissait derrière.

Ils reprirent la route. Le chevalier dans leur dos, son regard comme une chape noire sur leur peau. Ils n'arrivaient plus à discuter, toujours préoccupés par la bête qui était derrière eux, prête à bondir au moindre instant et à mettre leur nuque entre ses crocs avant de les refermer.

Quand ils s'arrêtèrent pour la nuit, il prit Chandra à part.

— Va t'expliquer avec Jal, mais quoi qu'il arrive, je refuse de te voir près du camp avant qu'il ne soit endormi.

— Tu as peur qu'il ne dévore un autre que toi ?

— Il est habité par la mort et la violence, c'est vraiment ce que tu veux ?

— Je suis résistant et…

— Arrête de faire l'enfant et va parler à Jal, Chandra. Ne le laisse pas partir juste parce que tu es trop orgueilleux pour faire le premier pas.

L'enchanteur ouvrit la bouche, mais la referma en baissant les yeux.

— Soit, nous vous laisserons seuls.

Et il entraîna l'autre tzigane à sa suite sous les branches emmêlées.

Le silence était plus pesant que le plomb, mais Ciarán vaqua à ses occupations sans s'en incommoder, commençant à tisser subtilement son sortilège, dessinant sur le pain et le fromage le symbole du sommeil, jetant sur le feu une pincée de camomille, soufflant sur la fumée pour la faire pencher vers le chevalier. Il savait que si celui-ci s'en rendait compte, il était perdu, il le tuerait aussi sûrement qu'il avait tué ces bandits. Il essaierait en tout cas.

Mais pour la tranquillité de tous, il valait mieux qu'il passe cette nuit sous l'emprise du sommeil. S'il essayait de séduire Chandra, Jal s'enflammerait à son tour et le sang coulerait. S'il essayait de le séduire lui… Il réussirait, aussi sûrement que le soleil se lèverait le lendemain, il réussirait à l'entraîner dans son lit. Le problème venait après. Il n'était pas sûr que leurs relations déjà difficiles ne soient pas contaminées par cette nuit, et ils avaient besoin de toutes leurs chances pour terrasser le dragon.

Il valait mieux qu'il dorme.

Il coupa une tranche de leur fromage bien sec et la tendit au chevalier. Sa main se saisit de son poignet, l'amenant vers lui, le forçant à mettre un genou à terre.

— T'a-t-on déjà raconté mon histoire, Sorcier ?

La voix s'était faite douce et profonde comme un ronronnement, le sourire était brillant comme une faux de lune, les yeux bleus où nageait

toujours le désir étaient plongés dans les siens.

— Non, articula-t-il non sans difficulté.

— Pourtant, tous les sorciers devraient la conter à la veillée avec force joie et rires.

— Eh bien, je ne l'ai jamais entendue, dit-il en arrachant son poignet à l'étreinte implacable avant d'aller retourner le pain qu'il faisait cuire sur la pierre.

— Assieds-toi alors, que je te raconte cette belle histoire qui a fait le tour des foyers du Saint-Empire.

Il lui obéit, s'asseyant sur une pierre moussue, attendant que le sortilège prenne effet au rythme de la fumée, au fur et à mesure qu'il ingérerait la nourriture.

— C'est l'histoire d'un enfant qui voulait devenir chevalier. Mais pas n'importe quel chevalier, non, il voulait devenir un Chevalier Blanc, il voulait apporter à sa famille l'honneur et la gloire que seuls confèrent les exploits accomplis par et au nom de l'Ordre. Il voulait pourfendre des dragons et sauver les bonnes gens.

Le sourire de Schwarz était grinçant, cruel, moqueur, tellement affilé qu'il coupait chacun de ses rêves d'enfant.

— L'enfant était assez pur, il fut choisi par l'Ordre des Chevaliers Blancs pour devenir écuyer, et toute sa famille se réjouit. Il travailla jour et nuit, s'entraîna sans relâche jusqu'à devenir chevalier et être adoubé en la chapelle d'Aachen. Il fut alors envoyé chasser un serpent gigantesque qui terrorisait les côtes au nord, et il crut avoir atteint son but.

Il avait sorti son épée du fourreau et avait commencé à la nettoyer.

— C'est alors que le Chevalier Blanc fut enlevé par une sorcière. Voulait-elle donc le tuer ? Le donner en pâture aux monstres qu'elle avait enfantés ? Non, elle le donna à son fils.

Ciarán serra les poings pour s'empêcher de trembler. Il ne pouvait pas se souvenir de lui, il n'avait jamais vu son visage…

— Je ne sais combien de nuits je passai, à sa merci, dans un désir sans fin de dépravation, incapable de prononcer le moindre mot, m'enfonçant encore et encore entre ses chairs, répandant ma semence en lui dans une parodie d'accouplement. Je ne le vis jamais, il était sur moi comme un fantôme, un cauchemar aspirant ma pureté, me recouvrant de sa corruption. Il ne me tua pas, la mort m'eût été trop douce. Non, il me renvoya là d'où je venais, portant une armure immaculée sur un corps et une âme souillés.

Les yeux bleus brûlaient de douleur, mais tout le corps du chevalier hurlait de rage et de violence. Le sorcier n'osait plus bouger un muscle, tétanisé, craignant ce qui allait être dit.

— De saints hommes me recueillirent sur la grève et je fus renvoyé à la Cour où l'on tint mon procès. J'avais été souillé. J'aurais pu mourir pur, mais j'avais accepté le péché de la chair, je devais donc être puni. On me maudit. Tout ce que je posséderais serait aussi noir que l'âme qui m'habitait. On clama ma déchéance dans tout le Saint-Empire et on me rendit à ma famille.

Un sourire ornait toujours ses lèvres, le mettant au défi de le prendre en pitié, d'avoir pour lui une peine que lui ne ressentait pas.

— Mon père ne me parla pas, ma mère pleura, mon frère cracha devant mes pas et ma sœur se précipita de la tour, nos alliés nous tournèrent le dos, nos vassaux et nos serfs exigèrent que je sois banni et que j'erre à jamais sur les routes.

Il s'arrêta de lustrer son épée.

— Et toi, Sorcier, as-tu jamais ensorcelé un homme pour qu'il te prenne comme un chien fait d'une chienne ?

Il ne répondit pas, se sentant incapable de mentir, et esquiva ce regard qui le faisait frissonner et faiblir, se levant pour aller prendre un morceau de pain.

Le chevalier éclata de rire, célébrant sa fuite et la réponse qui s'y lisait.

— Voilà votre…

Il ne put continuer sa phrase. Il était là, dans son dos, contre lui, ses mains s'étaient refermées sur ses bras et sa tête était posée contre la sienne, sa bouche brûlante sur son oreille.

— Tu les as fait partir. Tu savais ce qui allait arriver, n'est-ce pas ?

Son souffle était chaud et brutal comme le vent du sud sur sa peau et ses mains calleuses glissèrent de ses bras vers son ventre.

— Tu trembleras encore plus et tu hurleras comme une chatte.

Il frissonnait de la tête aux pieds. Les mains avaient progressé jusqu'à son entrejambe et, à travers les vêtements, s'étaient posées sur son sexe. Le sang battait à ses tempes et le désir inondait ses veines. Il sentait le sang et la terre, l'acier et la pluie, le musc et la lavande dont s'étaient imprégnés ses vêtements.

— Tu vas te pencher et m'accueillir en toi.

Ces mains froides, brûlantes, passaient sous sa tunique, découvrant sa peau dans un torrent de sensations pendant que ces paroles glaciales déchiraient son âme.

Il prononça les mots sacrés dans un hoquet de terreur, de désir. Le chevalier tituba, tenta de se raccrocher à lui, mais finit par tomber à terre, abruti par le sommeil surnaturel.

Il tremblait quand il installa la couverture, quand il le porta jusqu'à sa couche, il tremblait encore. Il referma les fourrures noires sur lui et repartit machinalement jusqu'au feu où il prit, puis reposa un morceau de pain.

Le désir frappait dans son ventre, la culpabilité battait ses flancs, mais il s'efforça de les oublier, prenant sa tablette pour se concentrer sur le problème du dragon.

-7-

Las, mais voilà déjà le moment de se quitter, car l'ombre du terrible dragon plane de plus en plus bas. Avec une tristesse indicible, nos amis se séparent, quelques perles de peine courant sur leurs belles joues, promettant de se retrouver et de fêter ensemble la mort prochaine de la Bête.

Jal et Chandra s'étaient réconciliés. Ils avaient tardé quelques longues heures, et il n'avait pas eu besoin de regarder leurs vêtements défaits et les traces que la chemise ouverte de Chandra laissait entrevoir sur son cou pour savoir ce qui les avait retenus si longtemps.

Il avait passé la nuit en veille, fuyant le sommeil et les rêves accusateurs qui, il le savait, ne manqueraient pas de venir le hanter. Il avait tracé une éternité de lignes dans la cire qu'il effaçait immédiatement après. Il avait tourné et retourné le problème en tous sens sans réussir à trouver de solution. Il devrait faire face au dragon sans aucune protection. Et même si le corps du chevalier était protégé par l'onguent, il ne pouvait en dire autant de son armure qui risquait de fondre comme neige au soleil sous le souffle de la Bête.

— Ciarán.

Il releva la tête. Il n'avait ce matin prêté que peu d'attention aux Égyptiens, estimant que les deux amants seraient peu enclins à faire l'effort de se détourner l'un de l'autre. Mais Chandra chevauchait à présent à ses côtés, ses lèvres ornées d'un vrai et beau sourire. Ciarán aurait voulu se réjouir pour lui. Il aurait aimé avoir cette force et cette générosité. Mais il était encore trop ébranlé pour ne pas se sentir agressé par cette joie et ce bonheur.

— Kham a trouvé un endroit où camper à une demi-journée vers l'est. Nos routes se séparent à la sortie de cette forêt.

Étrangement, malgré la jalousie qui lui fouaillait les entrailles, il se sentit triste à l'idée de les quitter. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas été aussi à l'aise avec son état de sorcier.

— Que vos dieux vous montrent le bon chemin et vous guident en lieu sûr.

— Puissent les dieux vous garder victorieux. Mais avant tout, Sorcier Gris, il faut que je te remercie, car sans toi, je doute que Jal et moi nous soyons jamais retrouvés.

— Je n'ai rien fait, vous aviez juste besoin de parler seul à seul.

— Pas seulement, j'avais avant tout besoin de me rappeler ce qui comptait vraiment. Voilà pourquoi je voudrais te donner ça.

Il traça un signe dans l'air et souffla avec légèreté. Un vent glacé frappa Ciarán au visage.

— Jihir, le Mot Sacré de la glace. Il m'a semblé que ça pouvait vous être utile.

Il s'empara du poignet du sorcier tzigane, toute autre pensée oubliée.

— Pourrais-tu me le tracer une nouvelle fois ?

* * *

Ils se séparèrent des gitans après la mi-journée. Chandra fut aussi exubérant dans ses adieux qu'il avait pu l'être dans son accueil, mais finalement ils partirent, les laissant enfin seuls.

Schwarz avait passé l'une des meilleures nuits dont il eut souvenance. Aucun rêve, aucun souvenir n'avait rongé son sommeil, et il s'était réveillé au point du jour plus reposé que s'il avait dormi cent ans.

Il n'avait que peu de souvenirs de la veille, le combat était un tourbillon flou de sang et de rage comme souvent, quant au chemin qu'ils avaient parcouru et au repas qui avait suivi, ce n'était que brouillard.

Habituellement, c'était Ali qui prenait soin de lui lorsqu'il était perdu dans ce monde de rage. Il veillait à ce qu'il ait assez de vin pour s'écrouler, mais éloignait toute personne, l'empêchant de transférer sur eux cette haine qui entourait ses tripes. Il se faisait tout petit, évitant d'attirer trop son attention, n'hésitant pas à le laisser seul s'il commençait à s'énerver trop.

Il ne savait pas ce que le sorcier avait bien pu lui faire. Il se doutait qu'il n'avait pas vraiment dormi sans aide. Mais il lui pardonnait pour cette fois. Au moins n'avait-il rien fait de regrettable, ce qui n'aurait pas été le cas s'il ne s'était pas endormi immédiatement. Il aurait cherché querelle à Jal et aurait fini par prendre l'un des deux sorciers. De gré ou de force.

Il préférait l'ensorcellement.

Il se doutait que tout n'avait pas été aussi facile, il avait ce souvenir du corps de Ciarán pressé contre le sien, de cette bosse contre sa main, du parfum d'aubépine et de cendre. Une bouffée de désir remonta dans son

corps. Il n’essaya pas de lutter. Le sorcier l’attirait. À quoi bon le nier. Chandra avait raison, il était fasciné par son visage blanc et immobile, par cette odeur de magie qu’il promenait autour de lui, par tout ce qu’il cachait sous ces baumes et ces vêtements. C’était presque logique que sa première fois ait laissé une empreinte pareille sur lui, le poussant à rechercher un amant semblable.

La seule différence était qu’il n’était pas à la merci du sorcier, sa volonté ne lui était pas liée par la magie, et il pouvait refuser de céder à cette vague de luxure qui le poussait vers lui. Il ne se soumettrait pas aux murmures du démon. Il était excommunié, renié par son père et repoussé par nombre de bonnes et honnêtes gens, mais il n’avait aucunement l’intention de céder au péché avec cet homme. Avec un homme.

Il serait prudent. Ils tueraient le dragon, reviendraient à Güstrow, et il repartirait pour ne plus jamais croiser son chemin. Au moins savait-il maintenant qu’il lui fallait vraiment éviter le commerce des magiciens.

Il ne pouvait s’empêcher de se sentir mieux, rasséréné, plus calme aussi. Les bandits avaient été une distraction bienvenue et à présent, il ne leur restait qu’une poignée de jours avant d’affronter le dragon. D’après le sorcier, ils devraient entrer le lendemain dans les marécages qui formaient les alentours du lac Müritz, et de là, trouver la tanière du dragon ne tiendrait plus qu’à un sort.

Il pressa les flancs de Stern et vint se placer à la hauteur de Wolke.

Le sorcier ne réussit pas à cacher son sursaut d’effroi ou de surprise, manquant de faire tomber sa tablette de cire.

— Que sais-tu des dragons, Sorcier ?

Ses épaules étaient rigides et son visage impassible quand il se tourna vers lui.

— Je sais que ce sont des créatures intelligentes. Nos ancêtres les révéraient. Elles mesurent au garrot la taille de trois hommes bout à bout et sont longues comme six. Leurs écailles ont la résistance de l’acier et leurs griffes coupent comme les plus acérées des épées. Et je ne parle pas de leur capacité à cracher le feu comme s’il était liquide. Je ne connais pas la portée exacte de ce jet, mais dans le récit de sire Titus, trois hommes non loin les uns des autres sont ainsi brûlés. Ils volent aussi et du ciel sont invincibles. Et à leur mort leur sang devient rance et empoisonne tout ce qu’il touche.

— Tu sembles déjà en savoir plus que moi. Je sais que les Chevaliers Blancs lorsqu’ils vont en combattre un viennent cachés derrière un bouclier

enchanté par la Dame du Lac, protégés par une armure bénie par l'Archevêque et armés d'une épée au tranchant si aiguisé que les montagnes mêmes ne peuvent y résister. Pour moi, j'ai ma bonne épée, les lances que tu as empoisonnées et le baume qui empêchera le feu du dragon d'atteindre ma peau. Maintenant, je t'écoute, Magicien, comment penses-tu m'aider et où penses-tu te placer durant la bataille ?

L'enchanteur cligna des yeux.

— Je n'ai jamais combattu si énorme créature, encore moins en compagnie, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je vous gênerai le moins pendant le combat. Je peux cependant enchanter armure et bouclier pour que le feu ne les fasse pas fondre ou casser, et je peux de même me protéger du souffle de la Bête.

— Tu te tiendras à ma droite, assez éloigné pour me laisser l'amplitude de frapper, les lances à la main, pour pouvoir me les donner immédiatement quand je te les demanderai. Je n'ai aucune idée de tes pouvoirs ou de ce que tu pourrais faire pour occuper le Monstre.

— Le sang vivant des dragons est magie, mes sorts n'auront pas d'effet sur lui, tout au plus pourrai-je l'occuper autant qu'une proie un prédateur.

— Tu te concentreras sur moi, prêt à répondre au moindre de mes gestes.

Au moins n'y avait-il pas d'élément de surprise. Enfin si, le poison dont son créateur était incapable de savoir s'il aurait vraiment un effet sur le Monstre. Qu'importe, une lance en valait une autre et tout ce qu'il lui fallait, c'était transpercer son cœur avec. Bien sûr, seul l'Ordre savait précisément où logeait le cœur du dragon, mais à force de frapper, il finirait bien par le trouver.

* * *

Il n'arrivait pas à se détendre. À la peur irrationnelle que Schwarz sache par un quelconque miracle que c'était lui s'ajoutait une culpabilité qui lui nouait les entrailles. Il n'avait plus de recherches à faire pour le détourner de ce qu'il avait appris la veille, rien qui puisse meubler ses pensées, le laissant seul face à ces actes.

Il n'avait pas à se sentir coupable. Sa mère avait enlevé le chevalier, et comme elle avait décidé de chaque moment de sa vie, elle le lui avait donné pour qu'il puisse mener le rituel créant son familier. Le seul moment où il était véritablement intervenu était quand il l'avait libéré pour le renvoyer

hors de l'Île. Pour la Dame Noire, le Chevalier Blanc devait mourir comme tous ceux de son Ordre. Il n'avait pas réussi à accepter cette idée et, avant l'aube, il avait pris un cheval et le prisonnier et l'avait amené jusqu'au rivage. Il lui avait sauvé la vie.

Et Schwarz lui avait craché qu'il lui aurait mieux valu mourir.

Il l'avait oublié. Il s'était occupé de l'œuf qui était apparu suite au rituel, puis il avait eu Ard et il avait continué ses études, tentant vainement de prouver à sa mère qu'il pouvait se montrer digne d'elle. La vie avait suivi son cours et, fier de l'avoir sauvé de la mort, en paix avec sa conscience, il l'avait oublié.

Il ne s'était jamais demandé ce qu'il était devenu. Il ne revoyait son visage que parfois, au creux de la nuit, lorsque sa nature animale demandait son dû. Il avait assumé qu'il était retourné à sa vie comme lui l'avait fait. À dire vrai, sa vie lui importait peu, il n'avait été qu'un corps beau, jeune et désirant. Il ne connaissait pas même son nom.

Et maintenant, il connaissait son nom. Il avait chevauché à ses côtés, partagé ses repas, et il lui avait parlé comme s'ils étaient deux étrangers, sans savoir que chaque blessure, chaque perle de haine qui empoisonnait son corps était de son fait. Il avait brisé la vie de Schwarz, plus sûrement encore que s'il l'avait tué.

Il ne savait absolument pas comment réagir, paralysé par la peur. S'il lui avouait qui il était, le Chevalier Noir le tuerait. Il pourrait fuir, se cacher, il le poursuivrait inlassablement, jusqu'au bout du monde, jusqu'à l'Île Noire, y défiant sa maîtresse, attendant la moindre faiblesse pour le retrouver et le détruire. Et le dragon ne serait pas tué. Le Chevalier Blanc serait envoyé, il terrasserait la Bête, épouserait la princesse Dagmar et prendrait la moitié du Royaume en compensation de sa bravoure. Il aurait trahi la confiance du Roi et abandonné ses apprentis.

Mieux valait se taire. Schwarz ne savait rien, il n'avait aucun moyen de le deviner. Il lui suffisait de taire le nom de sa mère et tout irait bien. Ils tueraient le dragon, puis leurs chemins se sépareraient définitivement et il veillerait à ce qu'ils ne se croisent jamais plus. C'était la seule solution.

Quant à la bile qui remontait dans sa gorge et cette voix qui lui murmurait que c'était sa faute, il les ignorerait. Il aurait tout le temps de se noyer dans sa culpabilité et de tenter de racheter ce péché une fois qu'il serait sauf et que le Chevalier Noir serait loin, sur les routes, à errer seul, sans patrie, sans famille, excommunié, rejeté, maudit.

* * *

Les marais s’étendaient devant eux. Une étendue de terre plate couverte de broussailles épineuses et de trous d’eau verte et traîtres. Ils n’arrivaient pas même à voir le lac au loin dans lequel devait se mirer un soleil fatigué.

— La tanière du dragon est plus au sud. Pour le moment, nous allons longer les marais et dormir sur la terre ferme. Il devrait y avoir…

Y avoir un monastère pour les accueillir… Un sorcier et un homme excommunié…

— Il y a un petit monastère qui accueille les voyageurs. Le repas et le couchage sont frugaux, mais déjà bien meilleurs que l’air de la nuit.

— Nous allons camper ici.

— Les moines sont très accueillants et…

— Nous n’avons pas besoin de leur charité, de leur commisération et de leurs discours pompeux sur Dieu.

— Une nuit au sec…

— Ne vaut pas le mépris d’hommes qui se proclament d’un Dieu que je renie de toute façon. Autant te prévenir de suite, Magicien, Dieu ne m’aime pas et je le lui rends bien. Je ne me jetterai pas entre ses fidèles pour y être dépecé vivant, même pour que tu passes une nuit sous un toit.

— Soit. Avançons encore un peu alors.

Ils remirent leurs montures au pas et suivirent la route qui encerclait les traîtresses terres de boue et de vase.

— Et toi, Sorcier Gris, tu n’as aucun problème à pénétrer dans la maison de Dieu ?

— Pourquoi en aurais-je ? Comme tout homme, je pèche et je me repens. Beaucoup me regardent d’un mauvais œil, mais puisque Dieu ne m’a pas foudroyé sur le seuil de l’Église, j’imagine que ma présence est acceptée.

— Ne vénères-tu pas le diable et les idoles anciennes, les dieux qu’adoraient les païens ?

— Je n’ai que faire du diable, et il n’a que faire de moi. Quant au reste, je suis dans un royaume chrétien et je suis donc chrétien. Plus personne ne vénère les anciens dieux, ils sont morts avec leurs fidèles.

— Pourtant, il y en a encore qui vénèrent les idoles, l’inconstant dieu du feu Loki qui fait vivre les forges, le dieu Donar qui bénit les guerriers en leur prêtant sa force et sa rage.

— Vous avez dû vous rendre très loin là où la terre s’étend déserte sur des lieues et des lieues, là où les hommes de Dieu ne se rendent pas, pour trouver des gens qui gardent encore les anciennes coutumes. Ou alors de l’autre côté des frontières du Saint-Empire, là où vivent les véritables barbares qui ne connaissent ni la charité ni le nom du Christ.

— Mais ils existent. Et malgré tous tes beaux discours, je ne crois pas que tu sois très bon chrétien.

— Qui, à part un saint, est un bon chrétien, Chevalier ? Je respecte les fêtes, je me confesse à Pâques et je jeûne plus d’une fois l’an, c’est plus que bien des seigneurs de la Cour du roi Adelar.

— Qui fraie avec les sorcières, les enchanteurs et les rebouteux fraie soit avec le diable soit avec les anciens dieux.

— Je vois que je ne saurais vous faire changer d’avis, quoi que je dise. Il y a pourtant nombre d’enchanteurs, de sorciers et de magiciens qui croient en chaque parole du Christ et de ses saints.

— Mais pas toi.

— Êtes-vous mon confesseur ?

— J’en suis l’homme le plus éloigné.

— Alors, arrêtons-nous là, dit-il en descendant de cheval.

C’était étrange. Il y avait bien une éternité qu’il n’avait pas dû parler autant et si facilement. Surtout sur un sujet aussi dangereux et qui pouvait lui valoir à tout moment une condamnation à mort.

Ils avaient dépassé les hauts murs du monastère et s’étaient installés sur le versant d’une colline, face aux marécages qu’ils traverseraient le lendemain. Le ciel était parsemé de nuages, mais la pluie attendrait encore au moins un jour. Ils vaquèrent à leurs occupations en silence.

La culpabilité et la peur l’étouffaient encore, faisant trembler ses mains à certains moments. Mais Schwarz était calme et détendu, parlant même avec lui.

Après le repas, il s’installa devant le feu. Il sortit fil et aiguille et commença par enlever son surcot pour y broder le symbole de la glace. Il travaillait avec concentration, répétant inlassablement le Mot Sacré à mi-voix tandis que le fil blanc commençait à donner forme au glyphe. Il finit et coupa le fil avec ses dents.

Contrairement à ce qu’il pensait, le chevalier ne le regardait pas, son visage tourné vers les marais où s’allumaient d’éphémères étoiles.

— Ce ne sont que des feux follets. Les esprits de feu enflamment la putrescence qui s'échappe des marais, rien qui puisse nous atteindre ce soir.

— Je sais bien, Sorcier, je trouve juste cette vision étrangement agréable.

Il s'arrêta un instant, l'aiguille enfilée, sa chemise à la main pour contempler le spectacle : le visage paisible et pensif de Schwarz.

— Vous devriez dormir, Chevalier. Demain, nous affrontons le dragon.

— Et toi ?

— J'ai encore quelques enchantements à réaliser avant de me laisser aller au sommeil.

— Tu me seras inutile si tu t'endors en plein combat.

— N'ayez crainte, Chevalier, je connais mes limites.

C'était vrai, et elles seraient d'ailleurs bientôt atteintes, mais il avait encore tellement de choses à faire avant d'être prêt pour le combat. En plus de ses vêtements, il fallait aussi qu'il trouve comment apposer le Mot Sacré sur les armes et armures du chevalier. Les y graver prendrait un temps qu'ils n'avaient pas, il ne pouvait les y coudre, et il craignait que la peinture ne s'efface durant le combat. Il lui faudrait quelque chose pour l'y fixer, mais il n'avait pas grand-chose dans ses sacoches.

* * *

À l'aube Ciarán lança un nouveau sort pour localiser la tanière du dragon. De longues litanies, des herbes jetées dans le feu et, soudain, un papillon gris aux ailes vaporeuses se mit à voleter paresseusement vers les marais. Il attendit qu'ils fussent montés pour se remettre en route.

Le sorcier chevauchait, l'air absent, psalmodiant encore visiblement entre ses dents, laissant sa monture le mener à bon port. Il était à peu près certain qu'il n'avait pas dormi, il s'était réveillé plusieurs fois dans la nuit pour le trouver toujours au coin du feu, des mots étranges entre ses lèvres, ses mains tissant d'inlassables sortilèges. Il lui avait dit qu'il savait quand il fallait s'arrêter. Il valait mieux pour lui qu'il dise vrai, car il jouait leurs deux vies.

Les marais n'agréaient pas à leurs montures, ils avançaient lentement. Il avait pris la tête pour aviser du meilleur et plus stable chemin, mais parfois il n'y en avait pas, et il était obligé de plonger les pattes de Stern dans des mares d'eau putride. Il mit pied à terre assez rapidement, préférant tâter lui-même la terre et éviter à son palefroi une chute qui lui serait fatale.

Finalement, alors que le papillon continuait à voleter, le sorcier les arrêta.

— Ard a trouvé la tanière du dragon. Pour finir de nous préparer et ramener le coffre, il me faut utiliser la magie et si nous nous approchons trop, le dragon la sentira, même dans son sommeil.

Ils trouvèrent un coin de terre relativement sec. Le magicien tira la clef d'or de sa tunique et frappa par trois fois le sol. Le coffre sortit de la terre, propre comme au premier jour. Il tourna la clef dans la serrure et elle perdit tout son doré pour redevenir de fer tout simple.

— Il faut que j'enchante vos armes et armures pour qu'elles résistent au feu du dragon.

Il tira d'abord son épée et se saisit de la garde, il enveloppa ensuite sa main dans plusieurs couches de linges et prit un couteau gris, tout simple. Il s'en servit pour toucher lame, garde et pommeau avant d'entailler ce dernier en chantonnant les mêmes syllabes sans discontinuer. Il fit de même à l'intérieur de chaque pièce de son armure, de son bouclier, de la hampe des lances, et enfin il rangea le couteau à nouveau dans les linges. Les bandelettes autour de sa main droite avaient durci comme gelées et un soupçon de douleur transparaissait sur son visage, mais il ne dit rien.

— Déshabillez-vous, Chevalier, le baume doit recouvrir chaque parcelle de votre peau.

Il mit quelques secondes avant d'obéir. Il n'avait guère envie de se trouver nu devant lui. Surtout quand il savait que l'ivresse du combat à venir commençait à caresser son sang et que les yeux du sorcier sur lui allaient finir par l'enflammer.

Le sorcier lui tendit le pot d'onguent et lui tourna le dos.

— Je vais broder un autre enchantement sur vos vêtements. Quand vous aurez fini, il me faudra vérifier que vous n'avez oublié aucun endroit.

Il ne savait s'il était déçu, mais il se contenta de lui obéir à nouveau.

Lorsqu'il eut fini de se contorsionner, le sorcier rangea ses aiguilles et se dirigea vers lui. Il chercha en vain une rougeur sur le visage hiératique, mais Ciarán se contenta de prendre le pot de terre de ses mains.

— Votre chevelure aussi.

Il lui présenta l'onguent pendant qu'il examinait avec attention son cou.

L'air froid et putride avait calmé ses ardeurs, mais à présent qu'il était contre lui, ses vêtements effleurant malgré lui sa peau huilée, il sentait le feu renaître de ses cendres.

Ciarán posa une main glissante sur son flanc, réparant un oubli et continua à le scruter du regard.

Ce fut lui qui rougit en sentant le sang refluer vers son sexe, alors qu'il le touchait à peine. Il serra les dents, passa les mains dans ses cheveux et se concentra sur le vent et l'odeur de pourriture.

Il continua à le toucher, sans rime ni raison, sans aucune régularité ; à chaque fois qu'il s'imaginait sauf, le sorcier trouvait un nouvel endroit qu'il avait épargné et c'était comme si la foudre parcourait son corps.

— Levez le pied.

Le magicien était à genoux devant lui, les mains posées sur sa cheville, et à travers l'entrebâillement des vêtements, sous sa lourde tresse d'ébène, il voyait sa nuque blanche et fine. Il y avait longtemps déjà que l'air froid n'arrivait plus à le calmer.

L'enchanteur examina son pied, rajoutant une couche de baume entre ses orteils, puis il se releva.

— Remettez-en entre vos jambes, vous n'aimeriez pas vous faire brûler ces parties-là, croyez-moi.

Ciarán lui avait tendu le récipient en détournant les yeux et lorsqu'il le toucha pour reprendre de l'onguent, il retira sa main comme brûlé.

— Et toi ? demanda-t-il en constatant qu'il ne restait plus que quelques gouttes du précieux liquide.

— Mes sorts me protégeront. Remettez vos vêtements, je vous aiderai à enfiler votre armure.

Le désir n'avait toujours pas quitté son corps et quand Ciarán se remit à genoux pour lui lacer les jambières, il lui fouetta encore le sang. Il était plus que probable qu'il se jette sur lui une fois le dragon tué. Une partie de lui espérait que le sorcier saurait de nouveau l'endormir. Il avait été avec lui honnête et bon et s'était acquitté de sa part, il ne lui souhaitait donc aucun mal. L'autre par contre prévoyait qu'il serait trop fatigué pour lutter et se soumettrait à lui. Le combat contre la Bête serait glorieux, celui contre le sorcier délicieux.

Il sortit de ses rêves de gloire, de sang et de stupre au contact furtif d'une bouche contre ses lèvres. Il cligna des yeux, mais déjà le heaume lui était enfilé.

— Gardez votre visière baissée, elle rafraîchira l'air que vous respirez et protégera vos yeux.

Il s'éloigna de lui.

— Les chevaux devront rester ici, c’est assez loin pour que le souffle de feu ne les atteigne pas et la seule terre solide à la ronde. Tod les gardera d’éventuels prédateurs.

Le Sorcier Gris se mit alors à faire d’étranges gestes tout en psalmodiant et une pellicule transparente et irisée comme de l’eau commença à glisser de ses doigts. Il l’attrapa et l’étira, la modelant comme un souffleur de verre jusqu’à avoir créé une étrange enveloppe qui l’englobait tout entier.

— Je marcherai derrière vous pour que le dragon ne nous sente arriver qu’au tout dernier instant. Si la Providence le veut, il sera endormi et nous pourrons le surprendre.

— Alors il sera alerte et debout, car la Providence ne m’a pas en très haute estime.

— Ard vous guidera.

Le faucon poussa un réclamement depuis l’azur et commença à avancer.

Il raffermit sa prise sur son épée et son bouclier, chassa toute autre pensée de son esprit et partit en quête du dragon.

* * *

Son cœur battait à toute allure. Il avait accompli tous ses enchantements, avait tissé autour de lui une pellicule de glace et maintenant, il partait affronter le dragon.

La peur volait dans ses entrailles.

Il avait gravi des montagnes, il avait été chercher des œufs de cristal dans le nid d’aigles géants, il avait traversé nu et seul des forêts plus noires et plus sinistres encore que les haillons de la mort. Il n’était pas spécialement courageux, mais un sorcier devait accomplir des tâches parfois inhumaines pour pouvoir apprendre et trouver de nouvelles connaissances et sortilèges.

Malgré tout, le combat contre le dragon le terrifiait. Sa magie lui serait inutile, il aurait déjà du mal à maintenir autour de lui la pellicule de glace qui l’empêcherait de brûler tout en surveillant les gestes du chevalier pour lui passer les lances au moment où il en aurait besoin. C’était un combat terrible, et il ne pourrait pas aider Schwarz. Il le regarderait vaincre ou mourir sans pouvoir rien y faire. Si l’enchantement se brisait soudain, il l’entendrait hurler en mourant.

Il fallait qu'il se calme, ses mains tremblaient et il avait du mal à respirer. Il ne s'était pas senti comme ça depuis que sa mère l'avait envoyé pour la première fois soigner seul le jeune fils du baron Roderick, alors au seuil de la mort.

Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir et tout se passerait bien. Il le fallait.

Il remonta les lances qui glissaient à ses côtés et laissa son regard caresser l'armure sombre du chevalier.

Celui-ci l'avait totalement oublié, pas un instant, il n'avait jeté les yeux en arrière pour vérifier qu'il était toujours là, le monde même semblait avoir disparu à ses yeux, il avançait, suivant Ard qui l'amenait vers le combat qu'il avait tant attendu. Il semblait un héros des temps anciens, guidé par les dieux vers une nouvelle épreuve à accomplir.

Et lui n'était qu'une ombre marchant dans ses pas, tremblant dans le vent fétide.

Le souvenir de son corps sous ses mains, de ce désir qu'il avait vu croître ne suffisait pas à calmer sa peur. Lorsqu'il lui avait remis son armure, il lui avait semblé revivre ce matin, une éternité plus tôt, où il l'avait embrassé sur les rives de l'Île Noire avant de l'envoyer vers ce qu'il pensait alors être sa salvation. Cette fois non plus, il n'avait pu se retenir d'apposer ses lèvres sur les siennes, souhaitant par ce baiser lui conférer le sceau de la victoire.

Il doutait que cette maigre protection soit d'une quelconque aide lors du combat, mais désir et espoir s'étaient joints à la nostalgie pour lui faire reproduire le geste d'antan.

Le chevalier avait ralenti le pas. Ard décrivait silencieusement de grands cercles au-dessus d'eux. Ils étaient devant la tanière du dragon. Un monticule de boue séchée et de roche obscurcissait le jour, et dans la pénombre, ils pouvaient entrapercevoir l'éclat froid des écailles immenses. Un bruit terrible sonnait à leurs oreilles et il leur fallut un moment pour comprendre qu'il s'agissait du souffle du dragon endormi.

Ciarán ne conjura aucune lumière, il n'avança pas d'un pouce, de peur que la magie qui l'entourait n'éveille immédiatement la Bête. Il plissa les yeux pour distinguer la tête monstrueuse, aussi grande que lui. Il vit les deux cornes fines qui s'élançaient vers le cou et se bardaient de pointes, protégeant la colonne des assauts d'autres dragons. Le seul œil visible était fermé et l'air se troublait sous la chaleur qui était expulsée par les naseaux

gigantesques. Il ne voyait pas les pattes aux griffes démesurées qui étaient cachées sous la tête géante.

Il déglutit, mais se reprit dès qu'il vit le chevalier venir vers lui. L'armure dans le silence sépulcral de sa terreur faisait un bruit de tonnerre et de tempête, mais l'animal gigantesque ne paraissait pas dérangé. Il tendit la première lance au chevalier et le vit la soupeser machinalement avant de repartir, le blafard soleil du ciel gris jouant sur les reflets d'obsidienne.

Le souffle court, se crispant à chaque cliquetis du métal, il le regarda s'avancer, l'arme à la main.

Dans les gestes, les chansons et les lais, les chevaliers à l'armure étincelante s'avançaient dans le soleil et attiraient le dragon en lui hurlant ses crimes, puis ils le transperçaient d'un seul coup de leur épée au reflet blanc comme la lumière la plus pure.

Son chevalier s'avança dans la grisaille et l'eau fétide, à la main une lance vile, enduite de poison. Il progressait en silence, le corps alerte au moindre bruit de la Bête, le pas souple comme celui du voleur. Lorsqu'il fut assez près pour que le souffle fasse frissonner l'air et que le soufre emplisse ses narines, il leva la lance et d'un seul coup de son bras puissant l'enfonça dans l'œil du Monstre.

Il se jeta en arrière, le plus loin possible, pendant que la Bête s'éveillait dans un hurlement qui se mua très vite en un déluge de feu liquide.

Ciarán détourna les yeux du chevalier, trop occupé à se recroqueviller sur lui-même pour faire face à la vague de flammes qui s'abattit sur lui. Malgré la barrière de glace, il sentit la terre brûler sous ses pieds et vit la chaleur commencer à faire fondre la pellicule de gel. Il se hâta de rassembler son énergie, redessina le glyphe et prononça le Mot Sacré. La barrière se raffermit.

C'est alors qu'il se rendit compte que le souffle avait mis le feu à l'air putride des étangs, se propageant comme une onde. Il eut une pensée brève pour leurs montures, puis revint au chevalier.

Qui combattait le dragon.

La caverne s'était effondrée sur la Bête furieuse et la partie postérieure de la Créature était encore gênée par les débris, mais ça ne l'empêchait pas d'attaquer Schwarz avec rage.

Le Monstre était tellement énorme que l'homme semblait minuscule et son épée ridicule alors que les pattes gigantesques s'abattaient sur lui, tentant de l'écraser, de l'éventrer ou de le renverser. Mais le chevalier tenait

bon, bougeant à une vitesse surprenante pour quelqu'un qui portait un harnachement de lourd métal sur le corps. Il le regarda se protéger de son bouclier tandis que le dragon soufflait une nouvelle fois, le sang rouge coulant de son crâne pour éclabousser l'armure du guerrier, la lance toujours profondément enfoncée dans l'orbite.

Il vit Schwarz enfoncer son épée dans une des pattes, la retirant rouge de sang et esquivant avec peine la deuxième. Il le regarda se battre, encore et encore, sans bouger, attentif au moment où il lui réclamerait la lance parce que la Bête aurait découvert son flanc un instant.

Il ne se faisait plus d'illusion au sujet du poison. Il ne ralentissait pas le Monstre alors même que le venin aurait dû atteindre le cerveau et le cœur depuis longtemps déjà. Il faudrait donc que Schwarz l'épuise et réussisse à percer son cœur pour enfin le tuer. Et pour ça, il aurait besoin des lances.

Il observait donc le combat, en retrait.

Étrangement, la peur s'était envolée. Il était trop tard pour penser à autre chose qu'au moment présent, à l'étrange beauté du combat à mort, au corps disproportionné, mais si gracieux de la Créature, aux éclats de jais que jetait l'armure. Son sang battait dans ses veines à un rythme lancinant, et il lui semblait que le feu du dragon avait gagné son corps.

Schwarz tendit la main. Et il fut là, à ses côtés, lui passant la lance sans même avoir pris le temps de réfléchir, sans même s'être rendu compte qu'il avait avancé. Puis il recula, contemplant comment il plongeait la lance dans le poitrail, mais aussi comment la hampe se brisait lorsque la Bête se tourna, sa queue immense balayant le chevalier et le jetant à terre. La gueule gigantesque s'ouvrit.

Il courut, lâchant la dernière lance, changeant entre deux foulées, ne marquant aucun arrêt entre les deux formes, ses quatre pattes avalant la distance, et grognant de rage, il sauta au-dessus du chevalier, directement dans la gueule du dragon. Là, il planta ses griffes dans la chair rose de la langue et referma ses crocs de loup sur celle-ci. Il se sentit ballotté et projeté vers l'extérieur alors que le Monstre secouait la tête de rage, mais il tint bon, perforant l'organe, baignant sa fourrure dans le liquide poisseux.

Il entendit un grondement et sut que le feu arrivait, il ne tiendrait jamais face au flot de lave, même si, par miracle, sa barrière avait su épouser ses transformations. Il ouvrit la gueule et changea encore, se glissant entre les crocs immenses avant de se jeter à terre.

Schwarz s’était relevé et se précipita vers lui. Lorsque le souffle brûlant s’abattit sur eux, il l’avait entièrement couvert de son écu posé sur le sol. Il sentit le feu lécher le bouclier et la terre fondre comme neige de l’autre côté de la limite de bois et de fer, mais il était sauf.

Une fois l’onde passée, il se glissa hors du toit de métal et délaissa sa peau de serpent pour reprendre forme humaine. Le souffle court, il tissa à nouveau son armure de glace et planta l’écu dans le sol meuble pour que le guerrier puisse facilement le reprendre. Il retourna alors se saisir de la dernière lance.

Son corps tremblait et le sang coulait sur sa peau, mais il n’y prêtait pas attention, son esprit fixé sur le combat de Schwarz.

Le chevalier avait repris l’attaque, sans même s’arrêter un instant sur ce qui avait failli être, sur cette lance qui s’était brisée sans véritablement blesser la Bête, sur les ailes immenses à présent dégagées. Si le Monstre prenait son envol, c’en était fini. Du ciel, il pourrait les massacrer et les poursuivre sans qu’eux puissent jamais l’atteindre. Mais Schwarz continuait à combattre avec la même rage, la même grâce que tantôt.

La lutte était acharnée et impressionnante, le dragon visiblement très irrité par cette toute petite chose qui osait le défier et percer sa chair. Ses pattes, sa queue, plus rarement sa gueule, tout essayait de mettre à terre cet adversaire pour ensuite l’immobiliser et le mettre en miettes, mais l’humain se débattait et se relevait toujours, encore et encore.

Le temps passait, mais Ciarán, habituellement si habile à connaître et évaluer ses déplacements, était bien en peine de supposer depuis quand durait le combat. Le présent était toujours sur lui, ses yeux suivaient chaque mouvement du guerrier, et le passé et le futur se confondaient en une succession de coups, d’esquives et de parades qui semblaient impossibles, vouées à l’échec, mais qui réussissaient toujours. Il voyait cependant les signes de la fatigue se peindre sur les gestes de Schwarz. Il fallait en finir.

Le Chevalier Noir tendit la main et il fut de nouveau à ses côtés, plus vite qu’il n’aurait cru ses jambes capables de le porter, lui confiant la dernière lance. Il ne recula que de quelques pas.

Hélas, le flanc de la Bête venait d’être recouvert par ses ailes aux membranes sombres et déjà la lance ne servait plus à rien, objet encombrant dans les mains de Schwarz. Il la planta en terre, laissant au sorcier le soin de la ramasser et reprit sa danse avec la mort.

Pour Ciarán revint le temps de l'attente, une éternité de secondes, de cliquetis d'armure, de vagues de flammes, de corps sur le sol.

Le dragon était furieux, il se dressa sur ses pattes arrière, grondant et battant des ailes. Schwarz leva la main et il lui envoya la lance. Il le vit armer son bras comme il l'aurait fait d'un javelot et lancer l'arme vers le poitrail de la Créature. Il ne réfléchit même pas, traçant le glyphe et prononçant le Mot Sacré de l'air en un instant avant de souffler de toutes ses forces. Une rafale de vent partit et s'empara de la lance, la portant sur ses ailes jusqu'aux écailles vertes où elle s'enfonça profondément.

De nouveaux cris se firent entendre, le dragon retomba sur ses pattes ce qui enfonça encore plus l'épine de bois et de métal. Les vagues de flammes se succédèrent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus les compter, les coups de patte pleuvaient sans rime ni raison, le sol tremblait sous la douleur du Monstre.

Un brusque coup de vent les fit chanceler. Le dragon prenait son envol, son corps lourd tentant de réunir assez de magie pour se maintenir en l'air. Mais les mouvements de ses ailes étaient lents et il s'éleva à quelques mètres avant de pousser un dernier cri et de s'abattre sur la terre, la boue et l'eau.

Son poitrail cessa de se soulever et un flot de sang rouge et bouillonnant s'échappa de ses blessures en un torrent, arrosant la terre, se mélangeant à l'eau, faisant faner immédiatement toute végétation.

Ils avaient vaincu.

Ciarán laissa retomber ses bras comme un fagot de bois mort, paralysé soudain par ce qui venait de se passer. Le combat était fini. Et aucun d'eux n'était mort.

Il se reprit cependant bien vite. L'affaire était loin d'être terminée. Le Chevalier Noir avait fait son travail, c'était maintenant à son tour. Il se défit de la barrière de glace et commença à sortir de ses poches des graines. Alors, dans la langue des oiseaux, il appela Trille d'argent à la queue de feu. L'oiseau au ramage éclatant arriva tandis qu'il répétait pour la quatrième fois son incantation et se posa avec délicatesse sur ses doigts tendus. Plongeant les yeux dans ceux de l'oiseau, il prononça ces mots :

« À Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie. Votre Majesté, le Chevalier Noir a occis le dragon en ce jour sous le soleil de la mi-journée dans les marais du lac Müritz. »

Il caressa par trois fois la tête du magnifique oiseau et d’un geste, lui fit prendre l’air.

Il sortit ensuite de ses robes son couteau maintenant à tout jamais gelé et, interposant sa tunique entre sa peau et le manche glacial, se dirigea vers le cadavre du dragon.

Le sang avait cessé de couler à torrents et le seul œil valide, immense, rouge, était devenu vitreux. La tête était couchée sur la terre et Ciarán se dirigea vers les épineuses cornes noires. Il enfonça sa dague entre les écailles, sous la peau, le long d’une corne et commença à couper les chairs pour l’en déloger. Il travailla dans l’air aux miasmes fétides, le sang ruisselant sur ses mains, cherchant à l’attaquer, à pénétrer sa peau pour l’emplir de venin. Mais il continua jusqu’à ce qu’enfin il puisse arracher la corne.

Le chevalier achevait de détacher, ou plutôt d’arracher son plastron. Ses yeux d’un bleu sombre observaient ses moindres gestes avec la fixité d’un tigre. Il était en train de remonter sa tunique pour s’essuyer le visage et plusieurs lignes de sang montraient les endroits où son armure s’était enfoncée jusqu’à mordre sa chair sous les coups.

— Voilà qui devrait prouver aux plus stupides que le dragon est bel et bien mort de votre main.

Il ne répondit rien, le dévorant du regard. Mais cette fois-ci, Ciarán ne se laissa pas impressionner, ils avaient encore beaucoup de choses à faire avant de pouvoir s’occuper de problèmes aussi triviaux.

— Il nous faut retraverser les marais pour rejoindre nos montures, puis la terre ferme. Le sang du dragon a empoisonné toute l’eau à l’entour. Surtout, ne laissez pas vos blessures toucher cette eau, sans quoi elle vous sera fatale.

Il ne répondait toujours rien, immobile, le contemplant de ses yeux de rapace.

— Remettez votre armure, nous ne pouvons nous permettre d’avoir les mains encombrées.

Pour toute réponse, il ouvrit les bras, l’invitant à l’en revêtir.

C’était un piège, Ciarán en était bien conscient, mais il ne pouvait véritablement s’y refuser. Le ciel s’assombrissait et le poison s’étendait autour d’eux tandis que le cadavre n’allait pas tarder à produire des exhalations tout aussi mortelles que son sang. Il avança donc, se saisissant

du plastron à présent cabossé et le posant sur le torse heureusement recouvert de tissu. Le gambison, par contre, semblait avoir disparu.

Les bras chauds et forts se refermèrent comme un étau autour de lui, le pressant sur le métal glacé et la bouche brûlante s'écrasa contre la sienne. Toutes les émotions du combat déferlèrent alors sur lui quand cette langue le pénétra, son corps trembla de peur, de joie, de désir, de besoin, et il sentit ses propres mains passer dans les cheveux blonds, le rapprocher encore de lui. Il aurait voulu se perdre dans son baiser, le laisser le coucher sur la terre humide et froide et l'emplir de sa chaleur, de sa rage, de cette vie qui pulsait avec fièvre dans ses veines depuis qu'il avait terrassé son ennemi.

Mais ce n'était ni le lieu ni le moment. Ils étaient encore en danger. Il devait le ramener sain et sauf hors des marais et après…

Il le repoussa avec force, échappant à ses bras.

— Il faut partir d'ici.

Les mains se serrèrent comme des griffes et il réprima un grognement.

— Montre le chemin, Sorcier.

Ils partirent, les mains de Ciarán encombrées par la corne aux pointes acérées. Le pas lourd de l'homme en armure derrière lui.

-8-

Victoire ! Nos héros ont triomphé du terrible dragon et reviennent victorieux vers le château, leur front pur ceint de la brillante couronne du devoir accompli. Le monde entier, la nature elle-même leur sourit et, cette nuit, ils se coucheront paisiblement avec la joie et la félicité des héros.

Schwarz était étrangement lucide. Il s'attendait à perdre la raison comme à chaque fois que la jouissance du combat nouait ses entrailles, mais son esprit était resté. Certes, il sentait le désir remuer son sang et ses membres trembler d'envie. Il voulait le jeter à terre et presser sa peau blanche jusqu'à faire s'épanouir un champ de marques sur son corps, il voulait plonger ses dents dans son épaule au rythme de ses poussées et l'entendre sangloter, sa voix brisée par la douleur. Tous ces sentiments étaient là, devenus presque habituels avec les années, mais cette fois-ci, il n'était pas aveuglé par eux.

Il les sentait courir sous sa peau alors qu'il marchait, comme toujours derrière le sorcier, les yeux fixés sur son corps, notant à peine l'air fétide et moite ou les nuages qui s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes. Il faisait attention à poser les pieds hors de l'eau, il ne manquerait plus qu'il ait tué le dragon pour mourir comme un gueux, empoisonné par un serpent.

Il avait tué le dragon.

Son cri d'agonie résonnait encore dans ses oreilles et le combat lui avait paru si court, si intense. Il se rappelait cette résistance lorsqu'il avait plongé la lance dans son poitrail, sa frustration lorsqu'elle s'était brisée à peine sous les écailles. Des écailles plus grandes mêmes que son bouclier, et que son épée n'avait pu déchirer. Il voyait ces pattes immenses et dentelées de griffes comme des poignards qui se jetaient sur lui.

Il avait combattu le dragon. Et il l'avait vaincu.

Le cadavre était encore plus grand et plus impressionnant qu'en vie. Il avait regardé le sang jaillir comme une fontaine de ce corps, son œil rouge et terrible qui l'avait fixé avec rage avant d'être recouvert par le voile de la mort. Il avait vu le sorcier s'avancer, aller jusqu'à la tête abandonnée et fouiller dans le sang encore chaud pour prendre sa corne. Il aurait voulu le pousser contre le poitrail ouvert de la Bête, dans le sang encore tiède et l'y

prendre là, l'enduire des preuves de sa victoire et l'entendre crier son nom. Il aurait pu le faire. Aurait dû le faire. S'il ne l'avait pas lâché alors il l'aurait fait. Mais il l'avait écouté, il l'avait laissé le raisonner et l'emmener hors du champ de sa victoire, hors de danger, hors de vue de son trophée.

Les marécages semblaient s'étendre à l'infini. Il ne se rappelait pas avoir autant marché à l'aller. Il ne se rappelait pas vraiment le chemin qui l'avait mené au dragon, juste le ciel gris et le faucon qui le guidait. Son armure était pleine de bosses qui le gênaient dans ses mouvements, mais il se sentait encore plein d'énergie, une force qui ne demandait qu'à s'écouler.

Ciarán, lui, semblait fatigué. Son pas était lourd et il claudiquait légèrement, sur sa chausse droite une tache noire au niveau de sa cuisse laissait à penser qu'il s'était blessé. Il avait du mal à savoir quand. Il n'avait prêté aucune attention au sorcier pendant le combat. Il se rappelait vaguement un énorme chien gris qui s'était lancé dans la gueule du dragon et le serpent d'argent qui en était sorti, mais il était incapable de dire ce qu'étaient ces animaux. Le magicien pourrait l'éclairer, mais parler était bien la dernière chose qu'il voulait faire avec lui.

Il le regardait donc. Pour la première fois ses cheveux s'échappaient de sa tresse habituellement si serrée. La sueur avait fait couler la peinture blanche et quelques traces de suie maculaient sa nuque. Le dragon lui avait laissé ses marques. Qu'à cela ne tienne, il les remplacerait et marbrerait le canevas de sa peau des siennes, il les effacerait comme il l'avait effacé de cette terre.

Il le regardait. Il vit son pied s'enfoncer dans la boue et ne pas trouver d'appui, son équilibre rompu, le vit commencer à tomber et la corne aux pointes acérées se mettre à glisser de ses mains. Son corps bougea seul. Il le rattrapa et sa jambe s'enfonça dans l'eau trouble et vaseuse, mais il réussit à le stabiliser. Et à le garder dans ses bras. La corne avait plongé dans la vase et il l'y laissa, enfonçant les doigts de fer de son gantelet dans le bras qu'il imaginait blanc comme l'albâtre. Il aurait voulu quitter son heaume pour enfoncer son nez dans ces cheveux noirs et humer le parfum de fleur qu'il dégageait. Un parfum délicat comme celui d'une dame. Un parfum qui disparaîtrait quand il le recouvrirait de son corps.

— Votre jambe est dans l'eau.

Il souleva légèrement le magicien et le planta sur une terre plus ferme, puis, pour toute réponse, il retira sa jambe de l'eau. Il lui faudrait nettoyer

son armure dès qu'ils pourraient se reposer, cette fois-ci il ne pouvait pas compter sur Ali pour prendre soin de lui.

— Si le poison a pénétré votre corps, vous allez commencer par des poussées de fièvre avant qu'il ne commence à ronger votre cœur. Il est dilué, donc vous devriez délirer quelques bonnes heures avant de mourir.

Comment pouvait-il parler ainsi alors même qu'il le dévorait du regard ? La plupart des guerriers qu'il avait connus auraient fui devant lui. Mais il n'était pas comme les autres, il était un homme qui avait affronté un dragon et survécu, sans doute cela expliquait-il qu'il puisse continuer à débiter des mots dont il se fichait. Mais bientôt, les seuls sons qui tomberaient de ses lèvres roses seraient des suppliques et des cris.

Il le lâcha.

Il pouvait attendre encore un moment, après tout cela n'en rendrait la chose que plus délicieuse. Et il pourrait recommencer. Il se sentait d'humeur à recommencer, encore et encore jusqu'à ce que ces yeux gris se ferment sur son image, son visage, et que son corps s'affaisse d'épuisement.

Contre toute attente, une partie de lui condamnait ses désirs. Le sorcier ne méritait pas d'être culbuté par un animal en rut juste parce qu'il voyageait à ses côtés. C'était, aussi étrange que ça puisse paraître, un homme bon. Il méritait son respect pour avoir tenu sans faillir pendant le combat, pas d'être souillé comme la dernière des catins. Sa beauté surnaturelle laissait à penser qu'il était chaste, pourquoi le lui enlever. Ne pouvait-il pour une fois lutter contre ses instincts et le laisser retourner au château sans avoir apposé sur lui la preuve de sa corruption ?

Il repoussa ces considérations. Les maux s'abattaient en même mesure sur le juste et l'injuste, et il était un de ces maux qui parcouraient le pays, pourquoi aurait-il dû épargner le sorcier ? Il était mauvais et souillé, à peine plus qu'un animal et comme le loup des forêts, il mordait équitablement les saints et les pécheurs. Ce soir, il dévorerait le sorcier, et si ce dernier, malgré ses pouvoirs, se laissait faire, c'était bien que comme tous ceux de sa race, il le désirait et qu'il était aussi corrompu que lui.

C'était étrange. Il ne désirait pas les hommes. Depuis ces terribles nuits de fièvre dix ans avant, jamais il n'avait convoité un membre de son sexe. Bien sûr quelques garçons au teint de fille avaient minaudé près de lui, mais jamais il ne s'était laissé tenter. Jamais. Même au plus haut de sa frénésie de sang et de stupre, il n'avait jamais désiré un autre mâle. Il avait chevauché avec Ali des heures durant à la recherche d'une femme, il avait écarté

nombre d’obstacles sur son chemin pour réussir à trousser une fille, mais jamais il n’était retombé dans ce péché. Jamais il n’avait succombé à nouveau. Il ne désirait pas les hommes. Aucun.

C’était toute cette sorcellerie, ce teint d’une pâleur fausse et mortelle, ces cheveux immodérément longs et brillants, ces yeux inquiétants d’une couleur si rare, cette bouche rouge qui ne lui souriait jamais, ce corps si droit et immobile… Il lui donnait envie de le forcer à quitter cette apparence trompeuse, à devenir comme lui un animal, une bête de chair et de sang.

C’était lui. L’exception singulière.

Ils retrouvèrent enfin les chevaux et Tod qui montait vaillamment la garde, exprimant sa joie par un aboiement fatigué. Il prit le temps de féliciter le chien avant de venir vers Dunkenstern. Il défit sa selle et déplia la couverture, protégeant les flancs de sa monture du frottement du métal.

Les premières gouttes de pluie s’abattirent sur eux alors qu’ils montaient en selle. L’eau tombait du ciel avec vengeance, s’écrasant dans un bruit assourdissant autour d’eux. Ard poussa un cri pitoyable et vint se poser sur le pommeau de la selle de son maître. Il mit pied à terre pour ramasser Tod et le hisser comme un sac sur sa selle. Le chien fit le mort et Stern n’en prit pas ombrage.

La pluie rendait les marais encore plus traîtres et ils furent forcés de descendre de cheval pour mener leurs montures au pas. Étrangement, alors que l’eau ruisselait sur son armure, il commençait à avoir chaud. Sans doute la chaleur du combat qui enfin le prenait. Il continua à avancer, voyant à peine le dos du sorcier à travers les rideaux de pluie.

L’orage tonnait au-dessus d’eux, résonnant dans sa tête, les éclairs donnant un aspect étrange aux marais. Tout lui paraissait plus fort, l’odeur fétide de la vase, les coups des gouttes contre son armure, le goût amer du métal et du sang. La tempête créait d’étranges mirages, dédoublant le magicien. Il surprit Stern qui le regardait d’un air inquiet. Les rênes semblaient s’allonger encore et encore entre ses mains et les traîtres sables qui tapissaient la vase dansaient autour de lui pour mieux le faire trébucher.

Ils s’étaient arrêtés. Le sorcier était devant lui, prenant ses rênes et lui faisant signe de monter. Il était étrangement beau, comme un noyé revenu à la surface, ses cheveux plaqués comme ses vêtements sur son corps, son visage enfin lavé, le contemplant de ses yeux gris. Il leva la main pour le

toucher, mais n’étreignit que l’air, sans doute un de ses tours. Il se mit donc en selle, mais Stern était rétif et ne cessait de bouger. Il avait froid.

* * *

Schwarz était empoisonné.

Il tenait à peine en selle, la fièvre s’était emparée de lui. Il n’avait que peu de temps avant que le venin ne commence à ronger son cœur. Il lui fallait trouver un abri et vite. Bien sûr, l’orage empêchait Ard de voler, et avec l’obscurité, il avait perdu leur chemin. Au moins étaient-ils sortis des marais.

Il menait le palefroi par les rênes, essayant de trouver un chemin ou un sentier qui au moins les mènerait quelque part.

Il avait fallu qu’il tombe dans les marais. Il aurait mis sa main à couper que c’était là que le poison était entré dans son corps. Leur marche dans les marécages en crue n’avait bien sûr pas aidé. Le poison était dilué et le chevalier en avait pour une nuit de délire avant que la mort ne l’étreigne. Sauf s’il pouvait l’éviter.

La seule solution qu’il voyait était de le forcer à rejeter le venin, et pour ça, il lui fallait un feu, ses herbes et ses huiles.

Le jour disparaissait derrière les nuages noirs et il n’osait penser à l’obscurité qui allait s’abattre sur eux. Il avait déjà du mal à voir Ard posé devant lui sur la selle de Wolke, comment trouverait-il un abri ?

Il lui sembla marcher une éternité, chaque seconde rapprochant Schwarz de la mort, le désespoir empoisonnant petit à petit son esprit. Il faisait trop mauvais pour essayer d’invoquer le moindre esprit ou animal, il ne pouvait s’en remettre qu’aux dieux.

Sans doute voulaient-ils sauver le Chevalier Noir, car un éclair illumina brièvement une forme aux arêtes bien dessinées juste devant eux. Ciarán poussa les chevaux et arriva enfin devant la petite maison. Aucune lumière ne filtrait, mais il frappa quand même. Son appel resta sans réponse et il poussa la porte. L’endroit était plus sombre encore que l’extérieur et il chercha en tremblant dans sa bourse huilée, avant de battre le briquet et allumer sa petite chandelle. Il jeta un regard sur la pièce puis retourna chercher Schwarz.

Il eut beaucoup de difficulté à le faire descendre de Stern, ployant sous le poids mort qui lui tombait dans les bras, mais il réussit à le traîner à l’intérieur. Il l’allongea sur le sol et alla chercher immédiatement du bois

pour l’âtre. Il ne se préoccupa pas de finesse et, l’eau ruisselant encore sur son visage, tissa le symbole du feu sur les bûches humides. Les flammes prirent immédiatement, hautes et chaudes, et il se releva. Il ressortit et s’occupa le plus vite possible des chevaux, les dessellant et fouillant dans les fontes, leur jeta de l’avoine dans un seau. Il espérait pouvoir prendre mieux soin d’eux plus tard, mais il doutait que ses forces le tiennent jusque-là. Il leur faisait cependant confiance pour s’abriter cette nuit.

De retour à l’intérieur, il laissa tomber sa cape, les fontes et les couvertures des chevaux sur le sol et se précipita vers Schwarz. Il fallait qu’il lui enlève son armure qui ne laissait pas la chaleur atteindre son corps, puis qu’il le libère de tous ses vêtements mouillés. Bien sûr, le cuir gonflé par l’eau et à certains endroits incrusté de boue était difficile à délier, rendant sa tâche infiniment plus longue, alors qu’il avait commencé à claquer des dents et à trembler de plus en plus fort. Il défit les dernières sangles d’un coup de couteau et commença à lui enlever ses vêtements.

Quand il fut nu, il le poussa le plus près du feu et regarda autour de lui.

L’endroit était minuscule et vide comme la cellule d’un moine ou d’un prisonnier, mais au moins avisa-t-il une couverture sèche pliée sur un coffre. Il s’en empara donc et la plaça sur le sol avant d’installer son patient dessus. Il enleva ensuite sa tunique et alla la rincer dehors sous les trombes de pluie. Quand elle fut aussi propre que possible, il mit leur petit chaudron dehors. Il sortit tout ce qui restait de ses ingrédients de ses fontes et ses poches et les étala sur le sol. Il jeta plusieurs pincées d’herbes dans le feu pour éloigner d’eux la putrescence des marais et partit récupérer son chaudron dont il mit l’eau à chauffer. Il se déshabilla alors complètement et, sortant dans la nuit glaciale, laissa la pluie le laver des miasmes du marais.

Il revint en grelottant, mais il n’avait pas le temps de s’appesantir sur ce genre de détail. Lorsque l’eau bouillit, il la retira du feu et y jeta quelques fleurs de lys séchées. Il y trempa alors sa tunique et quand elle eut refroidi légèrement, il commença à nettoyer le corps hâlé du chevalier. Il lava ses plaies qui étaient nombreuses et acheva d’enlever la vase qui collait à sa peau. Maintenant, il lui fallait s’occuper du poison.

Il remit de l’eau à chauffer et prit son mortier. Il pila herbes et graines jusqu’à en faire une poudre. Il puisa ensuite de l’eau bouillante dans sa coupe et y versa la poudre. Il mélangea de sa dague en murmurant une incantation, puis fit boire, avec difficulté, le chevalier. Il versa ensuite de l’huile de rose au fond de la coupe et la plaça près du feu.

Il se releva et, fermant les yeux, appela les esprits de l'air et de la pureté pour qu'il puisse purger le corps du chevalier du poison. Il se remit à genoux et prit la coupe à présent tiède et commença à peindre sur lui l'invocation à la pureté. Il partit du cou, remontant vers le visage, finissant dans chaque orifice, puis il descendit sur la poitrine, la reliant aux doigts, finissant à chaque fois sur ses blessures. Lorsque vint le ventre, les écritures descendirent, se finissant toutes autour de son sexe endormi. Quand il eut fini d'écrire, il commença à le masser, faisant pénétrer l'huile dans son corps.

Il ne restait plus qu'à le faire suer pour que le venin sorte de son corps.

Schwarz était inconscient. Il ne faisait que trembler sur la couverture, son visage et son corps empourprés par la fièvre. Ils n'avaient pas assez de couvertures, il n'y avait pas d'autre façon de le faire suer rapidement.

C'était d'une ironie mordante et cruelle. Il avait déjà vécu cette situation et cela avait contribué à ruiner la vie du chevalier. À présent, il lui fallait recommencer pour la lui sauver…

Il ne servait à rien de s'appesantir là-dessus ou sur ses motivations plus que discutables, il y avait sans doute une autre façon de faire, mais celle-ci était facile et indubitablement attirante. Le corps nu devant lui était plus beau encore que dans son souvenir, marqué par une vie d'errance et de combats, mais étrangement toujours parfait. Il l'avait observé et désiré durant tout le voyage, n'était-ce pas là la conclusion logique ? Ils en revenaient à leur point de départ, dix ans auparavant.

Dix ans d'abstinence. Dix années durant lesquelles jamais homme ni femme n'avaient réussi à éveiller son intérêt. Et pendant tout ce temps, son souvenir l'avait hanté, visitant ses nuits, réveillant son désir, donnant corps à ses pulsions animales.

C'était lui. Ce ne pouvait être que lui.

Il l'enjamba et s'assit à califourchon sur son ventre. Il prit une inspiration et prononça le Mot Sacré du désir avant de l'écrire sur son torse. Derrière lui, il sentit le sexe se réveiller. Il ferma ensuite les yeux et prononça les paroles qui aideraient le sang à repousser les impuretés de son corps. Voilà, le moment était venu.

Il releva les fesses et l'amena en lui.

Il se mordit la lèvre, dix ans avaient effacé la douleur de l'intrusion, ne laissant que des souvenirs plaisants. Or la pénétration était difficile et pénible, le faisant trébucher sur son incantation. Mais il continua, remuant

les hanches pour enclencher le mouvement, espérant que le corps embrasé de désir suivrait.

Il avait fermé les yeux, se concentrant sur ses mouvements et ses paroles, écoutant le flot de sang qui battait sous lui et commençait à acheminer le poison vers l'extérieur. La douleur avait pâli sous l'étrange sensation de cet intrus pulsant en lui. Il avait oublié ce sentiment entre gêne et plaisir qui le poussait à bouger à la recherche de quelque chose. Oublié la chaleur et la dureté de ce corps entre ses cuisses.

On lui prit les hanches et il ouvrit les yeux.

— Toi !

Le visage du chevalier était déformé par un rictus de haine et les mains s'enfonçaient sur ses hanches comme des griffes.

— Tu es revenu, démon !

Les mains grimpèrent sur son torse vers son cou.

— Cette fois, je ne te laisserai pas faire !

Il commença à l'étrangler.

Pris par la surprise, Ciarán l'avait laissé placer ses mains et maintenant, il en était réduit à tenter de les dégager. Il ne pouvait faire appel à sa magie, déjà prise par le sort, et en temps normal, il aurait enfoncé ses pouces dans les yeux de son assaillant, mais il n'allait pas aveugler le chevalier. Il délirait, les yeux fous qui roulaient dans leurs orbites, le visage rouge de fièvre. Ce n'était pas de sa faute.

Ses doigts tentèrent de se glisser sous ses mains pour lui faire lâcher prise, mais l'étreinte était solide. Il commença alors à enfoncer ses ongles, le griffant, hélas, tout ce qu'il faisait était inutile et il en finissait par se griffer lui-même. Il essaya de se saisir des poignets pour les écarter enfin de lui, mais ce fut inutile, les mains sur lui auraient pu être d'acier pour tout l'effet qu'il avait sur elles.

Le rictus qui déformait sa bouche était cruel, ses yeux piqués de rouge étaient fous. La fièvre rendait ses mains aussi brûlantes que son torse. Il délirait. Le venin du dragon l'empoisonnait.

Mais en attendant, il était en train de le tuer. L'air se faisait rare et malgré tous ses efforts, il ne réussissait pas à le faire lâcher. Il agrippa ses poignets, enfonçant ses ongles désespérément. Il commençait à paniquer, s'agitant désespérément, son sexe pulsant toujours en lui.

Les mains s'ouvrirent soudain alors que le chevalier grognait de plaisir, la rage quittant son corps.

Le cœur battant, respirant avec difficulté, il plaqua les poignets du blond contre le sol. Il ferma les yeux et respira profondément. C'était une mauvaise idée. Il aurait dû savoir que ça réveillerait les démons qui hantaient Schwarz.

Mais c'était trop tard, le rituel avait commencé et il fallait qu'il le mène à bien. Il se laissa aller un long moment, se concentrant uniquement sur sa respiration. Sa gorge était toujours aussi serrée et la déglutition difficile, mais au moins était-il encore en vie.

Enfin, il se redressa et recommença à bouger. Parler était douloureux, mais il continua à prononcer les incantations, fermant les yeux pour se concentrer sur sa tâche.

Les mains se posèrent à nouveau sur ses hanches.

Il rouvrit les yeux et agrippa ces dernières, les empêchant de bouger, le cœur battant comme un oiseau en cage, effrayé à l'idée de devoir affronter son regard haineux une nouvelle fois.

— Je te tiens.

Les yeux de Schwarz étaient voilés par la fièvre et le désir et semblaient noirs dans la pénombre de la pièce, mais son visage était étrangement souriant et détendu.

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

Et ses hanches rencontrèrent les siennes en une poussée qui lui fit perdre le fil de son incantation et manquer de tomber en arrière. Il posa les mains sur son ventre, se penchant en avant, et il le sentit pénétrer plus profondément ce qui lui arracha un hoquet de surprise et de plaisir.

Il tenta de se stabiliser et de reprendre sa litanie, troublé par ce changement si rapide.

— Ta voix est plus belle quand elle gémit.

Le blond bougea ses hanches encore et le frottement faillit arrêter son cœur, le faisant geindre à nouveau.

— Je savais que ça te plairait.

Il s'était redressé, le faisant reposer sur ses genoux à présent relevés, posant son front brûlant contre sa peau, l'enlaçant de ses bras. Il tremblait, de désir, de frayeur, craignant que cette tendresse soudaine s'envole aussi vite que la rage.

— Je vais te dévorer, Sorcier.

Et il le mordit au niveau du mamelon, le faisant glapir avant de le lécher de sa langue brûlante, et Ciarán avait oublié tous les mots de son

incantation et même pourquoi il se trouvait dans cette position. Seuls comptaient ces yeux qui le fixaient, ces mains qui le caressaient et cette langue qui faisait des choses dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Pour la première fois depuis dix ans, il se laissa aller à tout oublier.

Il glissa ses mains dans les cheveux courts et blonds et le pressa contre lui, frissonnant de plaisir quand les dents blanches se plantèrent dans son épaule. Il creusa les reins, laissant le guerrier le plier dans une étreinte douloureuse autant que plaisante. Il hurla quand il remonta en lui, frôlant ce point de son anatomie qui lui faisait voir défiler les étoiles.

— Crie encore.

Et il le pilonna de nouveau, ses mains forçant ses hanches à descendre à la rencontre de son mouvement. Ciarán rejeta la tête en arrière et geignit. Ses cheveux défaits s'étaient répandus sur les jambes de son amant et il le sentit les caresser, ralentissant la cadence, prenant le temps d'amener une mèche jusqu'à ses lèvres, se faisant soudain tendre, laissant son visage frotter contre son torse, ses lèvres venir taquiner son mamelon durci, ses mains flatter ses fesses.

Il voulut soupirer, mais son souffle restait inégal, les sensations qui l'assaillaient étaient à la fois trop lentes et trop fortes. La fièvre avait été transmise et chacun de ses membres tremblait. Il baissa le regard sur Schwarz, cherchant à se raccrocher à quelque chose de plus solide que le flot sans cesse changeant des émotions que le coït suscitait.

Le chevalier le regardait une nouvelle fois. Et son visage était proche du sien, assez pour le toucher, assez pour pouvoir baiser son front avec tendresse et y laisser ses lèvres, assez pour respirer cette odeur enivrante de musc et de métal qui était la sienne. Il baissa la tête et embrassa son front perlé de sueur que la fièvre échauffait.

Des mains brûlantes se posèrent sur ses joues et son regard plongea dans celui de son amant. Il ne savait qu'y lire, le désir se disputait à la fièvre, la tendresse à la luxure, mais il était empli d'une faim dévorante. Le pouce à l'ongle court caressa ses lèvres et il frissonna, les entrouvrant sur un soupir, si bien que lorsqu'il le caressa de nouveau, il glissa légèrement à l'intérieur de sa bouche, le faisant soupirer à nouveau. Leurs hanches remuaient toujours sous lui, mais pour le moment, toute son attention était retenue par ce pouce qui le pénétrait avec douceur et que sa langue timide toucha, faisant grogner son amant. Il recommença, léchant la chair rose avant de refermer sa bouche dessus et de le mordiller. Il avait le rouge aux

joues, et ce n’était pas uniquement à cause de la fièvre, il entendait Schwarz gémir et son sang s’accélérait dans ses veines à la pensée que c’était lui qui provoquait cela.

Le doigt se retira et il eut un mouvement de dépit avant que les lèvres du chevalier ne s’écrasent sur les siennes. Sa langue profita de l’ouverture pour conquérir sa bouche avec ardeur, caressant sa chair dans un mouvement de va-et-vient. Il répondit timidement d’abord, touchant l’étrangère très légèrement avant de commencer à la caresser en retour.

Leurs mains continuaient à se parcourir, celles du blond jouant parfois à soulever ses fesses pour mieux les laisser retomber, les siennes préférant tracer de longs sillons de gémissements dans son dos brûlant. Leurs hanches se mouvaient toujours à leur rythme, nouant les entrailles et l’esprit de Ciarán. Le temps glissait entre leurs corps à l’infini tandis que la chaleur montait encore et encore.

Ce fut Schwarz qui mit fin à leur baiser. Il détacha son visage du sien et le regarda, fixement, avec concentration pendant qu’il le pénétrait jusqu’à la garde, jusqu’à ce point qui provoquait le délire. Même lorsqu’il mordait sa lèvre, il n’arrivait pas à retenir les gémissements que faisaient naître ces sensations. Ses oreilles rougies par la honte étaient emplies des cris qu’il avait poussés sous le coup du plaisir et qui avaient résonné à des lieues à l’entour.

Le blond chevalier se rallongea, le fixant toujours du regard, et il se sentit étrangement exposé, comme transpercé par ces yeux de ciel nocturne. Il se sentait soudain indécent, impudique, alors même qu’il venait de crier de plaisir quelques instants auparavant. Les hanches bougèrent sous lui et il épousa leur mouvement, la poussée se répercutant dans tout son corps, faisant frémir son sang.

— Tu es beau.

Et il se saisit de ses hanches et amorça un rythme court et intense qui le força à se pencher en arrière pour se raccrocher à ses cuisses et pouvoir rester stable. Le corps de Schwarz brûlait, plus chaud encore qu’avant, et il sentait que ce feu envahissait son être, le forçant à suivre son rythme, le poussant vers un plaisir beaucoup trop fort, beaucoup trop loin, qui le faisait sangloter et qui occupait tout son univers. Sa bouche était ouverte et il savait qu’il devait crier, mais il n’entendait plus un bruit, entièrement happé par ce plaisir qui montait en lui, par les yeux de son amant le dévorant, par

les tremblements de ses mouvements qui laissaient entendre que la fin était proche.

La main de Schwarz se posa sur son sexe.

Il explosa en une infinité d'étoiles, dans une éternité de secondes.

Les mains chaudes le tirèrent à lui, l'allongeant sur son corps, posant sa tête contre la sienne.

Quand il reprit ses esprits et que son corps se rappela à lui, le chevalier le regardait toujours.

— Je savais que c'était toi.

Il resta figé, immobile, les yeux exorbités, sans plus oser respirer. Il allait le tuer. Et son corps était encore trop alangui pour réagir immédiatement.

Les mains du guerrier enserrèrent son visage et il déposa un baiser sur ses lèvres.

Il attendit, sans comprendre, le cœur battant toujours, la peur au ventre, mais ce fut tout. Il s'était endormi.

Il se laissa retomber, le corps tremblant de soulagement, de fatigue, de peur et de plaisir. Il était épuisé. Le combat, la magie, le sexe et le manque de sommeil allaient vite avoir raison de lui et il lui restait encore tant de choses à faire.

Il se releva avec difficulté, chancelant sur ses jambes. Il s'empara de sa tunique qui trempait encore dans le chaudron à présent tiède et revint vers le guerrier. La sueur baignait son corps, leurs deux corps, et là où se trouvaient ses blessures, un liquide noirâtre, le venin du dragon, s'écoulait lentement, rejeté par l'organisme du chevalier. Il le nettoya à nouveau, constatant que la fièvre avait baissé et que sa respiration était régulière et sans entraves.

Il s'occupa ensuite de leurs vêtements, essayant de les mettre à sécher dans la toute petite pièce, enfin il remit de l'eau à chauffer pendant qu'il s'essuyait à son tour, rougissant quand il passa le linge entre ses cuisses souillées. Il redonna une coupe de potion au chevalier, remit du bois sur le feu et, après n'avoir trouvé aucune autre couverture à part celles encore humides des chevaux à poser sur eux, se pelotonna contre lui et se permit enfin de se reposer.

* * *

La lumière tombait sur ses yeux et lui faisait un mal de chien. Il grogna en levant le bras sur son visage. Une délicieuse obscurité s'abattit de

nouveau. Son cerveau était engourdi, au moins autant que ses muscles qui le lançaient et le tiraillaient. Il n'avait aucune idée d'où il était ni de ce qui s'était passé. Il n'y avait aucun bruit près de lui, mais il entendait dehors la symphonie des gouttes tombant lentement du toit et un bruit fort et répétitif comme une cognée dans du bois.

Il essaya de bouger ses membres, jugeant de la gravité de ses blessures, mais il n'avait rien de plus que des muscles endoloris et, de toute évidence, quelques entailles. Et une douleur à la tête. Il prit une inspiration, retira son bras de ses yeux et se redressa. La lumière était toujours aussi désagréable et le monde ne voulait pas rester tranquille.

Il était dans une maison inconnue, sur le sol et sous les couvertures à l'odeur forte de cheval, nu. Il y avait une fragrance d'herbes et ses blessures étaient propres, quelqu'un s'était occupé de lui.

Il n'était pas inhabituel qu'il se réveille dans des lieux inconnus. Surtout au lendemain d'un combat, ce qui, au vu de ses douleurs, avait été le cas. Il savait que lorsque la rage de la lutte le prenait, il perdait ses esprits, et il y avait eu plusieurs réveils étranges, même si là, tout de suite, il lui était impossible d'en citer même un. Il n'était pas non plus inhabituel qu'il ait du mal à se souvenir des détails de la veille. Mais il avait cette impression étrange qu'il y avait un énorme vide dans sa tête qu'il devait désespérément combler.

Il s'assit, attendant que la tête cesse de lui tourner. Il n'y avait qu'une porte face à lui et un volet devait permettre une ouverture sur l'extérieur aux beaux jours. Ses vêtements étaient là, ainsi que les pièces de son armure recouvertes de boue. Ce n'était pas normal. Ali n'aurait jamais laissé son armure passer la nuit dans un état pareil.

Il se leva prudemment, prenant son temps pour remettre ses vêtements roides et froids. Il mit sa ceinture et passa son fourreau et son épée. Son crâne l'élançait toujours, mais il réussissait à passer outre. Il ouvrit la porte avec prudence, évitant de se faire aveugler.

L'air était chaud et le soleil haut dans le ciel, il avait dormi toute la matinée. Les bois entouraient la maison. Le bruit de coup cessa.

— Vous voilà réveillé.

Il tourna la tête. Un vieil homme, un paysan à en juger par l'état de ses mains et de ses pauvres vêtements, avait lâché sa cognée et venait à sa rencontre en souriant.

— Votre compagnon est parti chasser, mais il est sur le chemin du retour. Il nous rejoindra bientôt. Comment vous sentez-vous ?

Ali l'avait laissé seul ? Sans même nettoyer son armure ?

— La tête me tourne encore, mais rien qu'un peu de nourriture ne puisse soigner.

— À la bonne heure. Je devrais avoir le temps de me mettre à préparer de la soupe avant qu'il ne revienne et j'ai peut-être du pain que vous pourrez mouiller d'eau.

Il baissa ses manches sur ses bras secs et noueux et entra dans la maison.

— Je m'excuse pour la frugalité de mon accueil, Chevalier, mais je ne vois que peu de monde dans ces terres perdues.

— C'est nous qui te remercions pour ton accueil, vieil homme, et ton hospitalité est déjà un présent assez grand.

Le vieux ouvrit le volet et laissa la lumière illuminer la seule pièce de ce qui était visiblement sa maison. Il remit du bois sur le feu, raviva les braises, pendit son chaudron au crochet et mit l'eau à chauffer. Schwarz se chargea de ramasser les couvertures qui lui avaient servi de literie pour dégager l'espace près du feu.

Il les pliait quand il se rendit compte d'une odeur insistante qui émanait de la laine, une fragrance animale, l'odeur reconnaissable entre toutes du sexe.

Il resta figé, incapable de se rappeler qui avait pu partager sa couche, pendant que le vieil homme dressait les tréteaux et installait sa table.

— En tout cas, ce fut un orage terrible, il y a plusieurs branches qui sont tombées, et j'ai vu au moins un arbre touché par l'éclair. Voilà qui fera du bois pour l'hiver cependant. On ne devait rien y voir, je suis bien heureux que vous ayez trouvé ma demeure. Moi-même, je n'ai pas osé m'aventurer hors de la chapelle de peur de me perdre même en suivant le mur. Avec le fracas du tonnerre, je n'ai même pas entendu que j'avais de la compagnie. Vous devez avoir chevauché un bon moment sous la tempête. Tenez, voilà un peu de gruau en attendant, pour vous réchauffer le ventre.

Il prit machinalement le bol et la cuillère, mangeant sans y prêter attention, fouillant sans y parvenir ses souvenirs. Incapable même de se souvenir de ce qu'il avait fait deux jours avant ou avec qui il voyageait.

— Excuse-moi, vieil homme, mais où sommes-nous ?

Le vieil homme finit de couper une racine.

— Près du lac Müritz, sur ce que les gens du pays appellent l'île de l'Ermite. Enfin, ce n'est pas vraiment une île, mais il est vrai que c'est entouré d'eau.

Il n'était pas plus avancé. Müritz, enfin le lac se trouvait dans le Royaume de Mecklembourg, à la frontière est du Saint-Empire. Savoir ensuite ce qu'il faisait là…

Le pain sec trempé dans l'eau tiède n'avait aucun goût, mais au moins la chaleur et la nourriture calmaient-elles sa migraine. Il chercha en vain des traces de la personne qui avait partagé sa nuit, mais il n'y avait ni vêtement ni objet personnel. Dehors peut-être…

— Mon cheval ?

— Oh, ils sont dehors en train de brouter les quelques herbes folles. Je suis désolé, mais je n'ai rien à leur donner, hélas.

— Ce n'est pas grave, vieil homme, je devrais avoir de l'avoine dans mes fontes.

La lumière ne le blessait presque plus. Stern releva la tête dès qu'il s'approcha, venant à sa rencontre. Il cajola son cheval, cherchant machinalement les irritations, les coupures et autres problèmes. Le palefroi allait bien, il avait été brossé récemment, mais sa crinière et sa queue étaient pleines de nœuds. Une paisible jument grise mangeait des pissenlits à ses côtés et ne lui prêtait pas plus d'attention. Tod n'était pas là, ce qui était étrange, car le chien le suivait toujours et était souvent le premier à le saluer au lever du jour.

Il se retourna en entendant un bruit dans les fourrés.

Le Sorcier Gris se dirigeait vers lui, deux pigeons et trois cailles à la ceinture.

Ce fut comme si le barrage de ses souvenirs cédait, le laissant tournoyer à moitié noyé sous les sensations. Il se rappela le dragon, les flammes bleu et jaune, son œil rouge posé sur lui, ses griffes descendant sur lui. Il se souvint de la victoire, de ce grand corps s'écrasant sur le sol à ses pieds, de la rage dans son ventre, du désir qui embrasait ses membres… et c'était tout. Il ne savait pas comment ils avaient quitté les marais ou étaient arrivés ici.

— Vous êtes debout. Tant mieux. La fièvre vous avait quitté au petit matin. Manger chaud vous fera du bien et nous pourrons sans doute repartir demain.

Le sorcier lui parlait comme à l'accoutumée, il ne paraissait pas le moins du monde perturbé. Son visage était, comme à son habitude, froid et illisible et rien dans sa posture n'indiquait qu'il ait pu partager sa couche cette nuit. Pas une seule mèche de ses cheveux n'échappait à sa tresse, pas une marque n'écrivait l'histoire de cette nuit sur sa peau d'albâtre.

— La fièvre ?

— L'eau empoisonnée des marais est entrée dans votre corps par vos blessures, vous avez été inconscient et brûlant de fièvre toute la nuit. Si nous n'avions pas trouvé la maison du père Josef, je doute que vous eussiez passé la nuit.

Le magicien rejeta sa tresse en arrière et Schwarz se surprit à regarder avec attention son cou blanc. Il y avait quelque chose à ce propos, mais du diable s'il parvenait à s'en souvenir.

Il le suivit à l'intérieur où il s'assit sur le sol pour plumer les volatiles. Le vieil homme, enfin l'ermite, lui céda un coffre qui faisait office de banc et l'installa le plus près du feu. Il s'assit avec reconnaissance, étrangement, ces quelques pas l'avaient fatigué.

— Vous avez fait belle chasse, mon enfant.

— Ce n'est pas moi, mon Père, sans mon faucon je serais un bien piètre chasseur.

— L'humilité est une vertu, mais n'est-ce pas vous qui l'avez dressé ?

Il dut s'endormir, car lorsqu'il rouvrit les yeux Ciarán était penché sur lui, un bol fumant de ragoût à la main. Une couverture avait été posée sur ses épaules et Tod était allongé à ses pieds.

Ses bras étaient lourds tandis qu'il tendait la main pour prendre le bol. Les mains sur l'écuelle chaude, il releva les yeux vers le sorcier. Son visage était proche du sien et il le contemplait avec l'expression sérieuse d'un maître d'armes examinant sa quintaine pour savoir s'il fallait la réparer. Il baissa les yeux sur son cou que la tunique laissait voir. Il y avait une tache violacée que la peinture du mage n'avait pas réussi à cacher. Comme si quelqu'un l'avait frappé, ou avait tenté de l'étrangler.

Ses mains autour de ce cou si fragile, si blanc. Ces ongles courts qui s'enfonçaient dans sa chair sans réussir à lui faire lâcher prise.

Il regarda ses mains. Pleines de griffures.

— Attention.

Ciarán rattrapa le bol.

— Il y a un problème avec vos mains ?

Elles avaient essayé de le tuer. Il ne comprenait pas qu'elles n'aient pas réussi.

— Non, réussit-il à maugréer en reprenant le bol.

Cela expliquait aussi l'odeur de sexe. Il avait dû l'attaquer pendant qu'il le soignait, tenter de le tuer, puis le soumettre à ses pulsions viles et lubriques. Belle récompense pour un homme qui l'avait sauvé d'une mort certaine.

Ciarán s'était relevé, ne laissant toujours rien paraître, comptant sans doute sur la fièvre pour lui cacher son ignominie. Il détourna les yeux. L'odeur de la nourriture lui révulsait l'estomac à présent.

— Mangez ou je vous forcerai à le faire, le prévint l'enchanteur de l'autre côté de la pièce.

Il s'occupait de lui, veillait à ce qu'il mange. Pourquoi ? Il avait tenté de le tuer et l'avait violé, peut-être même en même temps. Pourquoi aider un chien enragé comme lui qui mordait la main qui le nourrissait ? Dieu et ses prêtres l'avaient rejeté, pourquoi lui se préoccupait-il encore de son misérable sort ?

La nourriture avait un goût de cendre dans sa bouche.

— Vous n'avez pas touché à la viande, mon Père.

— J'ai pour coutume de ne pas manger la chair des créatures du Seigneur, mais ce ne sont que des manies de vieil ermite, ne vous inquiétez pas pour moi.

Le monde continuait autour de lui, mais la culpabilité lui serrait les tripes. Contrairement à tous les autres magiciens qu'il avait rencontrés, celui-ci n'avait eu envers lui et tous ceux qu'ils avaient croisés que bonté et bienfaisance et l'avait traité mieux qu'il ne l'avait mérité. Et comment l'avait-il remercié ?

Il était mauvais. Il y avait une raison pour laquelle il avait été excommunié. Le Malin le poussait. Il l'avait accepté. Il était le loup qui attaquait les hommes, coupables ou innocents. Mais lui. Il aurait voulu le préserver, lui au moins, il aurait voulu qu'au moins à ses yeux, il soit le noble héros qui avait pourfendu le dragon.

Il n'était pas un héros. Il fallait croire qu'il n'y avait plus rien à sauver chez lui.

-9-

Victorieux, heureux et apaisés, nos héros s'apprêtent à retourner à la capitale où le Roi et la Cour les attendent, le cœur en fête. Ah, comme la princesse sera heureuse d'être délivrée du Monstre. Mais le château est encore loin, quelles terribles rencontres les attendent encore sur la route ?

Schwarz n'allait pas bien.

Il ne cessait de détourner les yeux et ne répondait plus que par monosyllabes. Quelque chose le perturbait. Mais Ciarán n'arrivait pas à comprendre quoi. Il ne se souvenait pas de cette nuit. Si tel avait été le cas, il aurait déjà essayé de finir ce qu'il avait commencé la veille. De plus, étant donné la fièvre de cheval et le délire qui l'avaient possédé, il ne faisait pas de doute que la veille n'était au plus qu'un amas sans logique de sensations dans son esprit.

Il ne savait pas ce qui le perturbait. Mais il ne se plaignait pas non plus. Lui aussi avait du mal à croiser le regard du chevalier, et à raison. Ce qui s'était passé cette nuit… Il n'aurait pas dû. Il avait profité de lui, incitant son désir, incapable de s'empêcher de refaire ce qui avait déjà ruiné sa vie.

Il l'avait violé, forcé à commettre un acte qui le répugnait tellement qu'il avait tenté de le tuer.

Il y avait d'autres solutions. Il l'avait toujours su. Il aurait pu utiliser la magie pour augmenter la température de la pièce, pour les plonger dans un bain de chaleur qui l'aurait fait suer. Il aurait pu tout simplement sécher les couvertures et le faire suer et si ça n'avait pas été assez se transformer en ours pour l'installer sur lui. Mais non. Il avait décidé de le forcer à s'accoupler avec lui. Il l'avait violé comme dix ans auparavant.

Schwarz s'était montré bon envers lui, il n'avait jamais protesté contre cette compagnie dont il ne voulait pas, ne lui avait jamais craché au visage que la magie lui faisait horreur, lui avait fait confiance au moment du combat. Il avait conversé avec lui, chevauché à ses côtés, partagé son pain sans même se montrer méfiant, et voilà comment il le remerciait. En le droguant pour profiter de son corps.

Que les dieux de sa mère le foudroient, car il était pathétique !

Le beau sorcier qu'il faisait, dirigé par les diktats de son corps, son esprit écrasé par ce flot de désir qui se réveillait dès qu'il le voyait. Lui qui se targuait d'avoir été un bon élève et un mage raisonné, quelle déchéance !

— Puisque vous êtes là, mon fils, pourriez-vous aller me chercher quelques fagots ?

Il releva la tête comme un enfant pris en faute. Il était en train de se morfondre à côté de la pauvre Wolke, se tournant les pouces comme un imbécile.

— Bien sûr, mon Père.

Il en profiterait pour chercher des herbes. Il n'y avait plus rien dans ses sacoches et il aurait beaucoup de sorts et d'enchantements à refaire quand il rentrerait à la tour. Puisque l'état du chevalier les immobilisait jusqu'au lendemain, autant qu'il emploie bien son temps.

Il ne s'était pas éloigné de trois pas que déjà Tod se lançait sur ses traces, jappant avec allégresse. La pauvre bête était étrangement attachée à lui. Il l'avait suivi déjà ce matin, la queue frétillante, gambadant à ses côtés comme si la journée passée et le voyage n'avaient pas été épuisants. Il n'arrivait toujours pas à comprendre comment une si fragile bête pouvait parcourir autant de lieues. Rien d'étonnant à ce qu'il ressemble à un squelette sur pattes.

La forêt autour de lui brillait des gouttes qui s'accrochaient encore aux branches. Le chant des oiseaux emplissait l'air. À travers les arbres, le ciel était d'un bleu splendide. Tout était plus clair, plus vif, lavé par l'orage. Et lui se sentait plus sale encore dans ce paysage. Mais il ne voulait pas y penser, alors il détournait les yeux, cherchant des herbes et des branches mortes.

Il ne trouva pas grand-chose, de la digitale, des asperges sauvages, de l'aubépine et quelques champignons. Il lui faudrait attendre de rentrer à la tour pour pouvoir enfin avoir de quoi travailler sereinement. Il passa à côté de l'arbre foudroyé et prit plusieurs beaux morceaux de bois dont il pourrait avoir l'usage pour des talismans et autres rituels.

Maintenant qu'ils étaient loin, sains et saufs, il regrettait de ne pas avoir pris l'autre corne du dragon. Il était évident qu'ils n'auraient pas pu la transporter sous l'orage alors qu'ils étaient incapables de monter, mais il soupirait en pensant au fait qu'elle pourrissait à présent au milieu des marais empoisonnés. La corne qu'ils avaient rapportée irait au Roi comme trophée et preuve de la mort de la Bête. Sans doute réussirait-il à persuader

sire Adelar d’en faire monter une partie dans la garde d’une épée, une autre dans la couronne et d’utiliser un dernier morceau pour protéger ses enfants. Et ce serait déjà beaucoup pour une seule corne. Mais en tout cas, ni Schwarz ni lui n’en verraient la moindre parcelle. Rien que de penser à tout ce qu’il aurait pu faire avec cette corne… les enchantements, les amulettes, les rituels, les sorts… Et il ne risquait pas d’affronter un dragon à nouveau.

Tant pis, il n’avait pas non plus besoin d’une corne de dragon pour vivre ou pour l’incruster dans son grand bâton.

La brise était fraîche, et quand il arriva à la lisière du bois, il ferma les yeux, humant l’odeur de terre humide sous le soleil. Lorsqu’il les rouvrit, il fut ébloui par le brasillement de la lumière sur le plus clair des lacs. Des marais aucune trace, juste une eau limpide à perte de vue. Il tourna la tête, la forêt n’était qu’un îlot perdu dans un désert bleu.

Il descendit sur la rive de sable et passa la main dans l’eau cristalline. Il la huma, puis la goûta. Elle était fraîche et douce, sans la moindre goutte de poison. Ils n’avaient pas tant avancé la veille, le poison aurait dû se répandre jusque-là. Et pourtant, c’était sans doute l’eau la plus pure qu’il ait goûtée de sa vie.

Dans le ciel bleu, de blancs petits nuages se chassaient paresseusement sous l’œil attendri du soleil. Autour de lui, il n’y avait que le bruissement de la brise, le pépiement des oiseaux et le clapotis calme des vagues léchant le sable. Sa respiration se cala naturellement sur celle de la nature et il ferma les yeux. Il avait chaud. Il était encore plein de crasse. Il se sentait sale et souillé. Et l’eau était si belle.

Il posa ses maigres récoltes sur le sol et commença à retirer ses vêtements. Il lui tardait de revenir au château où il pourrait enfin changer son linge et laisser d’autres le laver. Il défit sa tresse et enleva sa ceinture. Sur son corps à moitié nu l’air était froid, mais l’envie de plonger dans l’onde pure était plus forte. Il quitta ses chausses et s’avança.

L’eau était pis que froide, les glaces des montagnes environnantes, en fondant, venaient se jeter là. Mais il continua d’avancer, les yeux fixés sur la ligne scintillante de l’horizon, sans prêter attention au reste. Enfin, l’eau atteignit sa taille et il plongea, s’enfonçant dans la clarté glacée. Il remonta à la surface, gelé, mais souriant. Il y avait si longtemps qu’il n’avait pas nagé. Depuis qu’il était à la Cour, il avait dû renoncer à la mer et à ses plaisirs. Oh, il y avait bien le lac non loin, mais le vénérable et redoutable Sorcier Gris ne pataugeait pas dans l’eau face aux paysans effrayés. Il ne se

baignait à l’extérieur que pour ses rituels au plus noir de la nuit. Après tout, qui pouvait craindre un homme qu’il avait vu nu et sans défense à la lumière souriante du soleil ?

Il se laissa glisser sur le dos, contemplant le ciel, laissant ses soucis s’envoler vers l’éther. Tout était calme, à ses oreilles immergées, il n’y avait plus que le souffle de sa respiration et le tambour de son cœur. Il leva sa main, la laissant un instant masquer le soleil, les gouttes s’écrasant comme des larmes sur son visage.

Il ne pouvait pas revenir en arrière. Rien n’effacerait ni cette nuit ni ce qu’il avait fait. Et rien de ce qu’il ferait à présent, rien de ce qu’il dirait ne pourrait y changer quoi que ce soit. Jamais ce poussin ne pourrait revenir dans sa coquille. Il fallait aller de l’avant. Schwarz allait repartir. Il resterait au château le temps de recevoir sa récompense, de finir de panser ses blessures et il sortirait de sa vie. À jamais cette fois.

Quant à lui, il reprendrait son existence sereine au château. Oui, une vie calme et silencieuse. Paisible, monotone, prévisible. Il enseignerait à ses apprentis, il servirait le Roi, continuerait ses recherches et sa quête de savoir. Et plus jamais il ne serait tenté de céder à l’appel irrésistible et fou de cette peau dorée, à l’éclat de ses yeux bleus, à ce corps musclé… Ses nuits seraient solitaires, sans remords, sans passion.

Ard éclipsa le soleil, criant, ivre de liberté et du plaisir simple du vol.

* * *

Schwarz avait du mal à rester en place. Il se sentait encore faible, mais dès qu’il cessait de bouger, la honte, les remords, la culpabilité le possédaient, le poussant à se relever. Mais il n’y avait rien à faire dans la chaumière et Stern se passait très bien de sa présence irritante. L’ermite l’avait quitté après le repas, et s’il l’avait entendu un moment couper du bois, il n’y avait maintenant qu’un silence pesant, éternel, qui le laissait seul avec ses pensées.

Il avait essayé de s’entraîner. Il avait fait quelques passes, mais s’était bien vite arrêté, son épée tremblant entre ses mains au point qu’il craignait un accident stupide. Le sorcier avait raison, il était encore affaibli. Ce n’en était que plus frustrant, il n’avait rien à faire. Il craignait que même le ramassage de petit bois soit trop pour lui. Mais les murs de la demeure semblaient se refermer sur lui.

Il sortit. Tod l’avait une fois de plus abandonné pour tenir compagnie au mage. Il s’enfonça entre les arbres, cherchant à laisser derrière lui la cabane et ce qui hantait son esprit. Mais s’il perdit vite la trace de la clairière, ses souvenirs, eux, ne se laissaient pas distancer. Enfin si l’on pouvait qualifier de souvenirs ces images éparses qui s’écrasaient les unes sur les autres sans rime ni raison, remplaçant soudain le visage du sorcier par la gueule du dragon.

Il voulait fuir. Monter sur Stern et ne pas se retourner. Ne pas devoir se retrouver face à sa victime, son accusateur. Partir, rejoindre la capitale, prendre son dû et ne jamais revenir. Mais il n’avait jamais été un lâche. Il était resté la tête haute quand ils avaient coupé ses cheveux devant toute la Cour Impériale. Il avait affronté le regard de sa famille. Il n’était pas un lâche, il ne fuirait pas.

Le sorcier n’avait pas fui. Il s’était occupé de lui comme si de rien n’était, alors même que la honte et la peur devaient agiter ses entrailles. Quel homme n’aurait pas honte de ce qu’il avait subi cette nuit ? Qui n’aurait pas peur de celui qui lui avait infligé les pires outrages ? Lui-même se réveillait parfois, la respiration difficile, avec l’impression de sentir à nouveau le poids brûlant du fils de la Dame Noire sur lui.

Mais Ciarán lui avait parlé, comme si rien entre eux ne s’était passé, comme si cette nuit n’avait pas existé. Comme si ces marques sur son cou étaient dues à autre chose, un délire de son imagination fiévreuse.

La forêt se finit, abruptement, sur une fine bande de rivage et un lac immense et brillant. Un geignement l’amena à baisser les yeux. Tod le regardait avec curiosité depuis le sol où il était couché, à côté de vêtements qu’il n’eut pas de mal à reconnaître. Un bruit dans l’eau confirma ce qu’il craignait. Il se renfonça sous le couvert des arbres.

Le sorcier nageait comme un poisson dans l’eau, fendant les flots avec la grâce d’une de ces mythiques ondines, son corps blanc attirant les regards, contrastant avec ses cheveux d’ébène qui le suivaient comme des ailes noires, dessinant de belles arabesques mouvantes. Un sourire jouait sur ses lèvres tandis qu’il offrait son visage à la caresse du soleil. Il semblait plus jeune, son corps naturellement pâle et non camouflé par les peintures, il était plus musclé qu’il ne l’aurait pensé, les bras forts, le torse large. Il était de chair et de sang. Étrangement beau. Incroyablement désirable, réveillant un brasier dans ses parties honteuses.

Il devait partir. À quoi ressemblait-il à épier depuis les fourrés ! Il voulut se retourner alors que le sorcier revenait vers le rivage, enfin lassé de ses purifications. Mais il s'immobilisa. Lavé de toute peinture, le corps du mage était parcouru de cicatrices plus ou moins grandes, mais ce n'était pas ce qui avait retenu son attention. Son cou était marbré de violet entrecoupé de lignes de sang. Impossible de se leurrer sur ces marques. Impossible aussi de se méprendre sur ces bleus et ces demi-lunes carmin sur les hanches blanches.

Il s'enfuit. La honte était à peine rouge sur ses joues, mais le feu couvait dans ses veines, le désir de toucher ces marques, de repasser ses doigts contre ces petites cicatrices, de parcourir à nouveau son corps, de lui écarter à nouveau les cuisses pour s'enfoncer entre les chairs blanches, d'écouter ces cris qu'il avait oubliés, de voir ses yeux se perler de larmes…

Que le diable l'emporte, il devenait fou !

Il courut droit devant lui, sans même regarder où il allait, hanté par les images de ce corps qu'il avait déjà eu, qu'il désirait encore. Il entra comme si toutes les légions de l'enfer avaient été à ses trousses et referma la lourde porte, s'y adossant et fermant les yeux. Il faisait frais et, peu à peu, sa respiration se calma. Les images étaient toujours là, tourbillonnant dans sa tête, mêlées à la litanie cauchemardesque de la veille. Il inspira, tentant de les chasser, de se concentrer sur autre chose, sur cette odeur qu'il ne parvenait pas à reconnaître qui lui chatouillait le nez…

De l'encens.

La surprise lui fit rouvrir les yeux.

Il était dans une église, enfin une toute petite chapelle. Pas de vitraux, pas de sculpture, excepté un rustique crucifix sur l'autel que le soleil baignait de sa lumière, un encensoir, un calice de bois à peine ouvragé et une boîte toute simple. Une nappe blanche et propre était la seule décoration.

— Vous êtes venu vous recueillir, mon enfant ?

L'ermite Josef s'était relevé du sol de pierre et le regardait de ses yeux bleus presque blancs.

— Non, vieil homme. Dieu ne m'apprécie guère.

L'anachorète secoua la tête.

— Dieu aime tous ses enfants. Vous pouvez décider de ne pas l'aimer, mais lui ne vous abandonnera jamais.

Son rire sonnait comme un blasphème dans les murs saints de pierre, mais il ne pouvait s'en empêcher.

— Dieu m'a abandonné, l'ermite. Qui ne l'aurait pas fait ? Je suis un monstre, un fils du Malin. Je fus excommunié publiquement par l'Archevêque d'Aachen lui-même pour mes péchés.

Le père Josef secoua une nouvelle fois la tête, la tristesse accentuant ses rides.

— Sottises. Dieu vous a-t-il rejeté ? A-t-il tiré sur votre chemin des traits enflammés ? Fait descendre une armée d'anges pour vous conduire en enfer ? Dieu ne vous a pas abandonné, Chevalier, et nul n'a le droit de vous le faire croire.

Le sourire qui monta sur son visage était plus douloureux qu'une lance dans son flanc.

— Je n'ai besoin de personne pour savoir qu'il m'a repoussé, mon Père. Nul ne peut pardonner à un homme tel que moi.

Le vieux religieux reprit son avancée vers lui.

— Et qu'avez-vous fait, mon fils ?

C'en était assez, puisqu'il voulait qu'il étale sa souillure dans ces lieux sacrés, eh bien, soit.

— J'ai massacré les innocents comme les coupables pour quelques pièces, j'ai pillé les cadavres, j'ai menti, j'ai poussé ma sœur au suicide, je me suis parjuré, j'ai forniqué, j'ai renié mon père, j'ai même aidé à assiéger un couvent, faut-il que je continue, curé ?

Mais l'homme d'Église continuait d'avancer vers lui, sans peur, et la lumière du jour le suivait, jetant sur les quelques cheveux autour de sa tonsure un halo surnaturel.

— L'homme qui vous paie pour tuer est-il donc moins coupable parce que ses mains ne sont pas souillées de sang ? Cet empire est sans cesse secoué par la violence, est-elle uniquement de votre fait ? Quant au reste, pensez-vous être le seul homme à n'avoir jamais péché ?

Il tenta de reculer, mais il était toujours dos à la porte. Ses forces déjà maigres le quittaient, il avait du mal à respirer.

— Je suis un meurtrier, un débauché, que te faut-il de plus, ermite ? cria-t-il, d'une voix presque désespérée.

Mais le vieil homme était calme et s'était planté devant lui.

— As-tu donc vendu le Christ notre Seigneur pour trente deniers ? Car même à lui, il a pardonné, comment ne te pardonnerait-il pas ?

Il le fixait de ses yeux nuageux, vitreux, presque aveugles, et il avait l'impression qu'il pouvait lire dans son âme.

— C'est…

— Différent ? Pourquoi le serait-ce ? Notre Seigneur est mort pour nous sauver tous, et dans son infinie bonté, il juge, pardonne et aime tous ses enfants.

Le vieux sage le fixait toujours, attendant sa réponse, calme comme les eaux du lac.

Il resta là, hésitant, comme si la première parole, le premier pas risquait de le faire basculer.

— Peu… peu d'hommes pensent comme vous, mon Père.

Il y avait un nœud dans sa gorge, et il sentait les larmes monter à ses yeux, l'encens, sûrement, auquel il n'était plus habitué.

— Les hommes sont prompts à pécher. Prompts aussi à ignorer les paroles de notre Seigneur.

— Je…

Il ne savait plus quoi faire. Son cœur était éperdu d'espoir, mais une terreur horrible le clouait sur place. Une éternité d'errance, de solitude, de haine commençait à s'effriter.

— Voilà dix ans que…

Il s'arrêta, incapable de trouver les mots perdus depuis si longtemps. Le père lui sourit.

— Veux-tu que j'entende ta confession, mon enfant ?

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de se remettre à parler. La fièvre était revenue, faisant trembler ses muscles.

— Il y a dix ans que je n'ai pas confessé mes péchés.

— Dieu n'est pas un usurier pour s'inquiéter ainsi du temps qui passe, n'aie crainte.

Il tomba à genoux devant le prêtre.

— Je… je ne sais même pas par où commencer…

La main du vieil homme se posa sur sa tête, chaude comme la lumière du jour, et il ferma les yeux.

— Ce n'est pas grave, mon fils, Dieu t'entend et je t'écoute.

— Que Dieu me pardonne, car j'ai péché…

* * *

Ils étaient tous deux étrangement plus détendus.

Il était revenu du lac et n’avait trouvé personne dans la maison. Il s’était alors attelé à régler leur problème de bagages. L’armure pesait lourd et il doutait que Schwarz la reporte puisqu’il avait dû couper certaines des courroies pour l’en libérer la veille. Voilà qui les laissait avec de lourds et encombrants bagages. Quant à la corne de dragon, elle était acérée, grande et pleine de piques.

Au final, il décida de répartir l’armure en deux ballots et se résolut à envelopper la corne de diverses branches d’arbustes pour amortir les chocs. Normalement, s’il se débrouillait bien, il devrait réussir à l’accrocher derrière sa selle, ou, en dernier recours, la prendre devant lui.

Le chevalier rentra avec l’ermite et il remarqua de suite que quelque chose avait changé. Jusqu’à présent, il n’avait jamais été qu’un animal sous une peau d’homme, parfois calme, mais toujours là, prêt à s’élancer au moindre signe de conflit. Toute cette tension, cette rage avaient disparu. Il semblait plus jeune et plus vieux à la fois, calme.

Il ne lui posa pas de question. Ils conversèrent sans difficulté, donnant au père Josef des nouvelles du monde extérieur. Schwarz leur apprit que le roi Rüdiger de Wurtemberg était mort pendant l’hiver, laissant ses frères se disputer le trône qui devait revenir à son fils encore dans les langes. Le père Josef leur conta qu’un enfant du village de Strelitz avait miraculeusement recouvré la vue alors que ses parents l’avaient abandonné dans la forêt pour l’y laisser mourir. Quant à lui, il leur parla de la bataille de l’automne contre sire Eberhard von Demmin qui s’était rebellé contre le Roi.

À la nuit tombée, le chevalier annonça qu’il dormirait dans la chapelle et l’ermite le rejoignit pour passer cette nuit, comme beaucoup de précédentes, en veille, le laissant seul à côté du feu. Il aurait voulu travailler, il allait devoir, entre autres choses, réenchanter un coffre en rentrant et beaucoup de préparatifs étaient demandés, il aurait aussi pu tout simplement commencer à travailler sur un nouveau rituel ou sur les utilisations qu’il pourrait faire du Mot Sacré du froid qu’il venait d’apprendre. Mais il était encore fatigué par les événements de la veille et le repos lui permettrait de se remettre à travailler plus facilement.

Il s’efforça de ne pas rêver ; mais dans ses songes, ces yeux bleus le poursuivaient.

* * *

— Qu’allez-vous demander comme récompense ?

La question surprit Schwarz autant que Ciarán, les mots lui ayant échappé.

Ils étaient partis à l’aube et, depuis lors, ils chevauchaient à travers les terres sauvages.

Le chevalier le regarda un moment, perplexe.

— De l’or bien sûr. C’est pour ça que sire Adelar a fait appel à moi plutôt qu’à l’Ordre, parce que je lui coûterai sûrement mon poids en or, mais non la moitié de son Royaume et la main de sa sœur.

— Pas de terres, pas de titre ?

— Que ferais-je d’un titre ? Quant aux terres, je n’en voudrais pas même si on me les offrait. Je suis un mercenaire, je vais là où on me paie le mieux, quels serfs méritent un seigneur pareil ou ne se révolteraient pas contre lui ?

— Vous ne vous arrêterez jamais ?

— Quel suzerain voudrait de moi pour lige ? Non, de beaux ducats au tintement doux seront bien plus utiles, mon armure est en bien mauvais état.

Sur les routes, combattant jusqu’à l’épuisement, sans patrie, sans famille, sans foyer… C’était sa faute bien sûr, lui qui l’avait privé de son avenir au sein de l’Ordre, de sa famille et de sa terre.

— N’y a-t-il pas un endroit, quelqu’un qui vous attende ?

La tristesse se lut sur son visage.

— Non. Il n’y a qu’Ali qui m’attend au château et Wulfgar, le forgeron, qui attend son paiement.

Le silence était plus lourd à présent, et il en vint à souhaiter, juste pour un instant, que des bandits les attaquent. Ce qui n’arriva bien sûr pas, et heureusement, car ils n’étaient que deux et leurs montures étaient chargées.

— Et toi, Enchanteur, que te donnera le Roi ?

— Rien, je sers sire Adelar pour les cinq prochaines années encore.

Le chevalier était pour le moins étonné.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je ne sais pas, peut-être partirai-je dans de lointaines contrées apprendre l’Art qu’ils pratiquent dans le désert ou au bord de l’Indus. Peut-être resterai-je, peut-être irai-je fuir le monde comme le père Josef.

— Tu as mis ta vie en danger pour un homme que tu ne sers que quelques années et qui ne t’offrira rien en retour ?

— Sire Adelar est un homme bon, je respecte ses jugements et ai pour lui beaucoup d'amitié. Sans compter que je me suis engagé à le servir.

— Mais seulement pendant une période donnée ?

— Oui.

— Tous les sorciers font de même ?

— Non.

La Dame Noire avait lié des accords avec Adelar von Güstrow, en échange, elle avait donné au Roi un sorcier pour une durée de dix ans et à son fils l'occasion de faire ses preuves loin d'elle.

— Et toi, Sorcier, qu'aurais-tu préféré, la moitié du Royaume et la princesse ou ton poids en ducats ?

Il laissa l'ombre de sa mère se dissiper et sourit.

— J'ai déjà du mal à contrôler deux apprentis, que ferais-je d'un royaume, et quand pourrais-je faire de la magie s'il me faut en permanence régner ? Quant à la pauvre princesse Dagmar, je serais bien cruel de la séparer de son fiancé, et je ne doute pas qu'elle prenne les armes pour récupérer et le royaume de son frère et son premier fiancé.

— Et que ferais-tu avec ton poids en or ?

— Sûrement l'oublier dans un coin de la tour. Le Roi pourvoit à tous mes besoins et la nature au reste, cet or ne me servirait à rien. Ou alors si, j'affréterais une caravane pour partir au loin me chercher des roses des sables, de la myrrhe, de l'encens, des griffes de djinns… que sais-je encore. Sans doute embaucherais-je un mercenaire pour la protéger.

Schwarz souriait lui aussi.

— Je ne suis jamais allé plus au sud que Wittstock. Il me plairait pourtant de descendre par-delà les Alpes…

— J'ai été jusqu'en Toscane, jusqu'aux bords de la mer et…

* * *

Il avait l'impression que le voyage de retour avait été bien plus rapide que l'aller. Ni bandits, ni Égyptiens, juste le calme tranquille de leur victoire. Ils avaient chevauché en paix, côte à côte. Ils avaient même un peu parlé en chemin, essentiellement de ses voyages à travers le Saint-Empire, le sorcier découvrant le monde à travers ses mots. Il avait prudemment évité de faire mention d'Aachen ou de Schwanstein.

La nuit était déjà tombée sur la route, mais la ville était en vue, et ils avaient donc décidé de continuer. Le ciel était dégagé et la lune éclairait

doucement leur chemin. Les portes de la ville s'ouvrirent devant le Sorcier Gris et le Chevalier Noir et ils remontèrent la voie jusqu'au château. Pas de foule sur leur passage, pas de vivats, et il se doutait bien que nul ne les attendrait dans la cour.

Il avait tort bien sûr, il y avait malgré tout un comité d'accueil à l'intérieur du château. Le mage les avait prévenus par il ne savait quelle magie. Sire Sieghard était là avec quelques-uns de ses gardes, un peu plus loin, il y avait aussi les apprentis de l'enchanteur et, seul et à l'écart, Ali qui l'attendait.

Le chef des gardes s'avança et si la lumière des torches n'était pas mensongère, il souriait.

— Bon retour parmi nous, Chevalier Noir, Ciarán.

— Bonsoir, sire Sieghard.

Il mit pied à terre et flatta les flancs de Dunkenstern. La pauvre bête avait bien mérité du repos.

Sieghard vint vers lui pour lui donner l'accolade et s'il resta un instant surpris, il était quand même agréable d'être si bien accueilli.

— Le Roi est bien heureux de vous savoir victorieux.

Il leva les yeux vers le sorcier toujours en selle avant de reculer et continuer son discours.

— Il vous fait savoir qu'il vous recevra tous deux demain dans le grand hall après la messe devant toute la noblesse venue fêter la mort du Monstre.

Il lui donnerait la corne du dragon et le Roi lui offrirait sa récompense. Et il pourrait repartir. Le printemps était bien entamé dans tous les royaumes, même les plus montagneux, les guerres devaient déjà avoir repris, les attaques de bandits aussi, le travail ne manquerait pas.

— Alors, qu'il en soit fait selon ses volontés.

À côté de lui, Ali avait attrapé les rênes de Stern et le palefroi lui soufflait doucement dans l'oreille, heureux de retrouver l'écuyer.

— Ali vous guidera jusqu'à votre chambre, Chevalier Noir, et dame Roswitha m'a mandé de vous dire qu'un bain était prêt à votre intention.

— Bien.

L'attrait du bain lui fit presque occulter le spectacle qui se déroulait juste à côté.

Ciarán avait mis pied à terre lui aussi et était physiquement assailli par ses pupilles qui babillaient, enfin surtout Thorsten, à qui mieux mieux. Une

mère poule n'était pas plus pressée par ses poussins, mais il souriait, se laissant entraîner avec Wolke vers les écuries, loin de la cour, loin de lui.

C'était étrange de penser que c'en était fini, que cette nuit, il coucherait enfin seul, loin de la tentation, sans lui.

— Nous nous verrons donc demain, Schwarz, Ali. Bonne nuit.

Il regarda les hommes d'armes suivre leur capitaine et enfin se tourna vers son écuyer.

— Il s'est passé quelque chose en mon absence ?

Le maure continua d'étriller Stern, levant son seul œil vers son suzerain.

— Le Chevalier Blanc, Seigneur. Il est arrivé trois jours après votre départ.

Le blond sourit.

— Qu'il s'étouffe alors sur son écu, car c'est moi qui ai vaincu le dragon.

Le visage du maure s'éclaira lui aussi d'un sourire.

L'air était frais mais plaisant, un bain l'attendait et demain l'occasion d'humilier un chevalier de l'Ordre, il était de retour auprès de son écuyer, il était victorieux et étrangement apaisé. Que pouvait-on demander de plus ?

Le corps blanc du sorcier au sortir du bain. Rêve impossible, mais ô combien plaisant.

Il secoua ses pensées et aida Ali à rentrer Stern à l'écurie où il vérifia l'état de la paille, mais ne vit pas la moindre trace du garçon d'écurie, même s'il entendit des bruits et un glapissement de terreur derrière lui.

— L'armure est très abîmée, Seigneur.

— Je ferai parvenir un message à Wulfgar pour qu'il fasse venir l'autre et je lui renverrai celle-là.

Il laissa Ali prendre l'armure et le suivit dans le corps du château jusqu'à la tour où il logeait. Cette fois, son lit avait été préparé au dernier palier et une banquette éviterait qu'Ali n'abandonne son seigneur pour la nuit.

L'écuyer déposa les pièces d'armure et sortit du coffre une tenue propre.

Schwarz enleva sa cape et s'assit, face au borgne, son épée sur les cuisses.

— Je t'écoute, Ali.

— Les deux premiers jours ont été calmes. Puis le chevalier est arrivé. Et le père barrique est venu avec lui. Le Roi n'était pas heureux de les voir. Le chevalier était furieux. Le Roi lui a interdit de partir à votre poursuite. Il

l’a obligé à rester. Il est arrogant et peu assidu à la pratique des armes. Il est paresseux. Un mauvais guerrier.

Le maure secoua la tête.

— Le Roi prévoit un tournoi pour les noces de sa sœur, continua-t-il. Elles se feront prochainement, les avis ont été lancés.

— Alors, peut-être resterons-nous. Si le Chevalier Blanc y participe, je me ferai un plaisir de lui prendre si ce n’est la vie au moins le cheval et les armes. Autre chose ?

— Ruhe va mieux.

Le borgne s’arrêta, visiblement à court de nouvelles.

— Je déciderai donc demain de ce que nous ferons, déclara-t-il en se levant.

— Tout s’est bien passé avec le sorcier ?

Il s’arrêta immédiatement.

— Que veux-tu dire ?

— Les magiciens sont des bêtes vicieuses et mauvaises. J’aurais dû être avec toi, Seigneur.

Il se remit à bouger.

— Pas lui. Le sorcier est un homme bon.

Ali posa la main sur ses sabres, le visage grave.

— Permets que j’en doute, Schwarz. Ils sont plus rusés que des serpents et savent rester si longtemps immobiles qu’on les oublie, mais ils finissent toujours par mordre. Crois-moi, j’en ai gardé le souvenir, dit-il en désignant son œil blanc.

— Il est… différent. Mais qu’importe.

Le borgne baissa la tête, acceptant de laisser glisser le sujet et se tourna pour le conduire jusqu’aux bains.

À la porte de bois, derrière la cuisine, deux serves attendaient sa venue. Elles avaient dû travailler aux fourneaux et aider à porter les seaux d’eau brûlante, car leurs chemises étaient délacées et leur peau couverte d’une fine couche de sueur.

— Bonsoir, Chevalier, dit l’une d’elles en minaudant. Nous sommes là pour veiller à vot’ confort.

— Tu peux partir, Ali.

Son écuyer inclina la tête, remit le linge de son sire à qui de droit et partit sans dire un mot.

— La dame Roswitha l’a dit que si vous avez besoin de plus de chaud, on vous en r’mettra, continua-t-elle, lui ouvrant la porte.

Il pénétra dans la pièce où un grand baquet cerclé de fer siégeait sur une estrade de bois. La vapeur et la chaleur emplissaient l’air.

— On va vous déshabiller maint’nant, Messire.

Celle qui parlait sans cesse était blonde et plantureuse. Elle se tenait cambrée en arrière comme si elle pensait que sa poitrine n’attirait pas encore assez l’œil. Elle était aussi en train de le caresser, visiblement sûre de ses charmes et de son droit de poser les mains sur sa personne.

— Et valà, Messire, comme au jour de vot’naissance. Enfin, en bin plus gros, ajouta-t-elle en regardant son entrejambe avec un sourire entendu.

Il ne lui prêta pas attention, montant sur l’estrade pour pénétrer dans l’eau chaude. Ses muscles se dénouèrent immédiatement, il inspira avidement l’odeur propre de lavande et, s’adossant contre le bois, ferma les yeux.

—Vous voulez qu’on vous y lave tout d’suite ?

Il voulait surtout qu’elle se taise.

— Non, parce qu’on peut attendre un brin qu’vous vous trempiez. On peut même vous t’nir compagnie, vous savez.

Il rouvrit les yeux. Elle était montée sur l’estrade, la chemise dévoilant à présent complètement son sein droit, la bouche en cœur, les cheveux dénoués.

— Non.

— Ben, ça attendra donc.

Non, ça n’attendrait pas. La vue de sa chair offerte lui déplaisait. La sueur au-dessus de sa lèvre, son corps mou et rose. Non.

— Z’êtes pas très causant, hein ?

Elle en était à réajuster sa chemise. Ses lèvres roses et charnues bougeaient sans cesse et il supposait que beaucoup d’hommes ne l’avaient prise que pour la faire taire.

— Comme vot’ écuyer, quoi. D’ailleurs, j’ai jamais su, l’est muet ? Non, parce qu’Hilda l’a dit qu’elle l’avait vu parler à Thorsten, mais Janika m’a juré ses grands dieux qu’il était muet et qu’y d’vait pas parler not’langue et…

— Sortez.

— Qu’il doit… Vous voulez qu’Ana sorte ?

Il posa sur elle un regard froid.

— Sortez toutes les deux.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il la réduisit immédiatement au silence.

— Dehors.

L'autre serve la prit par le bras et l'entraîna vers la porte.

— Nous attendrons qu'vous ayez fini, Messire.

La porte de bois se referma sur les grognements de la blonde.

— Pour qui qu'y s'prend ! J'va voir l'Thomas, lui au moins, y met pas dehors et…

De toute évidence, elle avait été voir ailleurs et le calme tomba enfin sur la salle de bain. Il ferma à nouveau les yeux, renversant la tête dans l'eau. Il se laissa exister pendant de longues minutes, le silence surréel de l'eau murmurant à ses oreilles, le corps détendu, les muscles dénoués. Il s'était rarement senti aussi bien, corps et esprit au repos.

Finalement, il se releva et chercha des yeux le savon que les serves avaient abandonné derrière elles. Il commença à se laver, enlevant la crasse, la poussière et la sueur du voyage. Dédaignant l'étrange pot d'onguent qui avait été placé près du baquet, il lava ses cheveux au même savon. Puis, bien décidé à tirer profit de l'eau encore chaude, il s'adossa à nouveau aux planches de bois.

Il essaya de ne penser à rien, de somnoler dans la chaleur au milieu du clapotis tendre que faisait l'eau au moindre de ses mouvements. Bien sûr, il échoua, plusieurs pensées accaparaient son âme : le tournoi, le Chevalier Blanc, la récompense, son armure et Ciarán.

Il n'avait toujours pas parlé au sorcier de ce qu'il lui avait infligé cette nuit-là. Le père Josef lui avait conseillé de confesser son crime au mage et de le supplier de l'absoudre. Il n'avait pas pu se résoudre à le faire. Il ne savait pas ce qu'il craignait, après tout, il était impossible que l'enchanteur ait oublié pareil traumatisme, mais il craignait d'en parler, comme si le fait de ne pas le mentionner pouvait suffire à le faire disparaître.

Mais là tout de suite, ce n'était pas le problème qui avait pris possession de son esprit, non, c'était une image, une situation qui s'était imposée à lui et contre laquelle il tentait vainement de lutter. Ciarán au bain. Il ne doutait pas que le sorcier, las de toute la poussière du chemin, ne veuille se nettoyer lui aussi et cette situation mettait en lui mille images, mille bruits, mille odeurs qui affolaient ses sens.

À présent qu'il l'avait vu nu dans le lac, il lui était tellement facile de l'imaginer entrant dans l'eau brûlante, la chaleur glissant sous sa peau d'albâtre une teinte rose et délicate. Ses longs cheveux noirs flotteraient à la surface comme un éventail de soie, ses yeux gris alanguis de plaisir se voileraient sous le rideau de ses cils et de sa bouche rose s'échapperait un soupir mélodieux et parfumé. L'eau lécherait avec plaisir ses tétons d'un rose si pâle, sa rigidité habituelle remplacée par la langueur chaude du bain.

Il poussa un grognement frustré. Il n'arrivait plus à oublier cette idée, et penser qu'en ce moment même, quelque part plus loin, le sorcier pouvait être dans cette même situation n'arrangeait rien. Il aurait voulu le tenir ici, dans le baquet bien assez grand pour deux et le prendre contre lui, lécher l'eau tiède sur son épaule avant de plonger ses mains vers son sexe pour le faire gémir. Il aurait voulu voir ses joues déjà empourprées devenir rouges de plaisir et de gêne. Il s'arrêterait alors, sortant ses mains de l'eau pour lever son visage vers lui et le regarder lui sourire avant de l'embrasser, mordant ses lèvres, pénétrant sa bouche pendant qu'il s'agripperait à ses épaules pour ne pas tomber. Il voulait…

Sa main était sur son sexe dur et érigé et il ne se rappelait pas à quel moment il avait commencé à se donner du plaisir. Il ne servait plus à rien de lutter, alors il s'abandonna à ce rêve brûlant, attrapant Ciarán avec passion, le pénétrant d'une seule poussée et le guidant vers un plaisir bruyant au milieu des vagues que leurs deux corps poussés l'un contre l'autre provoquaient.

L'eau du bain était souillée et Schwarz avait pris sa décision. Il ne participerait pas au tournoi. Il prendrait sa récompense et partirait. Le sorcier était bien trop dangereux.

-10-

Réjouissons-nous, car enfin le Royaume et la belle princesse sont saufs. Le dragon a été terrassé, le danger est écarté, le peuple est en liesse, les cloches sonnent à la volée. Le Roi reçoit les vaillants héros et leur offre une splendide récompense, mais qu'acceptera donc le chevalier pour récompenser ses exploits ?

Ciarán était en train de revêtir ses plus beaux habits. Ils étaient arrivés la veille, presque sans témoins, et il ne doutait pas que les gens ne racontent vite que le sorcier avait par magie fait revenir le victorieux chevalier au sein du château. Certains y croiraient, d'autre pas. Toujours était-il que le Sorcier Gris se devait d'impressionner lorsqu'il arriverait derrière le chevalier, portant la corne du dragon, pliant le genou devant le pouvoir du roi Adelar. Ce jour marquerait l'histoire du Saint-Empire et il fallait que le mage du Roi en soit digne.

La veille, Aloys, béni soit-il, avait préparé un bain pour l'accueillir. Il avait donc pu enfin perdre cette impression horrible de saleté qui ne l'avait pas quitté depuis le début de leur voyage. Il avait lavé ses longs cheveux, chassé de son esprit l'ombre nue et tentante du chevalier et laissé à son apprenti la charge de les peigner pendant qu'il leur narrait leurs aventures. Les yeux de ses deux élèves étaient emplis d'admiration et d'une pointe d'envie quand il leur contait le combat contre le dragon, et il dut répondre à une infinité de questions avant de pouvoir enfin les envoyer au lit. Lui-même avait sombré très peu de temps après dans un sommeil profond dont, chose étrange, il ne se souvenait plus les rêves qui l'avaient visité.

Il s'était réveillé peu avant l'aube, enfin reposé et prêt à affronter la Cour et le départ du Chevalier Noir.

Il était soulagé de cette séparation. L'homme réveillait chez lui des instincts animaux et vils dont il ne voulait pas. Il le rendait imprévisible, impulsif et l'éloignait de ce qui était véritablement important : la magie. Quand il ne serait plus là, son corps cesserait enfin de lui imposer ces pulsions indignes d'un homme de son âge et il pourrait chercher paisiblement une solution pour réparer tout le mal qu'il lui avait fait. Mais tant qu'il était là, il se sentait sans cesse parasité par des considérations

indignes et son esprit était trop souvent occupé par lui, hanté par son image. Il était grand temps que cela cesse.

— Thorsten ! Rends-moi ça immédiatement !

Les bruits de course et les cris au-dessus de sa tête le tirèrent de ses réflexions. Il ne lança qu'un mot.

— Thorsten !

Le ton était suffisant et le bruit cessa, le laissant reprendre son activité. Aloys descendit avec rage l'escalier, pestant contre son cadet, tenant à la main sa dague à manche d'ivoire sculpté.

— Dis à Thorsten de nettoyer et me descendre mon bâton, Aloys, et viens t'asseoir près de moi que je tresse tes cheveux.

L'adolescent obéit. Cette fois-ci, il ne portait que de sobres robes noires, sans aucun bijou. Aujourd'hui, rien ne devait détourner les yeux de l'assistance du Chevalier Noir et du sorcier que le Roi avait envoyés tuer le dragon. Pour l'occasion, il avait sorti l'une de ses plus coûteuses tenues dont la tunique du dessus était teinte d'indigo et rebrodée de fils d'argent. Il avait accroché à son diadème d'argent perles et petits diamants qui scintillaient dans ses cheveux de jais et retenu sur le devant deux de ses mèches dans deux globes d'argent finement ciselés. Il ne lui restait plus qu'à finir de repeindre son visage d'une pâleur surnaturelle et il serait fin prêt à paraître auprès du chevalier.

Il avait fait nettoyer et cirer la corne pour qu'elle brille de noirceur au milieu de l'assemblée. Mais pour l'heure, il devait aller assister à la messe en compagnie de leurs majestés.

— Prends le couteau qui est sur la table, ordonna-t-il à son élève en tressant ses longs cheveux blonds.

— Ah ! Il est glacé ! s'exclama Aloys en enveloppant la main dans sa manche pour pouvoir s'en saisir.

— Exact. Qu'ai-je donc fait pour obtenir ça ?

Il se leva, observa la tenue de son apprenti d'un œil critique, prit le bâton que lui tendait son plus jeune élève et, satisfait, se tourna vers le blond.

— Il y a un symbole gravé sur la lame, j'imagine que c'est le Mot Sacré du froid.

Il récompensa son élève d'un sourire.

— Bien. Mais si c'est sur la lame, pourquoi toute la dague est aussi froide ?

Aloys reporta ses yeux vers l'objet, le tournant plusieurs fois, les sourcils froncés.

— Parce que la lame et le manche sont en métal et que le métal transmet le chaud et l'froid.

— Le froid, Thorsten, mais oui, c'est la bonne réponse.

Le rouquin montra toutes ses dents saines et blanches et en profita pour railler son camarade, ce à quoi le sorcier mit un terme d'une tape sur la tête.

— Les métaux, comme toutes les choses vivantes, subissent l'effet des températures, à grande chaleur ils fondent, mais s'ils gèlent trop, ils cassent. Rappelez-vous que même la pierre peut exploser sous un froid ou une chaleur trop intense. Seules quelques créatures magiques possèdent des corps à même de lutter contre certaines températures.

— Comme le dragon, ajouta Aloys, soucieux de ne pas paraître stupide, alors qu'il reposait précautionneusement la dague sur la table.

— Exactement, Aloys. La corne de dragon que le chevalier offrira au Roi résiste à toutes les températures chaudes, mais au contraire, elle fondra face à un froid trop insistant.

— Et les écailles de dragon ?

Les yeux bleus de son élève étaient levés sur lui, brillant, comme toujours, d'une féroce envie d'apprendre et d'un jour réussir à l'impressionner.

— Une fois séparées de la chair du dragon, elles deviennent cassantes et fines comme le verre, mais elles protègent en effet de la chaleur. Cependant, si elles restent sur le dragon à sa mort, elles se putréfient dans les deux jours suivant le trépas.

— Pourquoi ?

Aloys buvait ses paroles, mais Thorsten avait déjà pris le couteau et commencé à jouer avec, le faisant passer de main en main pour éviter que le froid ne le brûle et prévoyant sans doute quelque mauvaise blague.

Il reprit sa dague des mains de l'enfant et la rangea dans un linge avant de l'enfermer dans une de ses cassettes.

— La magie inonde le corps du dragon pendant sa vie, irriguant tous ses membres et même ses écailles. Quand il meurt, elle disparaît, et, privées d'irrigation, les écailles deviennent verre ou bien la pourriture de la chair, accélérée par le venin présent dans le sang, les touche à leur tour. Mais le traité de frère Luc d'Ostie l'explique beaucoup mieux. Tu pourras le

consulter à ton aise ce soir. Thorsten, il t'est interdit de prendre ce couteau sans ma permission, à présent partons.

Il secoua la tête en contemplant les boucles folles de son plus jeune élève et commença la marche vers la chapelle royale. Dès qu'ils eurent passé la porte du verger, il sentit leurs yeux sur lui. Il releva la tête, sûr de la perfection de chacune des mèches de ses cheveux, et avança sans les regarder. Il rendit leur salut à ceux qui, plus nombreux qu'avant, osèrent le saluer et pénétra dans la fraîcheur de la chapelle. Il se signa et avança vers le Roi qui discutait comme à l'accoutumée avec le capitaine des gardes.

— Majesté. Sire Sieghard.

— Ciarán.

Adelar lui sourit et le regarda de pied en cap.

— Eh bien, je vois que le dragon n'a pas réussi à roussir un seul de tes cheveux, Sorcier.

Il répondit doucement au sourire du Roi.

— Un triomphe, Majesté, que je dois uniquement au Chevalier Noir. Sans lui, il ne fait aucun doute que plus que ma chevelure aurait été sacrifiée.

— Alors aujourd'hui, nous remercierons d'autant plus Dieu de nous avoir envoyé sire Schwarz. Et bien sûr nous prierons pour avoir beau temps pour les noces de ma sœur. Ce galopin de Thorsten a déjà dû dire que nous aurions un tournoi à la Saint-Jean pour fêter les noces de Dagmar. Sieghard, le pauvre, devra défendre les couleurs de son épousée contre maints chevaliers. J'ai envoyé des messagers faire part des noces et du tournoi aux quatre coins du Saint-Empire. Mais tu leur montreras ce que vaut un chevalier de Mecklembourg, n'est-ce pas mon frère ?

— Majesté…

— Allons, Sieghard, faut-il donc que j'attende les noces pour qu'enfin tu m'appelles frère, alors que nous avons joué dans cette même cour et pris les mêmes coups de badine ?

L'énorme capitaine baissa les yeux.

— Qu'il en soit fait comme vous voudrez… mon frère.

— À la bonne heure. Mais, dis-moi, Ciarán, penses-tu que nous assisterons à un duel de sorciers à l'occasion du tournoi ?

— J'en doute, Majesté, je n'ai entendu parler d'aucun magicien briguant ma place à vos côtés. Quant au tournoi, Thorsten m'a déjà fait part

de sa joie et son envie d'y assister. Je commence à craindre de ne pouvoir faire un enchanteur de ce petit, il se pâme devant armes et armures.

— C'est de son âge, voilà qui lui passera. D'ailleurs, penses-tu que le chevalier restera au tournoi ?

— Honnêtement, Sire, je ne sais. Je crains qu'il ne préfère changer toujours de lieu.

— Voilà qui est fort dommage, la joute contre Sieghard avait été plaisante et j'aurais voulu le revoir en action.

Le Roi marqua un temps d'arrêt et jeta quelques coups d'œil discrets à l'entour.

— Je t'avouerai, Ciarán, qu'il ne me déplairait pas qu'un tel homme entre à mon service. Je lui laisserai le choix de sa récompense, mais s'il venait à me demander des terres, je les lui accorderais de bonne grâce, et qu'importe ce qu'en pensent l'Empereur, l'Archevêque d'Aachen et Sa Sainteté le Pape.

Il resta un moment interdit, mais cacha sa surprise.

— Sire Schwarz est un homme fort et courageux.

— Et qui a tenu parole. Qu'en penses-tu, Sieghard ?

— Sa loyauté reste encore à prouver, Maj… mon frère.

— Enfin, nous verrons, car voici ma Reine qui arrive et je crains qu'elle ne vous arrache immédiatement à moi, Ciarán. C'est à se demander si elle n'est pas jalouse du temps que je passe avec vous.

Il se tourna pour accueillir la souveraine.

— Majesté.

— Enfin de retour, Ciarán.

Elle lui attrapa le bras et l'emmena loin du Roi vers la statue de Sainte-Cécile à l'abri dans un renfoncement du mur.

— Aloys s'est-il bien occupé de vous en mon absence ?

La Reine sourit et secoua la tête.

— Oh, oui, oui, il est venu chaque jour me voir pour s'enquérir de mon état et il notait chaque parole que je lui disais sur un parchemin, il me surveillait plus que mes propres chiens. Enfin, il fut charmant et dévoué, et je ne doute pas qu'il fasse un bon sorcier… quand il aura fini son apprentissage cependant. Thorsten aussi s'est montré très prévenant, il n'a fait tourner mes suivantes en bourrique que hors de mes appartements pour ne pas me déranger. Ils ont tous voulu faire honneur à leur maître en son absence, conclut-elle en lui prenant la main.

— Vous m’en voyez heureux.

— Puisque l’abbé Bertram n’est pas encore arrivé de l’abbaye, il me faut me saisir de l’occasion, et puisse le Seigneur me pardonner, mais il faut que je vous demande quelles mesures sont à prendre, sorcier, pour que ma bonne Dagmar dont nous préparons en ce moment même les épousailles ait un mariage heureux.

La princesse, arrivée en même temps que la Reine, était aux côtés de son fiancé, discutant avec son frère, souriante et comblée.

— Peu de choses en vérité, dame Helmine. Sire Sieghard est un homme bon et loyal, il y a peu à craindre qu’il ne délaisse la princesse pour autre chose que la guerre, elle est jeune, d’une lignée fertile, quelques charmes pour aider à donner un enfant à son époux ne peuvent pas faire de mal, nous les placerons sous sa couche le soir de ses noces. Quant au reste, ils sont tous deux en bonne santé, il n’y aura qu’à enterrer sous un sapin une pièce d’or pour leur assurer prospérité et longévité, et le reste, Madame, est entre les mains du Seigneur, conclut-il en lui rappelant l’endroit où elle se trouvait.

Mais la souveraine ne rougit pas, préoccupée comme elle l’était.

— Eh bien donc, nous ferons tout cela, je veux que Dagmar soit l’épouse la plus heureuse du Royaume et je crains le jour où, déjà, elle devra nous abandonner pour aller dans les terres que le Roi donnera à sire Sieghard. Le temps sans elle me sera bien long…

— Contre cette affliction, hélas, Madame, même un sorcier de ma trempe ne peut rien, un dragon est plus facile à vaincre que l’absence d’un être cher.

— Ah, mieux vaut ne pas y penser, ce moment viendra bien assez tôt. Oh non, voilà l’insupportable Clothaire. En voilà un dont je ne regretterai pas le départ et s’il pouvait emporter avec lui le père Traugott, je remercierais tous les saints de Mecklembourg par une messe pour chacun d’entre eux.

Ciarán regarda avancer vers eux le chevalier inconnu et le père dont les robes noires chaloupaient comme un tonneau en pleine mer. Brun, haut de front, grand, de visage agréable, mais l’expression arrogante, le Chevalier Blanc semblait scintiller dans la pénombre de la chapelle.

Le chevalier s’inclina devant la Reine, suivi par l’homme d’Église qui fit une difficile tentative de l’imiter compte tenu de sa bedaine.

— Majesté.

— Sire Clothaire, mon Père, le bon jour à vous.

— Le père Traugott m’a fait savoir que vous aviez apporté avec vous d’Anklam une relique des plus saintes et des plus sacrées, un fragment de la Vraie Croix. Me ferez-vous l’honneur de me la montrer ?

Le Chevalier Blanc l’ignorait avec toute la grâce du monde, il aurait pu n’être qu’un pan de mur qu’il ne l’aurait pas traité autrement. À ses côtés le prêtre exultait, une grimace censée être un sourire enlaidissant encore plus son faciès porcin.

— Hélas, je sens ce matin mon état bien trop faible et me vois obligée de rester là, de peur de devoir retourner m’aliter. Mais le père Traugott se fera un plaisir de vous y conduire et son sermon sera bien plus éloquent que tout ce que j’aurais pu dire à ce propos. Je suis fort lasse, je crois que l’enfant aspire à naître vite. Qu’en pensez-vous, Ciarán ?

Et la Reine tourna le dos au chevalier pour s’adresser au sorcier. Il vit son visage se figer de rage et ses poings se serrer. Il vit aussi la moue de supériorité finir par s’afficher avant qu’il ne reprenne bonne figure et ne s’incline devant la suzeraine et ne prenne congé, son religieux de compagnie glapissant à voix basse que c’était un scandale et preuve de quelque diablerie.

— Je pense, Madame, qu’il vous reste encore quelques mois avant d’être délivrée de ce beau fardeau et qu’il vous faudra être patiente comme vous le fûtes pour le prince Karsten.

— Pourtant, il me semble que je suis bien plus fatiguée que la première fois.

— Vous vous en plaigniez déjà alors. Vous avez, je pense, simplement oublié, ravie que vous étiez par la naissance de votre fils.

— Sans doute avez-vous raison… eh bien, la Vraie Croix ne l’intéresse pas autant que mon époux, semble-t-il… continua-t-elle en se tournant vers le Chevalier Blanc qui, quelques pas plus loin, s’imposait auprès du Roi.

— Ah, et voilà encore cette pauvre Dörthe…

En effet, la jeune dame avait rejoint le groupe.

— Elle a jeté son dévolu sur sire Clothaire… Elle aurait mieux employé son énergie à persuader mon mari de la laisser épouser un cheval.

Dame Dörthe avait commencé à minauder. Enfin, aussi bien qu’une demoiselle de bonne famille élevée dans un royaume reculé du Saint-Empire pouvait le faire, donc forcément mal pour un chevalier venu tout droit de la Cour Impériale.

— Un Chevalier Blanc peut épouser des filles de roi, même celle de l'Empereur, que pense-t-elle donc accomplir ? Au moins avec lui n'y a-t-il pas à craindre que la pauvre enfant se retrouve en situation délicate…

Ils observèrent un moment le manège de la damoiselle jusqu'à ce que, pris de pitié, sire Sieghard finisse par la raccompagner vers dame Roswitha.

— La peste soit de ce Chevalier Blanc ! Savez-vous que depuis son arrivée, nous n'avons plus soupé que de ses exploits ? Dame Roswitha m'a dit qu'il avait menacé d'excommunication le pauvre Isodore s'il ne chantait pas ses hauts faits. Au moins ce soir, aurons-nous le plaisir de vous entendre à nouveau, Ciarán. Il me tarde de savoir comment cette Bête horrible périt.

— Vous le narrer sera donc pour moi un plaisir autant qu'une obligation.

Dame Helmine lui adressa un nouveau sourire, mais déjà l'apparition de l'Abbé fit taire l'assemblée.

La messe fut longue, mais Ciarán endura le rituel avec stoïcisme, ignorant les regards mauvais que lui lançait le père Traugott. S'il l'avait pu, le religieux l'aurait excommunié lui-même sur-le-champ. Quand il s'approcha de l'autel pour communier à son tour, il vit le saint homme prêt à crier au blasphème, l'écume aux lèvres.

Au sortir de la chapelle, cherchant ses apprentis, il fut hélé par un groupe de nobles et influents seigneurs de Mecklembourg. Si certains étaient les habituels conseillers du Roi, d'autres étaient plus rarement à la Cour. C'était le cas pour le baron Gustav von Rilker que le Roi avait placé à la tête de Demmin à l'automne dernier et qui venait de l'appeler.

— Sire Gustav, Messires.

Sire Gustav, bien portant malgré ses cinquante ans déjà passés, lui sourit avec amitié. L'homme avait visiblement été impressionné par ce qu'il avait fait lorsqu'ils avaient donné la charge sur le château de Demmin et la course qui s'était ensuivie à la poursuite du traître Eberhard. Depuis, il le traitait avec respect et même cette amitié bourrue qu'il avait pour son Roi.

— Maître Sorcier, vous pourrez sans doute répondre à ma question. A-t-il donc fallu beaucoup de magie pour vaincre le dragon ?

— Cela dépend, Messire, contre le dragon toute magie est inutile puisqu'elle se volatilise avant même de l'atteindre. Mais pour se protéger du souffle de feu de la Bête, oui, il a fallu de la magie.

— Mais vous avez pu le faire ?

— Oui, j’ai enchanté l’armure du chevalier pour que les flammes ne puissent l’atteindre.

— Voyez, exactement ce que je disais. Nul besoin de leurs bondieuseries pour vaincre un bestiau pareil. Un homme courageux et habile, un brin de magie, et le tour est joué. Pas la peine de morceler le Royaume et de livrer la princesse à un bellâtre venu d’Aachen et de donner encore plus de pouvoir à l’Ordre.

— Mais taisez-vous, Gustav ! C’est l’excommunication s’il vous entend ! s’empressa de dire sire Waldemar, dont les terres bordaient les siennes. Et dois-je vous rappeler que cet homme fort et courageux fut lui aussi un membre de l’Ordre avant qu’ils ne l’en chassent.

— Justement, ils l’ont chassé, excommunié, maudit et pourtant, il a tué le dragon. On n’a donc pas besoin de leurs merdeux pour se débrouiller ! Qu’en pensez-vous, Sorcier ?

— Le Chevalier Noir est un homme… exceptionnel, peu auraient été capables de faire ce qu’il a fait, peu auraient eu son courage…

— Oui, oui, je n’ai pas dit non plus que le premier pécore venu pouvait le faire, hein ! Mais l’important est que c’est faisable. Sans eux.

Les honorables seigneurs commencèrent alors à parler tous en même temps et Ciarán préféra les quitter, il était temps qu’il aille chercher ses apprentis et rejoindre Schwarz pour présenter au Roi leur victoire.

Il n’eut pas à aller loin, car Aloys l’attendait, la corne enveloppée dans un beau linge blanc entre les mains, sa mère à ses côtés.

— Dame Roswitha.

— Bonjour, Ciarán, le chevalier attend dans l’écurie avec son écuyer que toute cette foule soit enfin dans le grand hall. Allez donc les rejoindre, que je puisse un peu houspiller tout ce monde.

Il préféra sagement obéir à la maîtresse en second du château et pénétra dans l’ombre chaude et pour le moins odorante des écuries. Il entendit piaffer Dunkenstern, et la voix profonde et chaude de Schwarz s’éleva, toujours douce quand elle s’adressait à son palefroi.

Il alla vers lui. Se laissant pousser par le désir de le revoir.

Schwarz n’avait pas revêtu son armure, sans doute trop abîmée pour être présentable devant une telle assemblée, mais il n’en restait pas moins impressionnant, sa tunique noire et sans manches ouvrait sur des bras musclés et puissants que deux larges anneaux de sombre métal enserraient.

La sobriété de sa tenue où seul son emblème était brodé ne faisait que marquer plus encore la beauté parfaite de son visage.

Il se retrouva soudain prisonnier de ces deux yeux bleus et sentit ses joues s'empourprer de gêne et peut-être de plaisir.

— Ciarán… bonjour.

Si l'endroit n'avait pas été si sombre, il aurait juré de l'avoir vu rougir, mais sans doute ne faisait-il que transposer sur lui les sentiments qui l'agitaient.

— Bonjour… Schwarz.

Il était ridicule, loin de lui et pourtant plus embarrassé encore qu'une pucelle le jour de ses noces, cherchant ses mots.

Le silence était étrangement pesant alors qu'il s'installait sur eux.

Un mouvement attira son œil et il vit l'écuyer du chevalier s'interposer entre eux et le regarder avec méfiance, le bouclier à la main. L'homme était imposant lui aussi. Vêtu de couleurs éclatantes, les bras nus, il exposait avec fierté ses cicatrices et la blancheur laiteuse et dérangeante de son œil mort. Le guerrier d'une belle trentaine d'années le toisait avec une défiance mâtinée de haine.

— Ali.

La voix de son suzerain était sans appel et il se retira, mais son œil resta fixé sur lui.

— Excuse-le, il ne porte pas les sorciers dans son cœur.

Il inclina la tête, acceptant ses excuses. Il n'arrivait pas à trouver quelque chose à lui dire et il sentait sur lui les regards d'Ali et d'Aloys. Étrangement, aucun de ses apprentis n'avait mentionné l'écuyer dans leur récit de ce qui était arrivé en son absence. Peut-être parce qu'ils étaient trop pressés de l'entendre parler du dragon. Mais le silence durait toujours et il voulait lui parler tant qu'il le pouvait encore.

— Le Roi souhaiterait vous donner des terres et vous avoir à son service.

Les mots étaient sortis seuls, mais la surprise sur le visage de Schwarz était suffisante.

— Il acceptera votre décision quelle qu'elle soit, mais il apprécierait un homme tel que vous comme vassal.

Pourquoi lui parlait-il de ça, alors qu'il voulait qu'il parte, qu'il savait qu'il ne fallait pas qu'il reste ? S'il restait au service du roi Adelar… Même s'il lui donnait de lointaines terres, il reviendrait chaque année rendre

compte à son suzerain et il le verrait. Il resterait dans son esprit, comme un poison dans son corps le rongeant de l'intérieur. Mais s'il restait et qu'il devenait vassal du Roi de Mecklembourg, il retrouverait cette stabilité, cet honneur, cette vie qu'il lui avait volée. Si grâce à cela, il pouvait réparer le mal qu'il avait fait… Mais non, à quoi bon se leurrer, il voulait juste le garder près de lui, il voulait continuer à le voir dans l'espérance qu'un jour, il pourrait à nouveau s'inviter dans son lit.

Dieu, il était pathétique.

* * *

Il n'avait pas assisté à la messe. Il n'y avait pas été convié et, même dans le cas contraire, il se méfiait de ceux qui se disaient hommes de Dieu. Peu nombreux étaient ceux qui, comme le père Josef, faisaient montre de la même foi et humilité. Il avait été jugé par des hommes qui se croyaient saints et l'avaient renié. Il n'avait pas envie de provoquer une guerre au sein même du château d'Adelar. La petite flamme qui avait été rallumée dans son cœur était pour l'instant un miracle trop récent pour qu'il la mette à l'épreuve. Il craignait de perdre cet espoir fou, déraisonné que Dieu ne l'avait pas abandonné.

Il avait donc attendu que les cloches sonnent pour célébrer la fin de l'action de grâce et était descendu, Ali derrière lui portant son écu. Au bas de l'escalier l'attendait la matrone qui régentait le château, ses cheveux parfaitement cachés sous sa coiffe aux plis impeccables, son visage figé sur une expression neutre, sa ceinture alourdie par les clefs de toute la forteresse. Elle leur avait demandé de patienter dans les écuries pour faire une entrée plus digne de l'exploit qu'ils avaient accompli. Si elle avait pu effacer la rumeur de leur arrivée de la veille, elle les aurait poussés immédiatement à cheval et fait tourner bride pour refaire un passage solennel dans la ville en liesse. Hélas, elle ne pouvait que les cacher au milieu de la paille et des chevaux en attendant le moment propice.

Il avait offert des morceaux de pomme à Ruhe et avait cajolé Stern pour le remercier de ses efforts. Puis Ciarán était entré.

Lorsqu'il l'avait vu pour la première fois, idole de marbre vêtue de noir et de gris, tout son corps avait ressenti cette vision comme une vague s'écrasant sur lui de toute sa force. Aujourd'hui, sa vue lui avait coupé le souffle et l'esprit. Le violet de sa tunique renforçait la pâleur de son teint. Cette fois, point de vermeil sur ses lèvres, et il semblait une statue animée

de vie. Sa robe s'évasait au sol comme un nuage de brume, et on eût dit qu'un souffle de vent suffirait à le faire disparaître.

Mais lui savait qu'il n'en était rien. Sous ce maquillage, sous ces aunes de tissus précieux, sous ces perles et ces pierres, il y avait un homme. Un homme au corps brûlant, rose, à la chair palpitante, assez pâle pour que ses mains la marquent, assez fine pour que le rouge inonde ses joues. Un homme aux membres solides, aux muscles apparents, au regard parfois doux, aux lèvres qui se retroussaient sur un sourire aussi rare que la pluie sur le désert.

— Ciarán… bonjour.

Les mots lui venaient difficilement. Il n'avait jamais été un poète ou un sage, et l'art louvoyant de la conversation lui avait longtemps échappé. Face à lui, à présent, les mots étaient des adversaires plus terribles que le dragon.

La peinture blanche rendait impossible de savoir ce qui se passait sur les joues du mage, mais un tremblement de ses lèvres évoqua un sourire alors qu'il lui répondait.

— Bonjour… Schwarz.

Ils s'étaient quittés la veille, mais déjà une distance infinie s'était installée entre eux, les empêchant de communiquer. Il aurait pu prendre des nouvelles de Thorsten, s'enquérir de la santé de la Reine ou même parler du temps. Sa bouche était vide et il se trouvait ridicule. À raison.

Il sentit Ali bouger, le vit s'installer entre eux, son corps entier tendu, prêt à se jeter à l'attaque sur l'ennemi, la haine dans chacun de ses membres. Il le rappela à l'ordre. Jusqu'à présent, ils ne s'étaient jamais vraiment affrontés et il espérait que ce ne serait pas là le cas, il n'avait pas besoin que son écuyer conteste ses ordres au moment même où son corps semblait entrer en rébellion.

— Ali.

Heureusement cela suffit. Il fallait vraiment qu'ils partent de ce Royaume, qu'il s'éloigne de l'enchanteur qui semblait avoir ensorcelé ses sens. Le silence était de retour, pesant, gênant, et il n'arrivait pas à le rompre. Enfin, heureusement, le mage prit la parole.

— Le Roi souhaiterait vous donner des terres et vous avoir à son service.

Il s'attendait à ce qu'il lui parle du temps, du tournoi, des noces imminentes, n'importe quoi… Pas de ça.

— Il acceptera votre décision quelle qu'elle soit, mais il apprécierait un homme tel que vous comme vassal, rajouta-t-il, presque avec précipitation, comme si lui, habituellement si calme perdait son sang-froid en sa présence.

La proposition était… inouïe, inespérée, impensable. Le roi Adelar était un homme fort, respectable, d'honneur ; quoique ses origines et ses manières barbares lui donnent auprès des autres électeurs mauvaise réputation, mais enfin un seigneur digne de son titre. Être son vassal… C'était plus que ce que pouvait espérer un mercenaire comme lui. Quant aux terres… ne plus avoir à errer sur les chemins, posséder à nouveau un foyer… C'était comme un étrange rêve.

Il regarda le sorcier à nouveau muet, l'observant fixement avant de détourner les yeux, comme pris en faute. Il le lui avait dit, il connaissait sa position à ce sujet. Voulait-il donc qu'il reste auprès du Roi, auprès de lui ? C'était impossible ! Il l'avait violé, comment pouvait-il même supporter de le regarder ? À moins qu'il n'ourdisse quelque plan pour le punir, le tuer… Non, il l'aurait tué sur le chemin du retour, clamant que le dragon l'avait empoisonné et qu'il n'avait pu le sauver, jetant son corps dans les forêts sauvages, à la merci des animaux et des pillards. Non, s'il lui en parlait, c'était donc pour d'autres raisons.

Peut-être… Peut-être le sorcier avait-il aimé ce qu'ils avaient fait cette nuit. Peut-être son désir corrompu avait-il souillé le mage et gagné à son tour ses entrailles, peut-être, comme lui dix ans auparavant, avait-il fini par se soumettre à la jouissance du corps, au feu ravageur et animal qui l'avait poussé vers lui. Peut-être était-il disposé à recommencer, à offrir son cou blanc pour que ses dents l'y mordent, à ouvrir ses cuisses d'albâtre pour qu'il le marque du sceau impur de sa chair, à dénouer sa chevelure noire pour qu'elle les isole à jamais du monde, enclos dans un univers sombre et animal.

Il sentit son désir se ranimer et se força à respirer pour se calmer. Il ne devait pas accepter la proposition du Roi, le sorcier était dangereux, pis encore que l'alcool ou le jeu, il… l'ensorcelait, il n'y avait pas d'autre mot.

Peut-être d'ailleurs était-ce là ce qui se passait, peut-être l'avait-il ensorcelé à son insu, asservi charnellement pour qu'il le serve lui et son maître.

C'était ridicule, le seul sortilège ici était celui de la chair qui l'appelait comme une femme aurait dû le faire avec un homme. Et cet enchantement serait brisé lorsqu'il partirait, refusant la proposition du Roi, reprenant son

errance, refusant de souiller plus longtemps Ciarán avec ses désirs dépravés.

— Je…

Thorsten parut à la porte de l'écurie.

— La dame Roswitha dit que vous pouvez y aller.

— Dame Roswitha, Thorsten, ne rajoute pas d'article devant les noms de personne.

— Dame Roswitha. Mais alors pourquoi on dit le roi Adelar ?

Il laissa le sorcier apprendre à son apprenti à parler correctement et sortit dans la cour. Ali portait avec fierté son bouclier, le noir à peine rehaussé de l'argent et du rouge sombre de son blason contrastant avec le rouge et le safran de sa tenue. Il le laissa passer devant, présentant les armes de son maître, puis il le suivit, persuadé que le sorcier et la corne le suivraient à leur tour, procession qui donnerait matière à bien des ballades.

Le grand hall était encore plus rempli que la première fois sous la lumière éclatante du soleil de midi. Des flambeaux avaient cependant été allumés et chacun des présents avait revêtu ses atours les plus somptueux. Ils passèrent devant les bourgeois de la bonne ville de Güstrow, puis devant les membres de la noblesse jusqu'à remonter vers la plus titrée et le Chevalier Blanc qui, en grande armure, la forme ovoïde du père Traugott à ses côtés, l'ignorait ostensiblement. Enfin, le chevalier de l'Ordre se tourna et Schwarz lui adressa un sourire carnassier, encore plus lorsqu'il eut reconnu sous le visage d'adulte le jeune écuyer qu'il avait connu alors. Bien sûr, ils avaient envoyé Clothaire pour tenter de le devancer. Celui qui l'avait servi, un de ceux qui l'avaient vu choir et qui l'avaient enfoncé dans la boue.

Mais il délaissa le chevalier et regarda enfin sur l'estrade le roi Adelar qui l'attendait, digne et droit comme la justice, patient aussi, le regard franc, le visage heureux. À ses côtés, assise, la Reine lui souriait et la princesse Dagmar, debout derrière le trône, rayonnait comme un soleil.

Ali fit deux pas sur la gauche et s'agenouilla derrière le bouclier, tête basse. Lui-même posa genou à terre, mais garda la tête haute, le visage tourné vers le souverain. Il attendit que Ciarán se soit arrêté derrière lui, droit et immobile comme une statue, et il prit la parole.

— Je te salue, Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg.

— Schwarz, Chevalier Noir, c'est un heureux jour que celui de ton retour. Sois une nouvelle fois le bienvenu dans ce château.

— Je te remercie, roi Adelar. Comme tu me l'as demandé, j'ai été jusqu'aux marais du lac Müritz dans la tanière du dragon et je l'ai tué. Voici sa corne que le Sorcier Gris a prise à la Bête et que je t'offre, ô Souverain de Mecklembourg.

Il entendit le souffle de stupéfaction de l'assistance lorsque le sorcier dévoila la corne et, s'agenouillant devant le trône, la présenta à son souverain.

— Lève-toi, Sorcier Gris, et reprends ta place à mes côtés parmi mes plus fidèles conseillers.

Les robes du sorcier semblaient s'effilocher sur le sol comme une marée de nuages dispersés par le vent tandis qu'il retrouvait sa place à la gauche du monarque.

— Quant à toi, Chevalier, tu as tenu parole et je tiendrai la mienne. Cependant, je souhaiterais te proposer un autre choix. La seigneurie de Jarmen est vacante. Je te l'offre et te prendrai comme vassal à mon service.

Il ouvrit la bouche.

— Ne réponds pas. Laisse le temps au festin qui a été préparé en ton honneur d'influencer ton choix.

Le Roi leva les mains et interpella tous ceux qui étaient massés dans le grand hall.

— Mes amis, le dragon est mort, festoyons !

Les hourras emplirent l'air et les cris de « Vive le Chevalier Noir ! » fendirent le vacarme pour parvenir à ses oreilles.

Le Roi descendit de l'estrade et, lorsqu'il se releva, lui donna l'accolade.

— Prends le temps de considérer mon offre, Chevalier. En attendant, mon épouse et ma sœur ont tenu elles aussi à récompenser ta bravoure. Mesdames.

Les deux femmes s'avancèrent, un linge dans les mains de la princesse.

— Pour vous, Chevalier.

C'était une tunique de drap écarlate aux poignets et au col fourrés de martre. Un présent digne d'un seigneur.

— Merci.

Il prit le présent des mains de la rougissante infante.

Et tissu et fourrure devinrent noirs.

— Juste Ciel ! s'écria la Reine.

— Palsambleu ! marmonna le Roi.

— Quelle diablerie est-ce là ? demanda la princesse effarée.

Il s'efforça de ne pas rougir et ouvrit la bouche, mais…

— Allons, n'avez-vous donc jamais entendu l'histoire du Chevalier Noir ?

Clothaire s'était approché, le sourire et la haine aux lèvres.

— Lorsqu'il fut chassé de l'Ordre pour avoir osé profaner son armure avec ses désirs impurs, la Dame du Lac le maudit pour que chaque chose qu'il possède soit aussi noire que son âme. On dit même qu'un jour un de ses employeurs reconnaissants lui donna une serve pour le récompenser de son travail. La pauvre fille devint noire comme la suie et hurla en se découvrant au matin négresse. Elle se lacéra le visage jusqu'à ce qu'il lui rende sa liberté et sa première blancheur. Alors, Lo… non, Chevalier Noir, est-ce vrai ?

S'il n'avait pas été en présence du Roi, il l'aurait tué. S'il n'y avait eu qu'un comte devant lui, s'il ne s'était pas agi d'un homme qui l'avait traité avec bonté et bienveillance, il se serait jeté sur lui et l'aurait tué. Sur-le-champ, sans autre procès. Le défier en duel ne servirait à rien, il refuserait, arguant qu'il n'avait pas d'honneur. Non, il lui enfoncerait la lame au travers de la gorge, buvant avec plaisir la surprise dans ses yeux.

Ces yeux qui le méprisaient, attendant sa réponse.

Ces yeux qui n'avaient jamais vu l'effroi se peindre sur le visage d'une femme, jamais entendu ses cris, ses sanglots et ses malédictions, jamais regardé le sang couler de son visage alors qu'elle enfonçait ses ongles dans sa peau.

Si le Roi n'avait pas été là, il l'aurait tué.

— Est-ce une sainte malédiction ?

La voix de Ciarán était glaciale. Aucun d'entre eux ne l'avait entendu ou vu s'avancer, et le Chevalier Blanc ne réussit pas à retenir son mouvement de recul.

— C'est une malédiction lancée par une sainte femme, nécromant. De là à dire qu'elle est sainte, il suffit de le demander au père Traugott. Qu'en pensez-vous, mon Père ?

Le religieux se rengorgea, ce qui, considéré sa gorge, le rendait semblable à un cochon éructant.

— Eh bien, je pense que puisque l'Archevêque…

— Ciarán, allez donc me chercher le baron Gustav, voulez-vous, demanda le Roi avec une fausse discrétion des plus efficaces.

Les dames s’empressèrent de se mettre à converser chiffons entre elles, et lorsque le baron revint, le Roi le lui présenta. Clothaire et Traugott étaient résolument exclus de la conversation. Le Roi semblait avoir de l’Ordre une opinion aussi bonne que la sienne.

C’était une belle victoire en tout cas qui lui mit le sourire aux lèvres pendant que le baron, un guerrier au corps musclé et fort malgré les nombreux cheveux blancs qui rayaient son abondante chevelure rouge, le félicitait pour sa victoire et lui parlait des batailles qu’il avait menées dans sa jeunesse contre nombre de mauvaises créatures.

— Profites-en, impur, mais l’indulgence du Roi ne durera pas éternellement.

Clothaire, derrière lui, était venu verser son fiel directement à son oreille.

Il se retourna, refusant de rentrer dans son petit jeu.

— As-tu donc peur de parler à haute voix ? Oh, mais tu fus toujours un couard, Clothaire d’Alsace, la Dame du Lac t’a-t-elle fait boire une décoction de couilles de taureau pour que tu puisses revêtir ton armure ou n’est-elle comme le reste de ce qui te constitue que du vent ?

Le noble se raidit alors devant lui.

— J’aurai ta peau, fils de chienne, souffla-t-il à mi-voix. Oh, et tu remercieras ton giton de t’avoir sauvé la face. Alors, écarte-t-il les cuisses aussi bien que sa mère ?

Si le Roi n’avait pas été là juste à quelques pas…

— Tu es ridicule, Clothaire, tu l’étais déjà quand tu tremblais en portant mon épée et mon bouclier, mais tu l’es encore plus à présent. Va-t’en avant d’obliger quelqu’un à te chasser, la queue entre les jambes.

— Parler de queue te va bien. Tu es une honte à tous ceux qui t’ont connu, Chevalier Noir.

Il s’approcha, murmurant contre son oreille.

— La Dame Noire était-elle donc lassée de toi qu’elle t’ait donné à son fils comme une vieille putain ? Ou as-tu pris goût aux hommes ?

Il ne battit même pas des cils, il se fit violence pour que son corps ne laisse rien voir de l’éclair qui venait de le parcourir comme le venin d’un aspic. Il le repoussa d’une main ferme.

— Va-t’en, Clothaire. Ou que les cieux m’en soient témoins, je t’enfoncerai ma lame entre les côtes.

Le Chevalier Blanc partit, et il se retourna vers le baron, qui reprit son discours sur la baronnie de Demmin et le manque de vassaux fidèles et les ravages de la déloyauté.

Il ne l'écoutait absolument pas.

C'était lui.

C'était le sorcier qui lui avait tout pris.

C'était Ciarán.

C'était lui.

Et il avait chevauché à ses côtés comme si de rien n'était.

Lui !

Comme il avait dû rire, le sorcier, en voyant ce qu'était devenue sa créature.

C'était lui.

Il avait osé dire qu'il ne connaissait pas son histoire !

Il l'avait dupé, il l'avait bel et bien ensorcelé, il s'était joué de son corps comme autrefois.

Lui !

Il avait attisé son désir et ensuite l'avait laissé affronter le réveil de sa conscience alors que tout était sa faute.

C'était lui.

C'était lui.

Il devait payer. Lentement. Dans la douleur.

Et il savait exactement comment.

* * *

Ciarán ne s'assit pas à sa place au banquet, au lieu de ça, il s'installa, agenouillé à terre, ses robes ondoyant autour de lui comme un lac bercé par le vent. D'un mot, il fit se lever le drap blanc derrière lui, face à la table du Roi. On servait les viandes, mais tous tournèrent leur attention vers lui.

L'ombre endormie du dragon apparut sur la toile blanche et il y fit entrer le chevalier et commença à raconter leur combat, décrivant chaque action, représentant chaque mouvement.

Il ne doutait pas que la version qu'en ferait Isodore de Brême ne soit bien meilleure et plus haletante, mais il fit de son mieux pour rendre ce combat qui, pour n'importe quel homme, eût été perdu d'avance. Il fit de Tod un héros en le lançant dans la gueule du dragon pour sauver son maître,

mais à part cette petite entorse à la vérité, il resta fidèle à ses souvenirs de la bataille.

Lorsqu'il finit et que le drap blanc tomba, une explosion de lumière aveugla la salle. Et quand les convives purent enfin y voir à nouveau, il ne restait plus entre les tables que la corne du dragon et l'épée noire du chevalier. Quant à lui, il était assis à sa place, Aloys derrière lui, remplissant sa coupe d'eau pure. Il y eut des vivats et des applaudissements qu'il accepta avec calme. Comme tous, il leva son verre à Schwarz, regardant le Chevalier Blanc ne pas tremper les lèvres dans sa coupe et le père Traugott marmonner en grognant dans son assiette. Il répondait aux questions qu'on lui posait et s'efforçait de ne pas réfléchir à la réponse que Schwarz donnerait au Roi. Il avait beau jeter quelques coups d'œil vers le héros de ce jour, son visage était plus illisible encore qu'à l'accoutumée.

Mais il ne pouvait empêcher son esprit de s'attarder sur Jarmen. C'était une lointaine bourgade, aux limites du Saint-Empire, à la frontière avec les barbares, dans des terres que la Reine avait amenées en dot et qui, jusqu'à présent, n'étaient connues que pour la rébellion qui y avait eu lieu. De très lointaines terres à une solide semaine et demie de marche. Des terres qui appartenaient au roi Adelar, qui formaient maintenant partie de Mecklembourg. Des terres qui obligeraient Schwarz à revenir à la capitale à chaque fois que le Roi le demanderait ou que sire Gustav, son suzerain, ferait le déplacement. Des terres qui l'assuraient de le revoir.

Des terres qu'il n'accepterait pas. Qu'il ne voulait pas qu'il accepte.

Il ne savait plus ce qu'il voulait.

Enfin, alors que chacun commençait à être repu, le Chevalier Noir se leva. Le bruit s'arrêta alors comme une bougie que l'on aurait soufflée. Et Ciarán se pencha en avant, comme craignant de ne pas entendre.

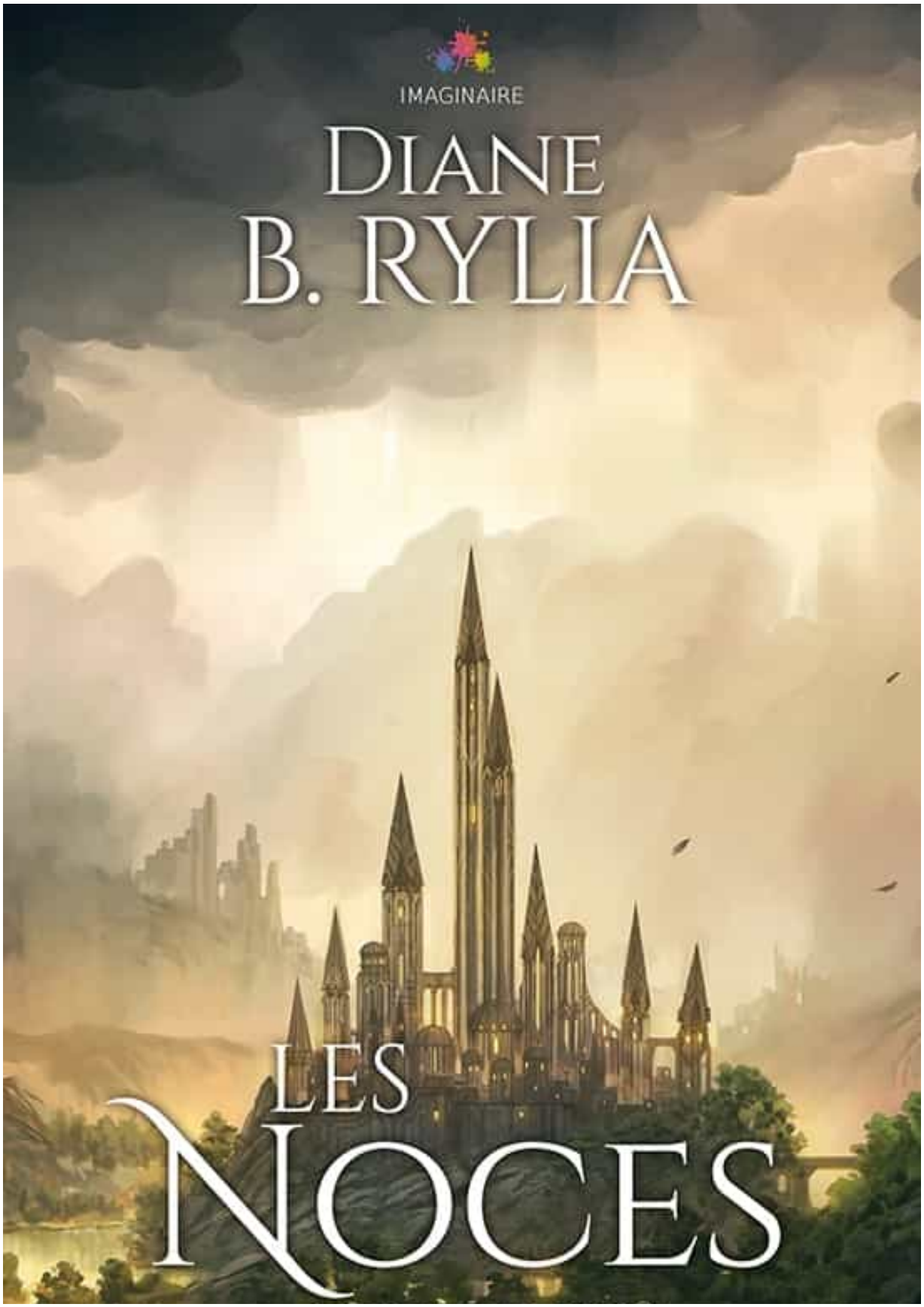
— Roi Adelar, tu m'as proposé une récompense pour avoir tué le dragon et je t'en remercie. Je ne veux pas de terres…

Il ne resterait pas. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir si triste, même si c'était sans aucun doute pour le mieux.

— Je ne veux pas non plus d'or…

Le choc fut comme une vague parcourant l'assemblée. Il n'allait quand même pas oser demander la princesse !

— Je te demande seulement de me donner comme épouse le magicien de ta Cour, Ciarán, le Sorcier Gris.


IMAGINAIRE
DIANE
B. RYLIA
LES
NOCES

2 - CHEVALIER NOIR

Diane B. Rylia

Les noces

Le chevalier noir - Tome 2

MxM Bookmark

Prologue

Il avait réussi. Il avait enfin tué le serpent. À bout de souffle, il enleva son heaume et son gantelet pour s'essuyer le visage. Le soleil froid se couchait sur la mer du Nord en une apothéose sanglante, mais il n'en avait cure, observant son œuvre. La Wyvern gisait à ses pieds dans la mare de son propre sang. Épaisse comme un cheval, longue comme cinq hommes, avec des crocs pointus et emplis de venin, la bête l'avait tenu en haleine des heures durant. Mais avec l'aide de Dieu, il l'avait vaincue.

Sire Godefroy le critiquerait sûrement quand il lui ferait récit de son combat, lui montrant toutes les fautes qu'il avait commises, mais il ne pouvait s'empêcher d'être fier de ce qu'il avait accompli, même si c'était péché d'orgueil. Il aurait voulu que Clothaire soit avec lui pour lui montrer, à lui et à tous ceux qui doutaient de ce qu'un pauvre fils de misérable châtelain pouvait faire, de quoi il était capable. Il était Chevalier Blanc, et ce n'était que le premier des exploits qu'il mènerait à bien pour l'Ordre. Hélas, son écuyer avait dû rester à l'abbaye, pris de violentes coliques. La gourmandise était un péché, et Clothaire avait été puni de la façon la plus humiliante possible. Puisse-t-il réfléchir mieux à ses actions.

Il ressortit son épée de son fourreau et s'approcha de la bête pour couper sa monstrueuse tête, grande comme celle de Stern son cheval.

Il n'entendit rien arriver. L'obscurité s'abattit sur lui comme un coup de massue.

* * *

On parlait. Tout se mélangeait dans sa tête, les odeurs et les formes, les sons et les sensations. Au bout d'un long moment, il se rendit compte qu'on lui parlait, mais qu'il n'arrivait pas à voir, ni même à bouger ou à parler. Il lutta de toutes ses forces, mais ses muscles refusaient de lui obéir. La panique le gagnait alors que la voix féminine, une voix qu'il n'avait jamais entendue, continuait de parler. Il sentit des doigts saisir son menton et le relever. On lui parlait encore, et cette fois, il parvint à comprendre qu'il était aux mains de la Dame de l'Île Noire, et que le soir même, il passerait

entre celles de son fils qui userait de lui jusqu'à ce qu'il le mette à mort, et qu'elle se réjouissait de voir mourir un Chevalier Blanc.

Il n'eut pas le temps de prendre plus peur ou de vraiment comprendre que déjà la chape d'inconscience s'abattait à nouveau sur lui.

* * *

Une odeur forte le fit revenir à lui. Comme de l'encens. On lui glissa un liquide dans la gorge, il manqua de s'étouffer et ouvrit la bouche pour protester, mais seul un gémissement en sortit. Il articula des mots qui finirent en grognements sourds. Il avait les yeux bandés, il sentait le poids du tissu contre ses tempes. Il se débattit, mais ses mains étaient enchaînées au-dessus de sa tête ; en se tordant les poignets, il parvenait à toucher les maillons de métal. Visiblement, il était allongé sur un lit et… nu ?

Il rougit de honte, d'autant plus qu'il sentait cette partie honteuse de son corps se réveiller. Heureusement que ses mains étaient attachées, car il ne voulait pas commettre le péché solitaire et ainsi perdre son âme dans les limbes du purgatoire. Il s'efforça d'utiliser les méthodes que leur avait enseignées le père Clemens. Il imagina une cascade d'eau froide au bruit assourdissant. Il la sentit frapper son corps, glacer jusqu'au moindre de ses os, il se concentra sur ce froid…

Le désir était toujours là, plus fort que jamais, douloureux. Jamais ça ne lui était arrivé avant, il avait toujours calmé ses ardeurs grâce à la cascade ou une vraie immersion dans l'eau froide, mais là, il sentait une goutte du liquide impur glisser sur lui, le salissant. Une goutte suffirait-elle à l'envoyer au purgatoire ? Même s'il n'avait participé activement et qu'il avait tenté de l'arrêter ?

Il avait oublié qu'il y avait quelqu'un d'autre, quelqu'un qui chantait dans une langue étrange. Il glapit en sentant le matelas s'enfoncer à côté de lui. Tout son corps trembla. Il tenta de se dégager quand la main s'empara de son sexe. Ce n'était pas permis. C'était l'enfer assuré. Il tenta de se dégager, l'autre s'installa au-dessus de lui, profitant de ses mains entravées. Il se débattit du mieux qu'il put. Il voulait hurler, lui crier d'arrêter, mais aucun son ne sortait de sa bouche et les gouttes du liquide honteux continuaient à couler, et il y avait une chaleur impie dans ses entrailles.

Soudain, il fut dans la chaleur et dans une étreinte si étroite qu'il crut qu'il allait mourir. Il mit un moment avant de se rendre compte du corps qui bougeait au-dessus de lui au rythme de cette chaleur étroite. Fornication. C'était de la fornication. Un péché mortel. Une tentation à rejeter à tout prix, quelque chose qui éloignait irrémédiablement de Dieu.

Un plaisir sans limites qui lui brûlait les entrailles.

Un plaisir ignoble, diabolique, qui le scindait en deux. Une partie de lui courait au-devant de la jouissance, suivant le démon qui le chevauchait, l'autre pleurait et se débattait, essayant de résister, de se raccrocher aux enseignements du père Clemens.

Il entendait les litanies impies qui se tissaient au-dessus de lui de cette voix chaude et profonde.

Il essaya, jusqu'au dernier moment, jusqu'à la vague qui l'écrasa sous le plaisir et l'amena à répandre la semence qu'il aurait dû garder pour son épouse.

* * *

Il n'avait aucune idée du temps qui put s'écouler. Il s'était endormi sous le coup de sa trahison, il s'était réveillé au son d'une voix douce qui lui avait ordonné de manger. Son corps avait obéi, avalant le bol qui était dans ses mains. Ses yeux n'étaient pas bandés, mais ils ne voyaient pas, sa bouche n'était pas entravée, mais aucun mot n'en sortait. Il se contenta d'obéir pendant qu'elle lui parlait. Une fois de plus, il avait du mal à saisir le sens de ses paroles. Il finit par comprendre qu'elle vantait son corps jeune et athlétique et espérait qu'il avait apprécié ce que son fils avait fait avec lui.

Quand il eut fini son bol, il sombra à nouveau dans le néant.

* * *

Il y eut une infinité d'accouplements. Peut-être n'y en eut-il qu'un. Les autres n'étaient que des rêves. Qu'importe, tous le ramenaient à son échec. Il n'avait pas protégé sa pureté, et s'il avait pu avoir le contrôle de son corps, il aurait pleuré sur la perte du paradis.

Une partie de lui, enchaînée, continuait de lutter pour fuir cet enfer et ses démons pour retrouver la sainteté des pères de l'Ordre, pour tenter de chasser ces désirs honteux.

Il y eut une infinité d'accouplements, une éternité de courses vers le plaisir, de fièvres, de tremblements et de cette chaleur si étroite.

Son âme finit par mourir, laissant place à l'animal en lui, laissant la chair s'emparer de lui.

* * *

Il se réveilla une nouvelle fois entravé, les yeux bandés. Il sentit glisser entre ses lèvres le vin qui le rendait fou. Il le sentit monter une fois de plus sur son corps, la chair douce et chaude de ses cuisses contre son ventre alors qu'il durcissait de désir.

Il avait perdu le paradis. À jamais.

La chaleur étroite descendit sur lui. Il se lança en avant. Le diable réussit ce que toutes ses prières n'avaient jamais pu obtenir, il brisa ses chaînes. Mais au lieu de le chasser, de fuir, l'autre posa les mains sur ses hanches et s'enfonça plus profondément dans sa déchéance, dans son enfer personnel. Les litanies démoniaques cessèrent enfin, remplacées par les cris de son tourmenteur. Il affirma sa prise, rejetant tout salut, et céda au désir de fornication. Il poussa, encore et encore. Le Malin lui-même amena sa main à se poser non pas sur son bandeau, mais sur le sexe dur et plein de désir du diable qui l'avait entraîné avec lui. Il le caressa alors comme il ne l'avait jamais fait pour lui-même, le faisant hurler en rythme avec ses avancées. Et il courut, à la recherche du feu le plus brûlant, l'emportant dans son sillage, jusqu'au dernier cercle des Enfers où ils se noyèrent sous les flots de la jouissance.

* * *

Son corps bougeait seul et ses yeux étaient bandés. Il sentait autour de lui l'odeur des écuries, entendait les bruits des montures. Sans aucun mot, mettant sa main sur la bride et son pied à l'étrier, on le fit monter sur un cheval.

Il allait enfin le tuer.

L’enfer l’attendait, mais au moins ne pourrait-il pas entacher plus son âme éternelle. Il doutait de pouvoir mourir chrétiennement et d’obtenir de se confesser, mais Dieu ne lui en tiendrait peut-être pas rigueur.

Il se laissa conduire jusqu’à la plage. Il entendait le ressac des vagues. Il n’aurait pas non plus droit à une sépulture chrétienne. Le jour du Jugement dernier, son corps sortirait des eaux et non du sol, mais qu’importait.

Il était debout sur le sable et il attendait la mort. Il aurait tant donné pour avoir péri contre le serpent, une éternité auparavant.

On lui mit son armure.

Il était reconnaissant. Il avait tellement voulu la revêtir, tellement travaillé pour. Il n’en était pas digne, mais il souhaitait mourir dedans.

Il y avait une odeur douce dans l’air iodé, mais il n’arrivait pas à l’identifier. Il sentit ses pieds marcher, il monta sur une embarcation qui tanguait sous ses pas. Il entendit un bruissement d’ailes, mais n’y prêta pas attention. L’odeur douce était là, tout contre lui, un parfum de fleurs. Il lui sembla que quelque chose touchait son front, comme une caresse, mais il ne put y prêter attention, car son bandeau était tombé. Il ne pouvait toujours pas bouger, mais il voyait, il voyait la plage qui s’éloignait devant lui et, dans un nuage de brume, il lui sembla apercevoir deux yeux qui le regardaient.

Quand enfin il reprit le contrôle de son corps, il était en pleine mer dans une barque tirée par deux cygnes noirs.

* * *

Les moines de l’abbaye lui dirent que seuls quatre jours s’étaient écoulés. Il refusait d’y croire. Quatre jours. Il n’avait fallu que cela pour que son âme plie face au Malin. Quatre jours seulement pour renoncer au paradis, séduit par le corps du fils de la Dame Noire.

-1-

Un mariage. Comme voilà une belle façon de finir un conte plein d'héroïsme et de combats… Mais attendez, nous ne sommes encore qu'au début de ce nouveau livre, alors quels terribles obstacles surgiront sur leur chemin pour les empêcher de convoler en justes noces ?

— Je te demande seulement de me donner comme épouse le magicien de ta Cour, Ciarán, le Sorcier Gris.

Le Roi cligna des yeux. Plusieurs fois.

— Tu me demandes…

— De me donner ton sorcier en mariage.

Adelar était encore interdit. Il fallait avouer qu'il y avait de quoi.

— Il est évident qu'alors, comme Ciarán, je me mettrai à ton service, roi Adelar, et te jurerai fidélité aussi longtemps que mon épouse te servira.

Le souverain retrouva enfin la parole et le calme.

— Es-tu bien sûr de ce que tu demandes, Chevalier ? C'est un homme dont tu recherches la main. Pas une tendre vierge aux yeux larmoyants. Et même si j'acceptais, Ciarán ne m'appartient pas, il n'est ni ma fille, ni mon pupille, ni mon esclave. Il est entré à mon service comme homme libre pour respecter la parole donnée par sa mère, mais je ne suis pas son maître.

Il sourit.

— Alors, roi Adelar, conviens juste de nous marier et je me chargerai de convaincre ma fiancée avant la fin du tournoi.

— Je te vois bien sûr de toi, Chevalier, et…

— Blasphème ! Votre Majesté ne peut pas laisser passer ça !

Le père Traugott, ayant fini son assiette en un « Je vous salue, Marie », s'était levé de son siège pour protester bruyamment et assez salement contre l'hérésie qu'il était en train d'entendre. Le pauvre serf derrière lui essayait bien de lui tendre le rince-doigts et de lui essuyer le visage, mais rien n'y faisait et le bon père en profitait pour lui mettre quelques coups bien sentis pendant qu'il continuait à sermonner.

— Le mariage est une sainte institution créée par Dieu et notre Sainte Mère l'Église pour unir un homme et une femme dans le but d'accroître l'armée du Seigneur sur cette terre. Vous ne pouvez pas laisser telle imposture se former sous votre toit ! C'est une hérésie et une nouvelle

tentative du Malin de plonger Votre Majesté dans les profondeurs rougeoyantes des Enfers ! Au nom de notre Sainte Mère l'Église, je vous l'interdis !

Il haletait, épuisé par tant d'efforts, et le pauvre serf put enfin enlever les reliefs de son repas et de son discours de ses joues. Mais malgré la fatigue, il resta debout, fier et résolu devant le Roi, soutenu par tout le juste et bon poids de l'Église du Christ.

— Un discours très émouvant. Mais je fus excommunié par notre Sainte Mère l'Église. En quoi la question de mes épousailles la concernerait-elle ? Quant au sorcier, n'est-ce pas vous-même qui l'avez traité d'envoyé du Malin ? Ne formerions-nous pas la plus assortie des unions ?

— Alors, allez donc retrouver le diable, votre maître, et laissez le Roi du très chrétien Royaume de Mecklembourg tranquille !

— Voilà qui sera impossible, Curé, car j'ai bel et bien l'intention, n'en déplaise à sire Sieghard et à la princesse Dagmar, de remporter le tournoi de la Saint-Jean. Quant à ma douce promise, il est encore pour quelques années au service du Roi. Nous n'irons donc nulle part, mon Père.

— Dieu ne te laissera jamais remporter le tournoi, impie !

— C'est ce que nous verrons.

Toute la graisse du généreux menton qui servait aussi de cou au prêtre tremblotait de rage alors qu'il affrontait le regard du chevalier.

— Roi, je t'en conjure, jette hors de ta demeure ces deux blasphémateurs qui salissent les commandements du Seigneur.

— Roi Adelar, Seigneur et Maître du Royaume de Mecklembourg, je te demande de m'accorder le droit d'unir mes biens à ceux du Sorcier Gris, de le prendre sous ma protection et de faire mien son honneur. Un mariage n'est qu'un contrat commercial passé devant des témoins de bonne foi, sois ce témoin, mon Seigneur.

Le Roi l'avait écouté avec attention, le visage penché, ses doigts caressant pensivement sa barbiche. Quand il eut fini, il se leva de son siège et le silence tomba sur l'assemblée qui n'avait pas manqué de piailler à qui mieux mieux car, après tout, avait-on déjà vu pareil spectacle et pareille proposition.

— Moi, Adelar von Güstrow, roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, électeur du Saint-Empire, je déclare que je consens à marier Schwarz, le Chevalier Noir, et Ciarán, le Sorcier Gris, et que s'il accepte de

l’épouser, Ciarán recevra en dot la Tour Solitaire qui lui appartiendra ainsi qu’à tous ses descendants.

— Majesté !

Le père Traugott avait postillonné plus encore que de coutume.

— Je vous remercie, Sire.

Il inclina la tête avec humilité.

— Je te préviens tout de suite, dit le Roi en souriant, il ne te sera pas facile de convaincre Ciarán, et je compte bien m’amuser à tes dépens, Schwarz, car c’est une tâche plus malaisée que de tuer un dragon que tu t’es fixée.

— Votre Majesté, vous ne pouvez pas !

— Le sujet est clos, mon Père, et je suis repu.

Le Roi quitta son siège et s’en fut, suivi de ses conseillers et quelques curieux. Le grand hall éclata alors en conversations bruyantes et animées.

Une vive claque contre son épaule gauche manqua de le faire tomber vers l’avant.

— Bravo, fiston, ça, c’est ce qu’on appelle avoir des couilles. Bon, pour sûr, j’aurais préféré que tu demandes la seigneurie, un homme comme toi à la frontière, c’est exactement ce qu’il nous faut pour lutter contre ces barbares. Bien sûr, je dis ça, mais ma mère était une de ces barbares. Enfin, bon, marche donc un moment avec moi, ça t’évitera bien des vautours, et tu pourras me dire pour quelles raisons tu voudrais du sorcier dans ton lit.

Les gens s’écartaient devant le guerrier aux cheveux roux et Schwarz suivit sire Gustav vers le champ où s’entraînait la garde. Ali, le visage fermé et visiblement tendu, le rejoignit dès qu’il eut fait trois pas.

— Alors, mon garçon, tu as été ensorcelé par plus que son joli minois blanc ?

Il fallait bien qu’il explique son geste, et il ne doutait pas que ses mots reviendraient d’une manière ou d’une autre à sa promise.

— Le sorcier est indubitablement charmant, mais il est de plus intelligent et calme à la bataille. Il est un compagnon idéal et j’avoue rechigner à m’en séparer. Notre union a déjà défait un dragon, ne voulez-vous pas savoir ce que nous pourrions accomplir d’autre ?

— À la façon dont tu en parles, on pourrait croire que tu es tombé sous le charme d’un cheval, mon garçon. Or le sorcier est un homme et des plus complexes, tu ne le gagneras pas avec une pomme et quelques caresses.

— Au contraire, sire Gustav, au contraire.

* * *

Le Roi s'était retiré dans le bureau.

Il lui avait confié que cette pièce avait été la préférée de son père. Perchée en haut du donjon central, elle permettait de voir tout le château, siège et centre du Royaume. La salle était pour le moins austère : une cheminée, un grand bureau aux panneaux ouvragés, l'épée du roi Finndo, fondateur de la dynastie, accrochée au mur, quelques cylindres de bois contenant d'importants parchemins, et c'était tout. En hiver, la Reine y faisait mettre des tapisseries représentant des scènes de chasse, en été, les murs étaient nus et froids.

— Eh bien, Sorcier, il me semblait pourtant t'avoir entendu dire qu'il ne resterait pas et soudain cette déclaration…

— Je ne sais que dire, Majesté.

Et c'était vrai, il ne savait ni quoi penser ni quoi dire et encore moins quoi faire.

— Cette… demande m'a autant surpris que vous.

C'était peu de le dire. Rien dans le comportement de Schwarz ne lui avait laissé deviner une aussi soudaine et pareille déclaration. Déclaration de quoi, d'ailleurs ? Il l'avait demandé pour épouse, que devait-il en conclure ?

— Ciarán.

— Oui, Majesté ?

Le Roi s'était assis derrière son bureau, le visage grave.

— Je ne te mentirai pas, il me plairait qu'un homme comme le Chevalier Noir passe sous mes ordres. Il a tué le dragon, sa réputation n'est plus à faire et prendre un tel homme comme mon vassal renforcerait la position de Mecklembourg. Mais…

Il marqua un arrêt, rivant ses yeux bleus et sages dans ceux de son magicien.

— Mais comme je l'ai dit à Schwarz, tu n'es ni ma fille ni mon esclave et la décision t'appartient. Quand tu l'auras prise, quelle qu'elle soit, je la respecterai. En attendant…

Il lui sourit.

— En attendant, je souhaite voir comment il compte s'y prendre pour te gagner, Sorcier Gris.

— Majesté…

Il ne savait toujours pas quoi dire. Il souhaitait servir les intérêts d'Adelar, non seulement parce qu'il lui avait juré fidélité pour dix ans, mais aussi parce qu'il appréciait le souverain, mais là… c'était pousser un peu loin la loyauté. Eût-il été une femme peut-être… Mais non, c'était ridicule. S'il avait été une femme, sa mère ne l'aurait pas envoyé servir un petit roi, elle l'aurait gardé auprès d'elle, et rien de tout cela ne serait arrivé…

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de la princesse Dagmar, suivie de la Reine. Adelar se précipita pour conduire son épouse vers un siège.

— N'ayez crainte, mon Roi, j'ai pris mon temps dans les marches, et je doute que l'enfant ait senti plus qu'un léger bercement.

Elle était cependant pâle et hors d'haleine. Il était urgent qu'il prépare un tonifiant. Si sa mémoire ne l'abusait pas, il devait encore avoir de la racine de mandragore, par contre, il n'avait plus d'œufs de cocatrix…

— Oh, Ciarán, c'est tellement excitant !

La princesse avait pris ses mains dans les siennes et lui souriait de toutes ses dents.

— Oh, vous allez dire oui, n'est-ce pas ? C'est tellement étrange !

Elle lui lâcha une main pour se tourner vers la Reine.

— Oh, ma sœur, avez-vous jamais entendu histoire plus insolite et excitante ? Remarquez, c'est normal, la mort d'un dragon se finit toujours par les noces du héros, et pourquoi n'épouserait-il pas le compagnon de ses aventures, le sorcier qui l'a aidé à vaincre le monstre ?

Elle se retourna vers lui, reprenant sa main.

— Oh, Ciarán, vous allez accepter, n'est-ce pas ? Il doit vous tenir en haute estime et avoir beaucoup de tendres sentiments pour avoir agi ainsi.

— Princesse, je…

— Oh, vous serez comme Roland et Olivier, de braves et nobles amis défendant ce qui est bon. Mais sans Aude. Je n'ai jamais vraiment aimé Aude, pour tout l'amour qu'on dit qu'elle avait pour Roland, elle ne sait que s'évanouir en apprenant sa mort. La belle affaire. Que n'est-elle comme la fille du comte de Rouen allée prendre les armes auprès de son aimé sous un habit d'homme…

— Je crois, ma sœur, qu'Isodore vous a tourné l'esprit avec toutes ses fariboles.

— Mon frère, ce sont de véritables histoires et si belles ! Et tellement plus intéressantes que les exploits de sire Clothaire. Je ne sais qui il veut impressionner avec ses sangliers et ses poules géantes, mais depuis qu'il est arrivé, je m'ennuie à pleurer aux repas. Heureusement que messire Isodore vient nous tenir compagnie pendant que nous brodons, car sans cela, je me mourrais d'ennui. La Saint-Jean me semble si loin… finit-elle en soupirant.

— Allons, ma chère, vous serez bien assez tôt mariée, prenez votre mal en patience.

— Vous avez raison, ma sœur.

Elle avait lâché ses mains au milieu de son discours enflammé en défense de l'art du ménestrel, mais soudain, elle s'en ressaisit.

— Alors, Ciarán, vous vous laisserez convaincre ? Il s'agit de le laisser faire quelques présents et de lui dire oui avant qu'il ne se trompe et pense que vous êtes une statue.

— Dagmar, laissez donc Ciarán réfléchir tranquillement. Ce n'est pas tous les jours que le pauvre homme est demandé en mariage.

— Oh, si j'avais pu, j'aurais demandé Sieghard en mariage et nous serions déjà mariés à l'heure qu'il est.

— Alors j'aurais interdit à Sieghard de vous épouser, ma sœur, voilà qui vous aurait appris à ne pas vous conduire en princesse.

— Vous êtes un monstre, mon frère ! Mais, Ciarán, que s'est-il donc passé pour que le chevalier vous aime aussi tendrement, car dans votre récit vous n'avez parlé que du dragon, or il doit bien y avoir autre chose ?

— Hélas, Madame, je ne sais pas moi-même ce qui a pu lui faire développer un tel attachement envers ma personne.

— Mais au moins, vous l'épouserez ?

— Dagmar ! s'écrièrent le Roi et la Reine.

La princesse haussa les épaules.

— Épousez-le, voilà mon conseil.

— Enfant, savez-vous au moins ce que vous lui conseillez ? Le père Traugott obtiendra son excommunication et peut-être même celle de votre frère. Mon propre père a permis à l'Évêque d'Anklam de jeter au feu deux pauvres femmes dont l'une s'était fait passer pour un homme pour épouser l'autre. Épouser le chevalier serait une folie.

La Reine avait à peine retrouvé ses couleurs.

— Ma Reine, vous êtes trop émotive. Je ne suis pas votre père, et ni Traugott ni l'Archevêque d'Aachen ne me dicteront la manière dont je dois gouverner mon Royaume. Il me plairait que le chevalier épouse Ciarán, et si telle devait être sa décision, alors je les marierais, et que toute la Cour de l'Empereur médise n'y changera rien.

— Il en sera fait, comme toujours, selon votre volonté, mon Seigneur, mais ne me demandez pas d'approuver ce que je considère comme folie. J'estime le Chevalier Noir qui nous a délivrés du dragon, mais ses intentions à l'égard de votre sorcier sont, malgré ce qu'en pense votre jeune et naïve sœur, pour le moins troubles, et je doute qu'elles soient motivées par des sentiments nobles et hauts.

— Majesté !

Un garde venait d'entrer dans la pièce.

— Le baron Gustav vous demande la permission de se mesurer par les armes au Chevalier Noir dans le champ.

* * *

Le combat était inégal, mais le baron avait de très beaux restes et une intelligence et une astuce à piéger le diable lui-même, ce qui avait plus d'une fois mis Schwarz en mauvaise posture. À la fin, le vieil homme finit par mettre genou à terre de lui-même, acceptant sa défaite. Il n'avait pas retenu ses coups cependant et lui avait infligé quelques bonnes volées qui marbreraient sa peau. Il n'aurait qu'à demander à sa promise de lui passer de l'onguent. L'idée lui arracha un sourire cruel et une folle envie de rire.

— Un très… bon combat, lui dit le baron tout essoufflé en se laissant conduire par son jeune écuyer loin du champ.

Son écuyer à lui se contenta de lui jeter un linge au visage, le laissant s'occuper de lui-même, ne commentant aucunement son combat. Aucun doute, Ali était furieux. Il était temps qu'il lui parle.

Mais avant…

— Quel beau combat, te voilà fier d'avoir vaincu un vieillard infirme ?

Clothaire se tenait de l'autre côté de la barrière, ses habits blancs étincelants de propreté. Il se demanda un instant s'il y avait un enchantement pour qu'ils gardent ainsi leur virginale blancheur, mais la chose lui importait peu.

— Rejoins-moi dans le champ.

Il savait que, hélas, il ne le prendrait pas au mot, alors qu'il ne rêvait que de faire fleurir le sang sur un visage qui le ramenait inlassablement à sa chute.

— Je ne suis ni un barbare ni un paysan à aimer me battre n'importe où, n'importe quand.

— Non, tu es un couard.

Il se leva brusquement ce qui fit tressaillir le fils de la maison d'Alsace. D'un saut, il franchit la barrière et s'éloigna sans plus un mot, Ali, fidèle, sur les talons. Tod, lui, bête infidèle, avait découvert les cuisines du château et depuis, il semblait avoir élu domicile à côté du foyer, chassant les rats et grognant dès que quelqu'un essayait de l'en déloger.

Il salua leurs majestés qui discutaient avec le baron, puis s'inclina à nouveau devant sa « fiancée » avant de s'engouffrer dans les murs du château. Il grimpa jusqu'au sommet de la tour, versa l'eau de la carafe sur un linge propre et commença ses ablutions, attendant avec une patience toute limitée que son écuyer prenne la parole.

— Par Allah, Seigneur, es-tu devenu fou ? Es-tu donc ensorcelé ?

Il n'avait pas eu à patienter longtemps. L'écuyer cependant prenait garde à ne pas lever la voix, refusant d'attirer l'attention sur leur dispute.

— Ni ensorcelé ni fou, Ali, mais ivre. Ivre de revanche et de sang.

Il était vrai qu'il se sentait légèrement saoul. La découverte de l'identité de Ciarán l'avait plongé dans des abîmes de rage, mais à présent que sa vengeance était planifiée, il se sentait ivre d'une joie cruelle, pris d'une envie de mordre dans la chair blanche de sa future épouse. Il avait tellement hâte de le tenir à sa merci, lui, le fils de la Dame Noire, celui par qui tout était arrivé.

— Je ne te comprends pas, Schwarz. Ne t'ai-je pas dit que les sorciers étaient dangereux, n'est-ce pas gravé dans ta chair comme dans la mienne ? Et pourtant, tu me soutiens que celui-ci est bon et à présent, tu veux le prendre comme femme ? As-tu perdu la raison ? As-tu oublié que c'est un homme ?

Il passa le linge sur son visage, mais la fraîcheur de l'eau n'arrivait pas à calmer la rouge et brûlante soif de vengeance dans ses entrailles.

— Oh, mais qu'importe qu'il soit né homme, il sera mon épouse, il deviendra mien, et alors il sera forcé de m'obéir, et je lui rendrai chaque douleur, chaque mort, chaque larme. Je me vengerai enfin de lui.

Il se sentait tellement bien à cette idée, c'était une étrange jouissance de l'imaginer enfin en son pouvoir, à sa merci.

—Tu es fou, Schwarz ! Le sorcier ne se laissera pas faire !

— Alors je le tuerai comme les maris le font des femmes qui désobéissent. Mais j'espère le garder le plus longtemps en vie…

Ali secouait la tête, désolé.

— Tu as vraiment perdu l'esprit. Il est puissant, il te tuera dans ton sommeil et animera ton cadavre pour te faire aller tuer à la guerre ou te laisser pourrir dans un ravin.

— Alors tu me vengeras, Ali. Mais chaque jour où il ne me tuera pas sera pour lui l'enfer que j'ai vécu.

— Tu ne peux pas me demander d'approuver une telle folie, Schwarz.

Le Sarrasin était sérieux et il le redevint aussi.

— Alors, ne l'approuve pas, mon ami, mais sache que rien de ce que tu pourras dire ou faire ne m'empêchera de l'épouser.

— Tu joues avec le feu…

— Si je finis brûlé, c'est donc que j'étais trop bête.

* * *

— Maître, l'eau est devenue bleue. Je mets les morceaux de mandragore ?

Il se reprit.

— Bien sûr.

Il n'était même plus attentif à ce qui se faisait autour de lui. Par pur miracle, il avait retrouvé un œuf de cocatrix entre deux œufs de vipère rouge, mais il n'avait qu'un seul essai pour le tonique de la Reine, et il n'arrivait même pas à suivre la préparation de la potion… Tout était la faute de ce maudit Schwarz.

Il avait toujours dit que cet homme était mauvais pour lui, mais depuis ce matin, il ne savait absolument plus où il en était. Et tout le monde en profitait pour le conseiller. Le baron Gustav lui avait dit devant le Roi qu'il ne devrait pas laisser passer un étalon pareil. Le père Traugott avait essayé de le coincer entre deux murs à l'aide de son imposante bedaine pour le sermonner sur le salut de son âme, mais dame Roswitha l'avait sauvé. Non sans lui donner bien sûr son opinion qui était de faire comme beaucoup

avant lui : serrer les dents et accepter pour le bien du Royaume. Dame Dörthe, que Clothaire d'Alsace avait rendue bien dévote, l'avait querellé sur l'importance du salut de son âme éternelle en ajoutant qu'il serait bien cruel que les hommes se marient entre eux quand il y avait tant de jolies filles à marier. Même Thorsten était venu le conseiller, lui recommandant de ne pas manquer d'épouser le chevalier pour qu'il puisse lui apprendre l'art du combat. Seul Aloys n'avait pas pris position.

Et lui, bien sûr. Parce que même si son esprit criait au ridicule et se méfiait de cette proposition si soudaine et étrange, son corps, lui, ne faisait que se remémorer leurs ébats en en imaginant d'autres.

Et c'était là tout le problème. Que voulait le chevalier ? Pourquoi avait-il demandé sa main à Adelar ? Et en ces termes ?

Il ne savait plus où diable il en était.

— Et toi, Aloys, que penses-tu du Chevalier Noir ?

Son apprenti cessa immédiatement de mélanger la potion et ses joues déjà colorées par la chaleur vive du feu rougirent encore plus.

— Moi, Maître ?

— Oui, toi, même Silvia a donné son opinion à Janika qui était que nous serions un couple bien assorti, une statue de glace et un serpent en armure. Alors, Aloys, penses-tu comme Thorsten que je devrais épouser le chevalier ?

Le garçon avait baissé la tête et recommencé à remuer la grande cuillère de bois.

— Maître, c'est vous-même qui m'avez dit qu'un sorcier devait être plus prudent que le plus prudent des hommes et respecter les lois et les coutumes du Royaume sous peine de se retrouver très vite à détaler comme un lapin.

Il leva subrepticement les yeux du chaudron, encore plus rouge si possible qu'avant.

— Épouser le chevalier serait une très mauvaise idée.

Ciarán sourit.

— Tu n'as pas tort. Mais puisque Adelar lui-même a permis cette union…

— Oui, mais ce n'est pas la coutume du pays, et cela provoquera des frictions avec la Cour Impériale et l'Église.

— Frictions que le Roi accueille de bon gré. Il n'a jamais accepté que son père n'ait pas pu être enterré en terre chrétienne à cause de son

excommunication.

— Mais si le Roi venait à tomber ou à changer d'avis…

— Il faudrait détaler comme un lapin. Tu as raison, Aloys, et je suis très fier du raisonnement que tu as fait.

Le jeune homme se rengorgea comme un coq. Puis hésita un moment.

— Mais…

— Mais ?

— Il y a un *mais*, non ?

Il resta un moment interdit devant la sagacité de son élève.

— En effet, il y a un *mais*.

— Vous voulez l'épouser ? Cette brute ? Il s'est battu avec le baron Gustav et tous les deux riaient presque en se frappant !

— Schwarz n'est pas une brute, c'est… compliqué.

L'enfant le regardait avec une sévérité tout adulte.

— Je ne sais comment le dire, mais c'est un homme bon et plein de qualités et qui ne les voit pas et… je ne sais. Je voulais qu'il parte et à présent, je ne sais plus.

— Ce n'est pourtant pas compliqué. Il n'y a qu'une seule question à se poser : voulez-vous l'épouser ?

Le problème était bien là. Il le voulait, il avait ce désir instinctif, stupide, égoïste, animal de rester auprès de lui. Comme si, par sa seule présence, il pouvait effacer les années de malheur qu'il lui avait causées.

— Je ne sais, Aloys, mais une chose est sûre, ton chaudron va déborder si tu n'arrêtes pas de tourner aussi vite la cuillère.

* * *

Le souper était supposé être en petit comité. Habituellement, Ciarán était autorisé à prendre ses repas dans sa tour avec ses élèves, mais le Roi avait encore de nombreux invités et il était sans le vouloir devenu l'un des sujets de conversation, il lui fallait donc faire une apparition, et s'il n'avait pas revêtu ses plus beaux habits, il n'était pas moins venu dans une longue robe grise, ses cheveux tressés et son front rehaussé par son diadème.

Les conversations cessèrent quand il entra et tous les yeux se tournèrent vers lui. Le dragon était enterré, il y avait un nouveau sujet de bavardage à Güstrow. Il alla se mettre sous la protection de l'abbé Bertram, le seul pour

le moment à ne pas lui avoir offert de conseil ou parlé mariage. Il espérait que la présence de l'homme d'Église éviterait qu'on ne le poursuive et l'accule. Il n'avait aucune envie de répondre à toutes ces questions.

On le laissa tranquille et il put parler botanique avec le vieil homme. Le religieux était un véritable savant et maintenait correspondance avec d'autres éminents botanistes hors même du Saint-Empire. Il connaissait le traité des plantes selon les humeurs de frère Giaccometti, parler avec lui était toujours plaisant, d'autant plus qu'il ne lui avait jamais montré ni mépris ni haine comme avait pu le faire le père Traugott.

— Et vous, mon Père, que pensez-vous de ce mariage ?

Il n'eut pas besoin de se tourner pour savoir à qui appartenait cette voix calme et posée, basse et chaude, qui chamboulait ses entrailles.

— Eh bien, Chevalier Noir, rien de tout ça n'est bien orthodoxe, et sache que notre Sainte Mère l'Église ne reconnaîtra jamais votre union. Si vous aviez voulu être unis en Dieu comme deux frères… ma foi, je l'ai moi-même fait pour deux laïcs qui craignaient l'ingérence de leurs familles dans leur peu de fortune et qui avaient l'un pour l'autre la plus tendre et la plus chrétienne amitié. Mais puisque tu ne demandes pas l'approbation de l'Église et que tu ne te places que sous le manteau du Roi, je ne donnerai pas mon avis. Au jour de ta mort, Dieu saura bien mieux que moi juger de tes actions.

— Le père Traugott ne semble pas penser ainsi.

— Traugott a bien des défauts, il est querelleur et ambitieux et il ne se confesse pas assez, mais son avis sera celui de beaucoup d'autres à travers le Saint-Empire, vous jouez un jeu dangereux, Chevalier.

— J'en suis conscient, mais il en vaut la chandelle.

L'œillade que lui lança Schwarz était sombre et brûlante, emplie de feu et de désir. Elle fut aussi tellement furtive qu'il crut avoir rêvé.

— Ciarán.

Le chevalier lui offrit son bras. Visiblement pour le mener à table où l'on commençait à s'installer. Il le prit. Sans même hésiter, son corps trop désireux de le sentir contre lui passant outre les réflexions de son esprit sur comment ce geste pourrait être interprété.

— Pourquoi ? demanda-t-il à voix basse.

Tout le monde les observait, mais il ne pouvait laisser passer l'occasion.

— Parce que je veux t'épouser.

— Et comment votre armure va-t-elle être réparée ? Ne vouliez-vous pas de beaux ducats ?

— C'était avant.

— Avant quoi ?

Il avait élevé la voix, mais déjà Schwarz l'avait lâché et s'était éloigné, le laissant avec sa frustration. Il s'était donc bien passé quelque chose qui avait changé l'avis du chevalier, mais quoi ? Qu'est-ce qui pouvait le pousser à vouloir l'épouser ? C'était ridicule, à part la tour que le Roi voulait lui donner en dot, il ne possédait rien, enfin rien d'utile à un mercenaire, ni or ni terre, ni noble et influente famille. S'il avait appris que la Dame Noire était sa mère… Non, il n'aurait pas demandé à l'épouser, il l'aurait tué sur-le-champ dans un accès de rage. Ce ne pouvait pas être ça.

Devait-il croire ce que lui avait rapporté le baron Gustav ? Il l'épousait, car il lui plaisait d'avoir un sorcier à ses côtés pour se battre ? Mais il était lié à Adelar pour encore cinq années, il ne serait pas bien utile au mercenaire d'ici là, l'obligeant même à entrer au service du Roi. C'était ridicule !

Il n'avait aucune idée de ce qui pouvait passer par la tête de Schwarz, et ça le rendait fou.

— Oh, Ciarán, n'est-il pas incroyablement courtois ! Il vous a même conduit jusqu'à votre siège !

— Je ne suis pas un vieillard arthritique pour avoir besoin d'être accompagné jusqu'à la table, princesse.

— Oh, Ciarán, ne le prenez pas mal, ce n'est là qu'une marque de son affection pour vous, une façon de dire que l'amour l'a rendu votre esclave et qu'il ne vit que pour vous servir. Comme c'est excitant. Si je n'étais pas fiancée, je vous envierais.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'excitant à se laisser traiter comme un infirme incapable de se débrouiller seul.

— Et pourtant, vous laissez Aloys couper votre viande et vous servir à boire.

— Dame Dagmar, c'est une simple démonstration de pouvoir dont je me passerais bien.

— Eh bien, sans doute veut-il donner en spectacle le pouvoir que vous avez sur lui et montrer publiquement toute l'affection qu'il vous porte. Mon frère s'est contenté de me demander si je voulais bien épouser Sieghard,

laissez-moi profiter d’une situation qu’on ne voit que dans les récits de messire Isodore.

Il avait du mal à trouver que répondre à cette jeune fille à la tête emplie de poèmes d’amour et de gestes héroïques.

— Dois-je signaler à sire Sieghard qu’il est prié de se montrer plus courtois envers sa fiancée ?

— Vous n’oseriez pas, il serait capable, le pauvre homme, de le prendre pour une critique. Il m’a déjà fallu des jours et des jours de haute lutte pour obtenir qu’il m’appelle enfin autrement que princesse et prononce mon nom.

La jeune fiancée se plaignit encore quelque temps de son futur époux si brave à la guerre et si timide devant elle. Puis Isodore de Brême s’installa avec son luth au centre de l’espace formé par les tables, juste devant le Roi, et commença à chanter la Ballade du Dragon de Mecklembourg. Il chanta le beau et sombre Chevalier Noir maudit et mystérieux, ses yeux de ciel d’été, ses cheveux de blé, son visage d’archange, son cheval noir comme la plus ténébreuse nuit et son chien fidèle et imposant. Il conta le dragon, terrible, puissant, détruisant d’un battement d’ailes le village de Meissenbourg, semant le feu et la mort sur son passage. Il narra la désolation du Roi et l’arrivée du vaillant chevalier. Puis il chanta le Sorcier Gris…

Et Ciarán voulut disparaître, avalé par sa chaise. Car le sorcier avait d’une femme le visage délicat, des pétales de rose pour lèvres, du marbre pour chair, d’une biche les yeux et d’argent l’éclat du regard. Il y eut toute une longue strophe sur ses robes fines et riches et sa stature délicate de gracieuse colombe. Puis une autre strophe sur la stupeur et l’admiration que cette vision fit naître chez le chevalier et sa joie mêlée de crainte d’emmener si belle créature face au dragon.

Leur voyage donna lieu à quelques belles descriptions de la généreuse nature de Mecklembourg au printemps fleuri, puis il chanta la rencontre avec de pauvres hères que le chevalier sauva de bandits, s’attirant le regard et l’admiration du sorcier à la belle jument pommelée. De nouveau la nature riante et accueillante du Royaume menacée, elle aussi, par les exactions du dragon. Puis un village désolé et brûlé où ils trouvèrent un pauvre petit orphelin qu’ils amenèrent en bons chrétiens au monastère où les pieux moines leur déconseillèrent telle folie que d’aller se confronter à la Bête. Mais poussés par leur courage et pleins de leur admiration et confiance mutuelles, ils s’en furent.

Le combat fut un beau morceau de bravoure, et Ciarán était presque prêt à lui pardonner ses errements précédents s'il n'avait pas soudain fait défaillir le sorcier dans les bras forts du chevalier à la mort du dragon. Finalement, rapportant la tête du dragon, ils revinrent au château du Roi où ils firent vœu de ne plus jamais se quitter.

Le Roi lui lança une belle bourse, et bientôt, les pièces, certaines plus nobles et pesantes que d'autres, plurent sur le troubadour. Il vit même Schwarz lui lancer un mark d'argent. Il s'abstint.

— Voilà, messire ménestrel, une chanson qui aura bien du succès dans les monastères à n'en point douter, mais très peu dans une cour civilisée, ironisa Clothaire en lançant devant le troubadour un os que les dogues du Roi se disputèrent en vociférant.

— Mais, jeunot, que ne retournes-tu à tes cours civilisées ? Avons-nous donc besoin de voir ta tête de vieille pucelle au-dessus de nos assiettes ? lança le baron Gustav avant d'éructer de la plus audible des manières.

Clothaire ne cacha même pas sa moue de dégoût.

— Je viens, vieil homme, me mesurer à vos chevaliers pour prouver qu'un homme civilisé vaut quatre barbares comme toi.

— Eh, soigne bien ton cul blanc et prépare ta rançon, pucelle, car il va tant traîner par terre qu'il sera aussi noir que celui du dernier de mes porchers.

— Sire Gustav ! Ce ne sont pas des manières de parler à sire Clothaire, par les clous de la Sainte Croix, quelle image donnez-vous du Royaume ! Vous êtes en présence du Roi ! vitupéra dame Dörthe soudain prise d'un étrange courage. Soyez indulgent, Messire, envers un vieillard et considérez que nous ne sommes pas tous d'ignorants barbares et que nombre d'entre nous seront aises que vous leur parliez des raffinements de la Cour d'Aachen.

— Alors, gente Dame, pour l'amour de vous, j'oublierai les insultes prononcées sous l'emprise du vin et de la sénescence. Vous ai-je déjà parlé du voile de perles de la princesse Florinka ?

Dörthe devint si rouge sous le compliment que Ciarán en vint à craindre qu'elle ne meure de cet afflux trop rapide de sang.

Le repas se finit sans autre esclandre, Dörthe pendue aux lèvres du Chevalier Blanc. Et enfin arriva le moment de se retirer. La potion pour la Reine reposait, mais il faudrait cette nuit à la lumière de la lune la filtrer par trois fois avant d'y ajouter trois gouttes de la rosée matinale. Il devait aussi

vérifier l’inventaire de ses ingrédients, les beaux jours seraient parfaits pour emmener ses apprentis récolter ou chasser ce dont ils allaient avoir besoin. Comme les œufs de cocatrix, ceux qu’on trouvait, bien sûr, accrochés au plafond de grottes obscures et humides. Il serait bon de s’éloigner quelques jours du château… Peut-être qu’alors, il pourrait prendre sa décision, loin de la présence troublante de Schwarz.

Une main se posa sur son bras et il sursauta. Il n’avait rien entendu, et à part Aloys, il avait bien cru être seul dans le verger. Mais la lumière douce de la lune révéla des cheveux blonds et un visage trop connu qu’il pourrait redessiner à tout moment derrière ses paupières.

— Schwarz.

Sa voix était haletante.

— Ciarán. Nous devons parler.

— Bien sûr. La lune est claire, une promenade dans les jardins peut-être.

Il se refusait à le laisser entrer dans la tour. Le voir près de ses objets, dans ses meubles, au coin de son feu serait beaucoup trop intime, trop près de ce mariage auquel il se refusait et qu’il désirait.

— Comme tu voudras.

— Aloys, rentre avant moi et vérifie la potion.

Son apprenti eut un air fâché et lança au chevalier un regard étrange, mais lui obéit. L’écuyer de Schwarz se contenta de saluer et de disparaître dans les ombres du château. Une fois de plus, il lui offrit son bras. Il hésita, devait-il s’offusquer d’être traité comme une femme ou un infirme ou répondre à l’envie qui le tenaillait de le prendre, de rapprocher son corps du sien, de sentir ses robes frôler ses jambes ? Se disant que c’était là la dernière fois, il céda et posa la main sur sa manche. Le verger était empli de senteurs, baigné par l’eau claire de la lune qui emplissait les arbres fruitiers, les faisant bruisser de vie. L’air était froid, mais la présence à ses côtés rendait la nuit tellement plus chaude et périlleuse malgré le calme du verger.

Il l’amena sur le banc de la Reine et le fit asseoir. Il mit alors genou à terre.

— Ciarán, Sorcier Gris, veux-tu me prendre pour époux ?

Il cligna des yeux, ébloui par la lune, par son visage tourné vers lui, par ses yeux qui attendaient, impatients, une réponse.

— Non.

Le chevalier baissa la tête, ses cheveux argentés sous la lumière de la lune cachant son visage, et un coup de tristesse lui lacéra le cœur, mais il ne

devait pas, ne pouvait pas.

— Soit.

Le chevalier se releva et, le visage déterminé, le fixant de sa grande taille, il ajouta :

— Je ne me donne pas pour vaincu et te le demanderai chaque jour jusqu'à la fin du tournoi. Si à ce moment-là ton avis n'a toujours pas changé, je sortirai de ta vie. À jamais.

À jamais. Ces mots étaient si lourds, si pénibles à entendre.

— Je ne vous comprends pas. Quelle folie peut bien vous pousser à faire une chose pareille ? M'épouser ! Sans même parler de la position de l'Église, le ridicule auquel vous vous exposez…

— N'est pas plus grand que celui d'avoir été renié par l'Ordre devant l'Empereur lui-même. Et au moins, cette fois-ci, ai-je une bonne raison.

Il ignora la culpabilité qui le rongeait.

— Une raison, laquelle ? Vous semblez pris de folie depuis tantôt.

— Celle-ci.

Et il s'assit à ses côtés pour prendre son visage entre ses mains et l'embrasser. À pleine bouche, comme un amant retrouvant l'être aimé après une longue absence, comme un homme qui savait qu'il ne serait pas rejeté. Et Ciarán se laissa faire, submergé par sa force, par cette langue qui entrait en lui, conquérante, sûre de ses privilèges, et qui le caressait avec habileté, l'amadouant peu à peu à venir jouer avec elle. La nature prit le dessus et réveilla la passion qui sommeillait si proche de la surface. Il noua ses mains blanches autour de son cou et ferma les yeux, répondant à son baiser, savourant les caresses de ses doigts sur ses joues, son cou, mordillant ses lèvres, faisant glisser ses doigts dans ses cheveux, rapprochant son corps.

Le sorcier ne comprenait rien à ce qui se passait, mais c'était sans importance, tout son esprit était jeté dans le désir qui le brûlait. Il n'aspirait qu'à le laisser le renverser sur la pierre pour relever ses robes et le prendre sous le regard amusé de la lune. Il voulait sentir son corps contre le sien, son poids sur lui, sa chaleur en lui comme alors. Il le voulait, ô, dieux, comme il le voulait.

Soudain, tout disparut : baiser, caresse, chaleur, et il ouvrit les yeux pour le trouver de nouveau debout face à lui. Seules la rougeur de ses lèvres et sa respiration entrecoupée laissaient voir que ce qui s'était passé n'était pas un rêve.

— Je me suis laissé emporter. Je te prie de m’en excuser. À demain, Ciarán.

Il leva une main inutile pour le retenir, incapable de parler, étourdi par ce qui venait d’arriver, le contemplant disparaître dans la nuit. Il était encore plus perdu qu’alors.

Ce baiser… ce baiser ne pouvait signifier qu’une chose : il savait pour la nuit chez l’ermite. Jamais sinon il n’aurait osé pareille chose… enfin sans doute. Il nageait en pleine confusion et l’appel dur du désir dans ses reins n’arrangeait rien.

Mais s’il savait pour cette nuit-là, pourquoi ne l’avait-il pas roué de coups, après tout, il avait profité de lui… Au lieu de cela, il demandait sa main et l’embrassait avec toute la fureur d’un amant.

Peut-être… Peut-être imaginait-il lui avoir volé sa virginité cette nuit-là et se croyait-il dans l’obligation de l’épouser…

Non, c’était ridicule…

Il avait été Chevalier Blanc et, quelque part, il n’avait jamais cessé de l’être, toujours régi par des principes qui l’avaient rejeté. Des principes tordus, mais qui dictaient qu’il était nécessaire pour lui de lui rendre son honneur.

La fièvre devait avoir effacé bien des choses, et dans sa vision sans doute lui avait-il arraché de force sa virginale pureté, et à présent, dans un acte de contrition que seuls pouvaient avoir les véritables chevaliers essayait-il de se racheter.

Si c’était le cas, il fallait qu’il lui fasse abandonner cette idée. Et vite. Le chevalier avait sur lui le pire des effets, le transformant en un animal stupide et lubrique, prêt à tout pour le garder près de lui.

Oui, demain, il le ferait changer d’idée.

-2-

Ah, et voilà que notre rougissante fiancée tente de fuir les doux liens de l'hyménée, mais notre beau héros ne laissera pas filer cette douce proie, et les voici lancés dans la plus agréable des chasses.

Ciarán n'avait pas réussi à fermer l'œil de la nuit. Ce qui était au mieux pour son inventaire à présent fini et le tonique pour la Reine qu'il lui avait fait porter dès les premières lueurs de l'aube par un Aloys encore bâillant de sommeil. Son corps, lui, protestait légèrement, mais il ne l'écouta pas, préparant leurs bagages pour une sortie de trois jours. Ils allaient quérir des œufs de cocatrix et quelques plantes qui poussaient dans les régions montagneuses de l'ouest. Il parlerait à Schwarz ce matin, puis mettrait entre eux quelques bonnes lieues. Le plan semblait très raisonnable, et si Aloys n'était pas ravi, Thorsten était surexcité à l'idée de retourner à la nature et de pouvoir courir à sa guise entre les arbres.

Il avait fait prévenir dame Roswitha, il ne lui restait plus qu'à demander au Roi sa permission de s'absenter. Avec tout le travail qu'engendrait le tournoi : son emplacement, ses installations, les différents prix et autres choses du même acabit, le roi Adelar ne devrait pas même remarquer son absence ; d'autant que les joutes et ces sortes de réjouissances guerrières n'étaient pas vraiment son fort. Aucun doute que sire Sieghard serait bien plus à même de conseiller le Roi.

Il trouva le suzerain dans son bureau en train de discuter avec sire Manfred de l'emplacement exact du tournoi et surtout du nombre de pavillons qu'il convenait de monter.

— Votre Majesté, messire Manfred, je vous salue.

Le Roi et son interlocuteur se tournèrent vers lui.

— Ah, bonjour, maître Sorcier, on me dit que vous vous apprêtez à voyager de nouveau.

— On ne peut rien cacher à Votre Majesté.

— Quel piètre roi ferais-je, si je ne savais pas même ce que font mes gens en mon château… Mais avant que vous ne preniez la route, il me reste une faveur à vous demander.

— Je suis, comme toujours, à vos ordres, Sire.

Le Roi eut ce sourire de tigre qui faisait trembler de peur ses ennemis.

— Exactement ce que je voulais entendre. Je vous prierais donc, Enchanteur, de prendre avec vous une escorte pour veiller à votre protection et à celle de vos apprentis.

Il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche avant de continuer.

— Il se trouve que par chance le Chevalier Noir s'est proposé pour vous accompagner et veiller à votre sécurité.

— Votre Majesté…

— Il n'y aura pas de *mais*, je ne vous forcerai pas, Ciarán, mais je ne vous laisserai pas non plus le fuir. Après tout, si votre décision est déjà prise, que sont trois malheureux jours de plus en sa compagnie.

Il fut obligé de baisser la tête et de se déclarer vaincu.

— Je ne vis que pour vous servir, Sire.

— Allons, Ciarán, quittez donc cette funèbre expression. Que pourrait-il bien se passer de si terrible en trois jours de joyeuse chevauchée ?

* * *

Eh bien, déjà il pouvait se passer exactement ça. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux des lèvres de Schwarz, sentant comme le fantôme de leurs poids et forme contre les siennes. Sa simple vue avait d'un seul coup fait remonter toutes les sensations de la nuit dernière et l'empêchait de se concentrer sur Wolke et ses préparatifs.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi il faudrait s'encombrer de leur présence. Enfin, ce n'est pas comme si vous étiez sans défense contre des bandits, Maître ! bougonnait Aloys en sellant Blume, sa jument rousse.

— J'espère qu'on aura des bandits ! s'exclama Thorsten en sautant sur le dos fatigué mais résigné de Sanft, la mule du sorcier.

— Je doute qu'ils s'attaquent à un groupe aussi nombreux, répondit Schwarz qui avait fini de préparer Dunkenstern et s'apprêtait à monter en selle.

— Peut-être alors que nous aurons une attaque de lézards-pierres, il y en a beaucoup dans les grottes de l'ouest.

— Les lézards-pierres sont plus peureux que le père Traugott et ce sont des solitaires, Thorsten.

— J'sais bien ! Mais p'têtre qu'un méchant magicien les a ligués contre nous ?

— Thorsten…

— Je sais bien. Peut-être, ânonna-t-il en détachant toutes les syllabes. Mais et dans ce cas-là ?

— Eh bien, dans ce cas-là, Thorsten, nous serons bien heureux d'avoir avec nous le célèbre Chevalier Noir pour pourfendre des lézards pendant que nous cueillerons des pâquerettes.

— Hé ! J'veux m'battre contre les lézards !

— Thorsten.

— Je veux me battre.

— Dans ce cas-là, idiot sans cervelle, il fallait devenir écuyer, pas apprenti d'un sorcier. Pourquoi tu ne te reconvertirais pas, il n'est pas trop tard.

Aloys était déjà en selle pour faire sortir sa jument de l'écurie et dominait l'enfant de toute son aristocratique hauteur. La réponse de Thorsten fut immédiate. Il se transforma en écureuil, se jeta sur le blond et lui mordit le nez. Le recul et les mouvements brusques d'Aloys firent se cabrer Blume et s'énerver toutes les autres montures.

Ciarán lança un Mot et tous se figèrent : adolescent, écureuil, jument. Il descendit de cheval et commença par dessiner le glyphe de la paix sur les naseaux de l'équidé, puis relâcha son emprise sur lui. Maintenant que la monture était calme, il alla séparer ses deux apprentis, plus exactement, il décrocha Thorsten du nez du blond et regarda les dégâts causés par les petites griffes et les incisives du rongeur. Il faudrait soigner ça avant de partir. Il força le blond à mettre pied à terre avant de le laisser à nouveau libre de ses mouvements.

Enfin, il passa à l'écureuil dont le petit cœur bondissait à une vitesse phénoménale.

— Tu mériterais que je te mette en cage sous cette forme ou que je te laisse ici pour te punir. Un mage qui ne se maîtrise pas est un danger pour tous. Quant à toi, Aloys, je ne sais pas pour quelle raison tu es de mauvaise humeur, mais apprends à te contrôler. Maintenant, va à la tour et prépare de quoi te soigner, j'arrive.

Il attendit que le blond ait disparu avant de poser l'écureuil à terre et le regarder se transformer. L'enfant baissait les yeux, conscient de sa faute.

— C'est lui, il…

— Je ne veux pas savoir. Tu vas rester ici et préparer tes excuses à Aloys. Quand nous reviendrons, ce sera la première chose que nous

entendrons.

— Oui, Maître.

Il insista encore un moment, le regard pesant et grave posé sur son élève.

— Messire Chevalier, veuillez nous excuser.

Aloys avait sorti deux linges propres, de l'eau pure et du vinaigre, et quand Ciarán entra, il était en train de scruter son apparence dans le miroir d'argent de son professeur.

— Ce ne sont que des égratignures, aucune ne devrait te laisser de cicatrice, tu n'as rien à craindre.

— Maître.

— Tais-toi et laisse-moi faire, Aloys.

Il baigna le linge dans le vinaigre et commença à laver les coupures. Aloys ne cria pas, son corps trembla en silence. Enfin, il passa au linge d'eau pure et rinça le visage de son apprenti.

— Thorsten ne pourra jamais être écuyer ou chevalier. Je ne pense pas que ce soit l'état qui lui convienne, mais même si ça avait été le cas, jamais il n'aurait pu trouver sa place chez eux, pas en étant le petit-fils d'une sorcière et en se transformant en écureuil à la moindre contrariété. Comment te sentirais-tu si quelqu'un t'interdisait de devenir sorcier ?

— Furieux. Mais c'est différent, les chevaliers ne sont que des brutes épaisses qui cognent au lieu de parler.

— Tous les chevaliers ne sont pas ainsi, et ça n'a rien de différent.

Il prit le flacon de vinaigre et de nouveaux linges propres.

— Je ne te bande pas le visage, mais à chaque arrêt tu laisseras Thorsten nettoyer tes blessures.

— Lui ? Mais il a la main d'un ours !

— Profites-en donc pour crier et vociférer, mais s'il a la main légère, félicite-le aussi. Tu es son aîné, tu dois, toi aussi, lui enseigner l'Art, c'est aussi ça être l'élève d'un sorcier.

Aloys acquiesça et ils reprirent le chemin des écuries.

— Aloys, j'suis désolé de t'avoir attaqué et griffé et mordu le nez. Et j'suis aussi désolé de t'avoir traité de péteux dans ma tête, dit Thorsten d'une seule traite, le visage rouge.

Rigide, le visage rouge lui aussi et pas seulement à cause de ses blessures physiques et d'honneur, le blond accepta et Ciarán laissa même passer la prononciation incorrecte de son plus jeune élève.

— Allez, donnez-vous l’accolade et nous pourrons enfin partir.

Les deux enfants s’exécutèrent au milieu de l’écurie et cette dispute fut tenue pour terminée.

* * *

— Qu’allez-vous faire dans les montagnes de l’ouest ?

Il avait ramené Stern à la hauteur de Ruhe, obligeant le cheval de l’apprenti blond à s’écarter pour laisser passer l’étalon. L’adolescent lui lança un regard de haine profonde qui n’était pas le premier.

— Nous allons prendre cinq œufs de cocatrix, un par nid que nous trouverons.

Ciarán gardait les yeux sur la route, son profil lointain et marmoréen, comme si rien ne s’était jamais passé entre eux, comme si le baiser de la veille ne l’avait pas affecté, comme s’il n’avait pas compris que s’il l’avait voulu, il aurait pu le prendre sur le banc de pierre. Le sorcier semblait avoir décidé que l’ignorer était la meilleure solution. Il avait tort, bien sûr, et il allait le lui prouver, mais pour l’heure…

— Le cocatrix est bien une sorte de coq gigantesque aux serres de métal.

— Exactement. Lequel de vous est capable d’en dire plus au Chevalier Noir ?

— Le cocatrix est une créature magique qui vit dans les grottes loin des hommes. Le cocatrix s’accouple pour la vie et à l’aide de ses serres pointues fait son nid au plafond des grottes. Suspendu, la tête en bas, il creuse un trou dans la roche pour y loger les œufs que la femelle couve toutes les nuits pendant que le mâle monte la garde. Le jour, tous deux vont chercher de la nourriture. La saison de pondaison s’étale sur le mois de mai, et les œufs éclosent au bout d’une lune environ.

Aloys avait récité sa leçon en toisant le chevalier avec une hauteur qui lui rappelait certaines grandes dames de la Cour d’Aachen. Il n’était pas difficile de comprendre la flamme qui brillait dans les yeux verts.

— Très bien, Aloys.

Ciarán sourit à son élève. Un vrai sourire, un plein sourire qui illuminait tout son visage. Un sourire qu’il ne lui avait jamais offert. Un sourire qui semblait si vrai, si pur, si bon. Oh, il était habile. Tellement habile à mentir.

Il ne pouvait pas continuer à le fixer sans rien dire.

— Et pourquoi vivent-ils loin des hommes ? demanda le sorcier.

— Parce que les hommes les chassent et les poursuivent, ils ne mangent que de menus animaux, mais sont accusés d'être des monstres, et dès qu'un paysan en voit un, il fait chercher quelqu'un pour le faire tuer, un chevalier par exemple. Comment ne vivraient-ils pas loin des hommes si stupides, ils les déciment ?

L'adolescent s'était emporté, le visage transporté de fureur.

— Est-ce donc un mal ?

— Ce n'est pas parce qu'un animal n'est pas de votre goût qu'il n'a pas sa place dans le monde. Êtes-vous donc un dieu pour décider de ce qui doit être et de ce qui doit disparaître ? Vous en avez déjà tué, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ah ! dit-il, apparemment fier de sa victoire et de sa démonstration.

— Toutes les créatures magiques vivent loin des hommes, habituées à leurs persécutions, et ne se rapprochent des frontières humaines que poussées comme les loups par la faim, ajouta le Sorcier Gris de sa voix douce et tempérée.

Droit sur son cheval, parlant comme un sage, il semblait tellement simple et bon, tellement loin du diable de luxure, du manipulateur qu'il était.

— Pourquoi les dragons alors ?

— Comment ça ?

Il le regardait enfin et ses yeux ne trahissaient que sa naturelle et véritable curiosité. Oui, il était habile, mais il saurait arracher ce masque pour révéler son véritable visage, celui qu'il lui avait caché dix ans auparavant et que la fièvre lui avait volé cette nuit-là.

— Pourquoi les dragons, maîtres du ciel, restent-ils près des humains ? Que leur coûte de changer de tanière chaque jour ou d'aller nicher si haut dans les montagnes qu'un homme meure gelé avant de les atteindre ? Sont-ils tellement dépourvus d'intelligence et d'instinct ?

Le regard du mage se voila, pensif.

— D'après certains, les dragons de nos contrées sont devenus fous et ont perdu leurs légendaires sagesse et intelligence. D'aucuns prétendent aussi que Morgenstern, l'Étoile du Matin, la larme que la Mère des Dragons a versée à la mort de son époux, le Père des Dragons, a été volée et qu'elle sert maintenant à asservir les dragons. Mais nul n'a la preuve que l'Étoile

du Matin, comme le Cœur du Dragon, existent ailleurs que dans les légendes.

— Mais si quelqu'un avait Morgenstern, pourquoi ne pas l'utiliser pour conquérir un empire, quel intérêt y a-t-il à rendre fous les dragons ? demanda Aloys, intéressé par la conversation.

— Morgenstern ne doit pas permettre d'assujettir plus d'un dragon à la fois, et un dragon est vite vaincu…

— Cela n'a pas plus de sens pour autant, détermina l'adolescent.

À moins bien sûr que…

Schwarz leva les yeux et rencontra ceux de Ciarán. Il lut dans les lacs d'argent qu'ils étaient parvenus à la même conclusion.

Non, c'était impossible, encore un des mensonges du sorcier. S'il en était autrement… Il préférait ne pas y penser.

— En tout cas, si j'avais Morgenstern, je f'rais le tour du monde à dos de dragon ! annonça Thorsten. Quelques coups d'ailes, et je laisserais le Saint-Empire pour la lointaine Xin, l'Afrique, le désert ou la mer à la recherche du royaume de Mu. Et toi, Aloys ?

— Je passerais un pacte avec lui et je me transformerais en dragon. Et vous, Maître ?

— Je pense que je lui poserais beaucoup de questions sur les dragons, mais aussi sur sa vie, les dragons peuvent vivre plus de mille ans. Oh, et je pense que comme Thorsten, je ne résisterais pas au plaisir de chevaucher le vent à dos de dragon.

Le sorcier eut un de ces sourires timides, honteux, et s'il avait pu, Schwarz l'aurait poignardé immédiatement. Parce que pendant un moment son cœur s'était arrêté de battre devant la beauté de ce visage, devant cette jeunesse et cette affection qui se lisait dans ses yeux.

— Et vous, Chevalier Noir, que feriez-vous de Morgenstern ?

— Devez-vous vraiment me poser la question ? Je garderais le dragon à mes côtés pour infliger à mes ennemis et rivaux une sainte peur et sans doute conquerrais-je quelque petit et noir royaume grâce à lui et y régnerais jusqu'à ma mort.

— Vous ne partiriez pas voler jusqu'au bout du monde ?

— Quel besoin ai-je d'un dragon pour ça quand j'ai déjà Dunkenstern ? Et toi, Ali, que ferais-tu de ce don ?

— Je tuerais le dragon, Seigneur, et revendrais sa carcasse, puis je briserais Morgenstern, car la magie est mauvaise. Voilà ce que je ferais si

j’en avais l’occasion.

La déclaration du Maure jeta un froid et ils chevauchèrent dans le silence jusqu’à ce que Thorsten freine le pas de sa mule pour la mettre à hauteur de Ruhe et poser mille questions à Ali sur ses armes et la façon dont on se battait dans le lointain sud d’où il venait. S’ensuivit un très long duel de patience entre Ali qui se bornait à se taire et Thorsten qui s’obstinait à parler. Quand ils mirent pied à terre pour la nuit, le duel n’avait toujours pas de vainqueur.

* * *

Malgré les généreuses provisions de dame Roswitha, il avait demandé à Ard de chasser pour eux. Thorsten et Aloys avaient été envoyés chercher du bois, Schwarz chercher de l’eau. Quant aux montures, elles étaient avec Ali dans la main duquel elles mangeaient toutes. Ainsi il avait préparé leur repas, brisant régulièrement les disputes entre ses deux apprentis. Une écuelle avec les entrailles des pigeons était réservée pour Tod qui finit par les rejoindre, langue pendante.

Ils étaient tous très cordialement assis en train de manger autour du feu lorsque Schwarz rompit le silence.

— Ciarán, veux-tu devenir mon épouse ?

Aloys s’étouffa avec son ragoût et Thorsten eut le hoquet à force de rire. Ali, lui, était grave. Mais pas autant que Schwarz dont les yeux de l’autre côté du feu le brûlaient.

— Non.

— Peut-être demain aurai-je plus de chance, dit-il avant de replonger sa cuillère dans son ragoût.

Aloys cessa de s’étouffer, Thorsten but de l’eau et ils revinrent à leur repas. Ali, lui, posa son bol par terre où Tod s’empressa de le finir à sa place de peur qu’il ne change d’avis.

— Il y a du pain et du fromage dans la besace si vous le souhaitez, lui proposa le sorcier.

Mais l’écuyer l’ignora.

— Je vais te conter une histoire, Seigneur, tu la connais déjà, mais il est toujours bon de la rappeler.

Schwarz inclina imperceptiblement la tête et le Maure, les coudes appuyés sur ses cuisses, le visage éclairé par le feu, ombre et flamme jouant sur son œil mort, commença à parler.

— Il était une fois dans un pays lointain, où les vents caressent les seins de sable du désert comme un amant jaloux, un roi riche et puissant, admiré de ses vassaux, craint par ses ennemis. Le roi avait de nombreux fils comme il convient à un homme d'importance, mais entre tous, il avait une préférence pour son plus jeune, un prince plus brillant que le soleil se reflétant sur une lance à midi. Le prince était le meilleur des élèves, sage dans la guerre, furieux dans ses études, connaisseur du Livre Saint. Lorsqu'il était né, le roi lui avait donné l'un de ses plus fidèles guerriers comme précepteur et garde du corps, mais très vite l'élève avait surpassé le maître.

Il n'y avait plus un son dans la clairière, même Tod n'osait plus mâchonner. La voix d'Ali avait un accent mélodieux et chantant, et ses images faisaient souffler sur le camp le chaud vent du désert et la fragrance du jasmin s'épanouissant dans la nuit.

— Lorsque le prince atteignit l'âge d'homme, il voulut parcourir le monde. Le roi, qui le chérissait, lui donna tout ce qu'il pouvait en lui enjoignant de toujours garder en tête sa noble ascendance et sa patrie. Le prince promit, et avec son garde du corps, ils partirent à travers le désert. Un jour, alors qu'ils dormaient en attendant la froide mais calme nuit pour voyager, le prince fut réveillé par une voix qui l'appelait. N'écoutant que son courage, il prit son cimeterre et suivit la voix. Il arriva sur des ruines où se trouvait une trappe à moitié enfouie sous le sable, de là des escaliers qui paraissaient sans fin s'enfonçaient sous terre. La voix l'appelait toujours et il descendit, longtemps, très longtemps jusqu'à une porte si ouvragée qu'il était impossible de savoir si elle avait été taillée dans la pierre, le bois, l'ivoire ou la perle. Quand il eut passé le pas, il entra dans le plus joli des appartements où un jeune homme aux longs cheveux de miel et aux yeux de biche se lamentait. Le pauvre enfant lui apprit que c'était lui qui l'avait appelé, car il cherchait un homme assez fort et courageux pour le libérer du terrible génie qui le maintenait prisonnier dans ce palais solitaire. Il pleura de si touchantes larmes, il était si beau que même si le prince n'avait pas déjà été le plus courageux des hommes, il se fût engagé à pourfendre le djinn. Il se tapit donc dans un coin sombre de la pièce et quand le maître des lieux entra, il lui sauta dessus, et même ainsi, il lui fut difficile de battre si

forte et violente créature qui manqua de lui arracher la tête. Mais le prince était vaillant et jeune, il vainquit, et le bel enfant pansa ses blessures. Il lui dit s'appeler Noor, Lumière du Jour, et lui demanda de le laisser l'accompagner, car le génie lui avait appris la magie. C'est ainsi qu'en s'éveillant le garde eut la surprise de trouver son prince accompagné de Noor.

Au loin, une chouette hulula, mais nul ne lui prêtait attention.

— Le prince, son garde et Noor arrivèrent dans la grande et belle cité de Damas aux mille mosquées. Là, suivant les conseils avisés du magicien, le prince devint un homme des plus influents et fit fortune dans le commerce de soieries. Au bout d'un an à peine, il avait atteint une telle popularité dans la ville que beaucoup souhaitaient le voir s'établir et devenir gouverneur de la cité. Mais il lui parvint une missive l'informant que son père était malade. Ne perdant pas un instant, le prince, toujours suivi par Noor, pour qui il avait un tendre attachement, et par son fidèle garde, repartit à travers le désert, laissant derrière une caravane chargée des richesses qu'il ramenait chez lui. La seule vue de son fils donna au roi la force de vaincre sa maladie, et père et fils célébrèrent leurs retrouvailles. Mais un nouveau malheur guettait. Le commandeur des croyants, roi entre les rois, appelait à la guerre contre son cousin et quelques provinces révoltées. Tous les fils du roi répondirent présent et ce dernier fit savoir qu'à leur retour, il désignerait son successeur.

Tod avala le plus vite possible un morceau de viande avant de reprendre sa position comme si de rien n'était.

— À la guerre ils partirent, mais le précepteur du prince était inquiet. Les frères du prince étaient jaloux de ses richesses, de sa grâce, de sa générosité même. Il craignait qu'ils ne tentent de faire disparaître ce rival si éclatant. Mais le prince se riait des craintes de son garde, ses frères étaient aimables et non traîtres comme il le disait, il ne craignait rien. Le garde s'ouvrit alors de ses soupçons à Noor. Le sorcier lui assura qu'il veillerait jour et nuit sur son sauveur et le garde soupira de soulagement. Mais…

Il laissa la phrase perchée dans l'air nocturne, plantant son œil noir et ce qui restait de l'autre dans les yeux de Ciarán.

— Mais ils n'avaient pas plutôt levé les tentes et mené leur premier combat que le malheur frappa. Les rebelles pénétrèrent dans le camp de nuit, massacrant les soldats endormis. Le garde était éveillé devant la tente de son prince. Il se battit comme un possédé, ses mains n'arrêtant jamais de

manier les lunes recourbées de ses sabres. Il fut blessé, il perdit du sang et un œil, mais il n'arrêta pas, protégeant l'entrée de la tente de son seigneur qu'il avertissait à grands cris. Il en tua encore et encore, mais toujours il en venait plus, et il finit par être submergé. Alors qu'il appelait de ses vœux une fin rapide, il fut emporté par les rebelles jusque dans la tente où il trouva son prince étendu sans vie dans son lit, plus pâle encore que la mort, et au-dessus de lui se tenait Noor. Les rebelles s'inclinèrent devant le sorcier et le garde comprit qui avait tué son seigneur. Malgré les guerriers qui le retenaient à terre, il se dégagea et se jeta sur lui, espérant étouffer de ses mains sa vie ingrate, mais d'un seul Mot le sorcier l'arrêta, le privant du contrôle de son corps.

Il faisait froid dans la clairière et le vent était glacial. Tous regardaient l'œil blanc du borgne.

— Le sorcier le félicita pour sa détermination et loua son courage, et le garde ne pouvait pas même contraindre son corps à lui cracher à la figure. « Pour avoir montré tant de loyauté envers ton défunt maître », lui dit-il, « je vais te laisser la vie sauve, mais parce que tu as tenté de me tuer, je te maudis. » Il posa sur son cou un collier d'esclave et dit : « Tu seras esclave, et tant que tu porteras ce collier, tu ne pourras tenir une lame entre tes mains. » Il le fit alors emporter loin de sa vue et loin du corps du prince. Ce qu'il advint du sorcier et du roi, le garde, à présent esclave, ne le sut pas, car il fut vendu très loin, aux frontières de l'empire, dans un pays où l'on n'avait jamais entendu le chant du désert. Là, inutile, incapable de tenir même un couteau, le garde passa de main en main jusqu'à devenir la propriété d'un chevalier qui se plaisait à avoir des choses insolites.

S'il y regardait bien, Ciarán pouvait voir sur son cou de légères cicatrices, là où le collier avait écorché et frotté la peau.

— Or il advint que le chevalier alla participer à un tournoi. Lorsqu'il s'y rendit, il y avait une chaude discussion sur l'un des participants, un mercenaire qui s'était présenté sans écuyer et que beaucoup auraient voulu voir jeté aux chiens. Plaisantin et au fait de son incapacité à tenir la moindre lame, le maître du garde alla voir l'homme d'armes et le lui donna. Le mercenaire le regarda alors et fit ce que nul n'avait jamais fait. Il ôta son collier et lui rendit sa liberté. Ensuite, il lui demanda de lui servir d'écuyer pendant ce tournoi et promit que s'il gagnait, il partagerait la récompense avec lui. Il gagna.

Il laissa tomber un autre silence.

— Après ce tournoi, je quittai le seigneur Schwarz et partis à la recherche de Noor. Il était devenu vizir du nouveau sultan. Traître, haï de beaucoup, il vivait enfermé et entouré de gardes. Avec l'aide de quelques anciens hommes du prince, je le tuai dans son lit par une nuit sans lune.

Le silence était maintenant plus froid encore que la tombe. L'œil mort le fixait avec haine. Que pouvait-il dire ?

— Tu l'as tué comment ?

Thorsten était captivé, tout son jeune corps penché vers l'avant, dévorant le Maure d'un regard plein de curiosité.

— Je lui ai tranché la gorge, puis, pour être sûr, je lui ai coupé la tête et la langue et je les ai enterrées séparément loin de tout dans le désert.

— C'était la première fois que tu coupais la tête de quelqu'un ?

— Non.

— Mais la tête est solidement attachée au cou…

— Il suffit d'avoir le coup de main.

— Tu utilises les deux sabres pour ça ?

— Avec assez de force, un seul suffit.

— Et toi, Chevalier, tu arrives à couper les têtes d'un seul coup ?

La conversation dévia sur les arts militaires et l'atmosphère redevint respirable, même si, de l'autre côté du feu, Ali continuait de le clouer de son regard empli de haine.

* * *

La chapelle Saint-Georges était remplie. Tous les chevaliers étaient là, debout, formant pour lui une haie d'infamie. Ils étaient tous tête nue, mais leurs armures étincelaient sous le soleil qui entrait par les hautes ogives de vitrail blanc et se répercutait sur les murs recouverts de marbre. Certains avaient à sa vue une moue de dégoût, d'autres de reproche et d'autres encore, les plus jeunes chevaliers, les écuyers, de morgue. Sire Godefroy était tourné, refusant de le regarder, de contempler son pupille tombé si bas.

Qu'importait, qu'ils aillent au diable avec leurs regards. Il passa parmi eux, la tête haute, le menton relevé, refusant de rougir, de baisser la tête. Il fixa le regard sur le crucifix monumental devant lui et continua d'avancer malgré leur haine, leurs reproches. S'ils avaient été ailleurs que sur une terre consacrée, il y aurait eu des insultes, des cris, des pierres jetées, mais

là, tous gardaient un silence religieux. Il s'arrêta devant l'autel. L'Archevêque s'avança.

Deux mains se posèrent sur ses épaules et ils le forcèrent à se mettre à genoux. Il l'aurait fait de lui-même, mais ils préféraient le maintenir. Sur sa gauche, sire Godefroy ne le regardait toujours pas, sur sa droite, le soleil jouait sur la couronne impériale, puis sur l'armure de sire Alban, Grand Maître de l'Ordre. Tous étaient venus pour contempler sa déchéance.

L'Archevêque avait revêtu la chasuble représentant Saint-Georges triomphant. Il avait aussi pris la crosse d'argent et d'or que l'Ordre lui avait offerte à la dernière fête du saint. Il leva la main, le soleil brilla derrière lui comme un halo, complétant le spectacle.

— Lohengrin von Schwanstein, tu as brisé tes vœux et souillé ton âme immortelle dans la chair impie et la fornication. Au nom de Sa Sainteté le Pape, instrument de Dieu sur terre, je te déclare excommunié. Que nul religieux, nul bon chrétien ne t'offre jamais aide, pain ou toit, car ton âme noire les corromprait irrémédiablement.

L'Archevêque lui tourna alors le dos et s'éloigna pour laisser place à une grande forme blanche. Quand elle s'approcha, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme, cachée entièrement par un voile d'un blanc immaculé. Le voile était fin, mais si richement brodé qu'il était impossible de deviner l'apparence de celle qui se dissimulait en dessous. C'était la Dame du Lac, fée qui protégeait les chevaliers de l'Ordre. Elle releva son voile, révélant sa beauté parfaite et surnaturelle de chaste pucelle. Le soleil jouait sur ses cheveux blonds quand elle leva une main d'ivoire et ouvrit sa bouche de corail.

— Lohengrin von Schwanstein, ton cœur est noir et impur. Pour que nul ne puisse s'y tromper, moi, Vianne, la Dame Blanche, je te maudis dès à présent. Que tout ce que tu possèdes devienne à présent d'un noir aussi profond que la nuit sans lumière qui règne dans ton âme. Ainsi soit-il par mon nom et par mon souffle.

Elle se couvrit comme le soleil se cache sous l'horizon et laissa sa place au Grand Maître. Il portait l'armure de Saint-Georges et l'épée du saint à son côté. Malgré le blanc de ses longs cheveux, il restait encore droit et assuré. La lumière sur la blancheur immaculée du métal blessait les yeux, mais il se força à le regarder sans laisser voir sa douleur.

— Lohengrin von Schwanstein, enfant, nous t'avons accueilli parmi nous et nous t'avons élevé. Avec toi, nous avons partagé connaissances,

nourriture et honneur. Nous t'avons armé chevalier pour que tu portes haut les couleurs de notre Ordre et la Foi qui nous guide. Tu as rompu ton serment de loyauté en te coulant dans le lit du vice et du démon. Au nom de l'Ordre de Saint-Georges et de l'Empereur, mon Seigneur, je te renie et te déchois de ton rang de chevalier, que l'on coupe sa chevelure, car il est indigne d'être considéré comme guerrier. Puisses-tu errer sans foyer ni paix jusqu'à la fin des siècles, traître.

Et l'homme tourna la tête au moment où la première de ses boucles était tranchée.

Il se força à rester immobile et les yeux secs pendant qu'ils tranchaient une à une ses mèches. Il s'efforça d'oublier les années passées à travailler pour gagner le droit de porter cette armure, les larmes qu'il n'avait pas versées, loin de sa famille, en proie à l'hostilité ; la fierté de laisser pousser ses cheveux pour enfin les porter comme un guerrier. Il effaça de son esprit la douleur qui labourait ses entrailles alors que son monde s'écrasait à terre dans un murmure de soie. Il ne les laisserait pas voir sa peine, il ne leur laisserait pas cette ultime victoire.

Les deux chevaliers qui le tenaient le prirent sous les aisselles et le relevèrent. Tous deux portaient leurs heaumes. Ils ne le laissèrent pas marcher, partir la tête haute, ils le traînèrent jusqu'au parvis de la chapelle et les portes se fermèrent derrière lui. Devant lui, il n'y avait qu'un cheval noir. C'était Stern, son palefroi à la robe blanche à présent noire comme la nuit. La bête était nerveuse, mais il se mit en selle.

Lorsqu'il sortit de l'enceinte de l'Ordre, la foule était là, furieuse, vociférante, insultante. Les premiers projectiles l'atteignirent à l'épaule, mais il continua à passer, la tête haute malgré les cris et les impacts qui s'accentuaient.

Des mains se saisirent de lui et il se débattit.

— Schwarz.

Il lutta de toutes ses forces.

— Par les dieux, Schwarz, réveillez-vous !

Il ouvrit les yeux, les mains accrochées à la tunique de Ciarán.

— Vous sembliez faire un mauvais rêve, lui dit le sorcier en lissant ses vêtements quand il le lâcha.

Le sorcier. Lui.

La rage, la douleur, ses rêves assassinés remuaient dans son ventre et pulsaient dans ses veines. Il voulait enserrer son cou faussement blanc et le

serrer jusqu’à l’étouffer tout en se glissant entre ses cuisses brûlantes.

Il se leva et, l’attrapant par le bras, l’emmena loin du camp où tous les autres dormaient. Il ne prêta pas attention à ses protestations, refermant avec plus de force sa poigne autour de son bras, continuant à travers la forêt. Quand il s’estima assez loin, il le lâcha.

— Qu’est-ce que…

Il se jeta sur lui, le poussant contre un arbre, l’acculant de tout son corps contre le tronc, dévorant ses lèvres avec haine. Ses mains agrippèrent ses cheveux, se glissant entre les mèches soyeuses de sa tresse pour tirer son visage vers l’arrière. Ses dents s’emparèrent de sa lèvre inférieure et y firent perler de fines gouttes de sang, son genou s’imposa brutalement entre ses cuisses, pressant douloureusement contre son sexe. Il grogna de rage, léchant le sang, empoignant sa nuque si frêle, griffant son cou. Il voulait le faire souffrir, le détruire, mais chacune de ses actions tirait de cette gorge des gémissements à peine étouffés de plaisir. Il voulait le frapper contre cet arbre jusqu’à lui faire perdre connaissance, mais au lieu de ça, il soulevait ses fesses pour l’installer contre lui, pour pouvoir frotter son sexe contre le sien comme un chien en rut.

Il raffermit sa prise sur ses hanches et le souleva encore un peu pendant qu’il plongeait ses dents dans son cou à la limite de sa tunique. Les gémissements étaient comme un nuage autour d’eux. Il le força à refermer ses jambes autour de lui et se saisit alors de ses mains qui s’agrippaient à ses épaules et les écrasa au-dessus de sa tête contre l’écorce rude de l’arbre. Les jambes du sorcier se nouèrent plus étroitement encore contre sa taille. Il était à sa merci maintenant, alors que sa main droite retenait ses poignets.

Entièrement à sa merci alors qu’il enfonçait sa langue dans sa bouche tout en poussant son bas-ventre contre lui, gravant la longueur brûlante de sa chair contre la sienne. Le cri qu’il poussa était étouffé par le baiser, mais les mouvements désespérés de ses hanches qui tentaient de prolonger le contact suffisaient à faire comprendre ce qu’il voulait. Il détacha sa bouche de la sienne et de sa main libre ouvrit sa chemise et fit bâiller sa tunique, libérant le cou et une partie de l’épaule. La peau à cet endroit était vierge de toute peinture, naturellement blanche. Il voulait le marquer. Laisser sur lui une trace rouge et douloureuse qu’il inscrirait dans sa chair. Il voulait être le seul à savoir demain qu’il portait sa marque.

Les hanches du sorcier roulaient contre les siennes alors qu’il traçait son sceau de ses lèvres, de ses dents, de sa langue. Les halètements étaient

entrecoupés de geignements et il sentait les mains blanches tenter de lui échapper. Il voulait…

— Seigneur…

Il voulait arracher ses vêtements et s'enfouir en lui.

— Si tu ne portais pas de chausses…

Le sorcier gémit alors qu'il léchait la peau rouge et sensible.

— Tu me rends fou.

C'était vrai, ses mains n'arrivaient pas à se détacher de sa peau, son corps brûlait, il était aveuglé par le désir. S'il continuait, il se répandrait dans ses vêtements comme un adolescent.

Il le repoussa aussi brutalement qu'il l'avait pris, écrasant son dos contre le tronc, forçant ses jambes à se défaire, et il partit sans se retourner, sachant que s'il croisait ce regard confus de désir, s'il voyait ces lèvres rouges de baisers, ce corps alangui et tendu à la fois, il serait perdu.

* * *

Ciarán reprit forme humaine et cria :

— Trouvé !

Le nid était juste au-dessus de sa tête, les œufs solidement enfermés dans leur cocon pour ne pas s'écraser sur le sol. Toute la difficulté consistait à en prendre un sans faire tomber les autres et en n'affaiblissant pas la structure générale de la couveuse.

— Il est très haut.

Aloys, essoufflé, un peu de boue sur la joue gauche et de la poussière sur ses vêtements, contemplait le nid à ses côtés.

— Rien d'impossible cependant. Thorsten.

Le gamin avait des brins d'herbe dans les cheveux, les mains sales et était pieds nus depuis le matin. Il avait aussi un sourire grandiose.

— Oui, Maître.

Et sans plus attendre, il revêtit sa peau d'écureuil, en profitant pour grimper sur les vêtements d'Aloys jusqu'à venir se cacher sous sa natte.

— Thorsten, ça chatouille !

Quelques pas plus loin, Ali les contemplait avec inimitié et défiance, et Schwarz… Non, il ne laisserait pas ses pensées s'aventurer par là. Il reprit sa forme de chouette et s'envola, s'emparant ensuite de Thorsten que lui

tendait Aloys et l'amenant précautionneusement jusqu'au nid où il laissa le rongeur commencer à défaire les liens qui assuraient les œufs. Au-dessous d'eux, armé d'un linge, son autre élève attendait pour réceptionner le dernier œuf.

Ils avaient passé une bonne partie de la journée à arpenter les cavernes des environs pour récupérer les œufs, et si Thorsten était toujours aussi plein d'énergie et heureux, Aloys, lui, commençait à donner des signes de fatigue. Heureusement, ce serait le dernier, et ils pourraient reprendre la route. Bien sûr, la présence du chevalier et de son écuyer leur avait été totalement inutile, mais il ferait mieux de se concentrer sur ce que faisait l'écureuil au lieu de laisser ses pensées toujours dériver vers un terrain dangereux.

Thorsten était justement en train de donner la petite impulsion qui ferait tomber l'œuf. Il rattrapait donc le rongeur pour le redéposer sur le sol lorsqu'il entendit un cri.

— Aloys !

Il se retransforma précipitamment, s'élançant aux côtés de son apprenti à terre.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai trébuché, je suis désolé, Maître. Est-ce que l'œuf…

— Peu importe l'œuf. Ne bouge pas et laisse-moi voir.

L'adolescent avait bien éraflé ses mains, et il faudrait vite nettoyer tout le gravier et la terre qu'il y avait dans la plaie, mais c'était surtout sa cheville qui le préoccupait, s'il s'était cassé un os… Non, grâce aux dieux, seuls les ligaments avaient été froissés. Avec l'aide de Thorsten, il devait être capable de trouver les herbes qui lui manquaient pour faire un onguent contre la douleur.

— Une entorse, rien de grave heureusement. Nous allons sortir de là et je vais nettoyer tes coupures et préparer un onguent pour ta cheville.

Il aida son élève à se relever et eut la surprise de se retrouver soudain face à Ali. Qui lui bloquait le passage.

— Je le porte.

S'il resta interdit un instant, il ne put cependant décliner l'offre de l'écuyer qui jeta Aloys sur son épaule comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un fagot de bois. Son élève protesta très vertement contre ce traitement et hurla qu'il préférait et de loin marcher, mais le Maure fit la sourde

oreille. Thorsten trotta autour d'eux, demandant si Aloys était lourd et ce qu'il fallait faire pour qu'il soit un jour aussi fort qu'Ali.

Il s'apprêtait à les suivre quand une main, non, sa main, brûlante et puissante se posa sur son bras, envoyant des frissons dans tout son corps. Il lutta, tentant d'échapper aux souvenirs de cette nuit, de ce corps pressé contre le sien, de cette chaleur qui montait en eux au rythme de leurs mouvements, de ce désir qui avait consumé son âme. De ce froid terrible et cette douleur du désir inachevé quand il l'avait relâché et avait disparu entre les arbres sans un autre mot, sans un regard. Par les dieux, il n'avait eu d'autre choix que de céder à la luxure et achever cette souffrance-là contre un arbre, abandonné, au milieu de la nuit. Pathétique, perdu dans le plaisir que ces mains avaient éveillé en lui, comme un garçon découvrant soudain la tyrannie de son corps.

Il se tourna vers cet homme qu'il avait tenté d'éviter toute la journée.

— Tiens.

Rougissant, il prit l'œuf que le chevalier avait sauvé lors de la chute d'Aloys.

— Merci, dit-il avant de s'enfuir, non, de se précipiter vers son élève blessé.

* * *

Ils avaient fini de manger et Thorsten était en train de folâtrer entre les branches. Le ciel au-dessus d'eux était fort heureusement piqueté d'étoiles et illuminé par la lune. Ils n'auraient pas de pluie demain.

L'onguent avait enfin refroidi et il s'installa aux pieds d'Aloys, prenant sa cheville et commençant à la masser.

— Maître ?

— Oui, Aloys ?

Derrière lui, Schwarz et Ali jouaient aux échecs.

— Je voulais… enfin, il fallait que je vous demande…

L'adolescent avait baissé la voix alors que le rouge couvrait ses joues. Il se contenta de lui sourire, le laissant trouver le courage d'aborder ce qui lui tenait à cœur.

— Je veux…

Il déglutit.

— Je veux passer le rituel pour avoir un familier. Je suis grand maintenant et…

S'il fut surpris, il n'arrêta pas pour autant son massage, se contentant de lever une main pour obtenir le silence de son élève.

— Aloys, tu ne sais pas ce que…

— Si justement. Je sais très bien ce que je demande !

L'adolescent était rouge, mais commençait à hausser la voix.

— Comment…

— J'ai fait ce que vous m'avez toujours dit de faire, Maître, j'ai fait des recherches.

— Dans mes grimoires ? Pendant que je n'étais pas là ?

— Je sais ce qu'implique le rituel.

Il avait à nouveau baissé la voix et chuchotait, les joues cramoisies.

— Tu ne comprends pas ce qu'il implique, Aloys…

— Que m'importe de ne plus pouvoir concevoir qu'un unique enfant ! Je ne compte pas en avoir de toute façon.

— Voilà qui prouve bien ta jeunesse.

— Non, voilà qui prouve que j'ai plus de jugeote que la plupart des hommes qui ne pensent qu'à repeupler le monde avec leur descendance.

— Aloys…

— Non ! Je suis un homme. Si j'avais continué à être écuyer, je serais maintenant chevalier, j'ai déjà vu dix-sept printemps, je suis un homme. Alors cette décision est mienne.

L'enfant, non, son élève lui avait retiré sa cheville, rompant le contact entre eux comme pour signifier qu'il était une personne à part entière, pas juste un vase vide dans lequel déverser des connaissances.

— Et je souhaite faire naître mon familier.

Ciarán ferma les yeux et baissa la tête, inspirant longuement avant de les rouvrir pour contempler son apprenti soudain devenu inconnu.

— Puisque je ne puis te faire changer d'avis que veux-tu donc que je te dise, Aloys ? Tu contestes mes choix, sans doute est-ce un signe que tu es mûr…

Le jeune homme eut un sourire timide, un de ces sourires qu'il connaissait si bien.

— Alors vous voulez bien ?

— Quand tu auras décidé, je serais honoré de peindre les symboles sacrés comme ma mère l'a fait pour moi.

Aloys ouvrit la bouche, puis la referma. La rougeur atteignait maintenant son cou.

— En fait, Maître…

— Tu as déjà choisi ?

Il avait du mal à le croire. Il n'espionnait pas son élève, mais il avait difficilement eu le temps de nouer des liens avec beaucoup de gens, occupé comme il l'était par son apprentissage, et il n'utiliserait pas les mêmes stratagèmes que sa mère avait utilisés pour lui.

— Oui… euh… je veux dire…

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Tu n'as pas à avoir honte, Aloys.

— Je… c'est vous…

Même ses doigts de pied devaient être rouges.

— C'est moi qui ?

— Non… je veux dire… c'est vous que je veux… pour le rituel.

C'était comme si on l'avait soudainement privé d'air. En face de lui le blond avait les yeux rivés sur le sol. Comment allait-il se sortir de là ? Comment Aloys pouvait même penser que… Par les dieux !

— Aloys, je…

Par Danu, qu'allait-il lui dire ? Est-ce qu'il lui avait laissé penser qu'il voulait…

Il le prit par les épaules.

— Tu es comme un fils pour moi et jamais je…

— Jamais !

L'adolescent le regardait comme s'il venait de le poignarder.

— Je ne pourrais pas…

Aloys se leva, le visage fermé, des larmes aux coins des yeux.

— C'est lui, n'est-ce pas ?

Il se leva à son tour, essayant de calmer son élève. Même Thorsten avait entendu les éclats de voix.

— Lui ? Aloys, de quoi…

— C'est le Chevalier Noir, n'est-ce pas ?

Un linceul glacé étreignit son cœur. Si le jeune homme disait le moindre mot de travers…

— Depuis qu'il est arrivé, vous êtes différent. Et si vous croyez que je ne vois pas les regards qu'il vous lance…

— Mais…

Il tenta de poser sa main sur son épaule, mais son élève s'écarta comme s'il allait le brûler.

— Vous préférez une brute comme ce soudard !

Les larmes coulaient sur ses joues.

— Ciarán, je… Je te déteste !

Et malgré sa cheville blessée, il partit en courant et en pleurant dans les bois.

— Aloys !

Il s'élança pour le rattraper, mais la main de Schwarz s'accrocha à son bras.

— Laisse-le.

Il ouvrit la bouche pour le remettre vertement à sa place.

— Tu es la dernière personne qu'il veut voir maintenant.

— Mais la forêt…

— C'est un garçon intelligent, il se débrouillera.

— Son entorse…

— Ali et Thorsten iront le surveiller, puis le ramèneront au camp. Mais pour l'instant, il vient de s'humilier devant la personne qui compte le plus pour lui. Il a besoin d'être seul un moment.

Ali et Thorsten étaient partis. Ils étaient seuls au camp, et il était très mal à l'aise avec la main brûlante du chevalier toujours sur son bras et si près de lui.

Il s'arracha à son étreinte et sauta sur le premier sujet.

— Je ne m'attendais pas à tant de compréhension et de paroles de votre part.

— À cet âge-là, il est courant que les jeunes gens reportent de tels sentiments sur leurs aînés. Mais ça finit par leur passer.

Il aurait voulu lui demander s'il parlait d'expérience, mais il savait qu'il risquait de glisser très vite sur un épisode qu'il ne voulait pas lui rappeler.

— Je n'avais même pas imaginé que… Enfin, je n'ai rien fait qui puisse lui laisser croire que…

— Que tu l'aurais accepté dans ton lit ? souffla-t-il à son oreille.

Il se retourna pour s'éloigner de lui.

— Exactement, je…

— N'y pense plus.

Le chevalier posa un genou à terre devant lui.

— Ciarán, acceptes-tu de devenir mon épouse ?

Par les dieux, il était si beau ainsi alors que le feu jetait une teinte rouge sur l'or de ses cheveux et qu'il le regardait avec un tel désir…

— N-on.

Sa voix était enrouée, sa prononciation commençait à fléchir. Il ne tiendrait jamais jusqu'à la Saint-Jean ! Il fallait qu'il lui parle maintenant, qu'il lui explique qu'il n'était pas obligé de l'épouser, qu'il ne lui avait rien volé, surtout pas sa virginité.

— Alors, je te reposerai donc cette question demain, déclara-t-il en se relevant, prêt à le laisser et à repartir de l'autre côté du feu.

Il le retint en posant une main sur son bras.

— Attendez.

— Aurais-tu déjà changé d'avis ?

Il posa sa main sur la sienne et la caressa.

— Non, ce n'est pas…

Il lâcha son bras, troublé par ces caresses qui le menaient toujours à faire des choses déraisonnables.

— Il faut que nous parlions.

Il ne répondit rien, l'observant en silence.

— Je… La nuit… Je veux dire…

Voilà qui n'allait pas être chose aisée. Il devait se reprendre.

— Vous n'êtes pas obligé de m'épouser.

Schwarz ouvrit la bouche, mais il l'arrêta d'un geste.

— Il est vrai que dans la cabane de l'ermite, nous nous sommes accouplés. La fièvre a sans doute fait disparaître une partie de ces souvenirs, mais vous ne m'avez rien pris que je ne vous ai volontairement donné.

Il sentit un rouge inhabituel grimper sur ses joues.

— Voilà bien des années que je ne suis plus vierge, cette nuit ne vous force à rien, et mon honneur n'a pas besoin que vous essayiez de le réparer en m'épousant.

Voilà, il l'avait dit. Il se sentait ridicule, mais au moins Schwarz cesserait enfin de le poursuivre et le rendre fou. Si seulement il voulait bien parler au lieu de se murer dans ce silence.

Il retint un cri de surprise lorsque le chevalier lui prit sa main droite et qu'il y déposa un baiser.

— Je suis poussé par plus que de simples réparations, Ciarán, et si j'estime que cette nuit nous engage, elle n'est pas la seule raison qui me

pousse à te demander d’être mon épouse.

Ses yeux le brûlaient et brillaient d’une lueur étrange qu’il n’arrivait pas à identifier.

— Et je te poserai cette question encore et encore jusqu’au dernier jour du tournoi.

Il l’embrassa comme on scelle une promesse.

-3-

Que les beaux jours de printemps passent vite. Voyez comme ils filent, nous rapprochant des noces, du tournoi, mais aussi de la date à laquelle nos héros seront unis ou séparés à jamais.

C'était un spectacle inhabituel. Les deux apprentis du sorcier descendus sur le champ d'entraînement, l'épée neutralisée à la main face au Maure, aux petites heures du matin. Un spectacle qui n'était pas sans un public de curieux.

— Ta garde est finie ?

Hans s'appuya contre le bois de la barrière enclosant le champ.

— Ouaip.

Jan, comme à son habitude, mâchonnait un brin de paille. Son casque avait été posé en haut de sa pique appuyée contre la rambarde.

— Tu rent' pas au feu ?

— Fait bon, et c'est pas tous les jours qu'on voye des sorciers épée en main.

— Pour sûr.

Leurs regards se tournèrent vers le champ où le Maure, écuyer du Chevalier Noir, était en train de rectifier la posture des deux apprentis. Si Thorsten, pour enthousiaste qu'il soit, n'avait que maladresse en tenant son arme, Aloys, lui, semblait familiarisé avec son poids et sa longueur.

— L'est mignon comme ça.

Le blond apprenti avait fermement tressé ses cheveux et revêtu pour l'occasion une simple chemise. Le froid et l'exercice avaient rougi ses joues et il attaquait avec lenteur mais adresse, faisant sourire le Maure avant qu'il ne lui demande de recommencer encore pour la cinquantième fois.

— J's'rais toi, j'me tairais, Hans. Vaut mieux pas s'approcher d'lui ou s'y trop intéresser.

— Oh, c'est pas le Sorcier Gris, c'est qu'un apprenti, et puis ni les diableries ni les ensorcellements m'foutent la trouille.

— J's'rais toi, j'm méfierais plutôt du capitaine.

— Le cap'taine, qu'est-ce qu'y vient faire là ?

— T'étais pas encore là. Tu sais pas c'qu'est arrivé à Karl von Salzenberg.

— Qui ?

— Çui qu’était le chevalier qu’avait l’Aloys pour écuyer.

— L’a été écuyer ?

— Oui. Mais pas longtemps. Karl von Salzenberg était un violent et un mauvais. L’a trop malmené le petit, et un jour, l’est allé trop loin. Au matin, à l’entraînement, y a eu un r’grettable accident, l’épée du capitaine lui a tranché la tête tout net. Après ça, l’gamin l’est rentré comme apprenti du sorcier.

Hans eut un frisson de terreur, mais sourit bravement.

— Bah, c’est juste regarder, j’voudrais pas qu’y m’noue l’aiguillette d’un seul coup d’œil. J’sais pas comme y fait lui, d’ailleurs…

Le Chevalier Noir observait lui aussi l’entraînement de l’autre côté du champ. Les gardes l’avaient vu lui-même s’entraîner auparavant, comme chaque matin, mais ce matin pour la première fois, il avait mené les apprentis sur le champ. Peut-être pensait-il ainsi faire peser la balance en sa faveur auprès de leur maître.

— En tous cas, c’est pas d’main qu’on les mènera à la guerre.

— Pour sûr qu’à la guerre, j’les préférerais loin d’moi.

— L’a quand même une jolie gueule de fille. Bon, il lui manque c’qui faut là où y faut aussi…

— Pas comme la nouvelle de la taverne de l’Oie Ivre, elle a la plus grosse paire de loches qu’j’ai vue !

— Barf, elle est rouquemoute, très peu pour moi, ça sent aigre.

— Que non, c’est juste parce qu’t’aimes les sales, la Silke sent comme la crème fraîche et l’est plus douce encore.

Abandonnant le spectacle, les deux gardes commencèrent alors à se quereller sur la plus belle fille d’auberge de la ville.

* * *

— Tu voulais me voir, roi Adelar ?

Le souverain laissa ses contemplations et se tourna vers le seul homme de tout le château à le tutoyer, enfin du moins volontairement. Le Chevalier Noir avait incliné légèrement la tête, mais la relevait déjà, le traitant comme un égal. Son corps cependant le trahissait. Le mercenaire avait conservé quelques habitudes, laissant entre eux un grand espace, ne posant jamais, en

sa présence, la main sur la garde de son épée et ne le regardant pas dans les yeux. Se mettrait-il à le vouvoyer quand il passerait sous ses ordres ?

Adelar ne forcerait pas Ciarán, il l'avait juré et il tiendrait parole. Mais les semaines s'étaient écoulées et le combat du sorcier semblait perdu d'avance. S'il l'avait vraiment voulu, le magicien aurait pu réduire au silence le chevalier depuis longtemps. Il avait choisi de ne pas le faire et de le laisser se déclarer chaque soir, parfois même devant témoins. Et puis, il n'était pas besoin d'écouter les commérages des serves pour savoir que des baisers s'échangeaient parfois à la nuit tombée dans le verger du château. Ce mariage aurait lieu, il en était persuadé, et Schwarz serait un atout non négligeable, surtout pour faire face aux jacqueries et autres attaques de bandits qui, à coup sûr, suivraient l'annonce du mariage et sa prise de position contre l'Ordre.

Il se ferait des ennemis de poids, mais aussi de nouveaux alliés. Il savait que ces derniers temps, la colère grondait dans les marches orientales de l'Empire, il n'était pas le seul à ne pas porter l'Ordre et sa mainmise sur le Trône Impérial dans son cœur. Quant à Schwarz, le fait qu'il ait tué le dragon sans être un Chevalier Blanc ferait de lui un symbole de ralliement, il y veillerait.

Son plan était solide, et au cas improbable où il succomberait, l'avenir du Royaume était assuré. Karsten grandirait sous la régence de Sieghard. Le roi de Poméranie tenterait bien sûr de faire main basse sur le royaume de son petit-fils, mais il ne doutait pas un instant que Sieghard l'en empêcherait. Les membres du conseil étaient des hommes avisés qui sauraient guider le régent. Quant au Chevalier Noir et à sa promise… Peut-être le Sorcier Gris déciderait-il de rester dans le Royaume, prêtant allégeance à Sieghard. Peut-être sa mère le rappellerait-elle à elle, estimant le traité défait par sa mort… Il préférait penser que par compassion pour son fils, le sorcier resterait à Güstrow, ce qui obligerait le chevalier à prêter allégeance à la couronne…

Enfin, il n'était encore ni mort ni en guerre contre l'Ordre, et Schwarz attendait ses ordres comme le chevalier qu'il n'avait jamais cessé d'être.

— J'ai une proposition à te faire, Schwarz.

— Parle, roi Adelar, et s'il est en mon pouvoir de le faire, sache que je t'obéirai.

Loyal, fort et courageux. Comment accepter de voir un guerrier pareil partir servir un autre maître qui ne saurait pas exploiter toutes ses capacités

et lui donner une occasion de racheter un honneur qu'il croyait avoir perdu ?

— Des bandits se sont installés près de Wyrcassel, prévoyant, si je ne me trompe, de rançonner ceux qui viendront au tournoi. Le baron Gustav dirigera contre eux une toute petite troupe qui partira demain à l'aube. Je souhaite que tu en fasses partie. L'honneur du baron lui interdit de partir avec plus que les quelques soldats qui l'ont suivi depuis Demmin, mais il se fait vieux et je refuse de le perdre contre de vulgaires bandits. Si tu souhaites te joindre à leur compagnie, le baron ne s'en offensera pas.

Un sourire carnivore orna les lèvres du chevalier alors qu'il levait les yeux vers lui.

— Majesté, rien ne saurait me faire plus plaisir que de t'obéir et d'affronter ces bandits.

L'homme était assoiffé de sang, une qualité pour un guerrier, indéniablement, mais il espérait qu'une vie paisible à Güstrow et surtout le fait de récupérer son honneur amenuiseraient cette tendance. Malgré l'affront qu'il s'apprêtait à faire délibérément à l'Ordre, il n'avait aucune envie de voir une guerre dévaster son Royaume.

— Alors tu iras proposer tes services au baron. Je ne doute pas qu'il en profitera pour essayer sur le chemin de te faire changer d'avis sur Jarmen, c'est un vieux loup obstiné et têtu qui refuse de vieillir, mais il connaît la valeur des vrais guerriers.

* * *

— Je ne nie pas que le sorcier est beau comme un cœur en plus d'être doué et d'avoir des mains habiles, mais Jarmen est une place forte et riche sur les rives d'un fleuve navigable…

Schwarz reposa sa chope et leva les yeux au plafond.

— Ne te fatigue pas, baron, je n'échangerai pas ma fiancée pour tes terres, toutes riches qu'elles soient.

Derrière lui, il sentit Ali grimacer et désapprouver. Il n'avait même plus besoin de le regarder pour savoir l'expression qu'il arborait dès qu'il s'agissait du sorcier. Rien de ce qu'il avait dit et même le fait que son écuyer semblait apprécier entraîner les deux apprentis n'avait réussi à le faire changer d'avis sur le mariage. Alors il l'ignorait. Il savait ce qu'il

voulait, et il voulait Ciarán à sa merci, humilié, brisé, désirant mourir plus que tout, mais incapable d'échapper à son châtiment. Ce mariage se ferait, par le diable ! Dût-il aller chercher sa promise en enfer !

— Allons, tu pourrais bien faire ça pour un vieil homme au bord de l'agonie.

Il eut un sourire en se tournant vers son voisin.

— Un vieil homme qui vient d'abattre dix bandits à lui seul et qui n'a qu'une égratignure au bras.

Le baron Gustav se mit à rire pendant que son écuyer remplissait à nouveau sa coupe.

— Je te croyais trop pris par les fureurs guerrières de Donar pour me prêter attention.

— Et je l'étais, même si je ne crois pas à ces vieilles légendes sur des dieux envoyant des esprits prendre les corps des hommes pour se battre. Mais il est difficile de ne pas entendre tes guerriers pavoiser en buvant et en trinquant à ta santé de fer.

Ils s'étaient arrêtés passer la nuit et fêter leur victoire chez un vassal direct du Roi qui les avait accueillis dignement malgré la dimension fort réduite de sa demeure. L'épouse de sire Friedhold avait rapidement fait mettre en perce un tonneau de bière et un de vin et fait rôtir un porc et un mouton pour nourrir les soldats. Heureusement pour elle qu'ils étaient très peu nombreux.

— De belles terres, assez proches de la frontière pour ne jamais s'ennuyer, de belles filles, des paysans travailleurs… Pense à tout ce qui pourrait être tien, Chevalier...

Il ne répondit pas, se contentant de prendre un nouveau morceau de viande.

Le baron soupira.

— Si encore l'épouser te rendait maître de l'Île Noire, je comprendrais… Mais de mémoire de vieilles femmes et de chanoines sans couilles, il n'y a jamais eu que cette femme à régner sur cette Île, elle est immortelle comme Dame la Mort.

Sa main ni son visage ne tremblèrent.

— Les trésors de la Dame Noire m'importent peu. Je n'ai déjà que trop eu affaire à elle.

Gustav ne commenta pas, arrachant de ses dents encore solides un morceau de viande avant de lancer l'os restant aux chiens de la maison.

Bien sûr, ce fut Tod qui sauta le plus haut et emporta son trophée pour le manger aux pieds de son maître. Le baron reprit une rasade de bière.

— Il est beau d'être jeune et sans autre souci que de courir l'aventure, mais plus tard…

— Plus tard, s'il m'en vient l'envie, je conquerrai mes propres terres. Avec Ciarán à mes côtés, qui pourra m'arrêter ?

Il aurait tué le sorcier depuis longtemps, ou peut-être que ce dernier aurait de lui-même mis fin à ses jours, mais qu'importait.

Le baron partit d'un éclat de rire.

— Soit, soit, je respecterai ta décision, Schwarz, et quand mon fils aura l'âge, je te l'enverrai pour qu'il te serve d'écuyer.

— Si je n'épouse pas le sorcier, baron, je ne serai qu'un mercenaire sur les routes…

Le seigneur lui sourit.

— Je préfère le savoir à ton service et errant à travers l'Empire plutôt qu'aux ordres d'un blanc-bec qui ne sait pas par quel côté tenir son épée. Promets-moi que tu prendras mon fils à ton service, Chevalier, et je te promets le prochain poulain que ma jument grise mettra au monde.

Un nouveau cheval ne serait pas de trop, et même s'il ne doutait pas de gagner bien des montures au tournoi, il les revendrait sûrement pour payer Wulfgar. Et puis Ali était doué avec les jeunes… c'était une offre honnête.

— Soit, moi, Schwarz, le Chevalier Noir, je promets de prendre ton fils à mon service quand il sera en âge et de lui apprendre l'office de chevalier, de le nourrir et de garder son honneur comme s'il était le mien, déclara-t-il en prononçant les mots rituels.

Le baron rinça ses mains et les essuya sur sa tunique.

— Et moi, Gustav von Rilker, baron et seigneur de Demmin, je te promets le prochain poulain de ma jument grise Graue.

Ils se serrèrent la main. Il repoussa son assiette, prenant une poignée de cerises.

— Quel âge a ton fils ?

Le baron était malin et il ne doutait pas qu'il lui mettrait son gamin entre les pattes dès le lendemain.

— Hahaha ! Tu es avisé et rusé, Chevalier Noir, mais n'aie crainte, mon aîné est assez vieux pour avoir pris ma suite à Rilker, et les autres ont été armés chevaliers il y a quelque temps, mais il me reste encore Ulrich qui a maintenant neuf ans et les jumeaux de huit.

— En fonction de leur physique et leur tempérament, il leur faudra attendre un à deux ans.

Il n'avait pas besoin de poser la question de leur entraînement. Il était évident que le baron leur avait fait porter les armes dès leurs plus tendres années, toute la maisonnée d'un seigneur des marches devait toujours être prête à défendre le château.

— Tu jugeras par toi-même au tournoi, Schwarz, ils y viendront tous trois. Et deux de mes fils y participeront.

— Alors par respect pour toi, je ne les ferai pas traîner trop longtemps dans la boue, baron.

— Tu riras moins face à eux, Schwarz.

— S'ils sont tes fils, alors j'ai hâte de me mesurer à eux. La lutte sera au moins intéressante.

— Qu'il est beau d'être jeune et de ne vivre que pour le prochain combat. Mais prends garde, Schwarz, un jour viendra où ce ne sera plus assez.

Le jour était déjà venu, il y avait longtemps que ce n'était plus assez pour lui, mais qu'avait-il d'autre ? Sa vengeance. Mais quand il l'aurait eue, il reviendrait à cette vie jusqu'à ce qu'un autre, plus jeune, plus talentueux, moins fatigué le tue.

Non, l'avenir ne l'intéressait pas, il vivait dans le présent, et à présent, tout ce qui importait, c'était qu'il avait vaincu des bandits, mangé et bu à satiété et que cette serve lui faisait les yeux doux depuis qu'ils étaient arrivés dans la cour du château.

Elle était jolie, de longs cheveux noirs, une peau blanche, taille fine et seins hauts. Attirante.

Pourquoi alors ne ressentait-il rien en la regardant ? Son sang devrait bouillir d'envie, envie de la prendre, de la blesser, de la faire crier, de se répandre entre ses cuisses. Au lieu de ça, il se sentait calme, la violence du combat n'avait rien éveillé, rien évoqué en lui, la lutte s'était arrêtée au moment où il avait rangé son épée. Pas de transe, pas de rage, il était conscient de chacune de ses actions et les contrôlait.

Non, le seul désir qu'il avait était celui de retrouver Ciarán. Lorsqu'il pensait à lui, cependant, la rage refaisait surface. Il imaginait avec une cruauté et une violence délicieuses la façon dont il lui ferait expier ses crimes : il se peignait ses joues striées de larmes, sa bouche tremblante ou

ouverte sur un cri, ses mains se contractant contre ses muscles, ses ongles s'enfonçant dans sa peau, ses vêtements déchirés, ses cheveux dénoués.

Il détourna son regard de la serve. Il attendrait. Il attendait sa vengeance depuis dix ans, qu'était une privation de plus.

* * *

Il regarda le sang perler sur son doigt et commencer à couler sans vraiment sentir la douleur. Lorsque la première goutte s'écrasa sur sa tunique, il mit le doigt dans sa bouche et regarda le rouge qui glissait maintenant sur la lame de sa serpette d'or. Il avait l'habitude de faire couler son sang pour des rituels, mais il était rare qu'il se montre assez stupide pour se blesser par maladresse.

Heureusement pour lui que la plupart de ses sorts et potions demandaient une attention de tous les instants, car dès qu'il faisait une action répétitive, il retournait à ses atermoiements de jouvencelle énamourée. Que les dieux le foudroient, il était pathétique !

Il soupira et coinça la serpe souillée à sa ceinture avant de refermer d'un nœud le linge qui contenait le gui et de l'accrocher à sa taille. Il en avait cueilli bien assez, il était temps pour lui de redescendre.

Les pieds nus, il commença à se glisser de branche en branche le long du chêne. Il avait essayé de monter le plus haut possible pour prendre le gui le plus proche du soleil, mais il était lourd et chaque année moins agile, cet hiver ce serait Thorsten qui grimperait au plus haut pour cueillir le gui sacré la nuit du solstice.

Il réussit à regagner la terre ferme sans se rendre plus ridicule et rejeta sa tresse dans son dos. Maintenant, il fallait qu'il aille à la source pour laver sa serpe dans une eau pure et courante. Mais d'abord, il devait retrouver ses élèves qui étaient quelque part en train de ramasser des simples. Il avait profité de l'absence de Schwarz et Ali pour les emmener avec lui chercher des herbes. Cela faisait deux bonnes semaines que ses deux apprentis étaient levés aux aurores pour s'entraîner au maniement des armes et donc indisponibles une bonne moitié de la journée.

Bien sûr, c'était une chance inespérée pour les deux adolescents. Thorsten était aux anges et Aloys mettait toute sa colère et sa rage dans l'entraînement. Ils devaient en profiter tant que le Chevalier Noir restait au

château, mais ça le privait quand même de ses apprentis. Alors ce matin, après les avoir laissés dormir tout leur saoul, il les avait pris avec lui.

Ard profitait lui aussi de ce beau jour. Le ciel était clair et il savait que son maître s'occuperait de le câliner à l'heure de la sieste quand il chercherait l'ombre fraîche. Il se prêta donc de bonne grâce à la demande du sorcier et chercha les deux brebis égarées.

Il eut tôt fait de les retrouver, mais Ciarán resta un long moment lié à son familier, profitant juste de la beauté du vol. Quand il était plus jeune, il lui arrivait de rester des heures durant à voler avec Ard. Il avait bien sûr essayé de voler à ses côtés sous sa peau d'aigle, mais ce n'était pas pareil. Lorsqu'il volait avec Ard, il se sentait plus proche de son familier que jamais. Voler par lui-même était incroyable, libérateur, mais solitaire aussi. Partager le monde d'Ard avait quelque chose de plus et ne manquait jamais de lui réchauffer le cœur.

Enfin, il relâcha son familier et partit rejoindre ses élèves. Contrairement à ce qu'il avait craint, ils ne s'étaient pas séparés. Aloys coupait des branches de genévrier et Thorsten cueillait de la camomille sauvage qu'il réunissait ensuite en bouquets serrés qu'ils n'auraient plus qu'à pendre pour les laisser sécher. Il les observa un long moment travailler ensemble, Thorsten chantonnait une chanson en vieux saxon que sa grand-mère avait dû lui apprendre. Elle parlait d'amour, de printemps et de retrouvailles, de guerres passées et d'autres à venir. Les deux enfants n'en comprenaient pas le quart, mais la mélodie était belle, et Thorsten, malgré ses protestations, n'avait jamais réussi à oublier une seule des choses que sa grand-mère lui avait apprises.

Lorsque enfin il s'avança, Aloys l'accueillit avec un sourire et Thorsten grogna qu'il était mort de faim.

Il était redevable envers Ali. Bien sûr, l'écuyer ne le laisserait pas l'approcher d'assez près pour le lui dire, mais sans lui, il doutait qu'il eût réussi à retrouver la confiance de son apprenti. Quoi qu'il lui ait dit ce soir-là, il avait réussi à calmer le cœur de l'adolescent, et pour ça, il avait toute sa gratitude. Aloys avait même accepté qu'ils parlent vraiment du rituel et du sacrifice qu'impliquait la création d'une nouvelle vie. Il savait qu'Aloys le ferait, un familier le rassurerait et sur son Art et sur sa position en tant que sorcier, mais au moins avait-il fait tout son possible pour lui expliquer ce qu'il perdrait.

Le jeune homme haïssait toujours Schwarz, le cœur plein de ressentiment envers celui qui détournait son maître de lui, mais ce sentiment avait pris une forme concrète aux entraînements, et à présent, il se conduisait froidement mais civilement quand il était hors du champ.

— Si vous avez fini, nous mangerons près de la source.

Thorsten gambadait, Aloys était plus posé, mais il n'était pas difficile de voir que la beauté du jour et la joie du printemps l'atteignaient aussi. Ils étaient à peine à une heure de chevauchée du château, sans doute passerait-il l'après-midi à faire s'exercer Aloys à ses transformations et Thorsten à la concentration.

Mais ils n'étaient pas seuls à la source. Un groupe de voyageurs s'était installé pour se désaltérer. S'il n'était pas rare de croiser des gens aux abords de la forêt, c'était la première fois qu'il voyait des voyageurs s'aventurer jusque-là. Leurs deux mules déchargées paissaient tranquillement un peu plus loin. Ils étaient peu nombreux et un groupe des plus étranges : un vieil homme au torse comme un tronc et aux bras comme des branches, noueux de muscles, le visage cuit et marqué par le feu, une jeune fille de quinze printemps à peine à la beauté presque irréelle, un adolescent pas plus âgé qu'Aloys avec un bec de lièvre, un gamin qui ne devait pas avoir plus de dix ans, et une femme aussi forte et carrée qu'un homme et, comme le vieil homme, tannée et marquée par le feu. Les deux adultes et le jeune homme avaient posé la main sur leur couteau en les entendant arriver.

Ciarán inclina la tête pour les saluer, mais ils continuèrent de les observer avec suspicion. Il ne pouvait pas leur en vouloir, ils étaient peu nombreux et voyageaient avec des marchandises et une fille trop jolie pour son propre bien. Rester prudent leur avait sûrement sauvé la vie plus d'une fois.

— Bonjour à vous, voyageurs, dit-il en déposant sa besace de l'autre côté du ru.

— Le bonjour à vous aussi, répondit la femme par-delà l'eau d'un accent prononcé qui ressemblait à une avalanche de consonnes.

Lentement, comme s'il se trouvait face à un animal sauvage, il se mit à baisser les yeux et à vaquer à ses affaires. Il déplia son linge et installa le gui au seul endroit qui recevait un peu de soleil. Il laissa les garçons s'occuper de la nourriture et descendit plus bas dans le ruisseau pour nettoyer sa serpe. L'eau emporta le sang et purifia la lame dorée. Il la mena

ensuite jusqu'à la trouée de lumière où il laissa le soleil se refléter dessus avant de l'envelopper cérémonieusement dans un linge.

Lorsqu'il se retourna, il trouva la femme étrangère devant lui. Elle avait traversé le cours d'eau sans même qu'il ne l'entende.

Elle posa un genou à terre et baissa la tête, la main sur le cœur.

— Puissiez-vous nous absoudre de l'attitude discourtoise qui fut la nôtre, Sorcier, nous ignorions qui vous étiez.

Il cligna lentement des yeux. Voilà qui était pour le moins inhabituel.

— Relevez-vous, il n'y a rien à pardonner.

— Je vous remercie de votre générosité, Enchanteur.

Il y avait quelque chose d'étrange à entendre une femme si grande et si impressionnante le traiter avec une telle révérence et parler avec un vocabulaire aussi soutenu.

— Et, notre audace nous poussant, nous vous invitons à partager notre maigre repas et vous supplions d'avoir la grâce de nous bénir.

Ses yeux étaient toujours baissés, non qu'elle craignît qu'il lui volât son âme d'un regard, sinon de l'offenser.

— Je serais ravi de bénir votre famille et de partager votre repas.

Elle lui sourit et releva enfin la tête, lui permettant de voir le marteau orné de runes qui tenait par un lacet autour de son cou.

— C'est un honneur pour nous que de vous avoir à nos côtés, Sorcier. Loué soit le Familier des Chemins. Frej, fais de la place à l'enchanteur et à ses élèves ! Odila, Uwe, venez aider !

En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, tout fut porté de l'autre côté du ruisselet, là où le soleil caressait l'herbe. Tout, sauf le gui qu'aucun des voyageurs n'osait toucher de ses mains impures. Ciarán le transporta juste à côté de la source, là où se trouvait le bassin, et le posa à la lumière. Puis il prit un rameau et le fit passer dans l'eau claire en prononçant le Mot Sacré de la purification. Il tint ensuite la branche sous les rayons du soleil et y dessina le symbole de la protection tandis qu'il soufflait doucement le Mot Sacré sur le gui.

Lorsqu'il se retourna, tous les voyageurs étaient à genoux devant lui du plus jeune au plus vieux. Il prononça le Mot Sacré encore et encore tandis qu'il aspergeait la tête de chacun de quelques gouttes avant de lui remettre un morceau de gui.

— Puisse Wotan à la barbe grise vous combler de sagesse, conclut la femme en se relevant après lui avoir baisé les mains. Permettez-moi de vous

présenter ma famille, Enchanteur. Voici mon père Wulfgar, mon frère Frej, ma nièce Odila et mon fils Uwe. Quant à moi, je suis Gudrun.

— La bénédiction des dieux et des esprits soit sur ton chemin, Gudrun, je me nomme…

— Ciarán, le Sorcier Gris.

Elle inclina la tête avec respect.

— Votre renommée voyage aussi vite que celle du Chevalier Noir, et dans toutes les auberges où nous nous sommes arrêtés, celle du dragon était l'histoire la plus demandée.

— Il vous a vraiment demandé en mariage ?

Odila s'était relevée et avait parlé, mais déjà la honte colorait ses joues et ses membres fluets tremblaient sous l'assaut des regards soudain tournés vers elle.

— Ne prêtez pas attention à Odila, elle est amoureuse de Schwarz depuis qu'elle a six ans, interrompit Frej avant de recevoir un coup dans les tibias.

— Comment peut-on tomber amoureux de ce rustre ?

Aloys avait une moue méprisante.

— Schwarz est un homme bon et un guerrier fort, pas un rustre qui dit du mal d'une personne qu'il ne connaît même pas !

Elle était toujours aussi rouge et tremblante, mais au moins elle tenait tête à son apprenti.

— Ce n'est qu'un guerrier, tout ce qu'il sait, c'est tuer et détruire, quelle gloire y a-t-il là-dedans ?

— Il manie son épée pour protéger les faibles et son honneur. C'est un homme, lui, et cent fois meilleur que toi.

— Ce n'est qu'une bête violente et lubrique qui…

— Il suffit.

La calme voix de Ciarán les arrêta immédiatement.

Un long silence s'installa, jusqu'à ce que l'adolescente reprenne la parole, se tournant une fois de plus vers le mage.

— Alors, l'épouserez-vous ?

— Non, je n'en ai pas l'intention.

Il vit un sourire comme une rose s'épanouir sur le visage de la jeune fille.

— Il a toujours été bon envers nous. La plupart des étrangers n'ont pour nous que mépris et méchanceté, mais pas lui.

— Vous l’connaissez depuis longtemps ?

Cette fois-ci, c’était Thorsten qui avait pris la parole.

— C’est moi qui l’ai trouvé sur le bord de la route, dit Frej. Il était blessé partout et son cheval le tirait plus qu’il ne le portait. Père et Gudrun l’ont remis sur pied. C’était il y a quelque chose comme neuf hivers.

Peu de temps après son excommunication donc.

— Il a toujours tenu à payer ses dettes auprès de père et du village, même la dette de sang, et nous a défendus contre le seigneur Heinrich, continua Frej.

— Il est aussi beau et noble qu’un des héros de légende, soupira Odila.

Comment pourrait-elle ne pas être amoureuse de lui ? Elle était jeune et naïve, sortant sans doute de son village pour la première fois, et il était le beau chevalier qui les avait aidés durant son enfance.

— Lorsqu’il revient au village en hiver, il apporte toujours des cadeaux pour les petits. L’an dernier, il m’a ramené ce ruban…

Elle le tenait entre les mains comme une sainte relique.

— Il… Je…

Elle rougit encore, mais il n’était pas besoin d’être un grand magicien pour entendre les mots qui n’étaient pas prononcés.

Elle était trop fragile pour Schwarz. Son jugement était biaisé, il en était bien conscient, mais la vérité demeurait, elle tenait des esprits de la forêt un physique délicat et éthéré, d’une beauté sans pareille, mais incapable de porter des enfants à terme sans être irrémédiablement en danger. Schwarz était un homme habité par la violence, il la détruirait de ses mains sans même le vouloir.

Or le chevalier pensait avoir une dette envers le village, ils l’avaient sauvé et aidé, il refuserait de toucher à Odila, de la mettre en danger et de compromettre son honneur.

C’était stupide, mais cette simple pensée suffisait à apaiser son cœur. Il avait honte, mais il n’arrivait pas à se défaire des ronces vertes de la jalousie.

Par tous les dieux de sa mère, il était parti la veille et déjà, il se sentait fébrile. Il ne comprenait pas comment il avait pu prendre une telle place dans sa vie en si peu de temps, et pourtant Schwarz n’avait pas laissé passer un seul jour sans venir le trouver pour le demander en mariage ou juste pour lui parler, lui offrir un fruit ou lui faire passer un message du Roi. Il était là, partout où il posait le regard, ses yeux bleus, brillants, le fixant.

Il avait peur d’imaginer le jour où il partirait. Peur des regrets avec lesquels il vivrait tout le reste de sa vie.

* * *

Le soleil était brûlant malgré le chapeau de paille qui couvrait sa tête, et il sentait sa nuque commencer à chauffer. Il retira ses mains de la terre et remonta son col, cachant la peau blanche aux rayons cruels. Il sentait la sueur couler sur son visage et glisser dans son cou. Il passa sa manche sur son front, mais ne réussit qu’à étaler de la terre sur sa peau. Il doutait fort que là, tout de suite, il puisse impressionner ou faire peur à qui que ce soit, tout sorcier qu’il était. Heureusement, nul n’approchait jamais de la tour et il pouvait jardiner tout son saoul.

Il n’était pas mécontent de son jardin, même s’il était loin de pouvoir rivaliser avec celui de l’abbaye ou de sa mère, au moins avait-il à portée de main les plantes les plus courantes et nécessaires à ses sorts, potions et décoctions. Bien sûr, ça ne l’empêcherait pas de devoir aller cueillir de l’ortie sauvage à la minuit dans un cimetière sous une pleine lune, mais c’était là une des innombrables joies de son office.

Une ombre le recouvrit soudain, dessinant une forme humaine sur le sol. Il n’eut pas besoin de relever la tête pour savoir de qui il s’agissait. C’était comme si tout son corps était entraîné à reconnaître sa présence, une étrange magie qu’il n’arrivait pas à comprendre.

— Vous voilà déjà rentré, Chevalier…

— Je me languissais de toi, et je t’ai ramené un présent.

C’étaient des mensonges, de délicieux mensonges qui glissaient chaque jour plus loin sous ses vêtements, qui inondaient sa chair et faisaient chavirer ses sens.

— Un présent ?

Il continua d’enlever les mauvaises herbes.

— Si tu te lèves, tu l’auras.

— Il me reste encore du travail.

— La curiosité ne te tenaille-t-elle pas ?

— Si, mais il est toujours plus agréable d’obtenir quelque chose que l’on a longtemps désiré.

— C’est pour ça que tu te refuses encore ?

Sa voix… sa voix était une tentation à elle seule, elle avait le don de provoquer tant de réactions en lui.

Il était trop troublé pour répondre, alors il prit la fuite, se réfugiant dans le mutisme et le jardinage. Mais le chevalier ne l'entendait pas de cette oreille et ce qu'il voulait… Il valait mieux pour lui qu'il ne continue pas cette phrase.

Les mains puissantes glissèrent autour de sa taille, le forçant à se relever, se retourner. Déséquilibré, Ciarán dut choisir entre s'appuyer contre lui ou lui tomber dans les bras. Entre deux maux, il choisit le moindre, posant ses mains terreuses sur sa tunique. La fière allure qu'il devait avoir là, le chapeau de paille cachant à peine les traces sur son visage…

Schwarz souriait. Son pouce, frais et brûlant à la fois, se posa sur sa joue, essuyant la boue.

— Veux-tu encore accroître ton plaisir, Ciarán ?

Il lutta contre la chaleur qui montait dans son corps.

— Puisque vous êtes aussi impatient, j'accepte votre présent, Chevalier.

Le visage du guerrier se rapprocha lentement, lui laissant le temps de protester, de le repousser, d'obéir à sa conscience qui lui hurlait de s'éloigner. Il ne bougea pas, passant la langue sur ses lèvres séchées par le soleil.

Le baiser fut long et tendre, brûlant, dévorant, le laissant à la fois comblé et douloureusement insatisfait. Les mains du chevalier parcouraient son cou, la naissance de ses épaules, lui faisant oublier l'endroit où ils étaient, le soleil qui frappait sans relâche, la sueur collant ses vêtements à son corps.

Enfin, il le repoussa avec douceur.

— Ciarán, veux-tu devenir mon épouse ?

C'était un coup bas. Le sorcier laissa son visage se cacher dans son épaule, tentant de reprendre son souffle alors que le désir battait son corps et que son odeur l'enveloppait comme un manteau. Il soupira.

— Non.

Une main releva son menton.

— Je te le redemanderai ce soir, alors, peut-être ceci réussira-t-il à te faire changer d'avis.

Il lui tendit un linge fermé. Curieux malgré lui, il le lui prit des mains. Il contenait un objet étrangement lourd. Il défit le linge et découvrit un lourd

morceau de pierre verte délicatement sculpté. Il n’en avait jamais vu de pareille. Il examina à la lumière le minerai.

— Qu’est-ce ?

— Je n’en ai aucune idée, ne te plaît-elle pas ?

— Si, beaucoup.

— Les autres trésors des bandits iront à Adelar, mais celui-ci, comme mon cœur, t’appartient, Sorcier.

De traîtresses paroles qui glissaient sous sa peau jusqu’à ses entrailles.

— La pierre est superbe, je vous remercie, Chevalier.

Il devait changer de sujet et vite.

— Wulfgar de Zwergberg est arrivé avec votre armure.

— À la bonne heure, il ne reste plus qu’une semaine avant le tournoi.

— Pourriez-vous remettre la pierre à Aloys, il me faut finir de m’occuper du jardin…

Il prit ses mains dans les siennes.

— Bien sûr.

Il se pencha vers son oreille et l’attrapa entre ses dents avant de la relâcher.

— Nous nous reverrons.

Le désir, la tension, la violence faisaient vibrer le corps du chevalier, mais son regard restait limpide, fixé sur lui comme s’il était la réponse à toutes ses questions. Ciarán réprima un gémissement.

— Oui.

Il refusa de le regarder s’en aller et mit toute sa volonté à arracher les mauvaises herbes.

* * *

Les bannières ondoyaient sous le vent, les bruits et les clameurs remplissaient l’air et une odeur étrange de nourriture et de chevaux se répandait. La vallée était changée, là où cet hiver il n’y avait rien, se dressaient maintenant pavillons pour les chevaliers, champ clos, estrade, tentes des marchands et une multitude bariolée de gens.

Ali avait fait installer la tente la veille, mais Schwarz avait passé la nuit dans sa chambre au château. Lorsque Adelar aurait annoncé le début du tournoi, son écu serait placé au sommet de la lance plantée devant son

pavillon, et ceux qui voudraient jouter contre lui viendraient le frapper de leur épée pour le défier. Mais pour le moment, tous les chevaliers devaient descendre dans la lice pour que le héraut les annonce.

Il prit place aux côtés de Sieghard. Le mariage avait été célébré la veille dans la chapelle, et même d'ici, il pouvait voir le sourire que la princesse adressait à son époux. Le sujet du tournoi le lendemain de la nuit de noces en avait fait rire plus d'un, mais à ses côtés, le capitaine des gardes ne laissait paraître aucune fatigue. Si Sieghard ne le défiait pas à la joute, il le ferait lui, il voulait se battre à nouveau contre lui.

Ils portaient tous le heaume sous le bras, laissant le soin à leurs écuyers de présenter leur blason à bras levés. Sa vision était libre, mais il ne pouvait hélas pas tourner la tête pour observer les autres participants. Il avait hâte de voir à quoi il allait avoir affaire. Mecklembourg était loin, il doutait que les chevaliers les plus connus aient fait le déplacement, il ne reconnaîtrait donc certainement pas la plupart des noms qui seraient annoncés.

Il écouta le héraut d'Adelar présenter les épreuves qui se dérouleraient sur les trois jours du tournoi : joute, quintaine, bague, béhourd, combat à pied, mêlée et tir à l'arc. Le Roi offrirait un prix au vainqueur de chacune et la bonne ville de Güstrow donnerait une pleine bourse au chevalier le plus accompli de tout le tournoi.

Le tir à l'arc était sa seule faiblesse. Les jeux d'adresse comme la quintaine ou la bague n'étaient pas ses préférés, mais il ne comptait pas se faire battre. La mêlée, la joute et le combat à pied étaient les épreuves qu'il attendait avec le plus d'impatience. Même si les armes étaient neutralisées, le danger était là, et il était toujours plaisant d'humilier ses adversaires en les forçant à lui verser une rançon. Quant au béhourd, c'était un jeu d'adresse, mais aussi une mêlée. À son dernier tournoi, il n'avait détruit le dernier cimier que de justesse et avait manqué de se faire tuer par un chevalier déjà déplumé qui s'était nonobstant jeté sur lui. Il lui avait passé son épée par le corps. Le roi avait beaucoup protesté, mais tous avaient vu le déshonneur du chevalier au vert manteau et il avait empoché la récompense.

Le héraut commença à clamer les noms des chevaliers. Comme prévu, il n'en reconnut que quelques-uns : Jacob von Wolfenberg, un cadet affamé qui allait de tournoi en tournoi. C'était un bon adversaire, il n'avait jamais perdu contre lui, mais il lui avait parfois donné du fil à retordre. Witold von Grimma avait été une légende, mais le chevalier n'avait jamais accepté de

vieillir et continuait à hanter les tournois alors même que chaque joute le voyait plus mal en point. Et enfin Ivo von Durach. Il ne savait pas ce que la Bête faisait là, il restait normalement près de la Cour, terrorisant chevaliers, aubergistes, paysans et chanoines, ne vivant que pour la bière, la violence et les femmes. Il n'avait jamais eu l'occasion de jouter contre lui, mais malgré sa réputation, il lui ferait mordre de la poussière.

Lorsque son nom fut prononcé, une clameur fit trembler l'estrade. Il resta interdit un moment. Il lui était déjà arrivé de faire crier une foule au tournoi, elle demandait son sang alors et l'interdiction pour lui de participer à la lice. Là, la multitude lançait des vivats. Il fallait croire que cette affaire de dragon avait changé bien des choses.

Enfin, ils se retirèrent. Aujourd'hui auraient lieu les jeux d'adresse et le tir à l'arc. Les hommes d'Adelar préparaient la lice et les chevaliers avaient commencé à former de petits groupes. Il devint vite évident qu'il y avait déjà deux camps, celui du Chevalier Blanc et celui des autres, chevaliers du Royaume et des environs qui se réunirent autour de Sieghard. Il rejoignit le capitaine des gardes.

— Tu tombes bien, Chevalier Noir, il y a ici plusieurs personnes qui ont envie de te rencontrer.

Sieghard le présenta aux chevaliers de Mecklembourg et Poméranie qui le félicitèrent et lui demandèrent maints détails sur la mort du dragon. Ils étaient cordiaux et accueillants, il finissait par croire que tous les chevaliers du Royaume étaient comme ça.

— Déjà à l'époque, ce n'était qu'un misérable pouilleux, à peine assez riche pour avoir un cheval.

La voix de Clothaire était assez haute et claire pour passer au-dessus des autres conversations.

— Un moins que rien recueilli par l'Ordre. Faites une fleur à un vilain et il vous mordra la main. Le roi Adelar se trompe s'il croit pouvoir garder une si mauvaise bête…

Les conversations avaient cessé et tous s'étaient tournés vers Clothaire qui continuait à régaler sa petite cour d'admirateurs.

— Sa pauvre sœur s'est donné la mort à cause de lui et son père…

— En voilà un brave chevalier, toujours occupé à parler et à radoter des heures durant comme une femme.

Clothaire daigna se retourner.

— Oh, te voilà Chevalier Noir, moi qui espérais que soudainement le Roi reprendrait ses esprits et empêcherait un mercenaire de participer à un tournoi de nobles gens.

Son visage aristocratique était plissé par le dédain, ses yeux avaient cette froideur haineuse qu'ils arboraient déjà le premier jour où il était devenu son écuyer.

Il avança d'un pas, posant la main sur la garde de son épée.

— Alors, petit écuyer, tu penses vraiment pouvoir battre ton maître ?

Il vit le visage hautain se décomposer.

— Je te ferai ravaler la boue dont tu es issu, vilain.

La pique avait atteint son but et le fils de la maison d'Alsace crachait sa haine, le rouge aux joues.

— Tes menaces sont aussi vaines que tes mensonges, petit écuyer. Mais si tu es assez brave pour donner du poids à tes paroles, mon bouclier est à ta disposition devant mon pavillon.

Il l'avait mis au défi, avait insulté son courage devant une assemblée de ses pairs, Clothaire ne pouvait pas laisser passer ça, c'était impossible, c'était avouer sa lâcheté.

— Le Chevalier Blanc est trop noble pour même se salir les mains avec ton sang. Moi, Berthold von Kassel, je relève le défi en son nom.

Et il alla faire sonner le bout de son épée contre le métal de son bouclier.

* * *

Il avait mieux à faire. Bien mieux à faire. Deux jours après la Saint-Jean, alors qu'il avait passé deux nuits à travailler sous la lune, alors que le blé prenait une belle couleur d'or et que la terre donnait ses plus beaux fruits et entamait son long chemin vers les ténèbres froides, il aurait dû être dans sa tour en train de faire le ménage d'été et de renouveler la plupart de ses plantes. Mais non, il était à sa place, debout derrière le trône d'Adelar, en train d'assister à un spectacle qui lui paraissait stupide.

Le jour était superbe et la foule en liesse, les gens étaient venus de tout le Royaume et même au-delà pour célébrer les noces de la princesse et assister au tournoi. La chapelle était remplie et toute la ville s'était réunie

pour voir passer les nouveaux mariés, les époux avaient lancé des pièces à la foule et reçu en échange force fleurs. Au banquet, sept jeunes vierges de la ville avaient reçu chacune un voile tissé et brodé par la mariée. Puis, après le banquet, l'épousée avait été conduite à la chambre nuptiale. Il avait placé les charmes appropriés sous l'oreiller, avait veillé à ce que dame Helmine instruise sa belle-sœur sur les secrets des femmes avant de quitter les appartements.

Cette nuit de Saint-Jean, alors que les feux brûlaient si haut qu'ils ressemblaient à des étoiles tombées dans les champs alentour, Schwarz l'avait trouvé dans le verger. Il n'avait pas douté qu'il le ferait, il ne s'était pas passé une nuit sans qu'il le rejoigne. Il l'avait refusé une nouvelle fois, il s'était à nouveau laissé embrasser, mais c'était le chevalier qui y avait mis fin, lui rappelant qu'il ne leur restait plus que trois jours.

À présent, il ne lui en restait plus que deux.

S'il le refusait demain…

Il ne pouvait pas l'épouser. C'était impossible. C'était stupide, irrationnel, insensé. Le laisser le prendre pour épouse était une erreur. Il avait beau l'embrasser, le flatter de douces paroles, il ne savait toujours pas pour quelle raison il le voulait ainsi. Mais plus le temps passait, plus il se fichait de ses raisons, plus son corps répondait au sien comme un chien bien entraîné, plus cette nuit chez l'ermite le hantait.

La foule hurla de joie et il reporta son attention sur la lice. Schwarz avait encore remporté une joute. Sur cinq défis, il n'était descendu de cheval qu'une fois et il avait vaincu chacun de ses adversaires. Pour l'heure, le Chevalier Blanc n'avait pas encore eu l'audace de défier son ancien maître, mais Ciarán savait que s'il n'allait pas à Schwarz alors Schwarz viendrait à lui. Sans doute était-ce là la stratégie de Clothaire, il attendait que Schwarz soit épuisé en espérant pouvoir le battre. Il se trompait, même aux portes de la mort, il le vaincrait.

On avait à peine nettoyé le champ que déjà un autre combat s'apprêtait à prendre place. Il regarda les deux chevaliers se présenter devant le Roi. Sieghard tendit sa lance et sa jeune épousée descendit de l'estrade y nouer sa faveur bleu et or.

Quand il avait combattu, c'était Odila qui avait noué sa faveur autour de la lance de Schwarz. Il avait essayé de ne pas se sentir dévoré par la jalousie devant une chose aussi insignifiante, mais la jeune fille était rayonnante, jeune, belle, lumineuse, indubitablement féminine, comment ne pas se

sentir stupide et inconfortable ? Ce n'était pas comme s'il avait pu nouer quoi que ce soit autour de la lance de Schwarz, il n'avait pas de linge pour ça, et même s'il en avait, il ne l'aurait pas fait, car tous auraient assumé que le lien était enchanté et auraient disqualifié Schwarz.

Pour l'heure, le chevalier s'en était très bien sorti. Il avait remporté les prix à la quintaine, à la bague, mais pas au tir à l'arc, mais cela n'avait rien d'étonnant, Schwarz était beaucoup trop nerveux et violent pour être un bon tireur. Oh, Ciarán n'était pas non plus bien doué avec un arc, mais pour avoir un jour vu une Alfe abattre un cerf, il savait que le calme et la sérénité étaient les plus importantes qualités d'un archer.

Les joutes se tenaient jusqu'à la mi-journée, puis après auraient lieu les combats à pied. Les chevaliers avaient jusqu'à la cloche de sexte pour payer leur rançon, sans quoi ils ne pourraient participer aux combats à pied, et là encore les vaincus devraient payer une rançon. Demain par contre au béhourd, seul l'un d'entre eux pourrait gagner, et à la mêlée, le parti des vaincus devrait racheter sa liberté auprès des vainqueurs.

Il se désintéressa de la joute et laissa ses yeux se tourner vers le public amassé autour de l'enclos. La foule était incroyable, sans cesse mouvante, sans cesse bruyante, sans cesse renouvelée. Mais le champ n'était pas la seule attraction, tout autour s'étendaient des rangées de tentes presque à perte de vue, les marchands étaient venus nombreux et les acheteurs aussi. Aloys avait acquis une belle étoffe pour sa mère et avait été jusqu'à prendre une cassette pour Thorsten parce que l'ébéniste y avait sculpté un écureuil. En échange, il avait reçu une longue embrassade d'un rouquin gêné et écarlate qui avait fui presque aussitôt après. Aloys lui avait confié que la veille au soir, Thorsten et lui avaient accompagné Ali se procurer des épices et des herbes auprès d'un marchand. Il avait alors chargé son apprenti de lui en acheter cet après-midi, il était toujours bon d'avoir un peu de nouveauté. Au moins, le tournoi avait l'avantage d'avoir amené à Güstrow des commerçants qui n'y auraient autrement jamais mis les pieds.

Sieghard avait vaincu. Comme prévu. Adelar souriait.

Les deux nouveaux chevaliers entrèrent dans la lice. Il y avait Rainer, le fils aîné du baron Gustav, et une montagne d'homme qu'il ne connaissait pas. Le héraut annonça Ivo von Durach. L'épouse de Rainer vint orner sa lance, mais aucune dame ne donna sa faveur à son opposant. Tous deux montèrent sur leurs chevaux et s'élancèrent lorsque les trompettes

sonnèrent. Il voulait détourner les yeux, le spectacle ne l'intéressait pas, mais il n'y arrivait pas. Il y avait quelque chose qui…

Il entendit la lance avant qu'il ne la vît, entendit le bruit écœurant du bois glissant sous la visière jusqu'à l'œil, le cri de douleur de Rainer. Il vit le chevalier glisser de cheval, maintenu un moment en l'air par le bois rigide. Il regarda son corps tomber dans un bruit affreux de marmites renversées. Comme tous, il sursauta lorsque Ivo von Durach plongea à terre l'épée à la main et sépara la tête du corps avant même que le héraut puisse prononcer le moindre mot.

Le silence dura une éternité, aucun d'eux n'osait encore respirer, puis ils entendirent un rugissement. C'était Gustav. C'était un père qui hurlait la mort de son fils, et soudain, l'air se remplit de bruit, des mille paroles des spectateurs, des mots bredouillants du héraut.

Von Durach éloigna la tête d'un coup de pied. Il fallut trois hommes pour retenir le baron de se jeter dans la lice. Le chevalier au sanglier enleva son heaume.

— Est-ce là tout ce que tu as à offrir, Mecklembourg ?

La foule hurla de rage et l'étranger éclata de rire.

— N'y a-t-il donc aucun véritable guerrier ici pour m'affronter ?

Il n'eut pas besoin de se tourner pour le savoir. Stern avait sauté par-dessus la barrière pour entrer dans la lice, Schwarz solidement installé sur son dos.

— Cesse donc de pavoiser, la Bête, me voici.

Il savait de quoi était capable Schwarz. Il était à ses côtés quand il avait tué le dragon, mais il ne pouvait empêcher son cœur de trembler, inquiet.

-4-

Et voilà, un terrible nouvel adversaire entre en scène, furieux et meurtrier comme le pire des dragons. Qu'arrivera-t-il à notre fringant héros ? Et au cœur doux et tendre de son aimé ?

Schwarz souriait. C'était plus fort que lui. Il sentait la rage courir dans ses veines, fouetter son corps, le faire presser les genoux dans les flancs de Stern pour qu'il saute la barrière. Sa monture atterrit comme un roulement de tonnerre sur le champ. Il n'avait pas pris le temps de remettre son heaume, de prendre sa lance, il s'était contenté de monter en selle et de pousser son palefroi.

— Cesse donc de pavoiser, la Bête, me voici.

Von Durach se tourna vers lui. Un rictus déformait son visage, le sang souillait son épée. Le cadavre tressautait encore doucement à ses pieds alors que les dernières gouttes s'épanchaient sur la terre à présent sombre.

Il resta en selle, maintenant la distance entre eux. Von Durach était fou, une brute sanguinaire et vicieuse. Il savait qu'il essaierait de le tuer. Sa famille et ses appuis à la Cour avaient toujours réussi à faire oublier les massacres qu'il commettait en tournoi. Beaucoup de chevaliers se déclaraient prisonniers plutôt que de jouter contre lui.

Mais tout s'arrêterait là. Il allait battre von Durach et si possible achever la Bête.

— Le tueur de dragon, mais quel honneur.

Il donna un autre coup de pied dans le cadavre. Le baron Gustav rugit et l'insulta en jurant sur les vieux dieux de prendre sa vengeance.

Schwarz ne répondit rien, se contentant de le fixer.

— Qu'on m'amène mon cheval ! hurla von Durach.

La chose ne prit pas longtemps et la Bête était énorme, une tour de chair montée sur un destrier aussi haut que large.

Ils se tournèrent tous deux devant la tribune royale. Le visage d'Adelar était impassible. Le héraut retrouva sa langue pour annoncer :

— Ivo von Durach joute contre Schwarz, le Chevalier Noir.

Il n'y eut que quelques maigres applaudissements. Il vit Odila se lever, mais Gudrun lui attrapa le bras, l'empêchant de descendre dans la lice. Il valait en effet mieux que la jeune fille ne se montre pas devant la Bête. Eh

bien tant pis, il chevaucherait sans faveur. Ce ne serait pas la première fois. Il tourna la bride de Stern.

— Attendez.

Ciarán descendait les gradins, ses longues jupes s'effilochant autour de lui comme un nuage de brume, pâle, irréel au milieu des couleurs éblouissantes dont s'étaient parés les spectateurs. Arrivé à la barrière, il leva sa main d'ivoire et détacha le ruban d'argent qui nouait ses longs cheveux.

— Tends ton bras, Chevalier Noir.

Il se pencha et tendit son poignet droit.

Ciarán se dressa sur la pointe des pieds et fit plusieurs fois le tour de son gantelet avec le ruban avant de faire un nœud. Il posa la main gantée de fer contre son cœur.

— Schwarz, Chevalier Noir, combats et gagne en mon nom.

Ce n'était pas encore une promesse de l'épouser, mais il y avait de l'inquiétude dans ces yeux gris, il en était sûr. Il lui sourit, caressant sa joue avant de se redresser. L'étoffe prenait le vent comme un oiseau et ondoyait alors qu'il reprenait son assiette.

— Je te remercie, Ciarán.

Il fit faire demi-tour à Stern et se rendit au bout du champ, où Ali l'attendait. Il prit son heaume, laissa son écuyer vérifier lance et bouclier avant de les prendre. Il assura sa prise, rien ne posait problème, il était fin prêt à mettre à terre la Bête.

Les trompettes retentirent une première fois et il mena Stern au pas jusqu'à sa place. Il remonta son bouclier et affermit sa prise sur la lance. L'écu protégeait son torse, mais son épaule droite était à découvert. Il n'avait jamais affronté la Bête, joutant très peu à proximité de la capitale, mais il en avait assez entendu parler pour savoir que son style reposait avant tout sur la brutalité. Il essaierait de le désarçonner pour l'attaquer au sol. Il ne pouvait pas lui laisser l'avantage, il fallait qu'il le fasse toucher terre le premier.

Il inspira longuement, laissant ses pensées s'envoler, l'instinct et ses réflexes seraient de toute façon ses meilleurs alliés. Les trompettes tonnèrent à nouveau, et avant qu'il ne s'en rende compte, il avait pressé les flancs de Stern, le faisant bondir vers son adversaire. Il se concentra exclusivement sur la lance et le bouclier, laissant le reste disparaître, avalé par les foulées sûres et rapides de sa monture. Il ressentit la double poussée de sa propre arme et de celle de von Durach sur son bouclier. Il avança le

poing qui serrait la boucle de l'écu, forçant la pointe de l'ennemi à glisser le long du métal. Il lutta contre la force du coup, tentant de persévérer dans son attaque, mais sa lance glissait elle aussi, et von Durach avait réussi à rester en selle.

Le premier tour n'avait rien résolu. Ils repartirent chacun vers leur écuyer. Ali changea l'arme au bout à présent brisé contre une autre. Il fallait qu'il change de tactique s'il voulait vaincre. Il devait trouver un moyen de glisser sous l'écu pour percuter le corps même de la Bête, de préférence une poussée au niveau du ventre.

Il n'entendit même pas les trompettes alors qu'il venait reprendre sa place. Il ne se rendit pas compte que Stern s'était mis à galoper, il plissa les yeux sous la visière, toute son attention focalisée sur son adversaire. Lorsque enfin ils étaient près d'arriver au contact, il glissa légèrement sur sa selle, se penchant le plus possible avec son armure rigide. Là !

Le bout de sa lance s'écrasa sous l'écu à la jointure de la tassette et du plastron. Il banda ses muscles pour poursuivre son élan. Il sentit bien quelque chose au niveau de son épaule, mais n'y prêta pas attention, tous ses efforts concentrés pour faire tomber von Durach. Enfin, au bout d'une longue éternité, il le vit glisser de sa selle et partir en arrière. Il entendit au loin un craquement sec, mais n'y prit pas garde.

Il sauta à bas de Stern, il avait rarement été plus rapide ou plus agile, et sortit son épée. Il posa le pied sur l'épaule droite de la Bête et son épée juste sous le couvre-nuque.

— Déclare-toi prisonnier ou je jetterai ta tête tranchée aux chiens du baron Gustav.

La Bête tenta de se relever, mais il appuyait solidement sur l'épaule et laissa l'épée mordre plus profondément la chair.

— Je me rends, finit-il par entendre.

— Et le vainqueur de la joute est Schwarz, le Chevalier Noir, annonça le héraut.

Il n'écouta pas les hourras et les applaudissements. L'épée toujours à la main, il enleva le pied du corps de la Bête et recula en le surveillant toujours. Il refusait de tourner le dos à un animal aussi vicieux que lui. Von Durach se redressa et enleva son heaume. Ses yeux brillaient de rage et de sang.

— Tu me le paieras, Schwarz.

— Non, c’est toi qui paieras ta rançon avant sexte, sans quoi tu ne pourras pas prendre ta revanche.

— Fuis, lâche, car je vais te saigner comme un goret, hurla le chevalier au sanglier.

Schwarz attendit que ce dernier fût sorti de la lice avant de se permettre de baisser son arme. C’était en se dirigeant vers Ali qu’il se rendit compte que son épaule le lançait affreusement. Il enleva son heaume et vit que le sang avait coulé jusqu’au ruban de Ciarán, maintenant teint de rouge. Il regarda le gros morceau de bois qui était planté dans son épaule ayant glissé entre son plastron et l’épaulière. Il ne se rappelait pas que von Durach l’ait atteint, mais quelle importance, il avait gagné, et maintenant la Bête devrait lui payer rançon. Il était plus que probable qu’il essaie de le tuer cet après-midi au combat à pied, mais c’était sans importance, il saurait y faire face.

— Tu es blessé.

— Ce n’est rien, occupe-toi plutôt de Stern.

Il se mit en route vers sa tente.

— Chevalier Noir !

Il se retourna et se raidit en voyant un chevalier en armure arriver vers lui d’un pas décidé. C’était le fils de Gustav, enfin l’autre fils… et il était visiblement furieux.

Il le laissa parler le premier.

— Cette vengeance m’appartenait.

Il disait vrai, mais il n’aurait pas plus fait le poids contre la Bête, et ils le savaient tous deux.

— Mais qu’il ne soit pas dit que les fils de Rilker sont des ingrats.

Il fit un geste et son écuyer amena un grand coursier fin et racé à la belle robe grise.

— Voici Drang. Il est à toi.

Il reçut les rênes des mains de Baldur von Rilker.

— J’accepte ton présent et t’en remercie, fils de Rilker.

La robe du coursier devint noire comme la nuit, mais l’animal n’en conçut aucun émoi.

Le chevalier se détourna alors, le laissant seul avec la monture et Ali qui était arrivé entre-temps.

Baldur se ferait tuer. S’il affrontait la Bête, et il le ferait, il se ferait tuer. Il était bon, il l’avait vu jouter, et il ne doutait pas qu’il savait se défendre à

pied, mais s'il n'était pas meilleur que ne l'avait été son frère, il se ferait tuer. D'autant qu'il avait rendu von Durach fou de rage.

Ali lui prit les rênes et emmena Stern et Drang vers l'abreuvoir placé à côté de leur tente.

— C'est une très belle monture, Seigneur, remarqua l'écuyer en contemplant sa forme et sa robe.

Il acquiesça avec indifférence. Il n'avait pas vraiment besoin d'un coursier, mais il ne pourrait pas non plus le revendre, ce qui serait un affront fait aux Rilker.

— Thorsten, occupe-toi de Stern, continua le Maure en arrivant en vue de la tente.

Le gamin apparut, comme craché par l'enfer. Schwarz ne jeta pas un œil en arrière et poussa de son bras gauche la tenture qui fermait l'entrée.

— Reste droit et essaie de ne pas bouger.

Il obéit à son écuyer qui commença à enlever les différentes pièces de son armure. La douleur était de plus en plus forte et le sang continuait de couler.

— Je vais m'en occuper.

Ciarán était apparu dans l'embrasure de la tente, son visage aussi placide que sa voix, ses longs cheveux dénoués. S'il n'y avait eu cette lueur étrange dans ses yeux, il aurait pu croire qu'il n'était là que par hasard.

— Je peux me charger de ses blessures, Sorcier.

— Je n'en doute pas, cependant vous allez vous retirer et me laisser faire.

— Et pourquoi ferais-je ça, Enchanteur ?

— Parce que Schwarz va vous l'ordonner.

Et il planta ses yeux gris dans les siens alors que sa voix s'était faite dure et exigeante. Schwarz aimait le voir donner des ordres, entendre cette voix froide et calme. Il se sentait excité parce qu'il la comparait à celle qui échappait à sa gorge lorsqu'il le caressait et que le sorcier gémissait, soumis, perdu dans les sensations qu'il provoquait en lui.

— Ali, laisse-le faire.

Son écuyer jura dans sa langue, mais s'inclina cependant, lui obéissant.

— Tu t'inquiètes pour moi, Ciarán.

— Tais-toi et assieds-toi. Aloys, va me chercher de l'eau et ma besace de soins, lança l'enchanteur à l'apprenti qui venait d'entrer.

Il s’assit. Il le tutoyait. Il l’avait tutoyé tantôt en lui remettant sa faveur, mais c’était plus un rituel qu’une quelconque marque de familiarité. Mais à présent…

Le mage avait des gestes précis et calmes. Pour l’instant, il se contentait de défaire son gambison et d’observer l’écharde qui, déchirant le tissu molletonné, lui rentrait dans l’épaule.

Un garde entra et déposa un seau d’eau brûlante à côté d’eux.

— Il y aura des échardes plein la plaie, je vais devoir ouvrir pour les retirer.

— Je te fais confiance, Ciarán.

Le sorcier cligna des yeux, puis un sourire fleurit brièvement sur son visage.

— Ali, venez tenir votre maître.

— Je n’ai pas d’ordre à recevoir de toi, nécromant.

— Viens, se contenta de dire Schwarz.

Comme toujours, le Maure lui obéit.

Ciarán enveloppa sa main dans un linge, attrapa le gros éclat de bois et tira d’un coup sec. Il dut se mordre la lèvre pour retenir un cri, il avait soudain beaucoup plus mal et son épaule le lançait comme une brûlure.

— Il me faudra de la lumière pour laver, puis ouvrir la plaie.

Aloys revint avec la besace demandée. Le sorcier se saisit d’une fiole dont il versa le contenu dans l’eau chaude. Il y plongea ensuite ses mains, puis un linge qu’il posa sur la blessure. Schwarz ne put empêcher un sifflement de douleur, mais le mage n’y prêta pas attention, profitant de la torche que tenait son apprenti pour regarder la plaie.

— Aloys, mets ma dague et mes pinces dans le brasero.

Il continua à nettoyer.

— Ce n’est pas très profond, et j’imagine que ça ne t’empêchera pas de te battre tantôt.

— Tu me connais bien.

— Non, je connais bien les guerriers stupides de ton espèce.

Il se fit apporter la dague rougie par la flamme, puis lui mit un morceau de bois dans la bouche.

— Mords.

Il prolongea la blessure d’une croix, écartant les bords avec ses pinces.

— Lumière, Aloys.

Il commença alors à fouiller dans sa chair, enlevant écharde après écharde, faisant bouger la torche pour bien s'assurer de n'avoir rien raté. Il nettoya à nouveau la plaie, et cette fois, l'eau brûlante et piquante était presque douce en comparaison.

— Je vais refermer la blessure.

L'aiguille aussi était brûlante, mais il le supporta avec calme. Le sorcier coupa le fil avec la dague et lava une nouvelle fois sa peau. Schwarz voulut se lever.

— Pas si vite, je vais mettre un emplâtre pour que tout ça guérisse plus vite. Tu pourras l'enlever au moment de te rhabiller pour le combat à pied, mais pour l'heure tu le garderas.

Il se fit apporter un nouveau seau d'eau et remplit une coupe dorée dans laquelle il mélangea des herbes et au-dessus de laquelle il fit mille signes Schwarz se désintéressa bien vite de ses gestes, préférant le regarder. Il avait remonté ses belles manches longues, laissant apparaître ses bras naturellement blancs et couverts de petites cicatrices. Ses mains étaient rougies par la chaleur de l'eau qu'elles manipulaient, et il pouvait voir les cals sur ses paumes. Étrangement, cette vision l'excita, sans doute parce que c'était la première fois qu'il voyait de si près une partie de son corps véritablement à nu. Le reste de sa personne était aussi parfait qu'à l'accoutumée, ses cheveux tombaient avec douceur et ordre dans son dos, son visage ne trahissait rien, son corps était paré de multiples couches de vêtements luxueux. Seules ses mains étaient nues, vulnérables.

Ciarán avait fini de modeler le cataplasme sur son épaule. Schwarz se saisit alors de son poignet.

— Qu'est-ce que…

Il approcha la main de ses lèvres, contemplant les fines veines bleues, regardant les cicatrices, coupures, brûlures qui marquaient la peau, sentant la chaleur et le pouls qui pulsait plus vite sous ses doigts. Il embrassa la peau douce au creux de son poignet.

— Merci.

La rougeur se voyait difficilement sous le maquillage, mais il devinait le trouble qui saisissait le sorcier.

Il était à lui. Il lui appartenait. Il ne le laisserait pas. Il le prendrait. Il ne lui restait plus que deux jours, mais il ne le perdrait pas, même s'il fallait pour ça qu'il l'enlève et le retienne. Il ne le laisserait pas lui échapper.

* * *

Ciarán avait repris sa place auprès d'Adelar. Le tournoi recommençait sous le chaud soleil de juin. Les vaincus de la joute avaient racheté leur défaite et étaient prêts à remettre leur honneur en jeu sur le champ. La chose aurait dû le laisser de marbre, mais il était encore perturbé par le spectacle du matin. La mort de Rainer, puis la blessure de Schwarz… Il aurait voulu qu'il ne combatte plus, mais il savait qu'il ne l'aurait pas écouté, aucun des chevaliers présents ne l'aurait écouté en pareille situation. Eux et leur satané orgueil ! Tout ça pour un divertissement stupide !

L'ordre des duels avait été tiré au sort, mais à un moment ou à un autre, Schwarz affronterait à nouveau Ivo von Durach. Et il doutait que l'homme se laisse humilier une nouvelle fois. Ce serait un combat à mort, tout le monde le savait, mais nul n'allait l'en empêcher.

C'était étrange. Il l'avait accompagné affronter le dragon, il avait eu peur, il s'en souvenait vaguement, mais ce n'était rien comparé à l'angoisse qui l'avait saisi lorsqu'il avait vu la lance entrer sous l'épaulière, puis le sang couler le long de l'armure. Il n'avait jamais entendu son cœur battre aussi fort. Il ne se rappelait pas avoir descendu les gradins, il se rappelait juste être arrivé devant la tente et l'avoir regardé pour s'assurer qu'il était encore vivant.

C'était ridicule. Il ne le connaissait pas et…

Qui essayait-il de convaincre ? Il y avait plus d'un mois que Schwarz faisait partie de sa vie, il ne se passait pas un jour sans qu'il le voie, pas une heure sans qu'il pense à lui, son image était gravée derrière ses paupières, sa voix venait le caresser dans ses rêves… C'était trop tard, il avait déjà succombé. Toutes ses dénégations, toutes ses tentatives n'étaient que du vent, ce qui avait été amorcé dix ans auparavant avait pris corps, il aimait. Comme un idiot, comme un enfant, sans savoir vraiment qui il aimait, car le Schwarz qui lui avait caressé la joue tantôt n'était pas le même qui le regardait parfois, la haine embrasant son regard, et pourtant, il l'aimait. S'il le laissait partir… Non, il n'y arriverait pas et il le savait.

— Tu soupires beaucoup, Ciarán. Comment va le Chevalier Noir ?

Adelar. Il était prêt à mettre sa main à couper que le Roi savait déjà qu'il avait pris sa décision.

— Schwarz combattra, sa blessure le gênera, mais elle ne causera pas sa mort.

Celles qu'il recevrait à cause d'elle cependant… Non, mieux valait ne pas y penser.

— Que devrais-je faire pour le baron Gustav ?

Il n'était pas rare que le Roi lui demande conseil, d'autant plus que Sieghard n'était pas à ses côtés. Il baissa cependant la voix pour lui répondre.

— La Bête mourra aujourd'hui. Il essaiera de tuer Schwarz pour venger l'humiliation qu'il lui a fait subir, mais il mourra. Rachetez à Schwarz le cheval et les armes d'Ivo von Durach et offrez-les au baron. Je crois que Baldur est sans épouse, qu'il aille à Rilker s'occuper de la veuve de son frère et de ses neveux.

— Tu sembles bien sûr de la victoire de Schwarz.

Il préféra ne pas répondre et regarda le Roi esquisser un sourire.

Les combats se succédèrent. Schwarz affronta plusieurs adversaires, dont Baldur von Rilker, mais malgré sa blessure les vainquit tous sans même laisser paraître sa souffrance. Von Durach fonça sur ses adversaires comme un sanglier acculé, en piétinant plusieurs, laissant les autres blessés. Le Chevalier Blanc se défendit vaillamment, mais finit par rendre les armes.

Comme dans une ballade, le dernier combat opposa la Bête au Chevalier Noir. Les deux adversaires vinrent saluer le Roi et Schwarz, le heaume sous le bras, lui sourit avant de porter son gantelet toujours recouvert de la faveur souillée de sang jusqu'à ses lèvres. C'était symbolique, juste un geste public et courtois, mais il ne pouvait empêcher son cœur de battre plus fort à cette vue.

Leurs écuyers respectifs les armèrent. Ali ne glissa que quelques mots à son seigneur, puis les trompettes sonnèrent et les deux hommes furent seuls, l'un face à l'autre. Ciarán sentit son corps tout entier se contracter alors que von Durach levait son épée pour attaquer en hurlant.

Schwarz para. Encore et encore. La Bête lançait des assauts brutaux, visant la tête ou l'épaule blessée de son adversaire, enchaînant les coups à un rythme effréné. Comme avec le dragon, Schwarz se défendit, encore et encore, attendant une bonne opportunité.

Dans les tribunes, autour des barrières, on n'entendait plus un bruit, seuls sonnaient les coups brutaux du métal contre le métal et les grognements sauvages de von Durach. Chaque coup résonnait jusque dans

ses os, faisant trembler son corps à son insu. Ciarán se força à prendre une longue inspiration, il ne laisserait pas la panique le gagner.

Enfin, Schwarz répondit, pliant le genou pendant une attaque pour lever son épée et la glisser entre le brassard et l'épaulière au niveau de l'aisselle. La Bête hurla, mais au lieu de se retirer, plongea plus en avant, abattant d'un coup retentissant son épée sur l'épaule de son adversaire. Il lui sembla entendre le bruit sinistre de l'os se brisant, mais le Chevalier Noir ne laissa pas échapper un mot, levant son bouclier pour parer une nouvelle attaque avant de lui asséner un coup dans les jambières qui le fit enfin reculer.

Il se redressa et Ciarán vit clairement le sang couler à nouveau le long de son bras. Sa prise sur son épée ne faiblissait pourtant pas alors qu'il observait son adversaire.

Le grognement fut terrible et von Durach se jeta sur lui, fonçant tête baissée pour le mettre à terre. Il n'avait pas le temps de l'esquiver ni non plus la force d'encaisser sans être renversé.

Un goût de sang emplit sa bouche. Il s'était mordu.

Dans la lice, plus rien ne bougeait, Schwarz était à terre, sous l'énorme masse de von Durach, mais ni l'un ni l'autre n'amorçait le moindre mouvement. Il ne pouvait pas…

La Bête bougea.

Non, ce n'était pas possible, Schwarz ne pouvait pas être… Il refusait de…

Et pourtant, il voyait l'épée enfoncée dans le corps de… non…

La Bête vola, soudainement renversée en l'air. Le corps énorme s'écrasa à terre sur le dos, une épée coincée entre le couvre-nuque et le plastron. D'une main, Schwarz arracha l'épée qui le maintenait à terre et se releva.

— Schwarz, le Chevalier Noir, est le vainqueur.

La foule éclata en applaudissements. Il ne l'entendit pas. Il était vivant, c'était tout ce qui comptait.

Il descendit des gradins sans prêter la moindre attention à son entourage, il glissa parmi la foule, sourd à tout autre bruit que les battements désordonnés de son cœur. Il ne s'arrêta que devant la tente lorsque les gardes croisèrent leurs lances devant lui.

Il devait reconnaître leur courage. Malgré la terreur qu'il voyait palpiter dans leurs veines et la peur dans leurs yeux, ils tinrent bon.

— Laissez-moi passer.

Ils ne répliquèrent pas, sans doute la crainte qu'il ne vole leur voix ou ne se décide à les changer en crapauds. Il les connaissait, pauvres Hans et Jan, sommés de choisir entre leur fidélité et une mort probablement ignoble et humiliante aux mains d'une créature que le père Traugott disait diabolique.

— Je ne me répéterai pas.

Il n'avait pas de temps à perdre avec ces bêtises. Schwarz avait mis beaucoup de temps à se relever, il se pouvait que l'épée ait brisé des os et…

Il fit un pas en avant et les lances tremblèrent devant lui, même si les gardes les tenaient toujours croisées. Il fit un autre pas.

Et se sentit arrêté, une main sur son bras. Il se tourna, prêt à foudroyer l'importun.

— D'autres chevaliers se sont plaints et ont dit que Schwarz n'avait gagné qu'aidé par la magie. Il souhaite continuer à participer au tournoi, il vous est donc interdit de l'aller voir, Sorcier Gris.

La voix de Sieghard était douce mais ferme, et il portait toujours son armure.

Ciarán se redressa de toute sa hauteur.

— J'entrerai dans cette tente et rien ni personne ne m'en empêchera.

— Je vous en empêcherai, Sorcier.

Ils se tenaient face à face, le visage fermé, prêts au combat.

— Vous ordonnerez vous-même de faire lever les lances, sire Sieghard.

— Pourquoi ferais-je ça ?

— Parce que je suis Ciarán, le Sorcier Gris, promis au Chevalier Noir et que si vous ne me laissez pas me rendre auprès de lui, je jure sur Dieu et tous les saints que ce tournoi sera annulé dans l'heure, dussé-je noyer toutes les terres et les récoltes du Royaume. Quant aux autres pleutres qui se cachent derrière les robes d'un sorcier pour expliquer leur défaite, allez leur dire qu'ils n'ont qu'à me faire mander pour que je soigne leurs blessures !

Sieghard lâcha son bras et fit signe aux gardes. Hans et Jan relevèrent leurs armes. Il ne leur accorda pas un regard, pénétrant dans la tente.

Schwarz était assis et le regardait, les yeux brillants – il espérait que ce n'était pas la fièvre –, l'épaule dénudée et en train d'être lavée par Ali.

— Je ne crois pourtant pas t'avoir entendu me faire la moindre promesse.

La voix de Schwarz était posée et calme malgré le sang et surtout la mauvaise rougeur de son épaule. Bien sûr, il avait tout entendu.

— Eh bien, je la ferai, ce soir au dîner.

— Maintenant.

La voix avait claqué comme un fouet, faisant naître mille frissons dans son dos alors qu'une expression avide se peignait sur le visage du chevalier.

— Ton épaule…

— Devra attendre jusqu'à ce que je t'entende me le dire.

Il le regardait avec une telle intensité que ses yeux semblaient illuminés de l'intérieur par une flamme invisible.

— Moi, Ciarán, le Sorcier Gris, je promets de t'épouser devant le Roi et tous les témoins que tu désireras.

Les épaules de Schwarz s'affaissèrent d'un seul coup et une moue de douleur fulgura sur son visage. Ciarán se précipita vers lui.

— Imbécile.

Le Chevalier Noir se contenta de lui répondre par un sourire, celui généreux et fatigué que le vainqueur adressait au vaincu.

* * *

Aloys n'avait pas le cœur en paix.

Ce mariage ne lui plaisait pas. Le Chevalier Noir était une brute qui cachait bien son jeu, mais c'en était une, il en était persuadé. Dieu seul savait pour quelle raison il voulait à ce point de cette parodie de mariage, mais il aurait mis sa main à couper que ce n'était ni parce que son cœur avait été transpercé par la flèche de l'amour, ni parce qu'il voulait s'adjoindre un sorcier pour combattre plus efficacement.

Il y avait là quelque plan bien plus retors, mais il ne pouvait rien y faire, Ciarán avait accepté, publiquement, devant le Roi lui-même, il avait promis de l'épouser à la fin du tournoi. Ce soir même.

Et il ne pourrait l'en empêcher alors même qu'il sentait jusque dans ses os quelle catastrophe ce serait.

Il était donc parti, avait quitté la tour au petit matin dans le but d'être seul. Il avait abandonné sa forme d'homme pour celle de chien et avait couru à travers la ville et au-delà jusqu'au champ du tournoi. Il était passé entre les tentes endormies alors que l'aube peignait à peine quelques lignes plus claires dans le ciel. La rosée trempait ses pattes alors qu'il se dirigeait vers le pavillon. Il passa devant l'écu aussi noir que certains coins du ciel et

trottina jusqu'aux écuries, passant derrière les gardes sans que ces derniers s'en aperçoivent même.

Il mentirait s'il niait qu'il était venu ici dans l'espoir de le voir. Il ne l'appréciait pas tant que ça, mais au moins l'écuyer était franc dans sa haine des sorciers, et il n'arrivait pas à oublier ce qu'il lui avait dit ce soir-là. Et puis il était gentil avec les animaux. Et il ne savait pas que le chien qu'il caressait et à qui il parlait dans sa langue chantante n'était autre que l'apprenti détestable à qui il refusait d'adresser la parole hors du champ d'entraînement.

Alors oui, il trichait, mais il avait envie de penser à autre chose, et sentir les mains caresser sa tête pendant qu'il parlait dans l'idiome des déserts le reposerait.

Mais Ali n'était ni dans le pavillon ni avec les chevaux. Par contre, un inconnu se trouvait près du palefroi, un couteau à la main dangereusement près de la monture.

Il ne prit pas même le temps de grogner comme l'aurait fait un véritable chien et se jeta sur lui. L'homme se retrouva à terre et les chevaux, alertés, piétinaient nerveusement. Le problème était que maintenant la dague était plus proche de lui et l'homme était furieux.

Il se jeta en arrière, mais l'autre réussit quand même à lui entailler une patte. Il n'arrivait pas encore à se changer instantanément comme le faisaient Ciarán ou Thorsten, et son corps en pleine transformation serait une cible parfaite pour l'autre. Ça ne lui laissait que ses crocs et ses griffes… et sa voix.

Il aboya de toutes ses forces, de manière répétée, tout en gardant son regard sur l'intrus qui se relevait en l'insultant. Il grogna quand l'homme se tourna à nouveau vers les chevaux. Alors l'humain n'eut d'autre choix que de tenter de le tuer pour se débarrasser de lui. Ce qui n'était pas vraiment ce qu'il avait en tête.

Il devait éviter le couteau, mais aussi les coups de pied, et l'empêcher de trouver un bâton avec lequel le tenir à l'écart. Et puis il y avait le fait que même s'il se tenait correctement et savait bouger, il n'était pas né chien et n'avait aucun des instincts de l'animal ou sa capacité à savoir quand attaquer. Il n'avait pour lui que l'entraînement qu'il recevait depuis moins d'un mois. Il se concentra sur le corps de son adversaire, sur les mouvements de ses muscles qui le préviendraient des attaques.

Il attendit que l'homme soit déséquilibré par une attaque pour frapper. Réunissant toutes ses forces dans ses pattes arrière, il sauta sur la main droite, crocs ouverts. Il referma la mâchoire et entendit le hurlement de l'homme mais ne desserra que lorsque la dague se fut écrasée au sol.

À présent il ne devait pas laisser l'intrus s'échapper. Il reprit son élan et le jeta à terre en un clin d'œil avant de planter ses crocs dans son cou en grognant. L'homme ne prit pas conscience du danger et, trop vite, le sang macula ses babines. Il recula précipitamment, effrayé, mais l'homme resta sur le sol, immobile.

Il reprit sa peau d'homme et se pencha au-dessus de l'intrus. L'homme était en train de mourir, son sang fusait hors de son corps, là où les crocs lui avaient sectionné les artères. Il tenta d'arrêter l'hémorragie, mais il était trop tard. Déjà le flux ralentissait et seules quelques contractions musculaires faibles étaient visibles.

Il l'avait tué…

Un bruit de pas attira son attention et il tourna la tête.

Ali était là et le regardait. Il se mit à trembler comme une feuille. Le guerrier allait le tuer, le décapiter comme il avait fait avec Noor. Penché au-dessus du cadavre, barbouillé de son sang, il n'y avait aucun doute à avoir…

Il le regarda approcher, silencieux comme la mort elle-même, gracieux aussi comme ces chats noirs qui tiraient la nacelle de Dame la Mort. Il n'arrivait pas à contenir ses tremblements, mais au moins sa bouche était close, et il ne pleurait pas. Ali ferait vite, il n'en doutait pas.

La main du Maure se posa sur son épaule et il ferma les yeux.

— Reprends ton apparence de chien.

Il rouvrit des yeux étonnés.

— Fais-le.

Il obéit, sans réfléchir, sans comprendre, presque sans perdre de temps à quitter sa peau humaine, son esprit concentré uniquement sur la transformation.

— Reste là.

Ali appela les gardes. D'une voix très calme, il leur expliqua qu'ils devraient dire au Roi qu'un homme avait réussi à passer tous les gardes pour venir essayer de voler ou de tuer les chevaux de son maître et que si son chien n'avait pas veillé au grain, il n'aurait pas donné bien cher de leur peau face à la fureur de son maître et de leur souverain.

— Apportez le corps à votre capitaine. Allez, viens, Rim, tu as mérité un bon repas.

La main chaude se posa sur sa tête et il la suivit aveuglément. Il faisait frais et ils marchèrent longtemps, nimbés par la lumière d'un nouveau jour.

Il s'arrêta quand l'autre s'arrêta, seuls tous les deux au milieu de la forêt épaisse et sombre, près d'un ruisseau qui, dans le silence de l'aube, grondait comme un torrent.

Ali le mena dans l'eau, l'aidant à laver le sang accroché à ses poils, il le laissa ensuite s'ébrouer et finalement, Aloys reprit forme humaine.

— Tu diras tout au roi Adelar, Sorcier.

Ce n'était pas une demande, mais un ordre et Ali le fixait d'un regard sans appel. Il fut tenté de l'envoyer au diable, juste pour le défier, mais… Il avait tué un homme, le moins qu'il puisse faire était avouer son crime. Il baissa la tête.

— Je parlerai au Roi.

Un très léger sourire éclaira le visage du Maure.

— Ainsi se comporte un homme.

* * *

Ciarán était étrangement calme. Il s'apprêtait à commettre l'une des plus grosses erreurs de sa vie, mais il n'arrivait pas à s'en émouvoir outre mesure. Il avait choisi sa tenue avec soin, préférant porter les couleurs de son futur époux, émaillant la robe du dessus de rubis brillants comme des larmes de sang. Il avait tressé mille perles et gouttes d'argent dans ses cheveux, avait peint son visage de blanc, rehaussé ses yeux de noir et ses lèvres de carmin, il avait ajouté sur ses épaules la cape de brume que lui avait donnée sa mère et avait pris le grand bâton dans sa main. Aujourd'hui, le Chevalier Noir épousait le Sorcier Gris.

Il arriva le dernier dans le grand hall.

Il aurait dû y avoir des absents, il aurait pensé que toute la petite cour de Clothaire aurait déserté pour montrer son refus d'accepter cette union impie. Mais étrangement, ils étaient là, tous présents et regroupés au même endroit. Ils avaient perdu la mêlée. Les chevaliers de Mecklembourg avaient vaincu malgré des pertes importantes et le tournoi s'était fini sur la victoire

de Schwarz bien qu'il n'eût pas remporté le béhourd, sa blessure à l'épaule l'empêchant d'avoir l'adresse requise pour le jeu.

Ard annonça leur arrivée d'un cri sonore et tous les visages se tournèrent vers eux. Il avança tête haute, le cœur toujours en paix alors même que sa raison lui hurlait d'arrêter cette stupide mascarade. Mais c'était trop tard, il avait donné sa parole et surtout pris sa décision. Schwarz serait à lui.

Bien sûr, le Chevalier Noir le voyait comme le contraire, il suffisait de considérer les termes de sa demande, son insistance à l'appeler épouse, pour voir qu'il ne voulait que le posséder, mais le mariage était un échange, et s'il donnait son honneur et sa liberté à Schwarz, il voulait en recevoir compensation.

Le trône était sur l'estrade et le roi Adelar les y attendait. Schwarz ne portait plus son armure, il avait revêtu la tunique que lui avaient confectionnée la Reine et la princesse. Le chevalier se tourna vers lui et il sentit ses genoux flancher. Le regard qu'il lui lança était brûlant : de désir, de rage, de peur, de haine aussi. Il vit ses mains se tendre vers lui un instant avant qu'il n'en reprenne le contrôle. Lorsqu'il arriva à son niveau, un sourire de prédateur se peignit sur ses lèvres et il dut réprimer un mouvement de recul.

La panique descendait enfin sur lui. Il allait être à sa merci, se placer entre les griffes d'un homme dont il avait vu la violence occuper chaque parcelle de sa peau, un homme qui souriait au milieu des cadavres. Un homme qui, s'il découvrait qui il était, n'hésiterait pas une seconde avant de le tuer. Un homme dont il avait brisé la vie. Un homme qu'il avait réduit à l'état de bête sauvage. Un homme à qui il avait volé ses rêves.

Il le lui devait. Cette union donnerait à Schwarz une excuse pour rester au service d'Adelar, servir un roi juste qui le traitait comme un de ses chevaliers. Ciarán lui ouvrirait son foyer, lui procurerait ce qui lui avait manqué toutes ces longues années d'errance, cette chaleur, cette douceur que l'on ne trouve que chez soi. Et s'il voulait se venger… Il y a dix ans, il avait sacrifié sa vie sans même y regarder à deux fois, c'était un échange… équitable.

Il le regarda. Cette peau dorée, ces mains puissantes qui s'étaient tendues vers les siennes dès qu'il était apparu, ces yeux bleus qui le dévoraient, ce corps qui appelait le sien. Ce ne serait pas un sacrifice.

Comme toujours, son égoïsme le guidait vers lui, l'amenait à prendre ce qu'il désirait tellement.

Et il le désirait. Les dieux en soient témoins, il voulait cet homme, il le garderait à ses côtés, il lui crèverait les yeux plutôt que de le laisser en regarder un autre, il irait jusque dans le royaume de Dame la Mort le chercher s'il le fallait. Il serait sien.

Il se tourna vers Schwarz et un rare et vrai sourire éclaira ses lèvres de grenat.

— Que le silence se fasse dans l'assemblée, tonna le héraut.

Le roi Adelar se leva et tous lui firent face et s'inclinèrent devant lui.

— Nobles invités, chers hôtes, nous sommes ici réunis pour témoigner des vœux échangés par Schwarz, le Chevalier Noir, et Ciarán, le Sorcier Gris. Chevalier…

Le guerrier se tourna vers le sorcier et tendit les mains pour recevoir les siennes. Lorsqu'il les y plaça, elles se refermèrent sur lui comme des chaînes dont il ne pourrait jamais plus se défaire.

— Moi, Schwarz, je te reçois toi, Ciarán, comme épouse, je te promets la protection que le fort doit au faible, je te jure la fidélité que le suzerain doit à son vassal, ton honneur sera le mien aussi longtemps que je vivrai.

Sa voix grave et forte avait parcouru tout le grand hall comme un roulement de tonnerre et ses mots provoquaient dans le corps du sorcier une myriade de frissons.

— Moi, Ciarán, je te reçois toi, Schwarz, comme époux et égal, je te jure aujourd'hui et pour tous les temps à venir protection et fidélité, ton honneur sera le mien aussi longtemps que je vivrai.

Le chevalier n'avait montré aucun signe de surprise pendant son discours et, sans le quitter des yeux, il continua.

— Voici, mon épouse, un présent qui t'appartient comme tout ce qui m'appartient.

Ali présenta un torque lourd d'or jaune finement travaillé et dont les extrémités rappelaient des ailes de dragon. Schwarz le prit dans ses mains et Ciarán dut soulever ses cheveux pendant qu'il le lui passait autour du cou.

— Ce collier est un symbole de ma foi et de ma fidélité. Puisse-t-il l'être aussi de la tienne et t'étrangler si tu y manquais.

Il sentit la magie qui avait été fondue dans l'or se réveiller à ces mots, pulsant contre sa peau. Le collier avait été enchanté, mieux encore, il avait été enchanté pendant sa création. Sans doute Wulfgar.

Peu importait, il ne manquerait pas à sa parole.

— Voici, mon époux, une bague, je te l'offre comme tout ce qui m'appartient, car je suis tien et tu es mien.

Schwarz tendit la main et il y passa l'anneau au cabochon d'onyx.

— Puisse-t-elle te protéger à tout moment et te garder du mal comme je le ferai pour toi.

— Qu'un baiser scelle cette promesse et que tous en soient témoins, dicta la voix calme et posée du Roi.

Schwarz se pencha vers lui et posa brièvement ses lèvres sur les siennes. Il eut à peine le temps de les sentir que déjà le guerrier s'était retiré.

— Moi, Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, je reconnais et approuve ce mariage. Ciarán, sorcier de ma Cour, je te donne la Tour Solitaire et ses terres, tes descendants et toi en serez les maîtres aussi longtemps que vous me servirez.

Ciarán fit un profond salut.

— Je vous remercie, roi Adelar.

— Schwarz, chevalier qui tua le dragon, tu choisiras parmi mes destriers celui qui te plaira le plus.

Schwarz mit genou à terre.

— Je te remercie, roi Adelar.

Il tira son épée et la présenta au Roi la garde la première.

— Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg, voici mon épée, elle est vôtre maintenant et aussi longtemps que Ciarán, mon épouse, vous servira.

Adelar avança et prit l'épée.

— Relève-toi, Schwarz, et sois le bienvenu parmi mes chevaliers.

Il lui rendit alors son arme, puis lui fit l'accolade avant de lui glisser à l'oreille :

— Continue à me tutoyer, Chevalier, tu l'as amplement mérité.

Le Roi remonta sur l'estrade.

— À présent, que l'on fasse monter les tréteaux pour célébrer ces bonnes nouvelles et la fin du tournoi.

Des vivats s'élevèrent autour d'eux, mais Ciarán n'en avait cure. Il serra la main de son époux avec un mélange de crainte et d'incrédulité. Et maintenant ?

* * *

Schwarz était étonnamment calme. Pourtant, la haine, la rage, le désir auraient dû envahir son sang, les cris résonner à ses oreilles et ses mains frémir de l'envie de punir cette peau blanche. Ce n'était pas le cas, et il souriait aux allusions plus que grasses que faisait le baron Gustav.

L'homme n'avait pas dormi de la nuit et cela se voyait. Mais malgré les traces noires sous ses yeux, il se forçait à boire, à manger et à rire plus encore que d'habitude. Il avait même tenté à plusieurs reprises de conter fleurette à diverses dames à la vertu et au rang des plus disparates. Il était pour l'heure obsédé par Gudrun qui était, avec Wulfgar, venue présenter ses félicitations aux mariés.

— Une vraie femme selon mon cœur : solide, travailleuse et aux hanches larges. Nul doute qu'elle ferait de beaux enfants.

— Tout enfant que tu lui ferais lui appartiendrait, baron, ou plutôt appartiendrait à Zwergberg. Ce sont des gens des montagnes, et nous savons tous comment ils sont.

— Au moins celui-là n'aurait pas la tête si pleine d'orgueil que son père doive l'enterrer, un forgeron n'a pas sa place dans la lice…

Le seigneur des marches eut une moue qu'il noya dans la bière. Lorsqu'il eut vidé sa coupe, il releva la tête.

— Profite de ta jeunesse, Schwarz, et de ton sorcier. Moi, je vais voir si la dame Gudrun acceptera de partager la nuit avec un vieux guerrier fatigué.

Il regarda le baron s'approcher de la famille de Wulfgar. Il vit le visage triste d'Odila alors qu'Uwe dormait sur ses genoux. Il savait que l'enfant aurait voulu être son épouse, pauvre petite fille des montagnes qui ne connaissait que sa famille et son village. Son cœur se remettrait vite de cette déception naïve, il n'en doutait pas. Gudrun sourit au baron et l'invita à s'asseoir avec eux.

Il était temps pour lui de partir. Avec Ciarán.

À cette simple idée, le désir embrasa son corps.

Il se leva, attirant les regards, les ignorant royalement. Selon les coutumes de Mecklembourg, le marié attendait patiemment que son épousée soit emportée par les femmes de la famille pour que la couche et la mariée soient préparées avant de quitter le banquet. Heureusement pour lui, rien dans ces noces n'était normal ou coutumier.

Il alla jusqu'à Ciarán et posa sa main sur son épaule. Il était difficile de le voir avec tout ce maquillage, mais il lui sembla qu'il rougissait

légèrement. Il se pencha vers son oreille. Le parfum de son savon et de sa peau l'atteignit de plein fouet, envahissant son esprit, caressant son corps.

— Nous partons.

Sa voix était plus rauque et plus tremblante qu'il ne l'aurait souhaité, mais il fut récompensé par un frisson presque imperceptible qui fit tinter les bijoux du sorcier. La main blanche et apparemment si fragile de l'enchanteur se mit dans la sienne pour qu'il l'aide à se relever. Il était à lui. Enfin, visiblement pas encore complètement, mais ça ne saurait tarder.

— Roi Adelar. Nous te remercions pour ce banquet et te demandons ta permission de quitter ta table.

Le Roi eut un sourire.

— Puisse cette première nuit vous apporter chaleur, paix et repos.

Elle apporterait larmes, tristesse et douleur, il n'en doutait pas une seconde.

Il mena Ciarán par la petite porte. Ali avait pour ordre de ne pas le suivre. Ce soir, il n'y aurait personne pour entendre les cris du sorcier. Les apprentis dormiraient au château et il avait donné ses instructions à dame Roswitha.

La lumière de la lune rendait la peau du sorcier encore plus blanche alors qu'ils traversaient le jardin aux mille senteurs. Mais il n'y prêtait pas vraiment attention, il commençait à sentir ses pas, son corps entier s'emballer. Bientôt…

Enfin, la tour s'éleva devant eux, quelques rais de lumière passant autour de la porte. Il l'ouvrit, mais n'entra pas, au lieu de ça, il amena le sorcier contre lui.

— Qu'est-ce que…

Il ne le laissa pas finir sa phrase, le prenant dans ses bras pour franchir le seuil.

C'était stupide, une vieille tradition d'un pays qui n'était plus sien pour un mariage qui était aussi faux que la gentillesse du sorcier, mais il ne pouvait s'empêcher de le faire. Il sentit les bras de Ciarán se refermer autour de sa nuque alors qu'il l'emportait à l'intérieur, près du feu qui brûlait vivement.

— Ton épaule… lui reprocha doucement son épouse.

Pour toute réponse, il le posa devant la cheminée et referma la porte. Comme il l'avait demandé, un bain avait été préparé et son eau fumait encore.

— Déshabille-toi.

Ciarán leva sur lui des yeux étonnés.

— Je ne veux aucun mensonge entre nous, ôte tes vêtements et laisse-moi enlever toute peinture de ton corps.

Le sorcier lui lança un regard surpris, mais finit par lui tourner le dos.

— Soit, mais je vais avoir besoin de ton aide.

Il prit sa cassette sur une étagère et la tendit à son nouvel époux.

— Il faut que tu m'aides pour mes cheveux, annonça-t-il avant de lui tourner à nouveau le dos et de commencer à enlever le laçage de sa robe supérieure.

C'était la première fois qu'il touchait ses cheveux. Ils étaient aussi doux qu'il l'avait supposé, glissant comme de la soie entre ses doigts tandis qu'il enlevait un à un les rubis et les gouttes d'argent. Le parfum monta lentement à ses narines jusqu'à l'envelopper complètement dans des notes agréables de verveine. Il porta délicatement une mèche jusqu'à son visage. Les mouvements de Ciarán s'étaient arrêtés et il le regardait embrasser ses cheveux. Il vit le sang pulser plus vite dans son cou alors que sa bouche s'ouvrait sur un souffle silencieux. Il laissa glisser les cheveux en une caresse douce entre ses doigts et, le regard toujours fixé sur le visage de son épouse, recommença à enlever les joyaux. Ciarán baissa les yeux avec une certaine timidité et se remit à écarter les lacets de sa robe.

Les vêtements s'écrasaient au sol dans un soupir soyeux. Lorsqu'il eut fini de retirer tous les ornements, le sorcier était nu. Ses cheveux d'ébène formaient sur sa peau translucide un contraste saisissant. Il voyait aussi les endroits où la peinture cédait la place à la chair. Il ne put se contenir et fit glisser le rideau de cheveux de l'épaule avant de poser sa bouche dessus et de mordre sans douceur. Tout le corps blanc tressaillit contre lui et un soupir rauque s'éleva dans l'air. Ses mains se refermèrent sur les bras nus, l'enfermant contre lui pendant que sa langue passait sur la marque que ses dents venaient de laisser.

Le sorcier renversa sa tête sur son épaule, levant vers lui ses yeux gris encadrés de ses cils noirs et épais. Sa bouche rouge s'ouvrit.

— Il me reste encore mes souliers.

Sa voix était un péché en elle-même, tremblante, rauque, sous-tendue de gémissements à venir.

Schwarz tourna la tête, posant ses lèvres dans le creux de sa nuque, le faisant trembler à nouveau.

— Je ne suis pas là pour te servir, Ciarán, grogna-t-il alors que ses mains quittaient ses bras pour se poser sur ses flancs, se rejoignant sur son ventre à la lisière de son bas-ventre avant de le lâcher comme brûlé.

Il ne vit pas l'enchanteur sourire, mais l'entendit quand il reprit la parole.

— Tant pis alors.

Et il se plia en deux, ses fesses pressant contre son entrejambe, moulant soudain son sexe à travers la tunique et ses chausses. Schwarz étouffa un grognement. Petite chienne… Il posa les mains sur ses hanches et ne put se retenir de se frotter plusieurs fois contre le corps nu et visiblement offert.

Ciarán se redressa et il se força à le repousser et à le relâcher.

— L'eau doit encore être chaude.

Le sorcier tordit ses cheveux et les releva d'un peigne, découvrant sa nuque blanche avant d'entrer dans le baquet de bois. Schwarz enleva ses vêtements pendant que le mage se débarrassait de la peinture qui couvrait sa peau. Il ne lui restait plus que ses chausses, il se tourna alors vers son épouse.

La lumière du feu avait beau lécher sa peau, il était toujours aussi blanc. Il s'était attendu à ce que la malédiction agisse dès que le Roi avait conclu la cérémonie, il attendait des cris, des imprécations, certainement du sang. Il en aurait profité pour lui révéler qu'il savait tout, pour lui dire qu'il était à présent en son pouvoir et qu'il endurerait cette malédiction aussi longtemps que lui vivrait. Il aurait vu le regard déçu d'Adelar, celui, sûrement haineux, de bien des membres de la Cour qui l'avaient pourtant accueilli avec amitié…

Mais rien ne s'était produit, le sorcier était toujours tel qu'il l'avait connu. Sans doute parce que le mariage ne serait scellé que lorsqu'il aurait pris entièrement possession du corps du mage…

Il regretterait cette peau blanche sous laquelle il voyait battre ses veines fines, qui marquait si facilement, qui formait un tel contraste avec ses cheveux plus noirs que la nuit. Cette blancheur trompeuse qui aurait pu faire croire à sa pureté, à son innocence. Mais tout serait oublié quand il verrait enfin la haine, la rage dans son regard, le désespoir aussi, ce même désespoir qui était son compagnon depuis dix ans, depuis que lui l'avait pris, l'avait souillé, l'avait maudit, rendant son âme aussi noire que le serait son corps…

Et puis pour l'heure, il possédait encore sa beauté, sa pâleur qu'il parcourrait de ses mains et de ses dents avant de le posséder, de le maudire, de le faire hurler, empli uniquement de lui, de sa vengeance, de sa malédiction.

Il posa les mains sur les épaules dénudées, les caressant avec douceur, faisant s'immobiliser ses gestes, soupirer sa gorge. Oui, il se montrait doux, oui, il paraissait un homme amoureux, oui, il lui mentait. Il lui mentirait jusqu'au dernier moment, le comblant de caresses pour mieux le poignarder, pour qu'il ne se doute de rien.

Il ne se leurrerait pas. Ce jeu lui plaisait. Il aurait presque souhaité qu'il fût vrai. Si Ciarán n'avait pas été le fils de la Dame Noire, s'il n'avait été qu'un sorcier, s'il l'avait vraiment épousé pour le garder à ses côtés, s'il avait eu un avenir à la Cour d'Adelar… Il aurait pu être heureux. Adelar était un bon roi et suzerain, sa Cour était saine et simple, ses préoccupations étaient celles d'un homme avisé. Il aurait eu une place ici, un honneur nouveau, une rédemption, un but…

Il le pouvait encore. Il suffisait qu'il renonce à sa vengeance, qu'il continue à traiter Ciarán avec cette fausse tendresse. Le sorcier lui mentirait jusqu'au bout, lui donnerait cette illusion d'innocence qu'il savait si bien feindre. Ils seraient… heureux.

Et Elsa serait morte pour rien, les pleurs de sa mère, la honte de sa famille, le reniement de son père, ses années d'errance, cette rage, cette violence, ses mains souillées, tout ça aurait été vain.

Non, il prendrait sa vengeance, il ferait de sa vie un enfer, il l'emmènerait avec lui aux confins des royaumes du diable…

Une main mouillée se posa sur sa joue.

— Tu es bien pensif.

— Je pensais à notre avenir.

Son sourire était aussi dissonant qu'un diamant sur du verre, mais Ciarán y crut, ou fit semblant et se leva, révélant son corps enfin mis à nu.

Il lui tendit la main et le sorcier y plaça la sienne. Ciarán accepta le linge qu'il lui donnait et se laissa porter jusqu'à la chambre, blotti contre son torse nu. Le feu rougeoyait dans la cheminée, mais l'air était frais. Le lit était protégé par des tentures. Seul l'un des pans avait été ouvert, le laissant déposer son fardeau sur la courtepointe.

Les yeux gris étaient fixés sur les siens, mais le visage blanc était impossible à lire. Le sorcier ne disait rien, et un instant, Schwarz se sentit

perdu. Le moment était arrivé et il ne réussissait pas à faire le premier pas.

Les mains de Ciarán se nouèrent autour de son cou et le magicien se hissa jusqu'à ses lèvres.

— Viens, souffla-t-il avant de l'embrasser.

Tout son corps se remit en marche et Schwarz l'écrasa contre lui pendant que sa langue le pénétrait et que ses doigts s'enfonçaient dans sa peau blanche. Il le sentit plus qu'il ne l'entendit gémir tandis qu'il rejoignait le sorcier sur la couche, sa peau, ses muscles, ses os, brûlants de désir. Il mordit les lèvres pâles en grognant, le poussant vers le centre du lit et le grondement de Ciarán lui répondit alors qu'il le mordait à son tour.

Schwarz laissa tomber la tenture, les enclosant dans des ténèbres chaudes, les empêchant de voir plus que quelques rais de lumière qui perçaient entre les rideaux. Leurs corps se cherchèrent, s'épousant immédiatement tandis que leurs mains se découvraient. La peau brûlante de Ciarán tressaillait sous ses doigts, ses soupirs emplissaient l'air. Le sorcier le désirait. Il sentait croître son excitation contre son ventre et semblait hanté par tous les soupirs qu'il poussait.

— Dis-moi que tu me veux, souffla-t-il à l'oreille délicate avant de mordre son cou.

Le mercenaire fit rouler ses hanches contre les siennes, le tissu frottant contre son sexe brandi.

— Ah…

Le sorcier était né pour crier, pour gémir… il le ferait supplier.

— Je… te veux.

Les griffes du mage s'enfoncèrent dans son épaule. Les chausses étaient de trop, Schwarz voulait le prendre, s'enfoncer dans sa chaleur et ne jamais le laisser partir. Il le voulait, maintenant, plus qu'il n'avait jamais voulu autre chose.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, les mains de Ciarán se posèrent sur ses lacets et il les défit en un instant, libérant enfin sa verge, poussant le tissu sur ses hanches. La peau délicate du sorcier glissa contre la rigueur rigide de son sexe empli de désir et il faillit se répandre immédiatement sur lui.

Schwarz passa ses mains sous les fesses blanches et souleva ses hanches, glissant entre ses jambes en une longue torture.

— Tu es à moi, gronda-t-il avant de se jeter sur sa bouche, de pétrir ses fesses et de presser son sexe contre le sien.

Les pieds de Ciarán se fichèrent dans le matelas et il releva le bassin pour monter jusqu'à lui et frotter son désir contre le sien avant de le mordre au sang.

— Tu es à moi et je suis à toi, haleta le sorcier en plongeant ses griffes dans son épaule.

Son sang rugit dans ses veines, Schwarz n'allait pas tenir plus longtemps.

— Tourne-toi, souffla-t-il contre son oreille avant de se retirer.

Ciarán lui obéit lentement et se mit à genoux sans protester, ses fesses frôlant son sexe alors qu'il s'installait. Il prit position contre lui, le forçant à écarter plus les cuisses, à courber la tête et à s'appuyer sur ses coudes. Il regrettait de ne pouvoir le voir dans une position si humiliante, mais il n'avait pas la force de se retenir assez longtemps pour ouvrir à nouveau la tenture.

Il se plaça contre l'entrée chaude et palpitante et le pénétra. D'un seul coup, sans s'arrêter, sans prêter la moindre attention à la voix de son épouse qui se brisait, grognant sous le plaisir de cette chair brûlante et si étroite.

— Tu… m'appartiens, déclara-t-il quand il fut enfin entièrement en lui, lui permettant de reprendre son souffle avant de se lancer dans ce mouvement délicieux qui marquait le début de sa vengeance.

Il se laissa se pencher sur cette peau qui était maintenant noire et embrassa doucement sa nuque avant de l'attraper entre ses dents comme certains animaux faisaient avec leur compagne. Il était à lui.

Schwarz recommença à bouger, de tout petits mouvements d'abord qui arrachèrent des halètements au sorcier, lui firent creuser le dos.

Le mercenaire le lâcha, le plaisir réveillant la haine et la rage. Il voulait l'entendre gémir et crier, il voulait le briser.

Ses mains empoignèrent les hanches pâles et il se mit en quête de son plaisir, l'écoutant étouffer de petits gémissements de douleur, sentant son corps trembler sous les coups de boutoir. Mais le sorcier ne parlait pas, il ne suppliait pas, alors il accéléra le rythme, et enfin, un sanglot se fit entendre. Il continua et les gémissements se succédèrent, profonds, rauques, de plus en plus intenses.

Schwarz se pencha pour mordre sa peau, laissant son odeur les envelopper, dégustant les tremblements qui frémissaient sous sa bouche. Ses mains glissèrent entre les blanches cuisses, cherchant à les écarter encore plus et…

Ce n’étaient pas des cris de douleur. Le sexe gonflé de désir entre ses jambes était un assez grand révélateur. Bien sûr que ce monstre de luxure appréciait quand il tentait de le punir.

La rage le reprit et Schwarz se saisit des cheveux de soie, les enroulant autour de son poignet avant de les tirer comme des rênes. Cette fois au moins le cri était vrai tandis qu’il le forçait à se relever, à s’arc-bouter en arrière sans le moindre appui pendant qu’il continuait à le pénétrer chaque fois plus violemment. Mais une fois de plus le plaisir reprit possession du sorcier et ses cris se firent de plus en plus sonores.

Schwarz le plaqua contre lui, enfonçant ses dents dans sa chair jusqu’au sang, perdant son rythme, poussé par la jouissance sur le point de le submerger. Il tremblait de rage, de haine et de tous ces gémissements que poussait Ciarán alors même qu’il se contractait tout autour de lui.

Il se répandit en lui dans un cri de fureur, sentant le sorcier trembler sous les coups de sa propre jouissance.

Sa bouche avait un goût de sang amer. Schwarz avait perdu cette première bataille, mais ils avaient encore du temps avant que le jour ne se lève et que Ciarán ne prenne clairement conscience de la situation.

-5-

Nos fringants, sympathiques, gentils héros ayant enfin convolé, un bonheur parfait se profile pour eux à l'horizon, mais, déjà, dans l'ombre, de sombres forces complotent pour attenter à leur hyménée.

Ciarán ouvrit les yeux le cœur battant. Il avait senti un mouvement contre lui. Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte qu'il y avait quelqu'un d'autre dans son lit. Il commençait à bouger prudemment quand la douleur le transperça de part en part. Une douleur cuisante et centrée sur une partie de son corps dont il n'avait jamais eu vraiment conscience jusque-là.

Les événements de la veille lui revinrent alors.

Ça n'avait rien à voir avec la fois où il s'était réveillé dans la cabine de l'ermite. Alors, il avait senti la fatigue qui moulait son corps et une pointe de douleur, mais là… Il lui semblait qu'un feu avait été allumé et que le moindre mouvement faisait grandir encore les flammes. Schwarz s'était montré… sans relâche. Il n'arrivait plus vraiment à savoir quand il avait perdu conscience, et les différentes fois où il l'avait pris se confondaient dans son souvenir.

Il tendit la main et murmura le Mot Sacré de l'air. La tenture de son côté se rejeta en arrière et laissa entrer un peu de lumière et d'air frais dans le nid de ténèbres. C'était bien sûr une dépense d'énergie inutile, mais il ne se sentait pas encore capable de faire face à l'obligation de se mouvoir.

Il n'eut pas le choix. Un bras se posa sur lui et l'attira contre le corps brûlant de chaleur, lui faisant étouffer un gémissement de douleur alors que ses cuisses protestaient au moins autant que ses muscles plus intimes.

Il tourna la tête et contempla le visage de son époux à côté du sien.

Schwarz dormait encore profondément et le sommeil rendait à son visage son innocence. Cette nuit… Il aurait voulu voir son visage. Tout ce qu'il avait senti était cette force, ce désir, cette violence qui le traversaient à chaque geste du guerrier. Il avait été surpris. Plus que surpris, choqué par la violence soudaine qui avait pris possession du chevalier, luttant avec la passion, essayant de soumettre son corps, de le faire souffrir.

Mais il en avait tiré du plaisir. Comme toujours avec lui, la douleur s'était muée en délice. Il ne comprenait pas quelle étrange magie le

Chevalier Noir exerçait sur lui, pourquoi son corps finissait toujours par s'accommoder, s'accoupler au sien.

Ses cils étaient noirs dans la pénombre de leur couche et faisaient une ombre sur sa joue alors qu'il le regardait. Ses lèvres étaient entrouvertes sur un souffle profond et ses cheveux blonds avaient pris une couleur presque brune. Il voulait le toucher, sentir sa joue douce laisser la place sous ses doigts à la naissance de sa barbe, baiser ses lèvres endormies, caresser de sa bouche sa chevelure et s'enivrer de son odeur. Puis fermer les yeux et laisser le sommeil le reprendre, blotti dans ses bras.

Il ne pouvait bien sûr pas. L'heure de son réveil était depuis longtemps passée, et il lui fallait aller effacer de son visage les traces de la nuit et commencer cette nouvelle journée. Il ne savait toujours pas comment ils allaient vivre ni quelle forme allait prendre leur ménage, mais le temps viendrait bien assez tôt de le découvrir. Pour le moment, il ressentait le besoin de se raser et d'appliquer un onguent apaisant.

Il souffla le Mot Sacré du sommeil à l'oreille de son époux pour ne pas le perturber et commença à se défaire de son étreinte. Comme il l'avait craint, tout mouvement provoquait des douleurs qui le faisaient grincer des dents, mais il se força à sortir de la couche et à se diriger avec des pas chancelants jusqu'à l'aiguière remplie d'eau qui se trouvait sur un coffre non loin du feu à peine encore rougeoyant. Le froid s'ajoutait à son inconfort, mais c'était bien le moindre de ses soucis, et il se saisit d'un linge pour effacer les traces de semence et de sang qui maculaient ses cuisses. Que n'aurait-il donné pour un bain bien chaud. Mais il se contenta de son aiguière, lavant ce qu'il pouvait avant d'ouvrir son coffre pour en sortir des vêtements. Se pencher était une torture, mais il ne pouvait y échapper. Il faudrait qu'il aille chercher ses robes qui étaient à terre à côté de la baignoire un étage en dessous.

Une fois habillé, il prit sa cuvette et descendit jusqu'au rez-de-chaussée, l'air y était encore plus froid et il commença par raviver le feu avant de reprendre ses précieuses tenues et de les placer, pliées, sur le banc. Il jeta l'eau sale par la fenêtre et en mit à chauffer au-dessus du feu. Le soleil était déjà en train de commencer à s'accrocher aux branches des arbres, il avait dormi très tard.

Il prit un pot d'onguent apaisant des étagères, mais resta un moment indécis. Même en se contorsionnant de son mieux, il aurait du mal à atteindre très profondément… Il pourrait se faire un philtre contre la

douleur, mais l'onguent avait aussi des vertus cicatrisantes et restait préférable. Peut-être pourrait-il demander… Non, c'était ridicule.

Ce n'était pas ridicule. N'était-il pas son époux ? Ne lui avait-il pas juré fidélité et protection ? Et s'il l'avait blessé, ne fallait-il pas que ce soit lui qui répare ses torts ?

Et comment lui présenterait-il la chose, comment même lui poserait-il la question ?

Il soupira et posa l'onguent sur la table. Il aviserait plus tard. Pour le moment, il préparerait le philtre, puis s'occuperait de sa barbe avant de peindre ses mains et son visage, et finalement, d'apporter à manger à Schwarz.

Comme à son habitude, il se rasa seul, regardant son reflet dans son miroir d'argent. Il prit de la peine à appliquer le blanc masque, tous chercheraient aujourd'hui sur son visage les marques de la nuit passée, il n'en doutait pas. Lorsque vint le moment d'aller réveiller son époux, le philtre avait commencé à faire effet, mais chaque pas lui causait toujours de la douleur. Il prit donc l'onguent avec lui.

Il ranima le feu avant de relever les tentures du lit, laissant la lumière, qui n'était pourtant pas grande, aller chatouiller le dormeur. Il regarda une moue se peindre sur son visage avant que ses paupières ne frémissent enfin et que les yeux bleus se plantent dans les siens.

— Bonjour, souffla-t-il dans un sourire timide. Il y a de quoi manger en bas si tu ne veux pas faire le chemin jusqu'aux cuisines. Mais avant, j'aurais besoin que tu m'aides à appliquer un onguent.

Il le vit fermer les yeux, deux fois, les frottant même pour se réveiller, puis soudain, la puissante main se saisit de son bras et le tira. Alors, les doigts s'enfoncèrent sous sa manche et révélèrent sa peau nue.

Une fureur telle qu'il n'en avait jamais vu se peignit sur ses traits, le tétanisant.

— Pourquoi ?

Le guerrier serra son bras plus fort, et s'il avait été de constitution plus faible, il lui aurait brisé l'os. Il le pouvait encore.

— Qu'as-tu fait, Sorcier ?

Les yeux clairs étaient injectés de sang.

Ciarán sentit la panique monter dans son corps et le prendre à la gorge. Il tenta d'échapper à son étreinte.

— Lâche-moi.

Sa voix était encore assez posée, mais il la sentait vaciller.

Pour toute réponse, il se sentit tiré vers l'avant et jeté contre le lit, contre le guerrier aux yeux terribles et au rictus fou.

— Ta peau est blanche.

De son autre main, le mercenaire se saisit de son épaule, écrasant son dos contre la couche.

— Pourtant, tu m'appartiens ! rugit-il, et sous la colère, l'enchanteur sembla percevoir un reste de douleur. Tu m'appartiens et ta peau devrait être aussi noire que ton âme traîtresse.

Ciarán sentit ses forces l'abandonner d'un seul coup, comme la marée se retirant. Il entendit son cœur battre lentement à ses oreilles, lutta contre les larmes qui montaient jusqu'à ses yeux alors que son monde s'écroulait. Un sourire douloureux écarta ses lèvres.

Il leva sa main libre et repoussa les mèches blondes qui tombaient dans les yeux bleus.

— Je ne peux être maudit, mon époux. À ma naissance, ma mère m'a plongé dans le chaudron des *cailleachan*. De simples mots ne suffisent pas à m'atteindre. Ta malédiction ne me touchera jamais.

Le poids sur son épaule l'enfonça encore plus dans le lit et il retint un grognement de douleur.

— Sorcier !

Il sentit la rage descendre dans les membres qui le tenaient, les ongles se ficher dans sa peau.

— Si tu veux me tuer, il va falloir faire vite, Aloys et Thorsten seront bientôt là.

Le rugissement de son époux emplit la pièce et il entendit le cri de ses vêtements déchirés tandis qu'il le retournait.

— Tu pleureras de rage. Tu regretteras de ne pas t'être lacéré le visage comme cette pauvre serve.

La voix contre son oreille était brûlante de haine alors qu'il remontait ses robes, laissant l'air froid frapper ses cuisses et surtout révéler les dommages de la veille. Il sentit que son époux s'arrêtait un instant. Il prit une grande inspiration. Nul doute que cette fois-ci, la douleur serait vraiment insupportable, mais il n'allait pas supplier Schwarz, c'était hors de question.

C'était son châtiment. Il avait cru y échapper, mais son crime avait été découvert et sa victime serait aussi son bourreau.

Le mercenaire lui écarta les cuisses et l'obligea à se mettre à genoux, le laissant enfouir son visage dans les draps pour étouffer ses cris. Ciarán ne pouvait s'empêcher de trembler d'appréhension. Fassent les dieux qu'il finisse vite.

Enfin, il sentit quelque chose le pénétrer et il siffla de douleur, mais ce n'était pas aussi pénible qu'il ne l'avait craint, et à dire vrai pas non plus aussi gros. Il bougeait en lui comme s'il cherchait à l'explorer de fond en comble. Il se retira abruptement, et un moment se passa avant qu'il ne revienne. Et cette fois, il sentit la crème qu'il déposait en lui, passant sur ses plaies.

Ciarán n'osait pas bouger, incertain. Le mercenaire était encore furieux et pourtant… Il ne le comprenait pas.

La douleur commençait à refluer et ses membres cessaient de trembler. Son dos se détendit et il ferma les yeux contre les draps. Les gestes de Schwarz étaient rapides et brusques, mais pas désagréables. Ciarán sentit sa respiration devenir plus régulière et profonde. Lentement, il se permit de bouger légèrement les genoux, écartant les cuisses pour lui donner un meilleur accès, accompagnant ses mouvements. Il ressentait un certain plaisir à le sentir brûlant contre lui, en lui. Il repensa à la veille et se sentit alangui par le souvenir du plaisir passé.

Les doigts le quittèrent et il poussa un soupir dont il ne savait s'il était de regret ou de contentement.

Schwarz se pencha à nouveau vers lui.

— Tu aimes écarter les cuisses, Sorcier.

Il s'apprêtait à lui répondre lorsque le guerrier tira ses cheveux en arrière, violemment.

— Voyons voir si tu es aussi habile avec ta langue.

Et il le dirigea jusqu'à son sexe en érection.

Ciarán cligna des yeux un moment sans vraiment comprendre.

— Lèche, lui ordonna-t-il en raffermissant sa prise dans ses cheveux, lui faisant plus mal encore.

Timidement, il passa sa langue sur le gland rougi par le désir, grimaçant légèrement devant le goût amer et salé de la semence. Il recommença, un peu perdu quant à ce qu'il était censé véritablement accomplir. Il continua donc à le caresser sans grand enthousiasme jusqu'à ce qu'il entende un grognement de déplaisir.

— Par le diable, ouvre juste la bouche.

Il obéit et manqua de s’étouffer alors que le membre envahissait sa bouche, que la main puissante le pressait plus près encore du ventre du guerrier, l’obligeant à le prendre plus profondément. Il sentit les larmes perler à ses yeux. Puis la main disparut de ses cheveux et il put se retirer et reprendre son souffle.

— Au travail, épouse, dit-il, le clouant de son regard embrumé par une tourmente de sentiments contradictoires.

Ciarán ouvrit à nouveau la bouche, mais ne réussit pas à le prendre entièrement, gêné par la taille conséquente de son sexe. Il repartit donc en arrière, essayant de comprendre comment il pouvait répondre aux attentes du chevalier.

Il commença par le toucher. Jusqu’à présent, il n’en avait jamais vraiment eu l’occasion. Ni les fois où il l’avait utilisé ni la nuit dernière. Il laissa ses doigts caresser la peau douce et découvrir sa chaleur alors que ses lèvres mouillées l’accueillaient lentement avant de se retirer à nouveau. Sous lui, allongé sur le lit, Schwarz ne faisait plus un bruit, ne disait plus un mot. Tout son corps était tendu, il avait même fermé les yeux et rabattu son bras sur son visage.

Puisqu’il ne pouvait pas le voir, Ciarán se permit de prendre son temps. Il repoussa ses cheveux à présent décoiffés derrière son oreille et reposa les yeux sur le sexe dressé. Il n’avait jamais pensé utiliser sa bouche pour lui donner ainsi du plaisir. Non pas qu’il ait pour l’instant réussi, mais il savait ce que nombre de spectateurs voyaient lorsqu’il avalait une épée. Il s’empara à nouveau de lui et le reprit entre ses lèvres, descendant le plus loin possible avant de remonter. L’affaire était longue et fastidieuse et Schwarz ne trahissait toujours aucune réaction. Il devait y avoir quelque chose qu’il ne faisait pas ou qu’il faisait mal. Mais il se voyait difficilement lui demander de le guider sans le faire exploser d’une rage qu’il tentait de contenir.

Il lui fallait être créatif et intelligent.

Ciarán lécha ses lèvres et commença par juste caresser le gland, ouvrant et refermant la bouche, glissant sur la peau, recueillant la semence qui s’échappait avec lenteur, prenant le rythme, respirant uniquement par le nez. Pendant ce temps, ses mains le caressaient aussi, descendant sur son ventre, remontant à la base avant de venir jusqu’à l’endroit où étaient ses lèvres, puis de redescendre.

Les hanches du guerrier commençaient à se soulever en rythme avec ses mouvements, et Ciarán passa la limite du gland, l'enfonçant plus profondément dans sa bouche, essayant de continuer à le caresser de sa langue. Il sentit le sexe tressaillir alors qu'il laissait ses dents passer contre la peau sensible. Il remonta et le relâcha après avoir enveloppé son gland dans un mouvement circulaire de la langue. Il commençait à comprendre.

Il le reprit donc, descendant jusqu'à ce qu'il le sente achopper contre sa gorge close. Il essaya de bouger sa langue en même temps, mais la chose était difficile et il voulut remonter. C'est à ce moment que la main de Schwarz se reposa sur sa tête, le forçant vers l'avant et le surprenant tellement qu'il oublia de respirer par le nez, contractant soudain toute sa bouche et sa gorge contre le sexe palpitant.

Un grognement de désir et le spasme qui fit tressaillir les hanches de son époux lui apprirent ce qui lui avait manqué jusque lors. La pression. Ce qui était en fait logique puisque c'était ce qu'un homme cherchait entre les cuisses d'une femme ou dans sa propre main, mais qui ne lui avait même pas traversé la tête.

Ciarán se remit donc à l'ouvrage, remontant le long du sexe en creusant ses joues pour tenter d'augmenter la friction. Les grognements se multiplièrent et il se permit un sourire avant de reprendre sa descente, tentant cette fois de passer outre sa limite, essayant de faire se détendre sa gorge ce qui n'eut pas un franc succès, mais au moins avait-il compris ce qu'il devait faire. À présent, il n'avait plus qu'à s'améliorer.

Plus calme, il se permit de prêter plus d'attention à Schwarz, à la manière dont son corps bougeait contre le sien, aux tressaillements qui prenaient ses cuisses, à la façon dont ses hanches essayaient de remonter pour plonger à l'intérieur de lui, à ses mains qui s'étaient enfouies dans ses cheveux, qui le caressaient avant de l'agripper soudain tandis qu'un grognement sourd répondait à ses attentions. Il regardait les yeux bleus qui s'étaient rouverts et, dilatés par le plaisir, n'arrivaient plus à garder cette furie, cette rage, le fixant avec étonnement, comme s'ils le voyaient pour la première fois.

Ciarán sentit son sang s'embraser sous ses regards, à ses halètements qui soulevaient sa poitrine, devant ses mouvements disparates qui annonçaient l'imminence de son plaisir. L'onguent avait fait disparaître la douleur et maintenant un désir nouait ses entrailles, le forçait à serrer les cuisses alors que le rouge lui montait aux joues.

Il ferma les yeux, tentant de lutter contre tout ça, mais il inhala alors le parfum de sexe et de Schwarz qui régnait tout autour de lui, sur les draps, sur le corps nu de l'homme qui l'avait pris cette nuit encore et encore. Il gémit contre la chair brûlante et la vibration fut ce tout petit plus qui poussa son époux de l'autre côté. Le liquide chaud et visqueux coula au fond de sa gorge, le surprenant et le laissant quelque peu perplexe quant à la marche à suivre. Encore heureux pour lui qu'il ne respirait pas en même temps… Enfin, les mouvements s'apaisèrent et il se retrouva à devoir choisir entre continuer à avaler ou recracher ce qui lui restait dans la bouche.

Il hésita un instant de trop et se sentit la tête à nouveau tirée vers l'arrière. Il déglutit et affronta le regard toujours courroucé de son époux.

Le silence fut long et froid.

— Mon écuyer viendra vivre à la tour, occupe-t'en.

Et le guerrier sortit du lit, reprenant ses vêtements avant de descendre.

Ciarán était toujours agenouillé sur la couche quand il entendit la porte se refermer.

***

La clairière retentissait des assauts déchaînés. Tous les animaux avaient sagement pris la fuite, laissant les deux hommes seuls. La lumière filtrant entre les feuilles se reflétait sur les lames qui se croisaient dans une furie de tonnerre et glissait sur la sueur qui inondait les corps. Les cris de rage se répercutaient sur l'écorce des arbres, puis filaient dans la brise qui faisait frissonner la calme crinière des chevaux.

Schwarz commit sa huitième erreur de la matinée et l'épée d'Ali se posa sur son ventre, poussant contre la chemise noire.

— Par les couilles du diable ! jura le chevalier en se retournant pour décocher un coup de pied à un arbre.

Même le combat n'arrivait pas à le calmer, et pourtant, il y avait bien deux heures qu'ils se battaient sans relâche, et le Maure suait autant que lui, son corps soulevé par le souffle de l'effort, lui qui était habituellement si posé.

— Tes attaques ouvrent tes deux flancs puisque tu balances ton bras gauche comme un jouvenceau idiot.

Malgré la fatigue, son aîné était toujours aussi critique et désagréable.

— L'idiot va te montrer ce qu'il peut faire, vieil homme.

Il se jeta à nouveau sur lui de toute la force de sa rage et, cette fois, sut éviter sa feinte et le coup de pied qui visait son tibia gauche. Il en profita pour mettre son poing dans le ventre du Maure, mais ce dernier brisa l'affrontement en reculant, laissant le poids de son adversaire le déséquilibrer pour mieux frapper. Schwarz n'esquiva le coup que de justesse et fut obligé de se défendre et de parer, poussé à reculer là où le voulait son écuyer.

Mais il reprit l'avantage. Ali compensait excellemment son champ de vision réduit, mais ce n'était pas assez, et Schwarz exploita cette faiblesse sans relâche jusqu'à réussir à acculer son adversaire et à pointer son épée sur sa gorge.

— Assez ? demanda l'écuyer après la défaite.

Il acquiesça d'un hochement de tête et se laissa glisser contre un arbre jusqu'à être assis sur la mousse humide. Il était hors d'haleine, couvert de sueur et son épaule le tirait douloureusement, il allait se faire réprimander par Ciarán.

Cette pensée fut comme une douche froide qui chassa les vapeurs bienfaisantes de la fatigue, le ramenant à sa première idée, à cette rage qui ne l'avait pas quitté depuis le réveil.

Ali lui tendit une outre de vin coupé d'eau et il en vida la moitié tant à cause du combat que du désir de sentir l'alcool courir dans ses veines. Mais il n'y aurait pas eu dans la gourde tout entière de quoi saouler un bébé, encore moins un homme tel que lui. Le combat l'avait épuisé, mais non apaisé, il sentait la colère battre dans sa poitrine au rythme même de son cœur.

— Ne veux-tu pas en parler, Schwarz ?

Ali s'était assis à ses côtés et nettoyait ses sabres.

— Te parler de quoi ?

Le Maure ne prit même pas la peine de répondre.

— Je…

Comment même le présenter, comment mettre un nom sur ce monde qui s'effritait devant ses doigts, sur cette incertitude, sur cette fureur, sur ce soulagement coupable, sur le visage sans vie d'Elsa…

— J'ai commis une erreur, Ali.

Le Maure se contenta de lever un sourcil très ironique.

— Je n'aurais jamais dû l'épouser. J'aurais dû le tuer quand j'en avais encore l'occasion. Au lieu de ça, je lui ai juré fidélité et protection.

Il serra les dents, tentant de refouler la rage qui menaçait de le faire trembler.

— Il est la cause de ma ruine, de celle de ma famille entière. Je veux le faire souffrir autant que nous avons souffert, je veux mener son âme jusqu'au désespoir qui a pris Elsa. Je pensais y arriver en le privant de sa beauté blanche et irréelle. Je voulais entendre ses cris alors, voir la rage, la haine, la méchanceté se peindre sur son visage sombre… Imbécile que je suis, il est toujours blanc comme neige, protégé de ma malédiction par ses sortilèges.

Il avait besoin de briser quelque chose, de préférence des os, mais à défaut n'importe quoi d'autre suffirait. Mais il n'avait rien à portée de main.

— Tiens.

Ali lui tendit sa pierre à aiguiser et un couteau de chasse qu'il avait gagné aux dés à un marchand venu du sud du Saint-Empire et qui avait bien besoin d'être affûté. Schwarz s'y mit de toute sa rage.

Le temps fut long avant qu'il ne puisse à nouveau parler.

— Je croyais le posséder et je me suis mis en son pouvoir. Si je le tue, je romprai mon serment, je m'attirerai la haine d'Adelar et serai sûrement mis hors la loi. Je lui ai juré ma foi, l'honneur de ce traître est maintenant mon honneur. J'ai tendu l'embuscade, mais je m'y suis laissé prendre.

Il se concentra sur ses mouvements, passant la pierre avec plus de lenteur encore pour tenter de ne pas appuyer trop fort, de marquer une faiblesse dans l'acier.

Il y avait pire encore, bien pire.

Il n'arrivait même pas à ouvrir la bouche pour prononcer les mots, il ne voulait pas avouer cette humiliante faiblesse. Mais Ali restait là, silencieux à ses côtés, attendant qu'il vainque sa honte pour faire face à ses démons. Comme toujours, le Maure ne le jugerait pas, ne lui assènerait pas qu'il avait eu tort et aurait dû l'écouter. Il se contentait de l'accompagner à travers ces confessions qu'il ne pouvait plus faire en terre consacrée.

— Je… je n'arrive même pas à le quitter des yeux. Quand il est dans la même pièce que moi, il y a ce feu qui s'allume dans mes entrailles et m'attire vers lui. Même quand je ne le vois pas, il hante mon esprit. Il est comme un poison dans mes veines. Il réveille tout ce qui est vil et mauvais en moi. Et je ne peux plus ni le quitter ni le tuer ! Je ne suis même pas sûr de le vouloir… finit-il d'une voix rauque.

Ses mains tremblaient sur la lame.

— Il est mien. À présent, il m'appartient. Jusqu'à ce que la mort me l'arrache…

C'était trop. Trop d'émotions différentes qui se croisaient en lui, cette haine, cette envie d'aller le retrouver et de le prendre une fois de plus, d'enfoncer son visage dans le creux blanc de son cou et de sentir son parfum alors que ses mains le serreraient à le faire hurler de douleur.

— Je souhaiterais que nous ne soyons jamais venus à Güstrow, Ali. Que je ne l'aie jamais vu.

Ce fut Ali qui écarta sa main de la lame. Alors seulement, il remarqua l'entaille dans sa paume. Ce ne serait pas la dernière fois que le sorcier ferait couler son sang, il le sentait. Il serait sa perte.

L'écuyer s'occupa de laver sa plaie et de bander sa main avant de prendre la parole.

— Les choses ne vont pas si mal, Seigneur. Au moins, tu seras sur tes gardes, tu sais de première main les ravages que causent sorciers et magie.

Son visage était sérieux mais détendu, et il sentit quelque chose commencer à se dénouer au fond de sa gorge.

— Ce mariage n'est pas vain. Adelar est un roi juste, tu as maintenant ta place à ses côtés et, comme tu le disais, le sorcier sait se battre, il te sera utile. Profite. Prends ce qu'il a à t'offrir et garde l'œil ouvert. Ce n'est qu'un homme, il a des faiblesses. Trouve-les, exploite-les si tel est ton désir et tires-en vengeance. Le temps est ton allié, il oubliera de se défier de toi.

Le sourire du Maure était teinté de souffrance et de regrets.

— Tu as raison, mon ami, comme toujours.

— Le privilège de l'âge et de la douleur, mon ami, dit-il avant de se relever.

Bien sûr qu'il avait raison, mais Ali ignorait à quel point Ciarán le rendait faible, à quel point il le corrodait peu à peu. Chaque contact de plus avec le sorcier émoussait un peu plus sa rage, sa vengeance, le souvenir de ces années d'errance. Il était comme une drogue qui lui promettait une délicieuse ivresse et effaçait les peines de cette vallée de larmes. Il était dangereux, irrésistible.

* * *

Ciarán n’avait pas chômé. Il n’en avait pas vraiment eu le temps, il fallait que tout soit prêt avant ce soir pour accueillir Schwarz et Ali dans la tour. Il avait requis de l’aide au château pour déménager plusieurs meubles de façon à réorganiser l’espace disponible.

Les ingrédients et la table resteraient au rez-de-chaussée, là où tout était le plus facilement accessible, la pièce servait aussi de salle de bain. Peut-être devrait-il vraiment réfléchir à faire construire une annexe pour y mettre une étuve et donc un meilleur endroit pour se baigner et ne perdre ni eau ni chaleur…

Le premier étage garderait son bureau et sa bibliothèque, même s’il avait fait de la place pour le râtelier de son… époux. Par contre, le deuxième et le troisième avaient connu un remaniement complet. Jusque-là, les apprentis et lui dormaient au deuxième, et le dernier étage était un laboratoire qui ne lui servait plus depuis qu’il avait pris des élèves. Ils avaient donc vidé ce qui était devenu un débarras et fait monter les lits des garçons un étage plus haut en en rajoutant un pour l’écuyer. Il en avait profité pour demander à Aloys et Thorsten de changer toutes les literies, ce qui aurait dû être fait depuis une bonne semaine déjà, et avait été, lui, graver quelques charmes sur les pierres jusqu’à présent vierges du troisième étage.

Il avait rendu sa visite quotidienne à la Reine. Le terme approchait et elle était nerveuse et fatiguée malgré la potion, mais il ne doutait pas que tout irait pour le mieux. Bien sûr, il était en retard sur ses devoirs. Entre le tournoi et le mariage, il avait perdu beaucoup de temps, et ni les potions ni les rituels ne se préparant seuls, il lui faudrait compenser. D’autant plus que maintenant, il perdait ses apprentis une longue partie de la matinée. Oui, il avait été le premier à dire qu’il leur fallait un entraînement martial, mais il n’avait jamais pensé qu’il en serait autant pénalisé. Il n’avait pas non plus cru qu’il commettrait la folie de se marier à un homme qui le haïssait.

— Maître, dame Gudrun est là.

— J’arrive, Thorsten.

Il jeta un dernier regard à la pièce, tout semblait en ordre. Il redescendit par l’étroit escalier en colimaçon.

— Bonjour, dame Gudrun.

La forgeronne mit un genou à terre et baissa la tête.

— Salutations, Sorcier Gris, puisse la Fileuse de Nuages veiller sur vous et votre maison.

— Puissent les dieux vous conserver vie et prospérité, répondit-il avant de tendre la main pour qu'elle se relève.

— En ce joyeux lendemain de vos épousailles, recevez ce modeste présent, continua-t-elle un peu rougissante.

Conformément à la tradition, c'étaient des graines de pommier qu'il devrait planter cette nuit sous la lune pour favoriser la fertilité de son union.

— Je vous remercie, noble fille de Wulfgar. Que puis-je vous offrir en signe de l'amitié que je vous porte ?

— Je viens quérir vos conseils, sage Ciarán.

— En ce cas, venez avec moi.

Il la laissa prendre place sur la banquette et poussa son siège près du sien.

— Puissent les dieux me donner le pouvoir de vous venir en aide. Je vous écoute.

— Il s'agit d'Odila. Elle est en âge d'enfanter et le village a toujours besoin d'enfants. Avec sa beauté, même si sa dot n'est pas bien grande, nous devrions pouvoir convaincre un homme de venir s'installer à Zwergberg. Mais je crains pour elle. Vous l'avez vue. Le sang des esprits de la forêt coule dans ses veines et elle est plus fragile encore qu'une fleur. Si elle enfante, je crains qu'elle n'en meure. Je vous en prie, Sorcier, aidez-moi à la sauver.

La crainte et la douleur se lisaient sur les traits rudes et burinés.

— Il existe un moyen de l'aider, je ne peux garantir qu'il la sauve cependant. Trop de femmes meurent en couches, mais il lui permettra de donner à l'enfant et à son corps force et vigueur.

— Alors nous essaierons.

— Il vous faudra une génisse. Idéalement, il faudrait qu'elle ait été élevée par Odila, mais si vous êtes pressés par le temps achetez-en une, la plus blanche que vous trouviez. À partir de la nouvelle lune, chaque nuit, il faudra qu'elle boive un verre du sang de la bête dans lequel vous ou sa mère mélangerez une pincée des herbes que je vous donnerai. Lorsque reviendra la nouvelle lune, vous conduirez Odila et la génisse dans la forêt jusqu'à une clairière où court l'eau la plus pure que vous puissiez trouver. Là, Odila sacrifiera l'animal, offrira son corps aux esprits de la terre et s'enveloppera dans la peau de la génisse. Ensuite, elle devra s'asseoir sur une pierre plate et vous la laisserez seule jusqu'à ce que le soleil du prochain jour la touche de ses rayons. Alors vous reviendrez la laver dans la rivière et lui ferez

manger un morceau du cœur de l’offrande que vous aurez rincé dans l’eau. Si vous connaissez les prières et les bénédictions, n’hésitez pas à en accompagner chaque rituel.

— Hélas, Sorcier, le dernier prêtre est mort dans un éboulement quand j’étais petite et la dernière femme sage de la fièvre il y a trois étés. Il n’y a plus personne pour accompagner les morts ni les naissances ou pour nous apprendre prières et bénédictions.

— Pourquoi ne demandez-vous pas un nouveau prêtre ?

— À qui ? Les croyants du dieu à la croix nous entourent et croissent de jour en jour, les autels de la montagne sont oubliés, les feux des forges sous la terre s’éloignent chaque année plus. Nous disparaissons, Sorcier, comme les Alfes, comme les Gnomes.

— La Dame Noire saura vous trouver un prêtre.

— Et qu’exigera-t-elle de nous ?

— Vous êtes maîtres du feu, vous avez beaucoup à offrir, si vous lui en donnez l’occasion, elle ne vous laissera pas disparaître. Venez avec moi.

Il redescendit et sortit prendre le petit chemin menant vers les champs. Il passa un long moment à parcourir les alentours du regard jusqu’à ce qu’il trouve enfin la forme noire qu’il cherchait.

— Voyez-vous ce corbeau ?

— Oui.

— Alors c’est tout ce dont vous avez besoin.

Il tendit le bras et commença à parler d’une voix puissante :

« Krähe Krähe, corbeau de la Dame Noire,
Krähe Krähe, sur tes ailes volent mes espoirs.
Krähe Krähe, mon poing sera ton perchoir,
Krähe Krähe, corbeau de la Dame Noire. »

Quand il commença à parler, Gudrun vit la tête du corbeau se tourner vers eux, puis l’oiseau prit son envol pour venir se percher sur le poing du Sorcier, le fixant de ses yeux rouges comme le sang.

— À Morcant, la Dame Noire, de Ciarán, le Sorcier Gris. Mère, comme vous le savez sûrement déjà, je me suis marié hier à Schwarz, le Chevalier Noir. Je ne doute pas que la nouvelle vous trouvera en bonne santé. Je reste, comme toujours, votre fils dévoué.

Le corbeau poussa trois cris, puis le sorcier lui fit prendre l’air et il partit comme une flèche en direction du nord.

— N’importe quel corbeau portera votre message jusqu’à l’Île Noire. La Dame Noire peut être très généreuse quand cela sert ses intérêts.

— Sage Ciarán, je ne sais comment exprimer ma gratitude, nous ne sommes pas riches, mais je vous prie de bien vouloir accepter ce présent.

Elle lui tendit une étrange pierre verte délicatement sculptée qui ressemblait à celle que lui avait donnée Schwarz.

— Je l’ai trouvée dans les mines le jour de la naissance d’Odila.

— C’est avec joie que j’accepte ton présent, noble fille de Wulfgar.

La forgeronne ne put résister et le serra dans ses bras, les larmes coulant sur son visage.

— Merci mille fois, je n’aurais pu supporter de voir mourir Odila comme j’ai vu mourir sa mère.

Ciarán, quelque peu gêné, attendit qu’elle le relâche.

— Odila est jeune, avec le rituel, il n’y a pas de raison qu’elle n’y survive pas.

Il invita Gudrun à s’asseoir pendant qu’il lui préparait les herbes qui lui seraient nécessaires.

— Nous repartons demain pour Zwergberg.

— Le tournoi vous fut profitable ?

— Oui, nous vendîmes toutes nos armes, nous repartons avec l’armure du Chevalier Noir à réparer et Schwarz nous en a déjà donné l’argent. Ce tournoi fut une très bonne idée, d’autant plus qu’il nous a permis de vous rencontrer, maître Sorcier.

La maîtresse femme sembla un moment gênée, ouvrant la bouche pour mieux la refermer.

— Sans doute suis-je par trop impertinente, noble Ciarán, et je vous prie de me le pardonner, mais vous comprendrez que mon amitié fut plus forte que ma raison. Je pense que votre mariage est la meilleure chose qui soit arrivée à Schwarz depuis bien longtemps. Les dieux lui ont donné un guide et un ami en la personne d’Ali, mais vous lui apportez un foyer et la paix. Je vous en prie, veillez sur lui. Il est perdu, prisonnier de sa colère. Il croit les dieux furieux après lui et s’est mis en guerre contre eux. Vous seul pouvez l’aider à retrouver ce qu’il a perdu.

Il détourna la tête.

— Je ne peux rien vous promettre, bonne Gudrun.

— Votre gentillesse saura le toucher, je n’en doute pas.

Il était celui qui l’avait trahi, rien ne pourrait jamais effacer cela.

* * *

— Viens t’asseoir, Schwarz.

Adelar s’était installé à côté de l’énorme cheminée du grand hall. Autour d’eux, les serfs étaient en train de défaire les tréteaux et de tout préparer pour que le hall puisse servir bientôt de salle de repos pour ceux qui demanderaient l’asile au château. Mais leurs efforts étaient ralentis par tous ceux qui, sortant de table, discutaient encore entre eux en petits groupes. Dame Roswitha surveillait tout ce petit monde d’un œil d’aigle et, voyant que le Roi s’était installé, fit apporter quelques friandises à faire passer aux convives.

Schwarz prit place au côté du souverain sur le banc.

— À te voir encore parmi nous au lendemain de tes noces, je déduis que ce mariage est à ton goût.

— Et à celui du sorcier. Il a eu toute la journée cette démarche gênée qui est celle des jeunes mariées ayant la bonne fortune de trop plaire à leur mari.

Ces paroles prononcées, le baron Gustav fit installer son tabouret par son écuyer à la gauche de Schwarz.

— Je m’étonne d’ailleurs que tu sois encore là, Schwarz, je pensais te voir te précipiter de nouveau derrière lui pour t’assurer qu’il ne pourra pas quitter le lit demain.

— Le devoir avant le plaisir, Baron. De plus, Thorsten m’a dit qu’ils avaient ce soir quelque rituel à accomplir sous la lune.

— Les femmes du village de ma mère dansaient nues sous la lune d’été, méfie-toi, Schwarz, sans doute es-tu en train de rater tout un spectacle…

— Essaierais-tu de faire partir mon chevalier, Gustav ?

— Bien sûr que non, mon Roi, je m’amuse juste aux dépens des jeunes mariés. Ne l’ai-je point fait lorsque tu as épousé Helmine aux blanches et délicates mains et à l’opulent corsage qui attirait à chaque fois ton regard ?

— Celui de la fille du forgeron n’a donc retenu ton attention qu’une soirée ?

— Oh que non, mon Roi, je viens d’ailleurs te donner mon congé. Je pars demain pour Demmin où j’accompagnerai sire Wulfgar et sa famille

jusqu’aux grottes à partir desquelles, m’a dit Gudrun, les Gnomes les feront rejoindre les lointaines montagnes.

— Tu comptes, comme toujours, avec ma bénédiction et mon accord, mon ami.

— En ce cas, mon Roi, je vais aller voir si je peux réussir à convaincre la belle dame qui m’a tenu compagnie hier de bien vouloir recommencer. Je vous souhaite une bonne nuit.

L’homme affichait un sourire et riait beaucoup, mais il y avait dans son pas une gravité et une lenteur qui n’y étaient pas avant le tournoi.

— Le baron m’a dit que tu prendras un de ses fils comme écuyer.

— En effet, Sire.

— Ils sont de bonne lignée, et je ne doute pas qu’après ce qui est arrivé à Rainer, ils ressentent tous l’envie d’être vite entraînés et armés. Mais ce n’est pas pour cela que je t’ai demandé de me rejoindre, Chevalier. Bientôt, Sieghard emportera Dagmar à Wismar pour prendre la place de son père à la tête du comté. La place de capitaine des gardes sera vacante. Elle ira au baron Lamprecht von Anklam, ainsi son fils lui succédera à Anklam sur la frontière. Tu seras le second du baron.

— À tes ordres, mon Roi.

— Demain, tu commenceras à entraîner la garde et à apprendre de Sieghard.

— Mon épée est à ton service.

Le Roi lui sourit.

— Alors, garde-la prête, car tu en auras l’usage bientôt.

Le Roi se tourna vers dame Roswitha.

— Ma tante, pourriez-vous demander au baron Lamprecht de se joindre à nous ?

Jamais Schwarz n’avait eu l’occasion de discuter avec le baron. Il savait par sire Gustav que le chevalier avait perdu l’usage de son bras droit quelques années auparavant alors qu’il arrêtait une escouade de barbares venus voler du bétail. C’était un homme mince et sec, avare de paroles, mais qui avait toute l’estime du seigneur de Demmin, et du Roi, de toute évidence.

L’homme ne fut pas long à rejoindre son Roi.

— Sois le bienvenu dans la garde, Schwarz.

Son regard était franc et il lui donna une vigoureuse accolade.

Sieghard les rejoignit bientôt et la discussion tourna autour des devoirs de la garde, du nombre de conscrits, de l'étendue de Güstrow et d'autres considérations militaires. Derrière lui, Ali écoutait attentivement.

Adelar fut le premier à se retirer, ils discutèrent encore quelques minutes, puis se séparèrent. La lune était douce et pure alors qu'il sortait par le jardin de la Reine. Il consulta le Maure sur l'entraînement, celui de Thorsten et Aloys et celui des gardes. Son écuyer en était content. Beaucoup moins de devoir dormir dans la demeure du sorcier avec les deux élèves. Certes, ils étaient jeunes, pas encore trop corrompus par la magie, cependant, devoir laisser Schwarz partager la couche de ce serpent…

Ni Ciarán ni les garçons n'étaient rentrés, un feu crépitait encore dans la cheminée et les innombrables bocaux et herbes pendus au plafond jetaient d'étranges ombres inconnues dans la pièce rectangulaire. Un chaudron rempli d'eau avait été posé au coin du feu. Il resta un moment sur le seuil, contemplant ce qui était maintenant sa demeure. Il ne s'y sentait pas à sa place. La plupart des objets posés sur les étagères lui étaient étrangers, mais la table était vierge de toute sorcellerie, en bois sombre et massif, son banc rangé en dessous. L'air était empli de mille parfums différents. Une unique lampe à huile brûlait près de l'escalier. Ali la prit et précéda son maître dans le colimaçon.

La tour était vieille, à présent, on ne bâtissait plus de structure carrée, trop fragile face aux catapultes, et dont les angles empêchaient d'avoir une vue optimale du périmètre, mais elle semblait solide. Elle dominait le flanc nord de la ville, juste hors des remparts derrière le château, avant une grande descente qui, pour des raisons qu'il ignorait, n'avait pas été aménagée en terrasses comme les autres flancs de la colline sur laquelle était juché le château. Ils passèrent le premier étage sans un regard, le feu y avait été éteint et la pièce était plongée dans l'obscurité. Dans la chambre cependant le feu brûlait bien et diffusait une douce lumière, amplement suffisante pour y voir les quelques meubles. Son coffre était posé près de ceux du sorcier. Peut-être viendrait le temps de faire apporter le reste de ses affaires depuis Zwergberg.

— Puisse Dieu veiller sur toi cette nuit, mon ami.

— Mon épée saura veiller sur moi, n'aie crainte, Ali, et dors bien.

La petite lumière de la lampe disparut et il se rapprocha du foyer. Les tentures de la couche étaient fermées et il se rendit compte qu'il ne savait même pas de quelle couleur elles étaient. Il remit une bûche sur le feu et

commença à se dévêtir en contemplant la pièce. Elle était très vide si l'on exceptait le lit. Il y avait deux meurtrières, pour l'heure fermées par un volet de bois, quatre coffres, une étagère, un fauteuil et un trépied. Sur l'étagère étaient posés une cassette et à côté un petit coffre à la forme bizarre. Il n'y toucha pas. Qui savait quels pièges et enchantements pouvaient protéger ces objets. Il ne garda que sa chemise et ses chausses, posant le reste sur son coffre. À présent qu'il était au service d'Adelar, il lui faudrait se faire faire de nouveaux vêtements. Bien sûr, il pourrait demander à sa douce et tendre épouse, mais il préférait ne pas subir le sort de ce héros dont la chemise avait été trempée dans le poison.

Il se mit au lit. Le matelas était plus épais et moelleux que ce à quoi il était habitué, ce n'était pas de la paille, mais de la laine qui lui donnait cette épaisseur. Les draps étaient fins et doux, les couvertures chaudes et la courtepointe emplie de plumes d'oie. Il y avait même des oreillers rembourrés de laine douce et cardée.

Mais malgré tout ce luxe, il ne s'endormit pas de suite. Il tenta de ne pas penser à Ciarán, mais tout portait son odeur, leur odeur à dire vrai, puisqu'il pouvait sentir le musc sur les draps. Il ne voulait pas réfléchir, ni à leur relation ni à sa vengeance. Il voulait s'endormir, sentir le corps chaud du sorcier contre lui comme la veille, entendre sa respiration contre son oreille, sentir son odeur sur sa peau brûlante. Il ferma les yeux et se retourna. La nuit allait être longue.

Il ne dormait que d'un œil et se réveilla quand il entendit Aloys et Thorsten monter les marches. Il attendit l'arrivée de Ciarán, mais la maison retrouva son silence et s'endormit avant que le sorcier ne revienne. Le sommeil, comme son épouse, le fuyait. Il remit une bûche dans le feu et alluma la petite lampe qui se trouvait sur le trépied avant de descendre l'étroit colimaçon.

Il y avait de la lumière au premier étage. Ciarán était assis à son bureau, une tablette de cire et un stylet entre les mains. Devant lui était posé le morceau de pierre verte qu'il lui avait apporté. Ah non, deux morceaux de pierre verte. Le sorcier écrivait, tellement concentré qu'il ne l'avait même pas entendu entrer.

— Il est tard.

Il vit le sursaut de surprise lui faire manquer de lâcher tablette et stylet. Mais comme toujours, le sorcier se reprit bien vite.

— Bonsoir, Schwarz. Que fais-tu encore debout ? Tu voulais quelque chose ?

Il avait de nouveau cette impassibilité majestueuse et c'était à peine s'il ne le regardait pas avec la condescendance qu'on accorde à un étranger qui vous dérange.

— Oui.

Le désir se réveillait dans ses veines à le voir si distant, si éloigné, si serein. Il le voulait à nouveau rouge et le regardant troublé, uniquement occupé par lui, possédé jusqu'au dernier morceau de son âme.

Ciarán, le visage indéchiffrable, attendait sa réponse.

— Eh bien, je t'écoute, Schwarz.

Il le fixa longtemps, contemplant cette peau si blanche, si diaphane. Il s'était lavé le visage et les mains. Il pouvait le voir. Il sourit.

— Viens au lit. Maintenant.

Les cils noirs battirent d'étonnement.

— Pardon ?

Le sorcier eut un rictus de dédain.

— Au cas où ce ne serait pas clair, je travaille.

La rage commença à se mêler au désir.

— Il est tard. Viens te coucher.

Sa voix s'était faite forte et agressive, c'était la voix qu'il prenait à la guerre, pour commander, celle qui n'acceptait aucune désobéissance.

Ciarán recula son fauteuil pour mieux se tourner vers lui. Il avait posé sa tablette et ses mains étaient très proprement placées l'une sur l'autre comme s'il n'avait pas le moindre souci.

— Soyons clairs dès maintenant sur ce point. Je suis un sorcier. Je pratique et j'étudie l'Art. Quand et où je le fais dépend uniquement de mon bon vouloir. Ton opinion n'est pas requise ni même appréciée.

— Oh que si. Tu m'appartiens !

Il avança dans la pièce.

— Sans doute, mais mon Art appartient au roi Adelar, à qui j'ai juré fidélité. N'en est-il pas de même pour toi ?

Il était arrivé devant le fauteuil.

— Il est tard.

Soudain, le visage blanc exprima de la colère.

— Par tous les saints, t'ai-je jamais empêché de faire ce que tu considérais comme ton devoir, me suis-je jamais plaint que tu partes comme

un imbécile jouter pour mieux rouvrir ta blessure ? Je n'interviens pas dans ta vie. Tu n'as aucun droit à intervenir dans la mienne.

Schwarz se saisit de sa main, sa poigne plus solide que l'acier.

— Trop tard. Tu m'as épousé, ta vie est mienne et tu vas venir te coucher, dussé-je te porter sur l'épaule comme une serve sur le point de se faire trousser.

Les yeux gris lancèrent des éclairs, puis se fermèrent et il le vit inspirer très lentement.

— Pour quelle raison veux-tu donc tellement que j'aille me coucher, mon époux ? demanda-t-il en ouvrant très lentement les yeux, son regard gris, profond, ensorcelant se fixant dans le sien.

Pourquoi ? Parce qu'il était dans son droit ! Parce qu'il le voulait ! Parce qu'il était à lui ! Parce que son corps désirait le sien, parce qu'il voulait se blottir contre sa chaleur, parce qu'il n'arriverait pas à dormir en ne l'ayant pas près de lui…

— Parce que je le veux.

— Et je devrais répondre à tes caprices ? Même Tod ne t'obéit pas aussi aveuglément.

Il tira sur son bras, le forçant à se lever, l'écrasant contre lui.

— Je te veux. Dans mon lit. Maintenant.

Il le plaqua contre son corps, ses chausses un maigre rempart pour cacher son désir.

Cette fois-ci, il vit le rouge se peindre sur ses joues et entendit l'anomalie dans sa respiration. Mais déjà, Ciarán redevenait maître de ses émotions.

— C'est donc ça ? Qu'à cela ne tienne.

Et le sorcier tomba à genoux devant lui et, de sa main libre, remonta sa chemise pour atteindre le nœud de ses chausses. De surprise, il lâcha son autre main, lui permettant de délier l'aiguillette et de libérer son sexe.

Ciarán ne lui laissa pas le temps de protester, le prenant presque jusqu'au fond de sa gorge en un seul mouvement. Il n'avait pas d'appui et fut contraint de poser ses mains sur les cheveux noirs et soyeux, enfonçant ses doigts entre les mèches, se retenant de crier alors qu'il se sentait enveloppé dans cette humidité étroite et délicieuse qui le caressait, semblait-il, de toutes parts. Il avait fallu du temps ce matin avant que le mage ne s'habitue, ne trouve le rythme et la manière, mais là… Là, il le rendait fou de désir.

Il baissa les yeux et regarda ces lèvres rougies et mouillées qui bougeaient sur son sexe. Il fallait qu'il s'asseye ou il n'allait plus se retenir et l'étouffer sous ses mouvements.

Il tira sur ses cheveux et le força à le lâcher. Ses joues étaient rouges et ses yeux assombris par le désir. Schwarz serra les poings, s'efforçant plus qu'il ne l'aurait cru pour faire les deux pas qui le conduisirent à s'asseoir dans le fauteuil dont il avait tiré le sorcier.

Seigneur !

Ciarán ne se releva pas pour le rejoindre, se contentant d'avancer à quatre pattes comme le plus indécent des chats. Cette fois, il pouvait contempler son visage alors qu'il le prenait en lui, la façon dont ses lèvres modelaient son sexe, cette langue rose qui était venue pour lécher les quelques gouttes de semence qui s'étaient échappées. Il retint un râle et referma ses mains derrière sa tête.

Il était à lui. Où et quand il voulait. À lui.

Il ne tint pas beaucoup plus longtemps. Il explosa dans sa bouche, le regardant comme à moitié saoul avaler sa semence. La tête du sorcier se posa sur sa cuisse, ses cheveux se répandirent contre ses jambes. Schwarz passa le pouce sur ses lèvres humides et les yeux gris se levèrent sur lui.

Il ne réfléchit pas. Il l'attrapa pour le poser sur ses genoux et l'embrasser à perdre haleine, ne s'arrêtant pas même pour considérer ce que cette bouche venait de faire. Il glissa une main sous sa tunique, la remonta jusqu'en haut de ses chausses, jusqu'au sexe brûlant et dur. Il défit les liens avec quelques difficultés, mais, finalement, réussit et le contact de sa main sur le membre fit gémir Ciarán contre son oreille.

C'était la première fois, et pourtant ses mains trouvèrent de suite le bon rythme, la pression idéale, ce n'était pas si différent après tout, mais il y avait là beaucoup plus de plaisir. Sentir les tremblements, entendre les râles, les grondements qui naissaient à chacun de ses mouvements… Il planta ses dents dans le cou blanc, près du torque, là où déjà plusieurs marques ternissaient la perfection marmoréenne. Les cheveux noirs caressaient son visage, soulevés par le mouvement de balancier qui partait des hanches du mage.

Les râles et tremblements se faisaient de plus en plus nombreux. Schwarz se redressa. Il voulait le voir, contempler son visage alors qu'il se noyait dans le plaisir, un plaisir qu'il lui prodiguait, qu'il l'obligeait à prendre. Il regarda ses yeux se voiler, ses dents mordre ses lèvres tandis que

son corps tout entier se tendait. Puis cet abandon, ce regard rêveur et alangui.

Il essuya sa main dans les robes du sorcier, ferma tant bien que mal ses propres chausses, passa le bras sous les genoux du mage, souffla la lampe et l'emporta avec lui jusque dans leur chambre.

* * *

— Vous avez demandé une audience, mon Père ?

Une semaine s'était écoulée depuis le mariage et les journées de Ciarán n'avaient pas véritablement changé. Il assistait le roi Adelar lorsqu'il le lui demandait, il instruisait ses apprentis, il pratiquait son Art, récoltait et rassemblait ses ingrédients, il travaillait même à comprendre ce que pouvaient représenter les deux étranges pierres vertes qu'il avait reçues en présent et qui semblaient s'emboîter, formant un dessin qu'il n'arrivait pas à identifier et dont le dos était gravé de symboles.

Ses nuits par contre…

Mais non, il devait se concentrer sur ce qui se passait dans le grand hall où le père Traugott tentait tant bien que mal de se relever après avoir posé genou à terre.

— Oui, Votre Majesté, car je suis ici pour dénoncer publiquement le contrat qui lie le Sorcier Gris au Chevalier Noir.

Adelar sourit et posa la tête dans sa main, ce qui n'était jamais bon signe. Derrière son Roi, Sieghard se redressa légèrement.

— Eh bien, mon Père, mes conseillers et moi-même écoutons vos doléances. N'est-ce pas Ciarán ?

Schwarz n'était pas là, comme tous les matins à présent, il entraînait les gardes ainsi qu'Aloys et Thorsten. C'était dommage, il était à peu près sûr qu'un seul de ses regards aurait fait tomber raide mort le bon père.

— Qu'il soit noté par cette noble assemblée que notre Sainte Mère l'Église ne cautionne pas ce genre d'unions pécheresses qui ne sont qu'une parodie du sacrement universel et respectable du mariage. Cela étant dit, nous avons pris bonne note de ce qu'a dit le Chevalier Noir, qu'il s'agissait d'un contrat le liant devant le Roi au sorcier et que ce contrat liait leurs biens.

Il prit une pause pour reprendre son souffle.

— Voilà qui me semble bien résumer les faits. Maintenant, peut-on savoir quelles sont exactement vos récriminations ?

Le ton du Roi était très calme.

— Un contrat de ce genre, qui n'est pas bien différent de celui qu'avaient les païens ou que passent encore les barbares, n'est cependant validé que par la production d'une nouvelle génération née de cette union, et la stérilité est une des raisons d'annulation.

— Où voulez-vous en venir ?

— Puisque cette union ne peut produire d'enfant, j'en demande l'annulation. Il ne sert à rien de mettre en commun deux patrimoines qui ne seront pas passés à une nouvelle génération.

— Et vous estimez que c'est à vous d'en décider, mon Père ?

— Non, mon Roi, j'estime que c'est à l'Empereur du Saint-Empire romain germanique de trancher, et c'est pourquoi je lui ai écrit une missive qui explique le problème légal que soulève cette question, et le Chevalier Blanc a eu la bonté d'accepter de la lui porter.

Adelar ne perdit pas son calme, même si son poing était rigide de fureur et qu'il était facile de deviner que ses yeux essayaient de percer l'énorme baudruche qu'était le prêtre.

— Ainsi tu estimes mon mariage nul ?

La haine et toute la morgue du monde s'affichèrent sur le visage bouffi quand il se tourna vers lui.

— Ce mot dans ta bouche est un sacrilège, nécromant, mais oui, votre union ridicule n'en est pas une.

— Pourtant, nous pourrions adopter un enfant de son sang ou du mien.

Le prêtre se retint avec difficulté de cracher sur le sol.

— C'est un enfant né de votre copulation, de votre chair et de votre sang qui rendrait valide cette union, non pas un bâtard adopté.

Ciarán eut un sourire glacial qui fit briller toutes ses dents.

— Ainsi donc, Prêtre, si je lui donnais un enfant né de notre chair et de notre sang, ce mariage serait rendu valide ?

Le religieux ouvrit la bouche, puis la referma, soudain incertain.

— Non, je…

— Vous l'avez dit, père Traugott, un enfant de leur chair et de leur sang rendrait valide cette union.

La voix du Roi était comme une chape de plomb tombant sur les épaules du prêtre.

— Mais, Majesté, ce serait diablerie… Deux hommes ensemble ne peuvent…

— Il suffit !

Une fois de plus, le prêtre ravala ses mots.

— S'il suffit que je donne à Schwarz un enfant issu de son sang et de sa chair, alors considère, Prêtre, que ce sera fait et que tu auras dérangé l'Empereur pour une raison bien futile.

— Mais…

— Aviez-vous d'autres doléances à présenter, mon Père ?

Il baissa la tête piteusement.

— Non.

— Bien.

Adelar se leva et lui tourna le dos, se dirigeant vers son bureau. Ciarán lui emboîta le pas, bientôt suivi par Sieghard. Dans l'intimité de son refuge, le Roi resta debout derrière sa table, encore trop empli de colère pour même s'asseoir.

— Peux-tu le faire ?

— Oui.

Il vit les épaules d'Adelar s'affaisser et il le regarda passer la main dans ses cheveux en soupirant avant de prendre place sur son fauteuil.

— Quel est le prix à payer ?

— Il est élevé. Jamais Schwarz ne pourra avoir d'autre enfant.

Le visage du souverain se fronça.

— Je ne peux le lui imposer. La vie d'un enfant est si fragile.

— Mon frère, tu lui as donné un foyer, un époux, un rang. Sans toi aurait-il même eu une descendance reconnue ?

Il était rare que Sieghard intervienne.

— S'il ne consent pas à ce sacrifice, l'Empereur et l'Ordre commenceront à régenter les affaires ici, tout ce que ton père et toi avez accompli sera vain. Propose-le-lui et tu verras qu'il n'aura pas à cœur de te dire non.

— Ciarán ?

Les yeux d'Adelar étaient luisants et impassibles comme les eaux placides d'un lac, impossible de savoir ce à quoi il pensait.

— Ce n'est pas un sacrifice pour moi, Votre Majesté. Comme beaucoup pratiquant l'Art, je ne peux avoir qu'un seul et unique enfant.

Le souverain poussa un grand soupir, puis releva la tête, décidé.

— Fais mander ton époux, Ciarán, et réglons ça avant que mon château ne devienne une annexe d'Aachen.

Ciarán n'eut pas très loin à aller, croisant tout d'abord Ali qui revenait avec Aloys et Thorsten couverts de sueur. Non loin derrière se trouvait Schwarz, les joues à peine rougies par l'entraînement de la garde.

— Tu souhaitais me voir, Adelar ? demanda le chevalier après s'être incliné.

— En effet, Schwarz. Le père Traugott a écrit à l'Empereur pour lui demander d'annuler votre union s'il ne naissait pas d'enfant de votre mariage. Comme toujours, l'Empereur se rangera du côté de l'Ordre.

Il vit la mâchoire du guerrier se contracter, ses yeux se durcir et la rage commencer à danser sur sa peau. Adelar continua, grave.

— Ciarán peut faire naître un enfant de votre chair et de votre sang. Mais toute magie demande un sacrifice et tu ne pourras jamais avoir d'autre descendance.

Le Roi soupira.

— Je ne peux ni ne veux rien exiger de toi, Schwarz, tu es un homme libre et un de mes vassaux ; je ne peux que te demander de considérer la situation.

Le Chevalier Noir sourit.

— J'aurai cet enfant, ne serait-ce que pour voir la tête stupide et mécontente de ce porc à vague forme humaine qui ose se dire prêtre.

Les épaules d'Adelar se détendirent enfin.

— Je te remercie, Chevalier Noir, et si tu l'acceptes, je serais honoré d'être le parrain de ton descendant.

Schwarz s'inclina profondément.

— Je suis indigne d'un tel honneur, mon Roi, mais fils ou fille, j'élèverai cet enfant pour qu'il en soit digne.

Le sorcier dut les interrompre.

— Il nous faudra partir demain à l'aube en ce cas. Le voyage jusqu'à Ygg nous prendra quatre jours, puis le rituel demandera neuf autres jours et quatre jours pour revenir. J'espère que d'ici là, la Reine ne perdra pas les eaux, mais je ne peux rien vous promettre, Majesté, la petite princesse est bientôt à terme et aura hâte de sortir… Aloys a accouché son premier bébé il y a deux jours, et je lui laisserai le moyen de faire venir la Sorcière du Bois Rouge, mais je ferai tout mon possible pour revenir au plus vite.

— Je fais, comme toujours, confiance à ton jugement, Ciarán, et je prierai Dieu de vous garder et vous donner bon et prompt voyage.

-6-

Un enfant ? Mais après tout, les voilà mariés, et s'ils veulent vivre heureux, il leur faut consacrer leur amour en donnant la vie. Et puis ne trouvez-vous pas que c'est agréable de les revoir partir en quête ?

Schwarz n'aurait pas dû avoir le temps de penser. Ils filaient comme le vent au milieu de la forêt et il devait à tout instant surveiller le terrain pour faire en sorte que son nouveau coursier ne brise pas ses pattes en trébuchant sur une racine qu'il n'aurait pas vue ou en tombant dans un fossé après avoir sauté un buisson épineux.

Montés sur les bêtes les plus rapides, ils couraient après ce cerf depuis bientôt une demi-journée et les bêtes commençaient à fatiguer. Il n'avait pas l'habitude de Drang et le cheval n'était pas non plus très en confiance, même si la fatigue le rendait docile comme un agneau. Il ne suivait pas le cerf, non, il se contentait de suivre Ciarán qui, lui, pistait la bête dont ils apercevaient la robe blanche comme un éclair soudain entre deux arbres.

Il ne savait pas pourquoi ils suivaient le cerf. Il avait laissé le mage faire son rituel sans un mot, après tout, il avait confiance en son Art. À dire vrai, il ne lui avait pas dit un mot depuis qu'ils avaient quitté le château. Ciarán non plus. Mais le silence entre eux n'était pas léger ou paisible comme il l'avait été. Non, il était lourd comme une nuit d'été avant un orage, empli de mille paroles, de mille phrases qui tombaient entre eux sans qu'ils puissent en prononcer une seule. Il y avait tellement de choses qu'ils ne voulaient, qu'ils ne pouvaient dire et qui tournaient autour d'eux, les éloignant irrémédiablement l'un de l'autre, empoisonnant leurs pensées à un moment même où ils auraient dû rester concentrés, focalisés uniquement sur la terre recouverte d'arbrisseaux, de buissons, de branches et de racines devant eux.

Et pourtant, les pensées de Schwarz revenaient toujours vers le sorcier. En cela, rien n'avait changé depuis leur premier voyage. Son regard restait captif de ce dos élancé sur lequel sa tresse dessinait de sinueuses arabesques, caressant ses reins au rythme de leur course effrénée. Mais il y avait quelque chose de différent dans la façon dont se tenait l'enchanteur, son assiette était mauvaise, et il changeait constamment de position, se fatiguant lui-même ainsi que sa monture inutilement.

Drang sauta par-dessus un arbre abattu par une lointaine tempête et il se concentra à nouveau sur le chemin qui défilait sous les foulées de son cheval couvert de sueur. Le soleil allait bientôt se coucher, mais Ciarán ne ralentissait pas l'allure, suivant l'étrange cerf blanc dont aucun des bois ne se prenait dans les branches, comme si sa vie en dépendait. Et lui le suivait, comme toujours, guidé de plus en plus loin par son obsession, ce désir qui enflammait son corps à tout moment.

Ils débouchèrent dans une grande clairière où une source claire se déversait dans un bassin. Le cerf était en train de boire et ne montra pas une once de peur quand ses poursuivants passèrent le cercle d'arbres, continuant à se désaltérer le plus calmement du monde. Ciarán mit Wolke au pas et la rapprocha de l'eau. Schwarz l'imita, se préparant à mettre pied à terre, mais ne pouvant s'empêcher de rester attiré par la robe d'un blanc immaculé de l'animal de l'autre côté de l'eau. Il descendit de selle et mena Drang boire en lui caressant l'encolure. Il y avait quelque chose d'étrange avec le cervidé. Il semblait de plus en plus blanc. Et il vit la queue de la bête commencer à s'effilocher comme un nuage défait par le vent et tout son corps devenir de plus en plus cotonneux jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une brume en forme d'animal que la brise s'empressa de disperser.

Ciarán ne prêta pas la moindre attention à la scène, bouchonnant sa jument avec des gestes précis. Schwarz se pencha donc sur sa propre monture, félicitant le coursier tout en commençant à défaire sa selle et à s'occuper de le préparer à la nuit.

— Je vais chercher du bois pour le feu.

Il arrêta ses mouvements et regarda le sorcier s'éloigner. Il y avait quelque chose dans sa démarche…

La clairière était grande, et au vu des empreintes autour du bassin, de nombreux animaux venaient s'y abreuver. Il ne savait pas où la course les avait menés, mais il vaudrait mieux que l'un d'entre eux veille cette nuit, il était à peu près sûr d'avoir vu des traces de loup autour de l'eau. Il finit de s'occuper de Drang et commença à préparer un foyer pour le feu. Ard se posa sur une branche juste au-dessus de lui. Tod n'était pas du voyage, Ciarán lui ayant conseillé de laisser le chien au château, car il ne pouvait les suivre là où ils allaient.

Il ne savait absolument pas où ils allaient. Le sorcier ne lui avait rien dit. Il ne lui avait rien demandé.

Ils ne parlaient presque jamais. De jour, ils étaient toujours séparés. La garde lui prenait beaucoup de temps, certains hommes avaient du mal à s'habituer à être dirigés par un mercenaire excommunié qui en plus avait épousé le sorcier. Il avait donc dû se montrer encore plus dur et assidu à leur rendre la vie impossible que de coutume. Ils se voyaient au dîner, mais parlaient peu. Il assurait la première garde de nuit, terrorisant ceux qui s'endormaient à leur poste. Il avait d'ailleurs l'intention de bientôt mener quelques inspections surprises à l'heure des autres gardes.

Quand il rentrait à la tour, Ciarán l'attendait toujours. La plupart du temps, il était dans son bureau, penché au-dessus d'un énorme livre, sa tablette de cire à la main et les pierres vertes devant lui. Quand il le voyait, il reposait ses affaires, refermait son livre, soufflait sa lampe et le suivait dans la chambre. Alors il le dévêtait et il suivait son corps blanc jusqu'à leur couche. Ensuite…

Ensuite…

Une semaine n'avait toujours pas suffi à étancher la soif qu'il avait de ses cris. Quand il était contre lui, le désir renaissait toujours, il enfonçait son corps dans cette chair chaude et douce, il griffait ses flancs, il dévorait son épaule sans jamais en avoir assez. Au matin, il appliquait le baume à la demande de son épouse, puis quittait la couche.

Ciarán revint, les bras chargés de bois, et cette fois, il comprit d'où lui venait cette démarche bancale. La nuit dernière, il n'avait pas même pris en compte leur voyage, et lorsque sa main avait touché sa peau nue, une fois de plus, il s'était jeté sur lui. Alors qu'ils devaient chevaucher, aller quérir un enfant pour servir Adelar…

Seigneur, jusqu'à quel abîme de perversion le sorcier l'emmenait-il ?

Il était plus que temps qu'il se reprenne. Le Roi lui faisait confiance, il saurait s'en montrer digne. Il ne toucherait pas Ciarán du voyage. Il était hors de question que ses pulsions bestiales leur fassent ralentir l'allure et risquer la vie de la Reine. Il lui suffirait de se tenir éloigné du sorcier. Ce ne serait pas si difficile, après tout, ne l'avait-il pas fait pendant toutes ces années ?

Oui, mais c'était avant de connaître le goût de sa peau, le parfum de ses cheveux, le son de ses cris.

Non, il ne le toucherait pas. Il en prenait Dieu et le diable à témoin, il combattrait cette influence de plus en plus grande qu'il avait sur sa vie.

Sa décision prise, il aida le sorcier à finir de monter le camp. Il alla puiser de l'eau pendant que Ciarán sortait de leurs fontes les restes du repas que leur avait fait préparer dame Roswitha. Il s'occupa de donner du grain aux chevaux tandis que le sorcier coupait le pain et le fromage, puis vint prendre place à ses côtés près du feu. Demain, ils auraient besoin de chasser, mais pour l'heure, ils pouvaient encore vivre de ce qu'ils avaient apporté.

Ils mangèrent en silence. La forêt bruissait de vie autour d'eux, mais les animaux avaient assez l'habitude de l'homme et craignaient suffisamment le feu pour ne pas s'approcher outre mesure. Ard dormait tranquillement sur la branche au-dessus d'eux. Le soleil avait disparu derrière les arbres, la nuit était tombée.

Un bruit se fit entendre dans les fourrés. Il porta la main à son épée, se levant immédiatement. Une grande bête aux yeux rouges entra dans la clairière, ses dents luisant comme des poignards d'ivoire léchés par le feu. Son souffle était puissant et terrible comme celui d'un ours. Elle s'avança jusqu'à eux d'un pas assuré et lourd à en faire trembler la terre. Puis elle s'effondra à terre dans un gémissement pathétique.

— Tod !

Le pauvre chien gémit en reconnaissant son nom et se contenta de lever des yeux mouillés et désespérés sur son maître.

Ciarán eut vite fait de lui préparer une écuelle de pain mouillé d'eau et de viande qu'il présenta à l'animal dont les flancs se soulevaient si vite qu'on n'en voyait presque plus le mouvement.

— Comment as-tu fait pour nous suivre, Tod ?

Le chien ne répondit pas, sans doute bien trop occupé à manger. Mais le regard du sorcier ne le quittait pas, visiblement en proie à une profonde réflexion. Quand enfin la bête eut fini de bâfrer, il vint s'allonger entre ses deux humains et se laissa caresser tout son saoul par ses maîtres.

— Il n'aurait pas dû pouvoir nous suivre. Un chien ordinaire n'aurait pu retrouver nos traces après une course pareille.

Schwarz ne répondit pas. Le chien l'avait suivi partout sans jamais se lasser, il n'en était plus vraiment étonné.

— D'où vient-il exactement ?

— Il m'a trouvé sur la route de Hali après la bataille d'Azalen. Il s'est approché de mon feu avec sa tête pathétique, je lui ai confié les restes de mon repas et depuis il ne m'a jamais plus quitté.

— Et n’as-tu rien fait de particulier lors de cette bataille ?

— Comment cela ?

— Quelque chose qui puisse justifier que ce chien te suive comme s’il était la mort elle-même, sans relâche, sans jamais te perdre de vue plus de quelques heures.

Il ne voyait vraiment pas ce que la bataille pouvait avoir à voir avec ce bâtard.

— Ce n’était qu’une ridicule bataille, répondit-il en haussant les épaules. Un comte dont les vassaux s’étaient rebellés. Les rebelles disaient que le comte avait pris contre son gré la femme du principal insurgé alors qu’il était parti à la guerre, le comte disait que les rebelles ne voulaient que le renverser pour prendre sa place. Peu m’importait, le comte avait l’argent pour engager des mercenaires, je combattais pour le comte. Ce fut fini en une journée et les quelques seigneurs révoltés furent capturés, certains déjà mourants. Le comte décida de les exposer sur les remparts de son château, encore vivants, pour les laisser y mourir de faim et se faire dévorer par les corbeaux.

Schwarz détourna le regard, le plongeant dans le feu qui illuminait la clairière, sa main caressant toujours la fourrure chaude et noire.

— Ils s’étaient battus avec courage et valeur, c’étaient des guerriers, de nobles chevaliers, les laisser ainsi pourrir sur pied comme les derniers des lâches… À la faveur de la nuit, je les ai tués et détachés. Au matin, leurs corps avaient disparu et je partis avec ma paie. C’est tout. Rien de grandiose ou de miraculeux là-dedans.

Ciarán eut un de ces sourires doux qui illuminaient ses yeux.

— C’est sans doute l’esprit d’un de ces hommes qui a pris cette forme pour te suivre et te remercier.

— Ridicule. Regarde-le, Tod n’est qu’un pauvre bâtard abandonné comme un autre. Il n’a pas une once de magie en lui, déjà qu’il n’a que la peau sur les os.

Il passa la main dans la fourrure douce du chien qui se frotta contre lui, la queue battant de contentement.

— Crois ce que tu veux, mais ce chien est étrange, tu ne peux le nier.

Le silence retomba entre eux comme une porte qui se ferme.

Ciarán se leva et alla jusqu’à la source où il effaça la peinture qui camouflait sa peau. Schwarz sentit sa respiration s’accélérer alors qu’il regardait la tunique qui à présent bâillait sur la peau pâle, alors qu’il le

voyait faire ça pour lui. Chaque soir, il le trouvait ainsi débarrassé de tout maquillage, tel qu'il le voulait, son corps mis à nu, ce corps que le sorcier ne montrait à nul autre.

Le désir l'envahissait, faisant rugir son sang, le poussant à aller près de lui pour voir les marques rouges qui parsemaient son cou, pour découvrir le reste de son corps, pour relever ses jupes, retirer ses chausses et glisser entre ses cuisses toujours brûlantes et le posséder, le faire hurler, le forcer à tourner son visage vers la lune blanche qui occupait le ciel noir…

Il serra les dents et détourna la tête.

— Je prendrai la seconde garde, annonça-t-il.

La nuit n'était pas si fraîche que ça. Il se contenta d'installer la couverture sur le sol et de tourner le dos au feu et surtout au sorcier et de fermer les yeux. Il réussirait à calmer son corps et à s'endormir, il le fallait.

* * *

Le lendemain ressembla à la veille. Lorsqu'ils furent prêts, Ciarán jeta une nouvelle fois son enchantement et le cerf blanc de brume parut, les emmenant à nouveau dans son sillage. Autour d'eux, tout n'était qu'un nuage mouvant de vert et de brun. À la mi-journée, le cerf s'arrêta près d'un cours d'eau et ils purent laisser reposer leurs montures. L'endroit était étrange, tous les arbres étaient immenses et leurs feuilles d'un vert brillant et vif. Les fleurs déployaient d'immenses corolles et les animaux n'avaient aucune peur d'eux. Il faisait aussi relativement plus chaud.

Il ne posa pas de question au sorcier. Il préférait ne pas lui parler, ne pas le regarder, ne pas penser à lui, ne pas laisser son image glisser sous sa peau et commencer à le ronger.

Ils repartirent, poursuivant le cerf au pied léger jusqu'à ce que le soleil se couche et que la bête s'évanouisse à l'endroit qui les abriterait pour la nuit. Ils n'eurent pas beaucoup d'efforts à faire pour chasser, les lapins se jetèrent presque seuls dans le feu. Ils mangèrent en silence et Tod les rejoignit. Schwarz s'endormit sans regarder Ciarán, sans le suivre des yeux alors qu'il sortait sa tablette de cire et posait son stylet contre ses lèvres d'un air pensif.

Le troisième jour fut une répétition sans paroles du précédent. Mais lorsque le cerf finit sa longue course, ce fut à l'orée de la forêt. Il découvrit

soudain une chaîne de montagnes énormes qui se dressait devant eux. Or il n'y avait aucune montagne à proximité de Güstrow, tout au plus pouvait-on y trouver des collines, pas ces monts déchiquetés qui déchiraient les nuages de leurs poignards de glace.

Mais il ne fit pas la moindre remarque, se contentant de suivre Ciarán.

Le quatrième jour, ils galopèrent dans les montagnes, montant puis descendant des chemins parfois pavés, passant entre les géants de roc qui leur cachaient la lumière, suivant le cerf blanc jusqu'à ce que la nuit tombe sur eux en arrivant sur un plateau. Une énorme forme noire se dressait droit devant, mais Ciarán ne fit pas de feu et il dut attendre que la lune passe les pics acérés pour découvrir le plus grand arbre qu'il eût jamais vu.

— Ce ne sera pas la peine de monter la garde ce soir. Rien ne pourra nous atteindre au pied d'Ygg.

Il aurait voulu protester. Tout était trop étrange. Il se sentait submergé par ces montagnes qui n'auraient dû être ici, par leur campement, totalement à découvert, par cet arbre dont les fleurs blanches scintillaient sous la lune comme des étoiles. Mais il ne dit rien. Il se coucha sous des étoiles qu'il ne reconnaissait pas et laissa le sorcier s'allonger à ses côtés, son corps frôlant le sien, sa chaleur l'appelant comme le doux chant d'une sirène. Il ne retira pas sa main quand le mage la prit dans la sienne et ne se dégagea pas quand il posa sa tête contre son épaule. Lentement, il sentit la tension quitter son corps au rythme des lentes inspirations de Ciarán. Schwarz commença à caresser sa main de son pouce, sentant les imperfections, les cicatrices, les brûlures qui maculaient sa peau. Les doigts fins se refermèrent autour des siens et il entendit son sourire dans le soupir qui passa ses lèvres.

Le sommeil vint seul et en douceur, effaçant le monde, mais laissant cette main logée contre la sienne, ce souffle contre son cou.

* * *

Ciarán le réveilla avant le lever du jour. Autour d'eux l'obscurité était absolue, la lune avait coulé derrière les montagnes et les fleurs blanches avaient toutes refermé leurs pétales. Sans la lumière bleutée des pierres étranges du sorcier, il n'aurait pas vu à un pouce de son visage. Il se laissa mener jusqu'au ruisseau qui séparait l'arbre du reste du plateau. Descendant

des montagnes, l’eau s’écoulait dans un bassin avant de se diviser, les deux bras coulant autour de l’immense arbre avant de se retrouver pour cascader doucement au bas de la montagne.

— Entre pieds nus dans l’eau.

Il se déchaussa et obéit au sorcier.

— Enlève ta chemise et ouvre tes chausses.

La voix était froide, détachée, les ombres recouvraient presque entièrement son visage et il ne pouvait voir son expression, mais la devinait lointaine et glaciale. Il obéit. L’enchanteur recueillit l’eau au creux de ses mains et commença à psalmodier avant d’en arroser son visage. Il recommença, jetant l’eau sur son cœur puis sur son aine.

— Sors de l’eau et va te tenir sous les branches d’Ygg.

Au loin, le ciel commençait à pâlir, mais sous le feuillage dru régnait une obscurité plus profonde encore que la nuit. L’air était chaud cependant et de l’arbre s’exhalait un doux parfum sucré et agréable. Il ne parvenait cependant pas à mettre le doigt sur ce qu’il lui rappelait exactement. À la maigre lueur des pierres, il vit le sorcier quitter ses robes et ne garder que ses chausses ouvertes avant de faire les mêmes ablutions.

Il revint vers lui, enveloppé de ses cheveux comme d’un voile de ténèbres.

— Au lever du soleil, nous commencerons le rituel.

Son corps semblait briller dans l’obscurité, attirant ses mains qui commencèrent à se mouvoir pour venir le toucher.

— Lorsque nous aurons tous deux offert notre chair et notre sang, je m’agenouillerai devant Ygg, et pendant neuf jours, je supplierai dieux et esprits de nous accorder un enfant. En aucun cas, je ne devrai bouger. Quoi qu’il arrive, je ne pourrai me déplacer. Il faudra que tu veilles à me faire boire et manger. À la fin du neuvième jour, lorsque le soleil se couchera, nous aurons notre enfant.

Le ciel était de plus en plus pâle.

Il sentit Ciarán poser la main sur sa joue et vit les lèvres se rapprocher des siennes. Ce ne fut qu’un baiser chaste et rapide, mais il le parcourut comme un éclair.

Le soleil se levait.

— Viens, dit-il en prenant sa main et en le menant plus près du tronc, le dos au glorieux astre.

À terre, posée sur un linge brodé de fils d’or, se trouvait une dague à double tranchant au manche d’or. À côté, il avait mis sa tablette de cire à présent ornée d’un étrange dessin. Il le fit asseoir face au soleil et prit place devant lui.

— Le rituel requiert un sacrifice de chair et de sang.

Il prit la dague.

— Je vais graver dans ta chair le symbole d’Ygg. Puis, tu feras de même pour moi.

Le sorcier posa la lame froide contre sa poitrine et plongea ses yeux gris dans les siens, attendant en silence.

Schwarz referma sa main sur celle qui tenait le couteau et sourit.

— Commence, Ciarán.

La lame entra dans sa chair avec une facilité indolore, puis commença à tracer des lignes d’agonie, passant et repassant dans les sillons rouges. Le sorcier psalmodiait à voix basse, concentré sur sa tâche, ses yeux le fixant sans réellement le regarder. La douleur…

Il avait besoin de se raccrocher à quelque chose d’autre. Il contempla ce torse blanc que le soleil qui paraissait derrière le mage cachait à moitié, il regarda ces épaules étrangement carrées lorsqu’elles n’étaient pas cachées par de multiples couches de tissus précieux, ces muscles solides accrochés à son corps fin, il vit les traces dentelées d’anciennes cicatrices. Il remonta les bras musclés jusqu’à ces mains fines et qui pourtant maniaient la dague sans fléchir, pénétrant sa chair, le marquant.

* * *

— À ton tour.

Le sang coulait en larmes silencieuses sur le ventre de Schwarz. La lame en était rouge lorsque Ciarán la tendit au chevalier. Ils changèrent de place et le soleil l’aveugla partiellement. Il sentit la dague se poser sur sa peau. Il ne pouvait pas voir le visage de son époux et il dut refréner un moment de panique. Il lui suffirait d’un seul coup pour lui percer la jugulaire et le tuer. S’il était mort, le mariage ne serait plus un problème, et il pourrait revenir auprès du Roi en clamant qu’un accident lui avait ôté la vie.

La lame pénétra la chair et il ne put s’empêcher de trembler ni retenir un gémissement de douleur alors même qu’il aurait dû commencer à psalmodier. Il commença à répéter la litanie plus vieille que le temps lui-même, mais son souffle était court et sa diction hachée, il fallait qu’il se calme.

Une main chaude se posa sur son épaule et il se sentit tiré vers l’avant jusqu’à ce que les lèvres de Schwarz se posent sur son front. Il respira son odeur mêlée au sang qui coulait entre eux et toute tension quitta son corps. Qu’il fasse de lui ce que bon lui semblerait. Il accepterait tout de lui, comme toujours. Il le sentit le repousser avec douceur et reprendre son ouvrage, ouvrant sa chair, fouillant sa poitrine, creusant des sillons de douleur.

Il répétait inlassablement les mêmes mots, il essayait d’enfermer son esprit dans le cocon que filaient ses lèvres. Les Mots Sacrés tournaient encore et encore autour de lui et la douleur aidant, il commença à sentir son corps et son esprit se dissocier. Plus tard, il lui faudrait ne faire qu’un avec ce dernier, laisser son âme s’enraciner tellement profondément que l’enfant tirerait de lui non seulement le sang et la vie, mais aussi l’essence. Pour le moment, il pouvait encore fuir le feu du métal dans sa chair.

Il reporta alors son attention sur le corps à moitié nu de son époux, sur le grain doré de sa peau que le soleil léchait, sur ses bras forts, sur ses yeux bleus fixés sur lui, concentrés. Il était beau, toujours aussi beau, fils glorieux du soleil qu’il avait obligé à se couvrir de ténèbres.

Il ne le comprenait pas. Schwarz avait eu depuis leurs noces mille occasions de le tuer, de le frapper, de l’humilier, mais jamais il n’avait levé la main sur lui. Les seuls moments où il sentait sa rage frapper enfin sa peau étaient quand ils se retrouvaient dans l’obscurité de leur lit. Alors la tempête éclatait et menaçait de le faire rompre. Il sentait toute cette haine qui l’écartelait, toute cette colère qui le poignardait encore et encore. Mais cela s’arrêtait là. Au matin, tout était à nouveau comme avant. Schwarz passait sur lui la douceur apaisante de l’onguent, puis le laissait sans même un mot de reproche.

Et à présent, cet enfant qu’ils venaient chercher…

Il n’avait jamais vraiment réfléchi à sa descendance. Il avait toujours assumé qu’un jour il prendrait à ses côtés une femme assez longtemps pour en avoir un enfant. Il ne doutait pas que sa mère finirait par le lui ordonner

dans l’espoir qu’il engendre une fille de son sang. Mais jamais il n’avait imaginé donner un enfant au Chevalier Noir, à son époux, à Schwarz.

Il fallait que l’enfant soit un fils. Pour hériter de la tour, mais aussi parce qu’ainsi, elle ne le leur prendrait pas.

Il sentit son esprit rejoindre son corps alors que la lame quittait enfin sa poitrine. Schwarz en avait fini et le flot de paroles dans sa bouche se tarit.

Il reprit la dague et fit signe au chevalier de se relever.

— Donne-moi ta main.

Son époux lui obéit et il prit sa main droite, le guidant plus près encore d’Ygg dont le soleil avait enfin illuminé le tronc. Il le mena jusqu’à un trou qui, dans la tour imposante d’écorce, ressemblait à une bouche aux crocs aiguisés.

Lorsqu’ils furent si près de l’arbre qu’ils en voyaient maintenant les cicatrices que le temps avait gravées dans son bois, il se remit à psalmodier. Il ignora Schwarz et se concentra sur ses paroles, soupesant chacune avec ce désir qui à présent brûlait son âme, son besoin d’avoir un enfant de sa chair et de son sang, un enfant de cet homme à qui il voulait tout offrir, de qui il voulait tout. Il leva leurs mains jointes et les descendit dans la gueule végétale, les crocs de bois coupant leur chair et faisant couler leur sang comme s’ils étaient du meilleur acier. Mais ce n’était pas suffisant, le sacrifice n’était pas assez grand pour attirer l’attention d’Ygg sur eux.

Il raffermit sa prise sur la dague et la plaça contre leur chair juste entre leurs deux poignets. Il leva les yeux sur les branches vertes qui couvraient leurs têtes, laissant le vent les caresser doucement, et commença à psalmodier de plus en plus fort. Enfin, il sentit les feuilles cesser de bruisser, attendant de voir ce qui arriverait. Alors, d’un seul coup, il tourna la lame et entailla leurs poignets profondément. Il refoula la douleur, ignora les larmes qui montaient à ses yeux et continua à répéter à voix haute, criant de plus en plus fort alors que les branches se mouvaient au-dessus d’eux comme prises dans un orage.

Il vit la cavité dans laquelle tombait leur sang commencer à se refermer sur leur bras. À ses côtés, Schwarz ne bougeait pas plus qu’une statue, le contemplant, ne retirant pas sa main alors même que le bois menaçait de l’écraser à tout jamais.

Puis ils sentirent des gouttes couler sur leur peau, un liquide ambré et poisseux qui glissait sur leur bras. Il commença à soulever leurs mains, les retirant de là, laissant le bois se refermer et le liquide finir de se mélanger à

leur sang. Il lâcha la main de son époux et, tout en psalmodiant, recula de neuf pas avant de tomber à genoux et se prosterner, le poignet ouvert contre la marque sur sa poitrine. Il avait laissé dans l'herbe un sillage de sang et bien vite il vit serpenter une liane d'un vert éclatant qui suivait le chemin rouge, venant vers lui.

La branche, ou peut-être était-ce une racine, grimpa sur ses genoux, ses cuisses et glissa sur son torse. Lorsqu'elle toucha la chair à vif de la marque, il ne put retenir un sifflement de douleur. Elle continua son chemin, remontant jusqu'à recouvrir entièrement le signe d'Ygg.

Lorsque les vrilles végétales plongèrent dans son corps, il s'étouffa sur les mots et sentit le sang envahir sa bouche.

Mais il continua, les yeux fixés sur Ygg, sur leur enfant dont la vie commençait à présent sous l'écorce protectrice. Ses lèvres formaient les mots et son souffle leur donnait vie, encore et encore, au rythme de son sang, de sa vie, de son essence qui le quittait.

* * *

Les jours s'écoulaient avec une lenteur incroyable. Schwarz partageait son temps entre l'entraînement et Ciarán, mais le sorcier ne lui demandait pas une attention très profonde ou longue et s'entraîner seul finissait par le lasser. Il lui restait donc nombre d'heures vides et même jouer avec Tod ne réussissait à les combler.

Ciarán était comme mort pour le monde. Ses lèvres bougeaient, l'air en sortait, sa poitrine se soulevait régulièrement, mais rien n'attirait son attention, rien ne pouvait faire bouger ses yeux vitreux. Lorsqu'il glissait entre ses lèvres le bec de l'outre, il voyait le liquide couler, sentait la litanie s'arrêter un moment, mais le sorcier ne le regardait pas plus. Quand il le nourrissait de fruits réduits en purée et de viande hachée le plus finement possible, il sentait à peine sa tête tourner vers lui pour l'aider.

Il poussa un soupir. Il avait l'habitude du silence et de la solitude, mais là il n'y avait rien à faire d'autre qu'attendre. Il s'assit donc sur l'herbe. Il venait de faire boire le sorcier et le soleil au zénith peinait à traverser le feuillage. Tod dormait un peu plus loin. Ard cria et il tendit le poing laissant le faucon se poser. Le rapace s'était habitué à lui, ou peut-être était-ce seulement que la compagnie humaine lui manquait, mais il venait

maintenant régulièrement se poser sur son poignet, le laissant le contempler, le caresser, lui faire prendre l'air. Il lui ramenait d'étranges oiseaux et lui permettait de le nourrir des plus beaux morceaux.

Il était fasciné par le faucon, par son plumage tacheté, par la beauté de sa forme, par la force de ses serres sur son poignet, par ces yeux noirs et brillants qui le fixaient avec, semblait-il, un sourire. Il l'avait regardé nettoyer ses plumes, déployant ses ailes immenses, il l'avait vu prendre appui sur son bras pour ensuite mieux s'élancer vers les cieux, il l'avait senti fondre sur lui pour atterrir parfaitement sans même trop lacérer sa chair.

Au bout du deuxième jour, il avait commencé à lui parler. Le familier ne lui répondait pas, mais l'écoutait avec attention, suivant ses mouvements du regard, ponctuant de cris lorsqu'il attendait une réponse. Il devait le comprendre, peut-être rapporterait-il ses paroles au sorcier, aussi se contentait-il de ne lui parler de rien, des tournois qu'il avait gagnés, des villes qu'il avait visitées, de la couleur de la mer lorsque le soleil la faisait briller de l'autre côté des montagnes immenses aux frontières sud du Saint-Empire.

Il se gardait bien de lui parler de Ciarán, de cet enfant qu'ils attendaient, de l'inquiétude qui grandissait chaque jour alors que le visage du sorcier devenait plus pâle encore qu'il ne l'était. Il ne lui parlait pas de ces longues heures qu'il passait à essayer de ne pas le regarder, de l'ignorer, de ne pas fixer ces lèvres qui bougeaient inlassablement, pâles, fines.

Il baissa les yeux sur le sorcier. La blessure sur son poignet s'était refermée immédiatement lorsque la racine s'était attachée à Ciarán. La marque sur son torse aussi avait cessé de saigner et les chairs s'étaient refermées, mais il restait maintenant un réseau de cicatrices sombres qui ne voulaient pas partir, laissant le sceau de l'arbre et de la magie sur sa peau. Une preuve de plus de sa souillure, une trace de l'infamie qu'il partageait maintenant avec le chevalier.

Il fut tiré de ses pensées par un grognement. Tod s'était réveillé et, la queue dressée, planté sur ses pattes, le poil ébouriffé, il regardait par-delà le ruisseau. D'un mouvement du poignet, il fit s'envoler Ard qui, à grands coups d'ailes, s'éleva dans les cieux. Il rejoignit le chien et scruta les environs.

Un morceau de la montagne se déplaçait, venant vers eux à grande vitesse. Il posa la main à son côté, cherchant son épée, mais elle était posée

sur l’herbe loin derrière lui. La chose se rapprochait et il commença à voir une tache verte qui bougeait elle aussi. Le bruit arriva avant les tremblements qui secouèrent la terre. Il hésita un moment : se retourner et courir prendre son épée ou rester et voir ce qui se passait ?

Il lui fallait son épée. Il courut le plus vite possible. Ces jours passés à ne rien faire ou presque l’avaient amolli et il ne comprenait pas qu’il se soit départi de sa lame. Lorsqu’il revint, il pouvait déjà voir en détail ce qui arrivait sur eux. Une femme étrange, enveloppée de vert, courait, poursuivie par ce qui, à première vue, semblait être une montagne, mais qui était une sorte d’ours immense aux défenses de sanglier sur la fourrure duquel de la mousse et des fougères avaient poussé.

La femme bondissait comme une biche, avalant la distance, ses bras s’élançant dans l’air comme des oiseaux, ses cheveux claquant dans le vent comme une bannière. Il raffermit sa prise sur son épée et cria.

— Par ici, gente Dame !

Elle ne tourna pas la tête, continuant à fuir.

— Madame !

Elle ne semblait pas même l’entendre, ni le voir alors qu’il pouvait presque les toucher.

Il baissa les yeux sur le ruisseau qui entourait l’arbre, le coupant du reste du monde. Ciarán avait dit qu’aucune bête ne pouvait les atteindre ici et jusqu’à présent, il avait dit juste puisque rien n’avait troublé leurs jours. Il fit de nouveau un geste, mais la damoiselle aux longs cheveux ne le vit pas. La magie de l’arbre devait enchanter l’endroit et le ruisseau en était la limite. S’il le passait, il pourrait terrasser la bête.

S’il le passait, il laissait Ciarán seul.

Le sorcier l’avait dit lui-même, aucune bête ne l’atteindrait de ce côté de l’eau. Il ne partirait pas longtemps et ne pouvait pas ne pas aider cette pauvre femme.

Il franchit le cours d’eau d’un pas et fonça sur la bête. Elle ne l’avait pas vu et il pourrait l’attaquer de côté, peut-être la surprendre assez pour la faire tomber, même si au vu de sa taille immense, il en doutait. Il chargea donc, lançant tout son poids vers l’avant, se ramassant sur lui-même pour mieux la déstabiliser et réduire l’impact sur ses os. Il visa sous le bras de l’animal, préparant l’angle pour mieux pénétrer sa chair.

Lorsqu’il arriva au contact, il sentit la résistance énorme de cette masse. Mais il persévéra, poussant plus fort, déviant sa course pour, à présent que

son épée s’était enfoncée, tenter de découper la chair plus avant, quitte à ripper sur les os de sa cage thoracique.

Il fut emporté par l’élan de la créature qui ne s’était pas encore rendu compte qu’on l’avait attaquée et continuait à courir. Quand enfin elle s’arrêta, Schwarz tomba, projeté par la force de la course. C’est à ce moment qu’il découvrit que son épée s’était coincée dans la chair de son adversaire. Le cri de la bête fit trembler la terre et le mercenaire se hâta de se remettre debout. Il ne voyait pas les yeux de la créature entre les touffes végétales et il déplorait très chèrement l’absence de son bouclier. La chose avait des bras comme des piliers et s’était tournée vers lui.

Il lui fallait récupérer son épée. Et pour ça, il fallait qu’il aille au corps à corps. Il prit une longue gorgée d’air autant que de courage et commença à courir. Il fallait qu’il empoigne son épée avec assez de force pour la pousser vers le haut, vers le cou où se trouvait peut-être, sûrement, la veine principale. Il réussit à esquiver les pattes énormes et se jeta contre le torse de l’animal, ses mains se refermant immédiatement sur le pommeau de son arme et il poussa de tout son corps.

Il entendit quelque chose se briser au moment même où les pattes gigantesques se refermaient sur lui et où la lame prenait sa nouvelle progression, déchiquetant la chair en direction du cou. La bête commença à l’écraser, tentant de broyer ses os. Il lui fallait faire vite, le monstre allait coincer ses bras. Il fit un dernier effort alors que la force d’un torrent resserrait les membres de pierre sur son corps.

Le sang lui gicla au visage, mais la pression ne cédait pas. La douleur devenait insupportable et il avait du mal à respirer, d’autant plus que le sang de la bête essayait lui aussi de le tuer en l’étouffant, mais il garda son épée à la main, tentant encore de faire plus de dommages…

La bête s’écroula et l’emporta avec elle, mais enfin il sentit le cercle d’acier se relâcher.

Il roula sur le côté et, le dos contre l’herbe, les yeux perdus dans le ciel, tenta de reprendre son souffle et le contrôle de ses muscles à l’agonie. Malgré leur légèreté, il entendit les pas qui approchaient et essaya de se relever. Tout son corps protesta, mais il réussit à se mettre sur son séant, ce qui était déjà une grande victoire. Il tourna la tête et regarda approcher craintivement la dame.

Excepté que ce qu’il avait pris pour un voile vert était des cheveux du même vert que l’herbe et ce qu’il pensait une coiffe était deux cornes fines

et dorées, presque fragiles. La peau était, elle aussi, délicatement teintée de la couleur de la mousse et il y avait quelque chose d'incompréhensiblement étrange et dérangeant dans son visage, dans son corps, dans ses gestes. Elle le regarda, puis commença à lui parler dans la langue des oiseaux. Son visage exprimait des choses, mais il ne parvenait pas même à les comprendre.

Il leva les mains pour arrêter le flot de paroles. La dame prit peur et se recula d'un bond. Il reposa les mains et elle se rapprocha à nouveau, reprenant sa conversation et lui tendant une outre. Il était mort de soif, sa gorge le faisait atrocement souffrir. Il n'avait qu'à tendre la main…

Il ne prêtait pas grande attention aux contes de vieilles femmes, mais il avait assez entendu ces histoires pour savoir qu'il ne fallait jamais accepter de boire ni de manger ce que proposaient les fées et autres esprits. Il secoua donc la tête et regarda avec une pointe de regret l'outre disparaître. Il boirait au ruisseau, lorsqu'il aurait retrouvé le calme de l'arbre immense.

Il se remit debout sous le regard suspicieux de l'Alfe. Il était temps de retourner auprès de Ciarán où il pourrait panser ses blessures et se laisser tomber sur les couvertures pour souffrir en silence et sans témoin. Il tourna la tête, serrant les dents alors que même les muscles de son cou lui faisaient mal. Mais l'arbre n'était pas en vue. Il se tourna alors de l'autre côté, mais ne vit qu'une plaine immense et au loin les ombres des montagnes à moitié effacées.

Il cligna des yeux plusieurs fois, tournant la tête en tous sens, mais le paysage ne changeait pas. Il n'y avait plus la moindre trace ni du cours d'eau ni de l'arbre gigantesque dont la cime caressait les nuages. La peur, glaciale, affilée, pénétra son cœur. Il avait laissé Ciarán seul et sans défense. Il l'avait abandonné et Dieu seul savait combien de temps pouvait s'être écoulé dans le cercle magique autour d'Ygg. Il l'avait laissé alors qu'il avait besoin de lui…

L'Alfe le regardait toujours, curieuse. Elle était la seule capable de le ramener à Ciarán. Il se doutait qu'il pourrait parcourir cette plaine de long en large sans jamais retrouver le lieu magique. Il savait que sur les terres des fées, puisque c'était là qu'ils se trouvaient, rien n'était ce qu'il semblait être et que tout ce qu'il voyait n'était que mirage et illusion.

Lorsqu'elle sentit son regard sur elle, l'Alfe recula de plusieurs pas. Il devait faire vite, elle courait comme une biche et s'apprêtait à fuir, il le devinait.

— Ygg…

Elle sembla intriguée et son corps n’était plus tendu vers la fuite, un progrès qu’il devait exploiter.

Il délaça sa tunique et exposa le sceau qui le marquait à présent de façon irréversible.

— Ygg ? demanda-t-il.

L’Alfe se remit à triller et à piailler avec enthousiasme. Comment lui faire comprendre à présent qu’il avait besoin qu’elle le guide ?

— Ygg ? répéta-t-il en désignant les alentours.

Il se sentait stupide, mais si c’était la seule façon pour lui de retrouver Ciarán alors ça avait peu d’importance.

Elle s’arrêta un instant de babiller et sourit avant de reprendre et d’attraper le tissu de sa manche pour le tirer. Il l’arrêta, le temps de retirer son épée du corps du monstre, et repartit. Elle le mena longtemps en parlant toujours, alors même qu’il ne comprenait pas un mot de son discours. Ils parcoururent l’immense plaine, changèrent plusieurs fois de direction, et lorsqu’il s’apprêtait à perdre espoir, ils aperçurent enfin la forme majestueuse du chêne millénaire.

Il poussa un soupir de soulagement. Tod se tenait de l’autre côté du ruisseau, sa queue battant l’air, aboyant de joie. Il se retourna pour remercier l’Alfe, mais elle avait disparu. Il passa le cours d’eau et soudain la nuit tomba sur eux. Il se rendit auprès de Ciarán, mais rien n’avait changé, ses lèvres remuaient au rythme régulier et profond de ses incantations, ses yeux fixaient le vide. Il le fit boire et commença à préparer son repas. Il ne savait pas exactement combien de temps il était resté loin de lui, il aurait bien du temps après pour s’occuper de lui-même.

Le sorcier ne lui prêta pas plus d’attention qu’avant alors qu’il le nourrissait, mais au moins il mangeait. Lorsqu’il eut fini, il se permit enfin de plonger la tête dans le ruisseau et de boire avidement comme Stern lorsqu’il arrivait à une rivière par un brûlant jour d’été. L’eau était glacée et il sentit ses muscles se relâcher. Il se débarrassa de ses vêtements et lava le sang du troll, puisque c’était ce qu’avait été la bête, dans l’eau avant de faire ses ablutions. Un peu de vent frais soufflait dans l’air doux et les étoiles rivalisaient de clarté avec les fleurs blanches de l’arbre.

Tod jappa et il se tourna vers le chien qui regardait quelque chose à l’extérieur. Il espérait qu’il ne s’agissait pas d’un nouveau géant des

montagnes. Mais non, quelque chose avait été déposé de l'autre côté de l'eau. Mais de la personne qui l'y avait laissé pas la moindre trace.

Sur une couverture blanche pliée se trouvait une pierre verte, gravée comme celle qu'il avait trouvée chez les bandits et offerte à Ciarán. Il posa le pied dans le ruisseau et prit les offrandes. La laine était plus douce que tout autre tissu qu'il eût jamais touché dans sa vie et même à la faible lumière des étoiles semblait plus blanche que les plumes de la plus pure colombe ; d'étranges courbes étaient brodées sur les bords et il s'en dégageait une douce odeur d'herbe et de cerise. Schwarz alla déposer les offrandes sur les affaires du sorcier et s'allongea sur sa couverture, ses yeux fixés sur le profil de Ciarán, son corps, dont seule la poitrine se soulevant régulièrement témoignait de la vie…

Il s'endormit en le contemplant.

* * *

Le soleil se coucha sur le neuvième jour et soudain, il entendit un râle d'agonie. Il se précipita aux côtés de Ciarán qui grognait en arrachant la racine ensanglantée de sa poitrine.

— Prends la dague…

Sa voix était rauque et aussi fatiguée que son visage.

— Il y a une poche dans l'arbre, coupe-la et délivre notre enfant.

Sa main tremblait alors qu'il laissait tomber la racine et tentait de changer de position.

Muni de la lame, Schwarz s'approcha d'Ygg. Comme le lui avait dit le sorcier, une étrange poche dorée se voyait là où ils avaient auparavant déposé leur sang. Il glissa la lame dans la membrane et un liquide chaud commença à lui couler sur les mains. Il n'en eut cure et continua jusqu'à laisser apparaître la chair rose d'un enfant. Il était relié à l'arbre par un étrange cordon. Il le coupa.

— Prends-le par les pieds et fesse-le, il faut qu'il crie assez fort pour effrayer les mauvais esprits.

Il obéit à son épouse qui avait réussi à étaler ses jambes. Le cri fendit l'air et leur fils se mit à pleurer de toute la force de ses poumons. Il se hâta de le remettre à l'endroit, mais ça ne le fit pas taire pour autant.

— Apporte-le-moi, lui dit Ciarán, un sourire fatigué sur les lèvres.

Une fois de plus, il fit ce qu'il lui demandait, pas vraiment mécontent de se débarrasser de cette chose fragile et tremblante.

— Va me chercher de quoi le mettre au chaud.

Il lui tendit la couverture de l'Alfe.

— Maintenant, prends une outre vide et va jusqu'à Ygg. Fais une entaille en croix sur le tronc et la sève en jaillira, recueille-la et reviens.

L'enfant pleurait toujours, malgré les sons apaisants et la chaleur qui l'enveloppait à présent. Quand il revint, l'enfant essayait de téter le doigt de Ciarán, mais ça ne lui suffisait pas.

Le sorcier leva ses yeux gris sur lui.

— Assieds-toi et prends-le. Fais-le boire un peu de la sève d'Ygg et il se calmera. Tout à l'heure, il aura de nouveau faim et tu pourras lui donner tout le contenu de l'outre.

Il avait à peine posé le premier genou à terre qu'il reçut l'enfant. Il se hâta de lui donner la gourde avant de relever la tête.

— Mais…

Il ne put même pas finir de protester. Ciarán avait fermé les yeux et s'était laissé aller dans l'herbe. En quelques instants, il fut profondément endormi. Et Schwarz se retrouvait seul, mal assis avec un enfant en train de téter. Un enfant qui choisit ce moment pour protester contre ce qu'il avait dans la bouche en criant. Il se hâta de lui enlever l'outre et le fit sauter légèrement dans ses bras pour le calmer, mais ça ne fit que le pousser à crier plus fort. Sans doute le tenait-il mal ?

Il le remit autrement, ce qui demanda beaucoup de délicatesse et de concentration, car une seule de ses paumes était plus grande que le crâne du petit. Il posa la minuscule tête contre son bras, soutenant son corps de son autre main. Là, il entreprit de le bercer lentement et, peu à peu, les cris cessèrent jusqu'à ce que l'enfant aussi s'endorme.

Il releva alors le visage, quittant un instant l'enfant des yeux, mais ses muscles restaient rigides d'appréhension. S'il faisait un mauvais mouvement, il risquait de le faire tomber ou pire de le briser ou de le tuer…

Et pourtant, l'enfant continuait à dormir paisiblement, avec une confiance totale. Il bougea légèrement pour remonter la couverture sur son corps, prenant mille précautions pour ne pas le déranger. Il le regarda se mouvoir dans son sommeil, sa bouche s'ouvrant légèrement. Il ne put résister à poser le doigt sur le visage potelé et si blanc. Son petit visage se

fronça dans son sommeil et, amusé, il retira sa main, le ramenant un peu plus contre lui.

C'était étrange. La lune se levait, rendant encore plus blanche la peau du bébé. Il voyait un léger duvet noir sur sa tête. Il ne ressemblait pas particulièrement au sorcier, ou à lui. Il ne ressemblait pas vraiment à un adulte à dire vrai, mais peu importait, quelque part, au fond de lui, il était convaincu d'une vérité : c'était son enfant, son fils.

Il ne savait s'il s'agissait d'une magie quelconque, d'un instinct animal ou juste d'une illusion, mais alors qu'il le regardait, il se sentait submergé de fierté et d'une émotion brûlante et rageuse envers quiconque essaierait jamais de l'enlever de ses bras. C'était son fils, son héritier, sa chair et son sang.

— Mon fils ! rugit-il doucement.

Les yeux bleus s'ouvrirent pour le regarder avec curiosité et Schwarz lui sourit, le cœur débordant d'un sentiment qu'il pensait tari à tout jamais.

* * *

Ciarán s'éveilla avec le soleil. Il était dans un état lamentable. Ses yeux étaient encore rouges, cernés, fatigués, son visage était mangé par sa barbe de neuf jours et chacun de ses gestes était maladroit et épuisé. Schwarz lui tendit Siegfried et alla s'occuper de faire manger et boire le sorcier. Étrangement, l'enfant ne pleurait presque jamais dans ses bras. Il s'occupa ensuite de préparer leurs montures.

L'enfant installé sur son ventre, allongé dans l'herbe, Ciarán dormait à moitié en chantonnant une chanson dans une langue inconnue. Schwarz s'arrêta un instant, tenant les rênes, pour regarder la poitrine qui se soulevait lentement, la main blanche qui se promenait sur la peau douce, le sourire qui étirait ses lèvres alors qu'il berçait l'enfant. La brise était douce et semblait chanter avec le sorcier, les branchages au-dessus d'eux reprenant la mélodie. Il n'arrivait plus à s'arracher à ce tableau, au visage étranger et barbu, à cet homme à qui il était marié et qu'il lui semblait voir pour la première fois.

Le chant mourut alors que Ciarán glissait dans le sommeil et le sort se rompit, le laissant enfin libre de reprendre ses activités. Il remplit plusieurs outres de la sève blanche d'Ygg et finit de défaire leur camp. Lorsque les

chevaux furent sellés, il alla réveiller le magicien. Il lui reprit Siegfried et le mena jusqu'à Wolke sur laquelle le sorcier grimpa avec difficulté. À l'aide d'un grand linge, Schwarz installa l'enfant contre son torse, nouant le tissu de manière à faire tenir son fils tout en lui laissant les mains libres.

Wolke emboîta le pas à Drang et il leur fit passer le cours d'eau. Une biche blanche les attendait, les menant cette fois d'un pas tranquille qui leur convenait, car Ciarán dormait en chevauchant, son corps tassé sur lui-même, dodelinant de la tête alors que sa jument avançait.

Siegfried se réveilla plusieurs fois, et il le nourrit d'une main, tenant la bride de Drang de l'autre. Lorsque la nuit tomba, la biche les avait menés à une clairière, mais cette fois-ci, alors que Ciarán avait repris leur fils, la bête ne disparut pas. Au lieu de ça, elle s'allongea sur le flanc et le sorcier y déposa l'enfant pour qu'il puisse la téter.

Le lendemain, ce fut une louve blanche qui les guida jusqu'à une nouvelle clairière et servit de nourrice à l'enfant. Ciarán dormait toujours. Mais le soir venu, il était plus éveillé déjà et resta un long moment à contempler leur fils et à jouer avec lui. Il les regarda depuis son côté du feu. Il montait la garde une partie de la nuit, laissant à Tod le soin de veiller sur eux le reste du temps. Heureusement, rien ne vint troubler leur tranquillité.

Au troisième jour, ce fut une ourse blanche qui leur indiqua la route à suivre et nourrit Siegfried. Étrangement, les outres remplies de sève ne désemplissaient pas et continuaient à nourrir leur fils.

— Quand il n'en aura plus besoin, elles se videront seules et le resteront, mais pour l'heure, Ygg ne le laissera pas mourir de faim, lui expliqua le sorcier quand il lui exposa sa surprise.

Ciarán restait réveillé plus longtemps et avait même pris le temps ce soir-là de raser sa barbe, reprenant enfin son visage glabre et habituel.

— Et les animaux ?

Siegfried était contre le flanc de l'ourse, tétant avidement.

— C'est le présent de la nature à notre fils.

Ciarán avait lavé ses cheveux et s'occupait patiemment à les peigner pour leur rendre leur douceur et leur éclat. Le peigne en corne passait délicatement dans la longue chevelure et les mains blanches formaient un contraste des plus saisissants. Il y avait dans ses mouvements encore cette faiblesse, mais à présent que son visage avait repris sa beauté, il semblait y avoir aussi plus de langueur dans ces gestes, quelque chose de plus sensuel qui ne pouvait que trouver un écho dans son sang, dans sa chair.

Siegfried se mit à crier parce qu'il avait fini de manger, réclamant la chaleur des bras de ses parents. Schwarz détourna la tête, gêné. Ciarán reprit leur fils et commença à le bercer pour le faire dormir. Ses cheveux tombaient comme un rideau alors qu'il se penchait au-dessus de l'enfant, ses lèvres égrenant les paroles douces d'une berceuse dans cette langue qu'il ne connaissait pas.

Il était beau, son visage serein, pur, empli d'une douceur presque angélique. Il avait du mal à croire que ce n'était qu'un mensonge, du mal à se rappeler le monstre qui lui avait volé sa vie, son honneur et sa famille alors même qu'il souriait à leur enfant, au fils qu'il lui avait donné.

— Pourquoi n'est-il pas noir ?

Ciarán leva sur lui des yeux étonnés. Siegfried endormi, il avait repris sa tâche, démêlant sa longue chevelure.

— Noir ?

— Il m'appartient, n'est-ce pas mon fils ?

Ciarán eut un rire d'oiseau.

— Il est de ta chair et de ton sang, comme il est de mon sang et de ma chair, Schwarz, mais il ne t'appartient pas plus qu'à moi.

Il baissa le regard et passa un doigt sur la joue rose de son fils posé dans son giron.

— Il ne s'appartient qu'à lui. Nous lui avons donné la vie, mais rien de plus, il est son propre maître, continua-t-il. Peut-être est-ce même nous qui lui appartenons. Regarde-le, ne te sens-tu pas prêt à tout pour lui, pour le protéger, pour le voir grandir, pour regarder ses lèvres s'étirer sur un sourire ?

Il posa son peigne et souleva l'enfant endormi au-dessus de sa tête, laissant la lumière de la lune couler sur lui.

— Cáel, mon fils, sang de mon sang et chair de ma chair.

Il le reprit contre lui et posa ses lèvres contre son front. Schwarz dut tendre l'oreille pour écouter ce qu'il murmura.

— Je donnerais ma vie pour toi, *mo mhac*. Jusqu'aux rives des morts, je viendrais te chercher. Dors en paix, *tachrán*, tes parents veillent sur toi…

Les yeux gris rencontrèrent les siens et il dut détourner le regard, incapable de supporter ce qu'il y lisait, incapable de faire face à ce que lui demandait le sorcier.

Il se racla la gorge.

— Je souhaiterais que notre fils se nomme Siegfried.

Ciarán lui sourit avec cette étrange douceur qui semblait le suivre sans cesse depuis que leur fils était né.

— Alors, il se nommera Siegfried.

— Tout à l'heure, tu l'as appelé autrement…

Il baissa les yeux sur l'enfant, caressant son front avec la légèreté d'une plume.

— Cáel, c'est… ce nom…

Ciarán détourna les yeux.

— C'est le nom d'un guerrier brave et courageux… Un des héros de nos légendes aussi…

— C'est un beau nom.

Le sourire du sorcier, triste et chaud, lui laboura le cœur.

* * *

Ils arrivèrent au soir du quatrième jour. Une colombe blanche les avait guidés jusqu'à l'orée du bois avant de reprendre son envol, et de là, ils avaient gagné la route. À Güstrow, les gens s'étaient écartés sur le passage du sorcier et de son époux, le Chevalier Noir, et ils étaient enfin rendus au château.

— Ciarán !

Aloys s'était élancé vers eux, ses robes volant derrière lui.

— C'est la Reine, elle vient de perdre les eaux !

En un instant, le sorcier parut plus réveillé que pendant les quatre derniers jours.

— Fais apporter mes affaires, Aloys, j'arrive tout de suite !

Le blond repartit immédiatement, courant avec un certain affolement soulagé. Ciarán descendit et donna les rênes de Wolke au premier palefrenier qui accourut. Schwarz détacha Siegfried, le tendit au mage et descendit de cheval à son tour.

— Je dois me rendre auprès de la Reine, lui dit le sorcier, mais le Roi devrait pouvoir procéder à la cérémonie du nom maintenant, en présence de ses vassaux. Je te confie notre fils.

Ciarán embrassa l'enfant avant de le lui rendre et, quand Schwarz l'eut pris, déposa un baiser léger comme la brise sur ses lèvres. À moitié endormi, Siegfried bâillait tranquillement.

— Le roi Adelar est dans le grand hall, Seigneur.

Ali était en train de s'occuper de Drang, le coursier lui soufflant amoureusement dans le cou. Il continua à desseller la monture.

— Tu ne pourras pas vraiment passer tous tes jours à m'éviter, Ali. Regarde-moi, mon ami et laisse-moi l'honneur de te présenter mon fils.

Le Maure se retourna, les traits crispés par la colère, la mâchoire bloquée par le conflit entre la haine et l'obéissance.

— Je ne préférerais pas, Seigneur.

— Et pourtant, je veux que tu le voies, Ali, il est ma chair et mon sang, mon héritier, mon fils.

— Il a été créé par magie, c'est l'enfant d'un sorcier.

Ali avait planté son regard dans le sien, tout son corps était raide et droit comme celui d'un guerrier devant son suzerain.

— Peut-être, mais en ce jour, je te le dis, c'est aussi mon fils et je veux que tu jures de le protéger comme moi-même.

Ils s'affrontèrent un long moment du regard, tous deux campés sur leurs positions, sûrs du bien-fondé de leurs décisions.

Ce fut Siegfried qui décida pour eux en se mettant à crier. Schwarz baissa immédiatement le regard, cherchant des yeux ce qui pouvait provoquer l'inconfort de l'enfant. Sans doute avait-il faim, car il était encore bien chaudement emmitouflé dans sa couverture.

— Donne-moi l'outre qui se trouve dans ma besace.

L'écuyer s'exécuta et son fils cessa de crier, absorbé par la nourriture.

— Il…

Le borgne se racla la gorge, les yeux posés sur l'enfant.

— Il semble fort et vigoureux, Schwarz, ton fils sera un vaillant guerrier.

Il ne put retenir un sourire.

— J'espère que tu as raison, mon ami.

Ali lui répondit par un de ses trop rares sourires.

— Accompagne-moi, Ali, il faut que je présente mon fils à mon suzerain.

Le grand hall avait été préparé pour le dîner et il trouva Adelar près de la cheminée à deviser avec Sieghard. Il était difficile de savoir s'il était préoccupé par l'accouchement de la Reine, son visage ne laissait voir aucune émotion alors qu'il parlait à son beau-frère.

— Te voilà donc, Chevalier Noir.

La voix du Roi résonna dans le hall de pierre, arrêtant les conversations, attirant l’attention sur eux.

— Me revoici, roi Adelar, et je viens te présenter mon premier-né.

— Approche, Schwarz, et montre à cette honorable assemblée de nobles seigneurs l’enfant que ton époux t’a donné.

Il s’avança et démaillota son fils.

— Mon Roi, nobles du Royaume et du Saint-Empire, moi, Schwarz, le Chevalier Noir, chevalier de Mecklembourg, vous présente mon fils Siegfried Cáel von Einsamturm, né de ma chair et de mon sang et du sang et de la chair de mon épouse légitime Ciarán, le Sorcier Gris.

Il leva l’enfant au-dessus de sa tête pour que tous voient qu’il était sans défaut. Adelar tendit les bras et il le lui remit.

— Moi, Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, je reconnais Siegfried Cáel von Einsamturm comme ton fils, Schwarz. Lorsque l’abbé Bertram le lavera du péché originel, je le tiendrai sur les fonts et serai son parrain.

— Que l’on fasse apporter du vin que nous trinquions en l’honneur du Chevalier Noir et de son fils, déclara Sieghard alors que Siegfried Cáel tendait les mains vers l’épée brillante de ce dernier.

-7-

Voilà le calme revenu dans le bon Royaume de Mecklemboug, la petite princesse est née, nos bons héros sont devenus parents et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes… Mais l'histoire ne peut finir là et déjà une nouvelle menace plane sur le Royaume et la félicité de nos héros.

Ciarán se réveilla en sursaut. Il y avait quelqu'un dans la chambre. Son regard se tourna immédiatement vers le berceau, mais Siegfried dormait paisiblement. Schwarz n'était pas là, Adelar l'avait envoyé dans le sud du Royaume régler un problème de brigands aux frontières. Il sentait quelque chose de pesant et de lourd contre sa peau et une odeur puissante et animale. Il se leva, les pieds nus sur le sol froid, et tourna la tête vers l'escalier.

Il la vit de suite, un rayon de lune la transperçait alors qu'elle regardait autour d'elle. Ses cheveux étaient un amoncellement rouge, semblable à la crinière d'un lion, et son corps nu couvert de marques était à peine masqué par les peaux de bêtes jetées les unes sur les autres. De nombreux liens sur lesquels s'entrechoquaient os, dents, pierres et perles retenaient le tout ensemble. Elle le vit et lui sourit de ses lèvres rouges comme le sang.

— Tu as toujours ma baie, mon petit oiseau gris.

Sa voix était à la fois vieille et jeune, douce et aigre, mélodieuse comme le ruisseau, elle crissait en même temps comme le métal contre la pierre.

— Oui, Shani, Sorcière du Bois Rouge.

Ce n'était pas elle, enfin pas physiquement. Son corps était assez transparent pour qu'il voie à travers elle le mur sombre. Il ne connaissait pas d'autre sorcière capable de communiquer ainsi utilisant un esprit d'elle-même.

— Alors, rends-la-moi, Ciarán, car j'ai eu une vision qui te concerne.

Elle tendit sa main couverte des lignes déliées et rouges de ses tatouages. Il alla prendre sur l'étagère le collier auquel ne pendait plus qu'une seule baie, rouge comme le grenat, et la lui rendit.

Son sourire était cruel et plus vieux que le monde, contredisant son corps juvénile aux seins fermes et hauts.

— Ton destin vient à toi, mon petit oiseau gris, un dragon s'est réveillé, et d'ici demain soir, il apportera le feu et la mort sur ta demeure et ta

famille. Je serais toi, je me presserais de réveiller tes apprentis et de me mettre au travail.

Elle passa une main aux doigts glaciaux et à moitié brumeux sur sa joue.

— N'oublie pas que je serais ravie d'échanger mon aide contre tes services, mon petit Ciarán.

Son visage était tout près du sien quand elle commença à s'effilocher, le laissant seul dans sa chambre, la terreur au ventre.

— Oh !

Il se tourna, et elle était penchée au-dessus du berceau.

— Toutes mes félicitations pour ce bel enfant. Un fils, voilà qui doit avoir ravi ta mère.

Elle sourit au nourrisson, puis disparut à nouveau, pour de bon cette fois.

* * *

Le ciel était gris, les nuages emplissaient l'horizon et le temps était lourd d'attente. Ciarán tenta de calmer sa respiration, mais son cœur et son corps s'emballaient seuls face à ce qui allait bientôt se passer. L'oiseau du temps que la Sorcière du Bois Rouge lui avait envoyé avait chanté par deux fois avant de disparaître, et d'un moment à l'autre, le dragon allait apparaître, sortant des nuages de plomb en crachant un torrent de flammes.

Ils n'avaient cessé de travailler toute la journée. La garde s'était occupée des habitants de Güstrow, vieillards, jeunes mères et enfants avaient été évacués vers l'abbaye tandis qu'hommes et femmes valides étaient récupérés pour faire la chaîne jusqu'à la rivière. Aloys, Thorsten et lui-même avaient passé la journée à tenter de protéger et le château et la tour.

Il était plus que probable que le dragon n'attaque pas le château et se contente d'y semer la panique et de mettre le feu à quelques maisons dans la ville. Mais une chose était sûre : il tenterait de démolir la Tour Solitaire et surtout de faire périr son sorcier. Il s'était donc posté au sommet de sa demeure, ses robes, prises par le vent, une tache de couleur dans le ciel couleur plomb. S'il le voyait immédiatement, peut-être le monstre en

oublierait-il de souffler la mort sur le reste de la ville. Il n'y croyait pas vraiment, mais cette idée valait la peine d'être tentée.

Il n'était pas non plus sûr que ce qu'il faisait protégerait vraiment la tour. Il n'avait jamais essayé de faire quelque chose de semblable auparavant, il n'en avait, à dire vrai, pas eu besoin jusqu'alors. Il avait étendu son bouclier de glace et de protection jusqu'à la tour sous ses pieds. C'était une énorme quantité de magie, cela affaiblissait la pellicule transparente qui le protégerait des flammes, mais la tour était sa demeure et, en tant que telle, faisait partie de son essence, ce qui lui permettait de détourner la magie du sort pour l'englober aussi. Heureusement, les quelques objets magiques qui dormaient sur ses étagères lui prêtaient un peu de leur pouvoir pour tenir le bouclier, mais s'il se retrouvait détruit… Soit il mourrait brûlé, soit les pierres se fendraient sous la chaleur et la tour s'écroulerait, l'ensevelissant.

Il secoua la tête comme un cheval s'ébroue, essayant de chasser ces pensées morbides. Sous ses pieds, il sentait la pesante immobilité, la stabilité de sa demeure, et il laissa le calme des murs de pierre le pénétrer. Ard protesta bruyamment contre les mouvements, puis reprit son calme, recroquevillé contre le vent sur son épaule, ses yeux parcourant le ciel à la recherche du dragon.

Au moins était-il plus satisfait de ce qu'ils avaient fait pour le château. Toute la journée, ses apprentis et lui avaient peint les symboles de glace et de protection sur des aunes et des aunes de tissu de toutes les couleurs et de toutes les qualités. Il était à peu près certain qu'il n'y avait plus dans tout le château une seule nappe, un seul drap qui ne soit passé entre leurs mains. Tous les tissus avaient été réquisitionnés, depuis la laine la plus rude utilisée pour faire les capes des gardes et les vêtements des serfs jusqu'aux draps de lin fin dans lequel on coupait les chemises du Roi. Toutes les pièces avaient ensuite été cousues ensemble, et à présent, la toile était tendue sur tous les murs extérieurs du château, depuis le toit jusque sur chaque pan du bâtiment. L'immense tenture avait ensuite été amarrée par des cordes tressées par les mages de façon à ce que même le vent le plus puissant ne puisse faire s'envoler la seule protection qu'aurait le Roi, puisque Adelar avait refusé d'abandonner son château. Heureusement, la Reine, elle, s'était avec ses enfants et Siegfried réfugiée dans l'abbaye sous la protection de Lamprecht lui-même. Cela laissait la garde sans son capitaine et son second, et jamais la capitale n'avait senti aussi durement l'absence de sire

Sieghard, retourné sur les terres de sa famille avec son épouse. Güstrow était sans protection, et c'était le moment que choisissait le dragon pour attaquer…

Il chassa ces pensées. Il lui semblait voir un mouvement dans les ombres des nuages qui n'était pas dû au vent. Ses apprentis étaient auprès du Roi, renforçant de leurs litanies et psalmodies les protections sur le château. Il était seul.

Il était heureux que Schwarz ne soit pas là. Le chevalier aurait voulu se battre, vaincre la bête en combat. Non seulement il n'avait plus ni onguent ni lances empoisonnées, mais en plus le dragon viendrait du ciel. Comment pourraient-ils l'atteindre alors qu'ils n'avaient pas même de baliste pour tenter de le faire choir ? Schwarz aurait voulu combattre et serait mort.

Il ne combattrait pas. Sa magie ne passerait jamais les écailles du monstre et il n'avait ni l'adresse ni la force qu'il fallait pour lancer une javeline droit dans la gorge du monstre. Il n'était, de toute manière, pas un héros de geste. Il se contenterait de le repousser. Il n'était pas sûr que son plan fonctionne, et s'il échouait, il était très probable qu'il en meure, mais il n'avait pas eu le temps de trouver une meilleure idée. Au moins Siegfried et Schwarz étaient-ils en sûreté.

Il raffermit la main qui tenait le grand bâton. Il était vêtu de ses plus belles robes et la grosse pierre rouge enchâssée dans le bois scintillait de mille feux. Le bâton et les robes le gênaient plus qu'autre chose, mais il devait les porter. Aujourd'hui, alors qu'il allait affronter seul le dragon, il avait besoin d'être le plus glorieux possible. Il fallait que chaque garde, chaque femme, chaque serf qui le verrait sente le pouvoir et le croie capable de repousser le monstre, parce que leur croyance renforcerait le peu de magie qu'il avait réussi à appeler en si peu d'heures.

Ciarán le vit avant de l'entendre. Il était apparu au-dessus de la ville, ses ailes couleur vieil or, immenses, portant leur ombre sur des maisons entières.

Il inspira lentement, puis ses mains façonnèrent le sort pour que le vent porte ses mots.

— Dragon, Seigneur des Cieux devenu fou, moi, Ciarán, le Sorcier Gris, fils de Morcant, la Dame Noire, je te défie !

Le message s'envola avec une bourrasque de vent, passant au-dessus des murailles avant d'arriver jusqu'au dragon, attirant son attention. Il cracha le feu sur un groupe de maisons, puis ses ailes puissantes le portèrent

vers lui à une vitesse beaucoup trop rapide pour qu'il puisse faire autre chose que se figer de peur.

Il était immense, plus grand que celui qu'ils avaient combattu dans les marais, ou peut-être n'était-ce que le fait que ses yeux énormes et noirs soient fixés sur lui. La gueule aussi noire que l'enfer s'ouvrit et il commença à réciter. Ce n'était ni un sortilège ni une malédiction, mais il sentait le pouvoir et la magie s'infiltrer dans chaque Mot qu'il prononçait. Certains lui étaient aussi familiers que la paume de sa main, roulant parfaitement hors de sa bouche. Mais de trop nombreux autres lui étaient inconnus, tout au plus avait-il une vague idée de leur sens et leur intonation. Et pourtant il continuait, l'adrénaline qui courait dans son sang l'aidant à la fois à maintenir son sort et à se souvenir des paroles que les trois pierres vertes avaient révélées quand il les avait assemblées.

L'air n'était plus que feu autour de lui et il n'y avait qu'une fine couche de magie entre lui et les flammes, mais il n'y prêtait pas attention, concentré sur les Mots Sacrés, sur le destin tragique de la fille du Dragon. Les flammes s'éteignirent peu à peu, ne trouvant rien à brûler sur la pierre glaciale, et il continua. Il parla de la tour de verre, de la douleur d'une mère et de sa malédiction, il chanta l'amour jeune et pur, le bonheur des premiers jours…

À présent que le feu ne le gênait plus, il put voir que le dragon s'était éloigné après avoir jeté son torrent de feu, il frôlait les nuages en tournant pour revenir sur le château. Il hurla de colère lorsqu'il vit que le mage était toujours debout, mais Ciarán ne se laissa pas déconcentrer. Il cria de sa voix la plus puissante, narrant le désespoir de la séparation, l'attente longue, pleine d'espérance et, finalement, de colère. Il conta alors la trahison, la rage, et quand le dragon vint vers lui une seconde fois, il en arriva à l'appel des dragons.

Il sentit son sang se mettre à chanter lorsqu'il commença à prononcer la phrase, les mots que la fille du Dragon avait employés pour appeler à elle ses parents, son sang. Au fur et à mesure qu'ils s'écoulaient de sa bouche, il sentait le pouvoir s'accumuler et se projeter vers le dragon. Il lui sembla voir les mots comme des fils translucides pénétrer entre les écailles de la bête jusqu'à la nimber de lumière.

Soudain, le géant des cieux cessa de battre des ailes, de respirer, ce fut comme si toute vie s'était retirée de lui. Cela ne dura qu'une seconde et ça

n’arrêta pas sa litanie, mais ça changea tout, et malgré les efforts effrénés de la bête, elle ne réussit pas à éviter de s’écraser contre la tour.

Il sentit le bâtiment trembler sous ses pieds et la terreur le prendre, mais n’arrêta pas pour autant, il décrivit la dévastation et la mort s’abattant sur le royaume du traître, puis le cri de la fille du Dragon, ses larmes et sa tristesse, son désespoir devant ce qui avait été irrémédiablement détruit.

Il entendit le bruit terrible des griffes raclant la pierre et soudain, l’énorme tête du dragon fut devant lui, ses yeux noirs reflétant son image comme un gigantesque miroir d’obsidienne. Il sentit ses mains trembler, mais continua.

Alors il passa à cette désolation totale, à cette peine si ample qu’elle aurait pu avaler le monde tout entier. Il relata les ongles rouges déchirant les vêtements, creusant la chair de sa poitrine, brisant les os jusqu’à enfin arriver au cœur rouge et palpitant, à ce que son père lui avait offert, au Cœur du Dragon.

Le dragon face à lui ouvrit sa gueule et hurla. Un cri presque humain, qui planta des frissons de glace dans son dos. Le même cri que poussèrent tous les dragons lorsque la fille du Dragon s’arracha le cœur et le confia à sa seule descendante, renonçant à son héritage, à son pouvoir, à sa vie pour expier sa colère, sa faute.

L’histoire s’arrêta et les mots moururent dans sa bouche. Le dragon était toujours face à lui, sa gueule plus grande qu’un homme encore entrouverte sur un gémissement. Au moins avait-il cessé son saccage. Sans doute devrait-il essayer de le tuer, prendre la dague à sa ceinture et la faire pénétrer dans son œil jusqu’au cerveau. Sans doute devrait-il essayer de faire quelque chose.

Il ne pouvait pas. Il était figé. Immobilisé par la peur. Qui ne l’aurait pas été face à une créature semblable qui le regardait de si près ? Mais il n’y avait pas que cela. Il sentait une telle… tristesse dans la voix qui geignait, un désespoir si sincère, si humain…

Soudain, une vague de douleur s’abattit sur lui, comme une plaie à vif, manquant de le faire tomber. Il se raccrocha à son bâton, mais la magie qui maintenait sa pellicule de glace s’évapora, le laissant totalement sans défense alors qu’il était incapable de retenir le cri qui s’échappait de sa gorge et de celle d’Ard. Le cri déchira le ciel, épousant celui du dragon qui fit trembler les étoiles.

La douleur reflua enfin, laissant un sentiment insupportable de regret et de vide, comme si tout ce qui était beau et bon en ce monde avait disparu sans crier gare. Il avait du mal à respirer, ses doigts griffant sa poitrine comme s'il pouvait arracher ces sentiments de son cœur.

Et soudain, tout disparut, l'insupportable souffrance, le dragon. Il entendit un grand choc, puis le claquement puissant d'ailes et la bête reprit son envol, filant le plus vite possible au loin.

Il ne tomba pas à genoux, mais il ne passa pas loin, se retenant au bâton. Il emprunta les yeux d'Ard et scruta les cieux un temps infini à la recherche du retour de la bête, mais seuls les nuages volaient encore dans la mer grise. Ses mains tremblaient et il n'arrivait pas à savoir si c'était de peur, de soulagement ou de froid, car un vent glacial s'était levé qui attisait les flammes dans Güstrow.

Il inspira longuement, tentant de rassembler le peu de magie qu'il y avait encore autour, en son familier et en lui. Ce n'était pas un sort facile, mais s'il n'arrêtait pas les vents de souffler jamais l'incendie ne s'éteindrait. Étrangement, cela sembla venir plus facilement que d'habitude, et en quelques minutes, il n'y avait plus un souffle d'air à une lieue à la ronde. Bien sûr, cela signifiait que les vents n'en reviendraient qu'avec plus de force, mais au moins, d'ici là, les maisons ne brûleraient plus.

À présent, il lui restait le plus difficile : redescendre du toit de la tour alors que ses jambes refusaient de lui obéir.

* * *

Schwarz avait un mauvais pressentiment. À dire vrai, cela faisait deux jours que cette sensation d'étouffement le suivait en tous lieux. La veille, il s'était réveillé terrifié avant même l'aube et rien n'avait pu le calmer depuis. Il avait tenté de ne pas écouter cette voix dans sa tête qui lui annonçait un terrible malheur, ce feu froid dans son ventre qui le faisait souffrir, ces cris qui résonnaient dans sa tête. Mais malgré lui, il s'était retrouvé à presser l'allure, à chevaucher comme si le diable était à ses trousses, conduisant les hommes plus durement que jamais, ne s'arrêtant pas là où ils étaient censés passer la nuit, les poussant jusqu'au dernier moment quitte à camper à la merci du vent froid qui commençait à venir du nord.

Les hommes le suivaient sans piper mot. Ils avaient plus ou moins discuté chacun de ses ordres à l'aller, surtout sire Xaver, le vassal du baron Gottschalk von Strelitz. Mais c'était avant qu'il ne les mène à la victoire contre les bandits et surtout qu'il n'en tue presque une vingtaine à lui seul. Même messire Xaver, qui ne supportait pas de devoir obéir à un mercenaire excommunié, avait appris à acquiescer et à le suivre là où il voulait qu'ils passent. Ils n'avaient perdu aucun homme et avaient même ramené le chef des bandits pour que le Roi voie la justice faite. Toutes les dépouilles avaient été laissées sur place, mais il avait ordonné à ses hommes à creuser un fossé assez grand et il avait prévenu le prêtre du village voisin. Si l'homme était vraiment digne de Dieu, il leur donnerait les derniers sacrements et les enterrerait.

Là, ils étaient obligés de faire une pause. Heureusement pour eux, sire Xaver savait se montrer utile et connaissait les environs. Il les avait donc dirigés vers une grosse ferme fortifiée appartenant à un vieux chevalier qui n'avait pour toutes lettres de noblesse qu'une vieille haridelle et un bouclier au fer rouillé, mais qui les avait accueillis le plus généreusement du monde. Le hall de sa demeure n'était même pas assez grand pour y faire rentrer tous les soldats, et à présent, le reste de la compagnie mangeait dans la cour où tous les bancs et coffres de la maison avaient été sortis pour les faire s'asseoir. L'homme, sire Marzell, avait quatorze enfants et une femme qui courait en tous sens pour s'occuper de ces invités inattendus.

— En combien de temps vous pensez rallier Güstrow ?

— Si je continue à les mener ainsi, nous devrions être rentrés demain à la minuit puisque la lune sera pleine et la route de Güstrow dégagée…

— Si vite ! V' zallez tuer les chevaux.

— Ce sont de bonnes bêtes, elles tiendront le coup.

Xaver ne dit rien, mais maugréa dans sa bière. Ali était aussi muet et immobile qu'une statue dans son dos.

— Enfin, je vous comprends. Si c'était ma maison, ma femme et mon fils là-bas, j'chevaucherais plus vite que le diable lui-même.

Marzell s'appuya sur son gros bâton noueux pour se relever, l'homme avait perdu l'usage de sa jambe gauche en se battant pour le roi Hroderich le Sanglant.

— Le diable, père du Loup, emporte tous ces maudits dragons ! continua-t-il avant de cracher à terre.

Ce fut comme si une main glaciale s'était refermée sur son cœur. Il reposa la seule coupe de la maison sur la table.

— Dragons ?

— Combien viendront pour nous détruire ? Heureusement que le Sorcier Gris l'a repoussé, mais il reviendra, et il faudra que tu le tues, Chevalier Noir…

— Il y a un dragon à Güstrow ?

Marzell tourna vers lui une tête de chouette déplumée.

— Par Dieu, père de la connaissance, tu ne savais pas ? Le coursier du Roi est passé il y a quelques heures pour nous dire de rétablir le tocsin et la garde. Un dragon s'est attaqué à Güstrow il y a deux jours. Le Sorcier l'a mis en déroute, mais nul ne sait quand la bête pourra revenir et où.

— Des morts ?

— Pas qu'y m'ait dit. Je croyais que c'était pour ça qu'vous chevauchiez si fort.

— C'était pour cette raison, je ne le savais juste pas encore.

Il ne doutait pas un moment que c'était un message du sorcier, une façon de le faire revenir plus vite, de lui faire comprendre qu'ils avaient besoin de lui.

— Nous ne pouvons repartir tant que les chevaux ne seront pas reposés. Xaver, savez-vous où nous pourrions trouver des montures fraîches ?

L'homme se tourna vers lui.

— Pour une troupe d'une trentaine d'hommes ? Dans le coin ? Il n'y a presque aucun grand château si près du domaine du Roi. Pas vraiment besoin de garder des soldats quand le Roi peut vous en fournir, alors des chevaux… On doit bien trouver quelques canassons chez le vieux Cord von Kambs, et si on arrive à convaincre l'abbé de Karow de nous prêter les chevaux qui sont toujours mis à disposition pour l'Ordre, on devrait avoir ce qu'il faut…

— Qu'il en soit fait ainsi, Xaver, allez mettre les hommes au courant de la situation.

Il voulut se saisir de la coupe. Ses mains tremblaient.

Il était terrifié.

Il n'avait pas peur du dragon, il était terrifié à l'idée de ce qu'il pourrait retrouver en rentrant. Siegfried était si petit, si fragile, Ciarán était le contraire, mais face à un dragon…

Il joignit les mains et ferma les yeux. Il savait bien qu'il en était indigne, mais il pria pour que Dieu protège son fils. Il aurait voulu qu'une main se pose sur sa tête et lui dise que tout irait pour le mieux, qu'il le retrouverait sain et sauf…

Une main se posa sur son épaule.

— Ton fils va bien, Schwarz, le sorcier ne laissera rien lui arriver, tout ira bien.

Il couvrit la main hâlée de la sienne et la serra. Puisse Dieu l'entendre.

* * *

Tout le château marchait sur la pointe des pieds. Comme si le moindre bruit trop lourd pouvait faire revenir la bête, lui indiquer leur présence. Tous levaient les yeux au ciel au moins une fois toutes les heures à la recherche de la trace du monstre. Tout le monde vivait dans la peur. Ciarán ne faisait pas vraiment exception. Il avait renvoyé le dragon, il pensait avoir rompu le lien qui l'unissait à son maître, mais il était incapable de savoir combien de temps il faudrait avant que sa volonté soit à nouveau enchaînée et s'il réussirait à lui refaire parvenir ses mots, ou même si ceux-ci le toucheraient une seconde fois…

Il serra Siegfried contre lui, baisant son front alors que l'enfant tétait paresseusement, serrant la gourde entre ses petits poings. Ce soir, aux environs de la minuit, une autre femelle blanche se présenterait aux portes de la tour pour nourrir le petit, mais pour l'heure, il l'avait emmené dans le grand hall d'où il pouvait surveiller l'assemblée nerveuse et inquiète des vassaux les plus proches de Güstrow et des conseillers. Le Roi était assis sur un fauteuil près de la cheminée et sire Lamprecht avait veillé à ce qu'un siège soit apporté pour le sorcier.

Son fils s'endormit, le bec de l'outre tombant de ses lèvres. Il essuya la bave d'un linge et le percha sur son épaule, lui tapotant le dos pour lui faire recracher les quelques bulles d'air qu'il avait ingérées avec la sève d'Ygg. Autour de lui, on parlait à voix basse de malédiction, de destruction et de l'Ordre. Il se taisait, il ne parlerait que lorsque Schwarz reviendrait, alors il leur expliquerait non seulement ses suspicions, mais surtout ce qu'il avait trouvé dans les pierres vertes. Il posa Siegfried dans le petit berceau qui

avait été apporté à ses côtés et le recouvrit de la blanche couverture de l'Alfe.

— Schwarz sera de retour avant le coucher du soleil ?

— C'est ce qu'a prédit Aloys, Majesté. Et nous n'avons pour l'heure aucune raison de douter de ses prédictions.

Adelar acquiesça. Les soucis creusaient depuis trois jours des lignes graves dans son visage. Il se retournait encore souvent vers son écuyer et semblait surpris de ne pas y trouver Sieghard. Le dragon les avait tous pris par surprise à un moment de claire faiblesse. Il ne doutait pas que de son côté, le chevalier se reprochait de ne pas avoir été auprès de son souverain quand le monstre était arrivé.

À l'extérieur, un corbeau croassa.

Toutes les lumières du grand hall s'éteignirent en même temps, même le feu cessa de brûler, et le peu de lumière déclinante qui passait par les hautes ogives ne suffisait pas à éclairer la salle.

Quand toute lumière revint, aussi soudainement qu'elle était partie, un tapis de brume avait envahi le hall et une grande forme noire se tenait devant le Roi. Une longue cape de plumes noires et brillantes recouvrait la nouvelle venue des pieds à la tête, et sur son visage un masque au long bec noir cachait son identité.

Le sorcier se leva et se mit entre elle et son fils.

Une belle main aussi blanche que la neige pure écarta les plumes et souleva le masque pour révéler un visage aussi pâle que beau et des cheveux du noir le plus sombre.

— Salutations, roi Adelar.

— Dame Noire, c'est un honneur pour moi de te revoir.

Elle n'était pas là. Se fût-elle déplacée qu'une missive aurait été envoyée pour préparer une arrivée grandiose et digne de la seule Dame de l'Île Noire. Non, ce n'était qu'une illusion, un des messagers par qui passaient la voix et la volonté de la Sorcière.

— Mon fils, voilà longtemps que je ne t'avais vu.

— Mes salutations, mère.

Elle tendit la main pour qu'il la baise. Il fit un pas en avant et s'arrêta, s'il mettait genou à terre, elle verrait son fils… Il ne voulait pas qu'elle le voie, qu'elle l'approche. Il était presque sûr qu'elle se fichait d'un autre mâle dans sa lignée, mais elle était imprévisible, indifféremment cruelle…

Il fit un autre pas et prit la main blanche, mais ne s'agenouilla pas, se contentant de la monter à sa bouche.

Le double de sa mère eut un sourire mordant, puis se tourna vers le Roi.

— Je reviens à peine du sud et n'ai su pour le dragon qu'à l'instant. Bien entendu, roi Adelar, je serais, comme toujours, plus qu'heureuse d'aider dans un moment aussi difficile.

— Je te remercie, Dame Noire. Tu as toujours été une alliée de poids. Mais ton fils est déjà à mes côtés, et avec l'aide de son époux, le Chevalier Noir, je ne doute pas qu'ils viendront à nouveau à bout de la bête.

Si la Dame Noire fut vexée par ce refus, elle n'en fit rien paraître.

— Je suis fière de toi, fils, retenir à toi seul la furie d'un seigneur du ciel…

Son visage était aussi inexpressif que le marbre et il n'arrivait pas à savoir si son action lui avait plu ou déplu.

— Ce ne fut qu'un heureux concours de circonstances, ma mère.

— Il faudra me conter ça, mon fils.

Le regard qu'elle lui portait était calculateur et aussi froid que son sourire rouge. Il lui répondit par un sourire aussi faux.

— Quand nous nous reverrons, mère.

Cette fois, il eut droit à l'éclat glacial de ses dents de neige.

— Un petit renard m'a dit que j'étais à présent grand-mère.

— En effet. Ygg a entendu nos prières et nous a accordé un fils.

— Puis-je le voir ?

Il ne voulait pas, il détestait l'idée de la laisser poser les yeux sur Siegfried, mais il ne pouvait pas le lui refuser. Se tournant vers le berceau, il souleva son fils et le prit dans ses bras.

— Mère, voici mon sang et ma chair : Siegfried Cáel von Einsamturm.

Et il écarta la couverture qui l'enveloppait pour lui montrer son visage encore à moitié endormi. L'enfant se frotta les yeux et ouvrit les poings à plusieurs reprises en faisant d'adorables moues de sa bouche rose.

La Dame Noire tendit la main.

— Donne-le-moi.

Il y avait une telle faim dans son regard, dans ses mots, qu'il resserra instinctivement son étreinte. Elle s'en rendit compte et s'avança.

— Ton fils n'a rien à craindre de moi. Il y a si longtemps que je n'ai tenu d'enfant contre mon sein, et pourtant, il me semble que c'était hier que tu es né.

Il se força à la croire et à desserrer le cercle protecteur de ses bras pour lui tendre l'enfant.

Elle le prit et le leva en pleine lumière pour l'examiner. D'un Mot, tous ses langes et ses vêtements tombèrent, révélant la chair pâle de l'enfant.

— Beau et fort. Qu'en feras-tu ?

— J'en ferai ce qu'il voudra être, je ne le forcerai pas.

Elle rapprocha l'enfant de ses lèvres et le serra contre elle, murmurant sur son front.

— Siegfried, mon bel enfant, si tu étais né fille, j'eusse fait de toi une reine, je t'eusse offert le monde…

Il lui sembla voir une expression de tristesse aussi fuyante qu'un mirage sur le visage blanc de la Dame Noire.

— Reprends ton fils, Ciarán, et que ma bénédiction accompagne ta famille.

Elle se tourna vers le Roi, lui faisant l'honneur d'incliner légèrement la tête en sa direction.

— Roi Adelar, je te prie de me laisser me retirer. Si tu as besoin de quelque chose, tu sais comment me contacter.

— Ce fut, comme toujours, un plaisir, Dame Noire, répondit le Roi en inclinant à son tour la tête.

La femme baissa à nouveau le masque puis, tournant le dos à l'assemblée, battit deux fois des ailes avant de prendre son envol au milieu des cris épouvantés. Au fur et à mesure qu'elle traversait le grand hall, sa taille semblait diminuer jusqu'à ce qu'un simple corbeau passe les grandes portes ouvertes avec un sonore croassement d'adieu.

Il serra Siegfried dans ses bras, passant ses mains sur son corps à la recherche de la moindre trace de malédiction, de sort, mais elle n'avait rien fait, elle ne lui avait pas enlevé son fils. Il en tremblait de soulagement. Lamprecht lui tendit les vêtements de l'enfant et il s'empressa de le rhabiller, l'emmaillotant dans quelques mots de protection qu'il murmurait contre sa peau.

— Le Chevalier Noir est en vue !

Tous se levèrent et se tournèrent vers les portes. L'assemblée retint son souffle et ils entendirent clairement le tambour des chevaux et les hennissements fatigués alors que les cavaliers arrivaient au grand galop dans la cour. Tous furent frappés par le pas pressé et cadencé qui résonnait

sur la pierre et enfin le Chevalier Noir entra et un voile de soulagement se déposa sur tous les présents.

Schwarz marchait vite, ne prêtant aucune attention à ceux qui lui ouvraient le chemin. Il s'agenouilla devant son suzerain, tête baissée.

— Mon Roi, je reviens de la frontière sud où j'ai vaincu les bandits qui pillaient la région, leur chef a été ramené pour faire de lui ce que bon te semblera.

— Tu as fait bien vite, Schwarz…

— Un mauvais pressentiment m'a fait hâter le pas, Majesté.

— Alors, relève-toi, Chevalier, tu n'as pas failli à ta tâche et je t'en suis reconnaissant.

Il se releva et enfin son visage se tourna vers son fils. Il tendit les bras et Ciarán le lui donna. Le sorcier vit ses mains trembler alors qu'il le regardait.

— Merci, mon Dieu, l'entendit-il murmurer le visage baissé alors qu'il étreignait son fils.

Schwarz leva ensuite les yeux vers lui et le cloua du regard. Ciarán n'arrivait pas à savoir ce que son époux cherchait exactement, mais ces yeux bleus le firent trembler de la tête aux pieds. Il y vit un feu qui enflamma son sang et son cœur.

— Merci, Ciarán.

Il ne savait pas exactement de quoi le guerrier le remerciait, mais jamais il ne l'avait senti aussi… sincère, humble face à lui.

L'enfant toujours dans les bras, Schwarz alla s'installer derrière le trône alors qu'un chevalier et Ali arrivaient à leur tour. Le chevalier s'agenouilla devant son Roi.

— Roi Adelar, suzerain et seigneur, je suis Xaver von Göhren, vassal du baron Gottschalk von Strelitz. Mon maître m'envoie vous présenter ses hommages et vous remercier d'avoir envoyé votre garde nous porter assistance.

— Je remercie le baron Gottschalk et apprécie sa courtoisie.

— Sire, conformément aux vœux de mon suzerain, je demande à vous prêter allégeance et à entrer dans votre garde.

— Si tel est ton souhait, Xaver von Göhren, alors je l'accepte.

Il se leva et reçut devant l'assemblée les mains et le serment du chevalier.

Ciarán n’y prêta que peu d’attention. Il regardait son fils blotti dans les bras de son père. Il voyait les grandes mains de Schwarz se montrer si légères et délicates dès qu’il s’agissait de l’enfant, les sourires francs et véritables qui ornaient son visage quand il se tournait vers leur fils, le retour de celui qu’il avait été avant… avant qu’il ne tue l’ancien Schwarz, qu’il ne le souille égoïstement.

Il devrait partir. Laisser Schwarz avec son fils et s’en aller le plus loin possible, là où il ne pourrait plus lui faire de mal. Auprès d’Adelar, il mènerait la vie qu’il aurait dû mener, une vie honnête et héroïque. Il élèverait bien leur fils, il le savait, et ce dernier ferait revenir l’ancien Schwarz, effacerait les blessures du passé. Ce serait un noble sacrifice, la chose à faire.

Mais c’était hors de question. Sans compter son devoir envers Adelar, il n’arrivait pas à imaginer une vie sans Siegfried, sans le voir grandir et lui sourire. Quant à Schwarz… il n’avait jamais réussi à échapper à son emprise, au désir égoïste qui le poussait à graviter autour de lui, à l’approcher sans cesse, à rechercher ses caresses, sa chaleur, sa présence.

Il détourna les yeux. Les serfs s’affairaient à préparer les tables pour le repas. Il y avait de nouveau du bruit et des éclats de voix dans le grand hall, l’atmosphère feutrée et pesante avait enfin disparu. Il leur avait suffi de revoir leur héros, celui qui avait pourfendu le dragon pour que leurs peurs régressent, reléguées au loin.

Il le regarda à la dérobée. Il était revenu sain et sauf. Ils allaient repartir pour une quête dangereuse, mais pour l’heure, il était avec lui, c’était tout ce qui comptait.

* * *

Il avait hâte que le repas finisse. Il avait demandé à Ciarán de lui faire préparer un bain et il comptait le temps qui l’en séparait. De ça et du reste…

Il y avait plus d’une semaine qu’il n’avait pas vu son épouse et le désir le tenaillait, fouettant son sang à chaque fois qu’il posait les yeux sur lui, ce dont il n’arrivait pas à s’empêcher. Il lui semblait plus beau, plus doux que dans son souvenir. Plus désirable aussi. Chaque pouce de son corps faisait

remonter en lui mille impressions : le son de ses halètements, le goût de ses baisers, la douceur de sa peau, l'odeur de ses cheveux.

À présent que son cœur était enfin certain que son fils allait bien, son corps, lui, voulait vérifier que le sorcier était tel qu'il l'avait laissé.

Ciarán se leva et il regarda la douce et soyeuse cascade de ses cheveux dans son dos et le profil marmoréen de son visage. Il avait tellement hâte de le contempler à nouveau sans peinture, son visage lavé qu'il était le seul à voir, cette peau qui marquait si facilement.

— Me permettrez-vous, Majesté, de vous distraire ce soir par un conte ?

— Rien ne saurait me faire plus plaisir, Sorcier.

Et Ciarán alla se placer devant la table royale pendant qu'Aloys installait derrière lui le drap blanc qui se dressa soudain comme un mur.

— Souviens-toi, mon fils, souviens-toi. Souviens-toi de la Tour de Verre, de la fille au cœur de Dragon. Souviens-toi de la colère et du repentir. Souviens-toi, mon fils, souviens-toi.

Le silence était tombé sur toute l'assemblée, même Tod et les autres chiens de la salle avaient levé la tête, abandonnant leurs os, les serfs s'étaient arrêtés malgré les coups qui risquaient de tomber sur eux. Il y avait une magie dans ces mots, il le sentait, mais il doutait que ce soit celle de Ciarán. Le sorcier n'avait aucunement besoin d'envoûter son auditoire.

— Il était une fois, une mère qui avait perdu son époux, son amour. Son cœur en avait été brisé et seule la vie de sa fille réussit à la maintenir en vie. Voulant désespérément tenir sa précieuse enfant à l'abri du monde, elle construisit une grande tour de verre où elle éleva l'enfant. La tour était un endroit magique où la petite fille ne manqua de rien. Des esprits jouaient avec elle, la lumière du soleil brillait tous les jours sur sa chambre et tout ce qu'elle pouvait désirer apparaissait devant elle. Mais c'était aussi un endroit solitaire. Jour après jour, la fille du Dragon était enfermée dans cette cage de cristal, et lorsque sa mère était au loin, la tristesse étreignait son cœur.

La silhouette de la tour se dessinait sur le drap blanc au milieu des nuages et des oiseaux.

— Ainsi grandit la princesse, et chaque jour, elle regardait le monde depuis les fenêtres de sa tour, mais elle ne pouvait sortir, et chaque jour, alors que le soleil se reflétait sur les vitres, des oiseaux ivres de liberté se cognaient sur le verre et tombaient les uns après les autres, la faisant pleurer de tristesse. Elle voulait découvrir le monde, vivre sa propre vie. Elle aimait sa mère et comprenait qu'elle avait souffert, mais elle ne pouvait plus rester

enfermée. Alors un jour, elle ouvrit une fenêtre et lança un cri puissant. Des quatre coins du ciel surgirent les dragons. Tous avaient entendu son appel, tous voulaient y répondre. Grâce à eux, elle posa pour la première fois les pieds sur le sol, libre enfin.

La princesse dansait sur l'herbe noire alors que les animaux s'approchaient, sans crainte, la regarder.

— Lorsque sa mère revint à la tour et la trouva dehors, elle la supplia de rentrer, de revenir vivre dans la tour. Son cœur était lacéré par l'angoisse, tout pouvait lui arriver dans le vaste monde, elle pourrait, elle aussi, y mourir et la laisser seule à jamais. Mais la fille du Dragon ne voulut rien entendre, il était temps qu'elle soit libre, qu'elle parcoure le monde. Sa mère pleura, cria, rien n'y fit, elle était décidée. Et ainsi, après avoir embrassé sa pauvre mère, elle partit en promettant de revenir. Désespérée, le cœur à nouveau brisé, la mère se mit à frapper sur le verre de la tour en maudissant sa fille ingrate, lui promettant que le monde ne lui apporterait que malheur et douleur. Le verre se fendit sous les coups, et la tour s'écrasa en une pluie de lames qui sonnaient comme des grelots.

La tour s'effondra.

— D'aucuns disent que la fille du Dragon n'entendit ni la malédiction ni la chute de la tour, car perchée sur les ailes d'un de ses parents, elle était déjà loin. D'autres disent qu'elle les entendit, mais qu'ivre de liberté, son cœur ne s'en émut point. Tous ceux qui entendirent cette histoire pour la première fois sont morts depuis si longtemps, contentons-nous de dire qu'elle voyagea longtemps, très longtemps, parfois seule, parfois en compagnie de ses parents. Elle parcourut le monde, les terres glacées du nord, les déserts du sud, les mers de l'ouest, les villes extraordinaires de l'est. Son cœur semblait ne jamais être rassasié de cette liberté chérie. Jusqu'au jour où, tandis qu'elle dormait sur un matelas de mousse au cœur d'une verte forêt, elle entendit sonner un cor. C'était le fils du roi de ces contrées qui menait la chasse. Intriguée, la fille du Dragon se rapprocha et, aussi insaisissable que la biche au pied léger, regarda passer le cortège. Le prince était beau. Elle avait vu maints royaumes, une infinité de princes, de rois, de ducs, d'empereurs et de pâtres, mais aucun d'eux ne pouvait se comparer à lui. Son cœur fut de suite séduit. Lorsque la compagnie s'arrêta pour se reposer, elle attira le prince loin des siens et se laissa voir.

Dans la forêt, le prince découvrait la sorcière au bain.

— Nul ne sait si elle ne l'aida pas à l'aimer par quelque sort, qui sait de quoi était capable la fille du Dragon. Toujours est-il que le prince tomba éperdument amoureux d'elle. Il la suivit dans la demeure qu'elle avait fait apparaître en un jour au cœur de la forêt et l'aima en oubliant tout le reste. Elle lui donna un fils et une fille, ils se donnèrent bien du bonheur et des rires, et le temps passa. Mais le temps est l'ennemi de tous, et arriva le jour où la mémoire revint au prince, où il se rappela son père aux cheveux blancs, ses obligations et son royaume. Il commença à soupirer et la sorcière, chaque jour plus éprise, voulut savoir ce qui le rendait triste, et au bout d'un temps, il finit par le lui avouer. Il lui dit qu'il convaincrait son père de le laisser l'épouser, qu'il reviendrait la chercher au plus vite. Enfin, il lui parla si bien et avec tant de sentiments et de larmes qu'elle consentit, et ainsi, au matin, il partit avec leur fils. Un enfant d'une beauté telle qu'il ne pourrait qu'attendrir le cœur de son grand-père et le forcer à accepter auprès de lui la mère.

La fille du Dragon, la main de sa fille dans la sienne, disait au revoir à son époux et son fils.

— Le temps passa et mère et fille attendirent. Les rires emplissaient encore la demeure, mais, peu à peu, ils s'éteignirent et le manoir se transforma en prison, l'espoir devint angoisse. Un an s'écoula et du prince toujours pas de nouvelles. Alors la sorcière prit sa fille et partit à la recherche de son amour. Elle marcha longtemps avec l'enfant, mais le soleil était chaud dans le ciel, les champs dorés de blé et les oiseaux gais. Enfin, elles atteignirent la capitale au sommet de laquelle se dressait le château. La fille du Dragon tissa des jonquilles des champs pour faire une robe dorée, arrangea la dentelle des araignées pour orner ses vêtements, jeta les diamants de la rosée dans ses cheveux et para aussi sa fille avant d'entrer dans le palais. Croyant être en présence d'une princesse étrangère, tous s'écartèrent et la laissèrent passer. Une grande agitation régnait au château. Quand elle s'en enquit, on lui répondit que le roi se mariait aujourd'hui. Que lui importait le roi, elle était venue pour son prince…

Sa fille à la main, la sorcière marchait dans les couloirs du château.

— Enfin, elle trouva son amour, seul dans les jardins du château. Elle se jeta dans ses bras, aussi amoureuse qu'au premier jour, mais lui était bien moins enthousiaste. Pendant qu'elle se languissait de lui chaque jour un peu plus, appelant à elle son image pour vaincre l'oubli, lui l'oubliait chaque jour un peu plus jusqu'à ne plus se souvenir ni d'elle ni de sa fille. Le roi,

car à présent que son père était mort, il était roi, devait se marier le jour même avec la fille de son puissant voisin, une damoiselle jeune, belle et docile, issue d'une longue lignée de rois. Il n'avait plus besoin de cette femme étrange et inquiétante dont nul ne savait d'où elle venait. Il lui mentit et lui expliqua que son père allait se marier aujourd'hui et qu'il attendrait donc le lendemain pour lui présenter sa future épouse et leur fille. Il les fit conduire dans une petite chambre où il les enferma et les fit surveiller par ses soldats. Le lendemain, lorsqu'il serait marié, il tuerait la sorcière et garderait sa fille qui était belle et de son sang et qui pouvait lui être utile. La fille du Dragon attendit dans la chambre, mais les prisons n'étaient pas à son goût et elle voulait revoir son fils. Alors elle murmura quelques mots à la porte et celle-ci s'ouvrit seule.

La sorcière se tourna vers sa fille et lui fit signe d'être silencieuse.

— Elle parcourut le château sans être importunée, tous étaient à la noce, la cour, les gardes, les serfs, tous fêtaient dans le vin et la chair les épousailles du roi. Elle parvint jusqu'à la grande salle de banquet et vit son époux assis aux côtés d'une autre femme, sa main dans la sienne, son regard sur elle, son cœur battant pour elle. La jalousie lui laboura le cœur de ses griffes vertes et amères. Elle vit son fils aux côtés de la nouvelle épousée, se laissant caresser et baiser, et elle pleura. Elle pleura encore et encore jusqu'à ce que tout son amour pourrisse et devienne haine. Lorsque le soleil se leva au-dessus des jardins du château où elle s'était réfugiée, elle avait pris sa décision. Elle appela son fils à elle et l'enfant vint, comme endormi. Elle l'embrassa, le caressa, mais ne pleura pas. Elle l'emmena jusqu'aux cuisines et en fit sortir tous les présents.

La sorcière et son fils étaient devant un grand chaudron.

— Faut-il vraiment expliquer ce que son cœur brisé la poussa à faire ? Elle tua son fils, puis le cuisina parfaitement. À ses côtés, sa fille ne cessait de pleurer et de trembler, mais elle ne le remarqua même pas, et quand l'heure de déjeuner vint, elle avait fait le plat le plus appétissant qui fût. Elle se para des plus beaux atours et fit porter derrière elle la tourte jusqu'à la salle où le roi et sa nouvelle épouse allaient banqueter. Son arrivée créa l'admiration, car qui avait jamais vu femme plus belle ou mieux habillée ou senti parfum plus délicieux que celui qui s'échappait du friand. Le roi, lui, devint mortellement pâle, mais la fille du Dragon lui sourit le mieux du monde. Elle lui dit qu'elle allait partir, mais qu'elle voulait lui rendre hommage et le féliciter pour ses noces. Elle lui offrit une cassette remplie

d’or et de bijoux si fins et si brillants que nul n’en avait jamais vu de semblables. Finalement, elle lui présenta la tourte qu’elle avait préparée de ses mains et l’invita à en manger avec elle. Conquis, le roi accepta et, comme elle, mangea sa propre chair et son propre sang, mais là où dans la bouche de la mère, c’était un goût de cendre et de poison, dans celle du père, c’était le meilleur mets qu’il eût jamais dégusté. Il en reprit, et tous à sa cour en voulurent. Elle les regarda manger, les yeux secs. De la tourte, il ne restait plus une miette. Alors la fille du Dragon prononça des mots étranges qui firent frémir tous les présents.

Les dragons envahirent la toile blanche.

— Des quatre coins du ciel vinrent les dragons, tellement de dragons que le ciel en était couvert et qu’un homme eût pu traverser d’un horizon à l’autre en marchant sur leur dos. Tous avaient entendu la rage et la douleur de la fille du Dragon, tous avaient senti sa colère réveiller la leur, tous avaient répondu à son appel, à la voix de celle qui possédait le Cœur du Dragon. Et alors que tout le royaume était plongé dans l’ombre des seigneurs du ciel, elle leur ordonna de tout détruire et de tuer chacun des habitants.

Un dragon ouvrit la gueule et cracha le feu sur un ensemble de maisons.

— Le monde n’était plus que flammes, cris et mort. Seules la fille du Dragon et sa descendante étaient épargnées, et elle contemplait la destruction de ce qui avait été sans une larme. Elle vit celui qu’elle avait aimé mourir dans le feu, elle regarda le château s’écraser autour d’elle jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien du royaume. Alors son regard embrassa la cendre, la terre brûlée, la mort. Et soudain, la douleur s’abattit sur elle. Une douleur comme jamais elle n’en avait senti, une douleur si grande qu’elle en tomba à genoux. Ce qu’elle aimait était mort, tué de ses mains. Elle s’était laissée aller à la haine et avait détruit tout bonheur possible, le sien et celui de tous ceux qui vivaient dans le royaume.

Le visage renversé, à genoux, la femme criait, et dans le ciel les dragons volaient en cercle comme d’immenses vautours.

— Alors, ses mains commencèrent à arracher ses vêtements de brume et d’illusion, ses ongles griffèrent sa peau jusqu’au sang entre ses deux seins et pénétrèrent la chair comme des lames, ses doigts s’insinuèrent dans la plaie et en écartèrent les bords pour révéler les côtes et le Cœur du Dragon qui y battait. Les mains autrefois blanches brisèrent une à une les côtes et attrapèrent l’organe rouge et palpitant. La fille du Dragon arracha son cœur

et la douleur cessa enfin, la paix revint. Elle se tourna alors vers sa fille. « Pardonne-moi. Ici s'arrête ma vie. Je t'abandonne, toi, seul amour qui me reste sur cette terre dévastée. Voici mon héritage, enfant, le Cœur du Dragon et une montagne de cendres, voilà la seule chose que je te lègue. À présent, va, ma fille, et pardonne à ta mère sa folie. » Elle l'embrassa une dernière fois, lui tendit le cœur et périt.

Les dragons disparurent tous, sauf un, qui regarda l'enfant aux pieds de sa mère morte.

— L'enfant partit, recueillie par un dragon qui la mena jusqu'au cœur d'un volcan, là elle grandit, gardienne du Cœur, là elle aima, là elle eut des enfants qui partirent parcourir le monde, et l'on dit que là repose le Cœur du Dragon et que si l'un de ceux qui portent le sang du dragon s'en empare, il pourra communiquer avec les seigneurs du ciel…

Le silence tomba comme le drap et la vie reprit, les serfs se précipitèrent en cuisine ou à la table, les chiens se remirent à manger, les nobles à parler. Mais Schwarz ne pouvait quitter des yeux le sorcier ou oublier cette étrange histoire, la vision de cette femme arrachant son cœur pour ne plus jamais ressentir la douleur de la culpabilité…

— Sire Schwarz, Sa Majesté souhaiterait vous parler après le repas.

Le nouvel écuyer d'Adelar, un gamin d'à peine seize ans nommé Ewan, se penchait vers lui.

— Je suis à ses ordres.

Son bain s'éloignait de plus en plus, et il doutait que le Roi le convoque pour parler d'autre chose que du dragon. Ciarán ne rejoignit pas sa place, il partit coucher Siegfried jusqu'à la minuit quand une autre créature de la forêt viendrait le nourrir. Il finit donc le repas à discuter avec sire Lamprecht de la frontière et des bandits beaucoup trop bien habillés et trop batailleurs et organisés qu'ils y avaient trouvés. Dès qu'il le put, il alla retrouver le Roi dans son bureau.

— Assieds-toi, Schwarz.

Le Roi semblait ne pas avoir dormi depuis une semaine. Dans son dos, l'écuyer, Ewan, tentait de se tenir aussi droit et digne que possible, mais l'ombre de Sieghard planait encore sur le château et il semblait si jeune et frêle derrière son souverain.

— Merci, mon Roi.

— Parle-moi des bandits.

— Ce ne sont pas des bandits, ils étaient payés par quelqu'un, sans aucun doute saurons-nous bientôt qui, mais leur équipement, leur façon de se battre, tout sonnait faux.

Le Roi fronça les sourcils, encore un nouveau souci à ajouter à leurs ennuis.

— Alors, nous veillerons à ce que le prisonnier parle. Ah, Ciarán !

Il invita son sorcier à s'asseoir.

— À présent que le Chevalier Noir, ton époux, est là, je t'écoute, Sorcier, que proposes-tu pour nous débarrasser de ce nouveau dragon.

— Majesté… pourrais-je… il y a une question qui me hante.

Adelar le regarda, surpris.

— Mais bien sûr, Schwarz.

— Comment as-tu repoussé le dragon ?

Il s'était tourné vers son épouse.

— Les pierres vertes, les deux que tu m'as offertes et celle de Gudrun, elles forment une sculpture au dos de laquelle un texte a été écrit dans la Langue Sacrée. Le texte raconte l'histoire de la fille du Dragon telle que je l'ai narrée.

— Et ?

Il voyait mal ce qu'une légende, aussi jolie et dérangeante soit-elle, pouvait apporter contre un dragon.

— Un dragon est venu pour la deuxième fois attaquer Mecklembourg. Il est venu après la naissance de la princesse Liesa, il a patiemment attendu que tu sois dans le sud, il a craché le feu sur quelques maisons, mais son but était la Tour Solitaire… Le dragon était contrôlé. Je me suis dit que peut-être je réussirais à rompre le sort qui le lie à son maître. Alors je lui ai récité la geste de la fille du Dragon dans la Langue Sacrée.

— Comment savais-tu que les mots l'arrêteraient ?

— Je ne le savais pas.

— Et s'ils ne l'avaient pas arrêté ?

— Ils l'ont arrêté, ce n'est pas là le plus important.

Une main glacée serra son cœur, il imagina Ciarán, seul face au dragon, criant pour se faire entendre alors qu'un seul coup d'aile, les crocs géants, les griffes énormes suffisaient pour tuer en un instant…S'il l'avait perdu…

Sa main tremblait et il n'arrivait pas à l'arrêter.

— L'important est que quelqu'un contrôlait le dragon, et pour le moment, son contrôle a été brisé. Quelqu'un qui avait intérêt à ce que

périsse le Sorcier Gris, quelqu'un qui avait attendu la naissance d'une princesse avant de faire descendre le dragon sur le Royaume, quelqu'un qui savait qu'un dragon ne pouvait être vaincu sans magie, quelqu'un qui savait qu'à partir du moment où le Chevalier Noir périrait face à la bête, il n'y aurait plus qu'une solution : appeler l'Ordre pour terrasser le dragon…

Le silence s'abattit comme une vague sur la pièce.

— Impossible !

Il bondit de son siège, soudain brûlant.

Ce ne pouvait être… l'Ordre ne pouvait… C'était impossible ! Injurieux ! Blasphématoire ! Impossible !

On lui prit le bras. Le sorcier s'était levé aussi, et son visage était empli de colère.

— Ouvre les yeux, Schwarz, ils auraient tué ton fils si la Sorcière du Bois Rouge ne m'avait prévenu ! Ils ont détruit ta vie sans la moindre compassion chrétienne. Ils contrôlent les dragons. Ils le font depuis plusieurs siècles.

— Non !

Il attrapa le blasphémateur par les bras.

— Non ! Tu mens !

Il serra, sentant les os si fragiles en dessous.

— Ils t'ont tout volé, ils t'ont rejeté, comment peux-tu encore les croire ?

— Parce que sinon Elsa sera morte pour rien, toutes ces années, toute cette douleur aura été vaine ! Ils ne mentent pas et tu es la cause de tous mes maux…

Mais la force quittait ses mains. Il était si facile de voir la logique derrière ces mots, ces actions, la course contre le Chevalier Blanc pour arriver le premier devant le dragon…

Il lâcha Ciarán et se laissa tomber sur le siège.

— Comment peuvent-ils contrôler les dragons ? demanda le Roi.

— Morgenstern, l'Étoile du Matin, la larme que pleura la Mère des Dragons, elle possède le pouvoir de contrôler les dragons.

— Et tu penses qu'ils l'ont, Sorcier ?

— J'en suis certain, Majesté. En plein milieu du conte, le dragon cessa de voler, comme si on avait coupé les fils d'une marionnette, et plus tard, lorsque je contais la mort de la fille du Dragon, il poussa un cri semblable à celui d'un homme, non d'une bête. Les anciens textes ont toujours

considéré les dragons comme des créatures sages, les tziganes disent que les dragons de nos régions sont devenus fous à attaquer ainsi les humains et à se laisser tuer par eux. L'Ordre contrôle le Saint-Empire parce qu'il est le seul à pouvoir repousser les dragons. Il morcelle les royaumes qui lui résistent en envoyant un Chevalier Blanc pourfendre le dragon pour ensuite épouser la princesse et s'emparer de la moitié des terres…

— Si Schwarz tue ce dragon, il en viendra un autre, puis un autre, jusqu'à ce que Schwarz meure ou que mon peuple se révolte contre moi pour ne pas avoir fait appel à l'Ordre pour régler le problème.

— En effet. Il faut prendre le mal à la racine, répondit le sorcier.

— Faire la guerre à l'Ordre ?

Le Roi semblait se demander si son conseiller était devenu fou.

— Non, Seigneur, les priver du contrôle qu'ils exercent, retrouver le Cœur du Dragon pour pouvoir arrêter le pouvoir de Morgenstern, il faut combattre le feu par le feu.

— C'est un conte !

— Celui de Morgenstern l'est aussi, et pourtant, l'Étoile du Matin est en leur possession.

— Sais-tu au moins où chercher, Ciarán ? Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Les pierres qui relatent l'histoire sont faites d'un étrange jade que je n'avais jamais vu auparavant, mais le roi des Gnomes saura d'où elles proviennent, mais je ne doute pas qu'elles viennent du volcan où repose le Cœur du Dragon. Là, il y aura des épreuves, de nombreuses épreuves, car le Cœur du Dragon mérite des sacrifices. Mais une fois que nous l'aurons, nous pourrons parler au dragon, le convaincre de partir là où l'Étoile du Matin ne pourrait plus le contrôler, lui demander de nous aider…

— Seigneur, Ciarán, combien de temps tout cela prendra-t-il ? Comment nous défendrons-nous si le dragon revenait ?

— La Sorcière du Bois Rouge est une prophétesse, je lui ai demandé une ultime faveur, la prochaine attaque aura lieu dans treize jours, au coucher du soleil.

— Et comment feras-tu tout le chemin jusqu'au volcan ?

— Si nous chevauchons assez vite, nous devrions atteindre les grottes de Demmin en un jour, de là les Gnomes nous laisseront aller jusqu'au Palais sous la Roche et de là nous montreront le chemin jusqu'au volcan.

Nous serons de retour à temps. La princesse Dörthe n’est pas encore enceinte, mais elle hériterait du trône, l’Ordre n’a aucun intérêt à vous tuer.

— Et mes gens, n’ont-ils aucun intérêt à massacrer des innocents pour que je me décide à faire appel à eux ?

Ciarán posa un genou à terre devant le souverain.

— Nous serons rentrés avant, mon Roi, je vous en fais la promesse.

Pour la première fois, il vit Adelar abattu, seul, soudainement fragile.

— Ne devrais-je pas renoncer ? C’est mon orgueil qui est la cause de tout ça. Si j’avais plié l’échine et accepté d’appeler un Chevalier Blanc…

— Ils continueront, ils tueront et terroriseront jusqu’à ce que tous les dragons soient morts. Est-ce là ce que vous voulez, Majesté ?

— Non.

Il soupira.

— Schwarz.

Le chevalier glissa à genoux aux côtés de son épouse.

— Pour te servir, mon Roi.

— Tu partiras avec Ciarán et tu le ramèneras sain et sauf. Je veillerai sur mon filleul, mais par le Ciel, revenez victorieux.

* * *

Ils marchèrent jusqu’à la tour en silence. Le futur pesait sur leurs épaules et il ne s’était toujours pas lavé. L’idée le fit rire. Un rire explosif et qu’il ne réussissait plus à arrêter, forçant Ciarán à se retourner vers lui, à la porte, une expression surprise sur le visage. Il allait partir à nouveau en quête, tout ce qu’il croyait bon s’était avéré corrompu, le destin du Royaume reposait sur le sorcier, et il était préoccupé par sa propre puanteur… c’était tellement ridicule, tellement bon de rire dans la brise parfumée, lourde de l’odeur des fleurs qui étalaient leur dernière corolle.

Il attrapa Ciarán et l’embrassa en souriant. Qu’importait demain, ce soir, ils étaient en vie et ensemble, demain il réfléchirait, demain il reconstruirait sa vie. Pour l’heure, il voulait se plonger dans un bain, se faire laver par ces mains pleines de cicatrices qui savaient se montrer si douces, l’amener dans sa couche et l’y faire pleurer de plaisir en le prenant, puis s’occuper de son fils avant de s’endormir entre les bras de son épouse.

Le jetant sur son épaule, il lui fit franchir le seuil de la demeure. La pièce n'étant éclairée que par une seule lampe et vide, il subodora que les apprentis et Ali étaient déjà couchés, tant mieux. Il déposa son fardeau estomaqué sur la table et l'embrassa à nouveau.

— Déshabille-toi et viens te baigner avec moi.

Il lui laissa le temps de se débarrasser de ses innombrables vêtements et autres colifichets et remit de l'eau chaude dans le bac avant de se dévêtir prestement et de rentrer dans le bain. Dieu que c'était bon ! Il plongea la tête sous l'eau. Quand il essuya ses yeux, Ciarán était nu, mais hors du bain et visiblement embarrassé, sur la peau blanche commençait à serpenter du rose jusque sur la marque qu'Ygg avait laissée sur sa peau.

— Viens.

Il prit sa main et le tira vers lui, le forçant à pénétrer dans l'eau.

— Assieds-toi.

Le sorcier lui obéit, s'installant le plus loin de lui, ce qui n'empêchait pas leurs genoux de se toucher. Il avait relevé ses cheveux en une très grosse couronne au-dessus de sa tête pour leur éviter de se mouiller.

— Lave-toi.

Il lui obéit encore, effaçant la peinture avec des gestes mécaniques, mais non dénués de grâce. Schwarz bougea ses pieds, écartant les jambes pour les placer contre les fesses du sorcier. Ce dernier fit un bond, comme une biche entendant soudainement le cri du loup.

— Viens. Lave-moi, Ciarán.

Schwarz le vit déglutir et regarda fleurir les roses sur ses joues, mais le sorcier se porta quand même vers l'avant, le savon à la main, agenouillé entre ses cuisses ouvertes, se jetant volontairement dans son piège. Le guerrier leva les bras pour les lui tendre, regarda les mains délicates passer sur sa peau, sentit son parfum quand son épouse se pencha vers lui pour lui savonner le torse. Il le contempla, à genoux alors qu'il lui lavait les pieds, des gouttes d'eau brillant sur sa nuque si blanche. Son corps répondait à la chaleur de son corps, à la douceur de ses mains, au souffle parfumé de sa bouche. Le chevalier surprit les regards jetés sur son anatomie, la façon dont ces mains se faisaient plus lentes, plus caressantes, dont les yeux gris semblaient se voiler tandis que les dents blanches mordillaient sa lèvre.

Schwarz l'attrapa par la taille.

— Embrasse-moi.

Et Ciarán le fit, son corps s'allongeant sur le sien, chaud, frais, lourd et léger à la fois. Sa bouche était une grotte brûlante dans laquelle il l'entraînait, sa langue une tentation qui s'offrait pour mieux se refuser. Schwarz referma ses bras sur son corps, ses mains sur ses fesses et le pressa contre lui. Il le sentait durcir contre son sexe dans une délicieuse friction. Les mains de Ciarán se perdaient derrière sa nuque, jouant avec ses cheveux, le poussant vers lui, caressant son visage comme s'il voulait le graver à jamais dans sa mémoire.

Et Schwarz avait failli le perdre. Ciarán était passé si près de la mort. Il aurait pu ne jamais le revoir…

Ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau et le guerrier le serra contre lui, grognant dans sa bouche à cette seule pensée.

Il pouvait le perdre demain. Cette quête était une folie, ils courtisaient le danger, cette nuit était peut-être la dernière qu'il passerait avec lui.

Il le repoussa, plongeant son regard dans celui à présent troublé du sorcier.

— J'ai envie de toi.

Sa voix était à peine plus qu'un murmure, mais il était sûr que Ciarán l'avait entendu : au hoquet de sa respiration, à la façon dont il avait frémi contre lui.

— Je veux te prendre dans notre lit.

Les yeux gris étaient à moitié fermés et sa gorge avait la plus belle des courbures alors que le sorcier tentait de réprimer un gémissement.

— Oui.

Ce fut tout ce qu'il dit, tout ce dont Schwarz avait besoin. Le chevalier le repoussa et le regarda se remettre debout avec difficulté, son sexe lourd de désir soudain à la portée de ses mains, de ses lèvres, d'une envie nouvelle à laquelle il ne céda pas. Le sorcier s'essuya et lui tendit le drap puis, passant une tunique et ramassant ses robes, disparut dans l'escalier.

Il se sécha et jeta ses vêtements dans le bain, ils étaient trop sales, une nuit dans l'eau ne leur ferait pas de mal. Il allait souffler la dernière lampe quand son œil aperçut quelque chose, le pot d'onguent dont se servait Ciarán les matins qui suivaient leur… copulation.

S'il le prenait cette nuit, il ne pourrait chevaucher demain sans difficulté… Et ils devaient se hâter…

Il serra les dents. Il voulait s'enfouir à l'intérieur de lui, le faire hurler de plaisir, le sentir se contracter contre lui, le posséder entièrement…

C’était injuste ! Il était plus que possible que ce soit leur dernière nuit, pourquoi ne pourrait-il pas…

Bien sûr qu’il pouvait !

Sa main se referma sur le pot d’onguent. Il ne s’était jamais senti aussi stupide, il y avait un moyen de faire en sorte que Ciarán n’en souffre pas…

Il monta les marches quatre à quatre et trouva son épouse… Ciarán, penché au-dessus du berceau. Ses cheveux à nouveau lâchés cachaient son visage derrière un rideau de soie noire, mais il les écarta, révélant un sourire attendri. Schwarz posa l’onguent sur le lit et l’enlaça par-derrière, se surprenant à embrasser sa nuque avec une douceur qu’il ne se connaissait pas.

— Viens, lui souffla-t-il et il le tira vers la couche.

Ciarán se laissa faire, se retournant pour l’embrasser et se laisser tomber sur le lit, offert, la tunique dévoilant ses longues jambes blanches et la forme dure et érigée de son sexe sous le tissu. Il avait l’impression de le voir pour la première fois. Ses mains tremblaient légèrement alors qu’il lui enlevait sa tunique et sa voix eut quelques hésitations.

— Tourne-toi et mets-toi à genoux.

Il ne le regarda pas faire, ouvrant le pot pour tremper ses doigts dans l’onguent comme il avait pris l’habitude de le faire. Il le pénétra ensuite et un frisson parcourut le sorcier qui tourna la tête vers lui.

— Qu’est-ce que…

— Shh… souffla-t-il en embrassant son dos pendant que ses doigts étalaient l’onguent sur les parois brûlantes et étroites.

Ciarán enfonça la tête entre ses bras et soupira. Il continua à bouger, puis se retira pour remettre plus de crème. Lorsqu’il le pénétra à nouveau, il vit les hanches du sorcier venir à sa rencontre, chercher ce contact. Il continua ainsi, déposant des baisers sur sa colonne, huilant le passage, appréciant les halètements doux et le mouvement ondoyant de ses hanches. Puis il glissa en tentant d’atteindre son épaule et ses doigts s’enfoncèrent plus profondément, faisant pousser un gémissement et frissonner tout le corps de son amant. Il recommença et vit le dos blanc trembler alors que Ciarán tentait de retenir son cri.

Il le tortura, fasciné par les réactions de son corps, par les sanglots qui soulevaient sa poitrine, par ces hanches qui tentaient de le retenir, de le guider, par les contractions contre ses doigts alors qu’il le caressait.

— Schwarz, je t’en prie… supplia-t-il, tournant la tête vers lui.

Ses yeux étaient emplis de larmes, sa voix de désir. Il était d'une beauté irréelle. Il était sien. Pour cette nuit et toutes celles qui suivraient. Il ne le perdrait pas, ils reviendraient vainqueurs et il peindrait encore cette expression de douleur et de plaisir sur son visage.

Il prit soin de s'enduire d'onguent et plongea en lui.

Le cri qu'il poussa était celui d'un animal, lent, grave, terrible, un cri comme il n'en avait jamais entendu. Autour de lui, il le sentait trembler, se contracter, s'adapter, l'attirer alors qu'un râle s'échappait de sa bouche, vite rejoint par un sanglot.

— S'il te plaît, bouge.

Il obéit immédiatement, suivi par le mouvement de ces hanches avides. Le dos pâle de Ciarán dessinait une lune blanche, courbée, tirée en arrière par le plaisir qu'il ressentait si profondément qu'il n'arrivait pas à en étouffer les cris. Il semblait comme possédé, son corps bougeant contre le sien d'une manière animale, lui imposant un rythme brusque et rapide là où il voulait être lent et doux.

— Ne t'arrête pas, je t'en supplie ne t'arrête pas…

Alors il continua, se jetant sur lui comme un affamé, refermant sa main autour de son sexe pour le sentir se contracter encore plus, gémir plus fort, ruer contre lui en bredouillant des mots qui ne voulaient rien dire.

Il le sentit se resserrer de plus en plus vite, de plus en plus fort, et, dans sa main, le sexe tremblait sous le coup du plaisir. Il enfonça ses dents dans la chair blanche, le marquant avant de plonger pour un dernier assaut qui les emporta tous les deux.

Ils vivraient. Il refusait de le laisser lui échapper.

-8-

Une nouvelle quête pour retrouver un mystérieux et légendaire trésor et mettre fin à cette avalanche de dragons, voilà qui remet notre sorcier et notre chevalier sur les routes.

Ils avaient chevauché plus vite encore que le vent. Jamais encore, il n'avait vu des chevaux aller si vite et sur une si longue distance. Avant l'aube, quand ils avaient sorti leurs montures des écuries, Ciarán s'était penché pour leur chuchoter quelques mots à l'oreille et depuis, ils n'avaient à peine fait qu'une pause et déjà les grottes de Demmin étaient en vue.

— Les chevaux devront rester ici, déclara Ciarán en descendant de selle.

— Ici ?

Il n'y avait rien, juste ces grottes sombres et une vieille forêt aux arbres noueux et humides, aucune habitation.

— Les Gnomes se chargeront de veiller sur eux.

Le soleil se couchait alors qu'ils s'occupaient des pauvres bêtes épuisées. Lorsqu'ils eurent fini, Ciarán alluma une torche et, entrant dans une des grottes, frappa sur une cloche de fer, la plus ouvragée qu'il eût jamais vue. Il ressortit dans le crépuscule, tendant le poing pour qu'Ard se pose.

— Pourrais-tu le prendre et lui mettre son capuchon ? Il vaut mieux pour lui qu'il ne voie pas, nous allons passer un certain temps sous terre.

— Ne vaut-il pas mieux le laisser là ?

— Ni lui ni moi ne pouvons bien vivre séparés, et nous risquons de nous rendre très loin, mieux vaut l'emmener avec nous. Prends-le.

Le familier sauta avec aisance et confiance sur son bras. Le plus délicatement du monde, Schwarz rapprocha la main du faucon qui le regardait de ses yeux noirs et perçants. Lorsqu'il lui présenta le capuchon, le rapace se contenta de lui tendre la tête avec grâce, le laissant l'aveugler.

Ciarán lui sourit avant de retourner vers la grotte dont sortaient à présent d'étranges créatures. Ils n'étaient pas plus hauts que la moitié d'un homme adulte, mais aussi larges que lui. Leur peau était d'une couleur sombre et cuivrée comme une brique trop longtemps exposée au feu. Ils s'avancèrent. La nuit était tombée et il faisait trop sombre pour distinguer leurs visages.

— Salutations à vous, sages Gnomes des profondeurs. Je suis Ciarán, le Sorcier Gris, et voici mon époux, Schwarz, le Chevalier Noir.

Le sorcier s'inclina plus bas encore qu'il ne le faisait devant le Roi, et il se retrouva, lui aussi, à courber l'échine.

— Nous demandons une audience avec le Sage entre les Sages, le roi Gefangensonne.

— Salutations à vous, Sorcier et Chevalier, nous sommes Eisenvogel et Kristallblume, gardiens de ces portes et des labyrinthes du dessous, et comme il a toujours été, nous vous invitons à entrer et à emprunter la voie de lumière jusqu'au Palais sous la Roche. Nous garderons vos montures, les nourrirons et les protégerons des animaux sauvages jusqu'à ce que vous reveniez.

— Nous vous remercions, sages Kristallblume et Eisenvogel, et parlerons avec bienveillance de votre générosité à votre roi.

Il s'inclina à nouveau et Schwarz l'imita. Le sorcier jeta leurs deux besaces sur son épaule et reprit sa torche avant d'entrer dans la grotte. Il le suivit. Ils n'avaient pas fait vingt pas que déjà les murs paraissaient se refermer autour d'eux, plus noirs encore que la nuit. L'air était pesant et lourd, portant une odeur étrange de métal et d'humidité. Il pressa le pas, se rapprochant de Ciarán et de la lumière, contemplant le sol inégal et en pente. Le sorcier ne semblait pas même ressentir le moindre inconfort, sans doute avait-il déjà emprunté ces chemins sous la terre.

Il ne s'y sentait pas à son aise, le plafond au-dessus de sa tête pesait de toute sa noirceur et pouvait descendre à tout moment ou s'écrouler sur eux. Il avait l'impression que déjà le tunnel se faisait plus petit et qu'il était forcé de se baisser. Comment pourraient-ils trouver de l'air pour respirer dans ces profondeurs ? Comment retrouveraient-ils leur chemin ? Il était persuadé qu'il pouvait entendre les grondements de la terre qui bougeait sous leurs pieds.

La main de Ciarán se saisit de la sienne et les parois de pierre parurent reculer. Il se redressa et reprit une marche plus rapide.

Ils continuèrent à descendre jusqu'à sortir du tunnel pour arriver dans un passage qui n'avait rien de naturel. Une grande arche de pierre taillée et sculptée ouvrait sur un couloir d'une régularité parfaite et éclairé d'une étrange lumière. Ciarán déposa la torche dans un anneau accroché à la pierre et la flamme s'éteignit immédiatement les laissant dans cette

pénombre, illuminés seulement par des lignes dans les murs au-delà de l'arche qui dessinaient des symboles sinueux et incompréhensibles.

Devant eux, le couloir semblait s'étendre jusqu'à l'infini, baigné dans une lumière diffuse, vert et bleuâtre, qui faisait briller les pierres de mille éclats comme de minuscules étoiles. Ciarán s'arrêta sur le seuil et lui tendit la main.

— Quoi qu'il advienne, ne me lâche pas ou tu errerais à jamais, perdu dans ce labyrinthe.

Les serres du faucon s'étaient fermement refermées sur son bras. Schwarz lui prit la main et ils avancèrent dans le couloir. Il sentit immédiatement la magie, elle était là comme une multitude de voiles autour de lui, devant lui, le caressant, l'empêchant de passer, distordant tout autour de lui : les lumières et les murs soudain devenus brisés, les sons de leurs pas qui se multipliaient avant de disparaître puis de reprendre plus fort, comme une mélodie tronquée. Des odeurs qu'il n'aurait pas dû sentir les assaillaient tout à coup avant de s'enfuir aussi vite : herbe coupée, pluie, algues laissées à sécher par la marée, soufre. La magie frôlait sa peau, ses mains, son visage, se glissait entre ses vêtements pour descendre le long de son dos. Elle était froide, brûlante, poisseuse, rêche, coupante, douce. Il avait beau fermer la bouche, il la sentait emplie d'un goût amer, puis sucré, acide, salé. C'était trop, trop de sensations, de formes, de goûts, de stimuli. Mais il continuait à avancer, à mettre un pied devant l'autre, à vivre parce que la main du sorcier le tirait en avant, le faisait passer d'une sensation à l'autre sans lui laisser le temps de réfléchir, de se sentir mal, de s'arrêter.

Il tenta de fixer son regard sur lui, sur ses cheveux noirs retenus en une tresse, sur sa joue blanche sur laquelle les lignes lumineuses jetaient des reflets étranges. Il se força à ne plus penser qu'à Ciarán, à se concentrer sur lui, à oublier les illusions qui le harcelaient sans cesse, encore et encore, l'une après l'autre, dans une éternité d'errance.

Il lui semblait qu'ils marchaient au ralenti, que le temps ne passait pas autour d'eux. Il lui était impossible de savoir quelle distance ils avaient parcourue, par où ils étaient passés, si les portes qu'il avait entraperçues étaient seulement réelles…

Il lui fallut un moment pour se rendre compte que tout s'était arrêté, qu'ils s'étaient arrêtés. Il avait suivi les mouvements de Ciarán si longtemps, levant le pied quand il le faisait, que lorsqu'il avait cessé de bouger, il l'avait imité sans même y penser. Ils n'étaient plus dans le couloir

étrange, un regard en arrière l'en assura. Le couloir se trouvait derrière eux, de l'autre côté d'une autre arche de pierre sculptée d'innombrables motifs sinueux. La lumière blessa ses yeux tant elle était forte. On se fût cru en une belle journée de mai. D'étranges globes laiteux contenant des soleils miniatures étaient placés à intervalles réguliers dans l'immense nef qu'ils empruntaient. Il leva les yeux, mais fut incapable de déterminer où finissait enfin l'air et où recommençait la roche. Autour d'eux, des murs couverts de mosaïques colorées et de plantes au vert feuillage s'élançaient vers les cieux, et devant eux, des colonnes sveltes, délicates, sculptées et ajourées peuplaient l'espace comme une forêt de pierre de toutes les couleurs. Ils firent quelques pas et distinguèrent au bout de la nef une place immense dont on ne voyait pas les bords, sur leur droite une fontaine riante faisait couler une eau cristalline et ondoyer des nénuphars.

— Bienvenue au Palais sous la Roche.

L'endroit était incroyable. S'il n'y avait eu les tresses délicates d'or et de cuivre qui retenaient les boules de lumière laiteuse, il n'aurait eu aucun moyen de savoir qu'ils étaient sous la terre. Les plantes, la luminosité, tout ressemblait à ce qu'il avait laissé à la surface. En infiniment plus beau et plus travaillé. La moindre des dalles était élégamment décorée dans des couleurs vives et resplendissantes, aucun mur n'était laissé brut. Lorsqu'on s'approchait, on voyait que la pierre la plus éloignée était recouverte de minuscules sculptures invisibles de loin, mais qui la rendaient unique. Des bancs mariant le fer et la pierre étaient disséminés un peu partout au milieu des innombrables fontaines et des arbres qui poussaient aussi gracieusement que sous le plus beau des soleils. Des parterres de fleurs égayaient la vue et sur les branches des arbres, des oiseaux chantaient de leur plus douce voix.

Devant eux, accessible par une multitude de ponts aux arcs délicats qui enjambaient le lac d'eau pure, se tenait le palais proprement dit, une immense structure ronde comme un dôme et qui semblait être plus constituée d'air que de pierre, ajourée comme la plus fine des dentelles et recouverte de mosaïques d'or, d'argent et de pierres brillantes.

Autour d'eux, une multitude de Gnomes allaient tranquillement, sortant ou entrant dans les autres tunnels, larges et hauts comme des nefs, qui donnaient sur la place, flânant ou marchant rapidement, discutant, s'asseyant sur les bancs, lisant sous la caresse douce de la lumière. Ils ne paraissaient pas surpris par la présence des étrangers, même si quelques-uns les regardaient plus fixement que les autres.

Ciarán se remit en marche, et Schwarz se rendit compte qu'il tenait toujours sa main dans la sienne. Il la lâcha, gêné soudain par cette proximité et l'envie qu'il avait de la lui reprendre. Il suivit le sorcier à travers la place, au-dessus d'un pont sous lequel nageaient des poissons aussi colorés que les mosaïques les entourant, et jusqu'à l'une des nombreuses entrées du palais.

Ils entrèrent sans être arrêtés, aucun garde ne surveillait les portes, et même si tous les Gnomes qu'ils avaient croisés étaient vêtus de métal, il doutait que les créations ouvragées aient pour but de les défendre contre de quelconques assaillants.

La salle dans laquelle ils arrivèrent était immense et en son centre, jalonné de multiples arches, se trouvait un deuxième dôme, tellement grand qu'ils ne pouvaient en voir qu'une partie. Cette fois, les lumières avaient été incrustées dans la pierre même et se reflétaient sur les marbres veinés de toutes les couleurs qui couvraient les sols et ceux, habilement sculptés, qui décoraient aussi chaque mur. Des plantes tombant en lianes vertes, en fleurs rouges, en feuilles nacrées depuis le dôme brisaient la froideur de la pierre. Des oiseaux aux plumes éclatantes et à la voix criarde volaient sous les hauts plafonds.

Ciarán s'arrêta pour demander où se trouvait le roi Gefangensonne à un Gnome qui s'adonnait à la contemplation des oiseaux, posé tranquillement sur un banc, alors que ses mains semblaient sculpter seules un délicat morceau de pierre rouge. Le Gnome lui parla d'une voix claire et aiguë et Schwarz fut forcé de se demander si ce n'était pas une femme Gnome, mais rien dans ses traits, son apparence ou ses vêtements et accessoires ne la différenciait des autres de sa race. La Gnome, en était-ce seulement une, lui répondit qu'ils trouveraient Sa Majesté au centre du palais où il se devait d'être à cette heure-ci.

Ils passèrent donc une nouvelle arche finement décorée et entrèrent dans le nouveau dôme, cette fois entièrement recouvert de mosaïques et s'élevant au-dessus de fontaines dont l'eau s'échappait par de nombreux canaux, serpentant autour d'eux. La chaleur ici était bien plus forte et des poissons aux nageoires fines comme des voiles passaient avec langueur d'un bassin à l'autre dans un ballet hypnotisant. Ils continuèrent. Les salles succédèrent aux salles, chacune plus incroyable que la précédente. Enfin, ils atteignirent le centre du palais.

Cette fois-ci, ce n'était pas un dôme, mais une sphère dans laquelle ils arrivèrent. Au-dessus d'eux, des marbres blancs reflétaient la lumière bleue

qui venait de sous leurs pieds. Des passerelles fines et légères menaient jusqu'au trône et laissaient découvrir le miracle de verre qui donnait directement sur le lac dont les profondeurs colorées étaient illuminées par des globes de lumière qui flottaient dans l'eau, permettant de voir chaque poisson qui passait paresseusement près des vitres, chaque corail qui frémissait et rougeoyait, chaque anémone berçant sa corolle colorée dans les courants.

Ils traversèrent les délicats arcs de pierre et arrivèrent sur l'esplanade où trônait le roi. La pierre paraissait ne reposer sur rien et sous eux, il n'y avait que le vide et le cristal fragile qui tenait en respect les eaux du lac. La place était assez grande pour que les courtisans puissent discuter entre eux à leur aise.

— Je te salue, roi Gefangensonne, Sage entre les Sages, maître du Palais sous la Roche.

Ciarán fit une nouvelle fois une révérence d'une profondeur extrême et Schwarz se sentit obligé de l'imiter tout en prenant garde à ne pas déranger trop Ard qui somnolait avec confiance sur son bras.

— Je te salue, Ciarán, Sorcier Gris.

— Voici mon époux, Schwarz, le Chevalier Noir.

— Le tueur de dragon. Bienvenue au Palais sous la Roche.

Il se releva quand le sorcier le fit et regarda enfin le roi. Il ressemblait à tous les autres Gnomes, rouge de peau, la chevelure blanche, sans la moindre barbe. Comme tous, il ne portait que du métal, mais là s'arrêtait la similitude. Le moindre collier qui parait le souverain valait la rançon d'un roi. Et c'était sans mentionner le pectoral, les épaulières et la couronne qui ceignait ses cheveux dont les tresses étaient fermées par encore d'autres chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Mais le plus impressionnant était son sceptre dans lequel un soleil miniature paraissait avoir été enfermé.

— Que puis-je pour toi, fils de Morcant aux plumes noires ?

— Je cherche ton savoir, Sage entre les Sages.

— Si tu es prêt à en payer le prix, alors tu l'obtiendras.

Ciarán sortit de sa besace les pierres vertes et les présenta au Gnome.

— Je souhaite connaître la provenance de ces pierres et obtenir le droit de passage jusqu'au volcan qui se trouve là où elles ont été extraites.

Le Gnome eut un sourire amusé en prenant ce qu'il lui tendait.

— Je peux te dire d'où viennent ces pierres, Sorcier, mais es-tu vraiment sûr qu'il y ait un volcan à proximité ?

— Je suis prêt à prendre le risque.

— Alors, donne-moi mon paiement, fils de la Dame Noire.

Ciarán sortit alors un simple sachet qu'il tendit au souverain. Ce dernier en vida le contenu dans sa main et le regarda avec le plus grand intérêt. Mais ce n'étaient pas des diamants ou des perles, seulement de brunes graines.

— Ce sont des tournelunes. J'en ai recueilli les semences moi-même.

— Moi, Gefangensonne, maître du Palais sous la Roche, je juge ce paiement digne de l'information que je te donne, Sorcier Gris. Ces pierres viennent des monts du Dragon qui se trouvent par-delà les mers.

— Je te remercie, Sage entre les Sages. Pour payer le prix du passage, laisse-moi te porter des nouvelles de la surface.

D'autres Gnomes apparurent soudainement pour leur porter des chaises faites de métal plus travaillé encore que le bois et recouvertes de coussins brodés de fils d'or et d'argent. Ils prirent place côte à côte et des serviteurs arrivèrent portant des plateaux émaillés de couleurs vives et presque débordants de mets. Des aiguières de cristal vinrent ensuite pour emplir des coupes de verre cerclées d'or et ornées de pierres. Ciarán mangea une bouchée et but une gorgée pour ne pas vexer leur hôte, puis commença à conter tout ce qui était arrivé à Mecklembourg depuis la fin du tournoi.

La voix du sorcier était basse et cadencée, et très vite, Schwarz cessa de l'écouter. Il promena son regard sur l'assemblée qui l'écoutait dans un silence religieux. Il remarqua alors que lorsqu'ils ne bougeaient pas, les Gnomes étaient aussi immobiles que des statues, aucun souffle ne semblait agiter leur poitrine, rien ne remuait, ni leurs vêtements ni même leurs yeux. On eût dit des gargouilles figées dans la pierre.

Des gargouilles vêtues de la plus riche manière. L'or, l'argent, l'acier, le cuivre, les pierres précieuses rivalisaient de chatoiement, ornant chaque membre, chaque mèche des cheveux blancs, savamment travaillés. Il était facile de voir que c'était là que Wulfgar avait tout appris, l'homme était un maître en son art, mais comparé à certains plastrons qui ornaient l'assistance… Comment rivaliser avec des créatures qui vivaient sûrement plusieurs fois la vie d'un homme ?

Il reprit un des fruits, mûr à point, parfumé, qui était présenté sur le plateau mis devant eux.

Il se sentait… étrange… étranger. Partout où se posait son regard, il voyait des merveilles comme jamais il n'en avait vu, mais il n'arrivait pas à

les apprécier, car partout où se posait son regard, il voyait les Gnomes, et il ne pouvait s'empêcher de se sentir cerné, en sous-nombre.

Il se rapprocha légèrement de Ciarán, laissant sa cuisse presser contre la sienne. Le sorcier ne montrait aucune peur, son visage figé dans une expression calme et paisible, ses mains blanches paisiblement posées. Il le regarda raconter jusqu'aux plus insipides nouvelles que les habitants des grottes souterraines écoutaient, absorbés.

— Je te remercie, Sorcier Gris, ton passage et celui de ton époux a été payé. Une chambre a été préparée pour vous. Lorsque la lune laissera sa place au soleil, Schwertlied vous conduira jusqu'à la voie de lumière.

— Nous te remercions de ta courtoisie et ton hospitalité, roi du Palais sous la Roche.

* * *

Les cris perçants et incessants avaient enfin cessé. Ils avaient quitté la voûte des arbres et laissé derrière eux les animaux étranges et poilus qui volaient de branche en branche au-dessus de leurs têtes. Devant eux, la terre était couverte de fougères vertes et brillantes. La chaleur moite collait à leur peau. De l'autre côté de la forêt, par là où ils étaient arrivés, au pied des monts, étincelait l'eau bleue et cristalline de la plus belle mer qu'il eût jamais vue.

Tout ici était différent, mais Ciarán ne semblait pas même y prêter attention. Ard, lui, avait accueilli sa libération avec plaisir, prenant son envol dans un cri joyeux. Il tournait en ce moment même sur les courants chauds au-dessus de leurs têtes, chassant des oiseaux au ramage chatoyant.

Un soleil de plomb frappait, plus chaud que le plus brûlant des mois d'août. La chaleur était étouffante et Schwarz ne rêvait que de se débarrasser de sa noire tunique. Il s'était contenté de la délacer, laissant l'encolure bâiller largement. Il avait du mal à comprendre comment le sorcier devant lui pouvait avancer avec un tel calme, alors que plusieurs couches de vêtements protégeaient sa pâleur, mais devaient aussi le faire cuire.

Ils marchaient depuis deux bonnes heures déjà, et le sommet se dressait toujours, lointain, au-dessus d'eux. Il n'avait aucune idée d'où ils allaient, mais Ciarán, lui, semblait le savoir, suivant un chemin visible pour lui seul.

Il n’y avait aucun signe d’habitation, pas un seul feu, pas une seule trace de pas, pas une voile ne brisait la surface lisse de la mer. Ils étaient seuls au monde. Précédemment, entouré par le vert émeraude de la canopée, il avait vu des fruits colorés au parfum envoûtant qui pendaient à portée de main ; les animaux qu’ils avaient croisés s’étaient montrés curieux, mais pas effrayés. S’il n’y avait eu la silhouette menaçante des monts du Dragon, il aurait cru avoir foulé le jardin d’Eden.

Ils marchèrent encore longtemps avant de trouver une faille dans la roche qui leur révéla l’entrée d’un nouveau tunnel. L’intérieur de la grotte était éclairé par quelques trouées de lumière qui faisaient briller les pierres vertes tapissant les parois. Ciarán alluma une torche accrochée à un anneau et toute la salle prit vie, l’énorme frise sculptée qui courait sur le mur jetant des éclats et des ombres changeants.

Les yeux du sorcier s’ouvrirent démesurément alors qu’il prenait la torche pour la rapprocher des parois. Une multitude de personnages se succédaient sur le mur, portant d’étranges robes, faisant des actions qu’il ne comprenait pas, entourés de créatures fantastiques. Les doigts blancs de Ciarán passèrent avec émerveillement et respect sur les sculptures.

— Ce sont… Impossible…

Il se précipita vers l’autre côté de la salle où un autre boyau s’enfonçait dans les ténèbres. Là, il n’y avait qu’un dragon et une grande femme, suivis par une autre et un enfant au visage effacé.

La poitrine de Ciarán se soulevait avec force.

— La descendance de la fille du Dragon…

Il avança d’un nouveau pas, éclairant de nouveaux personnages, puis d’autres et encore d’autres qui semblaient se multiplier à l’infini sur les parois. Ses yeux parcouraient l’espace, écarquillés, comme s’il venait de découvrir un trésor inestimable. Un sourire fleurit sur ses lèvres, répandant du rose sur ses joues, alors que ses doigts caressaient amoureusement les fines sculptures.

Il retira ses doigts soudain, comme brûlé, et se retourna, baissant la torche.

— Je me suis laissé emporter, excuse-moi, il nous faut partir et continuer au plus vite.

Il dut se presser pour le rattraper alors qu’il passait dans le couloir sombre et étroit. Ils avancèrent un long moment, le chemin difficile et rocailleux, traître à plusieurs endroits. Enfin, une nouvelle torche apparut,

qui prit feu quand ils arrivèrent près d'elle, illuminant le couloir et leur révélant qu'une porte se tenait devant eux. Une porte qu'on aurait dit faite de perles et de pierres scintillantes posées les unes contre les autres. Au-dessus du linteau, un symbole de pierre verte avait été enchâssé dans le marbre.

— Trahison ?

Schwarz lança un regard inquiet et légèrement surpris au magicien.

— C'est le Mot Sacré de la trahison, la rupture de serment.

Voilà qui ne lui disait rien qui vaille. Il posa la main sur son épée et s'avança vers son épouse.

— Qu'attendons-nous ?

Ciarán sembla reprendre ses esprits et poussa la porte.

Sa main traversa ce qui était effectivement un lourd rideau de perles, de pierres et de morceaux de corail qui s'entrechoquaient. Il le poussa sur le côté, passa la torche devant lui et avança. La main toujours posée sur sa fidèle arme, Schwarz le suivit.

La lumière était bleuâtre, mouvante, parfois aveuglante. La cascade des pierres et des perles résonnait partout dans la salle emplie de gigantesques miroirs plus parfaits que le plus précieux des argents polis. De longues volutes de fumée serpentaient juste au-dessus du sol. Il se tourna vers le sorcier.

Il avait disparu.

Il se retourna. La porte aussi s'était évaporée, des miroirs lui renvoyaient à présent son image. Jamais il n'avait vu aussi grands ou aussi nombreux miroirs où se reflétait son corps à l'infini. Il n'avait pas de torche et dans les jeux de lumière étranges et changeants, il ne parvenait pas à retrouver son chemin. Il posa la main sur le verre glacial, mais il était aussi réel que son propre corps. Il ferma le poing, l'enveloppa de sa tunique et l'abattit sur la glace. Elle se brisa, révélant un mur derrière, mais rien d'autre, la pierre toujours aussi réelle que son épée.

Il ne servait à rien de rester là sans rien faire, il trouverait bien une sortie, et si c'était là une épreuve, il en triompherait et retrouverait Ciarán.

Hélas pour lui, les mille reflets dessinaient mille routes différentes et mille pièges qui rendaient sa tâche plus difficile, plus traître, alors qu'il lui semblait tourner en rond, incapable de se rendre compte s'il avait même réellement avancé. Il réfléchit, se concentra pour se rappeler le chemin qu'il prenait, mais il ne savait pas même de quel côté il pouvait aller. Peut-être la

pièce n’avait-elle aucune sortie, peut-être resterait-il ici enfermé pour toujours. Il leva les yeux vers le plafond si bas. Les miroirs agrandissaient l’espace, le faisant se répéter indéfiniment, mais il ne pouvait s’empêcher de les sentir trop près, trop petits pour sa taille, prêts à se refermer sur lui.

Il ferma les yeux et inspira à fond.

Il sortirait de là. Il ne resterait pas ici coincé avec ces images de lui-même, enterré sous une montagne.

Il continua à avancer pendant une multitude d’éternités entrelacées les unes dans les autres. Il perdit le sens du temps. La lumière était erratique, changeante, mais finalement toujours la même, incapable de lui donner une idée du mouvement du soleil de l’autre côté de la pierre. Les couloirs de miroirs qu’il empruntait ressemblaient aux précédents, et il lui semblait que ses pas le ramenaient toujours au même endroit. Il essaya de briser les miroirs pour marquer son chemin, mais ils se reformaient aussitôt, s’amusant à lui renvoyer à nouveau son image.

À un moment, il n’aurait su dire quand, les miroirs se fatiguèrent de renvoyer son image. Ils se figèrent tous sur sa dernière apparition. Entouré par une horde de lui-même, la tête commença à lui tourner, mais il persévéra. Qu’aurait-il pu faire d’autre ?

Un mouvement attira son attention. Il tourna la tête dans cette direction et pressa le pas. Le morceau de vêtement qui disparaissait derrière encore un autre miroir était d’une couleur sombre dans la pénombre. Il se mit à courir. À chaque fois, il arrivait trop tard et Ciarán, dont il apercevait la silhouette et la longue tresse, disparaissait derrière encore un autre angle. Cette fois-ci, les miroirs étaient blancs, ne reflétant plus rien que les lumières bleues, l’aveuglant plusieurs fois. Il ne pensa même pas à l’appeler, seul le bruit de ses pas et de sa respiration rebondissait sur les miroirs alors qu’il le poursuivait encore et encore.

Enfin, il le rattrapa, sa main se posant sur son bras gelé pour le faire se retourner.

Le visage du sorcier était si beau. C’était comme s’il le voyait pour la première fois.

— Schwarz.

Sa voix était comme une fontaine d’eau fraîche et pure.

— Te voilà, mon bien-aimé.

Sa main glaciale et douce remonta le long de son bras nu jusqu’à son épaule. Il regarda la langue rose passer sur ces lèvres rouges et ses mains se

refermèrent sur sa taille, le poussant contre lui. Par tous les saints, il était tellement froid. Mais il n'y pensa plus quand la bouche de grenat se posa contre la sienne. Il s'évertua à le réchauffer, envahissant sa bouche, caressant sa langue, mordillant ses lèvres. Comme toujours, cette faim dévorante montait en lui, l'incitant à enfoncer les doigts dans ses flancs glacés, à promener ses ongles sur le tissu à la froideur hivernale.

D'abord, il ne sentit rien. Juste le mouvement du bras du sorcier. Puis la douleur le foudroya et il sentit le sang envahir sa bouche.

Il baissa les yeux sur la main blanche tenant la dague ensanglantée qui ressortait lentement de son cœur.

— Voyons, mon époux, ce n'est pas la peine d'avoir une expression aussi choquée.

La voix du magicien était rieuse et mélodieuse.

— Est-ce que par hasard tu croyais que j'avais pour toi de l'affection ? Des sentiments ?

Son rire cascada comme des grelots d'argent.

— Tu m'as bien servi, tu as tué le dragon, tu m'as donné un fils. Je n'ai plus besoin de toi.

Ses jambes ne le portaient plus et il tomba à genoux, les mains crispées sur sa poitrine, tentant de retenir le flot de sang qui quittait son corps.

— Regarde-toi, Chevalier Noir, qui pourrait avoir besoin de toi ? Que peux-tu m'apporter de plus ? Rien.

Il ne sentait plus ses membres, et cette fois, il s'écroula de tout son long, le visage contre la pierre alors que le froid glacial remplaçait le sang chaud qui s'écoulait hors de lui.

— Tu ne m'es rien, Schwarz.

Le pied du sorcier, délicat, blanc neige, passa sous son menton et souleva sa tête.

— Tu aurais dû me tuer quand tu en avais l'occasion.

Et il laissa sa tête s'écraser et rebondir sur le sol en riant.

Incapable de bouger, le guerrier regarda les pieds nus et blancs s'éloigner.

Il allait mourir.

Ciarán l'avait trahi…

Non !

Non, ça ne se passerait pas ainsi !

Il l'emporterait aussi dans la mort !

La rage l’envahissait, lui prêtant des forces, le poussant à avancer, à ramper, à se relever, à le poursuivre en boitant, une main toujours pressée contre la blessure, l’autre portant son épée.

Les miroirs renvoyaient l’image du sorcier, les couloirs retentissaient de son rire. Plusieurs fois, il crut l’atteindre, abattit son épée, mais ne brisa que du verre, démultipliant l’image moqueuse du mage, faisant hurler son rire, alimentant la fièvre haineuse qui lui faisait enfoncer ses ongles dans sa propre chair au niveau de son cœur.

Il avançait sans vraiment voir, marchant inlassablement, poussé par la colère, par le sang rouge de la trahison qui avait séché sur ses mains, par la douleur qui fouaillait son cœur. Les rangées de miroirs perdirent leur éclat, puis s’effacèrent pour lui permettre d’avancer jusqu’à la porte rouge de flammes et de sang qui le fit sortir du labyrinthe.

Ses yeux furent un moment éblouis par la lumière intense qui régnait dans la nouvelle salle. Lorsque enfin il réussit à voir à nouveau, il le trouva à ses côtés. Il ne laissa même pas son regard fouiller la pièce à la recherche de menaces. Il ne le regarda pas vraiment non plus. Il se contenta de se jeter sur lui de toute la force de sa haine, de sa rage, de sa peine.

* * *

Ciarán faillit ne pas l’esquiver. Heureusement pour lui, son pied glissa sur une pierre et la ligne tranchante de la lame le rata alors qu’il se retrouvait à terre, le chevalier sur lui en un moment, l’épée à la main, les yeux fous. Il était brûlant contre lui, chaud de la haine qui embrasait ses yeux. Cette fois-ci, il prononça le Mot Sacré et l’immobilisa, l’arme presque posée sur son cou.

Il défit ses doigts et lui retira l’épée d’une main tremblante.

Il fallait qu’il le raisonne. Il ne pouvait laisser le sort agir bien longtemps sans risque pour la santé de Schwarz et la sienne. Mais les yeux qui roulaient dans leurs orbites étaient toujours furieux.

Le corps du guerrier le clouait à terre.

Tremblant, il posa une main sur sa joue et son front contre le sien.

— Ce n’était pas réel. Quoi qu’il se soit passé dans ce labyrinthe bleu, ce n’était pas réel…

C’était faux, bien sûr. Lorsqu’il s’était retrouvé séparé de Schwarz, c’étaient les pires craintes de Ciarán qui avaient pris forme dans les miroirs où son âme s’était reflétée. C’étaient ses peurs qui avaient pris l’apparence de Schwarz. Les mots que le double du chevalier avait eus avaient lacéré son cœur plus profondément que son épée et, quand l’image de son époux l’avait enfin transpercé, il avait accepté la douleur et la punition avec gratitude.

Mais l’heure n’était plus aux lamentations et à la douleur de la culpabilité. Il ne savait pas combien de temps ils avaient erré dans le labyrinthe et encore moins combien d’autres épreuves ils devraient affronter avant d’atteindre le Cœur du Dragon. Il fallait que Schwarz reprenne ses esprits.

Son regard se fit plus dur et il le plongea dans les yeux toujours rageurs du guerrier. Ses doigts se crispèrent dans ses cheveux et il parla de sa voix la plus sèche.

— Regarde-moi. Je suis réel. Et j’ai besoin de toi pour trouver le Cœur du Dragon. Pour sauver le Royaume et notre fils.

Les yeux bleus avaient cessé de rouler en tous sens, mais il n’était pas certain que le chevalier le croie.

— Il faut que tu me croies, Schwarz.

Il relâcha le sort, laissa tomber sa tête en arrière sur le sol, attendant les coups. Il sentit lorsque Schwarz reprit possession de son corps, le poids s’allégeant. Il sentit aussi les mains qui se posèrent sur ses épaules, les écrasant avec force.

— Ne refais plus jamais ça !

La voix du guerrier était gutturale, son visage était crispé et la force de son regard le clouait au sol.

— Ne m’immobilise plus jamais ! Tu m’entends, jamais !

Schwarz tremblait de rage et montrait les crocs comme un chien effrayé jusqu’à en devenir violent.

— J’ai fait ce qu’il fallait pour que tu ne me tues pas, je ne peux rien te promettre si tu essaies à nouveau.

Il avait fait en sorte de parler le plus calmement possible, de ne pas remuer, de rester passif et inoffensif.

Le sorcier le regarda fermer les yeux et inspirer longtemps, le corps tendu, avant que ses mains ne lâchent ses épaules et qu’il ne se relève, le laissant là sur le sol.

Ciarán se laissa aller à reprendre sa respiration. Il sentait ses mains trembler légèrement, mais il ne pouvait pas rester ici plus longtemps, il leur fallait continuer.

Il eut du mal à se remettre debout. Sa tunique s'était déchirée en plusieurs endroits, et il était à peu près sûr qu'il avait écorché son coude en glissant. Il grimaça en tendant ses muscles froissés. Schwarz avait récupéré son épée et l'avait remise au fourreau, contemplant la pièce d'un œil sérieux.

Une fois de plus, ils se trouvaient devant un labyrinthe, mais cette fois-ci, des torches illuminaient la pièce dont les murs avaient été tapissés de mosaïques rouge et jaune et d'éclats de miroirs. Des flammes et des oiseaux de feu fantasmatiques parcouraient les parois des couloirs. Et les flambeaux lançaient des ombres mouvantes dans le miroitement des carreaux.

Schwarz ne jeta pas un regard en arrière et avança dans le couloir. Il se hâta derrière lui, se demandant au-devant de quelle épreuve ils allaient. Mais pour l'heure, leurs pas résonnaient paisiblement. Autour d'eux le silence était lourd d'attente, les murs mêmes retenant leur souffle. Mais au moins, avec tant de lumière et des espaces aussi amples, il leur était facile de se rappeler le chemin qu'ils avaient emprunté.

Hélas, ils ne semblaient pas plus avancer qu'avant, les tournants succédaient aux tournants et les couloirs aux couloirs. Le silence entre eux était lourd, furieux et coupant. Il n'y avait d'autres bruits que leurs pas et la respiration de Schwarz plus rapide et essoufflée à chaque foulée. Il voyait les muscles des épaules du mercenaire se raidir, des spasmes faire se contracter ses mains alors que sa façon de marcher devenait plus bruyante, plus affirmée, plus tendue.

Il ne dit rien, fit semblant de ne pas remarquer la peur qui marquait le corps du guerrier. Il détourna les yeux. Et vit la dalle s'enfoncer sous le pied de Schwarz.

Un bruit terrible, terrifiant fit trembler les murs et glaça Ciarán d'effroi. Il connaissait ce cri, l'avait entendu déjà deux fois, deux fois de trop. Il sentit tous les cheveux sur sa nuque se dresser et il réagit immédiatement, instinctivement.

— À terre ! hurla-t-il en se jetant sur Schwarz.

Il ne regarda pas le torrent de flammes au-dessus d'eux, mais en sentit la chaleur sur son dos.

Lorsque enfin la dernière parcelle de cendre retomba sur eux, ils se relevèrent. Le verre et les mosaïques du couloir avaient éclaté ou fondu, et cette fois-ci, c'était lui qui ne pouvait retenir ses tremblements. Le visage de Schwarz était froid et stoïque.

— Des pièges. Les couloirs doivent en être pleins. Marche derrière moi et mets tes pas dans les miens.

Il lui obéit, mais trois secondes ne s'étaient pas écoulées que le plafond commença à s'écrouler au-dessus d'eux, sans raison apparente, sans dalle, sans corde qu'ils auraient brisée.

— Cours ! dit le chevalier en s'emparant de sa main.

Bien vite, de nouvelles flammes s'ajoutèrent aux morceaux de pierre qui s'effondraient, puis le sol se mit à trembler sous leurs pieds, mais ils couraient toujours, Schwarz serrant sa main comme dans un étau, le tirant toujours derrière lui, le forçant à oublier la peur et à se concentrer sur la course, sur cette fuite en avant qui était la seule possibilité qu'ils avaient de survivre.

Il ne sut combien de temps ils coururent, ses poumons étaient en feu et ses joues le brûlaient, mais pas uniquement à cause des flammes. Il sentait comme des aiguilles qui s'enfonçaient dans ses pieds et ses jambes, mais il continuait, tiré par la volonté sans faille de son époux, incapable de s'arrêter même pour une seconde. Dès qu'il le sentait faiblir, Schwarz pressait sa main et lui ordonnait de continuer. Et il lui obéissait comme un cheval bien dressé mené à la guerre.

L'infinité des murs rougis, brillants, dorés et aveuglants finit par être avalée par l'obscurité la plus totale.

***

Il n'y avait pas une once de lumière. Schwarz n'entendait que leurs respirations essoufflées qui rebondissaient sur les murs qu'il ne pouvait voir, mais sentait tout autour de lui, écrasants, immenses, épais.

— Tu es brûlé ?

La voix de Ciarán était haletante et rauque de la fumée qui avait quand même réussi à infiltrer leurs poumons.

— Pour l'heure, je n'en sais rien.

Il sentait le danger battre encore dans ses veines et noyer toutes les faiblesses.

Il entendit le sorcier fouiller dans sa besace, puis une lumière bleutée perça très faiblement les ténèbres.

— Laisse-moi…

La toux empêcha Ciarán de finir sa phrase et fit vaciller la lumière.

— Laisse-moi regarder, se reprit-il.

Il tint la pierre pendant que le sorcier examinait ses bras nus.

Il sentait les mains chaudes parcourir ses bras. Son contact aurait dû le dégoûter, lui rendre cette rage rouge qui l'avait pris. Il aurait dû se tendre et serrer les dents. Mais la seule tension qui remontait dans ses muscles était celle du désir. Ciarán était penché sur lui, son souffle chaud passait sur ses bras alors qu'il rapprochait son visage de la seule source de lumière et que quelques mèches échappées de sa tresse le caressaient. Au-delà de l'odeur de fumée et de feu, il sentait le parfum de sa peau.

Il aurait dû se retenir, refouler son désir, se raccrocher à sa haine, se rappeler la caresse glaciale du couteau dans ses entrailles, la douleur de ce sourire au-dessus de lui, la brûlure de ces mots. Il aurait dû.

Au lieu de ça, il posa la main sur ses doigts blancs et chauds, si réels. Il les sentit trembler contre lui, vit son visage surpris se lever vers le sien. Il ne put s'empêcher de déposer un baiser sur ses lèvres, juste un frôlement de leurs peaux qui fit passer des frissons dans son corps.

Il aurait dû se retenir, refouler son désir.

Il aurait dû…

— Tu es blessé ? demanda-t-il au sorcier.

Le mage nia, secouant la tête.

— Tes bras… commença Ciarán, sa voix toujours basse et trouble.

Les mains blanches repassèrent sur ses bras, mais ne provoquèrent que d'agréables frissons.

— Je ne suis pas brûlé.

Et Schwarz le lâcha soudainement, effrayé par ce sentiment chaud qui prenait possession de lui alors qu'il le caressait. Ils n'avaient pas le temps pour tout ça. Il fallait qu'ils trouvent le Cœur du Dragon et reviennent à Güstrow…

— Allons-y ! dit-il en prenant la main du sorcier pour le forcer à le suivre.

Malgré la pierre bleue, ils ne voyaient pas à deux pas devant eux. Ciarán posa la main sur le mur, le laissant garder une main libre pour prendre son épée en cas de danger. Il espérait qu'aucune bête ne les attendait dans cette

obscurité, le combat à l'aveugle n'avait jamais été une de ses spécialités, même s'il avait plusieurs fois survécu à des attaques de nuit, surtout que là, il devait aussi protéger le sorcier…

Mais aucun bruit ne trahissait la présence d'une quelconque créature, seuls leurs pas retentissaient sur le sol glacial, seuls leurs souffles irréguliers se répercutaient sur les parois. Ils étaient seuls dans un monde glacé, terne et obscur. Il referma sa tunique pour lutter contre le froid hivernal qui s'élevait autour d'eux, mais un vent glacial continuait de pénétrer sous sa peau pour ramper jusqu'à ses os.

Perdus dans le froid et l'obscurité, le temps semblait ne pas passer, les lieux ne changeaient pas non plus, plongés dans le noir.

— Lohengrin…

Le nom était comme une bise glaciale.

Il se tourna brutalement vers le sorcier. Comment savait-il ?

— Qu'y a-t-il ?

Ciarán semblait surpris par la poigne qui s'était abattue sur son bras. Même dans la pénombre, ses yeux étaient, comme toujours, sans nuage ni réponse et il le relâcha.

— Lohengrin…

Cette fois-ci, il lui sembla que le son venait de derrière eux et il se retourna. Mais il n'y avait qu'une mer d'obscurité autour d'eux et il n'entendait rien d'autre : ni pas, ni respiration.

Ils continuèrent leur chemin, mais son nom continuait à rebondir sur la pierre, parfois plus près, parfois plus lointain… Finalement, une mince lueur commença à apparaître au loin et ils avancèrent plus vite.

— Lohengrin.

Il s'arrêta net alors que la main glacée de la mort venait se refermer sur son cœur.

— Lohengrin… pourquoi ?

C'était Elsa.

Son visage était intact, beau comme il l'avait toujours été, blanc et fin. Ses longs cheveux blonds arrangés artistiquement avec des fleurs comme au jour de son mariage. Mais elle était triste, si triste sa petite sœur.

— Lohengrin…

Les larmes commençaient à couler sur son visage. Il n'avait jamais pu résister à son visage en pleurs. Il l'avait toujours protégée, lorsque Parsifal l'embêtait et la faisait pleurer, lorsqu'elle ne réussissait pas à apprendre ses

points de couture, lorsque Zahn, l'un des chiens de leur père, l'avait mordue…

Il tendit la main.

Ciarán avait disparu. Une partie de lui s'en rendait compte, mais ce qui comptait, c'était Elsa. C'était sa sœur en pleurs, sa sœur qui l'appelait.

La main d'Elsa était gelée. Il faisait tellement froid autour d'eux.

— Lohengrin…

Comme lorsqu'elle était petite, elle enfonça son visage contre son torse et noua ses bras autour de sa taille. Les sanglots secouaient son corps.

— Sh…

Il posa les mains sur ses épaules.

— Tout ira bien…

Les pleurs redoublèrent.

— Mais Lohengrin, jamais je n'irai mieux… Comment veux-tu que j'aille mieux à présent ?

Elle releva son visage ensanglanté et déformé par l'impact. Ce visage qui l'avait hanté depuis qu'il avait entendu le cri et découvert le corps sans vie de sa sœur au pied de la tour.

— Comment veux-tu qu'Alfons reste avec moi à présent ?

Ses mains se crispèrent, s'enfonçant comme des griffes dans sa tunique.

— Regarde-moi. Regarde mon visage !

Son sourire était brisé par la rupture de sa mâchoire.

— Tout est ta faute, Lohengrin ! Tout !

Ses doigts étaient glacés sur ses bras et laissaient des traces de sang sur sa peau.

— Comment as-tu pu me faire ça !

Jamais il ne l'avait vue aussi furieuse. Elle ressemblait à leur père lorsqu'il l'avait maudit.

— Si tu étais resté un Chevalier Blanc, jamais Alfons n'aurait osé me répudier ! Me répudier ! Moi !

Au-delà de la froideur silencieuse du tombeau qui gelait ses sens, il commençait à sentir l'odeur de puanteur de la chair en décomposition.

— Jamais il ne m'aurait jetée de chez moi pour épouser cette gueuse ! Jamais il n'aurait pris cette catin dans son lit pour lui faire un enfant !

Ses beaux cheveux blonds commençaient à tomber de son crâne dont une moitié s'était affaissée.

— C’est ta faute, Lohengrin ! Si tu n’avais pas trahi l’Ordre, mon mari ne m’aurait pas rejetée. Moi !

De tout petits vers blancs commençaient à soulever sa peau, à la percer, à la dévorer de l’intérieur.

— Si tu n’avais pas cédé à l’appel du démon, je n’aurais pas brûlé en enfer !

Ses doigts n’étaient plus que des os qu’un souffle de magie mauvaise liait encore ensemble alors qu’elle les posait sur ses joues.

— Tu m’as plongée en enfer, Lohengrin…

Les phalanges acérées s’enfoncèrent dans sa chair.

— Tout est de ta faute.

Il les sentit déchirer la peau de son visage. Le sang coulait dans son cou.

— Viens avec moi, Lohengrin. Mon frère.

Son visage était à nouveau le sien, mouillé de larmes.

— Lohengrin… J’ai tellement froid… J’ai besoin de toi…

Elle était redevenue une petite fille terrifiée par l’orage.

— Viens avec moi, mon frère. Rejoins-moi…

Elle prit sa main et commença à le tirer derrière elle. Comme lorsqu’elle était jeune et qu’elle le tirait vers les bois pour chercher des fraises sauvages…

— Non.

La petite main blanche tira plus fort.

— Mais, Lohengrin…

Elle boudait. Sa petite bouche était tordue par une moue de mécontentement.

— Tu dois venir avec moi, Lohengrin ! Tu dois expier ta faute !

Elle tapa du pied avant de tirer à nouveau sur sa main.

— Non.

Cette fois-ci, l’apparition redevint celle qui le hantait depuis dix ans, ce visage déformé par la mort, ces yeux accusateurs et fixes, ces cheveux mouillés de sang.

— Tu dois venir avec moi. Tu me le dois, Schwarz ! Tu es responsable !

Il arracha son bras à l’étreinte de la morte.

— Non, Elsa. Tu as commis un péché. Tu as pris la vie que le Seigneur t’a donnée.

— Comment oses-tu !

Elle enfonça ses griffes dans ses bras.

— Comment oses-tu ? Tu m’as abandonnée !

— Un seul mot de toi et j’aurais tué Alfons, Elsa. Je t’aurais vengée.

— Tu mens ! Tu mens, tu mens, tu mens, tu mens !

Elle se labourait le visage de ses ongles.

— Tu mens, tu mens ! Je te maudis, Lohengrin ! Tu brûleras en enfer avec moi !

Le feu commença à prendre à ses vêtements.

— Tu n’y échapperas pas ! hurla-t-elle alors que les flammes léchaient ses bras. Je t’attendrai, Lohengrin !

Son visage disparut dans les flammes et il la regarda se consumer et le fixer de ses yeux haineux.

Le froid pénétrait jusqu’à ses os. Il n’y avait plus une once de lumière autour de lui. Son cœur battait de plus en plus lentement. La mort rôdait autour de lui et le caressait de ses voiles gelés.

— Schwarz ?

La voix de Ciarán était douce. Il baissa les yeux et à la lumière bleue de la pierre, vit sa main qui n’osait le toucher. Il s’en empara. Elle était chaude et grande.

— Partons.

Il fallait qu’ils quittent cet endroit. Il avait besoin de s’éloigner de ce spectre qui pouvait revenir à tout moment.

Ils marchèrent longtemps sans que le moindre bruit les trouble, sans que rien se dresse sur leur passage. La main du mage était chaude et lourde dans la sienne. Peu à peu, il sentit ses pas ralentir et son corps se rapprocher de celui de son épouse, chercher sa chaleur au milieu des froides ténèbres.

Au bout d’un moment, il vit Ciarán commencer à marcher plus vite, à tirer sur sa main. Le pas du sorcier devenait plus nerveux, son visage se crispait, ses yeux cherchaient de tous côtés des choses qui n’existaient pas.

Schwarz ne pouvait plus bouger. Il tenta de garder sa main dans la sienne, de le retenir, de l’avertir, mais plus aucun de ses muscles ne lui répondait. Il pouvait à peine respirer et la panique grimpait dans son corps. Si Ciarán continuait à s’éloigner…

— Ciarán.

Il réussit à bouger les yeux et à les porter devant lui, sur la figure qui était apparue, avec la lumière, devant le sorcier.

C’était un guerrier. Impossible de ne pas reconnaître ces mains et cette carrure ou ces cicatrices sur son visage. Ou la béquille qui l’aidait à

compenser ce qui restait de sa jambe droite devenue décharnée. Ses longs cheveux de guerrier avaient été coupés et les mèches noires tombaient sur ses yeux gris.

Ciarán était tétanisé. Ce qu'il pouvait apercevoir de son visage plus blanc encore qu'à l'accoutumée.

— Cáel.

Sa voix même vacillait, hésitante.

— Je suis venu te chercher… Fils.

Les mains blanches tremblèrent avant de se refermer.

Il y avait quelque chose d'étrange. Il aurait pu jurer qu'ils parlaient une autre langue et pourtant, il comprenait les mots qui sortaient de la bouche de l'apparition.

— Je n'irai nulle part… Cáel.

Les yeux du guerrier s'emplirent de tristesse.

— Tu m'as laissé mourir, fils. Tu es ma malédiction…

Le corps de Ciarán se fit plus rigide encore si c'était possible.

— J'étais trop jeune. Trop inexpérimenté…

— Tu n'as pas essayé de me sauver !

Le guerrier s'était avancé, menaçant, furieux.

— Tu étais le dernier de mon sang ! Le seul que les dieux et la malédiction de ta mère ne m'avaient pas arraché. Tu m'as laissé mourir sur ce lit d'invalide !

Ciarán baissa les yeux et ses bras se refermèrent sur lui-même comme une maigre barrière de protection.

— Tu ne m'as jamais dit… Je ne pouvais pas te sauver…

L'infirme s'avança, le bruit claquant de sa béquille résonnant violemment sur la pierre.

— Tu n'as pas même essayé ! Tu ne m'as jamais jeté le moindre regard ! J'ai vu mourir tous mes enfants sous mes yeux ! Et toi, le seul qui me restait, tu m'as toujours ignoré ! Que n'ai-je souhaité que ta mère, envoyée de la Corneille, ne m'ait pas enlevé, agonisant, du champ de bataille !

— Je suis désolé…

Le visage du guerrier se radoucit et il se rapprocha plus encore jusqu'à poser sa main sur la joue blanche.

— Je sais. Tu as toujours été un enfant si agréable, si sage. Mon fils.

Schwarz vit le sorcier déglutir et ses yeux s'emplir de larmes.

— Je n’ai jamais trouvé le courage de te demander… Elle voulait savoir ce que je valais… Je vous ai failli. À tous les deux…

Les larmes coulaient sur le visage de Ciarán. Et il savait qu’elles étaient sincères. C’était la première fois qu’il voyait d’aussi puissantes émotions secouer tout le corps de son épouse.

— Non, ne pleure pas, fils…

Le guerrier le prit dans ses bras avec douceur et tendresse.

— Ne pleure pas. Avant, j’étais heureux. Lorsque la Dame de l’Île Noire m’a choisi moi, entre tous les guerriers, pour lui donner une héritière, j’étais si fier. Elle a béni mon royaume et ma famille. Le blé poussait, les femmes enfantaient, les guerres étaient rapides et lointaines. Tout allait bien.

Il repoussa son fils et plongea ses yeux gris dans ceux de son fils.

— Jusqu’à ce que tu viennes au monde.

Ciarán était comme un rongeur hypnotisé par un serpent.

— Elle était tellement furieuse qu’elle est venue jusque dans ma demeure cracher sur ma semence. Elle s’est détournée de moi et les dieux l’ont suivie. Disette, guerres, inondations. Tout s’est brisé. Tout ça parce que tu es né. Toi, et non cette fille qu’elle voulait.

Le guerrier continuait à lui sourire et à caresser ses cheveux comme un père avec son jeune enfant.

— Mes épouses se sont succédé dans la tombe. Mes enfants sont morts dans mes bras. Mais quand enfin, étendu sur le champ de bataille, j’attendais que la malédiction des dieux meure avec moi, elle est venue. Elle m’a arraché à la mort. Elle a fait de moi un infirme. Elle m’a gardé en vie pour que je puisse vivre torturé par mes souvenirs. Pour que je puisse expier tes fautes. Ta naissance, mon fils.

Il commença à déposer des baisers sur ses cheveux.

— Elle n’a jamais voulu de toi comme fils. Moi, je te voulais. Je voulais un fils, au moins un qui me survive et qui porte mon nom et mon sang…

Les mains se posèrent sur ses épaules.

— Mais jamais tu n’as voulu me reconnaître, jamais tu n’es venu à moi, jamais tu n’as accordé la moindre attention à cet infirme. Trop occupé à courir derrière les ordres de ta mère, à essayer d’être ce que tu ne seras jamais… Tu m’as abandonné. Tu étais le seul qu’il me restait et tu m’as abandonné…

La bouche du mage s’ouvrit, mais aucun son ne s’en échappa.

— Mais cette fois-ci, tu ne m'abandonneras pas. N'est-ce pas, fils ?

Le guerrier lui adressa un sourire rayonnant.

— Tu viendras avec moi. Tu te comporteras enfin comme mon fils. Tu ne laisseras pas ton père errer à jamais, loin de la paix éternelle des hommes honnêtes.

— Cáel…

— Appelle-moi, père.

Le corps du sorcier se tendit.

— Père…

— J'ai attendu si longtemps…

Il ébouriffa ses cheveux.

— Regarde-toi…Comme tu es devenu grand…

Son sourire était si fier. Il vit Ciarán trembler.

— Allons, mon fils, partons. Plus rien ne nous retient ici.

— Non.

— Tu abandonnerais par deux fois ton père ?

— Je ne peux t'aider à rejoindre l'autre rive, père. Parce que tu n'es qu'un de mes souvenirs. Tu n'es pas réellement là. Jamais tu n'entendras ces paroles, jamais tu ne connaîtras mes remords, ces mots qui sont devenus aigres dans ma bouche… Je ne te suivrai pas dans la mort. Ma peine ne m'emportera pas. Ma vie n'appartient pas qu'à moi.

Ciarán se détourna et l'apparition disparut comme un reflet dans l'eau.

Les larmes coulaient librement sur le visage du sorcier et ses épaules tremblaient sous le poids des sanglots.

Schwarz était libre à nouveau. Lentement, sans vraiment savoir ce qu'il devait faire, ce qu'il voulait faire, il se rapprocha. Jamais il ne l'avait vu si dévasté, si triste, si… humain. Il posa lentement ses bras autour de lui et il l'attira contre son corps, le laissant enfouir son visage contre son épaule. Le sorcier était étonnamment grand et massif dans ses bras alors même qu'il se blottissait contre lui. Peu à peu, son propre corps commença à se détendre et il sentit l'odeur douce qui émanait de ses cheveux, la chaleur de sa peau blanche qui apparaissait sous sa tresse presque défaite. Avec mille précautions, il leva la main et la laissa glisser dans ses cheveux. Il le sentit trembler tout contre lui et enfoncer plus profondément son visage contre son cou.

Il ne prêta pas attention au temps qui passait, il était concentré sur les sanglots, chaque fois plus espacés, de moins en moins forts. Il ressentait les

caresses paresseuses, lentes et douces de ce visage qui frottait contre son cou.

Il aurait pu rester ainsi longtemps, perdu dans ces émotions si étrangères, si nouvelles.

Mais le jour était arrivé jusqu'à eux. Une arche de pierre était apparue là où, jusqu'à présent, tout n'était qu'obscurité. Ils se séparèrent avec gêne, leurs regards s'évitant.

Schwarz prit quand même sa main dans la sienne, refusant de le perdre à nouveau, de le laisser seul. Ils franchirent ensemble le portail. La lumière et la chaleur les frappèrent de plein fouet, au moins autant que l'odeur étrange et lourde de soufre. Ils étaient arrivés dans le cratère du volcan.

Un mince sentier pavé de pierres blanches en faisait le tour, montant vers le sommet, parcourant l'énorme cercle dont il voyait difficilement l'autre côté à travers les mirages de la chaleur et les fumées blanches qui s'élevaient au gré du vent.

La roche sous leurs pieds était friable et noire, et si, plus haut, des plantes avaient accroché leurs racines, ici rien ne poussait. Au-dessous d'eux, le cœur du volcan s'enflait et tressaillait, laissant échapper ses exhalaisons brûlantes. Il se força à détourner les yeux de l'abîme rouge et mouvant et reporta son regard sur ce qui les attendait. Il ne savait jusqu'où il devait grimper, ni même où menait ce sentier, mais il ne faisait aucun doute que le chemin ne serait pas plus agréable que ce qu'ils avaient subi jusqu'à présent. Une moitié du cratère était exposée en plein soleil et il pouvait déjà voir devant eux des endroits où la terre avait glissé, emportant les marques blanches.

Il se tourna vers Ciarán, la main toujours dans la sienne.

La tunique du sorcier était déchirée, brûlée en plusieurs endroits. La cendre et la suie maculaient son visage habituellement si blanc, et son corps portait de rouges traces de griffures, le sang et les larmes avaient laissé des sillons sur sa peau. Ses cheveux, habituellement si sages et brillants, collaient à son front en sueur et retombaient, ternes, de la tresse à moitié défaite.

Mais Ciarán lui souriait. Un de ces petits mouvements timides des lèvres qu'il avait si rarement vus sur lui, qui lui était si peu souvent adressé.

— Allons-y.

Une fois de plus, la gêne le força à se détourner, à se remettre en route, à le laisser derrière lui, incapable de lui faire face, incapable de répondre à ce

sourire et surtout à ces sentiments qui semblaient soudain vouloir envahir son corps et son esprit.

L'ascension était difficile. Chaque pas qu'ils faisaient délogeait une centaine de petites pierres rocailleuses qui dévalaient les pentes, glissant jusqu'au cœur infernal du volcan. Trop vite, ils se retrouvèrent écrasés par le soleil féroce et sans appel qui éclairait l'autre versant du cratère, et la chaleur s'ajouta à leurs difficultés. Plus d'une fois, Schwarz les força à s'arrêter pour tenter de trouver un nouveau chemin puisqu'un glissement de terrain avait balayé les repères blancs. Et malgré tout, ils continuèrent à monter alors que le soleil était passé paresseusement au-dessus d'eux, finissant par arriver à un niveau où la végétation avait commencé à rogner sur le volcan, enserrant entre ses racines les dalles de pierre, tentant de faire trébucher leurs pieds, leur créant de nouveaux problèmes, mais leur offrant aussi plus de prises que la rocaille glissante.

Il leur semblait enfin apercevoir la fin de cette épreuve. Une grande arche blanche s'élevait plus haut, en plein milieu de la végétation drue, à peine à quelques minutes de marche d'eux. Ils reprirent la route avec plus d'entrain.

Schwarz aurait dû prêter plus attention à ce qui les entourait, aurait dû savoir que le parcours en lui seul ne pouvait être l'épreuve qu'ils devaient surmonter. Il aurait dû…

Il ne vit le piège que trop tard. Le pied de Ciarán avait enclenché l'engrenage et, déjà, la terre fuyait comme le sable sous lui et l'énorme masse descendait sur son crâne.

Il ne réfléchit pas.

Son corps réagit seul, bondissant vers son amant, le poussant de toutes ses forces vers un sol plus ferme, le mettant en sûreté alors même que ses chevilles s'enfonçaient dans la terre mêlée d'eau qui courait vers l'abîme. Il se sentit emporté par le courant, cherchant vainement une racine, un branchage, un appui auquel se retenir. Tout passait à la fois trop vite et trop lentement, les images se brouillaient devant ses yeux : Ciarán, les arbres, le ciel, tout défilait, mais le flot de terre et les sensations de chute étaient lents comme un rêve, lui laissant le temps de lutter, d'essayer, d'agoniser, de regretter.

Il n'y avait rien à faire. Il le savait. Il glissait vers sa mort, propulsé par le flot d'eau, de sable et de roche. Au moins Ciarán était-il sauf. Il était arrivé jusqu'à l'arche et il ne doutait pas que le Cœur du Dragon se trouvait

là. Il sauverait le Royaume. Il sauverait leur fils. Tout était pour le mieux. N'avait-il pas toujours aspiré à mourir en héros, à mourir pour quelque chose de plus grand que lui ? Et si son cœur pleurait la perte de son épouse, de ces années qu'il aurait voulu passer à ses côtés, avec leur fils, qu'importait qu'il reconnaisse enfin ces sentiments puisqu'il allait mourir.

La douleur le traversa comme un feu liquide, allumant un incendie dans son épaule. Deux mains le tenaient fermement par son bras droit, l'empêchant d'être emporté par le flot de pierres qui poussait, plus faiblement maintenant, contre son torse. Il leva les yeux vers son sauveur.

Le visage de Ciarán était déformé par l'effort. Son cou, ses épaules, ses bras étaient gonflés par la tension alors qu'il l'agrippait, allongé à plat ventre au-dessus du vide, lentement emporté vers l'abîme par le poids et la force de la terre glissante.

— Lâche-moi.

Sa voix était étrange, trop haut perchée, trop haletante alors qu'il lui donnait l'ordre.

— Jamais.

Il vit sa mâchoire se serrer et sentit la prise sur son bras se faire plus crispée et plus forte encore. Il vit aussi son torse glisser un peu plus au-dessus du vide.

— Lâche-moi !

Cette fois-ci, sa voix était plus grave, plus puissante, plus furieuse aussi. Il fallait qu'il le lâche. S'il ne le faisait pas, ils tomberaient tous deux et le dragon détruirait Mecklembourg. Il ne serait pas responsable de ça. Il ne l'entraînerait pas dans la mort.

— Jamais !

La tresse avait cédé et les cheveux du sorcier cascadaient autour de son visage comme des lianes descendant jusqu'à lui, comme si eux aussi tentaient de le retenir. Les yeux gris étaient devenus noirs, brillant dans ce visage défait, suant, déterminé.

— Lâche-moi, Ciarán !

— Jamais !

Cette fois-ci, la voix était un rugissement de bête alors qu'il glissait encore de quelques centimètres.

— Je refuse de te perdre !

Et son amant commença à le tirer vers lui, ne réussissant qu'à faire se décrocher encore plus de rocaille de la corniche où il se trouvait.

— Je ne te laisserai pas ici !

Il lui semblait que les larmes glissaient sur les joues du sorcier, mais il ne pouvait en être sûr.

— Je refuse !

Il continua à tirer, à tenter de le remonter alors qu'il glissait et que ses bras tremblaient de fatigue.

— Tu m'appartiens, Schwarz !

Sa voix était rauque, brisée par les halètements autant que par les tremblements qui secouaient son corps.

— Je ne te laisserai pas m'échapper !

Soudain, quelque chose attrapa sa ceinture et commença à le tirer vers le haut. Il tendit instinctivement la main gauche, s'accrochant au bras de Ciarán qui raffermit sa prise.

— Je te tiens.

Dans son dos, il sentait le déplacement de l'air, entendait le bruissement lourd des plumes contre les vents et surtout la force qui le propulsait. Petit à petit, il se sentit tiré hors du vide, ses pieds accrochèrent la terre meuble et commencèrent à le pousser vers l'avant, vers le sorcier dont les mains étaient crispées comme des serres autour de ses poignets.

Lorsque ses genoux se posèrent sur la roche, un cri de bête retentit et il fut propulsé vers l'avant, tiré par les mains qui le serraient comme un étau. Il s'écrasa sur le sorcier, le cœur battant à cent à l'heure. Quelque chose griffa sa joue et il sentit le sang couler, mais il n'y prêta pas attention. Contre lui, Ciarán était secoué par des convulsions.

Il referma les bras autour de lui et se prit un coup d'épaule dans la joue. Le visage du sorcier était pâle comme la mort et ses yeux révulsés ne voyaient rien. Du sang coulait de son nez, et tout autour d'eux des racines, des lianes et de jeunes branches fouettaient l'air, animées de vie. Certaines étaient encore enroulées autour des jambes et de la taille du magicien et semblaient serrer à l'en étouffer. Les convulsions continuaient à faire trembler tout son corps et les plantes devenaient plus furieuses encore, semblait-il.

Il n'avait aucune idée de ce qui se passait, mais il avait besoin que Ciarán reprenne conscience.

Une branche s'abattit sur ses cuisses et une liane s'enroula autour de son bras.

Il avait besoin de Ciarán maintenant !

Il espérait que c’était la bonne chose à faire.

Le baiser sembla ne rien changer. Il sentait toujours la pression sur ses cuisses. Le silence soudain retentit comme un roulement de tambour. Branches, lianes, racines, tout était retombé, même le sorcier, qui s’écroula dans ses bras comme vidé de toute vie.

Un instant le cœur de Schwarz s’arrêta, attendant désespérément d’entendre à nouveau un souffle, un battement…

Ciarán reprit conscience en une soudaine inspiration, tout son corps se contractant, ses yeux s’ouvrant immenses, comme un noyé retrouvant enfin la surface.

Il put enfin respirer à nouveau.

— Tu es vivant ! Par les dieux, tu es vivant !

Le sorcier l’agrippa avec autant de force que lorsqu’il l’avait remonté, enfouissant son visage dans son épaule, plantant ses ongles dans son dos, l’étreignant comme s’il voulait traverser sa peau, s’introduire jusqu’en lui, ne faire plus qu’un.

Il sentit les serres acérées s’enfoncer dans son épaule alors qu’Ard se posait pour prendre part aux réjouissances, exigeant de manière sonore des marques d’intérêt que le chevalier se hâta de lui donner.

Ciarán ne dit plus rien, son visage cherchant à pénétrer ses vêtements jusqu’à parvenir à sa peau. Et Schwarz préféra qu’il se taise, car soudain, il était pris de terreur. Dans ses veines nageaient des sentiments étrangers, des pulsions, des besoins, des envies. Il serra les dents et l’écrasa contre lui, ses bras se refermant comme un étau autour de son corps.

Il avait failli le perdre. Il avait failli mourir.

Les mots brûlaient sa langue, mais il les ravala, se contentant de cacher son visage contre sa peau, de respirer son odeur, de sentir sa chaleur contre lui. Les tremblements allaient cesser, ils allaient se relever et repartir. Rien de ce qui s’était passé ici n’était inoubliable. Il avait failli mourir tant de fois déjà, qu’était une de plus ? Cette chaleur dans sa poitrine finirait bien par disparaître, il pourrait le lâcher.

Ou il lui ferait l’amour. Oui, c’était sûrement le désir qui courait ainsi dans ses veines, qui l’obligeait à presser son front contre son épaule et à étouffer des gémissements, des mots, des idées qu’il ne pouvait avoir.

Finalement, Ciarán desserra son étreinte. Schwarz n’était pas déçu, il n’était pas même désemparé de ne plus le sentir accroché à lui.

Une main maculée de terre se posa sur sa joue et les yeux gris le contemplèrent. La bouche rouge s'ouvrit.

— Je…

Il ne le laissa pas finir. Il se jeta sur sa bouche de toute la force de son désir, de sa peur, de son déni. Il passa les mains sous les différentes couches de la tunique, remontant plus haut que les chausses jusqu'à toucher la peau nue de son ventre. Les vêtements le gênaient, limitaient ses mouvements, l'empêchaient de promener ses mains sur son corps brûlant, de défaire son aiguillette. Il grogna de frustration et un autre grognement lui répondit tandis que les mains du sorcier passaient dans ses cheveux, couraient sur sa nuque, griffaient son cou, s'enfonçaient dans ses épaules.

Le désir était un feu dans ses veines, plus fort que tout ce qu'il avait jamais connu. Tout avait disparu autour de lui, seuls comptaient les doigts de Ciarán sur sa peau, sa bouche contre la sienne, sa langue le caressant, leurs souffles se mêlant dans une sarabande de plaisir.

Lorsque les mains agiles dénouèrent ses chausses et se posèrent sur son sexe, il mordit les lèvres rouges pour étouffer un gémissement. Sans douceur, il souleva Ciarán et repoussa les robes qui le gênaient avant de le libérer, lui aussi, et de toucher enfin la chair dure et brûlante de son désir. Le sorcier gémit dans sa bouche et réciproqua, serrant plus fort, avec un mouvement du poignet qui le fit gronder de plaisir.

Il n'allait pas tenir bien longtemps. Il n'en avait pas non plus l'intention. Il raffermit sa prise sur son amant et entreprit de le rendre fou.

Le front posé contre le sien, Ciarán haletait contre sa bouche, son souffle gémissant, pénétrant, caressant, excitant. Schwarz regarda ces yeux que le désir et le plaisir voilaient et qui semblaient briller plus encore qu'à l'accoutumée. Il vit les minuscules spasmes qui parcouraient ses joues alors que sa bouche s'ouvrait sur une série de sanglots silencieux. Il voyait son cou se tendre et gonfler comme le désir qui gorgeait son sexe. Il sentait contre ses doigts chacun des frissons qui le secouaient, il ressentait l'onde de plaisir se lever à la racine de son sexe, miroir de celle qui enflait dans sa poitrine, faisait trembler ses mains.

Il garda les yeux sur le visage de Ciarán, savourant cette expression incroyable de plaisir, de douleur, d'abandon. Il but chacun de ses cris, recueillis directement à ses lèvres, et lorsqu'il sentit le liquide chaud s'abattre sur sa main, il était bien incapable de savoir auquel des deux il appartenait.

Ils s’embrassèrent lentement, le cœur battant, alors que les bruits parvenaient, peu à peu, à nouveau à leurs oreilles, que le soleil commençait à brûler leur peau et que l’urgence de leur mission revenait. Ard poussa un cri moqueur depuis l’arbre où il s’était perché quand les deux humains avaient commencé à s’accoupler.

Il détourna les yeux le premier, cherchant de quoi essuyer sa main, mais ses vêtements étaient emplis de terre.

— Tiens.

Ciarán avait sorti un linge encore propre de sa besace et, le visage à nouveau serein, le lui tendait. Il se força à ne pas rougir en essuyant la semence, il referma ses chausses et attendit que le sorcier se fût levé pour se relever lui aussi.

Appuyé au jeune tronc d’un arbre à moitié déraciné, Ciarán regardait la grande arche blanche qui s’élevait si près d’eux. Secouant comme il le pouvait la terre qui s’était infiltrée jusque sous ses vêtements, Schwarz jeta un coup d’œil au mage. Il s’appuyait presque de tout son poids sur l’arbre, ses traits étaient tirés et il semblait exsangue.

— Tu peux encore marcher ?

L’expression du sorcier était indéchiffrable.

— Je n’en sais rien.

Il eut un petit rire.

— J’ai l’impression que non, continua-t-il, mais je n’avais pas non plus l’impression que je pouvais te sauver tout à l’heure. Jamais je ne me suis senti aussi épuisé.

Schwarz se sentait empli de force, la joie d’être vivant courait encore dans ses veines, galvanisant chacun de ses muscles. Sans dire un mot, il attrapa le sorcier et le souleva pour le jeter sur son épaule. Il observa les marches et la terre qui le séparaient encore du portail blanc et se mit en route, bien déterminé à ne marcher que sur les dalles blanches, et le plus vite possible.

Contrairement à toute attente, ils atteignirent le portail sans encombre et passèrent sans aucune difficulté dans une grande salle baignée par la lumière de mille ouvertures. Des lianes aux fleurs multicolores avaient pris possession des murs, mais les innombrables fenêtres de la pièce laissaient encore le soleil jouer sur le dallage de mosaïque rouge et blanc.

Il reposa Ciarán à terre et le sorcier s’accrocha à son épaule pour éviter que ses genoux ne le lâchent. Il passa un bras autour de sa taille.

— Je te tiens.

— Je suis désolé.

Il ne lui demanda pas de quoi. Il comprenait que le sorcier déteste se sentir infirme. Il raffermit sa prise et le retourna, le laissant voir la salle dans laquelle encore une nouvelle épreuve devait les attendre. Au centre de la pièce, une grande table de pierre recouverte par la végétation attirait la lumière et le regard.

Bien sûr, Ciarán s'y dirigea, le forçant à avancer lui aussi pour ne pas laisser tomber le magicien.

Le monument de pierre était un sépulcre ouvert, finement orné de fleurs. À l'intérieur, les plantes semblaient avoir pris le cadavre comme support : des feuilles et des corolles colorées recouvraient le crâne alors que des lianes enveloppaient délicatement les os jusqu'à la moindre phalange. Posé sur un nid de verdure, soutenu par une main végétale, le cœur brillait comme un rubis et respirait lentement. De toutes petites fleurs blanches l'entouraient comme une couronne.

— Le Cœur du Dragon…

C'était comme si un poids avait été levé des épaules de Ciarán. Il se défit du bras de Schwarz et s'avança, presque sans trembler, jusqu'au tombeau. Il en fit le tour jusqu'à se tenir face à l'arche, le visage baigné de la lumière du jour.

Il plaça ses mains dans les rayons du soleil. La terre était encore accrochée à ses manches, mais sa peau était presque redevenue blanche.

Il prononça des mots incompréhensibles, le vent se leva et commença à souffler, parfumé, chaud, autour d'eux, soulevant les mèches noires, les faisant voler comme des plumes derrière lui. Il plongea les mains dans le cercueil et le cœur flamboyait tandis qu'il le relevait, toujours dans le rayon de soleil.

Des frissons étranges parcouraient la nuque de Schwarz pendant qu'il regardait l'organe qui respirait entre les mains blanches. Ciarán était perdu dans ses litanies, son regard fixé sur le cœur. Lentement, il le rapprocha de ses lèvres, jusqu'à ce que les mots caressent l'organe rouge. Le sorcier ferma les yeux et inspira.

Il les rouvrit et ses dents s'enfoncèrent dans la chair rouge. Le sang éclaboussa bouche, menton et mains. Mais il n'y prêta pas attention, avalant le premier morceau avant d'en déchiqueter un autre.

Lentement, alors que le sang coulait sur ses membres et imbibait ses vêtements, que la lumière pleuvait sur lui et que le vent caressait son corps et ses cheveux, Ciarán dévora le Cœur du Dragon.

Lorsque le dernier morceau finit de briller sous la peau d'albâtre de son cou, il ferma les yeux.

Schwarz retint son souffle, inconsciemment. Il ne savait pas ce qui allait se passer, mais il ne doutait pas que quelque chose d'extraordinaire était sur le point d'arriver.

Les yeux du mage se rouvrirent. Pas de couleur étrange, pas de lumière, pas de déflagration de magie, c'étaient les yeux gris de son amant qui lui sourirent timidement.

— Nous pouvons rentrer à la maison.

Et il ne sut s'il était déçu ou soulagé.

-9-

Et voilà que notre sorcier s'est approprié le pouvoir de parler aux terribles dragons, mais encore faudra-t-il convaincre la bête d'écouter.

Rien n'avait changé et tout était pourtant différent. Il sentait le pouvoir palpiter sous sa peau, baigner ses membres, caresser son esprit. La fatigue avait complètement disparu et il ne s'était jamais senti aussi bien, aussi reposé, aussi parfaitement sûr de lui et de son pouvoir. C'était comme si plus rien ne pouvait l'arrêter. Aucun obstacle ne pouvait tenir face à lui, aucune magie lui résister…

Une idée dangereuse.

Très dangereuse.

Le sentiment d'invincibilité était facilement addictif. Le pouvoir était toujours si agréable, si doux à sentir et si intense à utiliser. Rien que de penser à ce qu'il pourrait faire, à tout ce qu'il pourrait accomplir, à ces sorts qui n'attendaient qu'à être tissés, son sang battait plus fort dans ses veines, tout son corps le démangeait.

Le mieux était qu'il évite d'utiliser la magie un moment…

Beau et pieux rêve. Il leur fallait encore retrouver le dragon et essayer de le libérer de l'emprise de l'Étoile du Matin. Et même avant, ils devaient redescendre du volcan et rejoindre le Palais sous la Roche, et un brin de magie ne pourrait pas leur faire de mal pour se hâter.

Il fallait qu'il se retienne. Même s'il se sentait plus fort et puissant, il avait dépensé toutes ses forces tout à l'heure et il ne pouvait pas prendre le risque de se retrouver à la moitié du chemin totalement épuisé et un poids mort pour Schwarz.

Son regard se tourna alors vers le chevalier. Les mots qu'il allait prononcer moururent avant de franchir le seuil de ses lèvres.

Il voyait la malédiction entraver Schwarz. Il n'avait pas même besoin de se concentrer ou de lancer de sort. Les liens étaient comme des volutes de fumée qui entouraient tout son corps. Il plissa les yeux. À dire vrai, ce n'étaient pas tellement des liens qu'une véritable armure qui imitait celle qu'il portait habituellement, comme si, à son contact, la malédiction s'était transformée pour devenir protection. Il tendit la main et laissa un doigt

glisser sur l’armure transparente. Il ne sentit rien, mais son époux posa la main sur son bras, un air inquiet sur le visage.

— Ciarán ?

— Ce n’est rien.

Il cligna des yeux et l’apparence de la malédiction s’évapora comme un rêve. Mais ses yeux continuaient à voir des choses qu’ils ne voyaient pas auparavant. Même à travers les vêtements, la marque d’Ygg brillait doucement sur la poitrine de Schwarz, semblant pulser au même rythme que son cœur.

Il leva la main et la posa sur la marque. Les battements réguliers, calmes, apaisants se répercutaient dans son corps, pénétraient son esprit. Il ferma les yeux, calant sa respiration sur la sienne, sentant le flot qui faisait bouger sa poitrine, laissant la chaleur de son époux le pénétrer lentement.

Il l’aimait.

C’était tellement simple. Tellement facile. Tellement fort.

Il l’aimait. Il aimait Schwarz.

L’accepter était la chose la plus aisée au monde et il lui suffisait d’ouvrir la bouche pour le lui dire.

Il n’y avait là rien d’insurmontable, au contraire, lui avouer ses sentiments était d’une simplicité enfantine, tellement plus facile que toutes les épreuves qu’ils avaient affrontées.

Il posa la tête au creux de son épaule, passa ses lèvres sur son cou, ravalant ces mots qu’il serait tellement confortable de laisser s’envoler.

Bien sûr, c’était le pouvoir qui lui montait à la tête, c’était le Cœur qui lui jouait à nouveau des tours, lui faisant croire que rien n’était impossible, qu’il pourrait tout accomplir s’il le souhaitait.

Il secoua doucement la tête, le Cœur le rendait déjà fou, ou peut-être l’était-il depuis longtemps, depuis qu’il avait accepté de partir avec le chevalier pour terrasser le dragon…

* * *

Aloys rouvrit les yeux, les dessins s’effacèrent lentement de sa vision alors que l’encens finissait de se dissiper dans la pièce. Il se remit debout, ses jambes tremblaient légèrement, il était resté plusieurs heures en transe. Il sentit la présence dans son dos plus qu’il ne l’entendit.

— As-tu donc vu le futur ?

Il se retourna. Ali était appuyé contre l'encadrement de la porte, laissant entre eux une prudente distance, l'observant, son visage un masque énigmatique.

— Non.

Que pouvait-il lui dire ? Qu'il avait vu des images étranges et incompréhensibles qui se succédaient sans rime ni raison à une vitesse invraisemblable : des visages verts d'une beauté incroyable, des dragons qui dansaient dans le ciel, une armure étincelante, un cygne noir au chant si triste… Il n'avait aucune idée de la signification de ces présages, il ne savait pas même s'ils n'étaient pas le fruit de l'encens qui avait empli ses narines ou simplement de cette fatigue et cette peur qui leur étreignaient à tous les entrailles.

— N'as-tu pas prédit que Schwarz et le sorcier reviendraient aujourd'hui, pourtant ?

— Si.

Il rejeta ses cheveux, collés par la chaleur du brasero, en arrière. Contrairement à Ciarán, ses cheveux semblaient toujours prêts à lui désobéir et à échapper à sa tresse, petites mèches insupportables qui chatouillaient sa peau. Il eut l'impression que le regard de l'écuyer s'appesantissait sur sa chevelure, mais il était difficile de jauger ce qu'exprimait ce seul œil noir.

— Ils arriveront après la tombée de la nuit, à temps pour le dîner cependant.

Il devait bien avouer qu'une pointe d'orgueil colorait ses propos. Jusqu'à présent, aucune de ses prédictions ne s'était révélée fausse. Et pour la première fois, il savait qu'il avait non seulement impressionné son maître, mais en plus surpassé Thorsten qui n'arrivait pas à rester immobile assez longtemps pour même laisser l'encens pénétrer son corps.

Bien sûr, ce n'était pas suffisant, il n'aspirait pas à devenir un de ces devins rongés par le futur qui passaient leur temps à vaguer de songe en songe, perdus dans les brumes de l'avenir. Non, il voulait être un sorcier comme Ciarán, un puissant magicien capable de servir son roi, de faire face à des dragons, de soigner les blessures et de repousser les maladies. Comme tous les habitants du château, il avait plusieurs fois vu la Dame Noire. Il savait son pouvoir et sa force, il connaissait les histoires que l'on contait sur elle et sur Krähe, son corbeau, mais elle ne faisait que gaspiller inutilement

et égoïstement son pouvoir, ivre de sa propre puissance. Un sorcier devait servir une cause plus grande que lui, se dévouer à un roi, à un peuple.

Les mains de l'écuyer sur sa peau le tirèrent de ses pensées aussi brutalement qu'une soudaine giclée d'eau glacée ou brûlante. Il sursauta comme un chat effrayé, se dégageant immédiatement.

— Tes vêtements.

Le visage d'Ali était toujours impénétrable, illisible, froid, si différent de celui qu'il montrait aux filles de cuisine pour les entraîner dans son lit.

Il baissa la tête et, en effet, les esprits du temps avaient dû vouloir lui jouer un tour, car les liens de sa tunique avaient été dénoués et celle-ci commençait à glisser sur ses épaules nues. Il se hâta d'arranger sa tenue, luttant contre une rougeur humiliante.

— Que me veux-tu ?

L'écuyer n'était toujours pas parti et sa présence, et surtout son regard, le mettaient mal à l'aise.

— Le dîner va être servi.

Il leva les yeux vers l'unique ouverture de la pièce, une minuscule meurtrière, et constata qu'il avait vraiment perdu toute notion du temps, car déjà le ciel se drapait de pourpre. Sans doute sa mère avait-elle envoyé le Maure le chercher, inquiète de le laisser manquer un repas. Habituellement, c'était Thorsten qui venait sautiller devant lui en piaillant que le dîner était prêt, comme si quelqu'un allait lui voler sa part. Mais depuis le départ de Ciarán, il ne quittait presque jamais le berceau du petit Siegfried, lui parlant dans la langue archaïque et étrange de sa grand-mère, lui contant mille histoires extraordinaires et plaçant herbes et talismans sous le matelas de l'enfant.

Il fallait qu'il se coiffe et qu'il vérifie son apparence. Sans un mot, mais qu'aurait-il pu lui dire, il passa devant l'écuyer pour remonter dans la chambre prendre son peigne en os et son miroir d'argent. Il l'entendit le suivre, mais refusa d'y prêter attention, s'asseyant sur le lit pour donner un semblant de forme et de rigueur à sa chevelure. Il était en train de se battre avec un nid de nœuds quand la main brune se posa sur la sienne et lui prit le peigne.

Il leva les yeux vers le Maure, sentant beaucoup plus fortement sa carrure et sa taille alors qu'il le dominait, cachant le peu de lumière de la pièce. Mais l'écuyer se contenta de prendre place à ses côtés et de démêler les longs cheveux blonds avec une patience infinie. Il resta là, un peu

stupide, se laissant faire, incapable de protester, de s'en aller ou même de se laisser aller aux caresses étranges de ces mains sur lui. Il n'avait aucune idée de ce qu'Ali voulait, de la raison pour laquelle il s'occupait ainsi de lui.

Résolu à ne pas perdre de temps ni à y réfléchir plus longtemps, il leva son miroir, observant avec rigueur son apparence, les plis de sa tunique, les imperfections qui pouvaient ternir la prestance de l'apprenti du Sorcier Gris. Mais il ne trouva rien et presque naturellement, son miroir se tourna vers le côté, lui permettant soudain de voir les mains fortes et brunies qui allaient lentement sur l'écheveau d'or de sa chevelure. Fasciné, il les regardait bouger, se rapprocher, effleurer son cou blanc, et soudain, il lui sembla qu'un éclair traversait son corps, qu'un toucher de gel et de feu s'était posé sur sa nuque et caressait tout son dos. Il ouvrit la bouche pour lui ordonner de cesser, de le laisser finir, mais tout ce qui en sortit fut un soupir étrange et étranger. Il vit les mains s'arrêter un court instant avant de reprendre leur route.

Il baissa le miroir et ferma les yeux, tentant de se concentrer sur ses prédictions, sur le retour de Ciarán, sur le sortilège qu'il avait enfin maîtrisé pour chasser les mauvais esprits et le mauvais œil, sur tout sauf sur ce corps chaud près du sien et ces mains qui effleuraient sa peau avant de courir dans ses cheveux.

Lorsque le Maure finit de tresser ses cheveux, les attachant avec le ruban qu'il lui tendit, Aloys ne savait plus s'il devait être triste ou soulagé. Silencieux, ils marchèrent jusqu'au grand hall, arrivant à temps pour prendre place parmi les convives, derrière les deux sièges restés vides à côté de sire Sieghard, revenu la veille auprès de son suzerain.

Comme si le destin n'avait attendu que leur présence, l'un des gardes annonça d'une voix essoufflée que le Chevalier Noir et le Sorcier Gris étaient entrés dans la ville. L'attention de toute la salle se tourna vers les hautes portes. Même les serfs les observaient, interrompant leurs mouvements à chaque moment, soucieux de ne pas manquer le retour de ceux qui les délivreraient de la menace qui planait au-dessus de leurs têtes.

Et enfin ils arrivèrent.

Ciarán était épuisé. Il se mouvait avec sa grâce habituelle, mais il montrait de clairs signes de fatigue pour qui le connaissait : dans la tension de ses épaules, dans le pas plus traînant qu'à l'habitude, dans ces ombres sous ses yeux qu'il avait eu du mal à cacher. Leurs vêtements étaient sales

et fatigués, et même Ard, qui vola sans un cri, sans un bruit vers son perchoir, semblait las.

Formels en toute occasion, les deux époux posèrent genou à terre devant leur Roi, déclarant qu'ils avaient accompli leur mission et que le lendemain à l'aube, ils reprendraient la route à la recherche du dragon qu'il leur faudrait soumettre ou terrasser. Le roi Adelar les accueillit avec soulagement et leur fit porter immédiatement de quoi laver leurs mains pour prendre part au repas.

Dès que Ciarán fut assis devant lui, l'apprenti lui présenta la viande qu'il avait coupée et ajouta pain et légumes dans son assiette.

— Merci, Aloys.

Même son sourire était rongé par l'épuisement, et à y regarder de plus près, maints coupures et hématomes se dissimulaient mal sous le maquillage. Il veilla à couper d'eau le vin qu'il servit et reprit son couteau pour préparer plus de viande, car le sorcier mangeait inhabituellement vite et beaucoup.

Il ne put s'empêcher de jeter de nombreux regards vers son maître, cherchant où il pouvait avoir gardé un objet aussi puissant et ancien que le Cœur du Dragon, mais les vêtements simples de son professeur ne semblaient rien dissimuler.

Lorsque Thorsten entra avec Siegfried dans les bras, Ciarán délaissa complètement son assiette et la conversation qu'il avait maintenue difficilement avec le Roi. Il se tourna vers son fils comme les fleurs vers le soleil. Il prit l'enfant dans ses bras et, naturellement, se rapprocha de Schwarz, levant le visage vers lui avec un regard adorateur, le laissant poser une main sur sa cuisse alors que l'autre caressait avec révérence le visage de leur fils. Lentement, leurs deux têtes se rapprochèrent jusqu'à ce que leurs fronts se touchent au-dessus de l'enfant babillant et ils se sourirent.

Aloys détourna les yeux. Ciarán était tombé amoureux du chevalier. Même un aveugle ne pouvait douter qu'il l'aimait éperdument. Il s'était fait une raison. De toute façon, c'était le sorcier qui avait dit vrai, ce n'était qu'un caprice, un sentiment aussi éphémère que ridicule et dont il s'était défait sans grande difficulté. Il aimait Ciarán comme un apprenti aime son maître, comme un enfant aime ses parents, rien de plus. Quant au reste, il s'en était passé tout ce temps, il s'en passerait, il avait bien autre chose à faire que de se préoccuper de ce qui obsédait les autres garçons de son âge.

Poussé par le désir d’impressionner le sorcier et nullement par celui de s’éloigner, il nettoya ses doigts et alla proposer au roi de divertir ses convives.

L’apprenti s’installa entre les tables et, le visage sérieux et impassible, commença par les tours que lui avait enseignés Ciarán des années auparavant. Il fit jaillir de ses doigts des volutes de fumée, fit apparaître des oiseaux de glace de ses mains, il jongla avec des étoiles qui disparurent en un bouquet d’étincelles colorées. Enfin, il se lança dans le sort qui ferait naître la surprise sur le visage de son maître. Il prit son inspiration et commença à prononcer les Mots Sacrés, laissant sa force et son pouvoir se tisser au sortilège. Lentement, la peau d’ours qu’il avait fait apporter commença à s’animer, se redressant alors que la magie se déversait à travers le premier Mot. Il entendit vaguement l’étonnement des spectateurs, mais il ne relâcha pas sa concentration, commençant à façonner le deuxième Mot de pouvoir, celui qui donnerait à la peau d’ours la forme d’un véritable animal. La chose était plus difficile que prévu, et il sentit ses forces commencer à lui manquer, mais il réussit quand même à finir l’incantation. À présent ne restait que le contrôle qui permettrait à la peau de danser avec lui. Il serra les poings et se lança dans la dernière litanie, mais la magie vacillait dans son corps comme une flamme dans le vent. Il poursuivit malgré tout, et son cœur s’affolait, car la peau restait immobile face à lui. Il appela à lui tout ce qu’il possédait, tentant de tresser ce qui restait de pouvoir pour le jeter dans l’enchantement, mais déjà il le sentait faiblir, incomplet, défaisant bientôt, lamentablement, le reste du sortilège. Le peu d’énergie qu’il avait dépensée avec les tours précédents manquait à présent. Et il en serait quitte pour être ridicule devant l’assemblée tout entière.

Il ferma les yeux, tremblant de rage. Il voulait tellement montrer à Ciarán qu’il avait progressé, son orgueil l’avait perdu.

La magie vint le caresser comme une couverture douce et chaude avant de s’infiltrer dans son corps, puis dans le sort comme une vague, complétant l’enchantement et lui donnant le contrôle de la peau d’ours. La bête, à présent aussi réelle et vivante que lui, le salua avant de prendre sa main pour la basse-danse. Aloys n’eut pas besoin de lever les yeux pour savoir que c’était Ciarán qui l’avait aidé. Il l’avait guidé comme si souvent pendant son apprentissage, tout en douceur, sans jamais vraiment le forcer.

Mais le pouvoir du sorcier était étrange, différent, plus intense aussi. Et il ne put s’empêcher de se tourner quand même vers son maître aux traits et

aux gestes si fatigués, mais à la magie si solide et puissante.

Il comprit soudain, comme une révélation lumineuse. Il eut beau regarder plusieurs fois alors que la peau d'ours et lui dansaient, rien ne semblait changé chez son maître, rien ne laissait supposer que dans sa poitrine battait le Cœur du Dragon.

* * *

L'aube était venue trop vite.

Ils avaient à peine eu le temps d'embrasser leur fils que déjà, il leur fallait filer ventre à terre vers les hautes falaises de Rostock. Heureusement pour lui, Aloys avait préparé tout ce qui était nécessaire au sort pour retrouver le dragon, y compris l'écaille qui s'était coincée entre les pierres de la tour et il avait pu, dans l'intimité du bureau du roi Adelar, chercher le lieu où se terrait le dragon. Il était resté dans le Royaume, de toute évidence incapable de partir loin de l'influence de la Dame du Lac, nichant certainement dans les hautes falaises noires qui surplombaient les eaux sombres et glacées de la mer.

Ils avaient déjà chevauché d'un train d'enfer toute une journée pour relier la mer, poussant les montures fraîches que le Roi avait mises à leur disposition. Après une nuit de sommeil difficile, le jour se levait sur les crêtes déchirées des falaises et il leur fallait aller à la rencontre du dragon.

Ciarán ne savait toujours pas si le Cœur du Dragon suffirait. Il n'était pas la fille du Dragon, juste un sorcier comme tant d'autres, et le Cœur ne donnait pas le pouvoir de commander aux Seigneurs des Cieux, il ne ferait que le laisser communiquer. Pour ce faire, il fallait encore que le dragon ne les tue pas avant qu'il ouvre la bouche. Or la magie qui imprégnait encore leurs montures ainsi que celle du Cœur alerteraient sûrement le géant céleste dès qu'ils s'approcheraient d'un peu trop près.

S'ils ne voulaient pas être surpris, et ils ne voulaient pas être surpris, il leur fallait choisir le terrain et appeler le dragon.

En contrebas des falaises escarpées, on ne voyait que les eaux agitées de la mer, blanchâtres d'écume dans le jour gris et froid. Ils avaient abandonné leurs chevaux avant de monter par des sentiers étroits, traîtres et pleins de rocailles jusqu'aux plateaux qui couronnaient les dents de pierre. Ils avaient

préféré l’esplanade la plus vaste et la plus visible depuis laquelle il leur serait aisé de venir voir leur… le dragon.

Il sentait la nervosité du chevalier à ses côtés. Sa main revenait sans cesse se poser sur son épée, et il sentait que le poids rassurant de l’armure lui manquait. Il lui avait confié qu’il n’avait aucun moyen de contraindre la gigantesque créature à l’écouter, mais comme à son habitude, Schwarz s’était contenté de dire qu’il avait foi en ses talents de mage.

Le moment était venu. Aussi loin que portait le regard, tout n’était qu’une variation de gris, de la mer jusqu’à la terre parfois parsemée de maigres plantes épineuses, en passant par ce ciel pesant et lourd d’attentes. D’où qu’il vienne, ils verraient le dragon.

Par magie, il augmenta la portée de sa voix, puis il reprit la geste de la fille du Dragon, laissant l’appel porter jusqu’à l’horizon.

Il attendit que la mort emporte la fille du Dragon avant de se montrer, sa gueule monstrueuse, plus haute que bien des hommes apparaissant devant eux, le reste de son corps dissimulé par la falaise à laquelle il était accroché.

— Le Cœur du Dragon.

Sa voix était comme un tremblement de terre, et il fallut à Ciarán toute sa volonté pour ne pas se laisser submerger par la terreur en voyant ces deux yeux immenses et noirs comme un puits sans fond fixés sur lui.

— Je le sens qui bat en toi.

Il releva la tête, pensa à son fils, à son époux, au Royaume qui dépendait de ce qui allait se passer ici.

— Oui. Il bat en moi.

Sa voix ne trembla presque pas.

Le dragon sourit. Ou du moins dévoila mieux encore ses crocs plus grands que les jambes d’un homme.

— Il ne m’empêchera pas de te dévorer, Sorcier.

Il exhala sur eux juste un court souffle qui, déjà, cuisit leur visage.

— Tu ne peux m’enchaîner avec le Cœur.

Et ils entendirent le raclement des griffes sur la pierre alors que les deux pattes avant apparaissaient au sommet de la falaise.

Il serra les poings comme s’il pouvait ainsi enfermer la peur instinctive qui affolait tout son corps devant ce prédateur.

— Je le sais et telle n’est pas mon intention, Dragon.

Une nouvelle fois, le bruit des griffes contre la pierre et celui d’un énorme rocher s’écrasant dans la mer.

— Tu es courageux, Sorcier. Ou insensé, je ne saurais dire.

Il ne les quitta pas des yeux, se déplaçant avec lenteur et une grâce surnaturelle qu'aucun animal de cette taille ne devrait pouvoir posséder. Sans effort, presque sans bruit, il ramena tout son corps sur la terre ferme, tournant autour d'eux comme le fauve qu'il était, les jaugeant, les évaluant, jouant avec leurs nerfs sans aucun doute. Jusqu'au moment où il s'arrêta, posant la tête sur sa queue, les encerclant de son corps.

Tous ses instincts lui criaient de fuir, de grimper par-dessus ces murailles d'écailles vieil or et de prier pour qu'il ne le prenne pas en chasse. Il n'en fit rien, se contentant de rester là, immobile, digne, du moins l'espérait-il, prouvant au dragon qu'il ne l'effrayait pas et qu'il était son égal.

Les yeux immenses se plissèrent comme ceux d'un chat s'installant pour dormir.

— Que me veux-tu, Sorcier ?

Le moment était arrivé.

— Je suis venu te libérer.

Le rire souleva la forteresse d'écailles qui les retenait prisonniers.

— Existe-t-il sous les astres créature plus libre que moi, maître de l'immensité des cieux ?

— Je suis venu te libérer de l'emprise de l'Étoile du Matin.

Le rire cessa immédiatement comme la flamme d'une bougie qu'on aurait soufflée.

— Je me suis déjà défait de ces chaînes-là, Sorcier.

— Et pourtant, je la vois rôder autour de toi, attendant le moment où tu faibliras pour frapper et t'enchaîner à nouveau.

— Je ne faiblirai pas.

La voix du dragon était profonde comme d'immenses rochers jetés au bas d'une crevasse, et les monts d'écailles furent soulevés par une vague de colère.

— Tu n'as pas même réussi à t'éloigner d'elle, l'avertit Ciarán. Elle te reprendra. Elle possède l'Étoile du Matin et elle te connaît à présent.

Les crocs réapparurent, mais cette fois, ce n'était pas un sourire et la terreur tétanisa ses membres.

— Misérable Sorcier. Que sais-tu des Seigneurs des Cieux ? Que penses-tu qu'une simple magicienne puisse faire contre moi !

Le rugissement secoua la falaise et il sentit Schwarz prendre son bras, prêt à se jeter devant lui pour le protéger. Il posa la main sur la sienne et, tirant courage de sa présence, reprit la parole.

— Elle fera ce qu'elle a déjà fait : elle patientera et t'observera, elle prendra tout son temps, mais elle détruira ta volonté et fera de toi son esclave.

— Et où est-elle cette grande et puissante enchanteresse ?

— Sur son Île, en un lieu que seuls peuvent trouver ceux dont elle requiert la présence, un lieu que tu n'atteindras jamais, mais d'où elle peut, sans trêve, t'attaquer.

— Aucune magie ne peut résister à un dragon, Sorcier, et tu le sais. Je la trouverai et j'en finirai une fois pour toutes avec ses manigances.

— La trouveras-tu avant qu'elle ne t'enchaîne à nouveau ? Toute cette fatigue ne te jettera-t-elle pas dans ses filets plus vite encore ? Ton adversaire est plus vieille que les siècles et rusée, sa patience est légendaire.

— Que proposes-tu donc, Sorcier ? Quel faible sortilège de ta connaissance pourrait contrer le pouvoir de l'Étoile du Matin, de la larme que la Mère des Dragons versa pour Dragon, son époux ?

Le dragon semblait bouder. Aussi puéril et dérisoire que soit ce mot pour une créature aussi grande qu'une tour, il était le seul qui lui venait à l'esprit en contemplant l'expression du géant. Mais au moins avait-il enfin son attention, et le dragon en était rendu là où il voulait.

— Il s'agit d'utiliser sa propre magie contre elle.

Les yeux plus vieux que le temps lui-même étaient fixés sur lui et l'écoutaient en silence.

— Appartiens au Chevalier Noir et elle ne pourra plus t'atteindre, car la malédiction qu'elle a elle-même prononcée te protégera.

Le dragon eut un rire sec et court.

— Tu me demandes d'échanger une servitude contre une autre, Sorcier ? Voilà un marché des plus mauvais.

— Le Chevalier Noir ne possède pas l'Étoile, il ne pourra jamais contraindre ta volonté, mais tu feras partie de lui et il te protégera comme il protège tout ce qui est sien.

— Et quand je refuserai de lui obéir ? Il ne contrôlera pas ma volonté, mais il possédera sur moi un pouvoir que toi ou tes semblables pourrez exploiter, Sorcier.

— Tu n’as que ma parole que ni lui ni moi ne te forcerons. Et une certitude : quand elle reprendra possession de ta volonté, tu seras mis à mort. Aveugle, tu lutteras sans aucune chance de gagner contre un chevalier armé de sa magie qui te vaincra aussi sûrement que le soleil se lève chaque jour.

Le dragon resta complètement, surnaturellement, immobile, pas une écaille ne bougeait, pas un souffle n’animait cette statue effrayante aux yeux fixes. C’était à peine si Ciarán osait respirer.

— Approche, Chevalier Noir. Viens affronter le dragon puisque tu veux le posséder.

* * *

La peur était devenue une présence familière. Lorsqu’il avait fait face au premier dragon, il était ivre de joie et de combat, mais cette fois-ci, c’était à jeun qu’il se retrouvait prisonnier du cercle d’écailles, devant des crocs épais et luisants, plus longs que son épée. Il lui fallait tout son courage pour regarder Ciarán répondre à la bête, attirer sans cesse son attention quand, à tout moment, il pouvait décider d’en finir d’un coup de queue ou d’un simple souffle. Tout son corps voulait combattre ou fuir, se saisir du sorcier et l’emporter au loin, à l’abri, là où jamais le monstre ne pourrait plus les atteindre.

Mais il résista. Il resta aux côtés du sorcier alors qu’il tentait de convaincre le dragon de se laisser enchaîner. Il écouta la voix douce de son épouse qui ne tremblait presque pas. Il regarda son corps droit et gracieux malgré la peur. Il se focalisa sur Ciarán, son calme et sa tranquillité au milieu de la tempête d’émotions que provoquait la créature monstrueuse.

— Approche, Chevalier Noir. Viens affronter le dragon puisque tu veux le posséder.

La voix était comme un présage de mort qui l’entourait peu à peu, resserrant son emprise sur lui. Il avança, relevant la tête, posant la main sur le pommeau de son épée, se plaçant devant Ciarán pour le protéger le plus possible. Lorsqu’il s’arrêta, il planta son regard dans les grands yeux d’obsidienne et attendit que son adversaire donne le premier coup.

— Alors, Chevalier, puis-je au moins connaître le nom de celui qui veut me posséder ? demanda la bête avant de pousser un long et brûlant soupir.

Il ne montra aucun signe d'inconfort même si sa peau le cuisait vivement.

— Je suis Schwarz, le Chevalier Noir, aux ordres du roi Adelar von Güstrow.

— Quel nom… imaginatif, Chevalier. Et de quels hauts faits peux-tu te vanter qui te rendent digne d'être mon maître ? demanda-t-il, souriant une nouvelle fois tandis qu'il contemplait ce petit humain.

— J'ai tué un de tes semblables, terrassé un monstre ailé qui menaçait le Royaume. Voilà mon haut fait, Dragon.

La gueule claqua comme une montagne qui s'effondre et de la fumée commença à sortir de ses naseaux.

— Misérable avorton humain, essaies-tu donc de me faire croire que tu as occis un de mes frères, toi dont je ne fais qu'une bouchée ? Qui donc crois-tu être pour oser toucher à un Seigneur des Cieux ?

Schwarz ne bougea pas quand l'air devant lui commença à se distordre sous l'effet de la chaleur, quand les yeux de la bête semblèrent soudainement parsemés d'étincelles rouges.

— Je suis Schwarz, le Chevalier Noir, et pour protéger le Royaume de Mecklembourg, j'ai tué le dragon. Et s'il faut te tuer, sache que je le ferai.

La queue fouetta l'air et le dragon se releva, plaçant son corps immense face à l'impudent mortel.

— Tu es courageux, Chevalier, mais stupide. Jamais tu ne pourras ne serait-ce que me blesser et ton épée ridicule ne goûtera jamais à ma chair. Tu courtises la mort et elle vient à toi.

Il avança et Schwarz sortit son épée. La peur le quittait, remplacée par l'excitation, l'exaltation du combat à venir.

— Il suffit !

Ciarán s'interposa entre eux, sa voix claquant dans l'air comme un fouet, les faisant tous deux reculer d'un pas.

— Ne te mêle pas de ça, Sorcier, car avec ou sans le Cœur, je te tuerai aussi.

— Recule, Ciarán.

Mais le magicien resta là, entre eux deux, le visage déterminé.

— Si tu tues Schwarz, tu n'échapperas jamais à l'emprise de l'Étoile du Matin, et elle fera de toi son pantin jusqu'à te laisser te faire tuer par un chevalier à l'armure éclatante, un esclave mis à mort comme un animal de ferme.

Sans aucune peur, son regard soutint celui du géant, attendant qu'il détourne les yeux pour se tourner vers Schwarz.

— Quant à toi, je refuse de te laisser mourir.

Le chevalier serra les dents et les poings, mais remit son épée au fourreau. Se battre avec le dragon n'arrangerait pas les affaires du Royaume.

— En tout cas, Dragon, quel que soit ton choix, sache que tu me trouveras sur ton chemin, commença Schwarz. Car si elle l'emporte sur ta volonté, je serai là pour te mettre à mort.

La gueule immense s'étira en un sourire de défi, mais le dragon ne répondit pas de suite, se rasseyant face à eux.

— Que me faut-il donc faire, Sorcier, pour devenir la propriété de ton chevalier ?

Ciarán laissa échapper un sourire alors que son corps se détendait soudain.

— Je doute que tu veuilles être capturé et enchaîné comme un animal, Seigneur des Cieux. Il te faudra donc prêter serment à mon époux et accepter un symbole d'allégeance.

— Non. Tant qu'à abdiquer mon libre-arbitre, autant être traité comme un animal, je ne prêterai pas de serment, enchaîne-moi, Chevalier.

Le dragon le regardait avec défi, fier, la tête haute.

— Soit. Ciarán.

Le sorcier sortit de sa besace une longue corde noire tressée de fils doux comme de la soie et la lui tendit.

— Dois-je dire quelque chose ?

Son épouse secoua la tête.

Il prit la corde.

— Et maintenant ?

Le dragon renifla, goguenard, haut comme une tour.

— Débrouille-toi, Chevalier, j'ai accepté de t'appartenir, pas de te rendre la chose plus facile.

Eh bien, soit, il enchaînerait cette maudite bête comme on attrapait un cheval ou, comme dans les légendes, les léopards pour les dresser à la chasse. Enroulant la corde autour de son épaule, il se rapprocha du mur d'écailles qui se dressait devant lui. Il ignora le sourire de l'animal, la taille de ses pattes qui pouvaient si facilement l'écraser, et il chercha le meilleur moyen d'escalader cette falaise.

Les écailles étaient coupantes sous ses mains, mais il n'y prêta pas attention, commençant à grimper sur la queue de la bête avant de remonter par son échine. Il manqua de tomber quand le géant déplia ses ailes. Mais il continua son chemin, atteignant son cou où brillaient les immenses cornes aux pointes acérées.

C'est alors que le dragon prit son envol.

D'instinct, Schwarz s'accrocha à une corne, déchiquetant sa main sur une épine acérée tandis que le vent et les embruns fouettaient son visage. Lentement, maintenant son étreinte qui était la seule chose qui le tenait encore en vie quand le ciel et la terre se succédaient au-dessus de sa tête, il s'attacha avant de passer la corde autour de la corne. Ensuite, il noua fermement le lien à la garde de son épée et utilisa celle-ci comme grappin pour atteindre l'autre corne. Le monstre se renversa à nouveau dans un mouvement qui lui souleva le cœur et fit glisser le glaive et le cordage vers lui. Il s'empressa d'attraper son arme et de tirer sur la corde qui faisait maintenant le tour des deux piliers épineux. Il fit plusieurs nœuds, passa le lien à d'autres endroits, entre les épines acérées et, finalement, s'assura du mieux qu'il put, debout entre les deux immenses cornes, l'étendue du ciel et de la terre défilant juste devant lui.

Maintenant qu'il ne craignait plus de s'abîmer dans… il n'arrivait pas à savoir s'il s'agissait de la mer, de la terre ou du ciel à dire vrai… Maintenant qu'il craignait moins de choir vers une mort certaine, il pouvait s'occuper de dompter ce maudit dragon qui regretterait le jour où il avait décidé de se moquer du Chevalier Noir.

Son épée toujours accrochée au bout de la corde, il commença à la faire tourner comme une fronde. Bien sûr, avec les vents qui se jetaient sur lui à cause du vol, la chose était tout sauf facile et il serra les dents. Son bras le lançait, mais, peu à peu, le mouvement se fit de plus en plus rapide et ample et il envoya la corde s'enrouler autour du cou de la créature. Il ne réussit pas du premier coup, la corde et son épée pendouillant dans le vide avant qu'il ne l'enroule à nouveau. Mais il persévéra et le troisième essai fut le bon, son épée manquant de le frapper quand elle revint vers lui.

Il noua la corde et commença à la resserrer autour de la bête.

Ce qui n'eut aucun effet. Il n'avait pas assez de force pour le serrer vraiment et commencer à le gêner, il lui fallait autre chose.

Il commença à enlever tous les nœuds qui le retenaient en sécurité sur la bête et les refit comme pour créer un étrange filet de pêche. À présent, il ne

lui restait plus qu'à attendre que le dragon descende à nouveau voler au ras des arbres.

Il attendit un long moment. La froideur des vents et la crispation de son corps autour de la corne eurent vite fait de le fatiguer, le forçant à puiser dans ses dernières ressources, mais enfin, le dragon descendit et il put lancer son filet dans l'océan de branchages. Très vite, il entendit les craquements du bois, sentit les secousses qui manquèrent de lui faire lâcher prise jusqu'à ce que leur vol soit soudain arrêté quand la corde se tendit au maximum et serra la gorge du dragon.

Ils tombèrent dans un tonnerre de bois rompu et une tempête d'échardes. Il se raccrocha comme il put à la corne, sachant que le corps du géant était sa seule protection contre cette chute et tous ces éclats de bois.

Lorsqu'ils touchèrent le sol, ce fut comme si une vague parcourait la terre et il sentit sa tête résonner en harmonie avec la roche. Mais il n'avait pas de temps à perdre. Les jambes tremblantes, il se remit debout, força ses mains et ses bras à se détacher de leur appui et se saisit de son couteau. Il coupa la partie de la corde qui maintenait le dragon à l'embrouillamini de branchages et de troncs et se saisit de l'autre qui se terminait autour du cou de la bête avant de sauter au sol. Il tomba sur un amoncellement de branches, mais se releva, la corde toujours à la main, allant se placer devant la gueule immense de la bête.

— Dragon, cria-t-il.

Les yeux noirs s'ouvrirent. Un grognement de rage et de haine l'enveloppa de sa chaleur.

— Je t'ai capturé, Dragon. Tu m'appartiens désormais.

Il tira légèrement sur la corde et le grognement gagna en puissance.

— Tu es entravé. Reconnais que tu as trouvé ton maître.

— Jamais !

Le souffle le força à reculer et il vit quelques feuilles commencer à prendre feu.

— Tu es au sol, Seigneur des Cieux. Je suis debout et l'épée à la main.

Le dragon ne lui répondit pas.

— Si tu refuses de te soumettre, je te tuerai.

Ils s'observèrent un long moment et il sentit la rage du combat monter en lui, souhaitant que la bête le défie, rejette son offre, et qu'il puisse plonger son épée dans ses chairs et se frayer un chemin de sang jusqu'à son cœur.

Les yeux noirs se fermèrent.

— Tu m’as vaincu, Chevalier Noir.

Il vit la malédiction se refermer sur le géant et teindre tout son corps, le reconnaissant comme sien.

Ses jambes se dérobèrent sous lui et il planta son épée en terre pour éviter de tomber. Il avait vaincu.

Le dragon se redressa et, à genoux presque comme il était, sembla encore plus grand. Il le regarda s’ébrouer pour retirer les troncs et les branches comme des brins de paille.

— Allons, viens, mon Maître, il nous faut rejoindre ton sorcier avant que l’inquiétude ne le conduise à la tombe.

* * *

Adelar ne croyait pas aux miracles.

Il était un bon chrétien, il pratiquait les vertus prônées par l’Église et il traitait avec respect les gens de robe même lorsqu’ils n’étaient que des gorets venus s’empiffrer sur les deniers du clergé. Il ne priait pas, mais il respectait la foi de son épouse et sa croyance en un Dieu juste et bon, et en des saints toujours prêts à aider les habitants de cette vallée de larmes.

Il ne croyait pas aux miracles, mais ce qu’ils attendaient ne pouvait être autre chose qu’un miracle. Et si Aloys ne se trompait pas, il s’en produirait bientôt un.

Le jeune homme était là, à ses côtés, à la place de son maître, réussissant à l’imiter avec une étrange facilité. Il était difficile de se rappeler qu’il s’agissait du même enfant qu’il avait fait sauter sur ses genoux, du même petit garçon qui poursuivait des poules dans la cour ou qui pleurait lorsque sa mère refusait de lui donner un morceau de fruits confits. Il était évident que demander à Ciarán de le prendre comme apprenti avait été la bonne décision. Il avait dû faire taire beaucoup de voix qui avaient protesté contre l’entrée d’un parent du Roi au service d’un magicien, mais il avait bien fait. Qu’il décide de rester à ses côtés ou de partir, Aloys aurait un futur devant lui et un but. Et il ne doutait pas qu’il finirait par revenir en Mecklembourg pour servir le Royaume et son souverain.

— Les voilà qui arrivent.

Cette voix était plus familière encore que la sienne et Adelar laissa un instant la joie se lire sur son visage. Sieghard était de nouveau à ses côtés, à sa place, près de lui, veillant sur lui comme il l'avait fait toute sa vie.

Bien sûr, il savait qu'il repartirait. Il le fallait. Il ne pouvait priver le duché de Wismar de son suzerain ni Dagmar de son époux. Mais pour l'heure, il était là et tout était presque comme avant.

— Les voilà ! Les voilà !

Le bruit parcourait la foule amassée dans la cour du château pour voir revenir le Chevalier Noir et le Sorcier Gris, une nouvelle fois vainqueurs du dragon. Mais cette fois-ci serait la dernière. S'ils avaient réussi, et il ne doutait pas que son sorcier et son chevalier avaient accompli un miracle, c'en serait fini pour toujours des dragons dans le Royaume de Mecklembourg, et l'Ordre n'aurait plus la possibilité de s'emparer de son Royaume, ni de bouleverser la vie de sa famille. Ils pourraient enfin vivre en paix.

Le Sorcier Gris et le Chevalier Noir entrèrent dans l'enceinte du château. L'armure noire du chevalier jetait autour de lui comme une lumière sombre tandis que le sorcier portait plus de bijoux dans sa longue chevelure brillante qu'il ne devait y en avoir dans le trésor de Güstrow. La foule se tut lorsque le chevalier mit pied à terre d'un geste souple avant d'enlever son heaume et de donner sa main à son époux. Le magicien descendit de cheval dans un bruissement d'étoffes. Soudain, Thorsten fut là pour tendre son bâton à l'enchanteur et Ali apparut pour prendre le heaume de son seigneur et emmener les bêtes.

Tenant toujours la main du sorcier, le chevalier avança jusque devant le Roi et malgré l'armure et les étoffes précieuses, tous deux posèrent le genou à terre devant leur suzerain aux vêtements sobres de lin et de laine.

— Roi Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, moi, Schwarz, le Chevalier Noir, ton vassal, me présente devant toi aujourd'hui pour t'annoncer la bonne nouvelle.

— Lève-toi alors, Chevalier Noir, et fais-moi l'honneur d'accepter mon accolade en ce jour de fête.

Le chevalier s'exécuta et il donna l'accolade à l'armure chauffée par le soleil de midi qui avait enfin décidé de se montrer.

— Roi Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, moi, Ciarán, le Sorcier Gris, ton vassal et sorcier de ta Cour, me présente devant toi aujourd'hui pour t'annoncer la bonne nouvelle.

— Lève-toi alors, Sorcier Gris, et fais-moi l'honneur d'accepter mon accolade en ce jour de fête.

C'était la première fois qu'il donnait l'accolade au magicien. Jusqu'à présent, il avait suffi qu'il pose la main sur son bras pour que tous comprennent qu'il n'avait ni peur de la magie du fils de la Dame Noire, ni de ce que pourraient dire les hommes venus d'Aachen. Mais ce jour marquait une nouvelle étape pour le Royaume, et il ne pouvait se refuser à montrer que le sorcier ne lui inspirait nulle crainte et qu'il l'aimait comme un souverain aime ses conseillers.

Lorsqu'il le relâcha, un silence complet régnait dans la cour, ce qui permit au sorcier de prendre la parole.

— Roi Adelar, hier, mon époux, le Chevalier Noir, a affronté et soumis le dragon. Plus jamais il n'attaquera le Royaume, car à présent, il appartient au chevalier qui t'a donné sa foi.

Sur un signe du sorcier, Schwarz se dirigea vers le centre de la cour.

— Dragon, viens à moi.

Tous les visages se tournèrent vers le ciel et scrutèrent chaque nuage pour déterminer s'il ne pouvait cacher une bête monstrueuse. Puis la première voix retentit.

— Il est là !

Pour l'instant, il ne s'agissait que d'une forme au loin, mais qui grossissait sans cesse jusqu'à cacher le soleil alors qu'elle se posait dans la cour, ses immenses ailes poussant l'air et manquant de faire tomber les spectateurs.

Le dragon était là. Dans la cour du château. Noir et gigantesque, occupant presque tout l'espace. Un collier doré enserrait son cou, terminé par une corde noire dont le chevalier s'empara.

— Roi Adelar, voici le dragon qui dorénavant te servira comme je te sers.

Une nouvelle ère allait commencer pour Mecklembourg. L'Ordre avait perdu face au fils de Hroderich le Sanglant. Le fils de celui à qui ils avaient refusé les derniers sacrements et le repos en terre chrétienne. L'Ordre avait perdu. Il avait gagné. C'était enfin fini.

***

La porte de la tour se referma derrière eux dans un soupir de soulagement. C'était terminé. Ils pouvaient se reposer à présent dans la chaleur et la sécurité de leur foyer.

Il y avait encore trop de monde et trop de mouvements autour de lui et sans doute ne devrait-il pas aller dormir immédiatement. Nul doute que beaucoup de choses demanderaient son attention puisqu'il y avait déjà presque deux semaines qu'il ne s'occupait plus de ses sorts et de ses potions, obnubilé par l'ombre du dragon. Mais Ciarán n'arrivait pas à se convaincre de se remettre à l'inventaire et à son grimoire, une fatigue comme il n'en avait jamais connu engourdissait tous ses gestes, alors même qu'il avait dormi une pleine nuit la veille.

Il laissa Aloys le faire asseoir sur le banc et commencer à ranger tous les bijoux, qu'il lui avait mis dans les cheveux ce matin. Bien vite, Thorsten vint le rejoindre, manquant de le rendre chauve à chaque fois qu'il défaisait un des joyaux. Schwarz, son fils précautionneusement pelotonné dans ses bras, commença à monter vers la chambre, suivi par Ali qui portait son armure. Le feu mourait doucement dans un rougeoiement fatigué, la tour bruissait de calme et de sérénité.

Plus loin, au château, perché sur la plus haute et large tour, le dragon repliait ses ailes pour dormir. Et plus loin encore, sur les routes, un cavalier pressé portait le message que le Royaume de Mecklembourg avait une nouvelle fois vaincu le dragon. Mais pour l'heure, rien de tout ça ne le concernait, seuls l'intéressaient le murmure doux des voix de ses élèves, les bruits de vie qui parvenaient d'au-dessus d'eux et le silence de paix qui entourait la ville.

Il ne réussissait plus à penser, son esprit aspirait au blanc chaud et reposant du sommeil, et quand ses apprentis eurent fini, il se contenta de les remercier avant de les pousser vers leur chambre. Il lança un dernier regard sur la pièce, mais rien ne requérait qu'il se tienne plus longtemps éloigné de sa couche.

Lorsqu'il arriva au seuil de sa chambre, il s'arrêta soudain, l'esprit en éveil. À l'intérieur, Schwarz était penché au-dessus du berceau, chantonnant à voix basse sans qu'il puisse percevoir ni les paroles ni la mélodie. Son corps était à peine éclairé par la lumière du feu et d'une bougie ; les flammes ajoutaient au doré de la peau de ses bras nus. Ciarán sentit son cœur se serrer presque douloureusement. Il avait failli le perdre. Mais il était là, aux côtés de leur fils, dans leur demeure, avec lui. Il ne l'avait pas

laissé le quitter, il l'avait agrippé de toutes ses forces et gardé. Parce qu'il l'aimait. Parce qu'il l'aimait plus qu'il l'aurait jamais cru possible. Parce que pour lui, il remuerait le ciel et la terre, il ferait tomber les étoiles. Il l'aimait, et ce sentiment le terrifiait, car si Schwarz venait à disparaître, il doutait qu'il soit un jour capable de vivre à nouveau.

C'était comme si Ciarán pénétrait dans la chambre et venait à lui pour la première fois. Sa main tremblait quand il la posa sur son bras nu, se penchant, lui aussi, au-dessus du berceau. Pour l'heure, Siegfried dormait à poings fermés, son visage plissé par le sommeil.

— Il a grandi.

La voix de Schwarz était teintée d'amusement, et un sourire attendri illuminait son visage.

— Il grandira plus vite que les autres enfants jusqu'à son sevrage.

Il contempla le visage parfait de son fils, ses quelques cheveux noirs qui poussaient, duveteux, sur son crâne rond.

Il sursauta lorsque son époux lui prit la main, comme dans la grotte. Il ne put s'empêcher de baisser le regard, de fixer leurs doigts entrelacés, le contraste de sa peau blanche, qu'il n'avait pas encore lavée, avec la sienne. Schwarz continuait à sourire à leur fils, et il se retrouva à faire de même, débordé par un sentiment étrange et brûlant. Il aurait voulu que le temps s'arrête et ne reparte plus, qu'ils restent à jamais ici, ensemble, penchés au-dessus du berceau.

Mais Schwarz lâcha sa main et il fut obligé de bouger, de recommencer à vivre sans cette plénitude qui l'avait envahi.

Il se dirigea vers la bassine d'eau claire posée près du feu et commença à enlever ses deux tuniques. Il sentait le regard perçant posé sur lui et se rendit compte qu'il rougissait. C'était ridicule. Son époux avait vu son corps à maintes et maintes reprises et l'avait caressé tant de fois qu'il devait en connaître chaque pouce par cœur. Et pourtant, le chevalier s'enflammait comme si c'était à nouveau la première fois.

Débarrassé de ses tuniques, Ciarán prit le linge propre et le plongea dans l'eau pour retirer toute la peinture qui cachait sa peau. Il avait l'impression que les yeux bleus suivaient chacun de ses mouvements et involontairement, il se laissa aller à prendre son temps, à passer avec lenteur le tissu sur ses bras, sur son visage, sur son cou, sentant les gouttelettes qui glissaient sur son torse nu jusqu'à ses chausses. Sa peau était parcourue de frissons et il doutait que ce fût uniquement le froid.

Il sentit d’abord ses mains chaudes qui soulevaient sa chevelure avant de la rejeter sur son épaule, puis les bras l’enlacèrent et un torse brûlant se plaqua contre son dos. Il ne réussit pas à retenir le soupir de plaisir qui tomba de ses lèvres. Il frissonna de tout son long lorsque les lèvres commencèrent à déposer mille baisers sur sa nuque mise à nu.

— Viens.

Les bras forts l’emportèrent vers leur lit, une vague de joie et d’une étrange appréhension le submergea.

Son époux le força à se retourner et à la lumière vacillante de l’âtre, ils se regardèrent un long moment. Schwarz semblait changé, plus calme, plus doux, comme si la rage et la colère qui l’habitaient avaient reculé. Le chevalier paraissait presque timide alors que sa main se levait pour venir caresser sa joue. Ciarán ferma les yeux et se concentra sur la sensation de ses doigts passant sur son visage, glissant sur ses lèvres, continuant sur son cou avant de se perdre dans ses cheveux. La bouche de son époux se posa sur la sienne et ce fut comme si le feu avait sauté de la cheminée pour embraser son corps.

Son corps redevint celui qui avait lutté pour le retenir de tomber et Ciarán enfonça ses ongles dans la chair dure de son épaule alors que sa jambe droite s’insinuait entre les siennes. Des grognements naissaient dans sa gorge et allaient mourir entre leurs lèvres qui se cherchaient et se perdaient sans cesse, ivres de morsures et de caresses. Il ne remarqua pas même qu’il l’entraînait avant qu’ils ne tombent tous deux, emmêlés, sur le lit.

Leurs mains descendirent en même temps défaire les chausses qui les gênaient et caresser la peau qui se trouvait là, encore inexplorée, vierge de ces caresses ardentes. Schwarz le souleva au-dessus de lui pour faire glisser ce dernier vêtement offensant et il gémit lorsque sa main, grande et ferme, se saisit de son sexe. Mais il ne voulait pas être en reste et brûlait de répliquer. Profitant de l’inattention du chevalier, il les fit rouler pour, à son tour, pouvoir le délester de ses chausses.

Schwarz était lourd contre lui, mais il réussit sans grand mal à se contorsionner assez pour retirer le tissu. Il s’arc-bouta alors pour aller à la rencontre de son sexe, geignant lorsque enfin, il glissa contre la chair dure et lourde de désir. Le guerrier l’écrasa de tout son corps, parcourant son visage et son cou de ses lèvres alors que leurs bassins frottaient l’un contre l’autre, alimentant un feu qui semblait ne connaître aucune limite. Ciarán

releva ses jambes, les nouant autour de sa taille pour épouser son corps de plus près encore, accompagnant ses mouvements avec enthousiasme et halètements. Ses ongles étaient des griffes enfoncées dans son épaule et le désir crispait son corps tout entier.

Il le voulait en lui. Il n'aspirait plus qu'à le sentir, le brûlant de l'intérieur, nourrissant le feu qui léchait chaque pouce de sa peau. Mais pour ce faire, il fallait qu'il le lâche, qu'il se saisisse de l'huile qui, depuis l'arrivée de leur fils, avait remplacé l'onguent et qu'il se sépare de lui le temps de se préparer. Il grogna de dépit. Qu'importait la douleur, elle n'était rien, qu'il le prenne maintenant, quand son visage était contre le sien, quand il pouvait plonger ses yeux dans les siens. Ciarán ouvrit la bouche.

— Je veux te voir.

La voix de Schwarz était un grognement d'animal, un tremblement grave et dévastateur qui glissait sur tout son corps.

Une nouvelle fois, le guerrier le plia à ses désirs et les fit rouler jusqu'au bord du lit, là où se trouvait l'huile. Il la tendit à Ciarán, à présent au-dessus de lui, et posa ses mains sur ses joues, attirant à lui son visage.

— Je veux te regarder cette fois-ci, souffla-t-il, presque un murmure, avant de l'embrasser.

Lorsque Schwarz le relâcha et commença à caresser ses flancs, le sorcier prit conscience de ce qui se passait. De ce qu'ils revoyaient tous deux en ce moment et ses mains tremblèrent tandis qu'il enlevait le bouchon de la fiole. Reculant avec difficulté, faisant sans le vouloir s'entrechoquer leurs deux sexes, rougissant sans comprendre jusqu'à la racine de ses cheveux, il versa quelques gouttes du liquide encore froid sur la verge brûlante. Il l'étala lentement de sa main et vit les yeux bleus fixés sur lui, observant chacun de ses gestes alors que sa poitrine se soulevait, au rythme erratique de sa respiration. C'était comme cette première fois. C'était nouveau. C'était différent.

Une main quitta son torse et se tendit devant lui. Il enduisit d'huile les doigts calleux du guerrier et referma la petite bouteille avant de la faire glisser loin d'eux sur le lit. Il sentit la caresse humide et glissante contre ses fesses et, se soulevant, écarta plus les cuisses, toujours cloué par le regard incessant de son époux. Il le sentit s'enfoncer en lui en un mouvement lent et presque aisé, et un soupir trembla sur ses lèvres alors qu'il rejetait la tête en arrière. C'était ce qu'il voulait, cette pression, cette chaleur, et en même temps, ce n'était pas suffisant. Il accueillit en gémissant cette nouvelle

intrusion, plus large, plus profonde, et commença à remuer les hanches pour l'inviter à se mouvoir. Mais le mouvement était par trop lent et timide, loin de ce qu'il désirait vraiment. Et si, parfois, il déclenchait cette avalanche d'étincelles, ce n'était toujours pas ce qu'il cherchait.

Les doigts se retirèrent et il rouvrit les yeux, se rendant alors compte qu'il les avait fermés. Le regard de Schwarz était celui d'un fauve, observant chaque tremblement de ses muscles, contemplant la proie qu'il allait dévorer. Les mains glissèrent de son corps, tombant sur le lit, oubliées.

— Je veux te voir, lui répéta Schwarz.

Les tremblements secouèrent son corps et il lui fut difficile de se positionner au-dessus de lui, de maintenir contre lui le sexe brûlant d'un désir qui était comme une douleur.

Il s'arrêta et regarda l'homme sous lui, l'homme qu'il avait épousé, celui qu'il aimait. Ses cheveux courts que ses caresses avaient ébouriffés, son corps que le soleil avait tanné, les cicatrices qui étaient apparues sur la peau lisse qu'il avait connue la première fois. Une éternité semblait s'être écoulée depuis ce jour de printemps où il l'avait découvert. Entre eux, tout avait changé, et à présent, il savait par cœur la chaleur de son torse, le goût de ses lèvres, le son rauque de sa voix. Et surtout, il pouvait se noyer dans le bleu brûlant de ses yeux alors qu'il l'accueillait en lui.

Ses mains, que dix ans de combats et d'épreuves avaient rendues calleuses, se posèrent sur ses hanches et le forcèrent à le prendre plus profond avant de commencer à parcourir ses flancs, son dos, son torse, pendant que Ciarán imposait son rythme. Il les sentit caresser ses cheveux qui tombaient jusqu'à ses genoux, jouer avec la pointe durcie de ses tétons et frôler son sexe avec provocation.

Mais le jeu cessa bien vite. Ils n'avaient pas la force de refuser plus longtemps un plaisir qui retentissait comme un roulement de tambour dans leurs veines, menaçant de les submerger. Schwarz referma ses doigts sur son sexe et le monde entier se réduisit à un maelström de sensations qui se succédaient à un rythme effréné, à une douleur qui grandissait sans cesse en lui, toujours sur le point de déborder, d'exploser, et qui le jetait, encore et toujours, sur son amant, son remède, sa cause.

Tout changea en un instant. Il enfonça ses doigts dans les cuisses sur lesquelles il s'appuyait tandis que son regard plongeait dans celui de son époux, y découvrant la même surprise, le même plaisir, la même flamme

dont il n’arrivait pas à savoir ce qu’elle signifiait. Il but avec avidité chacune des expressions qui passaient sur son visage, presque oublieux de ce plaisir qui dévastait ses chairs et chassait toute douleur, tout doute, toute question.

L’éternité de silence et de repos les trouva écrasés l’un contre l’autre, partageant un seul souffle altéré. Schwarz le regardait et, tout son corps détendu, lui souriait doucement alors que son pouce fatigué caressait son épaule.

Un sentiment de plénitude l’envahit. Il fallait qu’il le lui dise, les mots se bousculaient sur sa langue, désireux d’aller s’offrir à cet homme qui méritait tout ce qu’il pourrait lui donner.

— Schwarz.

Le murmure était comme une douce volute d’encens dans la pièce silencieuse.

Son chevalier se tourna vers lui, le corps encore plein de langueur, ses cheveux en bataille ou collés à son visage par la chaleur de leurs ébats.

Le cri puissant de Siegfried brisa le calme de la nuit et les mots retombèrent dans l’oubli pendant qu’il se levait. La minuit était là et leur fils avait faim.

Mais ce n’était pas grave, Schwarz était avec lui, et à présent, il avait toute une vie devant lui pour lui dire ces mots. Toute une vie à passer aux côtés de l’homme qu’il aimait.

-10-

Mariés, parents, ayant une nouvelle fois vaincu le dragon, voilà donc venue la fin de l'histoire de nos héros, car les gens heureux n'ont pas d'histoire, ou du moins nul ne les raconte. Mais en ce cas, pourquoi commencer un nouveau chapitre ?

— Êtes-vous heureux, Ciarán ?

Le feu crépita dans la cheminée alors que le sorcier se tournait vers dame Helmine, levant son aiguille de la chemise qu'il était en train de coudre pour son époux.

— Heureux, Madame ?

La pièce, habituellement remplie de toutes les dames du château et de leurs bavardages, était vide et silencieuse alors que les derniers rayons de l'après-midi passaient par le volet entrouvert.

— Votre mariage vous a-t-il donc apporté le bonheur ?

Le regard de la Reine n'était pas sur lui, mais sur les deux enfants qui, installés sur des peaux de bête non loin du feu, jouaient avec leurs propres pieds. La nourrice de la princesse était descendue aux cuisines aider, avec toutes les autres dames, aux salaisons qui avaient lieu en ce moment même pour préparer l'hiver. Seuls la Reine et le sorcier n'y étaient pas, car même s'il avait aidé le Chevalier Noir à soumettre le dragon, nul ne voulait du magicien dans une cuisine. Quant à la souveraine, elle laissait le gouvernement de la cuisine à dame Roswitha, peu encline à priver la matrone d'une responsabilité qu'elle exerçait depuis des années.

Ciarán prit le temps de sourire.

— Ce mariage m'a offert le plus extraordinaire des présents, Madame, répondit-il en désignant son fils aux cheveux sombres qui salivait sur son poing fermé.

Dame Helmine posa dans le panier la ceinture qu'elle était en train de tresser et tourna son attention vers les enfants. Siegfried était facilement deux fois plus grand et large que la petite princesse et paraissait bien avoir le double de son âge.

— Mais ne vous a-t-il donc rien offert d'autre ?

Les yeux de la Reine semblaient perdus dans le vide et son visage, habituellement si souriant, était voilé par une amère mélancolie.

Ciarán reprit son aiguille et son ouvrage, mais ses yeux restaient fixés sur l'expression triste de la dame.

— Et qu'aurait-il dû m'offrir de plus ? demanda-t-il doucement.

— D'après les ménestrels que se plaisait à citer Dagmar, le mariage offre la promesse d'un amour éternel et inépuisable qui emplit chaque moment de votre vie.

Un rire sans joie échappa à sa gorge.

— Alors, le Chevalier Noir a-t-il rempli chaque moment de votre vie d'un amour inépuisable et éternel ?

Il fit un nouveau point avant de parler.

— Il m'a donné un fils et à chaque instant de ma vie, mon cœur se remplit d'amour pour lui.

— Et cela vous suffit !

La Reine s'était levée, agitée, le visage rouge, comme prise de fureur, alors qu'elle marchait jusqu'à la fenêtre.

— Faut-il donc que le seul bonheur soit celui de ses enfants ?

Elle revint s'asseoir sur son siège, renversant au passage son panier, laissant les fils de couleur s'entremêler.

— N'ai-je donc pas droit au bonheur ?

Il planta son aiguille et posa son ouvrage à côté de lui.

— Le Roi vous a-t-il en quelque façon offensée ?

— Non, Sa Sainteté le Roi n'a pour moi que les égards qu'un homme doit à sa femme et jamais il ne m'a offensée, jamais il n'a sur moi levé le ton, ni la main, et je pense qu'il ne peut exister au monde de meilleur mari. Mais il ne m'aime pas.

La Reine avait repris sa ceinture et était en train de défaire tout son ouvrage avec des doigts tremblant de rage.

— Il ne m'aime pas et jamais je ne pourrai trouver le bonheur à ses côtés, je me sens devenir folle. Il me vient des envies de crier et de tout jeter à terre alors même que rien ne me manque et qu'Adelar est le meilleur des hommes.

Il posa une main sur les siennes, l'empêchant de continuer son travail de destruction.

— Même la vue de ma fille me devient insupportable tant elle lui ressemble. Regardez-la, n'est-elle pas parfaite qui dort paisiblement et ne pleure presque pas ?

— Majesté…

Il décrocha les doigts fins de l’écheveau de nœuds et de fils.

— Depuis combien de temps ces sentiments agitent-ils votre cœur ?

Les mains de la Reine tremblaient, tendues, entre les siennes.

— Je ne sais, il me semble que je les ressens depuis toujours, mais sans doute depuis la naissance de la princesse. Tout me paraît si terne et épuisant depuis son arrivée.

— Vous n’en avez parlé à aucune de vos dames ?

— Parler de quoi ? De l’indifférence du Roi ? De cette rage qui me consume sans raison ? De ces soupçons qui rongent mon cœur ?

Il retourna les mains, petites et douces, dans une seule des siennes et commença à dessiner dans les paumes de la souveraine le symbole de la paix.

— Il fallait venir me parler de vos tourments, Madame.

— Pour quoi faire ? Pour être une de ces pathétiques épouses qui demandent un philtre pour retenir leur mari ? Jamais Adelar ne m’humiliera en prenant maîtresse, mais la magie ne me fera pas avoir son amour pour autant.

— Le Roi vous aime, Majesté, et si vous en doutez, ce n’est que l’influence du mauvais esprit qui plane sur vous.

— Un mauvais esprit ?

La Reine releva la tête.

— Il arrive souvent que les femmes en couches attirent les esprits de morts, jaloux des vivants, qui profitent de la faiblesse de la nouvelle mère et s’installent dans son cœur et dans son corps pour emprisonner ses pensées. Mais quelques bains et plusieurs potions, et votre cœur sera purgé de cette influence malicieuse.

— Vraiment ?

— Je vous le promets, Majesté.

La Reine s’écroula contre le dossier de son siège, toute la tension et la rage qui la maintenaient droite disparaissant d’un seul coup. Remplacées par les larmes.

Dame Helmine avait enfoui son visage dans ses mains, mais les pleurs appelaient les pleurs, et les deux enfants, qui n’avaient pas même pleurniché alors que l’on criait, se retrouvaient maintenant à pleurer bruyamment.

Un sourire illumina le visage strié de larmes de la Reine lorsqu’il lui mit sa fille dans les bras et qu’elle put faire taire ses pleurs.

— Je vous ferai apporter la première fiole de potion dès ce soir.

— Merci, Ciarán.

Elle posa sa main sur la sienne, la serrant avec force.

— Vous ne pouvez imaginer…

Ses yeux se perdirent dans le lointain et il la vit ravaler ses mots plusieurs fois.

— Les choses que j'ai pu imaginer… cette noirceur dans mon âme, ces pensées qui tournaient dans mon esprit… Je me sentais tellement honteuse, mais je n'arrivais pas à déraciner ces sentiments, ces impressions, cette haine…

Il traça à nouveau le glyphe contre la peau de la souveraine alors que sa poitrine avait recommencé à se soulever plus rapidement.

— Ces pensées n'étaient pas les vôtres, Madame. Bientôt, tout ceci ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Vous me le promettez, Ciarán ?

Une fièvre désespérée brillait dans ses yeux.

— Je refuse d'être plus longtemps cette créature haineuse et à la recherche de son propre malheur.

— Je vous le promets.

Un sourire faible illumina ses lèvres.

— Merci, Sorcier.

— Je suis toujours heureux de vous servir, Majesté.

* * *

— Il est grand et lourd comme un ours, ma parole !

Schwarz ne semblait jamais pouvoir résister à la tentation de montrer son fils, et puisque le baron Gustav, revenu présenter les troubles qu'il y avait à la frontière, avait demandé à voir Siegfried, l'enfant avait été amené dans le grand hall où le vieux guerrier le regardait aussi attentivement que s'il était un cheval qu'il envisageait d'acheter.

— Et il est fort comme un lion !

Le nourrisson avait attrapé les cheveux du baron et tirait de toutes ses forces avant que Schwarz ne le force à lâcher, en profitant pour reprendre son fils contre lui.

Assis auprès du feu, sa couture à la main, Ciarán souriait, le cœur léger. Le bonheur était en fait extrêmement facile à vivre, et il était presque effrayant de constater à quelle vitesse il s'y était habitué. Il n'avait jamais été malheureux, mais il n'avait jamais non plus ressenti cette joie de tous les instants auparavant.

Il n'avait toujours pas réussi à trouver le temps ou à nouveau le courage d'avouer ses sentiments à Schwarz. Il était lâche, il le savait, mais en même temps, il craignait de tout gâcher, de faire disparaître ce bonheur si difficilement acquis. C'était ridicule bien sûr, il aimait Schwarz et le lui avouer ne changerait rien. Il n'attendait rien de lui qu'il ne lui donne pas déjà. En quoi quelques mots pouvaient-ils changer les choses ? Et pourtant… pourtant, il hésitait et reculait sans cesse.

— J'ai apporté sa potion à dame Helmine, Maître.

— Viens donc t'asseoir, Aloys, et dis-moi que vous avez fini de ranger toutes les fleurs séchées.

— Oui, Maître.

Il écouta son apprenti lui faire le détail complet des travaux du jour. Il était bien chanceux à une période aussi remplie que l'automne de pouvoir compter sur son élève pour l'aider à préparer l'hiver. Il était habituellement à la tour pour superviser et participer aux différentes tâches, mais avec Siegfried à surveiller, tout était plus compliqué, et il ne pouvait pas non plus négliger les demandes du Roi ou de la Reine.

— Tu as fait du très bon travail, Aloys.

Le jeune homme ne rougit presque pas, mais un petit sourire apparut sur ses lèvres.

— Bientôt viendra le moment où tu n'auras plus besoin de moi, et tu pourras partir travailler seul ou chercher un autre maître. Enfin, j'ose espérer qu'il ne viendra pas trop vite, car je ne sais comment je pourrais m'en sortir sans toi, à présent que Siegfried est là…

— Vous vous en sortiriez très bien.

— J'en doute. Thorsten a mûri, mais pas encore assez pour que je puisse lui faire autant confiance qu'à toi. Pour l'heure, tu es encore trop jeune pour t'en rendre compte, mais sache qu'il est bon de pouvoir se reposer sur quelqu'un et se faire aider.

Il eut droit à un autre sourire d'Aloys. Ils se faisaient plus rares ces temps-ci comme son rire et sa parole. L'adolescent semblait se refermer sur lui-même, sans cesse penseur. Ciarán le laissait faire. Il avait besoin de

temps, du temps pour s’adapter à tous les changements autour et à l’intérieur de lui, du temps pour se découvrir aussi, pour rencontrer celui qu’il était en train de devenir.

Il passa la main dans ses cheveux avec affection, comme il l’avait fait quand il était plus jeune, quand ils n’étaient encore que tous les deux, cherchant difficilement comment ils étaient censés fonctionner ensemble.

— Il faudra que je quitte Güstrow, Maître ?

— À un moment ou à un autre, il faudra que tu partes seul à la recherche de ta voie. Sans doute, tes pas te mèneront-ils à nouveau vers le château où tu as vu le jour, mais il faudra que tu explores le monde et les royaumes autres que ceux des hommes par toi-même, comme je l’ai fait, comme ma mère l’a fait et sa mère avant elle et ainsi jusqu’à la fille du Dragon.

— Je…

L’obscurité s’abattit sur le grand hall comme une chandelle que l’on mouche. Puis disparut aussitôt, laissant l’assistance découvrir l’immense corbeau noir qui avait pris place face à l’estrade, devant le roi Adelar. Un croassement sonore attira l’attention avant qu’une main blanche et nue ne relève le masque, révélant le visage parfaitement impassible et glacial de la Dame Noire.

— Je te salue, roi Adelar.

— Dame Noire, quel vent favorable nous offre le plaisir de cette visite ?

— Je suis venue quérir une faveur, roi Adelar.

— Nous t’écoutons, Dame Noire.

Elle retourna son profil d’oiseau vers l’arrière, rejetant la cape derrière elle.

— L’hiver arrive sur l’Île Noire et il y a nombre de choses à faire.

Un sourire rouge et cruel illumina son visage.

— Si cela t’agrée, roi Adelar, je souhaiterais que Ciarán vienne avec moi pour aider l’Île Noire à se préparer à l’hiver.

— Ton fils est libre de décider par lui-même, Dame Noire. Je te laisse l’aller convaincre de se séparer de son époux et son fils.

— Je te remercie.

Elle se tourna alors dans un mouvement de plumes et fondit vers lui comme Ard sur une proie.

Dès qu’il l’avait vue arriver, il s’était levé, droit et rigide comme une statue, luttant contre son envie de se glisser vers Schwarz et de lui dire

d’emmener Siegfried loin d’elle. Il avait relevé la tête quand elle s’était avancée vers lui, voyant, à présent que la magie du Cœur baignait ses veines, que le messager était presque transparent. S’il avait été plus calme et qu’il l’avait voulu, il aurait sans doute pu tenter de démêler le sortilège qui transformait un simple corbeau en une ombre de la Dame Noire.

Mais il n’était jamais calme devant elle, il se tenait toujours plus tendu que la corde d’un arc, attendant le moment où il allait inévitablement la décevoir, lire ce soupir de défaite et de frustration sur son visage.

Schwarz se planta devant lui, comme voulant le protéger du danger qui approchait. Il fit un pas en avant, il était hors de question qu’il le laisse affronter seul sa mère. Leurs mains se trouvèrent immédiatement et ils attendirent la venue de celle qui les avait unis malgré elle.

— Et te voilà donc, Ciarán, Cœur de Dragon.

Elle tendit sa main fine, douce et blanche, toujours aussi jeune, et il la prit sans lâcher celle de son époux, la portant à ses lèvres.

— Vous vous moquez, Madame, je ne mérite pas ce nom.

— Et pourtant, tu as découvert le Cœur, mon fils, et il t’a changé.

— Non.

Il releva la tête.

— Non, je suis et reste le Sorcier Gris.

Elle ouvrit la bouche, mais ce fut le moment que choisit Siegfried pour réclamer plus d’attention. Et il obtint celle de la Dame Noire dont le regard se tourna vers le Chevalier Noir.

— Et voilà mon petit-fils.

Elle tendit les mains et les bras du guerrier se refermèrent plus solidement encore sur l’enfant.

— Allons, mon gendre, comment peux-tu croire que je puisse vouloir du mal au sang de mon sang, à ma propre chair ?

Son sourire était moqueur et cruel, et ses yeux brillaient de malice.

— Comment en douter ?

La voix de Schwarz était basse, tendue et plus affilée que son épée.

— Et que faut-il donc, Chevalier, que je fasse ou dise pour que tu me laisses prendre mon descendant dans mes bras ? Dois-je faire un pacte avec toi pour t’assurer de mes intentions ? Dois-je te réduire à l’état de grenouille pour t’arracher mon petit-fils ?

— Aucune de tes paroles ne pourrait m’amener à te laisser toucher un seul cheveu de mon fils.

— Tu préfères donc l’action, fort bien…

— Mère !

La voix de Ciarán était tranchante comme la glace.

— Mais, Ciarán, comment peut-il refuser à une pauvre femme le réconfort de sa seule descendance ? demanda-t-elle alors que son visage blanc était toujours aussi hautain et impassible. Faut-il donc que je reparte sans même avoir embrassé le front de mon petit-fils ?

Malgré la froideur parfaite de son expression, il lui sembla déceler dans ses yeux l’étincelle d’une vraie émotion et il se laissa plier à sa volonté. Il prit Siegfried des bras de son époux et baisa le haut de son crâne.

— Votre petit-fils, mère.

Juste un court instant, le sourire sembla réel et chaud avant qu’elle ne le prenne dans ses bras.

— Bonjour à toi, cadeau d’Ygg, sang de mon sang et chair de ma chair. Comme tu as grandi.

Elle embrassa ses petits poings potelés et son nez.

— Il doit être sevré à présent.

— En effet, le lait d’Ygg s’est tari.

Elle leva les yeux vers son fils.

— Tu n’as donc aucune raison de ne pas venir me porter assistance. Voilà des années que nous n’avons fêté Samhain ensemble, et à présent que te voilà père, il est temps de revenir poser le pied sur la terre qui t’a vu naître.

Il ouvrit la bouche.

— Allons, fils, voilà tellement de temps que nous n’avons travaillé côte à côte, ne veux-tu pas me montrer ce que tu as appris, de quoi tu es à présent capable ? Ou crains-tu de me décevoir une nouvelle fois ?

Un goût de sang dans sa bouche lui apprit qu’il s’était mordu la joue.

— Bien sûr que non, Dame Noire, je serais ravi de retourner sur l’Île où j’ai vu le jour.

Il lui suffit d’un regard pour constater que Schwarz était furieux, mais son époux était trop intelligent pour contester ses décisions en public ; surtout quand refuser aurait été avouer qu’il était indigne de la reconnaissance de la Dame Noire.

— Voilà qui est donc dit. Les cygnes t’attendront sur le rivage, mon fils.

Elle lui tendit Siegfried, mais ne le lâcha pas quand il l’eut pris.

— Emmène-le.

Les yeux noirs plongèrent dans les siens.

— Emmène-le. Je veux le voir de mes yeux, et ensemble, nous le plongerons dans le chaudron des *cailleachan* pour que jamais aucune malédiction n'ait prise sur lui.

La Dame Noire était près, si près, et il lui semblait que les yeux noirs brillaient d'une étrange lueur.

Il recula d'un pas.

— Non.

Quelque chose se brisa un instant sur le visage blanc, puis disparut aussi vite.

— Non, il est trop jeune pour un tel voyage. Mon fils restera auprès de son père.

Les bras de la Dame Noire retombèrent sous la cape de plumes.

— Alors, qu'il en soit ainsi.

Dans un tourbillon de plumes, elle retourna vers le Roi.

— Je prends congé, roi Adelar, et, comme toujours, te remercie de ton hospitalité et ta courtoisie.

— Que le vent te guide à bon port, Dame Noire.

Le masque couvrit à nouveau le visage blanc et le corbeau prit son envol.

Serrant son fils contre lui, Ciarán ne put refréner un frisson.

* * *

L'aube était pâle et grise de brume. Sur le rivage, le bruissement des plumes et le cliquetis des chaînes emplissaient le silence.

Ils se regardaient. Sans un mot, sans bouger, et l'éternité retint son souffle.

Mais pas leur fils qui bâilla bruyamment, les ramenant au présent et à ce qui devait être fait.

— Je serai de retour au cinquième jour de la Toussaint.

La main de Ciarán était chaude quand elle se posa sur sa joue et Schwarz ne put empêcher son corps de se détendre à ce simple contact.

— Je…

Les lèvres rouges étaient entrouvertes, mais plus aucun son n'en sortait. Finalement, il détourna les yeux et ne dit rien, passant le bout de ses doigts

blancs sur la joue de Siegfried.

— Au revoir, *tachrán*, veille sur ton père pour moi, veux-tu.

Il se pencha sur l'enfant pour déposer un dernier baiser sur son front, respirer une dernière fois son odeur douce.

— Je pars, mon époux.

Ce fut à son tour de le toucher, de caresser ce visage qu'il avait si souvent contemplé.

— Fais bon voyage et reviens vite, Ciarán.

— Schwarz…

La voix du sorcier se brisa et sa bouche s'ouvrit à nouveau sur le silence.

Le chevalier l'embrassa. Avec douceur en prenant soin de ne pas déranger l'enfant. Une main passa contre sa nuque et l'attira plus profondément dans ce baiser, mêlant leurs deux souffles. Les yeux gris étaient clos et le corps du sorcier alangui contre le sien alors qu'il murmurait des mots sans aucun sens contre sa bouche, entre chaque baiser.

— *Is tú mo ghrá… mo chuisle…*

Un instant, il sentit comme une main froide étreindre son cœur, pendant qu'il le contemplait, serré contre lui. Mais l'impression passa en un soupir de Ciarán.

— Il me faut partir.

Et il le regarda prendre place dans la barque qui n'aurait pas dû pouvoir flotter sur le petit ru. Il vit les cygnes battre des ailes et dans un cliquetis de chaînes commencer à tirer leur charge.

Ciarán était tourné vers lui, ses yeux gris le contemplant, et pendant un moment, il lui sembla retrouver le souvenir de ces yeux se perdant dans la brume de l'Île Noire alors que celle-ci s'éloignait.

La barque et le sorcier disparurent derrière les arbres.

* * *

— Que viens-tu faire ici, Chevalier ?

La voix du dragon résonnait dans sa tête comme le début d'un éboulement, mais pas un seul mot ne froissait le silence terrifié du bois.

La bête avait pris place dans la clairière, couchant des arbres vieux de cent ans comme on couche des brins d'herbe, enroulée sur elle-même

comme un gigantesque chat. Mais un chat couvert d'écailles et qui cracherait le feu.

— As-tu donc besoin de me faire parader une fois de plus pour que chacun sache qui tu es ?

Le dragon n'avait pas même relevé la tête, se contentant de le contempler de ses yeux immenses et noirs.

— Rien de tout cela.

Schwarz s'assit sur la queue noire et écailleuse.

Le dragon ne dit rien, ne remua pas même, attendant qu'il s'explique. Le silence entre eux était lourd et le dragon avait tout le temps du monde. Tod, lui, décida qu'il était temps pour une petite sieste après ces longues heures passées dans la cuisine à se goinfrer de restes et s'écroula aux pieds de son maître.

— Quel est ton nom, dragon ?

— Pourquoi veux-tu savoir, ô, mon Maître ?

— Ai-je besoin de raison ?

— Non, mon Seigneur.

— Réponds-moi.

Il lui sembla que la bête esquissait un sourire.

— Mon nom te serait imprononçable. Le sorcier, lui, le pourrait, mais toi, il vaut mieux que tu m'appelles Nacht, car à présent, je suis sombre et noir comme la nuit.

— Nacht.

Le dragon plissa les yeux.

— Tu n'as pas emmené ton fils cette fois-ci ? Dommage, la magie brille dans ses veines et trille dans ses cris, c'est agréable. Il y a tellement longtemps que je n'ai vu de jeunes ou d'enfants de notre sang.

Les yeux se fermèrent et un souffle brûlant parcourut l'herbe rase.

— Nacht ?

— Que puis-je pour toi, ô, mon Maître ? demanda-t-il sans rouvrir les yeux ni la gueule.

— Où sont les autres dragons ?

— Je ne sais.

— Où étais-tu avant d'être enchaîné ?

— Avant que je n'attaque la tour et ton époux ? Je rêvais.

— Tu rêvais ?

— Les dragons vivent plus longtemps que tu ne peux imaginer et il vient un moment où le rêve nous prend. Parfois, le rêve dure à peine une vie de mortel, parfois, il s'étend, presque aussi long que la mort. La magie de l'Étoile du Matin m'a tiré du rêve, c'est tout ce que je sais. Elle m'a appelé et je l'ai suivie.

— Nacht ?

Cette fois-ci, il rouvrit les yeux.

— Je veux que tu partes.

— Ai-je bien entendu ?

— Envole-toi et parcours le monde. Va trouver ceux de ta race pour faire ce que font les dragons, et quand tu le voudras, tu reviendras.

— Tu ne peux me rendre ma liberté, Chevalier. Je t'ai nommé mon maître et je ne peux reprendre ces mots.

— Qu'importe, tu es libre d'aller où bon te semble.

— Et ce Royaume ?

— Tu as fait fuir tous les animaux des bois environnants, ton départ ne précipitera pas la perte de Mecklembourg, bien au contraire.

— Dommage, j'aimais faire peur aux idiots qui osaient venir m'approcher.

Il fut obligé de se lever quand la queue commença à remuer sous lui.

— Et quand tu auras besoin de moi, Maître ?

— Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai, Nacht.

Le dragon s'était levé et lui faisait face, à son cou brillait l'or du collier.

— Laisse-moi enlever…

— Non. Laisse-moi garder la preuve que tu es mon maître, que chacun le sache où que j'aille.

Schwarz baissa la main et le dragon s'ébroua, grondant de satisfaction.

— C'est le jour des départs.

— Tu l'as choisi ainsi, Chevalier.

Les grandes ailes se déplièrent dans un étirement qui parcourut tout le corps de l'animal.

— Lève donc la main, mon Maître.

Il ne sursauta pas lorsque l'immense créature se rapprocha de lui jusqu'à ce que, tête baissée, son museau aille frotter contre sa main. Les écailles étaient douces et chaudes contre sa peau.

— Prends garde à toi, Schwarz, gronda-t-il contre sa chair, le souffle brûlant l'enveloppant. Nombre d'orages se préparent.

Et sur ces mots, il prit son envol et disparut, passant derrière la lourde cape de nuages qui assombrissaient le ciel.

Schwarz reprit le chemin du retour. Tout était calme autour de lui alors qu'il traversait la forêt. Au loin se tenaient les hautes murailles de Güstrow et la solide ombre du château. Il était seul, ce qui était plus que rare, surtout ces derniers temps.

Tod jappa à ses côtés.

Seul avec son fidèle molosse bien sûr. Il lui dispensa quelques caresses et le dogue battit avec enthousiasme de la queue avant de se détourner parce qu'un lapin avait fait bouger un fourré.

Et la solitude le laissait avec ses pensées, avec tous les bouleversements qui avaient renversé chacune des conceptions qu'il avait du monde.

Il avait toujours cru en l'Ordre. Même lorsqu'il en avait été exclu et banni, il avait continué à croire en la sainteté de leur mission, en l'immaculée blancheur de leurs intentions, en la pureté de ceux qui revêtaient l'armure blanche. Bien sûr, il n'était pas aveugle, il savait que des hommes comme Clothaire étaient loin d'être des saints et qu'ils n'adhéraient que du bout des lèvres aux commandements de Saint-Georges. Mais malgré ça, il avait toujours pensé que l'Ordre n'avait pour seul objectif que la défense du Saint-Empire et de ses habitants.

Il avait tort.

L'Ordre n'avait pour les hommes libres, les serfs, les nobles et même les électeurs du Saint-Empire aucune considération, seule comptait sa propre importance, son pouvoir sur l'Empereur et tous les royaumes.

Depuis le début, il avait été manipulé. Il avait travaillé comme un forcené, loin de sa famille, au milieu des quolibets et des railleries. Il s'était entraîné chaque jour comme un enragé pour se montrer digne d'hommes dont l'âme ne valait pas plus que la boue sur ses chaussures. L'Ordre avait ruiné sa famille et précipité le suicide de sa sœur, et il l'avait accepté. Il avait reçu son châtiment et l'avait estimé mérité. Il avait erré dix années durant sous le poids d'une malédiction, excommunié, rejeté au nom d'un groupe d'hommes qui n'hésitaient pas à laisser un dragon détruire des villages, tuer des innocents…

Ils avaient continué à régenter sa vie dix ans après l'avoir banni.

Mais tout cela cessait maintenant.

Il avait trouvé un suzerain digne de sa loyauté, un royaume pour lequel il avait déjà plusieurs fois mis sa vie en jeu, un foyer et une famille. S'il

était le Chevalier Noir, ce n'était pas parce qu'ils l'avaient maudit. C'était parce que, dorénavant, il s'opposerait de toutes ses forces aux Chevaliers Blancs.

* * *

Rien ne semblait avoir changé sur l'Île Noire. Comme si le temps était resté immobile pendant ces années qu'il avait passées au loin. Les cygnes avaient remonté la rivière jusqu'à la porte du jardin du château, lui permettant de voir ces chemins et ces demeures si familiers. Même les arbres paraissaient ne pas avoir crû en son absence.

Le vent froid soufflait avec hargne dans le ciel gris et il ramena sa pelisse contre son cou. L'hiver refermerait bientôt ses mains glaciales sur l'Île. Il avait vu au port les derniers bateaux, bientôt les marchands quitteraient le pays, les pêcheurs remonteraient leurs barques, le gel prendrait la mer et l'Île se retrouverait prisonnière des glaces, attendant le retour des beaux jours sans plus voir passer ni nouvelle tête ni marchandise. Seule la Dame Noire continuerait à se déplacer, empruntant les courants de l'air ou glissant sur la mer gelée, parcourant le monde à son gré avant de revenir dans son noir château perché au-dessus de la mer.

Ciarán ne savait pas qui avait ressenti le besoin de construire un château fort sur une île d'accès aussi difficile et où la terre était à peine suffisamment riche pour nourrir ses habitants. Sans doute fut-il un temps où plusieurs seigneurs se disputaient les maigres ressources de l'Île, mais c'était un temps bien avant la venue de la Dame Noire.

À présent, seul le château de pierre noire s'élevait au sommet des hautes falaises où nichaient les faucons. Ard avait d'ailleurs pris son envol dès qu'ils avaient atteint l'Île, sûrement à la recherche de compagnie. Il descendit de la barque et laissa les serviteurs venus l'accueillir détacher les cygnes.

— Bienvenue, Sorcier Gris.

Il savait que la femme qui s'inclinait devant lui servait sa mère depuis des années. Il se souvenait de son visage pour l'avoir croisée au gré des couloirs dans son enfance, mais il n'arrivait pas à retrouver le moindre nom. Peut-être parce qu'il ne l'avait jamais su.

— Je te remercie.

— La Dame Noire est occupée, je vais vous conduire jusqu'à vos appartements.

Il ne prit pas la peine de mentionner qu'il saurait retrouver la chambre où il avait passé son enfance et se contenta de la suivre au-delà de la porte du verger. Les arbres fruitiers étaient préparés pour l'hiver, le tronc entouré de paille. Comme chaque hiver, les plantes les plus fragiles, que la maîtresse des lieux avait rapportées de lointaines et exotiques destinations, avaient été rentrées et installées dans le solarium où, jour après jour, brillait un soleil miniature forgé par les Gnomes.

L'intérieur du château était, comme toujours, parsemé des mille trésors rapportés par la Dame Noire. Chaque salle renfermait plus d'objets de valeur que le trésor d'Aachen : de délicates statues sculptées dans la lointaine Xin, des tapis de douce soie tissés sous le soleil brûlant du désert, des pierres précieuses venues de régions où les arbres étaient plus vieux et plus nombreux que les hommes, des livres écrits dans des langues mortes depuis plusieurs vies de dragon.

Leurs pas résonnaient dans les couloirs alors que tous ceux qu'ils croisaient marchaient sans un bruit. Le silence lui était étranger après ces années passées à Güstrow et pourtant, il remplissait chacun de ses souvenirs d'enfance : les visages froids et les murmures, la peur et l'adoration.

La porte de sa chambre semblait plus petite, plus exiguë, comme la pièce elle-même. Des carreaux presque transparents à la fenêtre laissaient passer la lumière laiteuse du jour. Tout était en ordre, comme il l'avait laissé ces longues années auparavant. Le perchoir d'Ard était installé près de la table où ses pots et ses instruments étaient posés à leur place. Seuls ses grimoires manquaient, un espace vide au milieu des quelques livres dont sa mère n'avait pas besoin et qu'il avait gardés dans sa chambre.

— Vous êtes libre de vous rendre où bon vous semblera. La Dame Noire vous fera mander lorsqu'elle aura fini ses travaux.

Il se tourna vers la femme qui le regardait, le regard fixe, le visage vierge d'émotions.

— Y a-t-il autre chose, Sorcier Gris ?

— Quel est ton nom, gouvernante ?

Elle cligna des yeux.

— Bryher, jeune Maître.

Il lui sourit.

— Je te remercie, Bryher, je serai au cimetière si l'on me cherche.

La matrone reprit le contrôle de ses émotions.

— Bien, Monseigneur.

La porte se referma sans un bruit. Il n’avait aucun bagage à défaire, il n’avait rien apporté, sa mère pourvoirait à tous ses besoins. Avec un brin de curiosité, il souleva le couvercle du coffre au pied du lit et regarda les tuniques, toutes plus riches les unes que les autres, qui avaient été préparées pour lui dans ses couleurs. Il se changerait pour le dîner, pour l’heure, il avait un rendez-vous à honorer.

Le vent soufflait sur les falaises ; au loin, des moutons au poil long jusqu’à toucher terre finissaient de dévorer le peu d’herbe que l’automne leur offrait. Parfois, le cri suraigu d’un rapace le forçait à lever les yeux, mais il n’avait aucune envie de rappeler son familier ou de l’incommoder, et il revenait au chemin de rocaille qu’il suivait.

La nécropole s’élevait devant lui, succession de tumulus plus ou moins érodés par les âges. Il ne connaissait pas les noms de tous ceux qui reposaient ici, loin de là. Lorsque la Dame Noire avait pris possession de l’île, elle n’avait eu que peu d’égards pour ceux qui l’avaient gouvernée avant elle.

Il se dirigea vers le tumulus, à présent un simple mont vert semblable à tous les autres. Et pourtant, il se rappelait encore le poids des armes lorsqu’il les avait apportées dans la tombe. Il se souvenait qu’il avait détourné les yeux, incapable de regarder le mort, dévoré par la culpabilité et le regret.

Un lapin détala devant lui lorsqu’il arriva devant la douce pente qui marquait la sépulture. Il se mit à genoux, la pelisse formant un cercle autour de lui. Le chant de lamentation s’éleva dans l’air et il ne put empêcher sa voix de trembler et de se briser à plusieurs moments. Il laissa le dernier râle de douleur s’éteindre dans le silence bruyant du vent.

— Cáel.

Il posa les mains sur le sol, comme s’il pouvait plus facilement atteindre le corps de celui qui reposait là.

— Père… Je…

Les mots s’étranglaient dans sa gorge, comme ils l’avaient toujours fait en sa présence, l’amenant à chaque fois à se taire ou à fuir, à détourner le regard de ce visage où se lisaient la douleur et la déception.

— Pardonne-moi, père.

Il ferma les yeux, revoyant le corps immobile sous ses mains, les lèvres pâles qui s'étaient entrouvertes sur un dernier souffle, un dernier mot, son nom alors que la mort le lui arrachait.

— Je suis désolé, Cáel… père…

Il laissa les larmes couler sur ses joues, celles qu'il n'avait jamais osé verser.

— Je suis père à présent. D'un fils. Et je donnerais tout pour lui, pour ne pas le perdre… Je suis désolé, père.

Il sortit de son aumônière une mèche noire et fine.

— Il se nomme Siegfried Cáel. Mon fils, mon sang et ma chair, ton petit-fils.

Ses mains blanches creusèrent la terre noire et humide, puis déposèrent les cheveux soyeux.

— Sois apaisé, Cáel, ton sang parcourt cette terre et respire sous ce ciel qui t'a vu naître. Sois rassuré, père.

* * *

Quelque chose manquait.

Il avait surveillé l'entraînement d'Aloys et Thorsten, corrigé les mauvaises habitudes de plusieurs des gardes, croisé le fer avec le baron Gustav, assisté le Roi et donné son conseil sur la situation à la frontière, fait plusieurs tours de garde et discuté des hommes et de la préparation à l'hiver avec sire Lamprecht. Il n'avait pas chômé et ce jour ne se différenciait en rien des autres et pourtant… Pourtant quelque chose rôdait, un sentiment qui le mettait mal à l'aise.

Il s'était surpris plusieurs fois à regarder autour de lui, à la recherche de quelque chose… de quelqu'un.

C'était étrange de constater qu'il s'était habitué à la présence de Ciarán, à ses yeux fixés sur lui, à ces moments où ils se croisaient et qu'un sourire le saluait, à son corps près du sien.

Tod le suivait partout, comme conscient de son trouble, et était même venu la nuit dernière dormir au pied du lit. Le lit lui avait paru étrangement grand et froid et le sommeil avait été dur à trouver alors que l'odeur de Ciarán flottait autour de lui, mais que son corps n'était pas pressé contre le sien chaud et doux, alangui de sommeil ou de satiété. Siegfried avait passé

une mauvaise nuit, le réveillant plusieurs fois de songes angoissants, et il avait fini par rapprocher son berceau du lit.

— Tu sembles pensif, Schwarz.

Ils étaient seuls sur les remparts de la ville et le vent froid s'infiltrait sous leurs vêtements. La campagne était paisible et grise sous le ciel plein de nuages. Il tourna les yeux vers Ali.

— Je n'aurais pas dû le laisser partir.

Le Maure savait ce qui le tourmentait et hantait ses pensées. Il avait toujours été capable de comprendre ce qui l'agitait, de lui offrir les mots dont il avait besoin.

— C'était sa décision et il l'a prise.

— J'aurais pu le lui interdire…

— Et alors tu aurais su à qui va vraiment sa loyauté.

Ali avait raison bien sûr. Ciarán était le fils de la Dame Noire, même s'il l'avait épousé, même s'il servait Adelar pour quelques années encore, il ne faisait aucun doute que les ordres de la sorcière passaient avant tout autre.

Il n'avait pas osé le mettre à l'épreuve. Il avait pris peur et, comme un lâche, avait hésité à lui poser la question. Il eut un rire sans joie.

— Je n'arrive même plus à le haïr. Toute ma rage, ma haine a disparu, et à son contact, je me retrouve placide comme un veau. Je ne le hais plus.

— J'avais cru remarquer, mon ami.

— Toutes mes belles paroles, mes promesses, ma vengeance, effritées comme cendre entre mes doigts. Tu avais raison, Ali, je suis ensorcelé.

— Mais il t'a donné ce que tu voulais ?

— Plus encore que ce que j'aurais pu espérer. Moi, le Chevalier Noir, me voilà soudain féal du Roi, second de sa garde, époux et père. Mon nom est connu, mon avis respecté et mon courroux craint. Et, plus que tout, mon suzerain m'a confié son honneur.

— Alors, profite de ce qu'il t'a offert, et lorsqu'il te le reprendra, je jure de le tuer pour toi, pour que tu ne portes pas ce fardeau.

— Non, s'il me trahit, je veux que mes mains mettent fin à sa vie, je veux lire la haine dans ses yeux, sentir son dernier souffle contre ma peau et entendre les battements de son cœur réduits au silence.

Sa main tremblait sur la garde de son épée et il n'osait pas rencontrer le regard d'Ali.

— Mais je ne sais pas si j'aurais ce courage.

Il releva la tête alors que les premières gouttes glissaient sur son front.

— Lorsqu’il s’agit de lui, toutes mes forces me désertent, je ne suis plus maître de moi.

La main brune se posa sur son épaule.

— Alors je serais là pour te le rappeler.

Les gouttes s’écrasaient sur la pierre alors qu’ils se souriaient et que la tension quittait peu à peu le corps de Schwarz.

— Cavalier en vue ! cria un garde à l’autre bout des remparts.

Ils se tournèrent vers la route. Le Roi n’attendait personne et le cheval était mené plus vite que si les démons de l’enfer avaient été à ses trousses. Schwarz se dirigea vers les marches.

— Fais préparer mon cheval.

Si mauvaise nouvelle il y avait, et que pourrait-ce être d’autre, il préférait la porter lui-même à Adelar.

L’écume aux lèvres, le cheval s’arrêta aux portes de la ville, au moment même où Schwarz descendait la muraille de pierres.

— Nom et qualité ? demandait le garde en faction.

L’étranger releva la tête et le cœur du Chevalier Noir arrêta de battre dans sa poitrine. Les yeux bleus se plantèrent dans les siens et il n’eut pas besoin de jeter un œil à l’écu accroché à la selle pour confirmer.

— Friederich ?

Même sa voix tremblait sur ce nom qu’il n’avait pas prononcé depuis dix ans.

Le visage du nouveau venu était froid et rigide de fureur.

— Père est mourant. Il te demande.

* * *

— Vous vouliez me voir, mère ?

La Dame Noire était assise au milieu de ses trésors dans la petite salle qui lui servait à impressionner ses visiteurs en toute intimité. L’or jetait ses feux discrets au milieu de la soie et des tentures colorées. Le sol était de marbre et l’estrade sur laquelle elle était installée était pavée de coussins de couleurs sombres. La lumière descendait de lampes à huile finement ciselées et un feu brûlait dans la cheminée.

— Approche donc, Ciarán.

Il marcha jusqu’à elle.

C’était étrange, tout dans le château lui semblait changé, étrangement plus petit, moins impressionnant que dans son souvenir, plus froid aussi, mais pas elle. Elle était telle qu’il l’avait toujours connue, même s’il la dépassait à présent d’une bonne tête. Il levait toujours les yeux vers elle, et il suffisait toujours d’un regard d’elle pour le réduire au silence. Le temps n’avait aucune prise sur elle, elle ne le lui permettait pas.

Pour l’heure, elle était assise au milieu des coussins, un livre sur les genoux, ses longues robes étalées autour d’elle. Elle ne recevait personne ce soir, son front et ses vêtements étaient vierges de joyaux et même son maquillage était plus léger qu’à l’accoutumée. Ses cheveux étaient simplement tressés. Elle avait travaillé dans ses appartements au moins tout l’après-midi.

— Assieds-toi, mon fils.

Il prit place sur la montagne de plumes, laissant ses doigts s’émerveiller sur la douceur des tissus, jouer avec les pierres qui frangeaient certains.

— Excuse-moi de ne pas t’avoir accueilli, hier, mais Nuala et moi étions en plein enchantement. Je ne pensais pas qu’une tâche aussi simple pourrait lui prendre tant de temps.

— N’ayez crainte, j’ai trouvé de quoi occuper mon temps.

— Tu aurais dû emmener ton fils. Voilà bien longtemps que ces murs n’ont pas renvoyé les babillements d’un enfant.

— Il est trop jeune pour voyager.

— Sottises. J’étais à peine levée de mes couches que je t’ai emmené avec moi jusqu’aux terres des Alfes, puis au-delà des mers et des monts jusque chez ma propre mère et aucun mal ne t’est venu.

— Mon époux n’aurait pas voulu.

Morcant eut un petit rire.

— Ton époux. Comme si de telles décisions étaient siennes.

Ses mains gracieuses refermèrent le livre et le posèrent à ses côtés.

— Il est le père de mon fils, ces décisions sont aussi les siennes.

— Ne lui laisse pas ce pouvoir.

Elle s’était penchée vers lui et sa main avait pris la sienne et son parfum l’enveloppa, familier, nostalgique, chaud.

— Il ne comprendra jamais le sacrifice que tu as fait ou ce que représente cet enfant.

— Il s’agit de son fils aussi. Et de mon époux.

Les yeux noirs se plissèrent, l'observant avec l'attention et l'acuité d'un aigle.

— Un renard m'a dit qu'il te disait son épouse, qu'il te considérait comme une femme.

Il releva la tête, affrontant ce regard.

— Et ?

— Tu n'es pas sa femme, tu n'es pas sa chose ou quoi que ce barbare pense qu'une épouse puisse être. Il n'est pas ton égal. Tu es sorcier, du sang du dragon. Il n'est pas ton égal.

— Il est mon égal. Il est le chevalier qui a enchaîné le dragon. Il est mon époux.

— Tu l'aimes.

Les yeux noirs étaient écarquillés par la surprise.

Il refusa de détourner la tête, mais sentit le rouge monter sur ses joues.

— Oui. Et je suis prêt à le laisser m'appeler épouse autant de fois qu'il le faudra parce qu'au moins, alors, je suis à lui et il est à moi.

— Mon pauvre fils…

La main remonta jusqu'à sa joue.

— Je savais que ton cœur était trop tendre. Je n'aurais pas dû te laisser partir.

— Voyons, mère…

La main de sa mère avait glissé dans ses cheveux et à présent, elle le tirait vers son épaule.

— J'ai pu te protéger de toutes les malédictions, excepté celle-ci. Je suis désolée, mon fils.

Elle déposa un baiser sur son front et il oublia de protester, de lui dire qu'il ne regrettait rien, que l'amour qui réchauffait son cœur était l'une des meilleures choses qui lui soient arrivées.

C'était étrange, la Dame Noire n'avait jamais été aussi démonstrative. Son enfance et son adolescence avaient été passées à chercher son approbation, à espérer qu'une marque d'affection récompense ses progrès. Pour une caresse, pour un baiser, pour un regard fier, pour la chaleur de son giron, il avait marché seul et tremblant de froid pendant des lieues, il aurait déplacé des montagnes si elle le lui avait demandé.

— Je suis désolée, mon fils.

Elle l'embrassa une seconde fois, son parfum doux se déversant sur lui. Puis, aussi soudainement, elle le laissa et descendit de l'estrade, ses longues

jupes se réarrangeant sans un pli dans son sillage. Elle se servit un verre de cidre, puis revint prendre place, à nouveau loin de lui.

— Parle-moi du Cœur, mon fils, raconte-moi tes exploits.

Et il lui parla du volcan, du labyrinthe, des épreuves, de la fresque où apparaissait la descendance du dragon, de la tombe et des fleurs, de la mer plus bleue que le ciel sous le soleil chaud.

Morcant le regardait, immobile, comme Krähe sur son perchoir, ses yeux noirs suivant le moindre de ses mouvements, son visage blanc impassible, alors qu'il narrait la chute de Schwarz, ses lèvres rouges tendues en un sourire qui ne semblait pas en être un.

Nuala entra, apportant Ard qui s'était lassé de jouer sur les falaises, silencieuse et efficace comme se devait d'être l'apprentie de la Dame Noire. Ses longs cheveux roux étaient arrangés en de petites tresses et malgré la peinture sur son visage, on voyait encore les taches de rousseur qui parsemaient son visage. Elle était à présent grande et sèche, ses immenses yeux bleu délavé le regardant avec juste un fond de curiosité.

Il se souvenait encore de son arrivée sur l'Île, petite fille effrayée tentant de ravaler ses larmes et de se montrer digne de l'honneur que lui faisait la Dame Noire, le suivant partout comme un poussin, se cachant dès qu'il se retournait. Il se rappelait ces soirs d'orage où il découvrait une pauvre boule tremblant au milieu de sa couche, ou ces nuits où il était réveillé par les sanglots presque silencieux au pied de son lit.

Lorsqu'il était parti pour sa première année d'errance, elle avait refusé de lui dire au revoir, même s'il avait senti ses yeux sur lui pendant qu'il descendait jusqu'au port.

— Bonjour, Nuala.

— Bonjour, Sorcier Gris.

Sa voix était douce et un léger sourire orna ses lèvres.

— Sers donc à boire, Nuala.

La jeune fille s'exécuta et apporta deux coupes d'argent emplies d'un vin rouge comme le rubis.

Ciarán prit sa coupe, sentant le parfum sucré et puissant du vin.

— Assieds-toi.

L'apprentie obéit, s'installant près de la sorcière, la laissant caresser ses cheveux comme on flatte la tête d'un chien aimé.

— Parle-moi du Chevalier Noir, Ciarán.

La coupe trembla entre ses mains. Que pouvait-il dire ? Que voulait-elle entendre ? Il porta le vin à sa bouche et but la première gorgée.

— C’est un homme bon et loyal.

— Est-ce vrai qu’il est celui avec qui tu as partagé ta couche la première fois ? Celui que tu as fait échapper alors que je lui avais promis la mort.

Il but à nouveau.

— Oui. Il était innocent, il m’avait donné du plaisir et Ard, comment aurais-je pu le laisser mourir ?

— Tu as toujours eu le cœur trop doux.

— Ce n’est pas un défaut.

— Si, mais tu ne t’en apercevras que trop tard. Allez, vante-moi ses qualités et la profondeur de l’amour qui t’attache à lui puisque ton âme s’est liée à la sienne et que tu portes ses chaînes sur ton cou.

Elle porta la coupe à ses lèvres et il l’imita.

— Est-il vrai qu’il est beau comme Áengus et plus fort encore que Dagda ? demanda Nuala.

Il eut un sourire.

— Schwarz est beau et assez fort pour avoir vaincu un dragon et, de ce que j’ai compris, plus de bandits que l’on ne pourrait compter.

— Et nul doute qu’il est aussi un excellent amant…

Le visage de Ciarán s’empourpra alors que celui de sa mère restait aussi placide et blanc qu’à l’accoutumée. Il finit son verre d’un trait.

— Voilà qui restera entre mon époux et moi.

— Rien de surprenant à ce que tu te sois énamouré de celui qui t’a, le premier, donné du plaisir.

— Mère !

— Enfin, au moins a-t-il fait son devoir en acceptant de te suivre jusqu’à Ygg et de te donner un enfant.

— Ce n’était pas son devoir, il n’avait envers moi aucune obligation. Il n’a fait que ce qui était dans l’intérêt du Royaume. Parce qu’il place la loyauté au-dessus de tout.

Morcant eut un rire moqueur.

— Entends, Nuala, comme plaisirs charnels prennent si vite possession de tous, même le Cœur ne te protégera pas des désirs et des appels de ton corps.

— Au contraire, le Cœur est là pour rappeler à tous que les sentiments seront toujours plus forts que toutes les barrières que nous tenterons

d’ériger, répondit-il à sa mère en se laissant aller sur les coussins.

Il étouffa un bâillement.

— En quelques mois à peine, il s’est frayé un chemin dans ta vie et dans ton cœur. Ne trouves-tu pas ça rapide ?

— Il y a dix ans que son image s’est gravée en moi. Ce n’est pas si rapide.

Il tenta de se redresser. Il n’arrivait pas à comprendre pourquoi il était si fatigué.

— Il mérite tellement d’être aimé. Il est droit et bon et juste. Je ne suis pas digne de lui. Si j’étais plus généreux, je le laisserais, je lui rendrais sa liberté. Mais je ne peux pas. En ce moment même, il me faut lutter pour ne pas retourner auprès de lui. S’il me demandait le monde, je le lui offrirais.

Sa bouche semblait pâteuse.

— S’il fallait arracher mon cœur pour lui, je le ferais.

— Je n’en doute pas, *mo mhac*.

Il ne savait pas quand sa mère s’était levée ou quand il s’était allongé sur les coussins, mais sa main était douce et fraîche contre son front.

— Je l’aime, mère.

— Je sais, Ciarán.

— Il faut que je… que je lui dise.

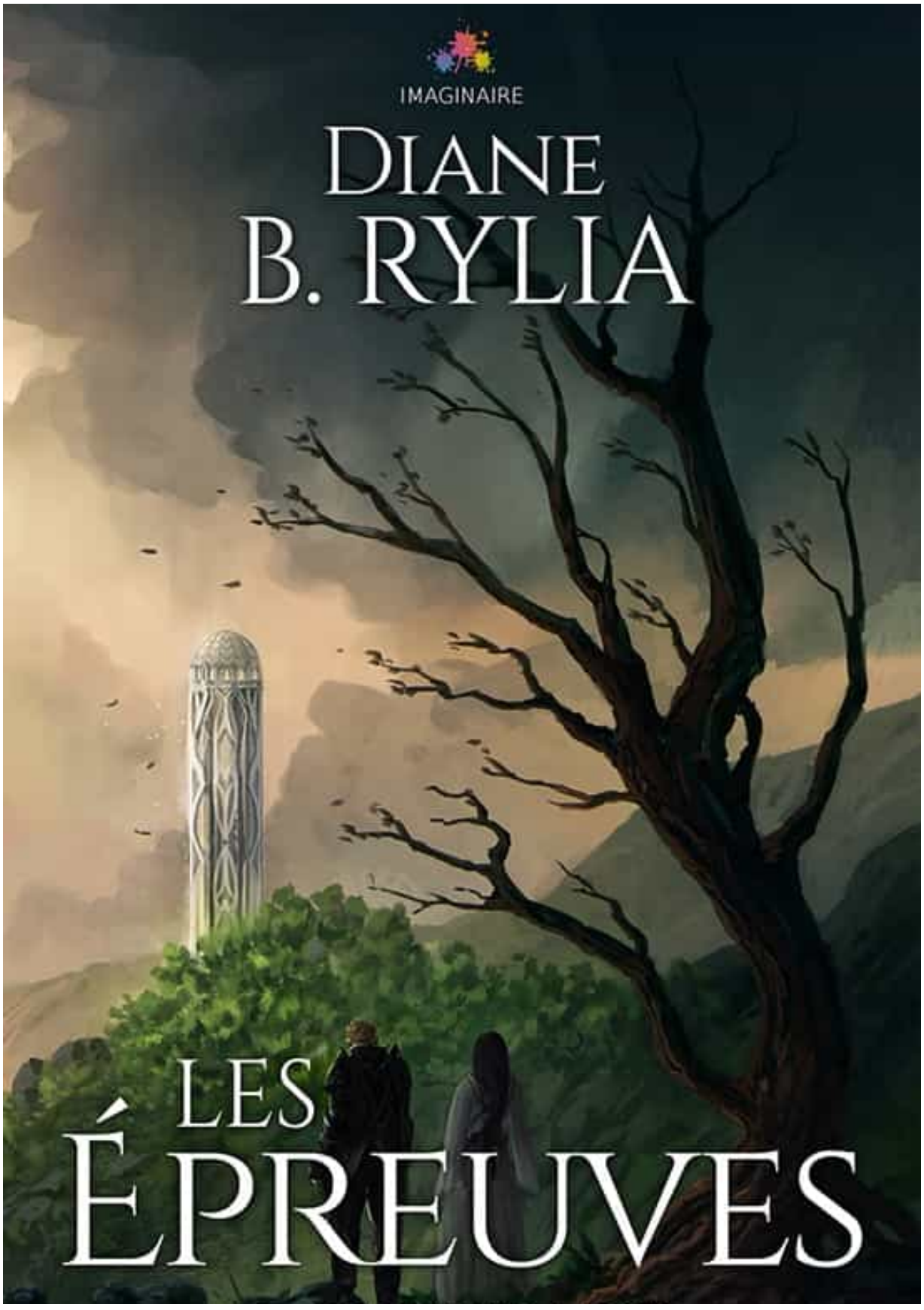
Les mots s’emmêlaient dans sa bouche et ses cheveux étaient trop lourds, le tirant vers l’arrière.

— Chut, mon fils…

Les lèvres roses se posèrent sur son front et il ferma les yeux, savourant ce moment. Il était tellement fatigué.

— Je suis désolée…

La voix était à peine plus qu’un murmure lointain et il sentit sa main lâcher la coupe d’argent, mais il n’entendit jamais le bruit du métal contre la pierre.


IMAGINAIRE
DIANE
B. RYLIA
LES
ÉPREUVES

3 - CHEVALIER NOIR

Diane B. Rylia

Les épreuves

Le chevalier noir - Tome 2

MxM Bookmark

-1-

Oh non, nos héros furent horriblement séparés et notre sorcier est à présent retenu, prisonnier, drogué… par sa propre mère ! Mais que pouvions-nous attendre d'autre d'une noire et méchante sorcière. Et le chevalier, que lui est-il arrivé, cherche-t-il son aimé ? Est-il lui aussi aux mains de gens malintentionnés ?

— Tu es prêt ?

Il regarda le garçon prendre une profonde inspiration. Tout son corps était calme et serein, il n'y avait aucune peur, aucun tremblement dans ses muscles. Il regarda le sourire heureux qui apparut sur les lèvres de l'adolescent.

— Oui, quand tu veux.

— Chien, dit-il, ses yeux fixés sur lui.

Son élève, s'il pouvait l'appeler comme ça alors qu'ils étaient si proches en âge, n'effleura même pas la bourse autour de son cou et son corps se ramassa sur lui-même, la magie le remodelant jusqu'à ce qu'un chien de bonne taille, au pelage roux ne se tienne à la place de l'humain.

— Cours.

Mais la bête n'avait pas attendu son ordre, s'étant élancée avec bonheur dans les herbes jaunissantes, sous le soleil brûlant de l'été. Il n'y avait ni hésitation ni maladresse dans ses mouvements, seulement le plaisir de la course et du saut. Le chien fit plusieurs fois le tour du pré en aboyant joyeusement avant de revenir vers lui, la queue battant de plaisir.

— Humain.

La transition prit à peine quelques secondes et l'adolescent en pleine croissance se trouva devant lui, souriant et confiant.

— Serpent.

Une fois de plus, il ne toucha pas les amulettes, mais le changement fut plus long, son corps prenant pour la première fois une forme qui lui était complètement étrangère.

Lorsque la vipère releva la tête et goûta l'air, elle prit un instant avant de commencer à bouger, mais, bien vite, réussit à maîtriser l'art de se déplacer en rampant. Comme un véritable reptile l'aurait fait, elle trouva une pierre

plate et s’y installa, profitant du soleil. Nul n’aurait pu savoir que sous cette peau se cachait un sorcier.

— Aigle, Thorsten.

La tête triangulaire se releva et le corps se distordit, commençant à se transformer. Cette fois-ci, ce fut difficile et douloureux, très longtemps la forme oscilla, trop grosse pour être celle d’un aigle, mais, finalement, la métamorphose s’accomplit et un aigle aux serres acérées sautilla sur ses pattes avant d’étendre ses ailes pour prendre son envol. Il fut en l’air en quelques battements, fendant l’azur avec autant d’aisance que s’il était né sous cette forme.

Le sorcier sentit une caresse contre sa main. Il baissa la tête et sourit à son familier, passant les doigts dans sa douce fourrure.

— J’ai toujours su qu’il serait plus doué que moi.

— Sa virtuosité à prendre l’apparence de bêtes laisse à penser bien des choses sur son intellect.

La voix du félin était grave et rauque, et son accent légèrement chantant évoquait le vent berçant les palmes d’une oasis.

— Thorsten est intelligent ; il n’aime pas le calme et l’étude, mais il n’est pas stupide.

— Si tu ne le rappelles pas, il va passer la journée à poursuivre lapins, pigeons et faisans avant d’essayer d’enlever un mouton juste pour voir s’il en est capable.

Nimat avait raison. Nimat semblait toujours avoir raison et le sorcier n’arrivait pas à comprendre comment il avait jamais pu se passer de ses conseils et de son aide.

Il amorça le glyphe du vent et prit son inspiration.

— Thorsten !

L’appel vola dans l’air et, bien vite, il vit revenir l’aigle qui atterrit parfaitement sur la pierre plate avant de reprendre sa peau d’humain.

— C’était génial ! Aloys, je comprends pas comment tu fais pour ne pas passer tout ton temps dans les airs, c’est juste tellement… commença le jeune homme.

Son corps était épuisé, la sueur sur sa peau et sa pose montraient la fatigue de ses muscles. Mais son esprit, lui, était en ébullition, et le rouquin ne cessait de parler, les yeux brillants, le visage transfiguré par l’incroyable sensation de liberté du vol.

— S’il passait son temps à voler, je serais forcé de m’occuper de toi, petiot, et je pense que ni moi ni ton épiderme n’apprécierions.

— Arrête, Nimat, cet hiver tu n’étais encore qu’un chaton minuscule et aveugle.

— Et pourtant, alors, j’avais déjà plus de bon sens et de maturité que toi, jeune renardeau.

Aloys ferma un moment les yeux, laissant Thorsten et Nimat se disputer avec bonhomie. Le caracal s’était installé contre lui, son grand corps languide à moitié étendu sur ses genoux. Aloys passa la main derrière les longues oreilles pointues et noires, grattant légèrement. Son familier se mit à ronronner, interrompant son discours.

Thorsten éclata de rire et s’allongea sur l’herbe, les yeux fixés sur le ciel bleu, pleins d’envie.

— Lorsque je serai un vrai sorcier, je parcourrai le monde en volant.

— Lorsque tu seras un vrai sorcier, tu pourras décider de parcourir le monde à dos de licorne, mais pour l’heure, il faut que tu ailles mettre l’aconit à sécher et je dois retrouver Dörthe pour les traitements du matin.

— C’est ennuyeux à mourir.

— Plus vite tu auras fini, plus vite tu pourras m’aider et nous pourrons reprendre ton entraînement à la métamorphose.

Il refusait que Thorsten s’entraîne seul. Inconscient comme il était, il serait capable de se pousser jusqu’à épuiser toute sa magie et alors… s’il était en train de voler… Mieux valait le surveiller.

— Tu dis ça, mais c’est aujourd’hui que Ciarán doit rentrer, tu n’auras pas le temps.

— Tu n’en sais rien et moi non plus, en revanche, je sais que c’est aujourd’hui que l’aconit doit être mis à sécher, alors au travail.

L’apprenti grommela, mais finit par se lever, étirant ses membres maigres et chaque jour plus longs, semblait-il. Aloys le suivit à un pas plus mesuré.

Le soleil d’août frappait fort malgré l’heure encore matinale. L’été était chaud et aride, et s’il ne pleuvait pas, Aloys savait qu’il lui faudrait bientôt influencer le temps, sans quoi les récoltes seraient mauvaises. Mais jouer avec le temps… ce n’était jamais sans conséquence et il craignait que son sort ne crée plus de catastrophes qu’il n’en évite.

La tour se découpa dans le ciel d’un bleu éclatant et la silhouette petite et droite de Dörthe apparut elle aussi. La damoiselle leur tournait le dos,

semblant contempler le château dont les hautes murailles se levaient tellement près qu'elles la couvraient à moitié d'ombre.

— Bonjour, Dörthe.

Elle se retourna, légèrement exaspérée.

— C'est dame Dörthe pour toi, Thorsten. Aloys, je vais être en retard, je devrais déjà être aux cuisines.

— Allons, je suis sûr qu'ils réussiront à préparer le déjeuner sans que tu souffles comme un dragon dans leur dos.

— Très drôle.

Aloys pénétra dans la tour et elle le suivit d'un pas décidé, son panier à la main. Il se saisit de la tablette de cire sur laquelle se trouvait le compte des potions, décoctions, onguents, crèmes et autres médecines dont les résidents du château avaient besoin.

— Assieds-toi, Dörthe.

La jeune femme posa son panier et prit place à la table pendant qu'il sortait les différentes préparations et les alignait.

— Le liniment pour ma mère, la potion de la princesse Dagmar, l'onguent de Hennes, la potion de Janika, à prendre deux fois par jour, la pommade pour sire Sieghard, les herbes pour la tisane de la petite princesse Liesa et l'huile de lin pour les meubles. Ai-je oublié quelque chose ?

— Les réserves des écuries seront bientôt à sec.

— Je m'en occuperai. Est-ce que la Reine se plaint encore de douleurs au dos ?

— Non, d'après dame Yvonne, elle a passé une nuit paisible.

— Bien.

La gouvernante du château rassembla tout dans son panier.

— Par contre, ce ne fut pas le cas de dame Roswitha, sa jambe la lance encore. Elle s'est réveillée plusieurs fois cette nuit et a refusé de prendre la potion pour dormir.

— Je passerai voir ma mère tout à l'heure, que quelqu'un reste avec elle pour la forcer à garder le lit jusqu'à ce que j'arrive.

Dörthe se releva.

— Ce sera fait.

Elle repartit d'un pas rapide, persuadée, comme l'avait été avant elle dame Roswitha, que le château s'écroulerait si elle n'était pas derrière chaque marmiton, chaque serve et chaque garçon d'écurie. Aloys soupira et prit sa besace avant d'y mettre les potions dont il avait besoin ; il devait

passer en ville vérifier comment allaient la femme du cordonnier et son dernier fils qu'il avait accouché la veille.

Thorsten était dans la remise en train de mettre l'aconit à sécher et pour le moment nulle trace de Nimat. Aloys prit le chemin du château puis descendit vers la ville.

Tout semblait au beau fixe dans les rues, la ville préparait tranquillement l'Ascension et la foire qu'il y aurait à cette occasion. Les gens s'écartaient sur son passage, évitant de frôler ses vêtements, certains veillaient même à ne pas se laisser toucher par son ombre. Peu importait qu'il ait couru à travers cette ville en criant lorsqu'il était enfant, poursuivant Dörthe ou même Eric, le fils du cuisinier, à présent, tous savaient qu'il était sorcier et que sa magie était dangereuse.

Ria, la femme de maître Rolph, le cordonnier, était en pleine forme et commençait déjà à sortir du lit. Nombre de voisins passèrent par la petite maison pour poser des questions au jeune sorcier et lui prendre des remèdes contre des maux communs. Il s'occupa de chacun d'eux avec la patience qu'il avait toujours vue à Ciarán, même quand ils se signaient après avoir accepté quelque chose de lui, ou lorsqu'ils sursautaient si ses vêtements frôlaient leur peau.

Il donna à l'accouchée la potion fortifiante, ausculta l'enfant, et, après avoir déposé un gland de chêne au milieu de la paille qui tapissait le berceau, il prit congé, remontant vers le château sous un soleil qui était arrivé au zénith.

Son maître aurait été fier de lui. Non, son maître serait fier de lui. Il revenait aujourd'hui et il lui dirait qu'il avait bien fait en son absence. Il lui sourirait, d'un de ces sourires emplis de fierté et d'émotion, et l'étreindrait, ses mains chaudes dans son dos.

Oui, Ciarán allait revenir et tout rentrerait dans l'ordre. Enfin, il cesserait de vivre dans la crainte de ses erreurs stupides qui avaient coûté la vie à Olga, la femme du meunier. Enfin, il cesserait de tenter de remplir cette ombre trop grande pour lui auprès du Roi. Enfin, il pourrait redevenir un simple apprenti et cesser de trembler à chaque fois que des yeux implorants se levaient vers lui en demandant de l'aide.

Tout redeviendrait comme avant. Ciarán irait chercher son époux et son fils. Et Ali.

Tout redeviendrait comme avant.

Mais tout avait changé.

Pendant neuf mois, il avait assumé les responsabilités de Ciarán et il serait difficile pour tout le monde de le considérer à nouveau comme un apprenti, il savait qu'il en voudrait à son maître de ne pas avoir été là, de le reléguer à nouveau dans l'ombre, alors même qu'il aspirait à son retour de tout son être. Les choses avaient changé.

Et puis il y avait Ali.

Nimat l'avait rejoint à la sortie de la demeure du cordonnier, sautant depuis le toit sur le sol pour passer se frotter entre ses jambes et demander des nouvelles. Il marchait devant lui, le plumet de ses oreilles caressé par le vent, la couleur chaude de sa robe rendue dorée par la lumière presque aveuglante du soleil.

Sans Nimat… Sans Nimat, il n'aurait jamais survécu à la mort d'Olga ou à l'accident de sa mère. Mais le familier avait été là lorsqu'il avait eu besoin d'aide, de conseils ; juste d'une voix douce à l'accent étranger, il lui avait dit que tout irait bien, qu'il avait fait de son mieux et que la mort venait à chacun, pour injuste et rapide qu'elle soit.

Les yeux d'or se tournèrent vers lui et le familier revint passer contre ses jambes, sans un mot, comprenant que son maître avait besoin de ne pas se sentir seul.

Lorsque la Dame Noire était apparue, Aloys l'avait contemplée avec haine et colère. Elle lui avait pris Ciarán, elle l'avait précipité dans cette situation, elle causerait la ruine du Royaume et elle l'avait privé de son maître, le Sorcier Gris. Mais la sorcière n'avait que faire de sa haine ou de sa colère, elle était là pour aider l'apprenti de son fils, non pour rendre des comptes.

Et elle l'avait aidé, elle avait fait pour lui ce qu'elle avait fait pour son fils. Dans le royaume lointain des Faës où elle l'avait emmené, au milieu des murmures des sylphes, sous un soleil étrange et pâle, elle avait peint son corps, lui avait appris les Mots Sacrés, l'incantation, les gestes et les rituels. Puis, lorsque la lune rose s'était levée, elle lui avait amené Ali.

Il avait expliqué à Ali. Tremblant de peur, vulnérable, il lui avait expliqué ce dont il avait besoin, ce qu'il voulait qu'Ali fasse, avec lui. Il lui avait demandé.

Pendant trois nuits, ils avaient entremêlé souffle, sang et semence.

Il ne l'avait pas revu depuis. Il n'avait aucune idée de ce qui avait poussé le Maure à accepter, lui qui haïssait la magie. Le considérait-il

comme souillé à présent ? L’avait-il fait pour l’aider uniquement ? Repensait-il comme lui à ces nuits qui hantaient sa peau ?

Que lui dirait-il quand il le reverrait ?

Les murailles du château se dressaient à présent devant Aloys.

Le cri déchira l’air, ce fut comme un tremblement dans le ciel. Tous les oiseaux s’envolèrent et se cognèrent les uns contre les autres, tous les chiens partirent, ventre à terre, se cacher, humains et chats relevèrent la tête, interloqués, mais le hurlement céleste prit fin et aucun monstre ne sortit des enfers, le soleil ne se voila pas, la lune resta accrochée dans l’azur. Se signant, chacun retourna à ses affaires.

Ciarán s’était réveillé. Aloys pressa le pas, le Roi devait être prévenu.

* * *

Les deux faucons survolèrent la ville en un clin d’œil. Arrivés aux remparts, leur vol s’altéra et ils commencèrent à descendre en passant les murs. Mais ils continuèrent sans s’arrêter au-dessus du hall aux grandes ogives de pierre ouvertes au vent frais, ils dépassèrent l’autre muraille et commencèrent à piquer vers la Tour Solitaire. L’un d’eux se posa sur la haute branche d’un pommier, mais le second fondit sur le sol, et lorsque la terre vint à sa rencontre, sa forme changea en un instant, devenant celle d’un homme.

Ciarán ouvrit la porte de la tour à la volée, il parcourut la pièce sans presque la voir, montant quatre à quatre les escaliers menant à sa chambre. Il entra et s’arrêta net, comme s’il avait été frappé en plein cœur. L’endroit était désert et froid, le râtelier, le lit, le berceau étaient vides. Ses mains tremblèrent et il dut s’adosser au mur pour ne pas tomber. Il avait craint cette vision depuis qu’il avait vu la lumière estivale emplir la chambre dans laquelle il s’était réveillé.

Il ressortit aussi vite qu’il était arrivé, incapable de contempler une seconde de plus ce cauchemar soudain devenu réalité. Il avait besoin de réponses. Le rez-de-chaussée lui en fournit quelques-unes : des herbes fraîches parsemaient la table, tout était propre et en état de marche, mais il n’y avait aucune trace de ses apprentis.

La route jusqu’au château lui sembla interminable, mais au moins la porte donnant sur le verger n’était-elle pas fermée. Il emprunta les couloirs familiers, sourd et aveugle aux réactions de ceux qui le croisaient. Ses pas le portèrent jusqu’au grand hall.

Assis sur son trône, Adelar l'attendait.

La main de fer desserra son étau autour de son cœur. Mais lorsque ses yeux cherchèrent avec espoir son époux aux côtés du souverain, ils ne le trouvèrent pas. Le Roi était grave, et, à ses côtés, Sieghard avait au cou une cicatrice rouge et nouvelle.

Il remonta l'allée et posa genou à terre, une certaine dose de sérénité lui revenant avec ce geste si habituel.

— Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, moi, Ciarán, le Sorcier Gris, je te présente mes hommages.

— Lève-toi, Ciarán, mon ami, ton absence fut tristement longue et douloureuse.

Le Roi se leva pour lui donner l'accolade.

— Nos cœurs se réjouissent de ton retour chez toi, Sorcier Gris.

Un instant, Ciarán ferma les yeux, les larmes menaçant de le submerger. Il y avait tant d'idées contradictoires nageant dans son sang : le soulagement, la crainte, la colère, la félicité, la chaleur de l'amitié et le froid de la solitude.

— Merci, mon Roi. Nul vassal ne peut souhaiter meilleur accueil de son suzerain, nul homme plus beau retour chez lui.

— Pendant que tous s'affairent à préparer un festin digne de ta présence, viens donc discuter avec moi.

Alors qu'il suivait le Roi, il vit avec étonnement Dörthe diriger serves et serfs pour préparer le dîner du soir.

Lorsque la porte se referma, le bureau du Roi était rempli presque au-delà de ses capacités. Tous l'observaient et un silence lourd pesa un moment.

Jusqu'à ce que Thorsten se jette dans ses bras, enfouissant son visage contre son épaule. Quand avait-il tant grandi ? Les bras musclés et longs le serrèrent à l'en étouffer presque, et il sentit les larmes mouiller la simple tunique qu'il avait enfilée à la va-vite à son réveil, les jambes encore tremblantes. Il rendit l'étreinte de l'enfant et caressa son dos, murmurant des bêtises auxquelles il ne croyait pas, mais qu'il ferait advenir, même au prix de sa vie.

Thorsten fut suivi par Aloys, digne et droit dans ses robes richement travaillées, malgré les larmes qui coulaient sur ses joues. Il caressa ses longs cheveux blonds et le laissa déposer son lourd fardeau : la peur et la solitude qui étaient la vie d'un sorcier. Lorsque le jeune enchanteur se

releva, des sillons coulaient dans le masque blanc de son maquillage, mais ses lèvres rosissaient d'un sourire.

— Je suis fier de toi, Aloys.

Cette fois-ci, il réprima ses larmes et ce fut la princesse Dagmar qui faillit le renverser en se jetant contre lui.

— Oh, Ciarán, vous nous avez tellement manqué. Meinrad est né et je ne sais pas qui était plus effrayé, Aloys ou moi. Tout s'est bien passé, mais j'aurais tellement aimé vous avoir à mes côtés. Et Sieghard qui ne dormait pas la nuit, craignant à tout moment que notre fils ne cesse de respirer ou qu'il prenne mal…

La princesse continua à babiller, lui tenant à présent les mains, vérifiant qu'il était bel et bien parmi eux. La maternité ne semblait pas l'avoir beaucoup changée. Même si sa silhouette était plus ronde, elle restait l'enfant joviale et bavarde qu'il avait connue en arrivant au château.

La Reine fut plus mesurée dans ses effusions, mais l'accent de la vérité colorait ses paroles alors qu'elle serrait sa main dans les siennes.

— Votre absence fut longue et tristement ressentie, Ciarán, puisse votre retour laisser présager des jours meilleurs.

Sieghard lui donna pour la première fois l'accolade et enfin ce fut tout. Le silence retomba et le Roi prit ses mains.

— Ton absence fut un coup cruel non seulement dans nos cœurs, mais aussi pour le Royaume.

Il calma les battements effrénés de son cœur, redressa sa posture et retira ses mains pâles, mais vierges de toute peinture. Puis il fit face à sa peur.

— Où sont Schwarz et mon fils ?

Les visages autour de lui étaient graves, le temps passé avait laissé sur eux ses marques : une nouvelle cicatrice au capitaine des gardes, cicatrice d'une blessure qui aurait dû être mortelle au vu de son emplacement ; des plis d'inquiétude sur le front du Roi ; des cernes sous les yeux de la princesse ; une pâleur anormale au teint de la Reine et de la tristesse dans les yeux de l'aîné de ses apprentis.

— Assieds-toi, Ciarán, car je crains que tout cela prenne à la fois trop et trop peu de temps.

Tous prirent place, alors que Dörthe entrait pour déposer un plateau de rafraîchissements devant le Roi.

Ce fut lui qui prit la parole.

— Il n’y avait pas deux jours que tu étais parti pour l’Île Noire qu’un cavalier se présenta aux portes de la ville, demandant à voir le Chevalier Noir. Je ne doute pas un instant que rien ne fut laissé au hasard. Friederich von Schwanstein venait faire savoir à son frère que leur père mourant souhaitait le voir. Schwarz partit avec ma bénédiction, son écuyer le suivant.

Adelar détourna les yeux.

— Je ne pouvais empêcher un fils de se rendre au chevet de son père et ne le souhaitais pas. Je le laissais emporter mon filleul, l’aller présenter à sa famille. J’aurais dû insister sur le jeune âge de votre fils, mais je comprends que Schwarz ait voulu qu’il soit reconnu…

Ciarán était immobile, c’était à peine s’il osait respirer, de crainte de ce qu’Adelar lui révélerait.

— Une semaine passa sans nouvelles, mais nous n’en fûmes pas surpris, le voyage jusqu’à Schwanstein est long. Le manque de communication avec l’Île Noire fut plus inquiétant. Aloys te remplaçait comme il pouvait, mais nous attendions tous ton retour. Le temps continua à passer et la fin de l’automne était là, et il ne venait de nouvelles ni du nord ni du sud. Je dépêchai un messager à Schwanstein, malgré le froid et l’état des routes, et Aloys envoya un message à la Dame Noire.

Il releva les yeux vers lui.

— La Dame fut la première à répondre, son messager arrivant dans le grand hall juste avant le dîner. Elle expliqua que notre traité était toujours en vigueur et qu’elle aiderait Aloys quand il aurait besoin de conseils et d’un maître, mais qu’elle te garderait à ses côtés. Elle se refusa à plus d’explications et Aloys ne réussit jamais à entrer en contact avec toi, c’était, d’après ses dires, comme si tu avais disparu de la surface du monde. L’hiver encerclait déjà la mer et l’Île Noire était inatteignable. Je fus forcé de me résigner à attendre le retour du printemps.

La Reine posa la main sur celle du Roi.

— Mon messager, lui, revint avec de bonnes nouvelles sur la santé du châtelain qui n’avait jamais été mieux portant, mais le Chevalier Noir n’avait pas été vu sur les terres de son père. J’envoyais mes vassaux aux quatre coins du Saint-Empire, il était impossible qu’un homme comme lui ait ainsi disparu.

La terreur était comme un poison qui paralysait son corps et, un instant, il se dit que s’il cessait de respirer, il pourrait peut-être empêcher Adelar de

lui annoncer la mort de son fils et de son époux.

— Les nouvelles arrivèrent avec le retour d'Isodore. Schwarz était à Aachen. Ou plutôt Lohengrin von Schwanstein, Chevalier Blanc, était de retour dans l'Ordre qui réintégrerait cette brebis égarée en son sein. De Siegfried, il n'était fait aucune mention. L'hiver était à nos portes, mais Sieghard résolut de partir malgré tout, de se rendre à Aachen pour ramener Schwarz et savoir ce qu'il était advenu de votre fils.

Ce fut au tour du guerrier de prendre la parole.

— L'Ordre m'accueillit avec la bienveillance dont il a toujours fait preuve à l'égard de nous autres royaumes des frontières, mais je pus voir Schwarz. Il ne me reconnut pas, il ne reconnut pas même son nom. Il avait tout oublié de sa vie en tant que Chevalier Noir. Lorsque je tentai de lui parler de son fils et de son époux, on vint le chercher pour la prière. Il me fut impossible de le revoir et aucun des domestiques que je questionnais n'avait vu d'enfant avec lui. Il était arrivé à Aachen un dimanche, suivant un cygne blanc, et avait été reçu par le Grand Maître de l'Ordre, l'Archevêque et la Dame Blanche qui l'attendaient sur le parvis de la cathédrale. Il n'avait avec lui que son écuyer, un muet. Je cherchai la compagnie d'Ali, mais aucun mot ne franchit plus ses lèvres, à peine pouvait-il grogner, et lorsqu'il tentait de répondre à mes questions en hochant ou secouant la tête, il était pris de douleurs horribles. Mais il était encore en vie et servait toujours Schwarz. Je quittais Aachen avec ces tristes nouvelles.

— Nul ne sait si mon fils est vivant ?

Le froid glaçait son cœur. Siegfried, son tout petit, mort, immobile, le corps froid, loin de lui à jamais. Il sentit ses ongles pousser contre le tissu, cherchant à atteindre sa peau, à tenter de soulager la pression dans sa poitrine. Il se força à respirer.

— Votre fils est encore vivant, Ciarán.

La princesse avait pris ses mains et les détachait de son torse, ses yeux aussi doux que sa voix.

— La Dame Noire l'a juré. Aucun des sorts d'Aloys n'a pu permettre de savoir où il se trouvait, mais la Dame Noire l'a juré, il est vivant.

La peur reflua, remplacée par la rage. Comment osait-elle ? Pour qui se prenait-elle ? Comment avait-elle pu ?

— Nous n'eûmes plus de nouvelles de Schwarz jusqu'à ce que le baron Gustav ne se rende à Aachen avec son fils Ulrich. En effet, Schwarz avait

promis de prendre à son service son fils en échange d'un des poulains du baron. Il honora sa promesse, et lorsque le baron revint, il nous conta que Schwarz avait refusé d'être réintégré à l'Ordre avant d'avoir fait pénitence pendant un an et un jour. Il nous dit aussi qu'un mariage se préparait, celui de la princesse Florinka et de Lohengrin, le Chevalier Blanc et vainqueur du dragon. Il n'avait pas grand-chose d'autre à dire, le chevalier est un homme froid et avare de mots qui, s'il l'a traité avec courtoisie, n'a malgré tout pas voulu discuter plus longtemps avec lui de ce passé dont il n'avait pas souvenir.

— Quand sera-t-il réintégré parmi ses frères de l'Ordre ?

— En décembre, et le mariage sera célébré le jour de la naissance de notre Seigneur.

— Oh, Ciarán, je suis sûre que vous empêcherez ce mariage, son cœur saura qu'il vous est destiné et Dieu ne permettra pas qu'il se parjure malgré lui.

— Merci, princesse Dagmar. Mais il y a encore des choses que vous ne m'avez dites, mon Roi. D'où vient cette blessure au cou de Sieghard ; l'Ordre, vous ayant privé du Chevalier Noir, n'a pu vous laisser en paix ? Qu'est-il advenu du dragon que mon époux a soumis ?

— Nacht ? Schwarz l'a laissé partir, poursuivre ses rêves loin de nous et il n'est plus reparu.

— Si Schwarz est toujours le Chevalier Noir, s'il n'a pas encore repris le manteau de Chevalier Blanc, s'il n'a pas encore effacé son passé, alors le lien existe toujours et la Dame Blanche ne peut contrôler Nacht. Mais lorsque le Chevalier Noir aura disparu…

Mais ça n'arriverait pas. Il retrouverait Schwarz et le ramènerait à ses côtés, tout comme il retrouverait son fils, dût-il aller jusqu'au bout du monde pour le faire.

— Mais l'Ordre n'a pas envoyé d'autre dragon, n'est-ce pas ?

— Non. Lorsque le printemps arriva, le roi de Brandebourg décida d'envahir au sud. La guerre fut courte, je crois que Viktor von Wittenberg n'avait pas réalisé qui il affrontait. Mais lorsque nous prîmes la ville de Wittstock, Sieghard fut blessé. Si Aloys n'avait pas été là…

Le jeune homme rougit puis baissa les yeux et il vit le poids de ces vies qu'il n'avait pas sauvées contrebalancer cette réussite.

— Je suis fier de toi, Aloys.

L'apprenti eut un sourire.

— Bien sûr, Viktor von Wittenberg déclara qu'il n'avait aucunement déclaré la guerre, que ses vassaux s'étaient emportés, et il offrit quelques babioles en compensation et la tête des deux barons coupables. L'un de ses fils est à présent élevé au château, sous la tutelle de Sieghard. Je doute que l'Ordre ait prévu une telle issue à la guerre, mais il est bon qu'ils sachent que Mecklembourg n'est et ne sera jamais un royaume faible.

Le regard du Roi était aussi dur que l'acier et il était aisé de voir qu'il s'attendait à une prochaine guerre.

— Il n'y a plus eu d'attaque et l'été touche bientôt à sa fin, mais tous mes vassaux sont sur le qui-vive et la tension ne fait que grimper, d'autant que Wittenberg n'a pas digéré la perte de plusieurs de ses seigneuries à la frontière.

Voilà qui expliquait la tristesse de la Reine et les nuits pénibles de la princesse. Le spectre de la guerre hantait les murs du château.

— Je mettrai fin à ce conflit.

Ciarán s'était levé et avançait vers le Roi.

— Roi Adelar, moi, Ciarán, le Sorcier Gris, en ce jour, je renie toute allégeance, tout serment me liant à la Dame Noire, maîtresse de l'Île Noire. Elle a livré mon époux à mes ennemis, mis mon fils en danger et agi contre moi, son fils, son sang et sa chair. En ce jour, je la renie et jamais plus je ne plierai l'échine devant elle, jamais plus je n'obéirai à ses ordres, jamais plus je ne serai à son service.

Le silence autour de lui était presque surnaturel, mais il poursuivit, posant le genou à terre, courbant la tête.

— Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, je viens à toi, pauvre et sans foyer, pour te jurer loyauté et fidélité, pour te servir, moi et mes descendants, et recevoir de toi ce que tu estimeras bon de m'accorder.

Le Roi s'était relevé et prit ses mains, mais le laissa à terre.

— Ciarán von Einsamturm, Sorcier Gris, je te prends aujourd'hui sous ma protection, tes ennemis seront miens et je te promets assistance et conseil à toi et tes descendants aussi longtemps que vous habiterez les terres que je te confie. Mais pour l'heure, Sorcier, il n'est qu'une seule chose que j'attends de toi : va et reprends ce qui t'a été enlevé.

* * *

Le festin avait été la plus triste affaire que le château eût vue. Non que Dörthe n'eut pas mené tout son monde à la perfection et que la nourriture ne fut pas abondante et très bonne, mais malgré son retour la tension restait et lui-même ne pouvait se calmer, surtout en pensant à tout ce qui l'attendait, toutes les épreuves qui le séparaient de Schwarz et de Siegfried, toutes les façons dont il pouvait échouer.

Nombreux étaient ceux dont les yeux brillaient de questions, plus nombreux encore ceux qui se contentaient de le craindre alors même qu'ils lui souriaient auparavant. Traugott avait été remplacé l'hiver dernier et le nouveau chapelain semblait bien trop intimidé par lui pour oser émettre la moindre remontrance.

Aloys parla pratiquement pendant tout le repas, cherchant à se rassurer, à savoir s'il avait bien fait, à comprendre les erreurs qu'il avait commises, à se faire pardonner ces morts qu'il n'avait pu éviter. Assis dans son giron, silencieux, son familier s'était contenté de ronronner pour lui faire sentir son amour et son approbation. Perché à sa place habituelle, Ard avait observé la salle.

— Vous repartez, n'est-ce pas ?

La lune d'août baignait de fraîcheur le jardin de la Reine et le sourire triste d'Aloys était un reflet du sien.

— Il y a beaucoup à accomplir avant que je ne puisse à nouveau serrer mon fils et mon époux dans mes bras. Mais au moins, je pars rassuré, car je sais tes mains capables de prendre soin de ceux qui te sont chers.

Le jeune homme détourna les yeux.

— Et si cette fois-ci je ne réussis pas ? Et si cette fois-ci je n'arrive pas à les sauver ? J'ai fait tout mon possible après l'incendie de la grange, mais ma mère ne marchera plus jamais sans aide. Sieghard aurait pu mourir et le petit Meinrad aussi. Et si…

— Non.

Ciarán prit les mains blanches de peinture dans les siennes, forçant Aloys à le regarder.

— Ne doute pas de toi. Lorsque le moment viendra, tu lutteras de toutes tes forces et c'est parfois tout ce que nous pouvons faire.

— Ce n'est pas suffisant.

Les mots étaient un cri du cœur.

— C'est tout ce que nous avons. Nous sommes des créatures mortelles et fragiles, Aloys, ne l'oublie jamais. Même le plus fort des magiciens

succombera, Dame la Mort n’épargne jamais personne et le Roi des Morts n’a pas pour coutume de laisser ses vassaux lui échapper.

— Vous le ramènerez ?

Les yeux bleus étaient si jeunes et ses mains s’accrochaient aux siennes.

— Qui ? Ali ?

Les joues s’assombrirent même sous le masque de maquillage.

— Bien sûr, je te ramènerai ce qui t’a été volé.

— Il ne m’a pas… Je… Nous…

— Viens, Aloys, il se fait tard et demain, il me faut partir à l’aube.

Il laissa son apprenti s’occuper de préparer pour la nuit ce qui était, pour le moment, sa tour et partit affronter la chambre vide. Il ouvrit les rideaux et les draps, mais ses yeux ne cessaient de se poser sur le berceau vide qu’un rayon de lune illuminait. Neuf mois. Neuf mois de sa vie qu’il avait perdus, endormi, prisonnier. Neuf mois pendant lesquels son fils avait été forcé de grandir sans lui, sans ses parents. Neuf mois.

Le corbeau entra, aussi silencieux que la lune. Mais il ne devint pas une femme vêtue de plumes. Il devint la Dame Noire, la seule, l’unique, vêtue d’une simple tunique noire, son visage pâle et non à cause du maquillage, ses traits tirés laissant presque voir son âge, son souffle altéré par l’effort de la transformation.

— Ciarán…

Il la coupa, la fureur comme un brasier dans la nuit fraîche.

— Que fais-tu ici ? Comment oses-tu venir ?

— Tu es parti.

— Bien sûr que je suis parti. Il m’a suffi de voir l’été à la fenêtre pour comprendre ta trahison, mère.

— Ciarán, tu ne comprends pas.

Elle essaya de poser la main sur lui et il recula.

— Non. Il n’y a rien à comprendre. Il n’y a qu’à voir la pâleur de tes joues, la fièvre sur ton front. Tu ne devrais pas être debout si vite, mais j’imagine que la Dame Noire n’a que faire d’une chose aussi minime qu’un accouchement. Alors, où est-elle cette fille tant désirée pour laquelle tu as vendu mon fils, ton sang et ta chair ?

— Tais-toi, marmot impudent !

Krähe était arrivé et se posa sur l’embrasure de la fenêtre.

— Ne te mêle pas de ça, Krähe, c’est entre celle qui m’a donné la vie pour mieux me la reprendre et moi.

— Fils ingrat.

— Ingrat, moi ? Elle m’a arraché à mon fils, à ma famille, je suis venu chez elle en toute confiance !

— Et elle t’a protégé.

— Elle m’a trahi !

— Suffit !

L’ordre de la Dame Noire fit cesser le vent autour de la tour.

— Laisse-moi t’expliquer, fils.

Sa voix était douce, presque suppliante, elle tendit à nouveau la main et elle était quasiment humaine pour une fois, fatiguée et triste, ses cheveux échappant à sa tresse, aucun bijou, aucune peinture sur son corps. Pendant un instant, il eut envie de céder, de se laisser attirer dans le cercle de ses bras, de lui permettre de lui murmurer des mensonges, cette affection qu’elle lui avait toujours refusée quand il était enfant.

— Il n’y a rien à expliquer. Je ne suis pas stupide, la Dame du Lac t’a donné ce que tu désirais et tu lui as donné mon époux et mon fils.

— Elle t’aurait tué !

La douceur avait disparu et la sorcière le toisait à présent de toute sa hauteur. Fatigue, humanité, tout avait disparu et elle était à nouveau celle qu’il avait connue toute sa vie.

— Ciarán, Cœur de Dragon, crois-tu vraiment pouvoir faire le poids contre Vianne, Dame du Lac ? Elle était déjà vieille et puissante alors que la mère de mon aïeule était dans les langes et toi tu voudrais l’affronter ? Toi qui recherches encore l’approbation de ta mère ?

— Elle…

— Silence !

Il ne put prononcer un autre mot.

— Je t’ai protégé, comme j’aurais protégé ton fils si tu m’avais obéi et l’avais pris avec toi. Je t’ai protégé et neuf mois ne sont pas cher payés pour ta vie, ingrat.

— Assez de mensonges. Tout ce qui t’importe, c’est cette fille qu’elle t’a permis d’avoir, celle qui me remplacera enfin, celle que je n’ai jamais été. Tu as sacrifié mon fils !

— Tu m’y as forcée ! Tu aurais suivi cet imbécile jusqu’à la mort. Elle n’aurait jamais laissé la menace que vous représentiez en vie. Tu aurais refusé de le laisser parce que tu t’es amouraché de lui et elle t’aurait tué. Je

devais te protéger et tu as refusé de me confier ton fils. Je refuse de te voir mourir !

— Voilà bien le moment de te soucier de moi alors que tu m'as abandonné dans les Marais de la Mort lorsque je n'avais pas huit printemps.

— Crois-tu vraiment que tu étais seul ? Crois-tu que j'ai jamais cessé de veiller sur toi ? Crois-tu que je te laisserais te lancer vers le Royaume des Morts sans rien faire ?

Elle reprit son souffle et sa voix redevint plus douce.

— Rentre à la maison, Ciarán. Nous irons chercher Siegfried et nous le ramènerons sur l'Île Noire, là, elle ne pourra jamais nous atteindre. Ton fils grandira avec Branwen dans le calme et l'harmonie. Rentre à la maison, fils.

— Je suis déjà à la maison, vois, ce lit et ce berceau vides, c'est ton œuvre. Je ne suis plus ton fils, les vivants pénétreront au Royaume des Morts avant que je ne te donne à nouveau le nom de mère, tu as cessé de l'être lorsque tu as laissé mon fils entre les mains de Vianne. Est-il seulement encore en vie, Morcant ?

Il ne la vit pas approcher, il sentit seulement la gifle qui cingla sa joue.

Elle était plus petite que lui. C'était la première fois qu'il s'en rendait compte, la première fois qu'il ne se sentait pas impressionné, rabaissé par sa présence, son pouvoir. La première fois aussi qu'il la voyait aussi furieuse, aussi rouge.

— Comment oses-tu ? Jamais je ne mettrais en danger la vie de mon propre sang. Je l'ai protégé comme j'ai pu et même si elle l'a maudit, elle a promis sur son souffle et sur sa vie de ne jamais attenter à ses jours. C'est plus que tu aurais obtenu si ton imbécile de chevalier et toi aviez persisté.

— Et mon époux ?

— Que m'importe son destin, il n'est ni mon sang ni ma chair, il n'est rien de plus qu'un insensé qui n'a cessé de te mettre en danger, qui te traite comme une femme, qui ne t'arrive pas même à la cheville. Que m'importe ce que la Dame du Lac décide de faire de lui. Et si tu étais dans ton état normal, peu t'importerait aussi.

— Je te plains, Morcant. Je te plains, car jamais tu ne ressentiras ce que je ressens.

— Plaise aux dieux qu'il en soit ainsi, car ta stupidité te mènera à la mort.

Ce fut soudain comme si toute énergie la quittait et la ligne de ses épaules retomba comme sa colère. Elle n'était plus à nouveau qu'une vieille femme fatiguée.

— Renonce, je t'en prie, Ciarán, renonce. Ne m'oblige pas à enterrer mon fils, ne m'oblige pas à contempler son corps sans vie. Renonce.

Les larmes mouillaient son regard.

— Rentre chez toi, Morcant. Le Seigneur des Morts laissera partir ses sujets avant que je ne renonce à reprendre ce qui est mien, mon fils et mon époux. Rentre chez toi, auprès de ta fille et de ton apprentie. Rentre chez toi et oublie-moi comme je t'oublierai.

— Imbécile.

Elle souriait avec tristesse.

— Les liens du sang ne sont pas si aisément rompus. Tes mots ne peuvent effacer le sang qui coule dans nos veines, les années passées, nie-le tant qu'il te plaira, mais sache que tu seras toujours mon fils.

Il n'y avait rien à dire, rien à ajouter, elle reprit sa forme animale et partit. Krähe lança un regard noir à Ciarán avant de la suivre.

* * *

Il partit au point de l'aube. Seuls Aloys et Thorsten l'accompagnèrent jusqu'à la route. Il avait pris la plus vieille haridelle des écuries, une vieille carne que nul ne regretterait. Les larmes coulèrent, dernières larmes de l'enfance pour Aloys, gros sanglots pour Thorsten à qui son inutilité pesait.

— Nous serons de retour pour la naissance de notre Seigneur.

Ce fut la seule chose qu'il leur dit, la seule promesse qu'il leur fit.

Quelques mots glissés à l'oreille du roussin suffirent à le faire galoper comme le vent. Il ne compta ni les heures ni les lieues, il ne regarda pas le paysage, il ne réfléchit pas, concentré sur la magie qui animait le vieux corps.

La nuit tombait lorsqu'il arriva au Bois Rouge et le dernier souffle quitta l'animal. Il prit ses affaires et pénétra jusqu'au cœur de la forêt aux ombres mouvantes.

La demeure de la sorcière était une cabane dont le chaume rouge ressemblait à des pattes d'araignée gigantesques, les murs biscornus étaient ornés d'yeux qui semblaient suivre ses pas et les fenêtres paraissaient autant de bouches aux dents acérées. Il entra sans peur.

L’intérieur était fait d’or, d’ivoire et de peaux aussi nombreuses qu’il y avait d’animaux sur la terre, dans le ciel et sous la mer.

Installée sur une estrade, au milieu d’une pile de fourrures, la Sorcière du Bois Rouge l’observait, seuls les tatouages rouges sur sa peau blanche émergeaient des peaux entremêlées.

— Ainsi donc te voici réveillé, Ciarán, Cœur de Dragon.

— Bonjour à toi, Shani, Dame du Bois Rouge.

— Prends donc un siège, Sorcier Gris, viens t’asseoir près de moi et m’expliquer pourquoi tu viens sur ces terres barbares alors que ton époux et ton fils sont si loin.

Il obéit, restant loin de l’estrade et des mouvements, souvent cruels, de la vieille sorcière. De la fumée montait vers le plafond depuis différents endroits de la pièce, des parfums doux, âcres, fleuris et musqués se mélangeaient dans une cacophonie vibrante.

— Mon fils a été maudit par la Dame du Lac, je souhaite savoir où il se trouve et sous quelle forme.

— Ne veux-tu pas savoir comment briser cette malédiction ?

La voix de la sorcière était comme le fer glissant sur le verre, comme le chant d’un rossignol au crépuscule.

— Pour un parent, il n’y a qu’une façon de briser le mauvais sort jeté sur son enfant.

— Il y a plus facile.

— Mon fils a vécu pendant neuf mois sans moi, je ne mérite pas de solution plus facile.

— Et que m’apportes-tu en échange de mon aide ?

Elle s’était redressée sur un coude et les fourrures glissèrent sur ses seins jeunes et sa peau de bronze parcourue par les arabesques rouges. Ses yeux jaunes, aussi vieux que Dame la Mort, le fixaient.

— La cape de brume que tissa ma mère.

Il la tira de la cassette précieuse posée sur ses genoux et elle scintilla dans l’air comme de l’eau avant de s’effilocher sur le sol, comme des nuages grignotés par le vent.

— L’offrande te satisfait-elle ?

Les yeux jaunes étaient maintenant remplis d’avidité et les ongles rouges se tendirent vers le tissu qu’il lui présentait, le frôlant à peine de ses griffes, le désirant avec violence.

— Oui, Ciarán, Sorcier Gris, l’offrande est acceptable.

Elle se mit debout, marchant vers lui, et les os cliquetèrent contre sa peau, entrechoquant les pierres et coquillages, faisant trembler les plumes alors que les fourrures se mouvaient en suivant ses muscles.

— Ton fils a été maudit par Vianne, la Dame du Lac, elle a enfermé son âme dans le corps d'un cygne noir et l'a abandonné près d'un lac au nord d'Aachen. Tu le trouveras facilement, car l'écuyer de ton chevalier s'enquiert de sa santé souvent et le chien du Dévoreur le garde. Mais attention, Cœur de Dragon, lorsque tu le délivreras de la malédiction, elle le saura immédiatement.

Il laissa échapper un soupir de soulagement, au moins quelqu'un avait veillé sur lui pendant ces neuf mois.

La sorcière le contourna, son pas léger de jeune fille alourdi par l'âge.

— Ne veux-tu pas d'autres informations, Sorcier Gris ? Ne souhaites-tu pas savoir comment mettre fin à la vie de la Dame Blanche ? Ne serait-ce pas utile ?

Son sourire était aussi cruel et honnête que la terre.

— Il n'y a rien sans lequel je puisse vivre qui vaille un tel prix, Dame Rouge. Tu as répondu à mes questions, la cape est tienne et je te remercie.

Il se releva et lui donna le tissu.

— Je ne puis rien t'offrir sans compensation, petit faucon, mais sache que j'espère voir tomber la jeune Vianne de son piédestal. Allons, va, et que les esprits guident tes gestes.

* * *

Les choses changeaient sans cesse dans le Palais sous la Roche, les ouvrages remplacés par d'autres, plus beaux encore, les salles du palais retravaillées, les mosaïques refaites. Tout se muait perpétuellement, mais les Gnomes étaient éternels, immuables, inchangés, à peine conscients du temps qui s'écoulait à la surface. Et pourtant, lorsqu'il arriva parmi eux, son histoire était déjà connue, la sienne et celle du Chevalier Noir qui abjurerait bientôt son nom.

— Je te salue, roi Gefangensonne, Sage entre les Sages, maître du Palais sous la Roche.

Les bas-reliefs étaient plus riches, les arches des ponts plus aériennes, mais le roi ne semblait pas changé.

— Je te salue, Ciarán, Cœur de Dragon, Sorcier Gris. Je vois la presse dans tes gestes et dans ton cœur, mais je te prie malgré tout de prendre un

siège avant de m’exposer la raison de ta présence.

Il obéit et une coupe et un plateau de fruits apparurent à portée de sa main.

— Que peuvent pour toi les habitants du Royaume sous la Terre, Sorcier ?

— Il me faut passer dans le Royaume des Alfes, là où se trouve leur souverain, le roi Eiche.

Il entendit les Gnomes retenir leur souffle, surpris.

— Le chemin jusqu’à la terre de l’Infini Ciel est long et difficile et le prix en est élevé, Sorcier.

— Je sais et je suis prêt à en payer le prix.

— Alors, annonce ton offre, Cœur de Dragon, et je jugerai de sa valeur.

— Mon offre, la voici.

Ciarán se saisit de la dague qu’il portait à sa ceinture et la passa sous sa tresse, coupant ses cheveux d’un geste ample.

Il posa la longue et lourde natte sur le plateau d’argent ciselé qu’un Gnome venait de poser devant lui. Le silence était assourdissant, tous les regards étaient accrochés aux cheveux noirs et soyeux qui gisaient à présent sur le métal, le caressant.

— Roi Gefangensonne, je t’offre ces cheveux doux comme la soie, résistants comme la corde, brillants comme le jais. La magie imprègne chacun d’entre eux et ils sont à toi pour que tu en fasses ce que bon te semblera.

D’un mouvement de la tête, il tenta de rejeter les mèches qui lui chatouillaient le visage. Il se sentait bizarre, presque nu. Jamais encore il ne les avait coupés, et il était certain que jamais sa puissante mère n’avait coupé sa longue chevelure. Qui avait jamais vu un sorcier aux cheveux courts et ébouriffés ?

— Tu as été généreux, Ciarán, et le don que tu nous fais sera apprécié à sa juste valeur. Le chemin te sera ouvert. Mais rappele-toi que les Alfes sont aussi fourbes qu’ils sont beaux et qu’il te faudra garder à l’esprit le temps qui passe sous peine de te perdre à jamais sous l’Infini Ciel.

— Je te remercie, Sage entre les Sages, et je garderai précieusement les conseils que tu me donnes.

— Tu es un homme droit et honorable, Ciarán, Cœur de Dragon, va en sachant que l’amitié des Gnomes t’accompagne.

* * *

Ce fut Ard qui sentit qu'ils étaient arrivés. Ciarán était par trop épuisé et nauséeux pour s'en rendre compte. Le chemin avait été plus ardu et plus long encore que les Gnomes l'avaient laissé entendre, jamais il n'avait autant senti le poids de la magie contre lui, tentant de le repousser, de le perdre dans les méandres de l'espace, dans le labyrinthe sous la terre. Mais il avait continué, encore et encore, forçant son corps à se mouvoir, ses pieds à avancer, s'accrochant à son but, au visage de Schwarz, à la chaleur douce de son fils dans ses bras. Chaque pas qu'il faisait le rapprochait du moment où enfin il les reverrait, où il comblerait ce vide horrible avec lequel il s'était réveillé.

La marche avait duré des jours et chaque seconde lui avait semblé éternelle, il avait senti la faim, le froid, la soif, la chaleur, la fatigue, mais il avait poursuivi sa route, il avait lutté, il s'était battu parce que ce n'était que le début, parce que tant d'épreuves l'attendaient encore.

Ard battit des ailes, son nez goûtant les courants, les parfums nouveaux. Ciarán avançait toujours, hagard, tandis que son familier continuait de bouger, commençant même à réclamer en protestant. Pour la première fois depuis l'éternité, le sorcier laissa ses pas s'arrêter. Il faillit tomber et se raccrocha à la pierre de l'arche qui venait d'apparaître, ce qui fit tressaillir le faucon dont les serres s'enfoncèrent dans sa peau. D'un geste las, Ciarán délaça le capuchon et le laissa prendre son envol tandis qu'il s'écroulait à genoux.

Le ciel était infini et Ard criait de plaisir en laissant les courants le porter. L'herbe et les fleurs de toutes les couleurs ondoyaient sous les caresses du vent, formant une mer qui gagnait tous les coins du monde. Tout semblait plus beau, plus vif : les étoiles qui perçaient l'azur malgré la chaleur aveuglante du soleil, les fleurs aux corolles brillantes comme les plus précieuses des pierres taillées, l'herbe d'une couleur si pure, les papillons, mouchoirs de soie qui voletaient avant de prendre tous ensemble leur envol pour former soudain un nuage de couleurs fugitives avant de se reposer.

La brise apportait des odeurs enivrantes, des parfums précieux et exotiques, rares ou simplement inconnus, la chaleur, après la froideur humide des galeries souterraines, était comme une caresse, tout était d'une perfection à couper le souffle.

Mais il n’avait pas le temps, pas le temps de regarder les sauts joyeux d’adorables cabris à la blancheur immaculée, de contempler le vol des papillons au-dessus de sa tête, d’écouter les appels flûtés des quelques oiseaux qui jouaient à se cacher au milieu de l’herbe haute.

Épuisé, il se remit debout et, quittant la solidité des murs de pierre, il reprit la marche. À présent, il lui fallait trouver les clans Alfes et surtout celui du roi Eiche. Il joignit son esprit à celui de son familier et emprunta ses yeux, cherchant les pavillons colorés des campements ou les montures délicates qu’affectionnaient les Alfes. Ard vola longtemps avant qu’il ne voie enfin les troupeaux puis les tissus bariolés du campement.

Ciarán n’avait plus assez de force pour se métamorphoser, il lui faudrait parcourir ce long chemin à pied, mais le soleil jouait sur sa peau et le vent soulevait ses cheveux courts, lui caressant la nuque de ses doigts chauds, et la marche lui sembla bien moins difficile, si bien que, par moments, il se surprenait à ralentir pour contempler la beauté qui l’entourait, mais il se reprenait à temps, continuant son chemin, fixant ses pensées sur ce qu’il était venu accomplir, sur ceux qui lui avaient été arrachés.

Le soleil commençait à peine à se parer de son manteau de pourpre lorsqu’il parvint enfin à l’orée des pavillons. Les montures, curieuses, étaient venues le voir, et chacune était plus belle que la précédente, de la finesse de ses bois ornés de rubans à la cascade brillante de sa crinière tressée, du galbe parfait de ses jambes fines à l’étoile délicate qui ornait son front, de la douceur de ses yeux verts à l’impétuosité de son pas.

Les Alfes étaient beaucoup moins intéressés, qui continuaient à vaquer à leurs plaisirs et occupations, qui tissant, qui modifiant la couleur de son abondante chevelure, qui changeant les arabesques de ses tatouages, qui faisant pousser de nouvelles fleurs pour s’en parer. Ciarán passa au milieu d’eux sans attirer un regard de leurs yeux étranges. Il avança jusqu’aux plus beaux piliers qui maintenaient le plus grand pavillon. Il ne s’agissait pas de bois, mais bien d’arbres qui avaient plié leurs branches pour soutenir la tenture, pour faire ce que les Alfes avaient demandé d’eux.

Cette fois-ci, on lui prêta attention lorsqu’il écarta les pans de tissu plus doux et fins que la soie pour pénétrer dans l’espace du roi. Les yeux en forme d’amande se tournèrent vers lui et une moue de dégoût et de mépris se posa sur les visages de l’assistance. Le roi avait des bois si grands et si hauts que les arbres avaient dû former une coupole de leurs branches bien au-dessus de lui. Ses cheveux d’un vert aussi profond que l’émeraude

étaient savamment accrochés à ses cornes en plusieurs cascades brillantes dont certaines frôlaient ses épaules alors que d'autres caressaient ses reins. Les tatouages s'étalaient comme des fleurs grimpantes sur son torse nu, un pagne brodé de fils d'or et une ceinture ornée de pierres précieuses étaient ses seuls vêtements.

Le roi ne se leva pas du divan sur lequel il était incliné et la musique divine autour ne cessa pas, mais Ciarán savait qu'il avait été remarqué.

— Je te salue, roi Eiche, Merveille entre les Merveilles, maître des terres sous l'Infini Ciel.

— Salut à toi, Sorcier, pourquoi es-tu si loin de la triste terre ? Toi qui portes la marque d'Ygg et le Cœur du Dragon.

— Je viens, Seigneur des Alfes, Merveille entre les Merveilles, à la recherche d'un objet que seule la plus vivante magie peut créer. Mais d'abord, permets à l'humble pèlerin que je suis de t'offrir ce qui est dû, la beauté sous la terre pour la beauté sous le ciel.

Il ouvrit la cassette qu'il avait portée depuis Güstrow, une éternité auparavant. Les pierres précieuses, l'or et l'argent étincelèrent. Tous les bijoux qu'il possédait, tous les colliers, tous les diadèmes, toutes les bagues, tout son trésor s'y trouvait.

Il déposa le coffret aux pieds du roi et deux mains fines et délicates, belles comme nulles autres, s'en saisirent pour les apporter au souverain.

Le sourire était à la fois d'une beauté à couper le souffle et en même temps étrangement dérangeant.

— Tu connais bien nos coutumes, et pour un habitant de la triste terre, tu as l'œil pour la beauté. Quel est ton nom, Sorcier ?

— On me nomme Ciarán et je suis le Sorcier Gris.

— Parle, Sorcier Gris, car nous sommes disposés à t'écouter.

Tous les visages parfaits et étrangers des Alfes étaient tournés vers lui, l'observant en bougeant sans cesse par mille tics, mille gestes, comme s'ils ne pouvaient demeurer un instant sans mouvement.

— Roi Eiche, Merveille entre les Merveilles, je désire le collier de Brising.

Les yeux du roi se plissèrent.

— Et qu'offres-tu en échange, Sorcier de la triste terre ?

— Un an et un jour de ma vie, Seigneur de la terre sous l'Infini Ciel.

— Alors soit, Ciarán, Sorcier Gris, en échange du temps que tu passeras à notre service, nous t'offrirons le collier de Brising.

-2-

Laissons donc notre sorcier sur ces terres lointaines et inconnues, habitées par les sympathiques Alfes qui ont à cœur de l'aider dans ses épreuves. Car il y a longtemps que nous n'avons parlé de celui qui donne son nom à ce conte. Là, voyez notre preux chevalier qui chevauche en ce moment même vers de nouvelles aventures, sans doute va-t-il accomplir quelque haut fait qui fera chanter ses louanges à travers tout le Saint-Empire.

Il n'y avait aucune auberge en vue. Une vieille masure à moitié dévorée par les herbes et de rachitiques arbustes s'élevait sur le bord de la route, à l'ombre des montagnes gigantesques, mais c'était tout. Le coucher de soleil était encore loin, mais là, entre ces géants de pierre, la lumière se faisait déjà rare et l'air était froid alors même que l'été était le plus chaud de mémoire d'homme.

Dunkenstern était fatigué et il le comprenait, car le terrain inégal était difficile pour le palefroi, et plus d'une fois, il lui avait fallu descendre pour guider les chevaux sur un traître défilé. Il jeta un œil derrière lui. Ali menait la placide Ruhe tandis qu'Ulrich caracolait sur Drang, le coursier, son poids d'enfant à peine un problème pour le noble animal. Il ne lui servait à rien d'avoir emmené le cheval de prix alors qu'il montait Stern, mais la bête avait besoin d'exercice et la présence de deux chevaux, surtout d'aussi belles bêtes, était une méthode certaine pour attirer les bandits.

D'après le paysan, le dernier être parlant qu'ils aient croisé sur cette route deux jours auparavant, ils devraient arriver au village à la tombée de la nuit. Mais il faisait déjà presque nuit entre les montagnes et ils étaient loin d'avoir fini de parcourir le sentier de chèvre qui menait prétendument au village des forgerons.

Lohengrin réprima un soupir, la patience était une vertu, et il ferait avec ce que Dieu mettrait sur son chemin, même s'il ne s'agissait pour l'heure que de caillasse qui menaçait à tout moment de glisser sous les sabots ou de tomber depuis les hauteurs, déclenchant une avalanche de pierres qui les ensevelirait tous. Ce qui était une tactique possible pour une troupe de bandits. Bien sûr, ensuite la route serait difficilement praticable et il faudrait

récupérer les richesses des voyageurs au fond du gouffre, mais après tout, certains n'y réfléchiraient pas à deux fois avant d'adopter pareil plan.

Ses yeux se portèrent sur les hauteurs, mais le flanc de rocher au-dessus d'eux était plongé dans l'ombre alors que le soleil peinait à illuminer celui qui se trouvait de l'autre côté du gouffre. Il lui faudrait compter sur ses oreilles plus que sur sa vision pour détecter les pillards qu'il était venu chasser, mais il ne doutait pas qu'il en était capable, d'autant qu'Ali ne faisait jamais le moindre bruit. Ulrich, quant à lui… C'était dans la nature des enfants d'être bruyants et pour un enfant il était relativement calme. Cependant, ils étaient déjà possiblement en territoire ennemi.

— Ulrich.

Le jeune écuyer se tut immédiatement.

Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que le garçon se tenait à présent droit comme un i sur le dos du cheval, attentif à tout ce qui se passait à l'entour, désordonné dans sa façon d'observer, mais malgré tout à même d'analyser les informations qui lui parvenaient.

Il avait eu de la chance avec Ulrich. Bien sûr, rencontrer le baron von Rilker avait été étrange, comme à chaque fois que quelqu'un tentait de lui parler de ce qu'il avait oublié, de ce passé honteux, de ces années d'errance et de mauvaises actions, de ce temps où il avait oublié Dieu et ses lois. Mais contrairement à la plupart des écuyers d'Aachen, Ulrich était un garçon intelligent et bien formé, il en savait plus sur le combat et la discipline que nombre de fils de grandes maisons et il avait déjà vu et participé à un combat lorsque sa demeure avait été assiégée par un autre seigneur, comme cela semblait courant aux marches du Saint-Empire. Et surtout, Ulrich lui obéissait au doigt et à l'œil et semblait avoir pour lui une vénération incompréhensible.

Le gamin avait bien tenté de lui expliquer, de lui parler du combat contre la Bête, de la mort de son frère, des dragons, mais il l'avait fait taire, incapable d'en entendre plus, rendu presque physiquement nauséeux par ce passé infâme. Le fils du baron avait vite appris à éviter de mentionner son passé. Après tout, c'était ce que tous faisaient autour de lui. Enfin, tous ceux qui lui voulaient du bien.

Le sentier tourna et ils manquèrent de se faire aveugler par les rayons du soleil qui leur venaient de face. À présent, les pentes, jusque-là rocailleuses, se paraient d'une herbe verte et abondante, alors que plus haut, d'éternels

sapins s’élançaient vers les cieux. Le chemin continuait à monter, menant vers une nouvelle passe entre deux hautes montagnes.

Il leur avait fallu trois longues journées pour parcourir ce qui à vol d’oiseau ne prenait pas plus de trois heures. Il n’y avait qu’une seule route menant au village des forgerons depuis l’ouest et celle-ci était difficilement praticable alors qu’ils étaient en plein été, autant dire que l’hiver devait les isoler totalement. Enfin, si on ne prêtait pas attention aux rumeurs qui les disaient capables d’emprunter les routes souterraines creusées par les Gnomes sous les montagnes imposantes.

Partout où il s’était arrêté pour demander son chemin, on lui avait déconseillé de s’aventurer dans ces monts maudits, de chercher leur village. On lui avait parlé de leurs coutumes étranges, de leurs dieux cruels qui leur avaient donné leur maîtrise du métal, de leurs mélanges avec les Gnomes des profondeurs, de leur haine des étrangers et de la difficulté de trouver son chemin, des mirages qui attiraient les voyageurs au fond du précipice lorsque tombait la nuit, de l’ombre immense aux ailes noires que l’on avait vue passer plusieurs fois au-dessus des montagnes.

Mais il n’avait que faire des commérages et il avait une mission à accomplir. Une mission dont riaient les autres Chevalier Blancs. Une mission qui lui valait les regards de mépris de Clothaire, mais une mission qui lui permettrait de venir en aide à des innocents et de répandre la parole du Christ notre Seigneur en ces lieux reculés. Il n’y avait aucune honte à tuer des bandits, tout le monde ne pouvait pas chasser l’hydre ou le sanglier géant. Si ces braves villageois avaient besoin d’être débarrassés de leurs bandits, ils avaient demandé à la bonne personne.

Ainsi au moins avait-il pu échapper un temps à Aachen et aux regards qui pesaient sans cesse sur lui.

Et c’était sans compter le plaisir du combat.

Il connaissait les mots du Dieu d’Amour, il connaissait sa haine de la violence, la bonté de Son Cœur. Il savait que son bras devait être celui de la justice, implacable et équitable. Il savait qu’il ne devait tirer aucun plaisir de la violence qu’il était forcé d’exercer. Il le savait. Il ne pouvait s’en empêcher.

Parfois, il lui semblait que le combat lui était aussi nécessaire que de manger. Quand il restait trop de jours sans se battre, il se sentait comme affamé. Bien sûr, il essayait de se discipliner, de s’absorber dans la prière et dans la pénitence, mais on ne le laissait jamais seul bien longtemps, et

c’était toujours quand il commençait à retrouver cet état de grâce qu’on venait le chercher. Alors son sang battait dans ses veines à l’idée que, peut-être, enfin, il pourrait à nouveau affronter quelque chose, frapper, blesser, transpercer, laisser libre cours à la rage qui l’habitait sans qu’il en comprenne la cause.

Non, c’était un mensonge, il en connaissait la cause et il s’en repentait même s’il ne réussissait pas encore à l’endiguer et la faire disparaître.

Ses réflexions furent arrêtées par le dernier lacet de chemin, encore plus étroit et abrupt que les précédents. Il semblerait qu’un éboulement récent ait emporté une partie du sentier.

— Descends, Ulrich. Ali, viens m’aider.

Ils bandèrent les yeux des montures.

— Ulrich, tu restes ici.

Il prit Stern par les rênes et le mena sur le chemin, regardant où il mettait les sabots, le gardant le plus près possible de la paroi. Lorsque le chemin s’élargit à nouveau, il repartit guider Drang. Il avait confiance en Ali, mais sa vision limitée était un problème ici. Seule Ruhe causa problème, s’indignant d’être privée de ses yeux, mais il finit par la convaincre et ils purent reprendre la route qui serpentait vers le village.

Sis sur un plateau donnant sur une verte vallée, à proximité d’une source, le hameau semblait posséder tout ce qui pouvait être nécessaire à sa surive. Quelques moutons aux poils étrangement longs paissaient comme de lointains nuages aux alentours. Il y avait nombre de maisons, mais de quelques-unes seulement s’échappait le ruban de fumée qui laissait comprendre qu’on y vivait.

— Schwarz ! Schwarz est revenu !

Un gamin plus jeune qu’Ulrich les avait aperçus et s’était mis à hurler avant de courir vers eux, sourire aux lèvres.

Lohengrin réprima la rage qui comprima soudain ses entrailles. Il n’était pas ce Schwarz, cette âme souillée, il était Lohengrin von Schwanstein. Et pourtant, c’était la première fois qu’on lui souriait ainsi depuis qu’il s’était réveillé de ce cauchemar de dix ans.

— Hey, Stern !

Son palefroi s’était arrêté et laissait ce gosse le câliner, enfouissant son museau dans son cou.

— Tu nous as manqué cet hiver, Schwarz, Odila n’a cessé de guetter le jour où tu reviendrais, mais maman lui a bien dit que tu ne passerais plus les

hivers avec nous. Salut, Ali ! Et c’est qui, celui-là ? Est-ce vrai que tu as soumis le dragon noir ? Le sorcier n’est pas…

— Il suffit !

Le gamin ouvrit d’énormes yeux. Le chevalier n’avait pas voulu être aussi coupant, mais la colère bouillonnait en son sang et chaque mot le rendait plus fou de rage.

— Je ne suis pas Schwarz, enfant, je suis Lohengrin von Schwanstein et je suis venu au nom de l’Ordre de Saint-Georges à la demande de Wulfgar de Zwergberg.

Le petit resta un instant paralysé puis prit la fuite sans demander son reste, courant vers la plus grande des maisons.

Par tous les saints, il fallait qu’il cesse de céder au péché de colère, l’enfant ne lui avait rien fait. Il prit une longue inspiration et mit pied à terre, veillant à ce que ses gestes ne laissent pas deviner la rage qui l’habitait. Ulrich et Ali l’imitèrent et le Maure lui enleva les rênes des mains pour conduire les chevaux vers l’écurie.

Ainsi donc était-il bel et bien déjà venu ici. Il n’avait pas vraiment cru le messager lorsqu’il avait clamé qu’il les avait aidés par le passé, il avait simplement besoin de s’éloigner un moment de la Cour et des langues qui sifflaient sur son passage. Bien sûr, il savait que ça ne résoudrait rien, seul son retour au sein de l’Ordre et le temps finiraient par imposer silence aux serpents qui se chauffaient au soleil de l’Empereur, mais il restait encore bien des mois avant que son année de pénitence ne prenne fin, et même ainsi, il ne doutait pas que l’on continue à cracher sur son passage au nom d’un passé dont il n’avait aucun souvenir.

Peu importait, plus nombreux étaient les martyrs qui, au nom de notre Seigneur, avaient bien plus souffert, à commencer par le Fils lui-même. Il garderait patience et lutterait contre les démons de la colère et de l’orgueil qui lui faisaient croire qu’il pouvait demander plus que la généreuse rédemption qui lui avait déjà été offerte.

— Tout le monde vous regarde, Messire.

Ulrich avait raison, les villageois étaient sortis de leurs demeures pour le regarder. Mais les enfants et les vieillards qui se tenaient sur le seuil étaient tous souriants et confiants, et ceux qui entouraient Ali, ne semblant pas savoir que l’écuyer était muet, lui posaient mille questions le sourire aux lèvres.

Le gamin de tout à l'heure était revenu, conduisant par la main un géant vêtu de peaux. Instinctivement, la main de Lohengrin se posa sur son épée. L'homme ne tenait qu'un bâton noueux dont il se servait pour marcher, mais au vu de sa stature la crosse pouvait faire plus de mal qu'une épée, d'autant que les muscles qui enserraient sa silhouette laissaient voir qu'il pratiquait les arts du combat.

L'homme était aveugle. Ses yeux avaient été brûlés et s'ouvraient maintenant, complètement blancs, en un regard étrange.

— Bienvenue à vous, Messire.

L'inconnu avait un fort accent, non pas l'accent rocailleux, presque archaïque du gamin et du messager, non, un accent étranger, comme celui des barbares du lointain nord, ces pillards qui descendaient pour raser les côtes. Barbares dont il partageait aussi la stature et les cheveux presque blancs.

— Je suis Kjeld, Wulfgar est aux forges comme tous les autres villageois. Puis-je vous inviter à prendre un rafraîchissement en ma demeure pour l'heure, je ne doute que le chemin et la chaleur du jour aient desséché votre gosier.

Le géant souriait, ce qui jurait avec les cicatrices qui maculaient ses bras et rendait le blanc de ses yeux encore plus perturbant.

— Je suis Lohengrin von Schwanstein et voici mes écuyers, Ali et Ulrich von Rilker, nous serons ravis d'accepter votre hospitalité, Kjeld.

— Alors, suivez-moi, Uwe veillera à ce que vos montures et effets soient mis à leur place.

L'aveugle se tourna et commença à marcher d'un pas décidé. Ulrich le regardait avancer, bouche bée, immobile et Ali le décolla du sol d'une claque dans le dos pour le remettre en marche.

La demeure de Kjeld se trouvait à la sortie du village, au bord du ruisseau. C'était une grande et longue bâtisse de pierre bien entretenue. La plus belle femme que Lohengrin eut jamais vue en ouvrit la porte. Elle était presque irréelle, si jeune, et pourtant visiblement dans l'attente d'un heureux événement.

— Bonjour. Bienvenue, Chevalier.

Ses joues se teignirent de rose et elle baissa les yeux avant de s'effacer pour les laisser entrer.

— Madame.

Il s’inclina et elle rougit de plus belle avant de tourner les talons et d’aller chercher un pichet de vin qu’elle posa sur la table.

Kjeld s’était déjà assis, loin du feu sur lequel on avait posé une marmite. Des herbes séchaient au plafond, mille et un pots et bocaux encombraient des rangées d’étagères, une collection de chaudrons de tailles diverses s’alignait sur des bancs, contre les murs, sous des fioles d’étranges formes. L’air était empli de parfums inconnus qui se mêlaient. Lohengrin inspira profondément, l’odeur était familière et incroyablement nostalgique, et pourtant, il était sûr qu’il ne l’avait jamais sentie auparavant.

— Nous n’avons que du vin coupé d’eau, mais je peux dire à Odila de mettre un tonneau de bière en perce pour vous, Chevalier.

Le sourire de Kjeld était sincère et généreux, mais son regard vide le mettait toujours mal à l’aise, tout comme ses mains immenses qui portaient encore le cal des armes.

— Ne prenez pas cette peine, une place près de votre feu est déjà un présent des plus généreux.

— Que serait un homme s’il refusait d’offrir l’hospitalité aux voyageurs ? Surtout à ceux qui sont venus prêter main-forte. Jeune Ulrich, je retirerais mes doigts prestement si j’étais toi.

L’écuyer se retourna, les yeux écarquillés, pris en faute alors qu’il s’apprêtait à toucher un bocal au bord d’une étagère qui semblait rempli d’yeux. L’aveugle était toujours à sa place, tourné vers Schwarz, dos à l’enfant.

— Aïe !

Ulrich retira ses doigts et les porta à sa bouche, deux paires d’ailes froissèrent l’air et des croassements s’élevèrent. Les deux corbeaux étaient presque invisibles, se fondant dans l’obscurité qui régnait quand on s’éloignait du feu.

— Pardonne-leur, jeune écuyer, ils ne sont pas méchants, mais il y a de nombreuses choses ici que tu ne dois pas toucher.

Leur hôte sourit.

— Alors, messire Lohengrin, puisqu’il s’agit de votre première visite, comment trouvez-vous notre village ? N’est-il pas une enclave de paix et de calme au milieu du désordre et de l’aridité ?

Quelle réponse attendait pareille question, que pouvait-il dire sur un village qu’il n’avait fait qu’apercevoir ?

— Sans doute est-il plus prospère que bien d'autres que j'ai traversés, mais il semble dépeuplé, plusieurs maisons sont vides et l'un des chemins qui vous relient au monde est plus périlleux que la route qui mène au ciel.

— Et c'est là la raison de notre concorde, car ceux qui nous veulent du bien sont plus enclins à passer les épreuves que ceux qui nous veulent du mal. N'en êtes-vous pas la preuve, Chevalier ? Quant au nombre des habitants, pour l'instant encore, nous sommes peu, mais le renouveau a déjà commencé, et, avec votre aide, le village des forgerons survivra à un nouvel hiver et verra venir un nouveau printemps. Mais assez de paix et de maisons prospères, parlez-moi de combat, il n'est rien de plus doux pour un vieux guerrier que les exploits qu'il vit au travers des autres.

Lohengrin avait raison, l'aveugle avait été un guerrier. Quelle fin plus difficile pouvait-il y avoir que de perdre à jamais et la vue et la capacité à combattre, se retrouver soudain infirme, inutile, à charge d'autrui, incapable de ne compter que sur soi-même ?

— Je suis désolé de vous décevoir, mais je n'ai aucun haut fait à raconter, mes seuls exploits furent sur le champ d'entraînement.

L'aveugle darda à nouveau son regard perturbant sur lui.

— Pourtant, j'ai maintes fois entendu chanter ton courage, valeureux Guerrier, le soir à la veillée quand la neige empêche toute sortie. La geste du Chevalier au dragon, le libérateur de Zwergberg, le fléau des bandits, le chevalier à l'armure ternie, mais à l'âme toujours pure. Que n'aurais-je donné pour t'affronter lorsque j'étais encore un guerrier.

— Je ne suis pas ce chevalier.

Il savait sa voix sèche, mais l'excitation, la révérence dans la voix de son hôte le rendait fou de rage. Comment pouvait-il vouloir affronter ce chien sans honneur qui avait habité son corps pendant dix années, comment osait-il le louer devant lui, lui qui devait porter la dépouille honnie, expier des fautes dont il n'avait aucun souvenir ?

— Pourtant, aux dires d'Uwe et à la réaction de ma douce Odila, tu portes ses traits. Pendant dix ans, tu fus le Chevalier Noir, le protecteur des forgerons, le chevalier sans peur. Les dieux ont-ils repris tes souvenirs pour te punir et faire de toi un inconnu dans ton propre clan ?

Il se leva, la rage aux lèvres, frappant des poings sur la table.

— Tes dieux ne m'ont rien fait, notre Seigneur Jésus-Christ dans Sa bonté infinie a effacé de ma mémoire ces dix années de honte, il a purgé ma

chair du démon qui l'avait habitée. Je suis Lohengrin von Schwanstein, non cet homme impie !

Kjeld recula légèrement et offrit ses mains ouvertes en signe de paix.

— Excuse-moi, Chevalier, il n'était pas dans mon intention de t'énerver, je n'ai pas besoin de voir pour savoir que tu es un homme fort et courageux et je comprends que tu ne veuilles vivre dans l'ombre de personne, pas même de toi-même.

L'homme était sincère, et une fois de plus, le chevalier s'était laissé emporter par la colère et la rage, il avait cédé au Malin. Il reprit son siège.

— Mes excuses, c'était indigne d'un invité sous ton toit.

— Tes excuses sont acceptées, Chevalier, je ne devrais pas mettre un hôte ainsi mal à l'aise. Mes propos étaient dits en toute bonne foi et je ne peux comprendre comment tu peux vivre, étranger dans ton propre corps, perdu dans ta propre demeure. Tu ne désires pas combler ce vide qu'aucun homme ne devrait avoir au cœur ?

Bien sûr que non, comment pourrait-il vouloir connaître les abîmes d'infamie dans lesquels il avait sombré ? Comment pourrait-il communier en sachant qu'il avait pris un couvent d'assaut ? Comment pouvait-il regarder des femmes en sachant qu'il avait forniqué ? Comment pouvait-il se tenir devant sire Godefroy alors qu'il avait bafoué tous les principes qu'il lui avait enseignés ?

Et pourtant. Parfois, il serait prêt à vendre son âme pour comprendre. Comprendre pourquoi ce guerrier étranger le suivait, fidèle comme le meilleur des hommes, muet comme la tombe. Pourquoi les seigneurs de Güstrow venaient le voir avec sourire et amitié alors que tous à Aachen crachaient sur son passage. Pourquoi il levait parfois le regard, s'attendant à trouver un sourire doux, une présence chaude et aimée. Il y avait tant de questions auxquelles il ne pouvait répondre, tant de choses qu'il brûlait de se rappeler. Il avait combattu un dragon, participé à des guerres, parcouru le Saint-Empire avec la Mort sur ses talons. Et il n'avait qu'un espace vide là où s'étaient trouvés tous ces souvenirs, tous ces sentiments.

Kjeld n'ajouta rien de plus, mais remplit sa coupe pendant qu'assise au coin du feu, Odila filait, parfaite représentation de la paix et de la douceur du foyer.

Il n'avait ni souvenirs ni foyer, juste la cellule qu'on lui avait donnée à Aachen où tous guettaient la faute qui marquerait la fin de sa grâce.

* * *

Les forgerons revinrent au village à l'heure du dîner. Kjeld lui avait expliqué que les forges se trouvaient au cœur même des montagnes, comme celles des Gnomes, quoique creusées bien moins profond, et que les cheminées taillées dans la pierre laissaient voir quelques fumées qui témoignaient de l'activité des forgerons des Vieilles Montagnes. Ce que Kjeld avait omis de mentionner, c'était le nombre de femmes qui descendirent au village, presque aussi nombreuses que les hommes, presque aussi fortes aussi.

Le chef du village était un vieil homme au visage cuit par le feu et aux bras puissants et noueux comme les branches d'un vieux chêne.

— Bienvenue à toi, Chevalier Blanc.

Wulfgar lui donna l'accolade comme à un parent.

— On m'a dit que tu n'as plus souvenir de nous, cependant, jamais Zwergberg n'oubliera ce que tu as fait pour sa survie. Le repas sera bientôt prêt, mais pour l'heure, viens avec moi dans la paix de ma demeure, nous avons à discuter.

Lohengrin abandonna Ali et Ulrich aux bons soins d'une femme presque aussi forte que Wulfgar et suivit le forgeron dans la plus grande maison du village. Ils passèrent la grande et longue salle où on préparait les plats pour le repas et pénétrèrent dans une petite pièce à peine éclairée par quelques bougies. Le forgeron fit plus de lumière et Lohengrin vit un trésor digne d'un roi en armes, boucliers et pièces d'armure.

Parmi elles, il en était une qui attira immédiatement son attention, exhibée sur une croix de bois, son plastron brillant comme l'obsidienne.

— Tu n'es pas passé cet hiver et j'ai gardé cette armure.

Le vieil homme s'était assis et avait versé deux coupes de vin.

— Elle est à toi, Lohengrin von Schwanstein, ou plutôt elle appartenait à Schwarz, le Chevalier Noir, mais je détesterais la voir passer en des mains indignes d'elle et tu en auras besoin, à un moment ou à un autre, même si tu reprends le manteau des Chevaliers Blancs.

Lohengrin s'approcha, incapable de résister à une telle beauté. L'armure qu'il portait au quotidien était belle, efficace et fonctionnelle, elle avait cette grâce des objets parfaitement faits, mais comparée aux pièces ouvragées des autres chevaliers, elle faisait bien pâle figure, même si elle le protégeait bien mieux.

Celle-ci… Elle paierait à elle seule la rançon d'une princesse. Chaque pièce avait été travaillée, ornée de mille détails qui s'entrelaçaient, d'animaux, de symboles, de signes qu'il ne parvenait pas à comprendre.

— Elle a bien trop de prix…

— C'est un présent, Chevalier. C'était un présent pour célébrer ton… L'espoir et la foi sont revenus à Zwergberg et c'est à Schwarz que nous le devons… Accepte-la ou vis avec l'idée que jamais elle ne sera portée par quiconque.

Il continua à regarder le chef-d'oeuvre du forgeron, passant des tassettes au plastron, voyant le cygne de Schwanstein ouvrir agressivement ses ailes. Mais sur le poitrail du cygne s'étalait un symbole qui le fit poser sa main sur son propre torse, sur l'endroit où il sentait son cœur battre plus fort.

— Ce signe, qu'est-ce donc ?

— Ceci, Chevalier, est la marque d'Ygg, l'arbre de vie, il apporte bonheur et félicité à ceux qui le portent, il rappelle à chacun d'où nous venons et ce vers quoi nous tendons.

Il lui semblait que sa poitrine le brûlait et il lui fallait se retenir de frotter à nouveau son torse, là où se trouvait la marque fantôme qu'il était seul à voir.

Il se détourna de l'armure, soudain incapable de voir autre chose que le symbole, que le couteau glissant dans la chair blanche pour l'y tracer.

— Prends un verre, Lohengrin von Schwanstein, et parlons. Je n'étais pas sûr que tu répondrais à mon appel et je suis soulagé de te voir ici. Schwarz nous a toujours porté secours, mais je craignais qu'un homme tel que toi ne soit pas si prompt à aider des hommes et des femmes qui refusent de se convertir à ton Dieu.

Il s'en était douté dans la demeure de Kjeld, au milieu des herbes et des potions, avec ce barbare aveugle, mais l'entendre si clairement énoncé restait une surprise, presque un choc. Il connaissait nombre de chrétiens qui ne suivaient pas les enseignements de notre Seigneur, mais aucun homme qui refusât la grâce du Baptême et de la Salvation, qui restât fidèle aux vieilles croyances païennes.

Aucun Chevalier Blanc n'aurait accepté d'aider des infidèles comme eux.

Et pourtant, ils n'étaient que des hommes et des femmes vivant de la terre et de la montagne, aspirant à la paix et au passage doux des saisons, souriant à leurs fils et filles, partageant feu, sel et vin avec les voyageurs.

Ne serait-ce pas trahir plus les enseignements de Dieu que de les laisser à la merci de bandits, de pillards ?

— Je ne suis pas gardien de ton âme, Wulfgar de Zwergberg, je ne peux que t'aider comme tout bon chrétien le ferait pour quiconque lui demande aide.

— Ton âme a toujours été noble, Chevalier. Une fois de plus le village tout entier porte une dette envers toi.

— Ton messager n'a pas été bien précis. Si des bandits sont sur vos routes, pourquoi votre seigneur n'a-t-il pas levé ses hommes pour les en chasser ?

Le forgeron eut un sourire sans joie au-dessus de son verre.

— Hélas, Chevalier, jamais les seigneurs de Freising n'ont eu nos intérêts dans leur cœur. Nous avons toujours payé taxes et dîmes, mais nous sommes un peuple fier, les derniers forgerons des Vieilles Montagnes, les apprentis des Gnomes, nous ne courbons la tête que devant la vraie valeur, le vrai courage, et jamais ne nous renierons la foi de nos ancêtres, l'histoire qui nous lie avec le Royaume sous la Terre. Notre seigneur nous trouve bien trop arrogants et fiers, nous sommes une épine dans son flanc et dans celui de l'Évêque, même si nous ne nous mêlons pas de leurs affaires.

Le chef du village prit une gorgée de vin et reposa la coupe.

— Bien sûr, tant que le Chevalier Noir fut là, jamais sire Thomas n'essaya quoi que ce soit, il se souvenait de ce qui était arrivé à son prédécesseur, mais lorsque le Chevalier Noir disparut… Sire Thomas cessa de nous prêter assistance, les routes cessèrent d'être entretenues et maintenant ces bandits… Il est clair qu'il attend que nous soyons acculés pour nous forcer à genoux, il préfère nous voir mourir et nos forges désertées plutôt que de nous laisser vivre libres.

Lohengrin le laissa continuer. Un simple chevalier tel que lui n'avait aucun droit à critiquer un seigneur devant ses vassaux, mais ce n'était une attitude ni chrétienne ni honorable et si Lohengrin avait été le suzerain du seigneur de Freising, il aurait veillé à le châtier comme il le méritait. Mais il n'était le suzerain de personne et il ne pouvait que partager son indignation avec ses supérieurs de l'Ordre.

— Le village est par trop dépeuplé pour que les quelques hommes et femmes valides risquent leur vie à affronter des charognards. Nous forgeons des armes, nous ne les manions pas. Cependant, certains d'entre nous savent se servir d'un arc et si ce talent peut t'être utile, ils se porteront

volontaires. Tous ici sont prêts à t'aider, jusqu'à l'enfant à la mamelle de Gudrun.

— Les hommes et femmes de ton village sont valeureux, je te remercie de ton offre.

— Le feu ne pardonne aucune couardise, Chevalier, mais assez parlé, trinquons à ta prompte victoire, Lohengrin von Schwanstein.

* * *

Il avait laissé Ulrich et Ali partager pain et vin avec les villageois. Kjeld, leur prêtre – devait-il appeler ainsi celui qui menait leur religion païenne ? –, avait ouvert pour lui une cellule vide et froide afin qu'il puisse jeûner et prier avant la bataille. Ulrich avait demandé si c'était la coutume pour les Chevaliers Blancs et il l'avait détrompé. Il était le seul à devoir faire pénitence et de toute façon, il trouvait plus approprié de s'éloigner de tous et de mettre son âme à nu avant de plonger dans la violence et la bataille.

C'était un rituel qui le rendait plus serein, qui lui rappelait cette nuit de veille avant son adoubement, ces heures emplies de sérénité, de prière et d'espoir, cette impression que Dieu veillait sur lui d'un œil doux et contenté.

À présent, il ne recherchait plus que la sérénité, ce moment de calme où son esprit cessait de s'agiter, de lutter contre les écueils de sa mémoire, où le monde autour de lui cessait de se jeter contre lui, haineux ou trop cordial, le poussant inlassablement à chercher à se rappeler.

Lorsqu'il était en prière, lorsque son esprit s'élevait vers Dieu, il trouvait enfin la paix, l'oubli. Il respirait l'odeur de l'encens, il fermait les yeux et sentait une présence près de lui, il entendait une voix douce, vieille, infiniment bonne et sage qui lui enjoignait de parler, de livrer ces secrets de son âme, ces tortures qu'il ne pouvait révéler à nul autre, ces péchés d'intention, ces doutes qui l'envahissaient parfois. Là, enfin, dans l'infinie solitude de Dieu, il pouvait à nouveau être lui-même, qui qu'il soit.

Mais la grâce ne durait que trop peu, le jour se levait ou on venait le chercher, car il y avait toujours mille choses à faire, mille tours à accomplir devant ceux venus voir le pénitent, le chevalier rendu à Dieu, mille tâches indignes d'un vrai Chevalier Blanc à mener à bien. Parfois, c'était Ali qui l'interrompait, lui apportant boisson et nourriture, incapable de comprendre qu'il devait mortifier sa chair pour punir son âme qui avait fauté. Parfois,

c’était Ulrich, avide et intéressé comme un jeune chiot, qui le cherchait pour s’entraîner.

Peut-être devrait-il renoncer au monde, devenir moine et ermite, abjurer la violence et la mort qui l’avaient suivi si longtemps…

Pendant dix ans, il avait semé décès et désespoir, il était donc juste que, pendant dix ans, il tente de réparer ses torts avec cette même épée qui les avait provoqués.

Et toujours, la pureté, la simplicité, le calme de la cellule l’appelaient, l’opposé de cette honteuse rage de vivre qui le saisissait parfois.

* * *

Les villageois n’étaient pas des guerriers, mais ils connaissaient chaque pierre des montagnes, chaque coude des labyrinthes de galeries qui creusaient leur sein, chaque sentier qui en caressait les flancs. Ils savaient où se trouvait le campement des bandits et les avaient espionnés des jours durant. Ils avaient guidé Schwarz, Ali et leurs montures à travers les chemins de pierre vive, sous les roches, jusqu’à les mener à l’air libre juste derrière le groupe de pillards.

Schwarz avait laissé Ulrich avec les deux archers que Wulfgar lui avait confiés. Son jeune écuyer avait pour ordre de protéger les deux villageois et d’utiliser toutes les armes et techniques à sa disposition, même celles qui étaient déshonorantes. Bien sûr, il n’avait aucunement l’intention de laisser les bandits arriver jusque-là.

Les hommes étaient encore presque tous endormis et seuls quelques-uns avaient le réveil trouble des nuits d’ivresse. Stern et Drang marchaient au pas, le plus silencieusement possible, et il attendit le dernier moment avant de donner aux archers le signal et de lancer Stern à toute vitesse, promptement imité par Ali.

Ce fut un massacre, le palefroi et le coursier piétinant presque autant d’adversaires que leurs cavaliers en tuaient. Ce ne fut pas un combat.

Jusqu’à ce que le deuxième groupe de bandits n’arrive de la route principale où ils étaient partis tendre des pièges aux voyageurs. L’épée de Lohengrin rencontra enfin le fer et la chanson douce et riante des batailles échauffa son sang. Tout devint soudain plus clair, plus vif, plus excitant. Il se prit à sourire, à goûter la résistance des bandits, leurs cris désordonnés, leur vigueur alors qu’ils tentaient de le désarmer. Il regarda avec délice la peur dans leurs yeux, il sentit le sang pomper avec force dans son corps,

donnant énergie à ses mouvements, lui permettant de mettre fin à ces coups qui auraient pu lui être fatals. Il tailla la chair, buvant les cris qui emplissaient l'air, poursuivant ceux qui fuyaient, épouvantés par ce démon en armure noire ; il profita de chaque seconde avec une joie de vivre qui l'avait déserté depuis si longtemps que c'était comme la première goutte de vin après la traversée d'un désert.

Le dernier homme s'écroula et ses yeux cherchèrent vainement d'autres victimes pour sa lame. Le sang battait encore à ses tempes, résonnant dans tous ses membres, appelant celui de ses ennemis à gicler en une vague chaude.

Il était seul au milieu des cadavres et il en voulait encore. Il voulait plus de cette plénitude, de cette joie qui avait soudain inondé sa vie. Il voulait passer sa vie l'épée à la main, la peur et l'excitation chevillées au corps. Il était né pour ça.

Mais il n'y avait plus personne à combattre.

La joie se retira, lentement d'abord, puis aussi vite que la marée, le laissant seul et vide. Les morts le regardaient, leurs yeux vitreux et accusateurs. Loin, si loin qu'il ne les voyait presque plus, se tenaient les archers et Ulrich, quasiment cachés derrière Ali et Drang. Le Maure était sage d'avoir reculé, de s'être protégé de la bête sauvage qu'il était devenu.

Il lui arrivait de se demander si c'était un maléfice, une malédiction qu'on lui avait jetée, un enchantement contre lequel sa volonté ne pouvait rien. Hélas non, ce n'étaient que la rage et la colère qui l'habitaient, sa haine aussi qui ressortait et détruisait toute vie sur son passage, obéissant aux desseins du Malin, l'éloignant chaque fois plus de l'amour de Dieu. Ce n'était que la preuve de la souillure de son âme, de la profondeur de sa déchéance.

Il fit tourner bride à Stern et revint vers ses écuyers.

Il faudrait qu'il fasse pénitence, il sentait le sang bouillir encore dans ses veines, réclamant violence et cris, il était un chien furieux qu'il fallait mettre à mort ou enfermer, mais en aucun cas il était fait pour être relâché au milieu des innocents.

* * *

Lohengrin émergea de la cellule à l'heure du repas. Il insulterait ses hôtes en ne se présentant pas au festin préparé en l'honneur de son massacre. Il avait tué des hommes, armés comme désarmés, mais tout ce

que voyaient les villageois, c'était la disparition de la menace et une raison de manger et de se réunir dans ce qui pour eux était l'innocente chaleur d'une nuit d'été.

Alors il se rendit jusqu'à la grande maison de Wulfgar, où des tréteaux avaient été installés et où la circulation devenait difficile, tant les tables étaient larges et chargées de plateaux finement ouvragés. Il y avait là plus de nourriture que les villageois ne devaient avoir vue pendant le reste de l'année, mais après tout, c'était un soir de réjouissances. Tout le village se trouvait dans la demeure quand il arriva, certains restaient goûter l'air frais, surveillant les enfants qui jouaient en éclatant de rire, d'autres étaient déjà assis, des groupes debout se tenaient là où ils étaient le moins gênants pour ceux qui apportaient les plats, les coupes, les bols, les aiguières.

La vaisselle était plus belle que celle qui parait la table de l'Empereur et tous autour portaient de rudes tuniques de laine et chanvre sans teinture. Leurs mains enserrant les coupes ciselées étaient épaisses et calleuses, rougies par le feu. Mais leurs visages étaient souriants et ouverts, et tous le félicitaient. Ali trinquait avec un groupe de jeunes gens qui contaient en riant les prouesses de l'un d'eux à la poursuite d'un mouton égaré. Assis sur une chaise, au milieu de sa cour d'admirateurs, Ulrich racontait le combat, mimant parfois avec une invisible épée les événements du matin. Aux côtés de son époux, Odila discutait avec une forgeronne portant un enfant contre son sein.

Le monde n'était que rires, sourires et paix.

Il n'était pas à sa place.

— Assieds-toi, Chevalier.

Le prêtre l'interpella depuis son siège, ses yeux aveugles se tournant vers lui, le sourire toujours aux lèvres.

— La bière brassée par Wulfgar est presque aussi bonne que celles des Gnomes. Les pichets ont été rafraîchis au torrent et par cette chaleur, il n'y a rien de mieux.

Lohengrin se rapprocha de lui.

— En vérité, celle de ma mère est meilleure encore que celle des Gnomes, mais nous sommes dans la maison de Wulfgar et je ne voudrais pas m'attirer sa colère.

Le chevalier sourit à la confidence et prit la chopine qu'on lui tendait. La bière était fraîche et bonne, de quoi pouvait-il se plaindre ?

Les villageois finirent par prendre place et le festin commença, la gaieté et la joie étaient partout autour de la table, la nourriture était simple mais bonne, et la bière coulait à flots, rendant les convives plus joyeux encore. Les voix montaient, les rires fusaient, les vieilles chansons dont les paroles étaient presque trop archaïques pour être comprises se répétaient en canon. On parlait de l'hiver à venir, des travaux communs, des foires qui se tiendraient à l'automne, des heureux événements, des enfants qui grandissaient, du passé aussi, des hivers que le Chevalier Noir avait passés ici, de ses exploits. Ali riait et c'était la première fois qu'il le voyait aussi serein, aussi détendu, la première fois qu'il voyait vraiment son sourire. Il vit une femme l'approcher, la lumière dans son regard facilement comprise. Il détourna les yeux.

Ulrich parlait avec entrain, rivalisant de grands gestes avec d'autres gamins. Il avait le visage rouge d'enthousiasme, il souriait, heureux parmi d'autres enfants. À Aachen, aucun écuyer ne daignait lui adresser la parole plus que le strict nécessaire. Après tout, il n'était que le fils d'un baron des marches, dans un royaume lointain et presque barbare. Ici, il ne lui avait pas fallu plus d'une minute pour se faire accepter.

Lohengrin, pourtant, ne se sentait pas à sa place. Il parlait avec des gens qui l'avaient connu avant, qui croyaient encore parler avec l'homme qu'il avait été, qui le regrettaient sûrement. Il était un étranger même parmi ceux qu'il avait aidés.

— Mes amis, si vous voulez bien faire silence, ma douce Odila a demandé une histoire et je compte bien la lui donner.

L'aveugle repoussa sa chaise et prit une harpe, commençant à jouer un air répétitif et mélancolique.

— Il était une fois, il y a si longtemps que les montagnes étaient encore jeunes, un couple de pauvres gens qui allait avoir un enfant. Sans fortune ni famille, ils étaient bien affligés, car ils n'avaient nul témoin pour la cérémonie du nom. L'homme partit donc à la recherche d'un témoin. Il alla voir le prêtre et le prêtre lui dit qu'il n'avait à offrir à son fils que les douleurs et travaux qui étaient son lot. Il alla voir le marchand, mais le marchand lui dit qu'il n'avait à offrir à son fils qu'avarice et insomnie. Il ne trouva personne d'autre et il lamentait le sort de son fils sans personne qui veille sur lui s'il arrivait quelque chose à ses parents, lorsque Dame la Mort, qui en ce temps-là avait encore le loisir de parcourir le monde juste pour le voir, s'arrêta devant lui.

La musique s’éleva, arrêtant un moment la voix harmonieuse, cadencée.

— Le futur père prit peur, mais répondit lorsque Dame la Mort demanda ce qui l’affligeait. La Mort s’offrit donc comme témoin et jura de donner à l’enfant sa protection. L’homme accepta, et peu de temps après la naissance de son fils, Dame la Mort se présenta à la porte de la demeure pour être témoin de la cérémonie du nom. L’enfant grandit, fort et vigoureux, et lorsqu’il devint un homme, son père lui dit d’aller sur la colline hors du village, là où il trouverait celle qui s’occuperait de lui donner un métier. Ainsi partit notre héros et en haut de la colline l’attendait Dame la Mort. Le jeune homme n’eut pas peur, car il se rappelait l’avoir vue quand il n’était encore qu’un bébé, et il avança vers elle. Elle lui dit : « Mon garçon, je suis à la recherche d’un apprenti et j’ai décidé que tu serais celui-ci. Comme moi, tu parcourras le monde et tu mettras fin à la vie des hommes. En échange, jamais tu ne vieilliras ni ne mourras. » Notre héros était jeune et souhaitait ne jamais mourir, il accepta. Elle prit sa main dans la sienne et il frissonna au contact gelé de la Mort. Elle reprit la parole : « Chaque fois que tu me verras apparaître dans l’ombre d’une personne, tu poseras la main sur son front et cette personne mourra. Pour le reste, tu seras libre de mener ta vie comme tu l’entends. » Ainsi Dame la Mort prit congé et notre héros prit la route.

La musique s’éleva à nouveau et du vin adouci de miel et corsé d’épices circula autour de la table.

— Bien vite la rumeur commença à poursuivre puis à devancer le jeune homme, là où il passait les gens venaient à mourir. On chercha à le tuer, à l’acheter, à le raisonner, mais rien n’y faisait, il continuait son œuvre sans se soucier des vies que la Mort avait décidé de prendre. Il finit par être tellement connu qu’on lui donna le surnom de Dévoreur. Ainsi passèrent les années, les décades, les siècles sans que celui qui était devenu le Dévoreur ne change en rien. Mais peu à peu, la solitude commença à lui peser, il avait besoin de compagnie. Alors il choisit un chien, le plus noir et le plus grand que l’on puisse trouver, et alla voir une sorcière, une vieille femme qui résidait au cœur d’une forêt rouge comme le sang et il lui demanda d’enlever l’ombre du chien. On ne disait pas non au Dévoreur, car il était connu pour avoir parfois enlevé la vie à ceux dont l’heure n’était pas encore venue et la sorcière s’exécuta. Le paiement fut en or et en rubis et le Dévoreur, heureux, partit avec son nouveau compagnon. Bien vite le chien

énorme fut connu de tous et on savait que là où le chien était, le Dévoreur n'était pas loin.

Les chiens de l'assemblée dormaient paisiblement aux pieds des convives et Kjeld continua.

— Pendant un temps, ce compagnon suffit au Dévoreur et il poursuivit sa route, parlant à son chien, jouant avec lui, faisant son travail. Mais les hommes ne sont pas faits pour vivre seuls et bien vite sa situation se remit à lui peser. Parfois, il regardait avec envie les familles assemblées autour du feu, il repensait à ses parents morts, tant de siècles avant, la solitude était comme un poids dans son cœur et il commença à négliger ses devoirs. Il se mit à parcourir les routes les yeux bandés pour ne pas voir la Mort dans l'ombre de ceux qu'il croisait, et petit à petit, on cessa de le reconnaître, on l'invita à entrer, on lui parla, on rit auprès de lui, on le traita à nouveau comme un homme. Et Dame la Mort, me demanderez-vous, s'il ne faisait plus son travail, pourquoi ne l'allait-elle pas voir ? Qui peut oser tenter de comprendre l'esprit de Dame la Mort, pas moi en tout cas, et tout ce que je sais, c'est qu'elle laissa son apprenti continuer à feindre la cécité et à sillonner le monde. Mais nulle chose dans le royaume des hommes n'est éternelle.

La harpe chantait toujours. Mais parfois Lohengrin semblait entendre une autre voix à la place de l'aveugle et il voyait les ombres bouger sur les murs derrière lui, formant des images. Il se concentra sur la voix du conteur.

— Un soir, celui qui serait éternellement un jeune homme frappa à la porte d'une maison esseulée. Ce fut une jeune fille qui lui ouvrit et l'accueillit, elle était laide, mais douce et bonne, et elle prit si bien soin de lui que le matin venu, il ne voulait plus partir. Elle non plus ne voulait pas qu'il parte et tous deux s'aimèrent avec la pureté de deux enfants. Mais le Dévoreur était aussi beau que la jeune femme était laide et elle ne cessait de craindre qu'il ne découvre sa laideur et ne la quitte. Alors pour la rassurer, le Dévoreur enleva son bandeau et la contempla pour la première fois. À ses yeux, elle était la plus belle de toutes les femmes, mais lorsqu'il baissa la tête, il vit dans son ombre la tête de la Mort qui lui souriait. Comment décrire l'horreur qui prit le cœur de l'amoureux ? Mais l'homme acculé est plein de ressources et le Dévoreur se saisit du chat de la maison, plaça son ombre dans celle de sa maîtresse et tua l'animal. La Mort disparut, mais il savait qu'elle ne tarderait pas à revenir, alors le Dévoreur embrassa sa bien-aimée et reprit sa route, se sachant incapable d'échapper à son destin.

L’instrument pleura dans le silence de la salle avant que le conteur ne reprenne.

— Il marcha longtemps et après la douceur d’un foyer, tout lui semblait plus dur. Son cœur de pierre s’apitoyait devant les enfants innocents, les femmes qui pleuraient, les guerriers qui maudissaient le sort et les vieillards qui laissaient derrière eux ceux qu’ils aimaient. Le Dévoreur n’était plus qu’un écho de ce qu’il avait été. Un soir, enfin, dans un village, l’éternel errant se posa sur un banc, son chien à ses côtés, et attendit. Un homme vint s’asseoir près de lui, la Mort dans son ombre, et il refusa de le tuer. Ensuite ce fut un vieillard, puis une femme et pour finir un enfant. Il les épargna tous, et finalement Dame la Mort vint s’asseoir à ses côtés. « Je suis las, dit le Dévoreur, reprends ma vie, car elle m’est insupportable. » La Mort le regarda en souriant. « Que crois-tu, dit-elle, que je ne suis pas lasse, moi aussi ? Mais mon cher, on ne peut lutter contre son destin et les dons que je t’ai faits, je ne peux les reprendre. Mais puisque tu te sens seul, je puis remédier à ton mal. Mon royaume est bien peuplé par ton travail et par le mien, tu en seras le roi et le gardien, seul vivant au milieu de tous les morts. » Le Dévoreur protesta, réclama le calme et le silence de la tombe, attenta à sa vie sous l’œil vide de la Mort. Rien n’y fit et, vaincu, il la suivit jusqu’au Royaume des Morts et prit place sur le siège vide. Et la suite est une autre histoire.

La harpe finit d’égrener la complainte de celui qui ne pouvait mourir et le silence se fit. L’ombre de la Mort plana sur les convives jusqu’à ce que Kjeld réclame à boire avec force, faisant résonner le métal de sa coupe contre le bois de la table. Alors les convives semblèrent s’éveiller et chacun y alla de son commentaire pour étouffer le bruit des pas du Dévoreur hors des murs de cette maison.

Dans la salle surpeuplée, l’air se faisait étouffant. Lohengrin s’excusa et sortit. La nuit fut comme une gifle glaciale et il s’éloigna de la demeure de Wulfgar. Le tapis d’étoiles avait été déroulé et les astres semblaient un essaim de lucioles dans le ciel pur encadré par les noirs rideaux des montagnes. Il alla à l’orée du village, vers la vallée qui descendait paisiblement.

Il referma les poings sur sa colère. C’était comme si les heures de calme et de prière de l’après-midi n’avaient servi à rien.

Les mots du prêtre dansaient à ses oreilles et il savait que le conte lui était destiné, il avait entendu parler de ce chien qui l’avait suivi dix années

durant comme la Mort, il avait été ce dévoreur de vie, cet homme seul. Il l'était toujours et même le chien sans ombre l'avait abandonné.

La solitude était-elle donc son destin, seul au milieu des ombres pour toute éternité, perdu dans la tiédeur de la vie éternelle, condamné à ne jamais vivre vraiment ?

Un bruit de pas derrière lui le sortit de ses idées sombres et de son apitoiement indigne d'un guerrier, encore plus d'un Chevalier Blanc, mais pas de sa rage et il espéra que c'était le prêtre. Aveugle ou non, il ferait un adversaire décent, surtout au corps à corps.

Une petite silhouette d'enfant trottinait vers lui et il laissa ses poings se défaire, tentant de calmer sa respiration. Ce n'était pas Ulrich, c'était une petite fille qui vint prendre sa main sans un moment d'hésitation.

— Maman dit que c'est dangereux par ici la nuit. Tu peux tomber et rouler jusqu'au fond du ravin.

Elle tira sa main de toutes ses forces pour le faire reculer et il suivit, quelque peu perplexe, la rage affrontant la surprise dans son sang.

— Il faut que j'aille m'asseoir près de la lumière pour que les gens me voient sinon maman va se fâcher.

Et elle continua à le tirer avec toute l'opiniâtreté d'une enfant jusqu'à le ramener non loin du centre du village devant une maison.

— C'est ma maison, déclara-t-elle.

— D'accord.

Qu'était-il censé répondre d'autre à ça ? Pourquoi lui parlait-elle ?

— Assieds-toi.

Et elle le força à s'asseoir sur un banc de bois déposé à côté de la porte. Elle prit place à ses côtés, toute petite silhouette contre la sienne.

— Uwe a dit que tu as perdu la mémoire et que tu te souviens plus de nous. C'est vrai ?

— Oui.

— Oh. Tu te souviens plus de moi ?

Elle leva vers lui ses yeux si grands dans son visage d'enfant et ce fut comme si la main de la Mort frôlait son visage.

— Non.

Les mots étaient passés difficilement. Elle lui ressemblait tellement… Quand il avait appris… Pourquoi avait-elle fait ça ?

— Et tu sais pourquoi Ali ne veut plus parler ? J'aimais ses histoires, moi, surtout celles de Sim-Sim, le marin. Tu connais les histoires du

marin ?

L’enfant continuait, sans percevoir le trouble qu’elle avait semé dans son âme, poursuivant sur sa lancée, bien décidée à obtenir ce qu’elle voulait.

— Non.

— Tu connais d’autres histoires ?

Elle ne semblait pas vraiment croire qu’il ne savait pas l’histoire du marin, qui qu’il fût.

— Je connais celle de Saint-Georges et le Dragon.

Elle sourit, enfin victorieuse.

— Tu me prends sur tes genoux pour la raconter ?

Elle le regardait, le visage sérieux, sa petite frimousse pincée par l’attente, ses grands yeux fixés sur lui.

Il la posa sur ses genoux, ne sachant pas quoi faire de ses bras, craignant qu’elle ne tombe, mais elle ne lui laissa pas le choix, se blottissant contre son torse avant de sucer son pouce.

— Il était une fois un roi qui avait une fille si belle et si bonne que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s’empêcher de mettre leur cœur à ses pieds. Hélas pour la pauvre princesse, il advint qu’un terrible dragon se réveilla au cœur d’une des forêts du royaume…

L’enfant écoutait avec attention, captivée, même si parfois ses yeux se fermaient. Mais elle protestait s’il s’arrêtait de narrer les valeureux exploits du saint et il poursuivit donc la légende qui avait bercé son enfance et fondé l’Ordre.

Il ne se rendit pas compte que le nombre de ses auditeurs s’agrandissait, perdu comme il était dans ce récit qui l’avait formé, mais aussi dans les traits enfantins que la lune révélait peu à peu.

Lorsque l’envoyé de Dieu triompha du Malin, tous les enfants, y compris Ulrich, étaient installés autour de lui, buvant ses paroles, respirant à son rythme lorsque la bataille faisait rage.

— Il semblerait que ma place de conteur soit menacée.

Kjeld était là, sa femme blottie contre lui, le sourire aux lèvres.

Lohengrin haussa les épaules, plus calme à présent.

— Je ne connais que cette seule histoire, il n’y a rien à craindre.

— Je suis sûr que tu connais bien d’autres histoires, Chevalier, mais je te remercie de ne pas chercher à prendre ma place. Allons, les enfants, il est

temps d’aller aider vos parents à récupérer leur vaisselle et d’aller vous coucher.

La joyeuse troupe s’éparpilla comme un vol de moineaux, faisant au moins autant de bruit, et il ne resta plus que la petite fille à moitié endormie sur les genoux du chevalier.

— Elsa, réveille-toi.

Bien sûr, elle portait le même nom que celle dont elle avait les traits. Lohengrin leva les yeux lentement, craignant de reconnaître ce visage, de ressentir cette vague de désir brûlant qui le possédait certaines nuits, au milieu même de son sommeil.

Mais il n’y eut aucune reconnaissance, la femme qui lui faisait face ressemblait à des centaines d’autres qu’il avait croisées dans des villages, à la ville, à la Cour. Elle reprit sa fille et lui sourit, et il chercha en vain sur son visage les yeux gris qui hantaient ses nuits.

Il resta seul dans la nuit et il se sentit presque volé. Des éclats de rire lui parvenaient de la maison de Wulfgar, des lumières avaient été allumées dans les foyers, le vent s’était levé, froid de la glace qui couronnait encore le sommet des montagnes. Il ressentait le besoin de hurler, de courir, d’égorger, la rage avait ressurgi. Il sentait quelque chose au fond de ses entrailles, un vide qu’il ne pouvait combler, un besoin si pressant, si vital que seules la mort et la violence pouvaient l’apaiser. Il brûlait de retourner à l’intérieur, d’insulter le premier homme valide et puissant qu’il trouverait et de le combattre. Il rêvait de déchirer la chair à mains nues, de faire couler le sang, d’entendre les cris et les lamentations.

Tout plutôt que ces rires autour de lui, que cette paix et cette chaleur qui lui étaient refusées.

Tout plutôt que de vivre une seconde de plus sans savoir à qui appartenaient ces yeux qui le contemplaient avec amour dans les bribes de sa mémoire.

-3-

Ah, nos pauvres héros séparés… Jusqu'à quand devront-ils ainsi souffrir loin de l'autre ? N'entendez-vous pas les sanglots de leurs cœurs purs ? Jusqu'à quand notre sorcier vivra-t-il exilé loin des siens ? Jusqu'à quand notre chevalier errera-t-il sans même le souvenir de tous ceux qui lui sont chers et de celui qui en ce moment même sacrifie tout pour lui ?

— Que fais-tu ?

Ciarán réprima un sursaut de surprise et de frayeur. L'aube peinait à se lever au-dessus de la mer d'herbes et, alors que la brume léchait les épis et les fleurs, aucun Alfe, fils du soleil et des étoiles, n'était sorti de son sommeil. C'était l'heure à laquelle Ciarán s'appartenait enfin, retrouvait la paix de son office et la douceur de ses souvenirs. Mais même cette heure allait lui être enlevée.

— Je file, Prince.

Il ne leva pas les yeux de son fuseau ni du fil de brume que ses doigts tiraient du tapis qui recouvrait, pour un temps encore, l'infinie plaine.

— À quoi te sert-il de filer ainsi les nuées qui descendent caresser l'herbe ?

Sa voix était mélodieuse comme le vent qui glisse sur les plumes de la colombe, douce comme le bruit cristallin de l'eau coulant sur les rochers au soleil.

— De ce fil, je tisserai une cape qui dérobera aux yeux ce qui se trouve dessous.

— Quelle étrange et nouvelle idée. Est-elle douce au moins cette cape ? Sa beauté rend-elle le ciel jaloux ?

Elle était avant tout pratique, mais ce mot était inconnu des Alfes pour qui seule la beauté avait un prix.

— Elle est douce, Prince, aussi soyeuse que l'eau et aussi légère que les nuages, quant à sa beauté, elle est secrète et mystérieuse.

— La porteras-tu, Sorcier, ou est-ce un présent ?

— Lorsqu'elle sera finie, je la porterai.

— Est-ce la coutume de ceux de la triste terre de porter des fragments de ciel ?

— Non. Je ne connais qu'une sorcière capable de filer ainsi les nuées.

— M’enseignerais-tu à filer ainsi ?

— Je suis au service de votre clan, Prince, et si tel est votre désir, je vous enseignerai et verrai émerger de vos doigts un fil plus fin et plus beau que jamais mes mains ne pourraient créer.

Le soleil commença à percer de ses rayons les lambeaux de brume. Ciarán se hâta de couper son fil et d’enfermer l’écheveau qu’il avait fait aujourd’hui dans l’obscurité de sa cassette de bois noir. Si le soleil touchait un élément de la cape avant qu’elle ne soit complètement finie, tout s’évaporerait comme les nuages en ce moment même.

Ciarán releva la tête.

Le prince Weide était encore là, assis sur l’herbe face à lui, l’examinant toujours de ses yeux immenses et excentrés, son corps gracieux et délié, d’un vert tendre, à moitié nu malgré la fraîcheur d’avant l’aube, se mouvant doucement au gré du vent, ses longs cheveux soyeux négligemment rejetés derrière lui en de sinueuses et parfaites vagues qui paraient l’herbe comme des serpents d’émeraude.

Le sorcier était maintenant habitué au poids du regard doré sur lui. Il y avait un mois déjà que le prince s’était pris de curiosité pour les actions de l’étranger qui évoluait à présent parmi les fils du soleil et des étoiles. Au début, comme le reste du clan, le prince n’avait fait que le regarder de loin, observant ses mouvements maladroits et disgracieux, les traits rustres de son visage et ses cheveux courts et rêches. Puis, contrairement aux autres, il avait pris le temps de l’approcher, poussé par sa curiosité, lui, le plus jeune fils du roi Eiche.

Ciarán répondait à ses questions. Qu’était-il censé faire d’autre alors qu’il avait promis son temps au clan Alfe pendant un an et un jour ? Au moins la conversation du prince le sortait-elle des tâches dures, répétitives et mentalement ennuyeuses qui lui étaient confiées par les Alfes.

Il reprit son fuseau et sa cassette et se releva. Le prince l’imita avec une grâce féerique et parfaitement simple. L’heure était finie et ses devoirs l’attendaient, une nouvelle journée commençait sur la terre sous l’Infini Ciel.

— Que vas-tu faire à présent, Sorcier ?

— Je vais m’occuper du troupeau, Prince, puis lorsque j’en aurai fini, je passerai au fauchage des herbes et à leur préparation.

— Et le fil de brume ?

— Demain, lorsque les étoiles pâliront, je reprendrai mon ouvrage, mais pour l'heure, il y a nombre de choses que je dois accomplir sous le soleil.

— Alors je vais prendre congé, Sorcier, et demain, je reviendrai, à l'orée du jour, prendre ma première leçon en ta compagnie.

— Votre compagnie me sera, comme toujours, douce.

Le prince s'inclina comme une fleur qui permet à la caresse du vent de la mouvoir et Ciarán le regarda s'en aller. Il avait la beauté, la grâce et la majesté d'un jeune cerf alors qu'il marchait sans un bruit dans les herbes hautes qui entouraient le camp. Contrairement à son père et à beaucoup des Alfes du clan, il ne portait pas des bois nombreux et immenses, mais seulement une ramure fine, torsadée et courbée vers l'arrière.

Ciarán déposa ses biens sous la tente que lui avaient donnée les Alfes près des troupeaux, éloignée des fils du soleil et des étoiles. Il enleva la chemise qu'il avait portée contre l'air froid de l'aube et prit la tunique, plus légère, qui l'aiderait à survivre au soleil brûlant du jour.

Le troupeau l'attendait, tranquillement étalé dans les hautes herbes, paissant avec tout le calme du monde, protégé des prédateurs par la présence des Alfes, plus heureux que jamais autre animal le fut sur la triste terre. Les Alfes ne consommaient pas de viande, la seule chair qui passait leurs lèvres était celle de leurs morts, le troupeau ne donnait aux fils du soleil et des étoiles que son abondante toison qui poussait tout l'an.

L'entretien du troupeau, mais aussi de la laine brute avait échu à Ciarán pour un an et un jour, ce qui avait rendu ivre de joie le jeune Alfe à qui la tâche incombait normalement. Un an n'était qu'une broutille dans la vie d'un Alfe, mais c'était au moins un temps pendant lequel il pourrait vaquer à de plus appréciables et nobles activités.

Le travail était chez les Alfes une punition et considéré comme ignoble, digne de la triste terre ou des Gnomes. La seule occupation des fils du soleil et des étoiles devait être leur plaisir et la beauté, une beauté que les Alfes créaient comme ils créaient toute vie sous l'Infini Ciel. Et si tisser ou filer étaient des tâches dignes d'eux, tondre ou carder la laine était un travail laid et honteux. Ils ne connaissaient pas la teinture, mais la magie palliait leur ignorance, et il leur suffisait d'un souffle pour changer la nature d'une des bêtes du troupeau et en altérer la couleur de la laine. De même, les herbes donnaient toutes des fibres de couleurs différentes.

Les Alfes eux-mêmes n'étaient pas en reste qui changeaient la couleur de leur chevelure ou de leur peau, le cours des tatouages qui marquaient

leur chair, la forme et la nature de la ramure qu'ils faisaient pousser sur leur tête. S'il leur prenait un jour la fantaisie de se faire pousser des ailes, ils en seraient capables et celles-ci seraient plus belles et plus parfaites que celles d'aucun oiseau dans l'Infini Ciel.

Rien de ce que les Alfes créaient n'était en dessous de la perfection. En ceci, ils étaient semblables aux Gnomes, mais là où ceux-ci travaillaient les matériaux inertes des profondeurs de la terre, les fils du soleil et des étoiles modelaient la vie de tout ce qui évoluait sous l'Infini Ciel.

Les bêtes ne levèrent pas la tête lorsqu'il s'installa auprès d'elles. Contrairement aux Alfes, sa présence ne créait pas cet amour et cette fascination que tous les animaux ressentaient face à leurs créateurs. Le troupeau s'étendait presque à perte de vue, n'ayant jamais connu une seule barrière, maintenu là par la volonté des fils du soleil et des étoiles.

Le soleil avait à peine paru, mais déjà la chaleur montait et Ciarán devait examiner toutes les bêtes à la recherche des blessures qu'elles pourraient s'être faites pendant la nuit. Une fois qu'il aurait soigné celles qu'il trouverait, et il y en avait toujours, il passerait à la tonte de celles dont le poil était assez long. Puis viendrait le trempage, le dégraissage du poil dans un bain d'eau bouillonnante, le lavage, le rinçage, le séchage et enfin le cardage. Ce travail lui prendrait toute la matinée, et venue la moitié du jour, alors que la laine sécherait, il partirait faucher les herbes et les mettre au rouissage avant de reprendre celles des jours précédents, qui auraient séché, et les battrait pour obtenir la fibre qu'il lui faudrait ensuite préparer pour que les Alfes puissent la filer et la tisser. Et alors, s'il était chanceux, il pourrait enfin s'arrêter, s'asseoir et respirer l'air pur, boire l'eau courante du ruisseau qui était la seule chose qu'il pouvait consommer sans risquer de rester à jamais prisonnier des fils du soleil et des étoiles, pendant que les Alfes, eux, festoieraient des fruits brillants et juteux que leur offraient les arbres. Si la chance ne lui souriait pas, un Alfe lui demanderait de prendre soin de sa monture, de peigner et de nettoyer sa robe et sa crinière cascadante. Les montures étaient plus placides et bien plus intelligentes qu'aucunes autres, mais ce n'étaient au fond que des animaux qui quémandaient son attention et ses caresses et s'il commençait à s'occuper d'un d'entre eux, il serait forcé de s'occuper de toute la harde.

Lorsque toutes les bêtes dormaient et que les voix mélodieuses des Alfes suivaient les pas gracieux de leurs danses, alors seulement pouvait-il

retrouver sa couche solitaire et ses songes peuplés par les visages de ceux qui lui avaient été arrachés.

* * *

Friederich sortit de l'auberge au point du jour. Les autres clients étaient presque tous déjà partis, des marchands se rendant à la capitale pour affaires, quelques pèlerins allant baiser les reliques de Saint-Georges et une famille se rendant en visite chez un cousin qui avait parlé fort tout au long du repas et dont le père avait ronflé à en faire trembler la toiture cette nuit.

Il vérifia la selle de Robust et monta. La ville était déjà en vue, mais il lui faudrait la traverser presque tout entière pour parvenir au siège de l'Ordre. Il engagea le cheval sur la route déjà bien encombrée de carrioles et d'ânes récalcitrants chargés de lourds paniers et se faufila entre les obstacles.

Ce n'était que sa deuxième visite à Aachen. Il ne se rappelait pas la première, la surprise de la missive avait brouillé son esprit et il ne se souvenait que de l'entrevue que lui avait accordée le Grand Maître de l'Ordre, du visage grave de cet homme qui avait l'oreille de l'Empereur et le soutien de Dieu.

Mais cette fois-ci, il n'y aurait pas d'audience, il venait porter la missive de leur père et il comptait bien observer la ville pour tout raconter à Eleonore qui ne manquerait pas de lui poser des questions, et c'était sans parler des enfants qui l'assailliraient sans relâche jusqu'à ce qu'il ait tout conté dans les moindres détails.

La ville était immense. Alors qu'il descendait la route, les murailles s'offraient à sa vue et il ne pouvait en voir la limite. Les flèches des églises et les clochers déchiraient le ciel au milieu de milliers de demeures et tout en haut de la ville se trouvait l'enclos sage du palais impérial et la blancheur immaculée de la chapelle de Saint-Georges non loin. Plus bas se trouvait la cathédrale, monumentale, même à la distance qui le séparait encore de la ville.

Il passa les murailles qui semblaient façonnées par des géants. Les gardes étaient alertes et nombreux qui demandaient aux voyageurs le motif de leur venue. Il suivit leur conseil pour arriver au plus vite jusqu'à la Blanche Abbaye qui accueillait l'Ordre.

Les rues étaient larges, mais noires de monde, et des étals flanquaient toutes les maisons. Des vendeurs à la criée proposaient friandises, boissons

et faisaient la réclame pour les meilleures tavernes de la ville. Des charrettes encombraient les rues, des cris de rage faisaient écho au bavardage joyeux de jeunes filles se rendant au marché. Il n'avait jamais vu tant de monde, même à la foire de Heilbronn. Il finit par être forcé de descendre de Robust et le prendre par la bride tant le passage était difficile.

Heureusement, la foule se fit moindre au fur et à mesure qu'il montait vers l'enclave impériale, et finalement il arriva sur une place immense, au sol entièrement pavé de roche blanche. Les murailles fines et blanches du palais s'élevaient et sur la droite se dressaient celles de la Blanche Abbaye. Des pauvres attendaient à l'ombre des murs que l'on vienne leur porter secours et assistance. Friederich glissa une pièce dans la main du plus proche et donna les restes de son pain à un autre avant d'aller frapper à la porte.

Un solide frère lui ouvrit et, voyant son armure et son cheval, le fit entrer avant même de lui demander le motif de sa visite.

— J'apporte un message pour Lohengrin von Schwanstein.

— Le Chevalier Noir ? Encore ?

Le bon moine sembla soudain bien moins enclin à l'aider et bien plus critique envers l'arrivant dont l'armure était vieille et simple et le cheval fort, mais peu racé. Friederich serra les dents alors qu'une expression de mépris se peignait sur le visage rond et gras de l'homme d'Église.

— Les cellules sont par là. On s'occupera de votre cheval.

Et il se détourna, emmenant Robust.

Si l'accueil était froid, le décor n'était pas moins grandiose. Chaque pierre blanche de l'immense abbaye avait été savamment travaillée et les murs droits et gracieux s'élançaient vers le ciel. La paix et la sérénité imprégnaient les lieux et un jardin ombreux et fragrant grandissait sur sa droite. Il emprunta un couloir qui le mena vers une cour intérieure bordée de portes et au milieu de laquelle se trouvait un puits à large margelle. Il n'y avait personne et il n'avait aucune idée d'où aller, ou même de quelle porte emprunter. Il se hasarda vers celle de droite et traversa un couloir aux grandes fenêtres sous lesquelles des bancs de bois sculpté étaient installés. Il marcha longtemps sans croiser quiconque. Enfin, il entendit des bruits de pas.

— Tu plaisantes ?

— Aucunement. On dit aussi qu'il a partagé leur repas, tout fier d'être leur héros et d'avoir tué quelques paysans armés de fourches.

— On m’a dit qu’ils vénèrent le Malin dans ces montagnes.

— Rien d’étonnant à ce qu’ils soient venus le demander lui, alors.

— Je ne comprends pas le Grand Maître.

— Clothaire dit que c’est juste de la pitié. Après tout, il faut faire l’aumône aux pauvres et aux simples d’esprit.

— Il y a une différence entre quelques piécettes et la main de la princesse Florinka. Moi, je dis qu’il y a la magie du Malin là-dessous.

Les deux chevaliers tournèrent sans regarder et se heurtèrent à lui.

Ils étaient jeunes et stupides. Et plus petits. Friederich se redressa de toute sa hauteur et laissa la lumière jouer sur la cicatrice qui barrait sa joue.

— Je cherche Lohengrin von Schwanstein.

Ils restèrent silencieux, presque paralysés par la surprise et il fallut qu’il s’avance d’un nouveau pas vers eux pour qu’ils retrouvent leur langue.

— Il est à l’entraînement.

— Le champ est contre la muraille sud.

— Il vous faut continuer tout au bout du couloir et longer les cellules.

Il passa parmi eux et les regarda s’écraser contre le mur.

— Merci.

Il entendit leurs langues perfides se remettre à fonctionner dès qu’ils le crurent assez loin, mais il n’y prêta pas attention. Il poursuivit sa progression, ressortant à l’air libre. Cette fois-ci, il y avait des gens, occupés à nettoyer et faire briller les armures blanches. À l’écart, il reconnut l’écuyer de son frère, le païen qu’il nommait Ali. Il se dirigea vers lui.

— Je cherche Lohengrin.

Le Maure releva la tête, mais ne répondit pas, son seul œil valide étincelant un instant de haine. Il posa cependant le chiffon qu’il tenait et posa la main sur l’épaule d’un garçon à ses côtés, lui faisant comprendre qu’il lui confiait la tâche, et partit d’un pas presque trop rapide.

C’était bizarre, il lui avait semblé que l’étranger parlait leur langue. Il le suivit néanmoins jusqu’au champ clos autour duquel les chevaliers étaient rassemblés.

Lohengrin était à l’intérieur, l’épée à la main, en chemise sous la chaleur qui déjà se levait. Mais il n’y avait personne d’autre dans l’arène.

— C’est normal après tout, nul ne veut attraper des puces.

Appuyé contre la barrière, un chevalier aux cheveux bruns et aux riches vêtements se moquait de son frère.

— Qui sait de quels bâtards des montagnes il a partagé la couche. À venir en aide à de vulgaires vilains, voilà ce qu'on récolte.

— Sont-ce les petites bêtes qui vous effraient ou celle qui tient l'épée ?

Lohengrin avait cessé d'être patient et montrait les dents.

— Je ne m'abaisserai pas à croiser le fer avec un homme qui porte une armure noire et souillée, faite par des mains païennes.

— Aurais-tu peur de moi, Clothaire d'Alsace ?

— Fais attention, Chevalier Noir, tu cèdes au démon de l'Orgueil. Lorsque tu seras digne de m'affronter, je te montrerai que dix ans de souillure ne peuvent rien contre la pureté de mon arme. En attendant, je te laisse à la foule de tes admirateurs souhaitant se mesurer à toi.

Le fils de la maison d'Alsace partit, promptement suivi par les autres.

Lohengrin resta seul, l'épée à la main, la rage et l'impuissance au cœur. L'héritier de Schwanstein regarda les mains de son frère trembler alors qu'il tentait de retenir sa colère. Il le vit remettre lentement l'épée au fourreau.

Friederich fit un pas en avant.

Lorsque le Grand Maître lui avait ordonné d'aller chercher son frère pour le ramener au sein de l'Ordre, il avait sauté sur l'occasion. La conduite de Lohengrin avait amené le déshonneur et la mort sur leur maison, pendant dix ans, ils avaient payé pour les crimes de son frère. Son retour à l'Ordre marquerait un nouveau départ pour leur famille et ils en avaient bien besoin. Sans un remords, il avait été jusqu'à Güstrow. La présence de l'enfant l'avait surpris, le regard attendri de son frère dont les crimes et la réputation étaient arrivés jusqu'à Schwanstein aussi, mais Friederich était père, il pouvait comprendre. Cependant, ce qui lui avait causé la plus grande impression était le calme de Lohengrin, la disparition de la haine et la rage qui avaient empli ses gestes la dernière fois qu'il l'avait vu.

Lorsqu'ils étaient partis à l'aube, le Roi était lui-même venu prendre congé de son vassal et de son filleul, la Reine elle-même leur avait confié un baluchon de provisions pour l'enfant. Tous lui avaient souri et Lohengrin avait répondu.

Cette fois-ci, il n'y avait pas l'ombre d'un sourire, pas une once de calme dans le chevalier solitaire alors qu'il sortait du champ clos.

Qu'était-il arrivé à l'enfant ? Friederich doutait que l'Ordre s'occupe d'un petit bâtard, surtout alors qu'on parlait de mariage avec la princesse.

Avait-il fait le bon choix ? Il avait abandonné son frère aux mains de l'Ordre et de la Dame du Lac, il était parti sans se retourner, sûr de la voie

qu’il avait empruntée.

— Friederich ?

Lohengrin l’avait vu.

Il s’avança vers lui. Peu importait ses doutes, il était là pour transmettre le message de son père, puis il repartirait. Lohengrin n’avait jamais vraiment fait partie de leur vie, pas depuis ce jour, quand il avait huit ans où sire Godefroy l’avait emmené avec lui. Il n’avait été qu’une lointaine figure évoluant dans un monde qu’ils ne connaîtraient ni ne comprendraient jamais.

Pourquoi alors avait-il l’impression de l’avoir trahi ?

* * *

Lorsqu’il était trop las, lorsque la fatigue en venait à gagner son esprit, Ciarán fermait les yeux et empruntait ceux d’Ard. Le faucon avait toute l’infinité du ciel à parcourir et toutes les beautés de la terre s’offraient à lui, leurs couleurs vibrantes, les ondes du vent traçant des sillons éphémères, les nuées de papillons créant soudain de nouvelles formes, de nouvelles teintes. Jamais paysage n’avait été plus beau, plus parfait, et le faucon traversait l’espace, quittant les plaines estivales pour l’herbe verte et printanière parsemée de timides fleurs, puis pour le blanc tapis de l’hiver et enfin le rougeoiement de l’automne.

Il avait parcouru l’Infini Ciel par lui-même, en compagnie d’Ard, goûtant la liberté qui gonflait ses ailes, mais rien ne valait cette sensation de communion, la chaleur de l’esprit de son familier contre le sien, le réconfort de cette présence connue au milieu de la solitude, l’amour sans limites que le faucon lui portait.

Lorsqu’il quittait la transe, parfois le prince était à ses côtés, l’observant, fasciné. L’idée de laisser son esprit se lier à un animal l’attirait autant qu’elle lui répugnait ; après tout, les fils du soleil et des étoiles étaient tellement supérieurs à leurs créatures. Et pourtant, l’Alfe lui posait nombre de questions et semblait jalouser le lien qui l’unissait à son familier, à cette créature indépendante, mais en même temps dévouée.

Six mois s’étaient écoulés, mais le prince ne s’était toujours pas fatigué de sa compagnie, de l’étrangeté de l’habitant de la triste terre. Il avait appris à filer les nuages puis s’en était lassé, il avait appris à manipuler les ombres pour conter des histoires et de ça aussi il s’était lassé, mais il restait toujours auprès de Ciarán, mille questions aux lèvres, lui enlevant les quelques

précieuses heures où il pouvait enfin s'occuper de lui, penser à son fils et à son époux.

Alors, parfois, il prenait la forme d'un grand chien et s'élançait à travers les herbes hautes jusqu'à laisser le campement loin derrière lui, jouant avec Ard qui descendait en piqué frôler sa tête de ses ailes. Il courait, aussi loin que possible, aussi vite que le vent, comme si ce simple mouvement pouvait le libérer des mois qui lui restaient encore à passer sous l'Infini Ciel.

***

— Vous m'avez fait mander, sire Godefroy ?

Le Chevalier Blanc se retourna.

La petite chapelle de Sainte-Berthe était déserte, comme à l'accoutumée, vieille structure de pierre sombre qui ne contenait pas les restes d'un saint aussi puissant et connu que le Patron de l'Ordre. Les vitraux simples n'éclairaient pas beaucoup plus que les cierges qui brûlaient devant la petite sainte et la croix de notre Seigneur.

— En effet, Lohengrin.

La voix puissante s'éleva entre les murs épais, troublant la paix du lieu.

— Viens donc marcher avec moi.

Il suivit son aîné dans la lumière presque aveuglante de l'extérieur. Le temps n'avait pas épargné l'homme qui avait été son mentor. Sa chevelure était parsemée de gris et les rides creusaient son visage, mais il restait toujours l'homme droit, fort et puissant que Lohengrin avait connu tant d'années auparavant.

— On m'a dit que tu avais reçu des nouvelles de Schwanstein.

— Oui, Messire, mon frère Friederich est venu porter un message de notre père. Il me félicite de mon retour dans l'Ordre et m'assure de son soutien et de sa fierté.

— Voilà une bonne nouvelle.

Le chevalier chevronné le regardait avec sérieux et Lohengrin força un sourire.

— Rien n'aurait su me faire plus plaisir, s'obligea-t-il à répondre.

Il aurait dû se réjouir, son père acceptait à nouveau de le reconnaître. Enfin il pourrait se rendre sur la tombe d'Elsa et implorer son pardon, il pourrait revoir le visage de sa mère. C'était une bonne nouvelle.

Et pourtant, elle l’avait trouvé indifférent. Il lui semblait que c’était là le message d’un étranger. Lorsqu’il avait vu Friederich, pas un sentiment, pas une once de compassion ou d’amitié n’avait altéré son visage. Il n’était qu’un inconnu. Comme leur père.

Sire Godefroy avait plus été un père pour lui.

— Mes souvenirs de Schwanstein sont lointains mais chaleureux.

Le vieux guerrier s’était arrêté près d’un des pêchers du jardin, contemplant l’arbre, les yeux perdus dans le passé.

— Votre visite y fut une bénédiction.

Godefroy éclata de rire.

— Surtout pour moi. Le Chevalier Blanc sauvé par un enfant de moins d’une dizaine d’années, la belle chanson de geste que voici.

Il était impossible à Lohengrin d’oublier ce froid soir d’hiver où il avait une fois de plus désobéi à leur père pour sortir du château à la recherche d’une couronne de houx pour Elsa. Il avait couru à travers la forêt, sachant exactement où chercher, sans craindre les loups qui avaient pourtant attaqué et tué un des moutons du vieil Egbert, poussés par la rudesse de l’hiver. Il revenait avec les précieux branchages lorsqu’il avait entendu les hennissements désespérés d’un cheval. Il avait bien sûr dévié du chemin pour voir de quoi il s’agissait.

Lorsqu’il était arrivé, il avait trouvé un cheval tombé dans une congère, mais le véritable problème, c’étaient les trois loups que les bruits avaient attirés et qui regardaient avec avidité la monture et l’humain qui était tombé à terre, son sang passant de ses vêtements à la neige pure. Il n’avait pas pensé au-delà du danger immédiat, non pas pour lui, mais pour l’homme qui bougeait encore. Accroché au pommeau de la selle, il y avait une épée. Sans sentir le froid, Lohengrin avait grimpé le long d’un arbre avant de passer de branche en branche jusqu’à se tenir au-dessus du cheval affolé qui manquait dans sa terreur de piétiner son maître.

Il avait sauté sur le sol, se tournant immédiatement pour s’emparer de l’épée et la tenir à deux mains face aux loups. Si les bêtes sauvages avaient été un moment déconcertées par son apparition, elles ne fuyaient pas pour autant. Au contraire, les prédateurs affamés avaient commencé à avancer. Il n'aurait jamais pu sortir seul le cheval du trou où il s’était abîmé et l’animal pouvait à tout instant tuer son maître d’un coup de sabot affolé.

Il avait plongé l’épée dans la gorge de la bête, comme il l’avait vu faire à son père lorsqu’il tuait le veau à l’automne. Le sang giclait de toutes parts

et les pattes dansaient encore plus vite, en un mouvement erratique, mais il ne l'avait pas regardé, se tournant à temps pour voir le premier loup se jeter sur l'homme à terre. Il avait abattu son épée, sans vraiment savoir où, emporté par le poids de l'arme, mais il avait touché le loup. Il n'avait pas percé la peau, son coup bien trop faible et déséquilibré, mais le fauve avait bondi en arrière, poussant un hurlement de douleur.

Il s'était avancé, se plaçant entre le cavalier tombé et les loups. Les bêtes le fixaient et il leur avait rendu la pareille. Derrière lui, le cheval ne bougeait plus.

Il avait vu l'un des loups prendre appui pour sauter. Il avait levé l'épée juste au bon moment et l'animal s'était empalé dessus, mais les mâchoires s'étaient refermées sur son épaule. L'épée lui était tombée des mains et il avait réussi, à peine, à rester debout, à ne pas se laisser entraîner par le poids de l'animal mort. Il avait perdu son arme et les deux autres fauves grognaient de concert. Il avait sorti le petit couteau qu'il avait à la ceinture. La forêt était emplie d'ombres et seule la lumière de la lune se reflétant sur la neige apportait un peu de visibilité. Les yeux des loups brillaient dans la pénombre. Le sang coulait de son épaule.

Il avait reculé vers l'homme à terre, lui enjoignant de se relever. S'ils réussissaient à s'éloigner, les animaux se rabattraient sur la proie plus facile et déjà tuée. Mais le blessé ne faisait que geindre, ne réussissant pas à se redresser. Les deux loups s'étaient avancés en grognant.

Les cris des chiens avaient fendu l'air et les loups avaient relevé la tête. Lohengrin s'était mis à appeler les bêtes de toute la force de ses poumons, son couteau toujours serré dans sa main.

C'était son père et ses hommes qui avaient sauvé sire Godefroy, qui l'avaient transporté jusqu'à la chaleur du château où attendaient les remèdes de sa mère, c'étaient eux et les chiens qui avaient fait fuir les loups, pas lui.

Mais sire Godefroy décida de le prendre comme écuyer, lui, l'enfant qui l'avait sauvé des loups, il paya sa dette en apportant honneur et gloire sur la maison Schwanstein à travers l'un de ses fils.

C'était sire Godefroy qui avait cru en lui, qui l'avait entraîné, qui l'avait complimenté lorsqu'il réussissait et réprimandé lorsqu'il cédait à des peccadilles, qui l'avait guidé pas à pas pour qu'il devienne un chevalier, un homme honorable, un reflet de son mentor.

Sire Godefroy était un homme d'honneur et lorsque le Grand Maître le lui avait demandé, il avait accepté de reprendre sous son aile un homme

souillé, un chien qui avait trahi tous ses enseignements.

— Serez-vous fier de moi lorsque je reprendrai l'armure blanche ?

Les mots étaient sortis avant qu'il n'ait pu les en empêcher.

Le chevalier se retourna vers lui, étonné, et ses yeux s'emplirent de chaleur.

— Je suis fier de toi, Lohengrin. Tu aurais pu reprendre l'armure le jour de ton arrivée et tu as choisi d'expier tes péchés, de te soumettre à un an et un jour de peines et de privations. Je suis fier d'avoir formé un honorable chevalier.

* * *

— Roi Eiche, Merveille entre les Merveilles, je viens à toi humble et honteux en cette terre sous l'Infini Ciel.

La voix, nouvelle et puissante, porta jusqu'au champ où Ciarán ramassait les herbes. Lorsqu'il releva la tête, il vit les Alfes assemblés, le roi à leur tête, face à un inconnu.

Le sorcier étranger, car seul un sorcier pouvait trouver le chemin jusqu'à la terre sous l'Infini Ciel, était vêtu de robes majestueuses. Ciarán posa son fardeau et se rapprocha, intrigué et trop heureux de ce soudain changement dans la monotonie de ses jours. Il y avait plus de neuf mois qu'il avait quitté la triste terre et accompli heure après heure la volonté des fils du soleil et des étoiles. Il y avait plus de neuf mois qu'il n'avait pas vu un autre être humain.

— Mais tout d'abord, permets-moi, par ce modeste présent, de témoigner ma gratitude pour cette audience que tu m'accordes, reprit la voix du nouveau venu.

Les mains du magicien étaient blanches et fines, gracieuses et posées. Ses ongles longs et rouges comme des griffes à la manière des magiciens de la lointaine Xin dessinaient de sinueuses arabesques dans l'air.

Ciarán baissa les yeux sur ses propres mains.

Elles étaient rougies par les bains de la laine dans l'eau bouillante, par l'utilisation de la machine à teiller pour battre les tiges. Les cals sur ses doigts étaient plus nombreux, plus prononcés et il n'avait jamais le temps de préparer son onguent, de s'asseoir au calme pour prendre soin de sa peau, pour calmer les rougeurs, pour soigner les coupures ou faire plus que couper grossièrement ses ongles. C'était sûrement faux, mais il lui semblait que ses doigts étaient plus épais, plus grossiers qu'avant.

— Mais bien sûr, seuls les plus merveilleux trésors de la triste terre sont à même d'honorer dignement la Merveille entre les Merveilles qui règne sur la terre sous l'Infini Ciel.

La voix de l'enchanteur était douce et claire, agréable et mélodieuse comme celle des oiseaux. Il y avait neuf mois que Ciarán n'avait plus parlé qu'avec le seul prince Weide et uniquement dans la langue musicale des Alfes, il ne connaissait même plus le son de sa propre voix.

Le magicien inconnu dessina quelques glyphes dans l'air, lança beaucoup de poudre aux yeux et fit apparaître une délicate résille d'or parsemée de pierres précieuses qu'il donna au roi de la terre sous l'Infini Ciel.

Il y avait tellement de temps que Ciarán n'avait plus pratiqué la magie. À présent qu'il avait fini de filer, il passait la fin de la nuit à tisser, ne faisant que quelques rangs avant que le soleil ne menace de défaire tout son ouvrage et la magie que requérait la tâche répétitive n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan. Parfois, il craignait d'avoir perdu totalement ses pouvoirs, que son Art se soit effacé et que s'il essayait, il se retrouve inutile et impuissant.

— Quel est ton nom, Sorcier ? demanda la voix magnifique du roi Eiche.

L'enchanteur rejeta en arrière ses longs cheveux noirs dont chaque mèche brillait comme le jais et semblait aussi soyeuse que belle. Son visage blanc et imberbe laissa fleurir un sourire rouge.

Ciarán n'écouta pas la réponse. Machinalement, sa main se posa sur sa nuque où ses cheveux, secs comme la paille, commençaient à repousser lentement, la magie en retardant la croissance. La chevelure était l'une des gloires des Alfes et lui passait au milieu d'eux, cheveux courts, sans avoir le temps de prendre soin de ceux qui lui restaient.

Tout comme il manquait de temps pour s'occuper de son visage. Il passa la main sur ses joues rêches et les poils durs et beaucoup trop nombreux griffèrent sa paume.

— Parle, Sorcier, nous sommes disposés à t'écouter.

L'exotique enchanteur s'inclina, son corps fin et délicat enveloppé de nombreuses tuniques précieuses.

Non seulement il y avait longtemps que Ciarán avait ne serait-ce que changé de tenue – parfois, il lavait ses vêtements en même temps que lui-même –, mais il sentait bien que le labeur physique avait donné à son corps

une masse plus importante, des muscles qui juraient avec l'apparence délicatement parfaite des fils du soleil et des étoiles.

Mais ce n'était pas le pire.

Le magicien venu de la lointaine Xin avança une main d'albâtre et la tunique glissa pour révéler un poignet et un bras plus marmoréen encore.

Ciarán contempla ses propres bras, nus pour lutter contre la chaleur. Le soleil implacable de l'Infini Ciel avait tanné sa peau, marquant tous ses membres d'un baiser de bronze. Il n'y avait plus rien d'aristocratique ou de féerique dans son apparence. La Dame Noire elle-même ne le reconnaîtrait pas.

* * *

— Encore !

Le muet ne répondit rien, mais vint à nouveau à l'attaque, rapide, précis, dangereux même avec une arme d'entraînement. Lohengrin para avant de tordre son torse pour dévier la force du coup et laisser Ali perdre l'équilibre. Mais l'écuyer n'était pas né de la dernière pluie et se désengagea avant d'attaquer à nouveau sous un nouvel angle. Lohengrin contra le fer par le fer et, poussant sur ses appuis, jeta toutes ses forces dans la lutte. Le Sarrasin recula. Lohengrin continua immédiatement, attaquant, enchaînant les coups violents, jetant toute sa rage dans la passe d'armes.

L'épée du Maure lui fut arrachée et Lohengrin posa la pointe contre le cou hâlé. L'écuyer baissa les yeux pour signifier sa reddition et le chevalier retira son arme. La sueur baignait son corps, sa poitrine se soulevait au rythme altéré de sa respiration, le sang battait dans ses veines. Il se sentait bien, à sa place enfin.

Il sourit et son écuyer lui rendit son sourire avant d'aller prendre ses deux lames recourbées.

Lohengrin se débarrassa de sa chemise trempée de sueur. Le soleil n'était pas très haut dans le ciel, mais la chaleur de ce début de septembre était étouffante. Sa main puissante se referma sur la garde de son épée et il secoua ses épaules, comme un grand chien tentant de s'ébrouer. Ses cheveux courts se décollèrent de son visage et il leva son bras musclé.

Lorsqu'il s'était réveillé, son corps lui était inconnu, trop grand, couturé et couvert de cicatrices. Il lui avait fallu un moment avant de retrouver le parfait équilibre de ses membres trop longs. Mais le plus difficile avait été d'accepter la perte de sa chevelure de guerrier. Cependant, il comprenait

l’utilité de cette sorte de tonsure, mais parfois encore, sa main cherchait les mèches qui n’étaient plus là.

À présent, son corps était redevenu le sien, il en connaissait les capacités et les limites, mais il restait encore couvert de mystère. Il ne savait pas quels coups, quels événements avaient provoqué les cicatrices qui le parcouraient. Et puis, il y avait ce signe, comme marqué au fer rouge, sur sa poitrine.

La première fois, il avait demandé à Ulrich ce qu’il représentait, mais l’enfant l’avait regardé interdit et il avait dû lui faire emprunter un miroir pour enfin contempler l’étrange dessin qui s’étalait sur son cœur. Il avait suivi du doigt les racines et les branches de l’arbre, et pendant un court instant, il avait senti quelque chose de chaud et d’important s’insinuer en lui. Puis tout avait disparu et un vide insupportable l’avait empli. Il avait détourné les yeux, passé une chemise et pris la fuite, cherchant l’air libre, la foule, n’importe quoi pour combler ce néant qui gisait sous sa peau.

Il évitait de trop penser à la marque, il ne la regardait plus, s’il l’ignorait, elle finirait peut-être par disparaître. Mais parfois, alors qu’il attendait le sommeil dans la froideur vide de sa cellule, ses doigts reprenaient d’eux-mêmes le chemin des cicatrices et la douceur chaude l’emplissait à nouveau tandis que derrière ses paupières, deux yeux gris le contemplaient au-dessus d’un visage pâle comme la lune.

* * *

La beauté de la terre sous l’Infini Ciel était insoutenable. Tout n’était qu’ordre et calme et Ciarán rêvait de crier à en déchirer les cieux, de plonger ses mains dans l’herbe drue, parcourue de fleurs, et de retourner la terre, de couper les longues crinières soyeuses, de faire fuir les troupeaux, de fouler au pied toute cette inhumaine perfection.

Il aspirait à rentrer chez lui comme un naufragé désire voir un navire venant le sauver.

Les Alfes, beaux, puissants, immuables, parfaits ne lui prêtaient aucune attention, à peine pensaient-ils à lui donner des ordres. Il était moins pour eux que leurs créatures qu’ils pouvaient changer selon leurs caprices et envies. Les bêtes dont il s’occupait étaient paisibles, mais leur affection était centrée sur les Alfes qu’elles adoraient et suivaient dès que possible. La nature parfaite n’avait pas besoin de lui et s’il n’y avait eu Ard, il serait devenu fou, enfermé dans cette solitude qui le dévorait comme un feu froid.

— Tu as fini la cape de brume. Pourquoi alors es-tu réveillé avant le soleil, les mains vides ?

— Les émotions des habitants de la triste terre envahissent parfois leurs pensées, Prince.

— Quels sentiments t'ont amené dans le silence sous l'Infini Ciel ?

Le prince Weide le contemplait, immobile si l'on excluait le ballet de ses mains caressant l'herbe douce. Alfes et humains n'étaient pas faits pour se comprendre et les émotions brèves, passionnées, furieuses des habitants de la triste terre ne trouvaient aucun écho chez les fils du soleil et des étoiles.

— Je me languis des miens.

— Pourtant, tu as la beauté de la terre sous l'Infini Ciel pour nourrir ton âme, de quoi peux-tu te languir ?

— La beauté seule ne peut me suffire, il me faut la chaleur du corps de mon aimé contre moi, les sourires de mon fils, la conversation de voix amies.

— Souffres-tu de ce manque ?

— Oui.

À quoi bon le cacher, il en venait à préférer les moments où le travail mécanique éteignait son esprit.

— Ne peux-tu être heureux ici ?

Les yeux d'or le fixaient toujours sous la lumière noire de l'aube.

— Mon fils et mon époux m'attendent sur la triste terre. Ils sont le soleil de ma vie, la raison de ma présence sous l'Infini Ciel.

— Ils sont mortels et vivent la laideur de la triste terre.

— Ils sont ma famille.

— Reste avec nous, Ciarán.

Le prince avait pris ses mains entre les siennes et la douceur contre sa peau rêche était presque insupportable.

— Il est temps pour moi de partir fonder mon propre clan, trouver ma propre place sous l'Infini Ciel. Viens avec moi, sois non pas un étranger, mais mon compagnon. Instruis-moi de la magie de la triste terre et je t'enseignerai la magie des Alfes.

Les yeux dorés étaient comme un feu chaud dans la fraîcheur de la nuit, l'attirant inlassablement, alors que ses lèvres tissaient des mots soyeux.

— Vis avec nous dans la beauté et l'harmonie, loin de la tristesse laide de cette terre qui t'a si souvent blessé. Je t'offrirai les fruits les plus sucrés,

les fleurs les plus parfumées, les tissus les plus doux. Appartiens-moi, Ciarán.

Son visage s'était rapproché du sien, ses traits si parfaits, les tatouages qui luisaient, argentés dans la pénombre de l'aurore, ses yeux de la couleur du soleil.

— Reste avec moi.

Ciarán repoussa l'Alfe.

— Je ne suis qu'une distraction qui perdra bientôt son intérêt, Prince.

— Il y a eu bien des unions entre nos deux peuples, Ciarán, et je connais plus d'une chanson sur la peine d'un Alfe mort d'amour pour un habitant de la triste terre.

— Et pourtant, rien de semblable ne pourra jamais exister entre nous. Lorsque mon temps sera écoulé, je retournerai chez moi et j'irai chercher mon époux et mon fils. Aucun obstacle ne pourra se mettre en travers de mon chemin.

— Cependant…

Ciarán se releva.

— Je vous souhaite de trouver celui ou celle que vous cherchez, Prince, mais ce ne sera jamais moi. Mon cœur est sur la triste terre, là où se trouvent mon fils et mon époux.

* * *

— La princesse vous fait mander dans les jardins, Chevalier.

La jeune suivante avait profité de la sortie de la messe matinale pour lui parler. Sa présence féminine et bien habillée attirait les regards, et si certains étaient bienveillants, beaucoup étaient envieux ou méprisants.

— Faites-lui savoir que je la rejoins immédiatement.

Ulrich sur les talons, il partit vers sa cellule. La tenue qu'il portait était propre et simple, digne d'un homme ayant fait vœu de pauvreté et de renoncement, mais la Cour ne semblait que peu encline à comprendre que l'on renonce à l'ostentation et il savait qu'il provoquerait nombre de murmures sur son chemin s'il ne se changeait. La seule tunique digne du palais qu'il possédait lui était parvenue avec Ulrich et avait été, aux dires de l'écuyer, tissée et brodée par les royales mains de la Reine et de la princesse du Royaume de Mecklembourg. Il ne comprenait pas pourquoi d'aussi importantes dames lui avaient fait de tels présents, mais il leur en était reconnaissant.

Il se changea et chargea Ulrich de vérifier l'état de sa tenue avant de partir pour le palais.

La Blanche Abbaye était riche et chacun, jusqu'au dernier des serviteurs, y était à son aise, mais ce n'était rien comparé au palais impérial. Là, les couleurs chatoyaient jusque sur le dos des serfs, les pierres précieuses des bagues ou des colliers scintillaient. Chacun était important et empli d'une fierté confinant à l'orgueil et chacun était à l'affût des gestes de son voisin.

Il passa dans les couloirs et sentit l'onde de son arrivée se propager. Il était difficile de ne pas remarquer ses vêtements d'un noir plus obscur que la plus sombre nuit et la simplicité de sa tenue. Les têtes se tournaient dans son sillage pour laisser échapper des flots de confidences et de mots susurrés. Il les ignora et poursuivit à travers les bâtiments jusqu'aux jardins qui avaient été ceux de l'impératrice, mais étaient maintenant ceux de la princesse. Tout était parfait et d'une harmonie rare dans cette vallée de larmes. La princesse s'y trouvait, gracieusement assise sur un banc au milieu de ses dames de compagnie, occupée par un ouvrage de broderie.

— Votre Altesse.

Il s'arrêta à quelques pas du cercle et s'inclina profondément.

— Oh, sire Lohengrin, relevez-vous, je vous prie.

Il se redressa et rencontra les yeux verts et souriants.

— Vous avez demandé à me voir, Madame ?

Elle tendit son ouvrage à une de ses dames et reposa ses mains, petites et blanches, dans le giron de son bliaud d'un bleu profond.

— Oh, pas tant de formalités entre nous, Chevalier, venez donc prendre place à mes côtés et nous distraire pendant que nous vaquons à nos occupations, voulez-vous ?

Il prit place au bord du banc aux côtés de la princesse.

— Je suis à vos ordres, Altesse, mais je crains de vous ennuyer.

— On m'a fait savoir que vous partîtes en mission, pourquoi ne point nous divertir avec cette histoire ?

Elle tendit à nouveau les mains et sa suivante lui rendit son ouvrage.

— Ce ne sont que d'ennuyeux combats.

— Vous êtes bien trop modeste, sire Lohengrin.

Son ton était sans appel et il se vit forcé de commencer à parler alors que toutes ces dames le regardaient. Ainsi, il conta la demande des

forgerons, la monotonie de leur voyage jusqu'aux Vieilles Montagnes, la traîtrise des chemins à travers les pics et leur arrivée au village.

— Est-il vrai que là-bas les femmes sont tellement grandes et fortes qu'il est impossible de les différencier des hommes ?

Quelques dames pouffèrent à la remarque de la princesse.

— Que nenni, il y a parmi elles des beautés.

— Vraiment ?

Le ton de la princesse était soudainement plus froid, comme déçu.

Voilà pourquoi il n'aimait pas parler avec les dames de la Cour. Il répondait à leurs questions et on le prenait en défaut. Il avait entendu Clothaire plus d'une fois se sortir de telles situations en flattant son auditoire, mais il se refusait à mentir. Certes, la princesse était belle et jeune et bien mieux vêtue, mais elle ne possédait pas la beauté irréelle de la femme de Kjeld ou le doux sourire qu'il avait vu à une autre.

— En effet, Altesse.

— Voilà qui est fort curieux et ne reflète pas le récit que m'en a fait sire Clothaire lorsqu'il est revenu de Güstrow il y a un été.

— Je ne peux dire à Votre Altesse que ce que j'y ai vu.

— Allons, continuez votre récit, sire Lohengrin.

Il poursuivit sa narration d'une voix neutre.

La princesse levait souvent les yeux de son ouvrage pour le regarder et il était incapable de savoir ce qu'elle voyait en lui qui méritait tant de regards. Certaines des dames étaient plus faciles à lire qui avaient la même lueur dans le regard que les filles d'auberge lorsqu'il n'avait pu trouver d'église ou de monastère où dormir pour la nuit.

Il savait qu'elle avait accepté de l'épouser lorsque son année de pénitence serait finie. Ce qu'il ne comprenait pas était pourquoi. Bien sûr, elle était une fille obéissante qui se pliait aux volontés de son souverain et père, et il comprenait qu'il soit important pour l'Ordre de faire comprendre à tous qu'il était pardonné de ses péchés, mais pourquoi une princesse comme elle acceptait-elle un fils de seigneur sans le sou et avec un passé souillé comme le sien ?

Il savait que certaines femmes que la luxure prenait parlaient de lui à voix basse, désireuses de le voir répéter ces actes honteux auxquels il avait participé, semblait-il, pendant ces dix années. Plusieurs fois, il avait été abordé par ces tentatrices qui avaient voulu le faire choir à nouveau, le replonger dans le péché.

Il les avait repoussées et avait rejeté l'acte charnel, et lorsque la prière n'avait pas suffi, il s'était entraîné plus longtemps pour effacer jusqu'à leur visage. Ce n'avait pas été si dur, contrairement à ces moments où il devait se retenir de faire couler le sang. Il ne céderait pas à l'appel de la chair.

* * *

Le roi Eiche avait emmené son peuple danser sous les étoiles. Le troupeau dormait d'un sommeil paisible et pour la première fois depuis une éternité, Ciarán était libre. Libre de laisser ses mains vides, libre de s'allonger dans l'herbe douce et de contempler l'Infini Ciel. Libre de dormir.

Pour la première fois depuis une éternité il rêva, son esprit prenant soin d'évoquer images, textures, personnes et réalité. Comme souvent, il savait qu'il rêvait, mais peu importait, car il était enfin là où il devait être, dans les bras de Schwarz.

Le ciel de leur lit n'était qu'une tache sombre et il n'aurait su dire si les rideaux étaient ouverts ou fermés, s'il faisait froid ou chaud. Non, seul importait le corps de Schwarz contre le sien, l'odeur de sa peau contre sa joue, le goût de sa bouche, la chaleur de ses mains.

Ils s'embrassaient comme on dévore, se pressant l'un contre l'autre, voulant chacun pénétrer la chair de l'autre, leurs mains griffaient pour retenir ce qui leur avait été enlevé.

Lentement. Très lentement, le désespoir de la séparation, l'urgence du temps qui passe commença à s'estomper, leurs mains glissèrent sur la peau, caressantes, leurs langues se cherchèrent, invitantes, leurs corps se frôlèrent, séducteurs.

Ciarán rejeta une mèche de cheveux derrière son oreille et se baissa pour baiser le torse large de son époux, pour passer sa langue sur la marque d'Ygg. Une main chaude se posa sur sa nuque, à la naissance de ses cheveux, et il frissonna. L'odeur de Schwarz emplissait à nouveau son monde et il ferma les yeux, profitant de la peau qui tressaillait sous sa langue, de la caresse à l'arrière de sa tête. Il aurait voulu arrêter le temps.

Mais les doigts forts s'agrippèrent à ce qui restait de sa chevelure et le tirèrent en arrière, le forçant à relever la tête, à accepter la bouche qui cherchait la sienne, la langue qui parcourut ses lèvres. Il se laissa faire, roulant avec lui jusqu'à se retrouver sur le dos, le corps de Schwarz brûlant contre le sien, l'embrassant toujours. Il noua ses mains derrière la nuque du

chevalier et se moula contre lui, commençant à frotter son bassin contre le sien, sentant le désir galoper dans ses veines vers son sexe.

— Tu me manques tellement.

Il parsema ces mots de légers baisers.

— Je t'attends depuis si longtemps, répliqua le chevalier en caressant son cou, passant sa langue le long de sa jugulaire avant de mordre l'endroit où commençait l'épaule.

Ciarán gémit et ce fut comme une libération, comme le cri joyeux des vagues se jetant sur le rivage. Schwarz le mordit à nouveau et il recommença, laissant ses mains parcourir le dos large de son amant, ses ongles griffant sa peau en suivant le flux et reflux du plaisir.

— Tu es à moi.

Il resserra ses cuisses autour des hanches du chevalier, se frottant contre la dure chaleur de son sexe, lui arrachant un gémissement qui fit éclore un sourire sur ses lèvres.

Les larges mains se posèrent sur ses épaules et il frissonna alors que le chevalier mordillait la ligne de sa mâchoire.

— Tu m'appartiens.

Les mots étaient comme un vin délicieux courant dans ses veines et il laissa tomber ses mains le long des flancs de son amant alors qu'il arquait son dos pour lui présenter son cou.

— Pour toujours.

Et il se saisit de leurs deux sexes dans sa main, les coinçant l'un contre l'autre, faisant gémir Schwarz. Il passa le pouce sur leurs deux têtes et écouta avec délice les halètements du chevalier, regarda les yeux mi-clos, goûta les tremblements qui parcouraient le corps massif au-dessus de lui.

Mais son amant se reprit bien vite et sa main vint rejoindre la sienne, pressant plus fort encore alors qu'il commençait à remuer ses hanches, créant une friction qui le fit geindre. Ciarán ne demeura pas en reste, se soulevant légèrement des draps, bougeant son bassin en un mouvement lent et ample.

Schwarz enfouit son visage dans le creux de son épaule et ses cheveux doux et dorés s'éparpillèrent contre son visage. Ciarán tourna la tête, lui caressant le cou de ses lèvres alors que leurs corps glissaient l'un contre l'autre et que le désir rebondissait entre eux, prenant plus de vitesse à chacun de leurs mouvements.

Il ferma les yeux, se concentrant sur l'odeur de son amant, sur sa main calleuse sur son sexe, sur la douceur brûlante et rigide qui glissait contre la sienne, sur leurs halètements qui peuplaient l'air, sur les frissons qui se répercutaient sur son corps, sur ce plaisir qui le rendait fou, sur cette course qui semblait sans fin et qui emplissait sa vie, exacerbant chaque sensation, chaque sens.

Lorsqu'ils jouirent, ce fut comme si un tremblement de terre s'était emparé d'eux, ils ne desserrèrent pas les mains, ils continuèrent aussi longtemps que possible à s'agripper l'un à l'autre, craignant que les vagues de jouissance qui s'abattaient sur leurs corps ne les séparent et ne les renvoient à leur solitude.

Mais finalement, la fatigue succéda à l'extase et leurs mains se relâchèrent alors que la chaleur de leur étreinte les rapprochait du sommeil. Leurs yeux encore embués de plaisir se cherchèrent, leurs lèvres se sourirent. Il ouvrit la bouche…

Lohengrin se réveilla en sursaut, le cœur battant, un froid glacial enveloppant son corps, sa bouche s'ouvrant désespérément sur un nom qu'il avait oublié.

-4-

Oh, depuis combien de chapitres interminables nos deux cœurs amoureux et nobles sont-ils séparés ? Comment peuvent-ils supporter cette absence alors que nos cœurs à nous pleurent inlassablement ? Les pages filent et cette histoire se doit d'avancer, le destin se doit de les remettre sur le même chemin. Mais, après tant de changements se reconnaîtront-ils même ? Le miracle de l'amour leur fera-t-il comprendre qu'ils sont destinés l'un à l'autre ?

— Roi Eiche, Merveille entre les Merveilles, me voici devant toi en cette glorieuse aube pour recevoir mon dû.

Le soleil s'était enfin levé sur l'heure de sa libération. Il avait laissé derrière lui le troupeau et les outils qui l'avaient accompagné jour après jour pendant une année. Ard posé sur son épaule, il s'était rendu auprès du roi des Alfes, son cœur empli de soulagement.

— Les jours que j'ai donnés aux Alfes sont écoulés et je souhaite retourner parmi les miens.

La musique douce n'avait pas cessé, mais tous les Alfes présents le regardaient. Leurs yeux étaient emplis de mépris ou de dégoût face à son apparence contraire à toute beauté, mais il n'avait que faire de leur avis, il voulait repartir, fouler à nouveau l'imperfection du royaume des humains, boire autre chose que l'eau du ruisseau, manger à nouveau et parler. Mais plus que tout, il voulait partir à la recherche de Siegfried et Schwarz.

— Sorcier, les Alfes te sont reconnaissants de ton travail et ton dû est prêt.

La voix du roi des fils du soleil et des étoiles était basse et profonde comme le brame d'un cerf. Perçant entre les feuillages et le labyrinthe de tissus, le soleil caressait avec la douceur d'un amant le visage parfait du souverain, faisant briller ses longues mèches de cheveux.

— Cependant, permets-nous de préparer pour toi une rapide célébration. Permets à nos musiciens de te dédier une mélodie, à nos danseurs de combler de délices tes yeux et laisse-moi rassembler plus de présents pour te remercier.

Le roi bougea et sa ramure majestueuse se mut elle aussi, attirant tous les regards alors que le soleil continuait sa course vers le zénith.

— Hélas, Merveille entre les Merveilles, grand roi Eiche, il me faut partir et je ne peux attendre plus.

C'était vrai, ses membres, son esprit, son âme tout entière aspiraient à repartir, à laisser derrière lui les beautés et la solitude sous l'Infini Ciel.

— Tu accepteras une coupe du nectar le plus doux ?

— Non, il me faut partir, premier des fils du soleil et des astres.

Il avait donné un an et un jour de sa vie aux Alfes, mais durant cette période dont il avait compté chaque heure, seul un mois s'était écoulé dans le monde des mortels. À présent, les Alfes cherchaient à le retenir et à lui faire perdre tout sens du temps, à lui faire oublier qu'il avait jamais vécu ailleurs que parmi eux, à le garder à tout jamais à leur service.

— Alors, n'attends que le retour de Lavendel avec tes présents.

— Je regrette, étoile descendue de l'Infini Ciel, mais il me faut me hâter et je me contenterai de mon dû.

Le roi ne montra aucun signe de mécontentement même si, à présent, le sorcier était hors de son pouvoir, et sur un signe qu'il fit, de fines mains vertes lui tendirent un simple tissu plié. À l'intérieur se trouvait un long cheveu d'Alfe sur lequel avaient été glissées des larmes d'ambre. Le collier de Brising.

Il le passa.

— Je te remercie, Roi magnanime, et prends congé de cette terre et de ses habitants avec respect et reconnaissance.

Il se tourna, laissant ses jambes le porter en de longues foulées hors de la tente royale puis, bien vite, hors du camp. Il avait avec lui la cassette contenant la cape de brume, son couteau, le collier et Ard, voilà qui lui suffisait amplement.

— Sorcier, puis-je faire avec toi une partie du chemin dans l'herbe haute et semée de fleurs ?

Le prince Weide était gracieux, même lorsqu'il se pressait pour arriver à ses côtés.

— Je ne puis vous en empêcher.

Le vent caressait le tissu de son pagne, révélant soudainement l'éclat de ses cuisses et des tatouages qui couraient sur sa peau. La tête couronnée de cornes resta à sa hauteur, le visage parfait soudainement pensif.

— Je sais que je ne peux te retenir, Sorcier Gris. Mais je souhaite te remercier pour les savoirs que tu m'as transmis. Accepteras-tu les présents que je t'offre ?

— S’ils ne m’empêchent pas de poursuivre ma route, je serais ravi de les compter comme des preuves d’amitié.

Un sourire aussi étrange que rare fit frissonner les lèvres de corail vert.

— Alors je te considérerai comme un ami, le premier de tous.

Il poussa un trille d’une beauté à couper le souffle et Ciarán entendit derrière eux le galop mélodieux et aérien d’une monture Alfe. La bête était d’une blancheur et d’une beauté simplement féeriques, sa longue crinière comme une cascade de soie.

— Voici Edelweiss, mon dû pour l’enseignement que tu m’as dispensé. Sur son dos se trouvent mes présents, un simple tissu filé et tissé en pensant à tes paroles et à ta présence, et une semence d’un arbre aux feuilles de jais et aux fruits de grenat qui, j’espère, te plaira.

Ils étaient arrivés à l’entrée de la caverne et Ciarán s’arrêta.

— C’est bien trop, Prince, mais j’accepte votre générosité et m’en souviendrai. Il me faut prendre congé.

Il s’inclina devant l’Alfe qui fit de même.

— Je vous souhaite de trouver la félicité sous l’Infini Ciel, prince Weide, et s’il vous plaît d’avoir recours à mon aide, elle vous est offerte par une main amie.

— Je te remercie, Ciarán, Sorcier Gris. Sache que mon offre tient toujours et tiendra aussi longtemps que la vie et la magie agiteront ton corps. Si la triste terre te devient trop dure et trop laide, ici toujours tu seras le bienvenu. Je te souhaite cependant félicité à toi et à ceux qui te sont chers, pour autant qu’elle puisse exister là où tu vas.

Et ainsi, Ciarán laissa enfin la terre des fils du soleil et des étoiles.

* * *

Le Grand Maître de l’Ordre avait dans ses appartements une salle qui lui servait de bureau et où il recevait l’Empereur lorsque ce dernier voulait se déplacer. Là se trouvait un fauteuil aux armes du Saint-Empire qui attirait toujours l’œil de ceux qui pénétraient dans la pièce. Et Lohengrin ne faisait pas exception. Le bois solide comme le pouvoir du Saint-Empire, les lignes sévères et droites comme les hommes qui travaillaient à sa gloire, les sculptures minutieuses, la majesté de l’aigle impérial, tout rappelait au visiteur ce pour quoi ils œuvraient.

Sire Alban se trouvait à la fenêtre, profitant des derniers jours de beau temps pour observer l’activité qui ne quittait jamais la Blanche Abbaye. Il

se tourna lorsqu'il entra, son profil se dessinant dans la lumière pure du jour. Comme l'Ordre qu'il représentait, c'était un homme sévère et juste, les traits de son visage droits malgré les rides qui maintenant le marquaient. Ses cheveux blanchis par les travaux guerriers encadraient noblement son front haut. S'il n'était plus le guerrier qu'il avait été, il restait un stratège et un conseiller avisé, un meneur d'hommes et un dirigeant, un homme honorable et valeureux.

Comme tous les écuyers et chevaliers de l'abbaye, Lohengrin avait toujours admiré et respecté le Grand Maître, priant pour un jour être digne de ses éloges. Il n'avait jamais réussi et pourtant, plusieurs fois le dirigeant l'avait fait paraître devant lui après l'avoir accueilli sur le parvis de la cathédrale en ce jour de son retour à la vie.

— Monseigneur, vous avez demandé à me voir ?

Il finit de pousser la porte et découvrit qu'ils n'étaient pas seuls dans la pièce. Assis sur un siège se trouvait aussi sire Godefroy. Fallait-il que ce soit important pour que les deux hommes prennent le temps de lui parler. Il sentit son échine se raidir et marcha d'un pas plus ferme vers eux.

— En effet, Lohengrin von Schwanstein. Approche.

Il obéit, sentant les deux regards posés sur lui. Celui de son mentor était plein d'une bienveillante rigueur, mais il n'aurait su dire ce que pensait le commandeur de l'Ordre.

— Comment te sens-tu, Lohengrin ?

— Monseigneur, ma santé est parfaite, et par la grâce de Dieu, mon âme est en paix.

— Bien. Il ne te vient aucun inconfort, aucun trouble de ta mémoire ?

— Non, Monseigneur, chaque jour depuis mon réveil m'apparaît clair comme l'eau d'une source.

— Voilà qui est pour le mieux.

Le regard sévère du Grand Maître se posa sur lui et il s'efforça de ne pas baisser les yeux, de ne pas penser à tout ce qu'il ne lui avait dit.

— Tu vas partir en mission, Lohengrin. Quel âge a ton apprenti ?

— Il a vu dix printemps.

— Il est trop jeune pour te suivre dans ces périls. Tu partiras donc seul.

— Et mon autre écuyer ?

— Le Maure restera ici et surveillera l'entraînement du jeune Ulrich.

C'était sire Godefroy qui avait parlé.

— Comme il vous semblera bon, Messire.

— Il te faudra partir sans tarder, car la route est longue et la situation grave, reprit Sire Alban.

— Je suis, comme tous ceux qui résident ici, à vos ordres, Monseigneur.

— Il y a eu un incident dans un village près de Baaden, un monstre a tué des villageois, les habitants ont accusé un Égyptien de cette sorcellerie. Les Égyptiens sont venus demander justice et l'aide d'un chevalier de l'Ordre. Tu partiras demain à l'aube jusqu'au camp des Égyptiens qui te guideront ensuite au village où la bête a frappé et tu la tueras et rendras la justice.

— Je suis honoré de la confiance que vous me portez.

Il vit sire Godefroy sourire, mais le Grand Maître continua à le contempler, imperturbable.

* * *

— Un homme vient.

Jal laissa Kham se poser sur son bras et rebroussa chemin jusqu'au campement qu'ils avaient installé. Il n'y avait pas un jour qu'ils étaient arrivés et il s'attendait à ce que le chevalier mette plus de temps à les rejoindre. C'était étrange, mais l'aigle lui avait dit que l'homme semblait connaître la route et venir droit vers eux.

Ils n'étaient que quatre à camper dans la clairière et Chandra n'était nulle part en vue.

— Nous avons de la visite, lança le chasseur à ses compagnons avant de laisser partir Kham et de poursuivre sa route à la recherche de l'absent.

Il ne lui fallut pas longtemps pour le retrouver, occupé à grimper le long d'un noisetier, son postérieur encore à hauteur du visage du chasseur. Il l'attrapa par la taille et le tira vers lui sans préavis.

Chandra poussa un cri avant de commencer à l'injurier.

— Lâche-moi, brute !

Il se débattit comme un beau diable, tentant de rester sur l'arbre auquel il essayait de grimper, mais le chasseur tint bon, le ramenant contre son torse.

— C'est malin, comment j'attrape des noisettes si tu me cloues au sol ?

Le guerrier embrassa le cou de Chandra, entre les mèches et les ornements de sa chevelure. Comme toujours, le parfum doux et épicé de sa peau emplit son esprit, manquant de le rendre fou. Il laissa ses lèvres caresser un moment de plus la peau douce.

— Nous avons de la compagnie inattendue. Il faut que tu reviennes au camp.

Le sorcier se tourna, le visage hautain.

— Et tu ne pouvais pas tout simplement me le dire, animal ?

Jal lui sourit, sachant pertinemment qu'il ne savait résister à ses sourires.

— Et manquer une occasion de te prendre dans mes bras ?

Le *mahäti* se laissa attendrir et un sourire orna ses lèvres avant qu'il n'accepte d'être embrassé, passant les bras autour du cou de son amant.

— Et maintenant que je t'ai attrapé, Chasseur, comment vas-tu retourner au camp ?

— Aisément.

Et Jal le souleva contre lui avant de faire demi-tour. Chandra éclata de rire, nouant ses jambes autour de son torse et se laissant porter jusqu'au campement.

— Par les dieux, que quelqu'un me donne une barre pour vous séparer ! grommela Anish.

Rahul se contenta de poursuivre son ouvrage, ne prêtant pas plus d'attention au couple heureux, qui s'embrassa une nouvelle fois avant de se séparer pour faire face à l'inconnu.

Si c'était déjà le chevalier, au moins pourraient-ils repartir plus vite régler le problème. Les augures leur avaient assuré que tout serait réglé pour le mieux s'ils faisaient appel à l'Ordre et que Harshad serait blanchi de tout soupçon. Jal aurait préféré se passer de l'aide d'un étranger, mais il savait que s'ils tuaient le monstre sans témoins, les villageois continueraient de croire qu'ils étaient responsables de ces morts. Alors ils chemineraient avec l'un des gadjé jusqu'au village près duquel le clan de Lali avait eu le malheur de camper.

Il n'avait aucun doute que l'étranger serait, face au monstre, aussi inutile qu'un arc donné à un manchot, mais ils feraient de leur mieux. Le rapport que le clan de Lali avait fait des blessures infligées par le monstre était plus qu'inquiétant. La bête était assez grande pour dévorer seule la moitié d'un homme, prenant son cœur à chaque fois, et assez vicieuse pour qu'aucun autre animal n'ait le courage d'approcher la charogne.

Le bruit le sortit de ses pensées.

Ce n'était pas le chevalier. C'était un inconnu aux cheveux noirs et au teint doré, mais il y avait quelque chose dans sa posture qui lui semblait

familier. L'homme descendit de son cheval, la plus belle bête qu'il lui ait jamais été donné de voir.

— Qui es-tu étranger et que nous veux-tu ?

Le visage hâlé se tourna vers lui et un sourire amusé le para alors qu'il rejetait quelques mèches derrière son oreille.

— Il faut croire que me voilà bien changé pour que tu ne me reconnaisses pas, Jal.

La voix était rauque, mais il la connaissait, de même, ce visage lui semblait familier autant qu'étrange. Il n'avait aucune idée de qui était cet homme aux bras musclés et à la barbe naissante.

— Je ne crois pas v…

Il ne termina pas sa phrase, Chandra s'était jeté dans les bras de l'inconnu, l'étreignant avec force.

— Ciarán, que les esprits soient bénis, ta venue nous honore et réjouit !

— Je te remercie, Chandra, et je remercie le destin qui vous a mis sur ma route.

— Nous aussi, Sorcier Gris.

Chandra se sépara du sorcier et Jal put observer cet inconnu qui n'avait du *mahäti* que la voix et les yeux gris. Il n'y avait rien de l'imposante statue d'albâtre dans cet homme bruni par le soleil, aux cheveux en bataille, et aux bras de travailleur.

— Me reconnais-tu à présent, Jal ?

— Certes, Ciarán, mais le changement est saisissant.

Il donna l'accolade au sorcier avant que Chandra ne passe ses mains autour de sa taille et ne pose son menton au creux de son épaule pour fixer le *mahäti*.

— Jal a raison, d'autant que ton apparence n'est pas la seule à être différente, on dit que tu as le Cœur du Dragon et pourtant, je ne sens en toi presque plus de magie.

Ciarán eut un sourire satisfait.

— Alors tout est pour le mieux. Mais oui, il y a de nombreuses choses qu'il me faut vous dire.

— Alors, viens prendre place parmi nous, mon ami.

Chandra le mena au centre du camp et le présenta aux autres pendant que Jal se chargeait de la superbe monture du magicien. Lorsqu'il eut fini, le sorcier était installé en train d'écorcher des lapins. Son faucon s'était perché sur un arbre non loin de lui et nettoyait ses plumes. Chandra faisait

le feu avec enthousiasme en parlant vite et de tout. Ses yeux brillaient de l'éclat du bonheur et sa bouche rouge souriait sans discontinuer. Le sourire qui lui répondait était plus timide, mais l'atmosphère autour du camp était paisible, Rahul et Anish souriaient eux aussi en écoutant les péripéties de Chandra et du cocatrix perdu.

— Assieds-toi, Jal, tu en as bien assez fait.

Le feu avait pris, ils avaient de l'eau, du bois, les bêtes étaient soignées, ils avaient de la nourriture et Ciarán s'occupait de la préparer, aidé par Chandra. Le chasseur sortit son couteau et se mit à travailler sur le peigne de corne qu'il taillait et gravait. Kham cria en ébouriffant ses plumes et Ard répondit pour ne pas être en reste.

— Alors, Cœur de Dragon, dis-nous quel vent t'amène si loin de chez toi et sans ton chevalier ?

Le sourire du magicien tomba légèrement.

— Schwarz m'a été enlevé et ses souvenirs lui furent volés. Je suis à sa recherche, et puisque les signes m'ont mené jusqu'à vous, c'est que son chemin croisera bientôt le vôtre.

— Le seul chevalier qui doit croiser notre route est un Chevalier Blanc envoyé par l'Ordre.

* * *

Il avait chevauché à bride abattue. Ses nuits dans les monastères et abbayes avaient été courtes et il avait eu la chance de pouvoir changer facilement de cheval, ayant laissé Stern à la capitale à cause d'un fer mal chaussé. Bien sûr, son armure continuait à soulever des questions et à tordre la bouche des saints hommes qu'il croisait, et c'était sans parler des regards des villageois, mais c'était sans importance, il serait bientôt en vue de l'endroit où les Égyptiens avaient établi leur camp.

Il n'avait jamais rencontré d'Égyptiens, tout au plus en avait-il croisé à la foire à Aachen et gardait-il quelques souvenirs d'enfance d'ours dansant avec des hommes au teint hâlé, vêtus de couleurs vives et dont les poignards brillaient à la ceinture.

Peu importait en vérité, il avait une mission et les nomades devaient blanchir leur nom. Il ne serait pas bien difficile de trouver un terrain d'entente. Ils avaient juste à le conduire et il débusquerait et tuerait le monstre, quel qu'il soit. Il fallait en finir avec le mangeur d'hommes. Et il

désespérait de pouvoir à nouveau combattre, il y avait bientôt un mois qu'il était revenu de Zwergberg et l'entraînement ne lui suffisait plus.

Pendant un instant, il crut rêver, crut que son désir de bataille avait amené ces bruits qui frappaient à présent son oreille. Il pressa les flancs du palefroi, reconnaissant l'éclat distinctif du métal contre le métal et les cris des attaquants comme ceux des attaqués. Sa monture s'enfonça dans les bois sans se soucier des branches basses ou des broussailles, confiante et guidée par son cavalier. Il ne remit pas le heaume qui se trouvait sur le pommeau de sa selle, mais tira son épée au clair, prêt à fondre sur la mêlée.

Il semblait y avoir une quinzaine d'hommes dans la clairière et il ne lui fallut pas plus d'un moment pour identifier les Égyptiens à leurs habits bariolés et leur teint si dissemblable. Le premier homme mourut sous les sabots du palefroi, il s'était retourné ayant entendu le bruit, mais n'avait pas eu le temps de relever son couteau. Le deuxième prit un coup de pommeau en plein visage alors que le troisième recevait en pleine poitrine la pointe de la lame. Les bandits se regroupèrent, ceux qui le pouvaient, laissant les Égyptiens pour se tourner vers cette nouvelle menace. Lohengrin sourit et le sang gicla à nouveau alors qu'il abattait son épée sur le crâne d'un autre.

Il courait dans ses veines une joie viciée et animale qui lui faisait apprécier chaque coup de son épée, chaque mouvement de son corps qui parait et déjouait les manœuvres de l'ennemi. Il prenait un plaisir blasphématoire à ôter des vies, à triompher d'autres êtres nés comme lui avec la grâce. Il était comme un démon assoiffé de sang.

Il vit trop tard celui qui passait derrière lui, sur le flanc gauche de sa monture, prêt à faire s'écrouler la pauvre bête.

Un cri fendit le ciel et un oiseau descendit des cieux, ses serres trouvant immédiatement la chair souple des yeux. Lohengrin fit reculer son cheval et acheva les souffrances de l'homme pendant que le rapace reprenait son vol. Mais hélas, l'attaque avait ouvert un autre flanc et cette fois-ci, le palefroi s'écroula, emportant le chevalier avec lui sans qu'il puisse se dégager complètement, coinçant son pied sous le poids de l'animal.

Il contempla le bandit au-dessus de lui et sut que son épée serait trop lente pour l'atteindre avant qu'il ne frappe et que s'il n'était pas aveugle, l'homme trancherait dans son cou et le saignerait comme un goret. Il aurait dû remettre son heaume…

Une gerbe de sang aspergea son visage et l'homme tomba, le visage ahuri alors que la vie en disparaissait.

Lohengrin releva la tête et rencontra deux yeux gris. Pendant un instant, il lui sembla voir un visage d'une blancheur irréelle, de longs cheveux noirs et des mains d'ivoire qui se tendaient vers lui.

L'illusion disparut aussitôt et l'homme aux yeux gris et aux bras brunis s'empara de ses mains pour le tirer et décoincer son pied.

Lohengrin n'eut pas le temps de le remercier qu'il lui fallait reprendre l'épée.

Bien vite la bataille tourna court. Les Égyptiens, même si peu nombreux, vinrent, avec son aide, à bout des bandits qui leur faisaient face et il n'en resta finalement qu'un, acculé, effrayé, qui jeta son couteau à terre et plaida pour sa vie.

L'excitation de la bataille fouettait encore son sang et il tenta vainement de reprendre son souffle.

— Que devons-nous faire de lui, Chevalier ?

Ce n'était pas l'Égyptien aux yeux gris qui s'était adressé à lui, c'en était un autre, jeune, mais au visage orné d'une cicatrice et nettoyant son couteau. Ses compagnons étaient occupés à fouiller les cadavres. Sauf celui qui lui avait sauvé la vie, lui le regardait, un faucon aux serres rouges de sang perché sur son poing, et il lui semblait que son cœur ralentissait ses battements alors qu'il contemplait ces yeux à l'éclat impossible et qui l'attiraient comme un morceau d'étoile.

Le plaisir de la bataille ne retombait pas qui susurrait dans ses veines mille manières de fermer ces yeux ou de dégeler la froideur de leur regard. Son corps tout entier était tendu vers cet homme et il contemplait à présent la chaleur hâlée de sa peau, la rougeur humide de sa bouche, le port altier de sa tête. Que ne donnerait-il pas pour courber son échine, pour mordre sa peau et baiser sa bouche jusqu'à la rendre aussi écarlate que le sang.

Il recula d'un pas, effrayé par la violence et la précision du désir qui s'était abattu sur son corps. Il savait que la bataille jetait son corps dans les dépravations de la chair, mais jamais encore il ne s'était retrouvé confronté à pareille faim, à de telles sensations, à des images aussi réelles que celles qui passaient devant ses yeux ou au goût qui envahissait sa bouche.

Il tourna la tête et décida d'ignorer l'existence de l'inconnu.

— Il doit répondre de son crime devant le seigneur de ces lieux. Au prochain village, il nous faudra le livrer aux autorités et chercher un prêtre pour lui dire où se trouvent les corps de ses compagnons.

— Soit, qu'il en soit fait selon tes lois, Chevalier.

L’Égyptien acheva de ligoter le vaincu et les autres finirent de prendre ce qui était récupérable sur les cadavres.

— Nous ne pouvons rester ici, les charognards ne vont pas tarder à arriver. Chandra montera avec moi et tu pourras prendre Taliga, Chevalier.

Il récupéra ses affaires sur la pauvre bête, mais son heaume restait introuvable.

— Est-ce ce que vous cherchez ?

Les yeux gris le regardaient à nouveau et il vit son heaume entre ses mains aux doigts fins, mais abîmés par le travail. Le visage de l’étranger était indéchiffrable, mais les yeux le fixaient si intensément qu’il ne pouvait empêcher sa peau de frissonner. Il contempla les doigts fins posés sur le noir brillant de la pièce d’armure, il vit le pouce caresser machinalement le métal poli, suivit son mouvement gracieux et plaça sa main sur la sienne.

Les yeux gris cillèrent et un sourire mince et prometteur éclaira un instant le visage qui lui semblait alors si familier. Puis tout disparut et la main se retira de la sienne, y laissant le casque. Il regarda l’étranger s’éloigner, sa démarche lente et grave, ses pas semblant flotter au-dessus du sol, la courbe parfaitement droite de sa nuque que quelques mèches courtes caressaient.

— En route.

L’ordre le tira de ce rêve éveillé et il enfourcha la jument au pied léger et à la robe claire qui l’attendait.

Heureusement pour elle, ils n’allèrent pas loin et s’établirent dans une autre clairière après le village dans lequel ils avaient laissé le dernier bandit.

— Souhaitez-vous que je vous aide à enlever votre armure ?

C’était à nouveau lui, et une fois de plus, Lohengrin se trouva incapable de quitter ces yeux gris.

— Je ne suis pas expert, mais j’ai quelque habitude.

Il ne devrait pas. Sa seule présence suffisait à échauffer son corps et à geler ses pensées. Il ne pouvait le laisser poser ses mains sur l’armure, s’approcher de sa peau. L’imaginer, déjà, était un péché d’intention.

— Je puis y arriver seul.

Il s’éloigna et dans son esprit se pressait l’image de cet homme à genoux devant lui, ses yeux le fixant alors qu’il délaçait les jambières. Il verrait à travers sa chemise la courbure de son cou et l’éclat plus blanc de la peau que jamais le soleil n’avait touchée, il parcourrait du regard ces cheveux noirs comme la nuit et doux comme la soie, il contemplerait le

mouvement gracieux des mèches effleurant son armure et des mains blanches qui…

Il s'arrêta, incapable de comprendre d'où lui venait l'image fugace qui l'avait assailli.

Il enleva du mieux qu'il put l'armure simple et en posa les divers éléments sur la couverture avant de les y enfermer pour leur éviter l'humidité du soir.

Les Égyptiens s'étaient chargés de monter le camp. Le foyer était préparé, l'eau avait été apportée et l'homme aux yeux gris pétrissait la pâte sur un linge étalé sur une pierre plate. Un cri de rapace se fit entendre et un lièvre tomba au milieu de la clairière. Un deuxième cri retentit et cette fois, ce fut une perdrix qui arriva aux pieds des Égyptiens. Le cri retentit une nouvelle fois.

— Levez votre bras.

Le regard anthracite était à nouveau sur lui et il obéit sans même réfléchir.

Un coup d'ailes plus tard, un faucon de belle taille s'était posé sur son bras et se rengorgeait en piaillant doucement. Il contempla la bête un moment, mais elle semblait bien heureuse d'être là, refermant ses serres sur son avant-bras et le fixant de ses yeux sombres. Qu'était-il censé faire de lui ?

Le rapace était superbe, de la ligne élancée de son corps aux taches qui parsemaient son poitrail, en passant par la longueur de ses ailes qu'il déplia paresseusement comme s'il voulait se laisser admirer. Lohengrin rapprocha la bête de lui et le faucon pencha la tête, continuant à le fixer.

— N'hésitez pas à le caresser.

Cette fois, l'Égyptien n'avait pas relevé les yeux de son ouvrage. Lohengrin partit prendre place sur une vieille souche moussue, veillant à ne pas déséquilibrer l'animal en s'asseyant. Puis il passa l'index sur les plumes douces, s'émerveillant que le rapace soit aussi docile et placide avec un parfait inconnu. Il caressa son échine et obtint une sorte de roucoulement lorsqu'il gratouilla son cou, le faucon le laissa même caresser les plumes duveteuses de son poitrail. Il se mit à sourire.

— Tiens, Chevalier.

Le jeune chef des Égyptiens, du moins celui qui avait donné l'ordre de retraite, lui tendit une poignée de viscères découpés. Il les reçut dans sa main immobilisée. Le faucon cessa de se pavaner, guettant maintenant son

repas de toute son attention, visiblement affamé, et pourtant il ne bougea pas. Lohengrin prit un morceau de chair entre les doigts et le rapprocha du bec acéré. Avec une extraordinaire délicatesse, le rapace le prit sans lui faire le moindre mal, sans même effleurer la peau de la courbure de son bec. Il recommença, amusé, et lui donna la becquée.

Lorsque l'oiseau fut repu, il secoua à nouveau les ailes dans un cri joyeux et se laissa caresser une nouvelle fois.

— Allons, Ard, laisse-le.

L'homme avait fini et la pâte était étalée en disques plats autour du feu. Le faucon se dandina un peu avant de finalement obéir à son maître et reprendre son vol, allant se poser sur une branche haute.

— À présent que nous sommes enfin tranquilles, sans doute est-il temps de passer aux présentations. Je suis Jal, le chasseur.

C'était le guerrier qui avait parlé, assis de l'autre côté du feu, les mains occupées à tailler un bout de corne sous l'œil attentif de l'aigle posé non loin de lui.

— Je suis Rahul, le dresseur.

— Et moi Anish, le chasseur.

Les deux autres gitans étaient semblables comme des frères et correspondaient à l'image qu'il avait des Égyptiens, leur peau plus hâlée que celle d'Ali, leurs oreilles percées d'anneaux d'or, leurs vêtements bariolés et ces longs couteaux à leurs ceintures.

— Ils sont frères comme le sont le jour et la nuit, tout aussi dissemblables.

Celui qui venait de parler était penché au-dessus de la marmite et tout en lui était étrange et extraordinaire, depuis les bracelets d'or qui brillaient à ses poignets, en passant par son sourire joyeux et contagieux, par les mille pierres, plumes, coquillages qui s'entrechoquaient dans ses cheveux, jusqu'à ses yeux violets et rieurs.

— Je suis Chandra, le magicien.

Voilà qui expliquait son incroyable apparence. Lohengrin résolut de rester loin de l'enchanteur à la bouche rouge et au sourire facile.

Enfin, il tourna les yeux vers le dernier homme qui moulait quelque chose dans un mortier.

— Je suis Cáel, le sorcier.

Lohengrin n'aurait pu s'en douter à ces vêtements simples et ces mains lacérées par le travail, à cette peau à peine plus pâle que celle de ses

compatriotes, brunie par le soleil. Et pourtant, ce n'était presque pas une surprise. Comment sinon expliquer l'éclat hypnotique de ses yeux gris, la gravité qui transparaissait dans ses gestes, la grâce du moindre de ses mouvements, le port altier de sa tête et le rythme mélodieux de sa voix basse ?

— Je suis Lohengrin von Schwanstein, envoyé par l'Ordre de Saint-Georges.

Toute l'attention du sorcier était fixée sur lui, ses yeux gris semblant percer la peau pour partir à la recherche des moindres secrets de son âme. Voyait-il la souillure qui la maculait ou connaissait-il déjà sa sombre et honteuse histoire ?

* * *

Schwarz – non, Lohengrin, il était redevenu Lohengrin, le chevalier qu'il avait été avant – lui rendait son regard sans même paraître en avoir conscience, comme hypnotisé.

L'année passée ne semblait pas avoir changé son corps qui était toujours celui, puissant et fort, de l'homme qu'il avait connu, tout au plus était-il plus pâle, sa peau moins dorée que lorsqu'il vivait sur les routes ou qu'il bravait tous les temps sur les remparts de Güstrow. Non, son corps n'avait pas changé. Son âme par contre…

Ciarán ne sentait plus toute cette rage, cette colère furieuse qu'il lui avait connues lors de leur deuxième rencontre, mais il n'y avait pas non plus cette paix qui semblait avoir accompagné leurs derniers moments et qui lui avait donné l'espoir qu'un jour il saurait gagner le cœur de son chevalier. Non, il y avait une part de cette innocence que Schwarz avait perdue sur l'Île Noire, mais aussi un côté sombre, la furie que Ciarán avait vue lorsque les bandits avaient attaqué, la rage qu'il gardait tapie au fond de lui comme un démon enfermé.

Il n'en était pas moins beau. Schwarz avait toujours possédé cette beauté solaire, lumineuse et c'était encore le cas. Même sur le visage de cet inconnu, Ciarán reconnaissait les traits superbes de son époux, de l'homme qu'il aimait et qu'il comptait bien recouvrer.

— Parlez-moi du monstre.

Le chevalier – il portait encore l'armure de Schwarz et ne s'était pas présenté comme Chevalier Blanc – retrouva l'usage de la parole, se forçant à détourner les yeux.

— Aucun d’entre nous ne l’a vu.

Jal avait pris la parole, s’exprimant en leur nom. Il faisait un bon chef, nul doute que l’apaisement des tensions avec Chandra l’avait aidé à finir de grandir et à assumer plus de responsabilités encore.

— Nous ne sommes pas du clan de Lali, ils sont repartis vers l’est, mais ont partagé avec tous les clans les quelques informations qu’ils avaient ainsi que l’emplacement du village. Cáel te guidera jusque-là.

Les yeux bleus revinrent vers lui, perçants comme ceux d’un rapace, si semblables à ceux de Schwarz que Ciarán sentit comme un coup de poignard dans son cœur.

Il n’avait pu lui donner son nom. L’imposture lui rongeait le cœur, mais la Dame Blanche avait des yeux et des oreilles partout et il ne pouvait risquer que le nom du Sorcier Gris attire son attention. Il avait choisi celui de son père. Il ne savait pas comment ce dernier aurait voulu l’appeler, mais à cet instant, c’était le seul qui s’était imposé, un lien avec son passé, mais aussi avec leur fils.

— Nous repartirons vers Aachen pour préparer la foire de la Saint-Michel. S’il en était besoin, Cáel saura nous contacter.

C’était exactement ce dont le sorcier avait besoin, être seul avec Schwarz, pouvoir chevaucher à ses côtés et découvrir tout ce que la Dame du Lac avait effacé de sa mémoire. Aller avec lui tuer un monstre et le regarder lutter contre la rage du combat avant de finalement succomber et se jeter sur lui, retrouver le contact de son corps, la connexion qui existait entre eux par le sang et par la chair. Lorsqu’il le prendrait à nouveau, le lien entre eux reprendrait forme, la magie d’Ygg que Vianne avait tenté d’affaiblir, de camoufler reprendrait ses droits et Schwarz retrouverait son passé. La magie d’Ygg serait plus puissante, car elle était la vie, le sang et la chair, la malédiction de Vianne n’était que souffle et mots. Rares étaient les mots qui valaient plus que le sang.

* * *

Le sorcier chevauchait devant lui. Il ne tenait qu’à lui de pousser la nouvelle monture que le monastère de Fritzbourg avait mise à sa disposition jusqu’au niveau de l’étranger. Mais il ne le faisait pas, le contemplant en silence, tentant de chasser les pensées parasites qui l’envahissaient à sa vue, tentant de retrouver un calme qui le fuyait.

Sans doute était-il victime d’un sort, il n’aurait su le dire, n’ayant jamais auparavant rencontré de magicien, excepté ces charlatans qui transformaient des poules en colombes par des tours de passe-passe dans les foires de son enfance.

Il savait qu’il avait fauté avec une sorcière. Clothaire s’était fait un plaisir de conter ce seul moment de son passé qui avait entraîné sa chute. Il savait aussi que ses enchantements et ses charmes n’avaient pas mis longtemps à le faire abjurer ses vœux et qu’il s’était repu dans le péché de chair, trahissant les commandements divins et ceux qui l’avaient élevé.

Était-ce un sortilège que l’Égyptien, que Caél, avait tissé autour de lui, était-ce la raison pour laquelle ses yeux caressaient la chute de ses reins, la largeur de ses épaules, la courbe de sa nuque ? La magie expliquait-elle cette étrange sensation dans son cœur, ces moments où d’autres images se substituaient à celles que contemplaient ses yeux, où c’était un autre homme qui chevauchait devant lui, le dos droit, la silhouette gracieuse, l’éclat soyeux de sa chevelure noire caressant ses reins ? La magie expliquait-elle cette faim dans son ventre et cette rage soudaine qui le prenait et mourait aussitôt ?

— Ne chevaucherez-vous pas à mes côtés, Chevalier ?

Le sorcier s’était retourné, et cette fois-ci, ce ne furent pas ses yeux qui retinrent son attention, mais ses lèvres fines et roses. Il les vit rouges et gonflées de baisers, entrouvertes sur un souffle difficile, vaincu et contenté, humides de la chaleur de leur étreinte.

Il se raidit, tentant de lutter contre le désir qui inondait soudainement son corps, plus fort que tout ce qu’il avait ressenti jusqu’à présent.

— Non, je préfère être seul.

Était-ce de la déception qu’il avait vu un instant dans son regard ? Qu’importait, il ne pouvait se laisser l’approcher, il était bien trop dangereux.

* * *

Le sorcier n’avait pas dormi cette nuit dans l’abbaye. Lohengrin rangea son épée, donnant l’entraînement pour terminé. Il l’avait entendu se lever et quitter sa cellule peu après complies et ne pas revenir avant laudes. Il ne savait s’il devait croire qu’une âme damnée comme la sienne ne pouvait trouver de repos dans un lieu comme celui-ci, béni par Dieu, ou si d’autres motifs avaient chassé l’enchanteur d’un repos à l’abri entre quatre murs.

Peut-être les Égyptiens ne pouvaient-ils passer la nuit enfermés, loin du ciel. Peut-être quelque mauvais rêve l'avait-il surpris et arraché à sa paillasse. Peut-être des rêves comme ceux qui avaient hanté sa nuit…

Il secoua la tête, chassant ces pensées-ci. Ce n'était pas important. Le sorcier n'était pas sous sa responsabilité et il n'était pas là pour veiller sur l'état de son âme. L'Égyptien n'avait qu'à le guider jusqu'au village et à ne pas le gêner, et il en serait fini de leur accointance.

* * *

C'était un petit village de montagne et chaque habitant le regardait avec méfiance. Au moins ne craignaient-ils pas qu'il touche leur ombre et la leur vole, juste qu'il parte avec leurs poules. Mais ils ne semblaient pas non plus faire très bon accueil au chevalier venu les aider. Partout, les visages étaient fermés et les discours brefs.

Cette fois-ci, Schwarz… Lohengrin était à ses côtés. Il avait chevauché derrière lui sans dire un mot les deux jours qu'ils avaient passés en route. Pourtant, il avait essayé, mais le chevalier s'était muré dans son mutisme, comme s'il craignait sceller un pacte démoniaque en disant la moindre parole. Ils n'étaient même pas seuls le soir venu, car il le menait toujours dans un refuge soutenu par l'Ordre où ils prenaient leur repas avec les frères ou le prêtre du lieu avant qu'on ne les conduise à une cellule. Et lorsque Lohengrin ne se rendait pas directement là après dîner, c'était pour aller prier ou s'entraîner, voire les deux, et si les regards qu'il lui lançait montraient son intérêt et sa fascination, ses actes, eux, étaient ceux d'un homme poursuivi par un démon.

Ciarán poussa un long soupir avant de cesser de s'apitoyer sur son sort. Il aurait voulu parler avec le chevalier, entendre le son grave de sa voix, faire naître un sourire sur son visage si fermé, mais il semblait qu'il aurait bien du mal. Qu'importe, une fois qu'il aurait combattu le monstre, il lui reviendrait.

Lohengrin arrêta son cheval devant la forge et Ciarán l'imita. Sur le seuil de leur demeure, les habitants les regardaient, le visage froid, les yeux inquiets.

— Je cherche Hans, le forgeron.

Un homme immense aux cheveux bruns tressés en arrière sortit de la pénombre de la forge.

— C'est moi.

— Je suis Lohengrin von Schwanstein, envoyé par l'Ordre des Chevaliers Blancs et voici Cáel, l'Égyptien. Je suis là pour tuer le monstre qui rôde à l'entour.

— Alors, pourfend çui qui est à côté de toi, Chevalier, car c'est les voleurs de ch'vaux qui l'ont amené pour tuer des bons chrétiens.

— Les Égyptiens n'ont rien à gagner en s'attirant le courroux de l'Ordre et de la justice de l'Empereur, notre souverain. Ils disent être innocents et s'ils mentent, mon épée le leur fera regretter.

C'était sa voix, cette voix basse, profonde et sévère, la seule que Ciarán lui avait connue lorsqu'ils étaient partis tuer le dragon. L'entendre était comme une caresse à ses oreilles et il retint le frisson de désir qui menaçait de parcourir son corps.

— Bah, fais comme tu voudras, mais quand y plantera sa lame dans ton flanc, j'sera pas surpris.

Le forgeron retourna à l'intérieur et Lohengrin mit pied à terre, son armure noire illuminée par les rayons du soleil déclinant. Il pénétra à son tour dans la forge et Ciarán se retrouva seul avec leurs chevaux. Il descendit de selle, attacha les rênes à l'abreuvoir et siffla Ard. Il n'avait pas besoin de le faire, il doutait que les villageois volent leurs bêtes, surtout la sienne, encore solide mais vieille, que Chandra lui avait donnée lorsqu'il avait renvoyé Edelweiss, confiant que la monture magique saurait le retrouver s'il avait besoin d'elle. Son public fut cependant impressionné, surtout lorsque le faucon se posa sur le pommeau de la selle de son cheval et scruta les présents de son regard perçant.

L'intérieur de la forge était sombre comme une caverne et seul le feu infernal du foyer y jetait de la lumière. Il faisait une chaleur inhumaine et Hans, le forgeron, semblait apprécier l'idée de laisser le chevalier dans l'inconfort. Pourtant, rien dans le visage ou la posture de Lohengrin ne laissait voir que la chaleur l'incommodait.

— Z'êtes le Chevalier Noir, non ? J'avais ben entendu qu'y zavait repris le tueur de dragon, mais vous savez comment sont les racontars…

— Je suis Lohengrin von Schwanstein, pas le tueur de dragon.

— Ah, mais c't'armure, c'est Wulfgar de Zwergberg qui l'a faite, ça s'voit et puis noir comme le péché comme ça…

— Je ne suis pas cet homme.

La voix de Lohengrin contenait une rage froide et coupante qui arrêta le forgeron et en aurait arrêté bien d'autres plus puissants ou plus furieux.

— Comme vous voudrez.

— Nos montures ont besoin de repos, peut-être pourrions-nous nous rendre là où dormira le chevalier et continuer là-bas cette discussion.

Ciarán avait pris sa voix la plus douce et calme et vit le forgeron presque surpris de sa présence alors que l'obscurité du lieu l'empêchait de comprendre l'expression qu'affichait le visage de Lohengrin.

— Comment se nomme le prêtre de votre paroisse que nous demandions son hospitalité pour la nuit ?

Le ton du chevalier était plus celui d'un ordre que d'une demande, mais le forgeron n'en prit pas ombrage.

— L'père Rüdiger ? V'z'allez avoir du mal, le monstre impie l'a tué ya deux nuits.

— Y a-t-il alors une auberge où nous puissions trouver asile ? demanda Ciarán.

Le forgeron le regarda une fois de plus, étrangement, comme perturbé par la douceur de sa voix.

— Laura, la veuve, ouvre sa maison aux voyageurs.

— Alors nous y demeurerons, déclara Lohengrin avant de ressortir.

Et Hans, le forgeron, fut forcé de le suivre et de le mener jusqu'à la maison de bonne taille. Ciarán récupéra Ard, qui prit place sur son épaule, et les chevaux. Tous les villageois semblaient maintenant assemblés et discutaient à voix basse entre eux des nouveaux arrivants. Il conduisit les chevaux jusqu'à la petite étable attenante où il veilla à leur confort et s'occupa de les desseller et de les bouchonner avant de pouvoir enfin entrer dans la demeure.

Lohengrin, toujours en armure, était assis sur un banc près du feu et le forgeron était face à lui. Le silence était étouffant. Ciarán déposa ses affaires et le heaume du chevalier sur la table et prit place.

— Pourrais-je, moi aussi, ouïr les exactions du monstre ?

Il sourit au forgeron et le vit hésiter.

— Maître Hans, je souhaiterais savoir de quel crime exactement nous sommes accusés.

— Soit. Comme j'disais au chevalier, au début, c'était qu'des bêtes. Dans les montagnes des bestiaux qui disparaissent, ça arrive, les loups sont plus braves chaque année. Mais ça a commencé à ête bizarre quand on a r'trouvé du bétail qu'à d'mi mangé.

— Est-ce que ce n’aurait pu être un animal fauve qui avait été dérangé en plein repas ?

— Non, étranger, même si l’est dérangé, yaura d’aut’ bêtes pour venir finir la carcasse, là ren d’aut’ l’avait attaqué les bestiaux, comme si les loups et les r’nards l’avaient peur.

— Quand avez-vous trouvé les premiers cadavres d’animaux ?

— Au printemps, mais j’peux pas vous dire si yen a pas eu avant, en hiver, on y voit pas et l’aurait pu déjà ête là.

Il prit une gorgée de sa chopine.

— Puis à l’été, ya Stephen qu’a tombé dans le ravin en menant les bêtes. L’est mort, mais fallait ben chercher son corps pour sa famille. Mais quand, après deux jours, l’avions récupéré l’avait plus qu’la moitié d’lui.

— C’était le premier humain à être ainsi mangé à moitié ?

— Que j’sache oui. Si ya des voyageurs qui zont été dévorés, leurs corps sont quequ’part dans les monts, mais on sait pas où.

Lohengrin le regardait, mais il tenta d’oublier le poids de son attention.

— Et après Stephen ?

— Pendant un temps, ya eu ren, juste quequ’zautres bêtes puis les Égyptiens sont arrivés et Magda a disparu. On s’doutait qu’elle était amoureuse d’un des Égyptiens, et à part sa famille et son fiancé qu’étaient courroucés, c’était pas ben grave. Jusqu’à c’qu’on r’trouve son corps non loin de l’entrée du village. L’père Rüdiger l’est intervenu, les voyageurs zont fui, l’monstre il est resté et l’a tué l’bon père.

— Où a-t-il été tué, en dehors du village ?

— Oui, l’père l’était parti donner les derniers sacrements à la ferme d’Paul.

— Magda était-elle seule quand elle a été attaquée ?

— Oui, on pense qu’elle était partie r’trouver son amant dans les herbages d’été.

— Il semblerait que le monstre ait peur des humains puisqu’il évite le village et n’attaque que des proies isolées. Le corps de Stephen se trouvait-il près de l’endroit où le prêtre et la jeune fille ont été tués ?

— Nenni. L’corps de Stephen l’était haut dans les pâtures vers l’est, çui de Magda l’était à l’entrée du village et l’bon père descendait vers la ferme d’Paul.

— Est-ce qu’au moins toutes les attaques ont eu lieu aux mêmes heures ?

— Difficile de savoir, les parents de la Magda s’en sont rendu compte à tomber la nuit et l’bon père l’est parti vers la midi pour aller à la ferme.

— J’imagine que vous avez déjà enterré vos morts.

— Pour sûr, faut leur donner vite la terre sans quoi on risque qu’y s’relèvent sans savoir qu’y sont morts !

— Lorsque viendra le jour, il faudra que quelqu’un nous conduise jusqu’à l’endroit où vous avez trouvé le corps du père Rüdiger, ordonna Lohengrin.

— J’dira à un d’mes fils de l’faire.

— Pourrais-je vous accompagner, Chevalier ?

Lohengrin l’observa longuement et son regard était comme un poids sur lui, comme une caresse sur sa peau, et il lui fallut tant de retenue pour n’en rien laisser voir.

— Comme il te plaira, Sorcier.

Ciarán savoura ces mots, échos de tant d’autres prononcés si longtemps auparavant par cette même voix. Il regarda ces yeux bleus fixés sur lui, l’or de sa chevelure, la ligne droite de sa mâchoire, l’armure imposante.

— Rien ne me plaît plus que de te servir, Chevalier.

* * *

Les mots tournaient dans sa tête, simples et innocents comme la braise lorsqu’elle semble froide, mais brûlants et traîtres comme elle. Sans doute n’était-ce qu’une façon de se mettre à son service, de lui dire qu’il était là pour l’aider et ainsi aider son peuple, mais cette tournure avait pris dans son esprit encore souillé une tout autre allure et il luttait de toutes ses forces contre les images qui se pressaient devant ses yeux.

La table de la veuve était simple, mais ils avaient mangé à satiété, et s’il n’avait pas parlé de tout le repas, ce n’était pas le cas de leur hôtesse qui avait passé son temps à se plaindre puis à prendre conseil auprès du sorcier pour soigner ses maux divers et ceux de ses bêtes. L’homme avait toujours cette voix posée et calme, cette assurance digne qui aurait dû être l’apanage d’une châtelaine aux doigts blancs, non d’un vagabond aux mains brunies. Il n’avait pas d’accent, contrairement aux autres Égyptiens qui avaient gardé la mélopée de la langue de leur lointaine patrie. Il y avait bien l’ombre d’un rythme différent lorsqu’il parlait, mais il n’était pas semblable à celui des autres, et il réveillait en lui une étrange nostalgie. Il l’écoutait

sans prêter attention aux mots, juste à la cadence des phrases, au timbre de sa voix.

La veuve leur installa deux paillasses confortables devant le feu après avoir repoussé la table et les bancs pour la nuit. Il prit son épée et ressortit sous la lumière de la lune. Depuis qu'il avait croisé les yeux gris, il n'avait pu réussir à passer une nuit sans être assailli par des rêves plus réels encore que l'épée qui pesait dans sa main et d'une nature si honteuse qu'il ne pouvait en toucher un mot à son confesseur. Il n'était pas aveugle, il avait bien vu le jeune chasseur et l'autre sorcier se comporter l'un envers l'autre comme un garçon et une fille l'auraient fait par une soirée d'été. Il n'était pas sourd non plus, il savait que ce genre de choses existait, mais les lois du Seigneur étaient gravées dans la pierre et irrévocables, c'était péché charnel et il ne retomberait plus jamais dans cette infamie.

Alors il s'entraînait jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que sa chair soit tellement meurtrie que son âme n'aspire plus qu'au repos d'un sommeil limpide et sombre. Ce n'était que là qu'il allait enfin fermer les yeux et se livrer au calme de la nuit.

Lorsqu'il revint, la main endolorie, le corps battu par l'effort, la paillasse du sorcier était vide. Sa besace n'était plus sur la table où il l'avait vue avant de sortir.

La fatigue et le sommeil le quittèrent.

S'était-il trompé ? Les Égyptiens avaient-ils invoqué ou par quelque moyen contrôlé le monstre ? Le sorcier manipulait-il et la bête et l'Ordre depuis le début ?

Il ressortit, ses pas silencieux à travers le village endormi, résolu à retrouver l'ensorceleur. Lorsqu'il longea l'ombre paisible de l'église, une lueur le surprit. Il se laissa guider jusqu'à la clôture de bois qui délimitait le petit cimetière et, protégé par l'ombre des arbres, regarda le chaudron allumé en terre sacrée et le sorcier plié au-dessus des tombes. Il s'avança et le vit se relever, une poignée d'herbes à la main. Il recula alors que le magicien se rendait jusqu'à sa marmite. Les orties tombèrent de la main rouge et couverte de sang de l'enchanteur. Puis ce dernier reprit son ouvrage, arrachant les herbes avant de les jeter dans l'eau.

Lohengrin ne bougea pas, observant le spectacle impie.

Quand le païen eut fini de parcourir tout le cimetière, il s'assit et tira un fuseau de sa besace. Il commença alors à filer, grossièrement, d'une étrange masse de chanvre, et ses doigts saignèrent aussitôt, teintant de rouge le fil.

Aucune douleur ne se lisait sur son visage, uniquement la concentration, et ses lèvres s'ouvraient pour psalmodier encore et encore les mêmes paroles.

Lohengrin se retourna. Il en avait assez vu. Il n'avait encore aucune raison de penser que tout ceci aidait à contrôler le monstre, mais un homme qui violait ainsi une terre consacrée ne pouvait être qu'un disciple de la nécromancie, guidé par le démon. Il lui faudrait garder l'œil sur lui et surtout se défier de ses sortilèges.

* * *

Le dos du sorcier était large et plus le regard de Lohengrin descendait, plus la peau devenait pâle, jusqu'au creux de ses reins dont il apercevait la blancheur marmoréenne lorsque le magicien se pencha pour prendre le baquet d'eau avant de le verser sur son corps pour rincer le savon. Ce dernier se tourna légèrement et Lohengrin put entrevoir la tache sombre d'un mamelon.

Le Chevalier sortit de la demeure. Il était revenu à l'aube, après son entraînement, pour se préparer à rejoindre le lieu où avait été trouvé le corps sans vie du prêtre, mais il n'avait pas pensé que le sorcier serait rentré, encore moins qu'il serait à moitié nu. Et à présent, l'image de ce corps s'était emparée de lui, et cette peau si blanche, là où le soleil ne l'avait jamais baisée, le hantait.

Il marcha jusqu'à l'étable et entreprit de brosser vigoureusement sa monture et celle du sorcier, espérant que l'exercice suffirait à lui ôter de l'esprit ce qu'il n'aurait jamais dû voir.

— Chevalier ?

Il ne sursauta ni ne frissonna lorsque la voix douce l'appela, il se contenta de ranger la brosse, de flatter l'encolure de la bête et de se diriger vers le sorcier, le visage fermé.

— Le fils du forgeron, Jan, est là qui nous mènera jusque-là où le corps était.

Il assentit, craignant de parler, de le regarder même, portant ses yeux sur le jeune garçon qui les attendait avec un brin d'impatience et de curiosité.

— J'va vous emmener, Messire.

Et il partit comme un jeune cabri. Cette fois-ci, Lohengrin veilla à rester devant, à ne pas regarder ce dos qu'il avait contemplé nu, ces fesses dont il devinait à présent la blancheur et ces cuisses qui…

Il accéléra le pas, repensant à ce feu impie dans le cimetière, à ces mots démoniaques qui s'échappaient de la bouche de l'Égyptien.

Ils descendaient un sentier de chèvre au milieu de l'herbe verte et drue lorsqu'un cri retentit devant eux.

Il porta la main à son épée et courut.

-5-

Qu'il est bon de les revoir enfin ensemble ! Qu'il est bon de constater qu'ils ont toujours l'un pour l'autre cette tendre affection, cette douce camaraderie, cette confiance aveugle et instinctive ! Car les revoilà ensemble à l'aventure, vaillants défenseurs de la veuve et de l'orphelin, unis dans leur lutte pour le triomphe de ce qui est bon. Qu'il est bon de les voir joindre leurs forces !

Lohengrin avait évité son regard toute la matinée. Son corps, alors qu'il marchait à travers la montagne, était rigide et crispé par la tension. Il ne savait ce qu'il avait pu faire pour le rendre encore plus distant, mais il était las. Schwarz était son époux et cette distance entre eux rongeait son cœur peu à peu. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il avait pu parler avec lui, sentir la chaleur de son corps contre le sien, la douceur de ses yeux soudainement calmes. Il n'avait pas senti passer ces neuf mois pendant lesquels il avait dormi, mais pas un jour ne s'était écoulé sous l'Infini Ciel qu'il n'ait pensé à lui.

Il avait cru qu'il suffirait de peu pour leur rendre cette relation, cet équilibre entre eux. Il avait eu tort. Plus le temps passait, plus le chevalier s'éloignait de lui, refusant de rencontrer son regard, marchant loin de lui, ne lui parlant même pas. C'était comme si chaque heure qui passait creusait un abîme entre eux, éloignait de manière irrémédiable leur passé, les coupait l'un de l'autre. Il ne pouvait empêcher son cœur de douter.

Et s'il s'était trompé ? Et si la marque d'Ygg n'était pas suffisante ? Et s'il ne réussissait pas à ramener Schwarz ? Si Lohengrin ne ressentait aucun désir pour lui ? S'il ne pouvait réveiller avec son corps la magie qui les avait unis ? Après tout, il n'avait plus senti sur lui ce regard avide et brûlant, il n'avait pas vu ses mains se tendre vers lui, portées par un besoin animal, il n'avait pas entendu sa voix prononcer son nom avec cette urgence qu'il lui connaissait…

Était-ce si étonnant, alors que son corps ne ressemblait en rien à celui qu'il avait si longtemps présenté au monde ? Alors que sa peau n'était plus blanche, que ses cheveux étaient courts et mal coiffés, que ses mains étaient calleuses, qu'il n'y avait plus en lui une once de cette beauté construite

année après année ? Comment le chevalier pourrait-il se sentir attiré par lui, lui qui était promis à une princesse impériale…

Non. Il secoua la tête, tentant d'en déloger ces idées. Il ne pouvait pas baisser les bras, son plan fonctionnerait, il rétablirait le lien entre eux et ils iraient chercher Siegfried avant de partir faire face à la Dame du Lac.

Indifférent aux troubles qui secouaient le sorcier, le chevalier poursuivait sa route à travers les verts pâturages, la tête haute, l'armure brillant sous l'éclat du soleil qui avait enfin percé les nuages matinaux et la brume. Son cœur se serra à sa vue. Lui, le chevalier à la chevelure lumineuse, aux traits nobles, aux yeux d'azur, l'homme qui avait volé son cœur cette lointaine aube sur la plage de l'Île Noire.

Un cri fit trembler les montagnes.

Lohengrin se mit à courir et il le suivit, guidé par le hurlement qui se répercutait sur les parois immenses, laissant derrière eux leur jeune guide. Le vent coupait ses joues et l'urgence battait ses membres.

Le spectacle terrible qui s'offrit à leurs yeux n'arrêta pas la course du chevalier qui tira son épée, mais Ciarán ne réussit pas à garder un tel sang-froid et resta un instant figé par la vue de la bête, le sang répandu sur l'herbe verte et le visage terrifié de l'enfant encore debout.

Un couinement pathétique lui rendit son mouvement, l'arrachant à la scène.

Le chevalier descendit la verte pente comme si l'armure ne pesait pas sur son corps plus lourd qu'une plume. Mais le bruit alerta la bête cabrée qui tourna sa tête de serpent et siffla. Les griffes de lion éventrèrent le sol quand elle se posa, juste avant de se tourner, les puissantes pattes arrière de félin se fléchissant pour sauter, les ailes d'aigle frémissant, alors que la queue de scorpion se redressait, prête à frapper. Le monstre prit la fuite avant même que le chevalier n'arrive enfin à hauteur des deux enfants. Ses bonds puissants aidés de ses ailes lui permirent de gagner le col en quelques secondes avant de disparaître derrière d'autres montagnes.

Ciarán dépassa le chevalier, s'agenouillant auprès de celui des deux enfants qui gisait au sol, blessé. Les griffes énormes avaient déchiré la chair, de l'épaule à la hanche, le sang était partout, mais il ne s'en préoccupa pas, cherchant des doigts, des yeux la trace d'une piqûre. Il n'en trouva pas. Si l'enfant n'avait pas été empoisonné, il avait encore une chance de s'en sortir.

— Allez chercher de l'eau !

Il devait y avoir une source ou un abreuvoir, quelque chose pour que les bêtes puissent se désaltérer. Il sortit sa flasque de vinaigre et en versa une dose dans la gourde d'eau qu'il portait. Il commença à nettoyer le sang, laissant apparaître les lacérations. Elles étaient profondes, mais aucun organe ne semblait avoir été touché et il pourrait recoudre la chair. Le problème, c'étaient les infections.

On lui apporta de l'eau. Il ne regarda pas qui ou comment, il se mit à l'ouvrage. Il plongea sa dague dans l'eau, prononça les Mots Sacrés pour la faire bouillir, ignorant la douleur qui transperça sa main. Il jeta les herbes, sorties de sa sacoche, pour achever de purifier le liquide et tira un linge propre de sa besace. On bougeait autour de lui, il n'y prêta pas attention, lavant en profondeur les sillons ensanglantés. La douleur réveilla l'enfant.

— Tenez-le ! ordonna-t-il, s'attendant à être obéi alors qu'il plongeait fil et aiguille dans le seau d'eau bouillante.

Il se mit à coudre. La tâche était laborieuse et délicate. Il essayait de faire au plus vite, refermant les blessures, luttant contre le temps qui ne cessait de refroidir le petit corps épuisé.

— De l'eau ! demanda-t-il à nouveau en s'attaquant à la dernière plaie ouverte.

Ses mains étaient rouges quand il sortit un bol en bois et commença à verser poudres et herbes. Un nouveau seau, ou peut-être était-ce le même, arriva, et il fit bouillir l'eau. Il la préleva peu à peu, versant dans le récipient de bois, mélangeant jusqu'à obtenir un emplâtre lisse. Il recouvrit chaque plaie, scellant les blessures, posant un linge, travaillant vite pour pouvoir tirer le jeune garçon de la terre froide et l'envelopper dans quelque chose de chaud. Pour l'heure en tout cas, l'enfant était en bonne voie, il respirait, il pleurait de douleur, il était en vie, mais la convalescence serait longue, et même si le sorcier laissait des instructions détaillées lorsqu'il repartirait, il craignait que l'enfant ne finisse par développer une infection qui le tuerait.

— Il faut le ramener au village et le garder dans un endroit chaud.

Il se redressa, les mains pleines encore d'emplâtre, d'herbes et de sang.

Le regard du chevalier était sur lui, le fixant avec froideur.

— Qu'est-il arrivé au fils du forgeron ? demanda Ciarán alors que la fatigue et le froid commençaient à le rattraper.

— Il est parti chercher de l'aide pendant que tu t'acharnais sur ce cadavre, Sorcier.

— Pardon ?

Il ne pouvait avoir dit ça…

— Quelle magie impie as-tu appliquée pour animer ce cadavre ? À quoi te sert-il d'enlever ce corps à une sépulture décente ? Est-ce le Malin ton maître qui…

Il eut mal à la main, il avait frappé de toutes ses forces et pourtant, il n'était même pas sûr d'avoir causé la moindre douleur à l'autre homme. Au moins la gifle avait-elle arrêté son discours et ils se contemplaient à présent, la rage au bord des lèvres, les poings serrés comme pour frapper.

— Comment oses-tu ? cracha Ciarán.

Sa poitrine se soulevait sous le coup de la colère et de la douleur. Jamais il n'avait vu une telle haine, un tel mépris sur le visage de son époux, jamais il n'avait entendu pareil discours sortir de sa bouche.

Le chevalier ouvrit la bouche.

— Silence !

Il prononça le Mot Sacré, l'immobilisant avant qu'il ne le noie sous le torrent bilieux de sa haine.

— Je ne sais quelles idioties l'Ordre t'a mises en tête, Chevalier, mais je n'ai rien fait qu'un autre n'ait fait sur toi à de nombreuses reprises pour te sauver de la mort. N'y a-t-il pas sur ton corps les traces de mille blessures qui auraient dû t'ôter la vie si nul ne les avait refermées ? Sans moi, l'enfant serait déjà mort, est-ce ce que tu voulais ? Ton Dieu, si bon, aurait-il préféré que je le laisse se vider de son sang sur le sol plutôt que de poser mes mains souillées sur lui ? Aurais-tu voulu affronter le regard accusateur de ses parents en sachant que j'aurais pu le sauver ? Vas-tu donc le tuer à présent que ma magie impie l'a touché ? Que t'ai-je fait pour éveiller en toi une telle haine ? Je suis ton… Je…

Son cœur se brisait, les larmes montaient à ses yeux. Il rompit l'enchantement et tourna les talons, incapable de rester un instant de plus, de contempler ce qui aurait de toute façon toujours fini par arriver, de lire la haine et le rejet dans ces yeux qui l'avaient regardé avec tendresse.

* * *

Il ne bougea pas lorsqu'il reprit le contrôle de son corps. Le sorcier partait, comme porté par le vent, et il ne pouvait oublier la peine nue et déchirante dans ses yeux gris, la pâleur soudaine de son visage, le tremblement de ses lèvres, l'éclat fugitif des larmes qu'il pensait avoir vu juste avant qu'il ne se tourne.

Son cœur le lançait comme une blessure récente. Il ne savait que faire. Il l'avait blessé, même un aveugle l'aurait vu. Il avait compris sa rage, sa volonté de répondre à ses accusations. Il ne comprenait pas sa douleur.

— Adam !

Ramenés par le fils du forgeron, les villageois arrivaient.

— Où est l'monstre ? Et l'Égyptien ?

Hans, le forgeron, était arrivé près de lui pendant que le père d'Adam se penchait sur le corps de son fils et que l'autre gamin se blottissait contre la poitrine de quelqu'un d'autre.

— Le monstre a fui et l'Égyptien s'est occupé d'Adam avant de partir.

Il regarda dans la direction qu'il avait prise.

Hans cracha par terre.

— L'est allé rejoindre sa créature. La Laura m'a dit qu'il était sorcier, on sait tous ce qu'ça veut dire.

Les hommes relevèrent la tête.

— L'a tué mon Adam !

— L'a manqué de tuer mon Franz !

— L'a amené l'monstre sur not' village !

— Les aut' sont partis et lui l'est v'nu chercher sa maudite bête.

Les esprits s'échauffaient vite.

— Faut l'trouver !

— Y va payer !

— L'allons saig…

— Il suffit !

Lohengrin n'avait pas l'intention de crier et pourtant sa voix se répercuta sur les parois des montagnes à l'entour, faisant trembler tous les présents face à cette rage soudaine qui l'animait.

— Il a sauvé votre fils. Il n'a rien à voir avec la bête. Il a fait ce qu'il a pu pour vous aider et c'est ainsi que vous le traitez ? Et pourquoi ? Parce que c'est un Égyptien ? Un étranger ?

— Pourquoi il est parti alors, hein ?

Hans avait déjà récupéré sa langue et l'affrontait du regard.

— Pour cueillir des herbes pour éviter que l'enfant ne meure. Et au lieu de l'accuser, vous feriez mieux d'emporter le petit au chaud avant qu'il n'attrape la mort en sus de ses blessures.

Les hommes hésitèrent un moment, leurs regards oscillant entre Hans et lui, attendant avant de suivre les ordres.

— Passe pour cette fois, ya pas eu d'morts, Chevalier, mais j'l'ai à l'œil ton sorcier, tu peux ben l'croire !

Menés par le forgeron, les villageois quittèrent les lieux, emportant l'enfant, et Lohengrin resta seul. Ses yeux se posèrent sur l'infini bleuté du ciel et il tenta de remettre de l'ordre dans ses pensées. Il ne penserait pas au sorcier, aux mains de Cáel recousant sans jamais ralentir ou trembler les plaies, à son expression de concentration intense, inhumaine alors qu'il travaillait, parlant sans même leur jeter un regard, attendant d'être obéi immédiatement, ses cheveux noirs encadrant les traits fins de son visage…

Il y avait plus important, plus urgent.

Le monstre était gros comme un destrier, mais ce n'était pas sa taille le problème, c'était l'assemblage répugnant qui lui avait donné naissance et force. Il possédait le corps puissant d'un lion aux griffes acérées ; sa tête était celle d'un serpent et Lohengrin aurait mis sa main au feu que sa morsure géante était empoisonnée ; des ailes d'aigle lui permettaient de voler, même si le chevalier doutait qu'il puisse partir ainsi bien loin ; et la queue et le dard d'un scorpion le finissaient. La bête était dangereuse et ne pouvait rester plus longtemps en vie.

Lohengrin espérait qu'elle mourrait s'il la lardait de suffisamment de coups d'épée, mais il lui faudrait éviter les attaques rapides de la tête, les pattes énormes et griffues et la queue au venin mortel. L'armure le protégerait, mais il craignait que le monstre ne soit capable d'éventrer le fer, et quoi qu'il arrive, le poids en ralentirait ses mouvements…

Le bouclier le gênerait, mais lui permettrait de dévier les attaques, une protection de plus ne saurait être de trop. Il y avait toujours le problème des ailes, la bête pouvait facilement fuir le combat et il n'était rien qu'il pouvait y faire. Lui briser les ailes demandait qu'il s'approche énormément. Peut-être pourrait-il la clouer au sol en transperçant une aile d'une lance, la bête ne pourrait prendre son vol, elle tenterait de fuir sur ses pattes, mais il pourrait lui donner la chasse, monté sur…

Ils étaient en pleine montagne, le terrain lui était défavorable et ce n'était ni Stern ni Drang, mais un des chevaux du monastère, une brave bête, mais qui n'avait ni l'habitude de lui ni celle du combat, il ne pourrait poursuivre la bête à pied sur ces sentiers, elle réussirait à fuir.

Il lui fallait l'immobiliser ou l'acculer. Mais comment ?

Ses doigts passèrent sur son visage alors qu'il réfléchissait, caressant sa joue encore douloureuse, le sourire qui jouait sur ses lèvres.

Il était heureux. La perspective de ce combat allégeait son cœur, faisait bouillir son sang, redonnait au paysage qu'il regardait toutes ses couleurs. Il se sentait plus vivant, plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il affronterait le monstre et vaincrait, le sang rouge de la créature se répandrait sur le sol et il resterait debout, vivant, victorieux.

* * *

La lune était cachée par des nuages. Le sorcier n'était pas venu manger à la table de Laura et nul ne l'avait vu dans le village. Lohengrin remit son épée au fourreau et essuya son front sur sa manche. Il doutait que l'Égyptien soit revenu dormir au village. Le cimetière était vide comme les rues alors qu'il marchait, frissonnant légèrement tandis que le vent glaçait la sueur sur son corps. Il sortit de l'enceinte de bois et monta, cherchant une meilleure vue de l'endroit.

Les lumières sur le sol lui semblèrent familières tout comme la position de l'enchanteur. Cette fois-ci, point de chaudron ni de feu, mais d'étranges pierres brillant comme de petits soleils et le fuseau avec lequel le sorcier filait, ses doigts ensanglantés.

— Puis-je m'asseoir ?

Le magicien ne leva pas les yeux, ne sembla pas surpris.

— Faites comme il vous plaira.

Pas un sourire, pas un sentiment, rien ne parut sur son visage. Lohengrin s'assit face à lui, observant comment les doigts tordaient le fil et comment le sang liait les fibres. Il n'y avait aucune trace de douleur sur le visage fermé et hâlé.

— Pourquoi fais-tu ça ? Je t'ai vu hier cueillir des orties dans le cimetière. Ne pouvais-tu en trouver ailleurs ?

Cette fois-ci, les yeux gris se relevèrent pour le contempler.

— Non, je ne pouvais prendre que celles qui ont poussé sur les corps des défunts.

Il baissa à nouveau la tête, glacial, lointain, inatteignable comme une statue, le sang sur ses doigts seule preuve qu'il était de chair et non de pierre.

— Que fais-tu ?

— Je file les orties.

— Pourquoi ? Tes doigts saignent.

— Parce que certaines fautes doivent être expiées dans la souffrance.

— Et que feras-tu quand tu auras ton fil ?

— Je tisserai une tunique.

— À quoi te servira-t-elle ?

— Avez-vous donc décidé de me noyer sous vos questions après m'avoir inondé de votre haine ?

Les yeux gris brillaient de furie, et à la lumière des pierres magiques, son visage aiguisé par la colère n'en était que plus beau.

— Je t'ai blessé. Je t'ai méjugé. Je te présente mes excuses. Je ne suis qu'un homme, mes fautes sont nombreuses.

La surprise remplaça la rage, et alors que le sorcier baissait le regard, la ligne de ses épaules s'affaissa, la tension disparaissant de son corps. Il continuait cependant son ouvrage, le fil coupant un sillon sanglant dans la chair de ses doigts.

— Quelle faute as-tu besoin d'expier ainsi ?

Indéchiffrables, les yeux gris le regardèrent un long moment. Plusieurs fois, il vit cette bouche rose s'ouvrir puis se refermer sans un bruit, sa langue passant sur ses lèvres, les faisant briller à la lumière vive des pierres. Finalement, Cáel ferma les yeux et son visage prit une expression de tristesse si intense que le chevalier fut pris de l'envie de l'attirer à lui et d'effacer cette peine.

— Je n'ai su protéger mon fils. Il a été maudit et je file et tisse cette tunique pour le délivrer de sa malédiction.

Une main glaciale étreignit son cœur. Un instant, il vit le visage d'un enfant, il sentit le poids de son jeune corps alors qu'il le présentait à l'assemblée, sa chaleur alors qu'il le prenait contre lui.

Puis plus rien, comme si on avait éteint toute vie, un vide si profond que jamais rien ne pourrait le combler, une peine si grande que jamais il ne pourrait y survivre. Sa main se posa sur son cœur, tentant d'apaiser sa douleur.

— Schwarz, que se passe-t-il ?

Il releva les yeux. L'homme aux longs cheveux noirs et au visage d'albâtre était penché sur lui, l'inquiétude sur ses traits fins, l'affection et la panique dans ses yeux gris, ses mains d'une blancheur impossible se tendant vers lui, le col de sa riche tunique laissant apercevoir la pâleur naturelle de sa peau.

— Chevalier, que se passe-t-il ?

Cáel était devant lui, ses mains brunes se tendant vers lui, ses yeux gris inquiets, si semblable à l'homme qu'il avait vu, un instant auparavant.

Il se saisit de ses mains, elles étaient chaudes et solides et l'une des entraves qui pressaient sur son cœur se desserra.

— Nous connaissons-nous ?

Un instant, le sorcier sembla interdit, ses yeux observant son torse à hauteur de son cœur, puis il reprit contenance.

— Non, Lohengrin, je ne te connais pas.

Il contempla ces yeux identiques à ceux qui avaient hanté ses rêves depuis son réveil, ce visage hâlé qui était celui d'un autre homme, d'un inconnu dont le spectre hantait sa vie, ces mains calleuses qui tenaient toujours les siennes.

— T'ai-je déjà rencontré, Cáel ?

Il lui sembla voir quelque chose passer dans son regard, un éclat brillant et passionné, mais les yeux gris le contemplèrent avec calme.

— Non, jamais.

Il y avait quelque chose, il sentait que l'enchanteur lui cachait quelque chose, mais chaque fois qu'il tentait de se souvenir, sa mémoire lui faisait défaut et une douleur s'insinuait dans son crâne.

Il tenait toujours ses mains.

Il les relâcha et vit le sang qui avait été laissé sur sa paume gauche. Cáel retourna prendre place près de son fuseau. Le silence entre eux était lourd et pesant, inconfortable.

— Que sais-tu du monstre ?

L'enchanteur le regarda, surpris, puis un sourire étira ses lèvres roses et il retint son souffle.

— C'est une sphinge.

— N'est-ce pas une femme qui donne des énigmes et dévore ceux qui refusent d'y répondre ?

Les mains continuaient à filer, mais le sorcier le regardait et sa voix cadencée et mélodieuse emplissait l'air, bannissant la froideur de la nuit.

— C'est ainsi que les légendes la présentent, mais non, elle ne pose aucune question avant de dévorer ses proies. Elle est décrite ainsi parce qu'elle est une énigme, un assemblage de bêtes différentes, et nul ne sait exactement d'où elle vient ni comment elle naît ou se perpétue. De même, beaucoup de légendes la disent à moitié femme, car elle possède le don de

prendre une apparence humaine et de se rapprocher ainsi de ses victimes. Même si dans d'autres, elle se cache sous la peau d'un jeune homme.

— Comment la retrouver alors si elle peut être n'importe qui ?

— Contrairement à la légende, la sphinge ne parle pas et a l'intelligence d'un animal. Une telle personne ne saurait être bien difficile à trouver.

— Comment la tue-t-on ?

— Elle n'est que chair et os, la pourfendre n'est pas différent de pourfendre une bête sauvage ; il te faudra cependant faire attention à ses crocs et à son dard qui sont empoisonnés. Je n'ai pas sur moi l'antidote qu'il te faut et Chandra et les siens sont en route vers Aachen, jamais nous ne les atteindrions avant que le poison n'ait fait office. Sois donc très prudent.

Le sorcier se pencha à nouveau sur son ouvrage ensanglanté et un instant, Lohengrin se demanda avec qui il avait eu ce fils, comment il avait pu laisser faire ça, si la mère de l'enfant était morte ou maudite elle aussi, quelle autre tristesse donnait tant de gravité à son visage, le forçait à se faire saigner nuit après nuit sous l'œil froid de la lune.

— Tu es sage.

Il sourit à nouveau et l'expression semblait sincère, quelque chose de rare et de précieux.

— Je suis vieux et j'ai passé toute ma vie à étudier encore et toujours.

— Tu ne ressembles pourtant pas beaucoup à un érudit.

Cette fois-ci, il rit.

— Sottises ! Y a-t-il meilleure façon d'étudier qu'en allant chercher soi-même les plantes et les bêtes ? Crois-tu donc que la magie ne coûte aucun travail ?

— Je ne sais. La Dame du Lac tire ses pouvoirs de la volonté de Dieu et c'est la seule magicienne que j'ai jamais entrevue à part toi.

Le sourire se décrocha de son visage et l'enchanteur baissa à nouveau les yeux.

— Votre Dieu n'interdit-il pas la magie ?

— Certes, mais la Dame est une sainte femme pure et recluse qui n'utilise ses enchantements que pour aider les chevaliers de l'Ordre à pourfendre les monstres.

Ce ne fut pas un sourire, mais une grimace qu'il lui fit.

— En es-tu donc certain ?

— Bien sûr.

Le sorcier leva les yeux vers le ciel.

— Il est temps pour toi de dormir, Chevalier, le jour sera rempli et long.

— Ne dors-tu pas ?

— J'ai dormi bien trop longtemps déjà.

Sur ce, ses lèvres commencèrent à psalmodier et ses yeux cessèrent de le regarder, concentrés sur son ouvrage. Lohengrin se leva et, jetant un dernier regard sur la figure assise, sur le visage pâli par la lumière des pierres, partit.

* * *

Les nuages emplissaient le ciel et le vent était froid qui soufflait parmi les pierres. Ici, point d'herbe verte drue, mais uniquement l'aridité entre les cailloux qui laissait pousser d'épineux buissons décharnés. Le sorcier était venu le voir au matin pour lui dire qu'une vision lui avait indiqué que c'était dans un paysage semblable qu'ils auraient aujourd'hui une chance de trouver la sphinge. Voilà pourquoi ils marchaient à présent, les gravillons roulant sous leurs pieds et l'air froid coupant leur visage.

Cáel marchait derrière lui sur l'étroit chemin. L'enchanteur était tendu, cherchant le monstre, aidé par son familier, mais entre eux, les choses étaient bien plus calmes. Plusieurs fois déjà il lui avait souri et ils avaient parlé, presque rien, mais sa conversation lui était agréable, et au milieu des regards encore hostiles, la présence paisible du sorcier était comme un phare.

Lohengrin lui avait confié deux lances que le forgeron lui avait données. Bien sûr, le sorcier ne serait jamais aussi doué qu'Ali, mais il devrait être capable de les lui tendre au moment où il le lui crierait. Il avait étrangement confiance en ses capacités. Habituellement, il détestait devoir laisser un inconnu à ses côtés, protéger quelqu'un était ouvrir son flanc aux attaques de l'adversaire. Le Maure avait toujours été à la hauteur malgré son œil mort et Ulrich n'était pas pour l'instant prêt pour le champ de bataille, mais quand le moment de l'adouber viendrait, il serait un homme aux côtés de qui il serait fier de se battre, comme tous ses frères de l'Ordre.

Quant au sorcier… Il l'avait déjà sauvé de la mort, il savait se servir d'un couteau, il était intelligent, il saurait se tenir hors de danger, du moins Lohengrin l'espérait.

— La sphinge est dans le ravin voisin, elle a attrapé un bouquetin.

Cáel était venu parler à son oreille et son souffle chaud le fit frissonner, l'excitation du danger et du combat se mêlant à celle de son corps si proche du sien, de ses lèvres roses et humides qui frôlaient sa peau. Ses muscles se bandèrent et il ne sut lequel des deux sentiments avait provoqué cette réponse.

Ils continuèrent, veillant à faire le moins de bruit possible sur la piste rocailleuse. En effet, en contrebas du sentier se tenait le monstre, occupé à son repas, ses griffes écartant la chair et les os pour trouver le cœur. La distance la rendait plus petite, mais les bruits de sa voracité féroce ricochaient sur les montagnes comme une douce musique. La lance à la main, Lohengrin arma son bras.

La javeline se planta dans une aile et la bête releva la tête en poussant un hurlement de douleur. Il eut à peine le temps de sortir son épée et de lever son bouclier qu'elle était là, ses pattes fortes l'ayant fait bondir de roc en roc. Elle était impressionnante, la tête de serpent se dressait en crachant, l'aile saine se déployait pour l'effrayer et la queue de scorpion fendait l'air, le dard luisant à la lumière. Elle était large comme un taureau et toute son attention était sur lui.

Il sourit. La bête attaqua immédiatement, sa tête triangulaire descendant vers lui, il contra, la forçant à rencontrer son bouclier, le choc fut grand, mais il n'y prêta pas attention, son épée filant vers le cou pour trancher la chair offerte. Il vit à temps le mouvement des pattes et esquiva la charge, se retrouvant derrière le monstre, mais déjà le dard s'abattait sur lui et il releva le bouclier, entendant le bruit sourd de la parade. La bête se tourna, furieuse, crachant à nouveau, la queue dressée. Cette fois-ci, ce furent ses griffes qui partirent les premières avant qu'elle n'enchaîne avec ses crocs. Il continua à parer et à esquiver. Il ne réussissait pas à placer d'attaque, mais au moins la maintenait-il à distance, elle se fatiguerait et commencerait à faire des erreurs, la blessure de son aile l'affaiblirait, il serait aisé de la pourfendre alors et…

— Attention !

Il ne détourna pas les yeux de la bête, cherchant ce qu'il n'avait pas vu, et sentit le corps du sorcier s'écraser contre le sien, le pousser et le faire s'écrouler juste avant qu'un tonnerre ne les assourdisse tous les deux alors que les pierres ricochaient sur le sol et que l'énorme roc passait en dévalant la pente là où ils s'étaient tenus juste quelques secondes plus tôt. L'éboulement continua, une multitude de cailloux se jetant sur eux tandis

que, plus bas, l'énorme rocher continuait sa course, déplaçant encore plus de caillasse dans un tremblement qui se répercutait sur toutes les montagnes. Il tendit son bouclier, tentant de protéger le magicien des pierres.

Lorsqu'enfin l'éboulement prit fin et qu'ils purent se redresser, la sphinge avait fui. Le sorcier était blessé, coupé en plusieurs endroits par les arêtes dures. Mais il semblait ne pas y prêter attention, regardant avec insistance au-dessus d'eux, là où le rocher avait tracé un sillon dans le flanc de la montagne. Son faucon survola les lieux, criant alors qu'il tournait au-dessus d'eux.

Les yeux gris étaient vides, comme aveugles, et une expression étrange était sur le visage du mage.

— Il y a un bâton et des traces de pas. Quelqu'un a fait tomber le rocher.

La vie était revenue dans le corps du magicien.

— Qui ?

Un des villageois avait-il tenté de tuer la bête ? Ou…

— Je ne sais, il y a quelques traces de sang, mais elles disparaissent assez vite. Je crois que la sphinge a pris une apparence humaine et il est possible que quelqu'un la protège.

— C'est insensé !

— Le cœur n'écoute aucune raison, la haine non plus, Chevalier.

* * *

Lohengrin le regardait fixement.

Ciarán essuya son visage baigné d'eau et de vinaigre sur un linge sec et commença à préparer son emplâtre. Il sentait son regard, lourd comme un orage, posé sur la plaie de son visage. Le chevalier n'avait dit un mot depuis qu'ils étaient revenus au village et ne cessait de l'observer. Il était heureux d'avoir obtenu son attention, mais à présent il se sentait mal à l'aise, incapable de lire ses émotions. Jusqu'à présent, il lui avait toujours été facile de comprendre le désir qui enflammait son regard, mais là…

— Pourquoi ?

Il cligna des yeux.

— Pardon ?

Le chevalier le fixait toujours, son regard pénétrant et grave.

— Pourquoi m'avoir sauvé la vie ?

Il n’était pas sûr que la réponse qui lui venait spontanément soit si aisément acceptée et acceptable.

— Nous n’arriverons pas à pourfendre la sphinge sans toi et elle tuera à nouveau des humains et mon peuple sera accusé.

Les yeux bleus le scrutaient, comme s’ils sentaient le mensonge, comme s’il pouvait voir la vérité tapie au fond de son cœur. Comme Ciarán aurait voulu que ce soit vrai, pouvoir enfin laisser tomber ces masques, retrouver son époux, prononcer ces mots qu’il n’avait pas eu le courage de dire quand il croyait que plus rien ne pourrait les séparer, qu’ils avaient une vie entière devant eux. Il soutint son regard, espérant que cela suffirait, que la malédiction se dissiperait comme un mauvais rêve.

Ce ne fut bien sûr pas le cas.

— C’est la deuxième fois.

— N’aie crainte, tu ne me dois rien.

Les yeux bleus étaient sombres d’une émotion qu’il ne comprenait pas.

— Une dette de sang n’est pas si facilement oubliée.

Le sorcier détourna le regard, troublé, ses doigts tremblant presque alors qu’ils appliquaient l’emplâtre.

— Tue le monstre et nous serons quittes.

Lohengrin était toujours silencieux et immobile, et cette fois-ci, son regard était comme une main passant sur sa peau, provoquant maints frissons.

— Il nous faut trouver la sphinge, dit Ciarán, essayant de se reprendre. Laura, n’y a-t-il pas dans le village des muets ou des simples d’esprit ?

La maîtresse de la maison se retourna, la cuillère à la main.

— Non, Christoff, le bûcheron, l’est simple, mais par la grâce de Dieu, on est tous ben vaillants au village.

— Et où peut-on trouver Christoff ?

— Là-haut, près d’la grand forêt.

— Il vit seul ?

— D’puis la mort de son père. Bien qu’ces dernières fois, il a acheté bien plus d’fromage qu’à l’habitude et Marie m’a dit qu’il avait acheté d’nouveaux tissus alors qu’ses vêtements les a r’fait ya pas long…

— Est-elle facile à trouver sa demeure ?

— Si vous savez où qu’elle est. Mon fils, y peut vous montrer.

* * *

— Vous êtes qui ?

La voix était lente et profonde, chaque mot parfaitement formé. Le bûcheron était un géant à l'air doux, mais un géant malgré tout et qui portait une hache lourde et grande. Ciarán vit Lohengrin se tenir plus droit, tentant instinctivement de se grandir.

— Je suis Lohengrin von Schwanstein, le chevalier venu tuer le monstre, et voici Cáel, l'Égyptien.

— Pourquoi vous êtes là ?

Il était planté devant la porte de sa maison, son imposante carrure cachant le peu de lumière qui en provenait.

— Nous cherchons le monstre, il peut prendre une apparence humaine.

Le visage du chevalier était strict et sa main était posée sur son épée.

— Il y a pas de monstre ici.

Le bûcheron était grave et les deux hommes se regardaient fixement, le silence se prolongea.

— Pouvons-nous entrer près du feu, s'il vous plaît ? Il fait froid dans ces montagnes.

Ciarán avait pris sa voix la plus douce. Le géant baissa les yeux vers lui.

— Vous avez froid ?

— Oui.

Le bûcheron fit un pas de côté.

— Entrez.

La maison était minuscule et on voyait l'enclos qui servait de lit à l'autre bout de la seule pièce, une table occupait le reste de la place et une femme se trouvait à côté du feu, penchée au-dessus de la marmite.

— Merci.

Ciarán s'approcha de la chaleur et de l'inconnue. Il sentit dans son dos Lohengrin pénétrer à son tour dans la demeure.

— Belle, ils ont froid.

La femme se retourna et il entendit le chevalier retenir son souffle. Elle était belle, plus belle et fragile que toute autre femme qu'il eût jamais vue. Ses cheveux étaient d'un blond si pâle qu'ils en paraissaient blancs et son visage avait la pure beauté d'une statue de marbre à peine veinée de rose. Tout en elle était d'une délicatesse inouïe et lorsqu'elle souriait, elle aurait fait pâlir d'envie les perles les plus blanches.

— Très bien.

Même sa voix était belle, sonnant comme le doux trille d'un mélodieux rossignol. Malgré tout, ses mots étaient lents, comme s'il lui fallait le temps de réfléchir à leur sens et leur portée.

— Merci.

Christoff s'assit, posant sa hache non loin de lui. Il les regardait tous deux.

— Vous allez mieux ?

— Oui, n'ayez crainte, nous ne nous attarderons pas.

Lohengrin jeta vers lui un regard surpris.

Une écuelle de bois apparut devant eux, contenant un bouillon au fumet délicieux. Le bûcheron leur tendit deux cuillères et continua à les regarder. La femme alla s'installer derrière lui, frottant son visage contre son cou, l'entourant de ses bras avant de les regarder, elle aussi. Le regard du géant ne cillait pas, celui de la femme non plus, ses yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient blancs.

Le bouillon était aussi délicieux qu'il en avait l'air.

— Quand vous avez fini, vous partez.

— Oui.

La réponse lui plut, car les épaules du géant s'affaissèrent et un sourire apparut sur son visage.

Ciarán posa sa cuillère.

— Il y a un monstre qui rôde dans les parages. Il faudra être très prudent.

Le bûcheron le regardait.

— Mais il faut surtout faire attention aux villageois.

À présent, le chevalier aussi le regardait.

— Ils ne doivent pas entrer dans ta maison. Ils ne doivent pas voir ton épouse.

Ciarán fixa ses yeux dans ceux de la belle.

— Lorsqu'un inconnu vient ici, il faut que tu fuies vers la forêt, tu ne dois pas te laisser voir. Sans quoi les malheurs s'abattront sur vous.

Elle cligna des yeux et sourit, comme un chat.

— Bien.

Il se releva.

— Merci pour votre hospitalité. Puisse votre maison être bénie par les esprits et les dieux.

Il laissa Lohengrin et sortit. Le chevalier le rejoignit et il commença à redescendre vers le village.

Une main s'abattit sur son bras, le forçant à s'arrêter.

— N'aurais-je pas droit à une explication ? Elle était étrange et ce n'était pas une simple femme, la sphinge t'a-t-elle envoûté, toi aussi ?

Ces yeux bleus, cette force sur son bras, cette voix dure et inflexible, oui, son époux existait encore à l'intérieur du chevalier.

— Ce n'est pas une sphinge. C'est un esprit de la forêt. Il fut un temps où ils se montraient volontiers aux hommes, à présent, ils les fuient. Elle a dû tomber amoureuse du bûcheron et elle est venue vivre à ses côtés. Elle est trop belle pour ne pas susciter convoitise et envie. Un jour ou l'autre, un des villageois la verra et s'en éprendra, le malheur s'abattra sur eux. Ce ne sera pas la première fois que les hommes seront cruels et insensibles à la beauté pure de l'amour.

Il espérait de tout cœur se tromper et que leur amour serait vécu dans la paix et béni par les dieux. Hélas, nombreuses étaient les histoires qui prédisaient la fin désastreuse d'une femme trop belle, d'un homme trop bon et d'yeux jaloux.

La nuit avait commencé à tomber et les ombres des montagnes répandaient la nuit sur leur chemin. Ciarán avançait d'un pas sûr malgré l'obscurité.

— Regarde.

Le chevalier avait repris son bras et désignait une lumière qui se mouvait plus bas, s'éloignant du village. Le sentier serpentait encore un moment dans les montagnes avant de rejoindre celui sur lequel cheminait l'inconnu. Ciarán se tourna vers Lohengrin. Il ne portait que son épée au côté, ayant été obligé de laisser son bouclier à Hans pour qu'il le répare.

— Pourras-tu affronter la sphinge ainsi ?

— Oui.

— Alors, grimpe.

Et il prit la forme d'un cheval. Il laissa les mains du chevalier empoigner sa crinière, attendit que son poids retombe sur son dos et se mit en route, passant rapidement sur le sentier, coupant parfois par le flanc de la montagne, comptant sur la vitesse et la magie pour le maintenir debout. Il rattrapa le chemin avant de s'arrêter. Il secoua la tête et le chevalier descendit. Il reprit forme humaine.

Ils suivirent l’inconnu sans un bruit. Un capuchon cachait son visage, mais il s’agissait d’un homme, et ils grimpèrent à sa suite. La montagne était dangereuse et froide, mais ils poursuivirent leur chemin, ne perdant jamais l’inconnu de vue. Enfin, l’ombre d’un abri pour le bétail ou le fourrage apparut et leur homme s’engouffra dedans.

— Peut-être n’est-ce qu’un mari infidèle.

Le chevalier ne répondit rien, mais s’approcha, regardant à travers l’embrasure disjointe de la porte.

— Il faut que tu tues le chevalier… Il s’entraîne à l’orée du village jusque tard la nuit… Oui, mon petit… dit la voix à l’intérieur de la grange.

Ciarán s’appuya sur Lohengrin pour se pencher et voir l’intérieur, lui aussi.

Hans, le forgeron, flattait la chevelure blonde du garçon et lui donna un morceau de viande crue. La lance ensanglantée était à terre au milieu de la paille.

— Je te mènerai jusqu’à lui et tu pourras dévorer son cœur, continua l’homme.

Les yeux jaunes de l’enfant se tournèrent soudain vers la porte.

— Qu’y a-t-il mon petit ?

Le garçon s’avança et sa silhouette trembla, laissant place au corps imposant de la sphinge.

Ciarán recula, attrapant Lohengrin et le menant loin de la porte. Le chevalier sortit son épée, rien d’autre, il n’avait même pas d’armure pour le protéger des crocs, des griffes et du dard du monstre.

La sphinge fonça sur eux, la porte volant en éclats sur son passage. Le chevalier le poussa sur le côté et esquiva la bête de bien trop près, relevant sa lame à la dernière seconde pour contrer le dard qui venait sur lui. Mais déjà l’animal monstrueux se retournait et hurlait.

Ciarán dessina le Mot Sacré du froid et du vent et les envoya sur la sphinge, la déstabilisant. Lohengrin en profita pour attaquer, perçant la chair sur une patte, mais la bête riposta, sa tête immense plongeant sur lui, l’obligeant à pivoter pour l’esquiver et à parer une nouvelle fois le dard. Ciarán ne pouvait pas faire grand-chose pendant le combat, il ne pouvait risquer de blesser son époux en voulant attaquer la bête.

La peur au ventre, il le regarda combattre, son épée nue et seule contre les griffes, les crocs et le venin du dard. La lumière provenant de la cabine jetait à peine un éclairage sur la scène et le chevalier devait se reposer plus

sur son instinct et son ouïe que sur sa vue. Ciarán bougea hors de vue de la bête et de l'homme, sortant son couteau, déterminé à l'envoyer plonger dans la chair du monstre.

Il vit Hans lever la lance tachée de sang.

Il jeta la dague et prononça le Mot Sacré de l'air avant de souffler de toutes ses forces. La lame fila comme le vent pour s'enfoncer dans le poitrail de l'homme qui leva les yeux, étonné, avant de s'effondrer. Le mouvement soudain attira l'attention de Lohengrin et de la bête, et le chevalier ne vit pas venir le dard cette fois-ci. Ciarán se précipita.

* * *

Le mouvement soudain lui fit quitter le monstre des yeux. Une erreur de débutant, mais ce ne fut pas lui qui en paya le prix. Il ne vit le dard et le magicien que trop tard. L'énorme pointe s'était enfoncée dans le flanc du sorcier et il lui sembla que celui-ci prononça un mot, posant la main sur la queue caparaçonnée juste avant qu'elle ne se retire.

La furie baigna son corps et sa vision se teignit de rouge. Il se jeta sur le monstre, abattant son épée sur le cou de serpent, de toutes ses forces. La bête poussa un cri et se dressa sur ses puissants membres postérieurs. Il n'écouta pas le hurlement, enfonçant sa lame dans son poitrail. Elle retomba sur ses pattes, hurlant toujours, malgré le sang qui coulait à présent de deux endroits, et sa gueule descendit vers lui, ses crocs luisants de poison. Il frappa du pommeau entre les deux naseaux de la bête et elle se cabra, son aile frémissante. Il planta à nouveau son épée dans le poitrail découvert. La lame s'y coinça, entre deux côtes, et la bête n'était toujours pas morte.

Une nouvelle fois, la tête de serpent se jeta sur lui, tous crocs dehors. Il esquiva et frappa de son poing avant de sauter sur son cou comme on monte à cheval, ses bras se glissant dans l'entaille qu'il avait faite, pour faire pression et briser la colonne. Il pensait que le dard l'attaquerait, mais il n'en fut rien. La bête bougeait en tous sens, essayant de le déloger, mais il ne lâcha pas, refermant sa prise, poussant, jusqu'au moment où il sentit la première vertèbre se déplacer et céder, et il plia le cou.

La sphinge s'effondra et lui avec. D'une roulade, il se redressa, récupérant son épée, prêt à faire face à une nouvelle attaque.

Mais le monstre était mort et ses bras étaient couverts de son sang. Il sentait l'excitation battre dans ses veines. Il avait vaincu. Il était debout et la bête était morte. L'air était frais et délicieux contre son visage, il se sentait

plus vivant, plus entier qu'il ne l'avait jamais été. Il se tourna vers le sorcier.

Ce dernier vint vers lui et ses lèvres se posèrent contre les siennes, brûlantes, alors que ses doigts s'enfonçaient dans ses cheveux, l'attirant contre lui. Il lui sembla que son esprit s'immobilisait soudain, incapable d'accepter la présence de ce corps délicieux contre le sien. Puis le désir et l'excitation s'emparèrent de lui et il noua ses bras autour de la taille du sorcier avant de commencer à remonter sa tunique à la recherche de la peau nue. Le magicien gémissait contre sa bouche, sa langue le caressant sans cesser, ses mains parcourant son cou, sa nuque, sa mâchoire, ses épaules, affamées.

Le désir embuait son esprit, dévorait son corps, résonnant à ses oreilles. Enfin, il trouva la peau brûlante et il poussa un grognement de triomphe.

Le sorcier glissa entre ses mains, sa tête tombant en arrière, ses yeux se révulsant.

Toute la froideur de la nuit s'abattit sur Lohengrin en un instant. Il retint Cáel et le posa à terre avant de frapper légèrement son visage, tentant de lui faire reprendre connaissance.

Les yeux gris se rouvrirent et les mains tremblantes du sorcier cherchèrent sa gourde.

Ce ne fut qu'alors que le chevalier vit le trou dans la tunique et qu'il se souvint du dard plongeant dans le flanc de Cáel.

— Que dois-je faire ?

— Dé… Débouche-la.

Sa voix était faible et même à la pauvre lumière, il le voyait plus pâle encore que la mort. Il se sentit trembler et son cœur était erratique.

Les mains faibles lui prirent l'outre et des mots incompréhensibles tombèrent des lèvres du sorcier, encore et encore alors qu'il baignait la blessure. La dernière goutte d'eau tomba.

Les lèvres blanches s'ouvrirent à nouveau.

— Edelweiss…

— La fleur ? Nous sommes en automne…

Les doigts pâles se posèrent sur ses lèvres.

— Non, Edelweiss.

Son autre main se tendit et Lohengrin entendit le galop d'un cheval.

Lorsque la monture arriva, il ne prit pas le temps de regarder sa robe ou de l'observer, il se contenta de prendre l'Égyptien dans ses bras et de le

déposer sur le dos de la bête avant de monter à son tour.

Le cheval n'attendit pas même qu'il lui donne d'ordre, partant au galop, dévalant le sentier jusqu'à arriver au village. Le bruit avait alerté les villageois qui étaient sortis de leurs maisons. Le sorcier dans ses bras, Lohengrin se dirigea vers la demeure de Laura où se trouvait le reste des affaires de Cáel.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda la veuve, ses yeux immenses.

Il ne lui répondit pas, déposant le corps du sorcier sur la table avant de s'emparer du baluchon de l'Égyptien pour le lui tendre.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il.

Le magicien fouilla avec difficulté, sortant plusieurs fioles et sachets.

Lohengrin écouta chacune de ses instructions, chassa ceux qui étaient venus, morbides, regarder le spectacle, obéit à la lettre et fit boire les potions à Cáel avant de passer l'onguent sur sa blessure. Mais le sorcier était toujours aussi pâle et son corps était couvert de sueur, la fièvre était là et ne semblait pas vouloir baisser.

— Et maintenant ?

Les yeux gris se rouvrirent, voilés.

— Chandra. Il saura quoi faire.

Le sorcier referma les yeux, cherchant visiblement le repos.

Lohengrin releva la tête, Laura était là, discutant avec une autre femme du village.

— Faites préparer nos chevaux.

Tant pis s'il faisait nuit, il marcherait, guiderait les montures une torche à la main. Son armure resterait là, il la ferait chercher. Il refit le baluchon du sorcier, sortit une cape pour la passer sur lui. Il lui faudrait l'attacher au cheval pour qu'il ne tombe pas.

Les villageois attendaient tous hors de la demeure. Il serra Cáel plus fort contre son torse. La monture, blanche comme la plus fraîche des neiges, qui les avait amenés jusqu'ici avait disparu, sûrement retournée dans le monde des esprits d'où le magicien l'avait tirée.

— Le monstre est mort, vous trouverez son corps dans un abri pour le bétail à une heure d'ici en partant par l'est. Vous trouverez aussi le corps de Hans qui lui avait donné refuge et l'aidait. L'Égyptien a été empoisonné par la bête et je dois partir au plus vite. Si l'un d'entre vous connaît le chemin et est assez brave pour nous conduire, il sera bellement récompensé.

L’un des hommes se proposa. Lohengrin n’aurait pas besoin d’attacher Cáel, il lui suffirait de monter derrière lui et de le retenir. Ils changeraient de cheval souvent, alternant entre les deux montures, pour éviter d’épuiser la bête sur laquelle ils étaient, mais au moins, venu le matin, quand il pourrait lancer les bêtes au galop, auraient-ils déjà gagné du terrain.

La nuit se passa lentement. Le corps du sorcier chaque fois plus chaud contre le chevalier. Il le fit boire souvent, comme Cáel le lui avait demandé, mais la fièvre ne baissait pas et Lohengrin sentait le souffle brûlant de l’Égyptien sur son bras lorsque sa tête retombait sous la fatigue. Le soleil les trouva à peine à trois heures de cheval du village, mais Lohengrin remercia le villageois et lui tendit un mark d’argent avant de changer encore de cheval et de partir comme si le Diable était à leurs trousses. Ils chevauchèrent tout le jour et le chevalier eut la chance de pouvoir changer leurs montures à l’abbaye. Il poursuivit jusque bien avancée la nuit, mais les chevaux étaient épuisés et lui aussi commençait à fatiguer. Cáel était un poids lourd contre lui.

— Le venin d’une sphinge ? Non, Chevalier, je ne connais pas même l’animal.

Le prêtre et sa domestique lui faisaient une paillasse près du feu et il allongea le sorcier.

— Merci pour votre accueil, mon Père.

— Je vais prier pour lui, mon fils, mais avec un peu de bouillon, c’est hélas tout ce que je peux offrir.

— C’est déjà beaucoup.

Lohengrin tenta de faire boire la soupe au sorcier, mais ce dernier ne réussissait pas à garder connaissance assez longtemps pour avaler plus d’une cuillère.

Il alla chercher de l’eau pour laver le corps trempé de sueur et lui refaire la décoction, espérant que ça suffirait à faire baisser la fièvre. La respiration difficile était plus forte que le crépitement du feu dans le silence de la nuit. Il versa de l’eau chaude pour la potion, respectant les mêmes doses et instructions que la veille. Le magicien était à nouveau inconscient et il le prit contre lui pour soutenir sa tête. Mais le liquide coulait le long de son visage et il ne se réveillait plus, brûlant de fièvre. Il lui tint la bouche ouverte. Cela ne suffisait pas, Cáel n’avalait pas, s’étouffant avec la potion. Les lèvres étaient pâles et semblaient, comme le reste de son teint, cireuses.

L’état du sorcier n’avait fait qu’empirer depuis qu’ils étaient partis du village.

Il fallait que Lohengrin fasse quelque chose à commencer par lui donner le breuvage. Il prit la coupe et en mit une gorgée dans sa bouche avant de se pencher au-dessus de Cáel. Il posa sa bouche contre la sienne et laissa couler le liquide petit à petit, s’assurant que la bouche restait bien fermée. La manœuvre sembla marcher et il recommença jusqu’à vider la coupe.

Le sorcier ne s’était toujours pas réveillé et il le reposa sur la paillasse, retroussant ses manches pour plonger un linge propre dans l’eau fraîche. Il commença à déshabiller l’Égyptien qui était un poids mort entre ses bras, son corps brûlant et moite. Il le reprit contre lui pour le laver, soulevant ses membres au fur et à mesure.

Il venait de finir de mouiller ses jambes lorsque les yeux gris s’ouvrirent à nouveau et le contemplèrent sans le voir. Le sorcier n’avait pas même la force de relever la tête, mais il le regardait avec une étrange expression de béatitude. Il se mit à parler dans sa langue étrange, des mots prononcés sur un ton si doux, si aimant alors qu’il le fixait encore et encore.

— Cáel, je ne comprends rien.

La tristesse se peignit sur son beau visage. La main pâle se leva au prix d’un effort surhumain et Lohengrin l’attrapa.

— Je suis désolé, je suis tellement désolé, murmura le sorcier d’une voix rauque. Tout est de ma faute.

L’homme tira, faiblement, jusqu’à porter leurs deux mains au niveau de sa poitrine, les posant sur les cicatrices qui ornaient son torse. Les yeux gris étaient maintenant emplis de larmes.

— Tout est ma faute. Notre fils… Je suis désolé.

Il posa la tête contre son épaule.

— Je suis désolé *mo chuisle*… *Is tú mo ghrá*…

Il recommença à parler dans la langue incompréhensible, sa tête roulant en arrière alors que ses yeux se révulsaient et que les mots sortaient encore de sa bouche, de plus en plus faibles jusqu’à s’éteindre. Le corps brûlant de fièvre se mit à trembler et Lohengrin le serra plus contre lui, l’enveloppant dans une couverture.

Il était terrifié. Cáel était en train de mourir et il ne pouvait rien faire pour l’en empêcher. Aachen était encore à six jours d’ici et aucun des hommes qu’ils avaient croisés en chemin n’avait entendu parler de sphinge,

encore moins de son venin. Ils n'arriveraient jamais à temps. Le sorcier se mourait.

Cette idée était un poignard plongé dans son sein. Il ne pouvait pas le perdre. Il ne pouvait le laisser mourir. C'était impossible. La seule idée de sa mort le remplissait à la fois de terreur et de rage. Il savait que son cœur se noierait dans la colère et la folie s'il le perdait, qu'il détruirait le monde qui l'avait laissé mourir, qu'il dévorerait le soleil comme un loup enragé.

Lohengrin ne comprenait pas d'où venaient ces sentiments, il y avait à peine quelques jours qu'il connaissait Cáel et encore n'y avait-il rien qui les liait, si ce n'était cette dette de sang qui ne cessait de grandir, car c'était lui qui aurait dû recevoir le venin. Et pourtant, alors qu'il contemplait son visage inerte, il lui semblait qu'il connaissait le sorcier depuis longtemps, qu'il l'avait déjà tenu ainsi dans ses bras, la chaleur de sa peau contre lui. Il sentait un lien entre eux, fort et lourd.

Il frissonna en fermant les yeux. Il prendrait deux heures de sommeil puis ils repartiraient. Ils iraient vers Aachen et si Dieu était clément, ils trouveraient un homme ou une femme connaissant l'antidote. La peur palpitait dans son cœur et pour la première fois, il douta.

* * *

Au pied des falaises immenses et noires, l'eau sombre s'écrasait dans des éclats gris qui emplissaient l'endroit d'un bruit de tonnerre. Il se tourna, incapable de comprendre comment il était arrivé là, ressentant une urgence sur laquelle il ne pouvait mettre de nom, sachant qu'il ne devrait pas être ici mais ailleurs. Les étoiles brillaient d'un feu obscur et le ciel était si noir qu'il semblait celui d'une caverne.

— Tu as besoin de moi.

Il regarda le nouveau venu.

Il était noir, du bout de ses cheveux jusqu'à celui de ses pieds en passant par ses yeux qui le perçaient et ses dents malgré tout étrangement luisantes. Seul un collier d'or autour de son cou brillait de tous ses feux. Il n'aurait su dire quelle forme avait son visage, si ses cheveux étaient longs ou courts, s'il était fort comme un guerrier, petit ou grand. Il ne voyait que la noirceur de ses yeux.

— Qui es-tu ?

— Je t'appartiens, Chevalier, et tu as besoin de moi.

— Je ne te connais pas.

— Ta mémoire a oublié, mais ni ton cœur ni la magie ne peuvent renier le lien qui existe encore entre nous. Je suis tien, une partie de toi à présent.

— Que me veux-tu ?

L'urgence grandissait dans son cœur, il fallait qu'il parte, il devait faire quelque chose, se rendre quelque part. C'était important, plus important que le lever du soleil chaque jour.

— Ta détresse m'a tiré de mon rêve et mené jusqu'à toi.

— Pourquoi ?

— Je vais t'aider à amener le sorcier jusqu'à ceux qui pourront l'aider.

Le sorcier. À présent, il se souvenait. Il se rappelait le corps épuisé de Cáel dans ses bras, la brûlure de la fièvre sur sa peau, la difficulté de sa respiration, la pâleur de son visage, l'ombre de la mort qui planait au-dessus de lui. La rage et la peur. Le besoin de le sauver. Le lien entre eux, plus fort encore que la mort.

— Où est-il ?

— Près de toi, là où se trouve ton corps endormi.

Le chevalier le regarda sans comprendre. Il ne dormait pas, il était là devant lui.

— Tu te réveilleras et mèneras un cheval et le sorcier jusqu'aux champs qui seront au bout de la route et là, je viendrai à toi.

L'homme se tourna et commença à partir, l'or de son collier seule couleur visible alors qu'il se fondait avec l'obscurité.

— Attends ! Comment…

Lohengrin se réveilla en sursaut, le corps brûlant du sorcier toujours blotti contre lui.

Il n'avait aucune confiance dans les prédictions et autres rêves, ils étaient l'instrument du démon, d'ailleurs qui d'autre aurait pu être cet homme noir ?

Il se leva cependant, parce qu'il avait dormi et qu'il était temps de partir. Il enveloppa Cáel dans une couverture, récupéra sa besace et se rendit à l'écurie. Il ne sella qu'un cheval, il le mènerait à la longe et demanderait deux montures dans le prochain monastère ou ailleurs. Il fit route vers les champs, mais uniquement parce que c'était par là que passait la route menant vers Aachen.

Il sentit le souffle de l'air, mais il n'y eut pas un bruit. Il tourna la tête et les immenses yeux noirs le contemplèrent, brillant d'un feu intérieur.

Malgré le peu de lumière de la lune voilée, il reconnut la forme d'un dragon.

— Penses-tu donc que tu rejoindras Aachen ainsi, ô, mon Maître ?

La voix était un éboulis de pierres se répercutant de montagne en montagne et pourtant la créature n'avait pas même ouvert la bouche. La lune illumina un collier d'or autour du cou gigantesque.

— Qui es-tu ?

— Tu le sais, Chevalier. À présent, fais descendre le sorcier de cette pauvre créature morte de peur avant qu'elle ne prenne la fuite et ne le fasse tomber.

Le cheval partit dès qu'il l'eut déchargé de Cáel.

— Installe-le contre toi et harnache-toi à mes cornes, car il nous faut voler vite si l'on veut sauver sa vie.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Parce que tu m'as vaincu et que tu es mon maître. Maintenant, fais vite ou je ne réponds pas de sa vie.

C'était insensé et pourtant il le fit, montant sur la bête gigantesque, déposant son précieux fardeau entre ses cornes avant de se saisir de la corde qui s'y trouvait pour les assurer.

— Lève le bras, Chevalier.

Il obéit et les serres s'enfoncèrent dans la chair, le rapace se posant avec maladresse, oiseau diurne qui ne devait pas voir grand-chose dans cette nuit couverte.

— Installe-le entre vous, et entre ma magie et celle du Cœur, tout se passera bien.

Lorsque la dernière des cordes fut attachée, les ailes immenses claquèrent et ils s'élevèrent. Le vent était glacial et coupant. Lonhengrin rapprocha Cáel de lui, vérifiant que la cape couvrait bien sa tête, posant son front contre son épaule, soutenant son corps pour qu'il n'écrase pas l'oiseau entre eux. Les étoiles défilaient au-dessus d'eux et il n'y avait aucun point de repère, aucune façon de savoir à quelle vitesse ils allaient, quel chemin ils avaient déjà parcouru.

Il ferma les yeux, se concentrant sur le souffle du sorcier contre lui, sur son cœur qui battait encore et qui continuerait à battre puisque l'antidote se trouvait enfin à portée. Ses mains lui caressèrent le dos. Il vivrait. Il ne le perdrait pas. Il vivrait, et dans la lumière du jour et au calme, il pourrait enfin contempler ces sentiments qui l'agitaient, ce dragon qui était venu à

leur aide, tous ces mystères qui peuplaient sa vie, tout ce que le Chevalier Noir avait laissé derrière lui et qu'il découvrait peu à peu.

Le dragon se posa avec la grâce et la douceur d'un chat, le bruit mat et sourd retentissant à peine dans la nuit. Le chevalier fit se poser le familier sur l'une des cornes alors qu'il défaisait les cordes. La lumière des torches s'avança vers eux.

— Seigneur Narga, que peut le peuple des Roums pour toi ?

La voix de Chandra s'était élevée dans la nuit.

— Guérisseur, je t'amène un ami ayant besoin de tes dons.

Une fois de plus, le dragon n'avait pas ouvert la gueule, mais les mots retentirent dans l'air.

Son précieux fardeau dans les bras, Lohengrin descendit de la montagne d'écailles.

— Par les dieux, Ciarán !

Le nom sonna dans son esprit comme un éclair, foudroyant tout son corps.

— Que lui est-il arrivé ? Faites préparer un feu, Jal, toi et Gouri, prenez-le ! Vite. Que s'est-il passé ?

L'Égyptien avait posé la main sur le bras de Lohengrin, le visage grave et sérieux.

— Le venin d'une sphinge.

— Par les dieux !

Chandra se mit à courir derrière les autres qui déjà emportaient le corps du sorcier.

Le faucon appela et Lohengrin alla le chercher, lui évitant de voler dans la nuit obscure, l'esprit encore étrangement vidé par ce nom qu'il ne connaissait pas. Les yeux noirs et immenses étaient toujours sur lui.

— Ils vont avoir besoin de toi, Chevalier. Rejoins-les.

— Je ne sais ce qui nous lie, Dragon, mais c'est plus qu'une vie que tu as sauvé cette nuit et je te remercie.

— Mon nom est Nacht, ô, mon Maître, et n'aie crainte, nous nous reverrons bientôt et nous parlerons de ce qui nous lie et de celle qui veut nous séparer.

Les ailes claquèrent à nouveau et l'immense créature prit son vol, disparaissant en à peine quelques instants.

Lohengrin se retourna, suivant le chemin qui avait emporté les nomades, guidé par le feu qui illuminait la clairière et le cercle de carrioles.

— Tu as pris Ard, bien.

Jal était venu à lui.

— Suis-moi, on a besoin de toi.

Il le mena à l'intérieur d'une carriole fermée. L'unique pièce était illuminée et déjà brûlante de chaleur. Les fumées d'encens serpentaient dans l'air. Le sorcier avait été allongé sur une table, son corps nu et fiévreux dévoilé. Chandra s'affairait autour de lui. Sur son bras, Lohengrin sentit Ard s'ébrouer avant de le quitter pour prendre place sur un perchoir aux côtés de l'aigle du chasseur. Jal était resté dehors. Le chevalier ne voulait pas gêner et se laissa tomber sur un banc, toute la fatigue de ces deux jours s'écrasant sur lui.

— Rapproche-toi, Chevalier.

Chandra ne leva pas la tête de la potion qu'il préparait.

— Prends sa main, il a besoin d'un contact familier pour le maintenir parmi nous et il pourra puiser en toi la force de lutter. Il est très affaibli et n'aurait pas survécu un jour de plus.

Le guerrier obéit. La main était froide à présent dans la sienne. Il baissa les yeux, regardant le visage que plus une once de rose ne parait. Ses doigts serrèrent ceux du sorcier, tentant de lui communiquer cette force dont parlait Chandra. Une étrange mélopée s'éleva, mais il n'y prêta pas attention, concentré sur le visage pâle comme la mort, sur ces traits qu'il avait l'impression de connaître. Il se surprit à caresser sa joue d'un doigt.

— Qui es-tu ? murmura-t-il.

Il sentit la présence de l'autre sorcier à ses côtés et enleva son doigt, pris en faute.

— Soutiens sa tête pendant que je le fais boire.

Il obéit et regarda l'Égyptien verser le liquide verdâtre par toutes petites gouttes. Il fallut longtemps avant que la coupe ne fût vide, mais tout avait été avalé.

Chandra le laissa, retournant auprès de son chaudron. La main dans la sienne n'était pas plus chaude, mais il lui semblait que quelques couleurs étaient revenues sur ses lèvres et ses joues Les incantations devinrent plus fortes et il sentit que la chaleur augmentait dans la pièce. Son regard glissa vers l'Égyptien, revenu peindre d'étranges symboles autour de l'énorme ecchymose violacée qui marquait l'endroit où le dard avait frappé. Il regarda, comme en transe, les poils noirs du pinceau caresser la peau, les

lignes sombres de peinture serpenter sur la chair, celle du ventre, brunie par le soleil et celle de la hanche, blanche comme le marbre.

Il détourna les yeux, refusant que ses pensées se rendent vers cet abysse, et, pour la première fois, il vit vraiment le torse du sorcier, ses yeux contemplèrent la marque sur son cœur, ce symbole gravé dans sa chair, cet arbre étrange qui s'étendait sur lui. C'était elle. C'était cette cicatrice qu'il était seul à voir, c'étaient les branches et les racines de l'arbre de vie, le signe qui marquait l'armure du Chevalier Noir.

Pourquoi le portait-il ? Était-ce une malédiction ? Était-ce la raison pour laquelle il sentait ce lien entre eux ? Était-il possible que ce ne soit qu'une coïncidence ? Que signifiait-il ?

Le chevalier posa la main sur le torse encore bien trop froid et sentit quelque chose en lui, comme une vague soudaine, comme quelque chose qui se jetait depuis son corps vers celui du sorcier. Il regarda sa main posée sur le signe, s'il étendait les doigts, il pouvait le cacher, le sentir pulser doucement, chaud contre sa paume, au rythme du cœur sous la peau brune. Une sensation étrange le pénétrait, cette impression de paix, comme si soudain tout était à sa place, comme s'il avait enfin retrouvé l'entièreté de son être. Il ferma les yeux, sentant le soleil caresser sa peau alors que les branches immenses bougeaient lentement sous la brise. La main dans la sienne était chaude et forte, il caressa du pouce les petites cicatrices qui parsemaient la peau.

Ses doigts commencèrent à parcourir les racines et les branchages de l'arbre de vie, redessinant la marque alors qu'il lui semblait sentir dans sa main le poids du couteau au manche d'or, voir les yeux gris qui le regardaient, au-delà de la douleur, la présence du soleil levant dans son dos. Les yeux gris qui le contemplaient, emplis d'une douceur et d'une tendresse sans pareille.

Une main chaude serra la sienne.

— Notre sang et notre chair.

La main était blanche comme l'albâtre sur la sienne et il en connaissait le poids, la forme et le contact.

Il la connaissait parce que c'était celle de…

— Bien. Très bien.

Il cilla, perdant les visions qui s'étaient insinuées en lui, mais sa main ne quitta pas la marque.

Les yeux violets du sorcier égyptien lui souriaient.

— Que ta main reste sur lui, qu’il sente ta présence. Son corps rejette le poison et sue la fièvre, mais tout ceci lui prend bien des forces, il aura besoin des tiennes, Chevalier. La nuit sera courte, mais demain, il sera hors de danger.

Un soulagement infini baigna son cœur.

-6-

Oh, la belle rencontre ! Les belles retrouvailles que voilà au milieu de leurs amis nomades. La terreur du monstre enfin écartée, la paix restaurée dans leurs cœurs. Comme ils profiteront ensemble de ces jours ensoleillés, de la douceur de l'amour qui s'éveille dans l'âme du chevalier alors qu'aucune ombre ne vient plus assombrir le tableau…

Le ciel était tendu de rouge piqueté d'or. Ciarán cligna des yeux, mais l'étrange vision était toujours là. Il lui fallut un long moment pour remarquer les plis que le tissu faisait et comprendre qu'il n'était plus allongé sous les étoiles de l'Infini Ciel, mais dans un lit bien étrange. Tourner la tête fut difficile et long, et il lui semblait que chaque muscle sous sa peau protestait énergiquement. Il passa outre la douleur et regarda le reste de la pièce au plafond recourbé comme une grotte. Il ne voyait pas la pierre, seulement des aunes et des aunes de toile colorée et mille et une choses pendant le long des murs, y compris une plante aux feuilles en forme de cœur qui laissait tomber langoureusement ses branches. Sur les étagères et la table, une infinité de boîtes, de bols, de sachets, et l'odeur douce de l'encens qui régnait dans l'air lui apprirent qu'il se trouvait chez un sorcier.

Sur un perchoir, non loin de lui, Ard poussa de petits piaillements pour le réconforter et il sourit à son familier. Il avait l'impression étrange que tout son corps avait été piétiné par un destrier au pied lourd, mais malgré tout, il se sentait déjà mieux qu'au réveil, et son esprit commençait à s'éclaircir.

— Enfin réveillé ?

Cette fois-ci, sa tête tourna bien plus vite et il vit la lumière du jour avant que Chandra ne referme la porte derrière lui.

— O… Oui.

Sa voix avait coassé, un son discordant, et sa gorge était bien trop sèche.

— Je doute que tu puisses bouger beaucoup, mais abstiens-t'en.

Le magicien versa le contenu d'une carafe et d'une fiole dans une coupe de simple bois et la lui apporta. Il tenta de se redresser, mais ses bras lui faillirent et il retomba sur ses oreillers. Chandra se plaça derrière lui, le soutenant pour le faire boire.

Il se força à ne pas tout engloutir d'un trait, conscient qu'il pouvait se donner la nausée, mais l'eau était délicieuse et il avait si soif.

— Voilà qui est suffisant.

L'Égyptien le reposa sur les oreillers et retourna chercher le plateau qu'il avait laissé sur la table.

— Je n'arriverai jamais à manger tout ça.

Il y avait beaucoup trop de choses et d'aliments solides qu'il n'était pas certain de réussir à convaincre son estomac de garder.

— Tu auras du bouillon, le reste sera pour lui, dit son cadet en approchant avec son plateau du lit.

Ciarán sentit remuer contre lui et tourna la tête.

Les yeux bleus de Schwarz s'ouvrirent pour le contempler et lui sourirent.

Un poids s'envola de son corps. Il avait donc réussi. Il leva avec difficulté le bras pour passer les doigts sur le visage de son aimé. Enfin, ils pourraient à nouveau vivre et non exister loin l'un de l'autre.

La main du chevalier se saisit de la sienne et Ciarán vit qu'il était habillé, contrairement à lui, et qu'il le fixait sans véritablement comprendre.

Il n'avait pas réussi. Schwarz n'avait toujours pas retrouvé la mémoire. Que s'était-il passé ? Le chevalier ne l'avait-il pas trouvé à son goût ? Avait-il échoué à séduire son époux ? Le lien entre eux était-il plus faible et plus inconsistant encore qu'il ne le pensait ?

Ciarán ferma les yeux, refoulant cette déchirure dans son corps.

— Cáel ! Que se passe-t-il ?

L'urgence dans sa voix, ses mains sur ses épaules le firent immédiatement rouvrir les yeux.

— Tu ne te sens pas bien ?

Le guerrier scrutait son visage comme tentant de voir à travers sa peau jusqu'à son âme. Une étrange panique tordait ses traits.

— Non, je suis juste encore faible, voilà tout.

Le sourire doux et sincère fit battre son cœur. Tout n'était peut-être pas perdu. Il n'avait peut-être pas réussi à le séduire, mais il ne baisserait pas si facilement les bras. D'autant que les pouces calleux caressaient ses épaules nues, faisant descendre de doux frissons dans son corps.

Lohengrin rougit quand il se rendit compte de son geste, il retira ses mains, comme brûlé, mais incapable de détacher son regard de l'endroit qu'il venait de caresser.

— Mange, Chevalier, pendant que je me charge de nourrir Cáel.

Chandra aida ce dernier à se relever. Le sorcier réussit à avaler tout le bol, finissant même par prendre la cuillère des mains de l'Égyptien. Il sentit les yeux bleus passer plusieurs fois sur lui, caresser sa peau nue.

— Rallonge-toi que j'examine ta blessure. Quant à toi, Chevalier, tu peux te lever et aller rapporter le plateau à l'extérieur.

Le lit se fit soudain vide et froid, et il regarda sortir Lohengrin pendant qu'on examinait la plaie qu'il avait au côté.

Il n'avait aucune idée de sa provenance. Il se doutait qu'il s'agissait de la sphinge et à la taille et la forme, sa chair avait dû être déchirée par le dard du monstre. Il n'en avait juste aucun souvenir.

Il se rappelait les lèvres de Lohengrin contre les siennes, ses cheveux entre ses doigts, son corps qui sentait le sang et la terre, sa chaleur, la passion qui avait tonné dans ses veines.

C'était tout.

— Le Narga vous a amenés, le venin était lourd dans tes veines, tu n'aurais pas survécu beaucoup plus longtemps.

— Le dragon ?

— J'ai senti son appel dans mon sang.

— Sans doute l'a-t-elle senti aussi.

— Ton ennemie ?

— Peu importe, elle aura bientôt d'autres motifs d'alarme.

Chandra posa la main sur son bras.

— Prends garde à toi, Ciarán, l'avenir est sombre et trouble au-dessus de ta tête.

— Je ne puis rien promettre. Je ne peux reculer, elle m'a acculé, et il me faudra l'affronter si je veux enfin vivre en paix.

— Sache que tu peux compter sur mon soutien et celui de Jal.

— Merci, Chandra.

— Maintenant, habille-toi, car je crains que ta nudité ne finisse par tuer le chevalier d'un coup de sang.

L'enchanteur l'aida, mais il réussit à marcher seul jusqu'à la porte, suivi par le guérisseur qui portait Ard. La lumière du jour était éblouissante et le toucher du soleil presque trop chaud sur sa peau, mais il se força à avancer. Le camp était bruyant et agité, les enfants couraient en tous sens en attendant que leurs mères les rappellent, les femmes parlaient entre elles, à présent que tout était prêt, mais que le signal du départ n'avait pas été

donné, les hommes attelaient les bêtes et achevaient d'effacer les vestiges de leur passage. Le soleil jouait avec les nuages et les couleurs et l'or attiraient partout le regard.

Mais rien ne pouvait être aussi hypnotique que les reflets que la lumière jetait dans la chevelure de Lohengrin. Il parlait avec Jal, discutant paisiblement, son corps détendu. Il semblait plus jeune, il était aisé d'imaginer celui qu'il avait été, avant la malédiction.

Le sorcier entendit le bruissement d'ailes puis le cri de plaisir du faucon.

— Chandra, nous partons, raccompagne Cáel à l'intérieur et…

— Est-ce que je ne peux pas monter à cheval ?

Il voulait être sous le ciel, sentir Ard voler, regarder Lohengrin chevaucher, écouter les chants des Égyptiens alors qu'ils menaient leur caravane.

— Tu es trop faible…

— Je peux le prendre en croupe.

Les yeux bleus étaient plantés dans les siens.

— C'est très généreux à toi, Chevalier.

Il devait s'avouer qu'il faisait exprès, qu'il avait pris sa voix la plus douce, qu'il guettait sa réaction, qu'il savourait cet éclat soudain et plus violent dans ses yeux, la façon dont ses mains se tendirent immédiatement vers lui.

— Faites comme bon vous semblera, mais sache qu'il y a un lit et une place pour toi si tu te fatigues, Cáel.

— Je prendrai soin de lui.

— Je n'en ai jamais douté, Chevalier.

Le sourire de Chandra était empli de sous-entendus.

— Allons, Jal, tu vas finir par être le dernier à partir si tu ne m'aides pas à atteler.

— Que crois-tu donc que j'ai fait en t'attendant…

Les deux amants s'éloignèrent et Lohengrin vint à lui.

— Allons-y.

Il lui tendit la main. Ciarán le regarda depuis la hauteur des petites marches de la carriole, le corps caressé par le soleil, et lui sourit. Le sorcier prit son bras et se laissa entraîner lentement vers la jument alezane. Lohengrin monta le premier avant de l'aider.

Il y avait longtemps qu'il n'avait monté à cru et jamais ainsi. Il n'eut pas d'autre choix que de se coller au chevalier, ses cuisses touchant les siennes, son torse contre son dos. Il ne pouvait tenir qu'en passant les bras autour de la taille du guerrier.

— Prêt ?

Il ne pouvait voir son visage et sa voix était simple et claire.

— Oui.

Les mouvements du cheval, les muscles qui bougeaient sous lui le jetèrent plus près encore du corps chaud et solide entre ses bras. Le corps de Schwarz. Il posa le front contre sa nuque et inspira son odeur familière. Il se sentait bien.

Le chevalier ne dit rien alors que Ciarán resserrait l'étreinte de ses bras et se laissait bercer par le doux cahot de l'animal.

* * *

Lohengrin était différent. Plus souriant, plus ouvert, plus attiré. Il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient mis pied à terre et que les Égyptiens avaient commencé à établir le camp, mais depuis, Ciarán n'avait cessé de sentir son regard sur lui. Il ferma les yeux, se laissant caresser par la chaleur de ces yeux pendant que ses doigts filaient et que ses lèvres répétaient les Mots Sacrés. Il ne savait toujours pas exactement ce qui avait changé entre eux, ce qui avait soudain poussé le chevalier à s'ouvrir ainsi à lui. Il ne s'en plaignait pas. Cet après-midi, l'oreille sur son cœur, la joue contre sa chaleur, la bouche frôlant sa peau… Il y avait si longtemps qu'il n'avait plus ressenti ce calme, cette douceur, sa présence rassurante qui l'amenait à penser que tout irait bien, qu'ils triompheraient et pourraient rentrer chez eux.

Le temps fut doux alors qu'il s'écoulait autour d'eux, le soleil se cachant derrière les arbres, le grand feu et les lampes des carrioles illuminant maintenant les présents. Les odeurs d'épices commencèrent à envahir l'air alors que les hommes finissaient enfin de s'affairer et pouvaient s'asseoir, discuter ou jouer avec les enfants qui avaient fini leurs tâches.

— Ne nous conteras-tu pas une histoire, *Mahäti* ?

L'une des petites filles était venue jusqu'à lui et tous les autres l'observaient depuis la sécurité des jupons de leurs mères.

— Bien sûr.

Il continua à filer, le fuseau tournant inlassablement, comme le mouvement perpétuel des astres.

— Il était une fois, au temps où le soleil se levait encore à l'ouest, une petite fille qui naquit sans famille, sans richesse et sans beauté. La légende dit qu'elle était si laide que sa mère mourut de désespoir et son père d'effroi. Quoi qu'il en soit, les villageois décidèrent qu'un tel monstre n'apporterait que tristesse et malédiction sur leurs demeures. Mais la tuer pouvait offenser les dieux, car à cette époque, les hommes croyaient encore en des dieux aussi nombreux que les grains de sable sur une plage. Aussi décidèrent-ils de confier l'enfant à une vieille aveugle qui vivait près d'un lac. C'est ainsi que l'enfant grandit, laide, mais douce et bonne et généreuse. La vieille était un peu sorcière et elle lui transmit son art et la jeune fille l'utilisa pour aider tous ceux qui venaient quérir secours.

Tous les enfants étaient assis, silencieux, devant lui.

— La vieille mourut ainsi qu'il advient à toute créature et la jeune fille se retrouva seule. Seule, elle parcourait la forêt à la recherche de ses plantes, seule, elle préparait ses repas, seule, elle se couchait. Toujours, elle aidait ceux qui venaient la voir, mais inlassablement, tous repartaient. Or, il est dit que non loin de là, dans les eaux claires du lac, vivait un esprit, ou un dieu, comme on les considérait à l'époque. Il observa la jeune femme et vit son cœur généreux et courageux. Il en tomba amoureux et vint à sa rencontre. Ils vécurent heureux, mais ce bonheur fut de courte durée.

Il filait et le fil tournait toujours entre ses doigts ensanglantés, entraîné par le mouvement magique, éternel, du fuseau.

— Les villageois surprirent cette idylle et s'offensèrent que l'esprit leur préférât une si laide créature. « Elle l'a, dirent-ils, ensorcelé ; elle ne nous aime pas, elle le tournera contre nous. Il faut la punir. » Pas un instant ils ne s'arrêtèrent pour penser à leurs enfants qu'elle avait fait naître, à leurs blessures qu'elle avait soignées, à leurs maux qu'elle avait guéris. Ils s'armèrent et partirent pour sa demeure. Qu'on se figure les larmes, les cris et le sang. Les villageois repartirent, emportant l'esprit, laissant la jeune femme pour morte. Elle ne l'était pas, la pauvre enfant, elle l'aurait préféré. Il lui fallut plusieurs jours avant qu'elle ne se lève, plusieurs autres avant qu'elle n'arrive au village et apprenne d'un petit garçon un peu simple ce qu'il était advenu de son aimé. Une riche et belle dame était passée et l'avait emporté avec elle dans son blanc palais au centre de son île blanche.

Lohengrin s'était assis à ses côtés.

— Elle partit. La dame du blanc palais était une sorcière puissante et égoïste, et si la jeune femme voulait revoir son aimé, il lui faudrait acheter sa liberté ou vaincre la sorcière. Elle marcha jour et nuit, à travers les déserts arides et les hautes montagnes, jusqu'à la mer immense. Son embarcation frêle erra si longtemps avant enfin de trouver une île. C'était un simple morceau de terre sur lequel ne poussait pas un brin d'herbe, ne vivait pas un animal, ne coulait pas une source, car c'était une terre de mort et de deuil. Là, au centre de l'île, elle trouva Morgenstern, l'Étoile du Matin. Avec elle, la jeune femme appela un dragon et partit pour le blanc palais au coeur de l'île blanche.

Le soleil avait totalement disparu.

— Elle vint au-devant de la sorcière, réclamant son aimé, prête à donner le trésor des dragons en échange de ce qui lui avait été arraché. Mais l'esprit n'était plus, la tristesse et le chagrin avaient eu raison de lui. La jeune femme ne se donna pas pour vaincue aussi aisément. Elle se rendit auprès du grand dragon vert, à l'ouest, là où le monde est couvert de forêts tellement touffues et gigantesques que jamais l'homme n'a pu y entrer. Elle demanda au vieux sage un moyen de ramener celui qu'elle aimait. « Je n'en connais pas, dit le dragon, mais peut-être mon frère, le dragon bleu, saura-t-il. » Ainsi, elle partit sous les océans immenses, là où vivait le grand dragon bleu et lui demanda un moyen de ramener celui qu'elle aimait. « Je n'en connais pas, dit le dragon, mais peut-être mon frère, le dragon rouge, saura-t-il. » Elle poursuivit donc son chemin, allant jusqu'aux volcans furieux où nichait le grand dragon rouge et elle lui demanda un moyen de ramener celui qu'elle aimait. « Je n'en connais pas, dit le dragon, mais peut-être mon frère, le dragon noir, saura-t-il. » Elle reprit la route, marchant jusqu'au Royaume des Morts, là où vivait le dragon noir et elle lui demanda un moyen de ramener celui qu'elle aimait.

Les bruits du camp s'étaient tus. Chacun écoutait.

— Le dragon noir prit la parole : « Je ne sais aucun moyen de ramener celui que tu aimes. Nul n'échappe à la vigilance du Roi des Morts. » « C'est impossible, dit-elle. Je suis allée jusqu'à l'île au centre du monde, je suis allée sur le blanc palais sur l'île blanche, je suis partie voir le dragon vert au cœur de la forêt, le dragon bleu au fond des océans, le dragon rouge au centre du volcan et je suis venue à toi dans le Royaume des Morts. Il doit y avoir un moyen. » La pauvre enfant pleurait. « Je comprends ta peine, dit le vieux dragon, mais nul ne peut tromper Dame la Mort. » Les mots du sage

étaient sans appel. La rage et la haine s'emparèrent du cœur si généreux de la jeune femme. Ivre de douleur et de colère, elle utilisa l'Étoile du Matin pour tuer le dragon puis repartit se venger de tous ceux qui avaient causé son malheur. Elle rasa le village, elle assassina la sorcière sur sa blanche île et jura de ne plus jamais aimer. Le temps passa, et dans sa poitrine son cœur sécha jusqu'à n'être plus qu'une pierre. On dit qu'aujourd'hui encore elle vit, nourrie par sa rage et sa haine.

Il cessa de filer, rangeant fil et fuseau. Son public s'éparpilla, mais Lohengrin resta à ses côtés.

— Tous se sont arrêtés lorsque tu racontais. Est-ce de la magie ?

Les yeux bleus le fixaient, étrangement clairs et sincères.

— Il n'y a là d'autre magie que celle des mots eux-mêmes. Je ne vous ai pas ensorcelés si telle est ta question.

Lohengrin ne répondit pas, se contentant de prendre le bol de ragoût que lui tendait un des enfants. Chandra lui apporta une autre portion de bouillon, cette fois-ci quelque peu plus consistant, mais fade comparé aux odeurs délicieuses qui émanaient du ragoût. Ils mangèrent dans un silence placide.

Le repas fini, Ciarán se releva. Il savait qu'il lui faudrait bientôt se reposer, mais pour l'heure, il pouvait encore aller filer quelque peu à la lumière de la lune. Il quitta le cercle de lumière et pénétra dans la forêt, à la recherche d'une autre trouée dans les arbres d'où la lune pourrait éclairer son ouvrage et renforcer sa magie. Il s'installa et ressortit son matériel, filer prenait du temps, même lorsque la magie aidait son fuseau à tourner.

Les bruits de pas n'attirèrent pas son attention. Il savait que Lohengrin l'avait suivi. Le chevalier s'installa face à lui, sortant son épée et un flacon d'huile de lin.

— Ce conte, d'où vient-il ?

— D'où vient-il ?

Il releva les yeux, Lohengrin ne le regardait pas, se contentant de prendre soin de son épée.

— Je n'en ai jamais entendu de semblable. Vient-il de votre lointain pays ?

— Non. C'est une histoire transmise de génération en génération. Elle enseigne en distrayant d'importantes leçons que tous doivent savoir.

— Que les unions entre humains et esprits sont interdites ?

— Non, pas interdites, simplement vouées à l'échec. Un esprit est par trop différent, et à moins d'habiter seul au milieu des plus hautes montagnes ou du plus brûlant des déserts, les hommes finiront par venir et mettre fin à cette étrangeté. Il fut peut-être un temps où de telles unions étaient heureuses. Ce n'est plus le cas et, hélas, seules des larmes peuvent naître de tels mariages.

— As-tu déjà été courtisé par un esprit ?

Un sourire amusé ornait les lèvres de son époux et Ciarán y répondit, espiègle.

— Oui, mais mon cœur était déjà pris.

Le chevalier releva brusquement la tête. Et il ne savait laquelle des deux réponses l'avait le plus surpris.

— Est-ce encore le cas ?

Ciarán leva la tête et rencontra ses yeux, ses doigts continuant à filer.

— On dit que tu dois épouser la fille de l'Empereur. Est-elle belle ?

Le silence devint lourd entre eux. Au loin, une chouette hulula, mais ils étaient toujours muets. Aucun des deux ne souhaitant céder. Le sorcier ne pouvait pas encore avouer à Schwarz que son cœur lui appartenait, pas tant qu'il ne savait pas.

— Cáel…

L'appel n'était pas loin. Il était donc déjà l'heure.

— Il me faut me retirer pour la nuit.

Il se releva, coinçant son fuseau sous son bras.

— Je te souhaite une bonne nuit, Lohengrin.

Ce dernier lui prit le bras lorsqu'il passa près de lui.

Il plongea directement dans ce regard bleu et décidé.

— Tu me caches quelque chose, Sorcier. Quelle que soit cette chose, sache que je la découvrirai.

Pendant un instant, il était redevenu Schwarz, il avait sa force brûlante, sa conviction, sa solitude.

— En ce cas, viens la chercher, mais ne t'attends pas à gagner sans combattre. Bonne nuit, Chevalier.

* * *

Il n'avait pas l'habitude de chevaucher en compagnie. Il n'avait pas non plus coutume de se sentir noyé au milieu de la masse, perdu, et en même temps presque accepté. Le sorcier était toujours installé en croupe, ses bras

autour de sa taille, sa tête reposant sur son épaule, son corps pressé contre le sien par les mouvements du cheval. Il savait qu'il dormait à moitié, le sentant parfois se réveiller soudainement pour se laisser progressivement happer à nouveau par le sommeil. C'était étrange de penser qu'il pouvait avoir tellement confiance en lui alors qu'ils ne se connaissaient pas une semaine auparavant.

Et pourtant, le sorcier lui avait sauvé la vie, ils avaient affronté la sphinge ensemble, ils avaient partagé le pain et le sel, ils avaient parlé.

Lorsqu'il s'était réveillé, il était perdu au milieu des visages connus. Sire Godefroy avait été le plus compatissant qui au début l'avait traité seulement avec froideur. Seul Ali lui avait tendu la main et s'était tenu à ses côtés tout le long de son chemin de croix. Il ne connaissait pas son visage, il ne savait d'où sortait le Maure ou quel acte il avait pu accomplir pour mériter sa loyauté, mais il savait sans comprendre pourquoi ou y réfléchir plus qu'il avait en lui un ami, un égal. Hélas, le Sarrasin ne parlait pas. Pire, lorsqu'il lui posait de simples questions et lui demandait de hocher la tête, l'étranger était pris de convulsions, comme s'il était sous l'emprise d'un sortilège. Ainsi, il avait dû vivre dans le silence jusqu'à l'arrivée d'Ulrich. Mais le babillage d'un enfant, s'il emplissait l'air, ne remplaçait pas les paroles d'un ami.

Le sorcier était le premier homme avec qui il pouvait parler, d'égal à égal.

Et pour l'heure, l'intéressé dormait. Mais le chevalier ne s'ennuyait pas. Les hommes du clan venaient lui parler, eux aussi, lui demandant de raconter ses exploits, Aachen, le palais de l'Empereur, l'origine de son peuple, les hauts faits de leurs héros. Ils souriaient, partageaient avec lui anecdotes et nourriture. De Cáel ils parlaient peu, se contentant de dire qu'il venait d'un autre clan et que c'était un sorcier puissant, un ami de Chandra et Jal. Ces derniers étaient encore plus évasifs sur le sujet, le guerrier tournant avec difficulté la conversation alors que l'enchanteur maniait les mots avec maestria, l'emportant loin sans même qu'il s'en aperçoive.

À la vérité, peu importait qu'il n'apprenne rien sur l'homme qui était dans son dos. Il souriait et profitait du voyage, regardant défiler les paysages de l'Empire qu'il avait juré de protéger et servir. Il finirait par apprendre les secrets que lui dissimulait Cáel, la signification de ce mot qui l'avait tant perturbé lorsque Chandra l'avait prononcé : Ciarán.

Le ciel était voilé, mais alors qu'il levait les yeux vers lui, il se sentait aussi libre que les oiseaux qui le traversaient.

* * *

Ils arriveraient à Aachen le lendemain, mais pour l'heure, les gitans avaient monté le camp loin des routes principales, là où nul ne viendrait les chercher. L'air était empli de joie malgré la pluie qui était tombée après midi et n'avait cessé que récemment. La foire leur ferait de substantiels revenus et leur permettrait de retrouver d'autres clans et d'échanger nouvelles et marchandises. Autour du feu, chacun s'activait, le sourire aux lèvres. Cáel et Lohengrin avaient été mis à la tâche eux aussi. Le chevalier était parti chercher de l'eau avec les plus forts des adolescents tandis que le sorcier aidait à la préparation du repas. Lonhengrin était revenu les bras chargés par les seaux et avait trouvé l'enchanteur occupé à bercer un enfant contre son sein. La vision aurait dû sembler étrange, ridicule. Elle l'avait rendu incompréhensiblement triste. Quel âge avait son fils ? Était-il à peine plus grand que celui-là quand la malédiction le lui avait enlevé ? Comment pouvait-il vivre avec une telle douleur ? Comme si quelque chose avait été arraché de sa poitrine...

Il alla déposer l'eau. Le magicien lui tournait le dos et le feu cachait son visage alors qu'il se penchait vers l'enfant. Le chevalier imaginait sans difficulté son regard aimant, sa bouche attendrie, ses yeux gris submergés par l'émotion et l'adoration, les doux sons qui échappaient à ses lèvres pour calmer l'enfant, les caresses de ces doigts fins sur la peau du nouveau-né. Il se voyait à son tour se pencher vers l'enfant, embrasser le front couvert de duvet blond, répondre à son sourire ensommeillé, glisser son doigt dans les minuscules mains pourtant déjà si fortes qui tentaient de le retenir. Puis relever la tête et plonger son regard dans les yeux gris et emplis de chaleur et d'affection. Les lèvres rouges lui souriaient au milieu du visage d'albâtre encadré par les longs cheveux noirs.

— Chevalier, viens donc partager un jeu d'osselets avec nous.

D'où était venue cette image ? Pourquoi voyait-il cet inconnu qui ressemblait tant au sorcier ? Était-ce uniquement son imagination ou un fragment de ce qu'il avait oublié ?

Il se rendit auprès des joueurs, rejoignant les Tziganes, prenant place à leurs côtés, partageant avec eux l'outre de vin épicé qui circulait. Il ne se rappelait pas avoir jamais joué aux osselets, c'était un jeu pour enfants et il

y avait bien longtemps qu'il n'en était plus un. Mais c'était un jeu d'adresse et il se révéla étonnamment doué. Les hommes commencèrent ensuite une partie de dés, mais furent interrompus par le repas.

Cette fois-ci, ce fut Cáel qui vint prendre place à ses côtés, lui tendant son écuelle de ragoût. Ils mangèrent en silence, écoutant les voix joyeuses, savourant la chaleur et la présence de l'autre.

Puis la musique commença. D'abord, ce fut le rythme clair et vif du tambourin que des doigts ennuyés marquaient. Ensuite s'éleva la chanson entraînante de la flûte et enfin vint la vièle aux accents joyeux. Les femmes, les jeunes, s'élancèrent les premières, soulevant leurs jupes, battant du pied, s'avançant avant de reculer pour mieux tournoyer, formant peu à peu le cercle alors que le tempo s'accélérait. Elles se prirent la main, faisant la ronde, leurs pieds suivant les pas de la carole, commençant à chanter dans la langue des Tziganes, se lâchant à intervalles réguliers pour tourner sur elles-mêmes et claquer des mains. Autour du cercle, chacun tapait du pied et les voix des hommes répondaient à celles des femmes, complétant le chant. Étrangement, Cáel ne chantait pas.

Enfin, elles se lâchèrent toutes et partirent, allant chercher ceux qui étaient assis pour les mener à la danse, les inclure dans le cercle. Ce fut une jeune fille toute menue qui s'empara de leurs mains et les tira vers le haut avec bien plus de force que son maigre corps aurait dû contenir. Lohengrin sourit à Cáel et ce dernier répondit alors qu'ils étaient entraînés malgré eux. D'autres mains attrapèrent les leurs et la jeune fille commença à bouger les pieds. Le chevalier répéta le mouvement et elle lui sourit. La musique semblait venir de partout autour d'eux et la ronde commença à tourner alors qu'hommes et femmes chantaient. Il se contenta de danser, suivant du mieux qu'il pouvait les pas inconnus tandis que tout s'accélérait.

Il jeta un coup d'œil rapide au sorcier qui ne chantait toujours pas, trop occupé à rire à chaque fois qu'il se trompait de pied ou de mouvement. Sa voisine riait avec lui. Ses cheveux courts voletaient dans l'air et ses yeux gris brillaient d'amusement tandis qu'il riait, la tête renversée en arrière, sa gorge dorée tendue et offerte aux regards, son corps en mouvement, la sueur perlant sur son front.

Lohengrin fit un faux pas, manquant de tomber et d'entraîner à sa suite toute la ronde, et il détourna les yeux, rouge de honte, son cœur battant bien trop vite, mais non pas à cause de la danse.

La musique prit une nouvelle et dernière accélération, les femmes ne chantaient plus, on n'entendait que les cris amusés et les rires. Et tout culmina en un point d'orgue qui les laissa tous essoufflés.

Les joues de Cáel étaient rouges, sa poitrine se soulevait et ses cheveux étaient emmêlés. Un instant, il lui sembla le voir sous lui, pareillement haletant, mais dans de tout autres circonstances.

— Je crains qu'il ne me faille m'arrêter là.

Les mots étaient coupés par son souffle court, mais le sorcier lui souriait.

— Puis-je te tenir compagnie ?

Les yeux gris le regardèrent, un moment surpris, puis se radoucirent.

— Peu de choses me feraient plus plaisir.

La musique continuait, mais ils s'éloignèrent, laissant derrière eux les couples qui se tournaient autour puis se mélangeaient avant de reprendre leur première position.

Le sorcier s'assit dans une clairière semblable à celle de la veille, les bruits de danse et le chant des instruments et des voix leur parvenaient encore. Une fois de plus, le fuseau se mit à tourner sur lui-même, emportant le fil rougi de sang qu'enroulait le sorcier entre le pouce et l'index. Le calme descendit sur eux. Mais Lohengrin ne pouvait empêcher ses yeux de parcourir son corps, reconstruisant ce moment d'abandon après la danse, caressant la douceur de sa peau, admirant les lignes pures de son visage.

— Parle-moi de toi, Chevalier.

— Et que veux-tu donc que je te dise ?

— Je n'ai jamais su qui tu étais, quelle femme t'a donné le jour, avec qui tu as joué lorsque tu n'étais qu'un enfant, ce qui te faisait sourire alors. Parle-moi des jours ensoleillés de ton enfance.

La voix était douce et lente, les yeux gris, hypnotiques, brumeux, étaient posés sur lui, l'attirant inexorablement, l'entraînant, tirant de sa bouche les mots.

— Je suis né à Schwanstein, non loin de Heilbronn, ma mère Alina était une femme douce aux yeux clairs et aux mains toujours occupées. J'étais le troisième enfant et ma sœur Elsa…

* * *

Ali accéléra la cadence, forçant le gamin à reculer. Il vit l'erreur d'Ulrich, le pied qui allait lui faire perdre tout équilibre et donc toute

possibilité de résister avant même qu'il ne le lève. Mais il le laissa faire, abattant la lame d'entraînement pour l'arrêter à un pouce à peine des côtes de l'écuyer. Habitué, celui-ci garda la position pour qu'il lui désigne sa faute.

Bien sûr, tout aurait été plus facile s'il pouvait parler. À ce compte-là, sa vie aurait été bien plus simple s'il pouvait voler, mais les voies du destin étaient mystérieuses et dangereuses comme le grand labyrinthe du désert. Nul homme n'était jamais sûr si le reflet qu'il voyait au loin était une oasis ou un autre mirage.

Ulrich se mit en place et ils continuèrent l'entraînement. Il devait ménager ses coups, veiller à les garder assez lents et simples pour que le futur guerrier puisse les anticiper, toujours s'arrêter avant que la lame émoussée ne touche la peau. C'était un bon exercice pour lui. Il y avait si longtemps qu'il n'avait entraîné de jeunes guerriers qu'il lui fallait, lui aussi, tout réapprendre. Il avait à peine été plus qu'un enfant lorsqu'on lui avait remis l'éducation du jeune prince Amir et il y avait si longtemps déjà que ses os avaient blanchi sous le soleil cruel.

Thorsten et Aloys ne comptaient pas, eux à qui il devait uniquement apprendre à se défendre. Cette fois-ci, il entraînait un futur soldat qui vivrait ou mourrait l'épée à la main, défendant son seigneur et ses possessions. Le gamin n'était pas venu à eux complètement brut, le baron Gustav avait fait un bon travail, même s'il lui avait donné quelques mauvaises habitudes dont il faudrait qu'il se défasse.

Ulrich para le coup, mais l'épée lui échappa des mains. Il était temps d'arrêter le combat. Ali remit la sienne au fourreau et le jeune écuyer poussa un soupir de soulagement, la sueur trempant son corps. Il se dirigea vers la barrière qui délimitait le champ, évitant les autres écuyers qui s'entraînaient, aveugle à leurs regards, trop intéressé par l'outre d'eau coupée de vin qu'il descendit presque seul.

Ali le rejoignit, se saisissant de leurs quelques affaires avant de le pousser vers les mannequins d'entraînement. Schwarz avait enseigné les mouvements à son apprenti et ce dernier s'y mit immédiatement sous l'œil de son aîné. Pour l'heure, le jeune homme n'apprenait que les techniques de guerre utilisées dans l'Empire, mais lorsqu'il serait plus grand et plus versé dans les armes, Ali lui enseignerait celles de son peuple, comme il l'avait fait avec le Chevalier Noir.

— Eh, face de terre, si tu te mesurais à quelqu'un de ta taille !

Il y avait plus d'une semaine que Schwarz était parti et plus d'une semaine que, chaque jour, on le défiait. Étrange qu'ils n'aient toujours pas compris qu'ils n'étaient pas, et de loin, assez bons pour se mesurer à lui, eux qui n'étaient même pas encore admis parmi les hommes de leur clan. Ils semblaient voir dans son œil mort une faiblesse et non la preuve qu'il avait réussi à échapper à la mort encore et encore.

Il laissa Ulrich à ses gestes mécaniques et se tourna vers son nouvel adversaire. Au moins cette fois-ci n'était-ce pas un bébé encore à la mamelle. Celui-ci avait déjà dépassé l'âge d'homme, et s'il n'avait été fait chevalier, c'était qu'il devait lui manquer les principes qui étaient censés régir la caste guerrière, ou du moins l'Ordre.

La bataille fut décevante. Malgré tous ses muscles et son air bravache, l'écuyer était un adversaire faible et pénible qui maintenant geignait comme une petite fille. Ses amis l'entouraient, vociférant, commençant à s'énerver et à jeter vers Ali des regards furibonds. Voilà qui promettait d'être bien plus amusant, même s'il allait devoir veiller à ne pas blesser gravement ses assaillants.

— Que se passe-t-il ici ?

Un groupe de chevaliers comprenant sire Godefroy venait d'entrer dans la cour d'entraînement. Le Maure remit son épée au fourreau et se tourna à nouveau vers Ulrich tandis que la clique du géant geignard allait se plaindre. Il corrigea la forme du jeune écuyer et le regarda frapper le mannequin de bois.

— Ali, l'écuyer.

Le mentor de Schwarz était venu à lui et il se prépara à un nouveau sermon. Était-ce sa faute si les imbéciles le cherchaient inlassablement ?

— Sire Alban te fait mander, je m'occuperai du jeune Ulrich.

Il n'avait aucune envie d'aller voir le commandeur de cette place forte. Il ne faisait pas partie de leur Ordre, il n'avait juré sa loyauté qu'à Schwarz. Mais que pouvait-il faire sans mots et sans le Chevalier Noir ? Il s'inclina respectueusement et partit.

Il ne savait toujours pas comment considérer sire Godefroy. Il avait traité son maître avec respect et bonté, et ce dernier semblait lui vouer une admiration sans bornes, mais il doutait qu'il n'ait pris aucune part à la traîtrise qui avait mené le Chevalier Noir à sa perte.

Lorsqu'ils étaient partis pour Schwanstein, il n'avait pas même pensé qu'ils seraient absents longtemps. Il avait conseillé à Thorsten et à Aloys de

continuer leurs exercices. Il avait échangé un regard long avec l'apprenti du sorcier avant que ce dernier ne détourne les yeux, tentant de cacher sa rougeur. Il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait avec un enfant bien trop jeune pour lui, aussi étrange et lointain que la neige, sorcier de surcroît, et apparenté au Roi à qui Schwarz avait prêté serment d'allégeance… Mais il était parti sans s'en soucier, suivant son maître comme Tod le faisait.

Friederich s'était montré froid, mais ils n'en attendaient pas moins de lui, et même si Schwarz lui avait parlé de Güstrow et de sa famille, l'homme était resté distant. Il aurait dû savoir qu'il y avait là traîtrise, mais il n'avait rien vu, dormant du sommeil du juste, songeant à Güstrow et à ce qu'il y avait laissé, incapable de se rendre compte qu'ils se jetaient dans un piège. Ils s'étaient arrêtés pour manger et laisser les chevaux reposer. Friederich était parti du camp. Ils ne l'avaient plus jamais revu. Au lieu de ça, des hommes armés avaient surgi des sous-bois. Il y avait le petit Siegfried à protéger, entre les bras de son père. Ali s'était jeté dans la bataille. Un mot avait suffi à arrêter son corps, à le plier aux ordres de la sorcière, à forcer ses pieds à s'arrêter et ses yeux à contempler.

Sans pouvoir agir, sans pouvoir hurler, il avait vu l'enfant être arraché aux bras de son père. Les hommes armés les entouraient et il ne pouvait que revivre cette nuit de cauchemar, le corps sans vie d'Amir, le pouvoir du monstre le restreignant comme celui de la sorcière aux cheveux d'or et au visage doux qui détruisait à nouveau la vie de son maître. Il l'avait vue le forcer à genoux, il avait entendu les imprécations de Schwarz, la promesse de mort dans ses yeux, la violence dans son visage, la haine dans son rictus. Mais la sorcière les avait soumis, sans effort apparent, le sourire aux lèvres alors que Siegfried pleurait entre les bras d'un mercenaire au visage couturé.

— Tu m'as assez défiée, Chevalier, il est temps que tu me serves à nouveau.

Sa voix était douce et mélodieuse comme celle de tous les magiciens et elle avait prononcé son sort, frôlant à peine le front de Schwarz de ses doigts avant qu'il ne s'écroule. Ali avait tenté d'échapper à la magie, lutté de toutes ses forces, mais il n'avait rien pu faire. Elle s'était ensuite emparée de l'enfant et l'avait examiné avec dégoût.

— Puisqu'il me faut épargner ta vie, je me contenterai de te maudire…

Tod s'était jeté sur elle, mais sa magie l'avait protégée, et elle avait mis à terre la pauvre bête.

— Siegfried Cáel von Einsamturn, fils du Sorcier Gris et du Chevalier Noir, présent d'Ygg, moi Vianne, la Dame Blanche, je te maudis. Rejette ta peau humaine et prends celle d'un cygne aux plumes noires, oublie le langage des hommes et réfugie-toi dans les forêts, et lorsque viendra l'heure, péris sous cette forme. Ainsi soit-il par mon nom et par mon souffle.

L'enfant devint cygne aux plumes noires et la sorcière le posa à terre où il s'ébroua comme un véritable oiseau. Elle regarda ensuite les environs et les mercenaires aux sourires torves. Elle les tua d'un mot, leurs corps tombant comme des faisans touchés en plein vol. Ensuite, elle se dirigea vers lui, sa monstruosité cachée sous les vêtements précieux et une beauté aussi fausse que son sourire placide.

— Quant à toi qui portes déjà la marque d'un sorcier…

Il se jeta sur elle.

Il ne sut jamais quel miracle l'avait libéré de son emprise, mais il en profita, son épée était toujours dans sa main et il la planta dans sa poitrine, cherchant à transpercer son cœur.

La lame buta, comme si elle avait rencontré un roc, et le masque de l'enchanteresse tomba, laissant son visage laid et furieux. Elle reprit le contrôle du corps d'Ali et le mit à genoux tandis qu'elle extirpait l'épée de son torse.

— Misérable ! Tu souffriras ! Je veillerai à ce que tu souffres, à ce que tu restes auprès de ce maître que tu es si prompt à défendre et il te tuera.

Elle se remit à sourire.

— Oui. Il te mettra à mort. Tu resteras auprès de lui et quand il aura épousé Florinka, tu attenteras à la vie de la princesse et il sera forcé de t'exécuter. Quoi de plus douloureux que d'être tué par une main amie. Que de voir la haine dans ses yeux alors que tu quitteras cette existence. Oui, ainsi adviendra-t-il. Mais en attendant...

Elle posa la main sur sa gorge.

— Tu perdras toute capacité à communiquer avec les autres. Spectateur muet et entravé par les chaînes du destin, esclave de ma volonté.

Ali sentit la magie parcourir son corps, mais cette fois, il n'y avait aucun collier pour marquer sa chair, rien qui permette de savoir qu'il avait été ensorcelé.

— Que veux-tu, Sarrasin ?

Il s’arrêta brusquement. Il s’était perdu dans ses souvenirs tandis que ses pieds le portaient jusqu’aux appartements du maître de l’Ordre.

Il ne tenta pas même de répondre à la question du garde, peu désireux d’endurer une nouvelle crise de spasmes juste pour faire comprendre qu’il était attendu. Le garde sembla comprendre quand même, frappant à la porte et informant son supérieur.

Sire Alban l’attendait. Mais il n’était pas seul.

Ali voulut s’arrêter, pousser un cri de rage, se jeter sur elle et cette fois-ci trancher sa tête comme il avait fait de celle de Noor, mais son corps ne lui obéissait déjà plus qui marchait paisiblement. La porte se referma.

— Voilà, Madame.

— Je vous remercie, sire Alban. Puis-je obtenir quelques minutes seule avec le païen ? Peut-être avec l’aide de Dieu, pourrai-je lui rendre la voix et l’amener à se repentir de ses péchés et à abjurer sa fausse foi.

— Je suis, Madame, comme toujours, à vos ordres.

Le commandeur les laissa et la Dame du Lac releva son voile.

— Alors, esclave, comment te sens-tu ? Tu peux te contenter de réponses courtes… Oh, tu restes muet, soit, c’est ton droit.

Elle était folle. Aussi folle que Noor, il y avait dans ses yeux cet éclat qu’il n’avait pas reconnu la première fois avec le jeune homme aux cheveux de miel.

— Il y a quelque chose de différent avec toi, fils du désert.

Elle l’examinait à présent, minutieusement, cherchant ce qui avait changé, vérifiant probablement son sort.

Elle ne trouverait rien. Allah était grand et ne permettrait pas qu’elle trouve quoi que ce soit. Il protégerait Aloys des folies cruelles de ce monstre. Le jeune homme lui avait dit qu’au royaume des Rêves, elle ne pouvait l’atteindre et qu’elle ne pouvait pas non plus sentir sa présence. Ali espérait de toutes ses forces que ce serait vrai. Il aurait dû refuser, ne pas exposer Aloys à un tel danger alors qu’elle avait posé sa marque sur son corps. Mais lorsque le jeune sorcier était venu le voir dans ses rêves, lorsqu’il avait pu lui parler, le serrer contre lui et sentir son cœur battre contre le sien, il n’avait pas réussi à se dominer, à lutter contre ses besoins, ses sentiments, cette joie de retrouver non seulement la parole, mais la chaleur de son sourire rougissant…

Elle continuait à l’observer, aux aguets, et son hermine posée sur ses épaules l’examinait aussi.

Elle finit par se lasser.

— Dans quelques mois à peine ton maître épousera Florinka et redeviendra un Chevalier Blanc. J'espère que l'idée te remplit d'aise. Mais avant…

Elle toucha sa gorge.

— Est-ce que le Sorcier Gris est venu voir ton maître, ou toi ?

— Non…

Le mot sortit de sa bouche, rauque et mal formé, blessant sa gorge, mais surtout immédiat.

— Est-ce qu'il a tenté de communiquer avec lui par quelque moyen que ce soit ?

— Non.

— As-tu vu le dragon ? A-t-il vu ton maître ?

— Non.

— Est-ce que d'autres envoyés de Güstrow sont venus le voir ?

— Non.

— A-t-il cherché à en savoir plus sur son passé ?

— Non.

Il aurait voulu ajouter quelques petits mots doux pour elle, lui raconter la joie qu'il aurait à couper sa tête lorsqu'elle relâcherait son emprise un seul instant, mais les mots ne passaient pas sa gorge.

— Est-ce que tu me hais ?

— Oui.

— Bien. Continue et meurs en sachant que tu n'auras rien pu faire contre moi.

Elle reposa la main sur sa gorge avant de remettre le voile sur son visage.

— Pars, Sarrasin, et réfléchis à tes péchés, car le jour de notre mort et du Jugement nous guette tous, dit-elle à l'intention de sire Alban qui rentra en cet instant même.

— Madame, bientôt commencera la messe de Saint-Constant, puis-je vous y accompagner ?

— Je vous remercie, sire Alban.

Le Maure laissa derrière lui la salle et ne reprit possession de son corps que lorsqu'il sortit du bâtiment. Il ne servait à rien de retourner près d'elle, il serait à nouveau impuissant et incapable de protéger Schwarz.

Elle était inquiète. Il n’y avait pas d’autre explication. Les rumeurs disaient qu’elle ne sortait que très rarement de la mystérieuse île où se trouvait sa demeure. Quelque chose avait dû l’alerter.

Au début, lorsque Schwarz s’était réveillé sans le moindre souvenir et que l’enfant avait été emporté par la sorcière, Ali avait espéré et prié pour l’arrivée du Sorcier Gris. Lui saurait quoi faire, lui pourrait rendre ses souvenirs au chevalier et sauver leur fils. Mais le temps s’était écoulé et c’était Sieghard qui s’était présenté. Il avait à peine pu parler à Schwarz, ce dernier étant surveillé de près, mais lui avait pu se rendre auprès du capitaine des gardes. L’homme lui avait donné l’accolade, et malgré le mutisme d’Ali, lui avait raconté ce qu’il était advenu du sorcier.

Il lui avait fallu attendre qu’Aloys le rejoigne dans ses rêves pour en apprendre plus. Ils avaient peu parlé et il avait caché au jeune homme sa malédiction, mais le jeune sorcier lui avait dit que Ciarán reviendrait à Güstrow. Alors il avait attendu parce qu’il était impossible que celui qui avait affronté des dragons puisse abandonner son fils et son époux.

Le Sorcier venait. Il en était convaincu. Bientôt la Dame du Lac périrait et Schwarz serait enfin libre.

* * *

Aachen était une ville immense et emplie de monde. Lohengrin les avait quittés à l’entrée de la ville, leur laissant le cheval qui lui avait été prêté. Ciarán l’avait suivi dans la ville peu après. Il lui fallait se rendre au marché, Chandra lui ayant demandé d’acheter des herbes et autres plantes médicinales. Il devait aussi s’avouer qu’il avait envie de voir la capitale, Aachen la Majestueuse.

Il y avait foule dans les petites rues, comme si tout l’Empire était venu pour la foire de la Saint-Michel. Il se fraya un chemin jusqu’au marché et parvint à acheter les plantes dont Chandra avait besoin. Il entendit sonner les cloches de la cathédrale lorsqu’il sortait du regroupement d’étals. Il vit les gens se diriger tous en direction des flèches hautes.

— Ma belle-sœur m’a dit qu’y avait l’Empereur.

— Oh, la dernière fois y avait aussi le roi de Lorraine et tudieu s’il était pas vêtu comme un soleil tant d’or qu’y portait !

— M’a dit qu’y avait plus impressionnant encore !

Il suivit les rumeurs et les gens jusqu’au parvis de la cathédrale, serrant contre lui ses achats.

L’endroit était déjà noir de monde alors que le soleil illuminait l’incroyable beauté gracieuse du monument et faisait briller les couleurs des vitraux. Les fidèles sortaient de la messe et les teintes de leurs riches vêtements n’avaient rien à envier à celles des vitraux. Il vit Clothaire d’Alsace rejoindre un groupe d’hommes, sûrement des membres de l’Ordre.

— Celle-là, c’est-y pas la princesse ?

— Y m’semble bien.

Ciarán tourna les yeux vers elle, celle qui devait lui voler son époux. La princesse était une jolie chose aux longues tresses blondes et au bliaud richement brodé, elle souriait en faisant la charité aux pauvres. Une princesse de chanson de geste. Une femme digne d’un brave héros.

Elle ne l’aurait pas. Qu’elle se trouve un autre prétendant, car elle n’aurait pas Schwarz.

Il sentit quelque chose dans l’air et tourna instinctivement les yeux, laissant la princesse à ses actes de bonne chrétienne, regardant sous le portique de la cathédrale.

Elle était vêtue de blanc et il entendit la stupeur de l’assistance, il sentit les mouvements autour de lui, il vit du coin de l’œil certaines femmes se mettre à genoux. Un long voile fin semé de perles tombait jusqu’à ses pieds, mais sa main blanche était posée sur le bras d’un homme en armure.

Ainsi donc la Dame du Lac était sortie de son île.

Nul doute que la présence du dragon si près d’elle l’avait forcée à passer les barrières protectrices de son domaine et à venir jusqu’à Aachen chercher ce qui avait pu le tirer des lointaines contrées où il avait cherché refuge. À moins qu’elle n’ait eu quelque prémonition, senti que l’heure de sa défaite arrivait…

Ciarán avança à travers la multitude de badauds, cherchant à se rapprocher. Nombre de personnes entouraient la magicienne, cherchant sa bénédiction, à lui parler ou simplement à la contempler. Il eut bien du mal à atteindre les premiers rangs des spectateurs. La sorcière releva la tête et son voile, ses yeux bleus et froids cherchant à travers la foule, passant sur lui sans même s’attarder un instant. Elle fit plusieurs fois le tour des présents et, un moment, le désagrément fronça ses lèvres, puis elle reprit son masque et ses bénédictions de sainte femme. Mais l’enchanteur savait qu’elle était troublée.

Il sourit.

Le Cœur et l'Étoile étaient deux morceaux du même tout. Leur magie résonnait de concert et il sentait la douceur de l'Étoile même à travers les mètres. Elle aurait dû sentir le Cœur, savoir qu'il était là avant même qu'il n'entre dans la ville. Elle n'avait eu qu'une vague sensation. Le collier de Brising était aussi puissant que dans les légendes, qui dissimulait sa magie et celle du Cœur.

Il recula à travers la foule.

Elle ne se rendrait compte de sa présence que trop tard.

* * *

— Lohengrin ! Je veux dire, sire Lohengrin.

Ulrich vint immédiatement à lui, semblable à un chiot heureux de retrouver son maître.

— Vous êtes enfin revenu ! Vous avez tué le monstre ?

Il passa une main dans les cheveux du garçon.

— Oui. Je te raconterai tout plus tard.

— Vous participez à la joute de la Saint-Michel, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien. Maintenant, si tu allais chercher Ali ?

Il se dirigea vers sa cellule. Il avait abandonné son armure au village et la seule qui lui restait était celle d'apparat que le forgeron Wulfgar avait faite pour le Chevalier Noir. Tant pis, il emprunterait une armure d'entraînement jusqu'à ce que revienne celle qu'il avait laissée derrière lui.

— Tiens, mais n'est-ce pas le chevalier crotté ? Déjà revenu de ton lointain périple. Alors, les villageois ont-ils été reconnaissants que tu vainques pour eux le terrible Mouton Noir de Leipzig ?

Bien sûr, il fallait qu'il ait la joie de tomber sur Clothaire, de retour de la messe, s'il en jugeait par les cloches qu'il avait entendues sonner tout à l'heure.

— Salut à toi, Clothaire aux blanches mains. Non, je ne voulais pas te priver de ce haut fait, je me suis juste contenté de plonger mon épée dans le corps d'une sphinge, mais je doute qu'un jour tu aies la malchance de rencontrer aussi retors monstre. À présent, laisse-moi passer.

Le chevalier resta face à lui.

— Bientôt viendra le jour où tu cesseras de rire, Lohengrin.

— Bientôt viendra le jour où tu te laisseras pousser la barbe et les couilles et tu oseras m'affronter. En attendant, va donc voir ailleurs avant que je ne t'y force.

Il le bouscula et poursuivit sa route.

Tout le calme et la paix qui l'avaient habité durant son court séjour chez les Égyptiens l'avaient quitté. Déjà, il avait l'impression que les murs de solide pierre de l'abbaye se refermaient autour de lui comme un piège dont jamais il ne pourrait se défaire.

Ce fut pire lorsqu'il passa la porte de la cellule. Seule l'armure noire et richement travaillée se détachait de la pierre blanchâtre.

— Lohengrin, te voilà bien trouvé.

— Sire Godefroy.

Il se hâta de se retourner et de saluer son aîné.

— Tu me feras plus tard récit de ton combat, mais pour l'heure, sache que tu vas devoir déménager.

— Pardon ?

Était-ce une nouvelle vexation ? Était-il indigne de rester dormir parmi les autres Chevaliers Blancs ?

— L'Empereur a requis que le fiancé de sa fille réside dans le palais impérial en sa compagnie. Je veillerai à faire parvenir tes affaires, mais il faut dès à présent que tu te rendes auprès de lui pour le remercier de cet honneur. Oh, il semblerait qu'il souhaite aussi faire avancer la date de vos épousailles à la Saint-Luc.

— Mais mon année d'expiation ne sera pas achevée.

— La Dame du Lac est venue de son île, de graves désastres vont frapper le Saint-Empire, il faut mettre de l'ordre et se préparer au pire. La date sera annoncée lorsque sera finie la joute de la Saint-Michel.

-7-

Hélas ! Un mariage sans amour ! Renier les sentiments qui étreignent leurs cœurs ? Jamais ! Et puis ne sont-ils pas déjà mariés ? Oh, brave sorcier, hâte-toi de rendre à ton adoré ses souvenirs, car le malheur vous cerne et l'ombre de votre ennemie se rapproche !

Le temps semblait passer à une lenteur insupportable. Chacun de ses pas dans le palais était irrémédiablement arrêté par l'arrivée d'encore un nouvel imbécile qui tenait absolument à lui parler pour une raison incompréhensible. Il avait vu plus de visages en un jour qu'en toute une vie et il était bien incapable de se rappeler qui était qui. Et chacun de ses interlocuteurs l'avait regardé avec condescendance et beaucoup avec mépris.

— Ah, sire Lohengrin, vous voici.

Bien sûr. Il était sur le point d'enfin accéder à la porte menant vers les jardins. Il se tourna vers le bedonnant noble qui venait de l'appeler, sa main couverte de bagues tendue vers lui. Son sourire se craquelait de toutes parts sur son visage alors que Lohengrin lui disait bonjour, la colère courant sous sa peau.

— Que puis-je pour vous, Messire ?

— Sire Adalbert et moi-même avions besoin de vos connaissances.

— Bien sûr.

Il retint sa frustration et sa rage. Il pourrait être dehors, occupé, s'entraînant, surveillant les exercices d'Ulrich, mais non.

— Vous avez côtoyé Gerhardt von Saxe, non ? Pensez-vous qu'il serait assez aimé pour remporter les suffrages d'une élection ?

— Et Pierre de Bohème ? S'ils étaient tous deux en lice pour le trône impérial, à qui irait votre suffrage ?

— L'Empereur, que Dieu le garde, est en bonne santé et un homme de ma position n'a pas parti à prendre dans une querelle éventuelle qui ne concernera que les électeurs.

— Mais vous êtes le fiancé de la princesse Florinka, un Chevalier Blanc vous-même, comme l'Empereur et tous ses illustres prédécesseurs. Sûrement de telles questions vous préoccupent ?

— Je ne suis qu’un Chevalier Blanc et maintenant si vous voulez bien m’excuser.

Il ne leur laissa pas le temps de le retenir. L’Empereur était malade, il l’avait appris de la bouche de sire Alban, mais sa santé était supposée rester un secret. Voilà qui semblait fortement compromis et chacun à la Cour de faire connaître son opinion, de commencer à jouer au jeu du pouvoir, de voir quel Chevalier Blanc avait assez de lignage, de popularité, de relations pour être élu à la tête du Saint Empire. Et de demander son avis, à lui, le nouveau visage dans ce tableau toujours changeant, mais à jamais immuable.

Le soleil était caché sous d’épais nuages et la température était fraîche, mais l’air lui semblait divin après ces heures passées entre les murs richement décorés du palais. Il se mit à marcher en direction des murailles. Il rejoindrait la cour et pourrait sortir, retourner à l’abbaye où étaient restés Ulrich et Ali, évidemment jugés indignes de poser les pieds dans l’enceinte du château de Charlemagne.

Le cri d’un rapace attira son attention, et presque sans le vouloir, il se retrouva à lever le poing.

Le faucon du sorcier se posa sur son avant-bras et tendit sa patte autour de laquelle avait été enroulé un fin morceau de parchemin. Il le détacha et caressa le poitrail d’Ard avant que l’oiseau ne grimpe jusque sur son épaule où il se percha tandis que Lohengrin lisait le court message.

« Demain, à la porte nord lorsque sonnera prime. Emmène tes écuyers, je me chargerai des vêtements. »

Il cligna des yeux plusieurs fois. Il n’avait aucune idée de ce que signifiait ce message. Le faucon le regardait, attendant vraisemblablement une réponse à rapporter à son maître. Demain serait encore un jour empli des vanités de la Cour, une journée où il tenterait d’échapper aux attentions de tous ceux qui semblaient décidés à le retenir prisonnier de leurs bavardages oisifs.

S’il partait avant prime, il verrait Cáel.

Il raterait aussi la première messe. Comme il l’avait ratée ce matin parce qu’on s’était mis avec mille prétextes en travers de son chemin, avant de donner pour accepté qu’il irait à celle de sexte avec le reste des dévots de la Cour. Mais les rumeurs sur la santé de l’Empereur avaient aussi annulé cette sortie, et depuis, il n’avait réussi à s’échapper. Jusqu’à maintenant.

Eh bien soit, il rejoindrait le sorcier le lendemain.

— Dis à ton maître que j'y serai.

Le faucon roucoula son accord avant de redescendre le long de son bras et de prendre son envol dans le ciel gris.

À présent, il lui fallait rejoindre Ali et Ulrich, nul doute que le gamin serait enchanté de rencontrer les Tziganes, quant au Maure… Il semblait rongé par quelque chose, la colère animant ses gestes lorsqu'il s'entraînait seul. Il y avait fort à craindre que des choses déplaisantes aient été dites alors qu'il était absent…

Il atteignit enfin la cour et la grande porte et un poids commença à tomber de ses épaules.

— Sire Lohengrin…

Ses poings se contractèrent et tout son corps se raidit comme lorsqu'il se préparait au combat, il sentait la rage affleurer, caresser son sang. Il se retourna et contempla avec froideur et plus qu'une pointe de colère la jeune femme qui l'avait interpellé et qui venait, en courant, à sa rencontre, ses cheveux sagement cachés par sa coiffe blanche. La pauvre enfant s'arrêta net, foudroyée, effrayée, et ouvrit la bouche comme une agnelle sans qu'aucun son n'en sorte.

— Qu'y a-t-il ?

Elle manqua de reculer quand il éleva la voix.

— La… La p… princesse… La princesse vous fait mander… Dans les jardins.

Elle fit un pas en arrière, comme si elle craignait d'être frappée, et il respira profondément, cherchant à calmer l'ire qui fouettait sa chair. Il n'avait aucune envie de passer l'après-midi stupidement planté sur un banc pendant que ces dames cousaient et lui réclamaient des histoires. Il n'était pas barde, que Diable, il était chevalier ! Et il était de son devoir d'instruire son apprenti et de s'entraîner.

Mais il ne pouvait désobéir à la princesse. D'autant qu'elle était sa fiancée. L'annonce avait été rendue publique au banquet de la veille.

Il força un sourire, plus effrayant qu'autre chose, sur son visage.

— Merci. Pouvez-vous me mener à elle, Damoiselle ?

Cette dernière sembla, si possible, encore plus effrayée.

— B… Bien sûr.

Elle prit la fuite, le pied léger, aidée par sa connaissance de tous les recoins du domaine impérial.

Il tenta de chasser son mécontentement, mais la marche rapide à travers les jardins, alors qu'il essayait d'éviter de bousculer les serfs, les courtisans et les arbustes, ne l'aida pas à se calmer.

La princesse l'attendait, assise sur un banc, seule, à l'exception d'une dame à ses pieds qui semblait lire d'un lourd et précieux volume. Elle portait sur son bliaud une riche pelisse de martre pour la protéger du vent froid qui était venu en même temps que le soleil. Elle leva les yeux et lui sourit. Il lui sembla que son sourire était vide, aussi faux que celui des courtisans qu'il avait vus tout le jour. Il n'était en rien semblable à celui de Cáel qui faisait briller ses yeux d'une chaleur douce…

Le chevalier secoua la tête, à quoi pensait-il ?

— Lohengrin… J'espère ne pas vous avoir dérangé. Je me languissais de votre présence.

Elle ne se leva pas, assise au milieu des coussins posés sur le banc.

— Princesse.

Il s'inclina.

— Toujours si formel, mon fiancé. Continuerez-vous donc à m'appeler ainsi après nos épousailles ? Resterai-je toujours une princesse à vos yeux ?

— Vous êtes la fille de notre Empereur, Madame, rien ne saurait altérer ce fait.

Elle sourit, un éclat de métal dans ses yeux verts.

— Allons, venez donc prendre mes mains et m'aider à me relever, il me semble que mes jambes sont engourdies. Nous nous promènerons dans les jardins, voilà qui me paraît une bien agréable perspective.

Pour elle peut-être, pour lui très peu.

— Bien sûr, Altesse.

La dame de compagnie s'était relevée et il atteignit la princesse, prenant les mains blanches, fines et molles qu'elle lui tendait pour la relever. Elle n'était pas petite pour une femme, mais elle lui arrivait à peine au menton et semblait si menue malgré les nombreuses couches de vêtements qu'il lâcha immédiatement ses doigts, craignant de les briser par inadvertance.

Elle prit son bras et le mena sur la route de cailloux blancs et polis qui avaient été placés dans les allées du jardin. La dame de compagnie les suivait à une distance respectueuse.

— Alors, que pensez-vous du palais ? J'espère que vos logements vous plaisent, j'ai moi-même veillé à leur installation.

Que voulait-elle qu'il lui dise ?

— Bien sûr, Altesse, tout est très plaisant et le palais est digne de notre Empereur.

— Vous devez y être bien mieux que dans votre cellule à l'abbaye.

Il donnerait tout l'or qui se trouvait dans sa bourse pour retourner dans le calme familier de sa cellule.

— Le lit est plus confortable.

— Je ne pouvais supporter de vous penser dans cette pièce froide et nue. Je n'ai pas eu à insister pour que papa m'approuve.

— Je suis votre obligé.

Les mots lui écorchaient la bouche et il avait envie de la secouer et de lui demander de quel droit elle se permettait de s'insinuer ainsi dans sa vie alors qu'ils n'étaient pas même encore mariés. Mais elle était dame et princesse et il ne pouvait se montrer discourtois.

— Allons, Lohengrin, il me plaît de vous avoir ainsi près de moi, il est plus facile pour moi de vous voir et de discuter avec vous.

En le faisant mander comme tantôt.

— Bien sûr.

— Vous vous plaisez en ma compagnie, j'espère ?

— Quel homme n'y prendrait pas plaisir ?

Elle se tut, semblant contentée par sa réponse.

Elle était princesse, seule fille de l'Empereur, née de parents illustres. Il était chevalier, né troisième fils d'un châtelain sans grand lignage. Elle l'élèverait par ce mariage, elle lui donnerait la reconnaissance et les terres de son père, le duc de Cobourg, elle ferait de lui un homme important. Et il lui devrait tout. Ses exploits, ses batailles, ses actions ne compteraient plus, il serait l'époux de la princesse…

Tout son être se rebellait contre cette idée.

***

Le soleil commençait à disperser les derniers nuages de la nuit et malgré l'air froid qui frappait encore ses joues, le jour promettait d'être splendide.

Il l'espérait de tout son cœur.

Une journée s'était écoulée. Une journée sans Schwarz. Le temps lui avait semblé démesurément long. À présent que Ciarán avait enfin retrouvé son aimé, chaque seconde loin de lui paraissait perdue. Il avait enfin cessé de se sentir faible et fatigué, mais ses idées restaient floues. Il savait qu'il

lui fallait agir, qu'il devait convaincre Lohengrin de laisser place à son époux. Il avait compté sur l'excitation de la bataille, sur cette rage et ce désir qui avaient toujours empli Schwarz… Il avait échoué.

Sans doute était-il temps d'essayer autre chose. Sans doute était-il temps de faire ce que Schwarz avait fait.

Il devait le séduire.

Les cloches se mirent à sonner, leur écho repris à travers la ville, et il vit le chevalier s'avancer vers lui.

Le soleil faisait briller l'or de sa chevelure et il lui souriait.

Le sorcier aurait voulu courir vers lui, être rattrapé par ses bras musclés et serré contre sa poitrine. Il voulait qu'il lui caresse les cheveux en lui disant que tout irait bien, qu'ils étaient à nouveau ensemble et qu'ils viendraient à bout de tout. Il était fatigué, las de cette séparation qui avait duré si longtemps, las de ne pouvoir serrer Siegfried contre lui, las d'être loin de chez lui.

— Qu'y a-t-il ?

Le chevalier devait avoir vu la tristesse sur son visage et une main s'était posée sur sa joue, chaude, consolante, ce regard doux si étrange et nouveau sur le visage de Schwarz.

— Rien.

Il reprit son sourire.

— Bonjour, Lohengrin. J'imagine que ce sont Ulrich et Ali ?

Le gamin le regardait avec admiration, enfin, plus exactement, il contemplait Ard qui était perché sur son épaule. Quant à Ali…

Il vit le soulagement se peindre sur le visage du Maure avant que celui-ci ne s'incline respectueusement.

— Je peux le prendre sur mon bras ?

Les yeux d'Ulrich étaient plus gros que des bols et il se pencha vers lui.

— Tout dépend…

— De quoi ? Je suis sûr que Lohengrin sera d'accord !

— De si Ard veut bien de toi.

— Il parle ?

— Le langage des oiseaux, mais ça ne l'empêche pas de penser. Alors Ard, veux-tu aller sur le bras de ce jeune écuyer ?

Il caressa le cou de son familier pendant que celui-ci dardait ses yeux sur Ulrich qui se tenait droit comme un i, sûrement bien plus alerte qu'il l'avait jamais été à l'inspection. Ard cria deux fois.

— Tu as de la chance, Ard semble penser que tu es digne de le tenir. Tends le bras.

Le faucon descendit le long de son bras et passa sur celui de l'enfant.

— Voilà qui le rendra heureux jusqu'au printemps prochain au moins.

Lohengrin souriait, détendu.

— Tiens.

Le chevalier contempla avec perplexité le ballot qu'il lui tendait.

— Ce sont ceux de Jal, ils devraient aller sur quelqu'un de ta carrure.

La chemise était rouge et les chausses jaunes, il y avait aussi un chapeau de feutre orné d'une plume d'aigle.

— Nous allons à la foire aujourd'hui, Ali, Ulrich, Lohengrin et moi. Il n'y a pas de place pour un chevalier au milieu des étals, surtout un homme aussi célèbre que toi.

Il le vit hésiter. Il lui demandait de renier son identité, son appartenance à l'Ordre, sa position sociale. Tout ça pour quoi ? Juste pour déambuler entre les étals ? Pour obéir aux ordres d'un homme qu'il connaissait à peine, un sorcier ?

Lohengrin enleva la chemise noire et Ciarán put voir la marque d'Ygg, le symbole gravé au-dessus de son cœur, la preuve qu'ils étaient encore liés. La magie de la Dame du Lac l'entourait, mais ne réussissait pas à en diminuer totalement l'éclat, tout comme elle n'avait véritablement pu rompre le lien qui existait entre eux deux.

Il pouvait réussir, il n'était pas encore trop tard.

Il sourit. Il n'avait encore jamais vu Schwarz porter ces teintes vives, et même s'il préférait le noir qu'il lui avait connu, il devait avouer que sa beauté était mise en valeur par les couleurs franches.

— Alors ? demanda le chevalier.

Ali se contentait de sourire, surveillant Ulrich qui se fichait de la scène, trop occupé à contempler, caresser et se laisser mener par le bout du nez par Ard.

Ciarán s'approcha et redressa le chapeau sur sa tête, en profitant pour se pencher vers son oreille.

— Le rouge complimente ta peau. Que ne donnerais-je pour voir ton corps rougi par l'effort et le désir.

Et le sorcier recula, se tournant immédiatement, tentant de garder son calme, car les mots avaient appelé à lui des images bien trop lointaines et douloureuses.

— Allons-y !

* * *

La foire faisait le tour de la capitale. Des gigantesques murailles de l'immense capitale. Ciarán n'était même pas certain qu'ils auraient fini de tout voir à la tombée de la nuit. Les chapiteaux, les tentes, les tissus accrochés à quelques piques s'étendaient jusqu'à l'horizon, comme un étrange champ de fleurs bariolées. Le soleil était chaud et la poussière se soulevait à leurs pas, mais ils n'en avaient que faire. Les richesses du monde entier semblaient étalées là, sous leurs yeux. L'air était chargé d'épices, de l'odeur du cuir, du métal, de fruits, de fleurs, de parfums. Les cris, les voix, les chants, la musique, les langues étranges retentissaient autour d'eux. Ses mains avaient tâté étoffes, cuirs, fourrures, douceur du bois sculpté, froideur des métaux. Ses lèvres avaient goûté des boissons aussi inhabituelles qu'acides, la douceur de fruits qui ne poussaient qu'au sud de l'Empire, là où la mer était d'un bleu céleste, l'amertume d'étranges bonbons venus de loin, la salaison parfaite des charcuteries. Il avait ri aux éclats lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour voir des comédiens représenter une farce. Il avait souri lorsqu'Ulrich avait forcé son maître à participer à un jeu de berger face à un chien. Il avait soupiré lorsque le corps du chevalier s'était collé au sien, que ses bras l'avaient enlacé, que ses mains s'étaient posées sur les siennes pour l'aider à tirer à l'arc à un concours d'adresse. Il avait pleuré en écoutant la ballade d'Iseut aux Mains Blanches.

Il avait passé la journée au milieu de la foule et pas une fois quelqu'un s'était écarté pour l'éviter, pas une fois il avait vu la crainte sur le visage de son interlocuteur, pas une fois il s'était senti différent d'eux. Pendant une journée, il n'avait été qu'un homme parmi tant d'autres, sans personne pour le dévisager, le juger, attendre de lui quelque chose. Pour la première fois, il avait saisi la main de son époux et l'avait mené, en riant et en courant, vers le prochain étal, la nouvelle attraction, les bruits de chant qui parvenaient. Pour la première fois, il s'était senti libre.

Et il avait vu Schwarz sourire, rire, être ému, profiter de la vie, faire une tête bizarre en goûtant une des boissons venues de loin, tousser en essayant de fumer le houka, soulever Ulrich pour le faire monter sur un arbre et mieux voir le spectacle, lui sourire.

C'était ce qu'il voulait. C'était ainsi que devaient se dérouler tous les jours de leur vie. Ensemble, libres.

C’était la raison de ses sacrifices, du combat qui aurait bientôt lieu. Et un jour, bientôt, ce serait avec Siegfried qu’ils arpenteraient la foire, le regardant courir d’étal en étal, ce serait leur fils que Schwarz porterait, à qui il sourirait.

D’autres jours comme celui-ci arriveraient.

* * *

Un sentiment étrange semblait frémir dans sa poitrine, le faisant rire, sourire à la moindre chose. Le ciel au-dessus d’eux était d’un bleu presque agressif et jamais il ne s’était senti mieux. La main du sorcier dans la sienne était douce et chaude, et à chaque fois qu’il la lâchait, il le regrettait et finissait par la reprendre. Il n’avait jamais rien vu de semblable à cette foire. La quantité d’étals, de marchands de toutes nationalités, de gens le submergeait presque. Il se sentait perdu dans la foule, lui qui avait toujours été à part, différent, solitaire, depuis qu’il avait quitté Schwanstein. À présent, il n’était qu’un des passants, un homme sur qui nul ne se retournait, ni le Chevalier Noir dans l’ombre duquel il marchait sans cesse, ni un Chevalier Blanc auquel on cédait le passage.

Il avait participé à des jeux d’adresse, concouru face à un chien pour ramener des moutons à l’enclos, appris à tirer à l’arc au sorcier, mangé, ri, applaudi. Et surtout, il avait regardé. Regardé Cáel qui lui souriait, qui courait devant lui avant de se retourner et de lui enjoindre de presser le pas, qui collait son corps contre le sien si la foule devenait trop épaisse, qui murmurait à son oreille des remarques amusantes, qui profitait de ce jour au moins autant qu’Ulrich.

Au moins autant que lui.

Perdu dans cette foule, guidé par ses envies, loin de tous les regards accusateurs, scrutateurs, pour la première fois depuis son enfance, il s’était senti libre. Libre d’être lui-même. Non pas celui qu’il devait être, mais celui qu’il était vraiment.

Et plus d’une fois, il s’était retenu de se tourner vers le sorcier et de l’embrasser au milieu de la foire comme il le voyait faire parfois autour de lui.

C’était un péché. Il le savait, mais en ce jour étrange et doux, sous ce soleil brûlant, la chose n’avait pas paru aussi grave. Il s’était senti léger, alors même qu’il y avait plusieurs jours qu’il ne s’était confessé. En compagnie du sorcier, il avait eu l’impression que son passé ne traînait plus

derrière lui comme des ailes trop grandes, trop lourdes et incapables de voler. Il lui semblait que Cáel le voyait lui, non pas celui qu'il avait été, celui qu'il essayait d'être, mais juste lui.

— Tiens.

Il prit le pâté encore chaud que lui tendait Cáel.

La nuit était tombée et Ulrich avait été ramené par Ali avant que lui aussi ne tombe, épuisé par l'excitation du jour. Ils étaient retournés vers le camp des Tziganes qui s'étalait, immense. Le sorcier lui avait dit que trois clans étaient là, échangeant marchandises, informations, rires et danses. Avant que la foire ne se termine, il était probable que certains changent de clan et passent à une autre famille. Pour l'heure, les nomades faisaient la fête comme si le soleil ne devait jamais se lever le lendemain.

Ils n'étaient pas les seuls. De tous les coins de la foire, on entendait de la musique, des chants, des rires. Certains marchands aventureux s'étaient joints aux étrangers, certains étrangers aussi et il était amusant de les entendre converser dans un sabir exécrable et se comprendre à force de gestes et de nouvelles gorgées de vin ou de bière.

— Je suis heureux d'avoir partagé cette journée avec toi.

Cáel était assis à côté de lui, loin du feu et de la lumière, son corps tout contre le sien pour lutter contre le vent froid qui s'était levé, mais ne dérangeait ni les danseurs ni les buveurs. Une odeur douce, comme de terre fraîche et riche et de fleurs émanait de lui.

Les yeux gris le fixaient, sincères, chaleureux.

— Moi aussi.

Les mots étaient difficilement sortis de sa bouche, il y avait quelque chose d'étrange soudain dans l'air, dans la façon dont le corps du sorcier bougeait contre le sien, dont sa langue mouillait ses lèvres que la lumière de la lune rendait pâles.

Une main chaude se posa sur sa joue, le forçant à baisser la tête, à se rapprocher plus encore, à plonger plus profond dans l'éclat brillant de lune de ces yeux gris si semblables à ceux qui avaient hanté ses rêves.

— Je serai toujours heureux que ce soit toi.

Il n'eut pas le temps de réfléchir à cette étrange phrase, de poser de questions. La bouche brûlante et humide de Cáel s'était posée sur la sienne et une langue agile et douce se glissait entre ses lèvres tandis que les mains du sorcier se plaçaient derrière sa nuque et dans son dos, le maintenant prisonnier.

C’était étrange. Étrange de sentir ces doigts calleux caresser sa nuque, la force de cette main dans son dos qui le pressait contre le torse de l’Égyptien, cette langue implacable envahissant sa bouche, guidant la sienne, le forçant à accepter le plaisir. Il aurait dû le repousser. Il pouvait le faire, aisément. Il ne le faisait pas.

Au contraire, ses mains commencèrent à bouger elles aussi, s’accrochant à ses cheveux courts, caressant la naissance douce de sa chevelure à la limite de la nuque, tirant pour le forcer à reculer, pour tenter de prendre l’avantage. Mais le sorcier ne cédait pas et continuait à l’embrasser, à caresser sa langue de la sienne, à l’empêcher de respirer et de penser. À le rendre fou.

— Ha…

Il était presque sûr que le gémissement avait échappé à sa gorge. Le sorcier recommença et l’air s’emplit à nouveau du grognement de plaisir.

Son corps, son sang étaient en feu, jamais il n’avait rien ressenti de pareil et pourtant, tout était familier, la respiration entrecoupée, les doigts fins, la chaleur des baisers de Ciarán…

Ciarán.

Le mot – était-ce un mot ? – fut comme un torrent de glace dans ses veines. Son cœur battait comme un oiseau fou dans sa poitrine, mais ce n’était plus le désir qui l’agitait, c’était une peur comme jamais il n’en avait ressentie, quelque chose qui se terrait au fond de son esprit, quelque chose qu’il était sur le point de découvrir.

— Regarde-moi.

Une nouvelle fois les mains chaudes se posèrent sur lui et l’amenèrent à plonger son regard dans les yeux gris si semblables… à qui ?

Une paume brûlante se posa sur sa cuisse, si près, si…

Il se releva.

— Je ne peux pas. Je suis fiancé à la princesse Florinka.

Cáel était toujours assis, sa bouche rouge et humide du baiser qu’ils avaient échangé, sa chemise ouverte laissant voir un morceau de l’arbre de vie et la douceur de sa peau, ses cheveux encore ébouriffés.

— L’aimes-tu ?

La voix de l’Égyptien était calme et posée, solide et forte.

— Elle… Elle est ma fiancée.

Le sorcier eut un rire sans joie.

— Le beau mariage que voilà.

Il se leva à son tour, s'approchant de lui, son pas gracieux et lent était celui d'un léopard.

— Comment peux-tu épouser cette femme alors que tu ne te connais même pas ? Alors que tu ne sais même pas ce que tu as à lui offrir ? Alors que tu ignores ce que tu étais ?

Son visage était à quelques pouces du sien.

— Oui, les gens parlent, Chevalier. Ils en savent plus sur toi que toi-même. Elle en sait plus sur toi…

Cáel délaça sa chemise, prit sa main et la posa de force sur son torse. Il sentait son cœur battre sous les cicatrices représentant l'arbre. Le magicien se haussa pour murmurer contre son oreille, son souffle chaud caressant sa peau.

— Reste avec moi cette nuit. Laisse-moi t'offrir le plaisir et l'union, l'unité.

Il n'y avait pas que la promesse de la luxure, il sentait son cœur s'emballer, il voyait ses yeux mouillés d'émotion, il respirait la douceur de sa peau.

— Je suis fiancé.

Le sorcier lâcha sa main.

— Je ne renoncerai pas, Chevalier, sache-le.

* * *

Les mots le hantaient. Qui avait-il été ? Comment pouvait-il en toute bonne foi jurer s'il ne savait pas s'il ne s'était pas parjuré déjà ? Comment pouvait-il épouser la princesse sans savoir s'il n'avait pas déjà été marié ? Comment pouvait-il accepter sa main alors qu'il ne se souvenait même pas d'avoir tué le dragon ? Alors qu'un dragon était venu à lui, l'avait appelé maître et l'avait aidé ? Avait-il pactisé avec le Diable ? Avait-il donc à ce point renié sa nature ? Ou le Chevalier Noir incarnait-il ce qu'il était vraiment ?

Il était temps d'affronter son passé. Et s'il y avait une personne sur qui il pouvait compter pour ne rien lui cacher de sa déchéance, c'était lui.

Il trouva Clothaire sur le champ d'entraînement. La foire se terminerait par une joute et le fils de la maison d'Alsace semblait déterminé à remporter la victoire. Il était bien trop arrogant, ses gestes étaient encore trop lents et il ouvrait son flanc plus souvent qu'à son tour aux attaques quand il était à pied. Mais son ancien écuyer ne recevait jamais ses

critiques, alors le guerrier se tut, attendant qu'il ait fini. Il serait bien temps de lui apprendre puisque, sur l'insistance de sire Godefroy, il participerait lui aussi au tournoi.

Lohengrin s'était entraîné aux aurores ce matin, avant même laudes, incapable de trouver le sommeil ; les mots, les gestes, le corps de Cáel s'insinuant toujours auprès de lui, rêve après rêve, seconde après seconde.

— Si tu cherches à connaître mes faiblesses avant la joute, sache que je n'en ai aucune.

— L'orgueil est un péché, Clothaire, il me semble te l'avoir pourtant souvent dit.

Le chevalier s'était approché de lui, cet éternel rictus de dédain sur le visage.

— Que me veux-tu, Lohengrin ?

— Parle-moi du Chevalier Noir.

Il partit d'un grand rire.

— Et que suis-je censé te dire ? Que ta dépravation était telle que tout bon chrétien t'évitait, que tu as déshonoré ta famille, que ta sœur Elsa en est morte de chagrin ?

Il ressentit la honte et le remords lui nouer les entrailles. Mais il fallait qu'il sache. Il ne pouvait continuer en fermant ainsi les yeux. Quel repentir pouvait-il avoir s'il ne connaissait pas l'ampleur de ses fautes ?

— Parle-moi du dragon. Parle-moi de Güstrow. Parle-moi du Chevalier Noir.

— Et pourquoi ferais-je ça ? Pourquoi t'aiderais-je à retrouver ces souvenirs honteux, impies, souillés ? Pourquoi te parlerais-je du Sorcier Gris, de ton simulacre de famille ou de tes exploits alors que le Diable avait armé ton bras ?

Le Sorcier Gris.

Il sentit son cœur se serrer dans sa poitrine et la nausée le prendre.

Il attrapa le chevalier par le bras.

— Parle-moi du Sorcier Gris.

Clothaire tenta de se débattre, de s'échapper, mais l'autre se contenta de serrer plus fort, alors que le sang montait à sa tête en vagues douloureuses.

— Parle-moi de lui !

Le visage de Clothaire se crispa, la haine et la rage apparentes.

— Oh, comme j'aimerais te raconter, te dire à quel point tu t'es vautré dans la fange jusqu'à donner un fils à cet adorateur du Diable, jusqu'à

traîner avec toi dans la boue le Roi de Mecklembourg. Mais sire Alban a interdit que quiconque te parle de ton passé, que sa souillure ne retombe sur toi, et moi, contrairement à certains, je ne romps ni mes vœux ni mes serments.

Le chevalier blanc réussit à se défaire de sa prise et partit, le laissant seul avec ces révélations et le sang qui battait toujours à ses tempes. Mais il ne sentait plus la douleur.

Devait-il croire Clothaire ? Pouvait-il le croire ?

Comment ne pas le croire ? Comment ignorer ces yeux gris qui l'avaient poursuivi en rêve, cette impression de déjà le connaître, ce désir qui ravageait son corps, ces images qui l'avaient assailli lorsque le sorcier parlait de son fils…

Il fallait qu'il sache ! Il devait le voir !

— Sire Lohengrin !

La princesse marchait vers lui d'un pas décidé.

— Ainsi donc vous étiez là, est-ce donc ici qu'il m'aurait fallu vous chercher toute la journée d'hier ?

Elle semblait mécontente.

— Je suis désolé, mais…

— Non.

Son petit pied délicatement chaussé d'un soulier de douce peau avait claqué sur le pavé de la cour.

— Vous allez venir avec moi, mon père souhaite vous parler.

Elle se retourna, attendant qu'il le suive comme un chien.

Les quelques chevaliers et écuyers l'observaient, discutant entre eux, et il ne put que serrer les dents et obtempérer.

* * *

Ciarán était penché au-dessus d'un chaudron entier de potion de fertilité. Grâce à ces potions, aux crèmes et autres savons, l'argent emplissait les bourses du clan, permettant aux Tziganes de reprendre sereinement la route.

Ce fut Chandra qui l'avertit de la présence de l'étranger.

— Ali.

Il essuya son front sur sa manche. L'écuyer était venu seul. Il fit taire la déception dans son cœur.

— Que puis-je pour toi ?

Le Maure toucha sa gorge. Une expression de douleur passa brièvement sur son visage.

— Bien sûr. Assieds-toi et laisse-moi regarder ce qu'elle a fait.

Ciarán passa ses mains et son visage sous l'eau de sa gourde, traça un signe et prononça le Mot Sacré de la vision. Il y avait un cercle de fer autour du cou d'Ali et plusieurs autour de son cœur, mais le plus étrange étaient les bracelets autour de ses poignets et chevilles desquels partaient des fils coupés. Ce n'était pas une malédiction, juste un sort qui le maintenait muet, mais Ciarán ne s'expliquait pas les bracelets qui ne servaient pour l'heure à rien. Le Cœur lui permit aussi de voir les restes de la marque d'un sorcier gravée dans la chair d'Ali sur l'œil mort.

— Qu'en penses-tu, Chandra ?

Le jeune homme s'était rapproché et scrutait l'ensorcelé.

— Les cercles de fer ne lui sont pas reliés, elle ne saura pas qu'ils ont été brisés si elle ne le voit pas de ses propres yeux. Les bracelets cependant… Elle a dû les lier, il en reste la trace, je crains qu'elle ne le sente.

— Nous les affaiblirons alors. Ils ont déjà été brisés une première fois, par Ali lui-même, je pense, si tu regardes bien on en voit la marque.

Le Maure les regardait, attentif, écoutant leurs paroles, mais sans tenter de communiquer.

— Puis-je te charger des préparatifs, Chandra ?

— Je m'en occupe.

Le Tzigane partit vers sa carriole.

— Ali.

Le sorcier posa la main sur son épaule et le guerrier releva la tête.

— Merci d'être resté auprès de lui, d'avoir veillé sur lui.

Le Sarrasin commença à sourire, mais l'un des anneaux de fer se resserra autour de son cœur et il cessa immédiatement.

Chandra revint et ils s'affairèrent, poussant les chaudrons du feu, créant un nouveau cercle bien plus grand, jetant les herbes sur les flammes avant de poser deux dagues dans le foyer, commençant à prononcer les mots du rituel tandis que la fumée entourait Ali, permettant de voir les marques et attaches qu'avait laissées la Dame Blanche. Comme Chandra, Ciarán prononça le Mot Sacré de la glace avant de se saisir de la dague.

Le Maure se tenait droit, immobile, torse nu, sans la moindre peur alors qu'ils approchaient, armés.

Ciarán s’empara du collier de fer et son contact le brûla comme le gel, mais il serra les dents et posa la lame à l’intérieur, commençant à couper, la litanie tournant en boucle entre ses lèvres, la magie enveloppant ses gestes, sa volonté contre celle de la Dame du Lac.

Coupé, le cercle de fer tomba à terre. Ciarán rejoignit alors Chandra, attrapant un autre anneau autour du cœur et recommençant. Ils devaient faire vite, la pression des deux sorts opposés était mauvaise pour le corps du Maure. Mais pas un son de douleur ou de protestation, pas un cri ne franchit les lèvres du Sarrasin, son corps ne tremblait pas alors qu’ils tiraient malgré eux sur son cœur.

Enfin, le dernier morceau de métal fut coupé. Les lames des dagues étaient émoussées. Ali se laissa tomber en arrière, s’écrasant presque par terre. Ciarán ramassa les éclats de fer et les jeta au feu, avivant les flammes d’un Mot jusqu’à ce que les bouts noirs et luisants aient été entièrement consumés par la chaleur. Mais le travail n’était pas fini. Il prit une pierre à aiguiser et s’occupa de sa lame pendant que Chandra s’occupait de l’autre. Ensuite, après avoir remis les dagues sur le brasier assez longtemps, ils entreprirent d’affaiblir les liens qui pesaient encore sur les poignets et chevilles de l’écuyer.

Lorsqu’ils eurent fini, le soleil avait parcouru un long bout de ciel et la sueur baignait leurs membres. Ils ouvrirent précautionneusement le cercle de protection, mais rien ne se passa, la Dame du Lac ne vint pas, blanche et furieuse. Ils avaient réussi.

— Tu peux parler à présent, Ali.

— Merci, Ciarán, Sorcier.

Sa voix était rauque et il porta la main à la gorge, déglutissant avec difficulté.

— Aloys attend ton retour.

Ali ouvrit la bouche, mais aucun son n’en sortit.

— Nous rentrerons bientôt à la maison. Je te le promets.

* * *

Il avait passé toute la journée dans les pas de la princesse, là où elle le voulait, à sa disposition quand et si elle le souhaitait, inutile. Il avait souri à des gens qui ne lui avaient pas adressé la parole, trop occupés à tenter de gagner les faveurs de la fille de l’Empereur, il avait supporté ses petites caresses affectueuses semblables à celles qu’un maître dispense à un chien

lorsqu'il fait des tours, il avait rongé son frein, son impatience et sa colère croissant chaque fois plus.

Enfin le dîner l'avait séparé d'elle, le reléguant à une place bien plus lointaine à la table. Un instant, il avait cru qu'elle lui demanderait de lui servir d'écuyer, mais elle s'était contentée de lui sourire et de le laisser aller. Son voisin de gauche l'ignorait et la noble dame assise à sa droite avait fini par renoncer à le faire parler de la princesse et de l'amour qu'il ressentait pour elle.

Il tentait de se calmer, d'enfermer cet océan de colère qui le submergeait. Il aurait dû pouvoir s'isoler, confesser ses péchés, faire pénitence, échapper au démon qui le poussait vers la colère. Mais le bruit autour de lui ne cessait jamais.

— Votre Majesté, noble assemblée.

Un homme à la table impériale s'était levé, attirant leur attention. Il s'agissait de Gerhardt von Saxe, époux de la fille du roi Hans von Gotha.

— Pour égayer ce riche repas, puis-je vous proposer ces divertissements ?

Ayant attendu son signal, les portes s'ouvrirent soudain, laissant entrer les Égyptiens au son de leurs tambourins, sonnailles, flûtes et vièles. L'or brillait aux poignets des femmes, autour de leurs tailles fines, aux oreilles des hommes et à la garde de leurs couteaux. La musique était étrange, entraînante, différente. Les jongleurs investirent l'espace entre les trois grandes tables, redoublant d'adresse pour faire bondir les balles colorées et les quilles de bois creuses avant de passer aux torches qui volaient entre leurs mains, formant un pont de feu qui allait de l'un à l'autre des baladins. Puis ce furent des épées qui prirent leur envol, leur métal brillant et acéré jetant de froids éclats sur l'assemblée, mais pas une seule fois les Tziganes manquèrent de les rattraper et de les relancer.

Les deux jongleurs qui avaient pris le devant de la scène s'inclinèrent et quelques pièces sonnèrent à leurs pieds.

Un homme s'avança et il fallut à Lohengrin un moment avant de réaliser. C'était Cáel. Enfin le sorcier, quel que soit son nom.

Ses cheveux avaient été tressés de mille coquillages à l'intérieur nacré, son visage, son col et ses mains semblaient parsemés de poudre d'or alors que ses yeux gris avaient été rehaussés de longs traits de khôl, sa bouche était rouge de fard et il tenait une longue épée en main. Lohengrin vit son regard se poser sur lui, le sourire qui lui était envoyé, avant que le sorcier ne

se tourne vers l'Empereur et ne fasse un long et gracieux salut, le tissu de ses chausses se tendant sur ses cuisses et ses fesses.

C'était lui, ce ne pouvait être que lui. Lohengrin était-il sous l'effet d'un sort que son cœur tempête ainsi, que son corps brûle de désir à la simple vue du sorcier, que les émotions tourbillonnent dans son esprit, troublant son jugement ? Était-ce naturel ? Après tout, Clothaire avait dit qu'il avait commis avec lui le péché de chair. Si son esprit l'avait oublié, son corps, lui, en gardait souvenance et le lui rappelait, fixant ses yeux sur les trésors qu'il avait déjà découverts, conquis, possédés, l'incitant à recommencer, encore et encore.

Le sorcier leva l'épée, la garde en avant, et ses manches larges tombèrent, révélant ses bras nus et pailletés d'or. Le bout de la lame se posa sur ses lèvres rouges.

Le chevalier ne le voyait que de côté, mais il distingua nettement la langue qui caressa un moment le plat du métal. L'image lui vint, aussi claire que celle qu'il avait devant les yeux, cette bouche humide s'ouvrant lentement pour glisser le long de son sexe érigé, cette langue qui caressait sa peau, la chaleur autour de lui et l'étroitesse…

La lame était entrée, descendant lentement au fond de la gorge du sorcier tandis qu'il tendait son cou brillant d'or, les yeux mi-clos, se concentrant pour la faire passer, plus loin encore. Lohengrin regarda la goutte de sueur qui glissait le long de sa tempe alors qu'il continuait, poussant sur le pommeau, jusqu'à ce qu'enfin ses lèvres touchent la garde en une parodie de baiser rouge et humide. La lame ressortit, longue, mouillée, brillante et le sorcier sourit, ses yeux accrochant le regard du chevalier avant de saluer.

Les poings de Lohengrin étaient serrés sous la table, son corps tendu par le désir. Il n'avait que quelques pas à faire, un mot à dire, et il savait que ces lèvres l'accueilleraient, ces mains s'empresseraient de glisser sous ses vêtements jusqu'à la peau et…

— Votre Majesté, noble assemblée, laissez-moi vous conter la bien triste histoire de Shideh, le fils obéissant.

Cáel avait reculé, laissant sa place à Chandra.

Le Tzigane était plus richement vêtu que bien des hommes de l'assistance. Son visage, son torse et ses mains avaient été recouverts de paillettes d'or et les grigris de ses cheveux remplacés par de véritables pierres et perles. Ses yeux violets ourlés de khôl étaient immanquables alors

qu’il s’installait à terre sur des coussins de soie, un de ces houkas devant lui, le long embout au filigrane doré se posant délicatement sur ses lèvres avant qu’il n’inspire une longue bouffée qu’il rejeta langoureusement.

— Il était une fois un pauvre homme qui n’avait pour toute richesse que ses trois fils. Le premier était beau et vaniteux, le deuxième était intelligent et arrogant, le troisième était bon et généreux. Comme il en va souvent, la préférence du père allait vers ses deux aînés en qui il se reconnaissait.

Le tube de métal ouvragé se posa un instant sur ses lèvres, et de la fumée qu’il exhala quatre personnages se formèrent, le père, vieux et barbu, le fils aîné, le cadet et le benjamin.

— Or, il advint que le père tomba malade. Ils n’avaient rien à offrir au médecin, ni même aux voisines pour quelques remèdes. « Voilà qui est bien triste » dit l’aîné. « Voilà qui est naturel » dit le cadet, « car il est vieux ». « Voilà qui ne peut arriver » dit le benjamin qui aimait leur père de tout son cœur. Il avait entendu parler d’une source magique qui guérissait tous les maux et il décida de partir la chercher. Il demanda à l’aîné de l’accompagner. « Non, il me faut veiller sur notre père. Mais si tu trouves la source, rapporte-m’en un peu, car on m’a dit qu’elle rendait plus beau. » Il alla demander au cadet de l’accompagner. « Non, il me faut veiller sur notre père. Mais si tu trouves la source, rapporte-m’en un peu, car on m’a dit qu’elle rendait plus intelligent. » Ainsi donc le pauvre enfant partit seul.

Le petit personnage de fumée, son baluchon sur l’épaule cheminait vers une grande forêt touffue.

— Il marcha longtemps. La forêt était froide, sombre et effrayante, mais il poursuivit sa route et se donna du courage en pensant à son pauvre père. Lorsque vint la première nuit, il dormit entre les racines d’un arbre immense et au lever du jour, il se remit en route. Il chemina tout le lendemain et mangea la moitié de son quignon de pain. Le soir venu, il dormit sur un lit de broussailles, car il n’avait rien trouvé de mieux. À son réveil, un homme se tenait près de lui. Il lui posa des questions, mais l’homme ne répondit pas. Il semblait maigre et affamé, Shideh, car c’était le nom de notre héros, lui tendit son morceau de pain. L’homme le prit et disparut entre les arbres. Shideh se releva et reprit son chemin, il trouverait peut-être quelques baies ou quelques mousses à manger. Ainsi continua-t-il jusqu’à ce que le soleil se couche et qu’il l’imite sur un lit d’épines, car c’était tout ce qu’il trouva. À son réveil, il découvrit deux sources près de lui, une claire et cristalline sur les eaux de laquelle jouait le soleil et une

trouble et lente qui avait une odeur de métal. Sortant ses trois outres, Shideh s'approcha de l'eau claire. « Ce n'est pas la source que tu cherches » dit une voix. Shideh chercha de tous côtés, mais il n'y avait qu'un oiseau maigre et noir perché sur une branche qui le regardait de son œil rouge. Malgré tout, il écouta le conseil et porta ses outres jusqu'à l'autre source. « Merci », dit-il, mettant la précieuse eau dans son baluchon avant de rentrer à nouveau dans la forêt. Le voyage de retour fut bien plus rapide, et lorsque son père but l'eau, il retrouva la santé. Nul ne sait si les frères furent plus beaux ou plus intelligents, mais ils furent contents de voir que Shideh leur avait obéi.

Les personnages de fumée entouraient le benjamin et le vieil homme tapotait sa tête.

— Hélas, un nouveau malheur ne tarda pas à tomber sur la famille. La sécheresse vint et toutes leurs cultures moururent. Il n'y avait chez eux plus rien à manger et ils mourraient eux aussi s'ils ne réagissaient pas. « Voilà qui est horrible » dit l'aîné. « Voilà qui est logique » dit le cadet, « car il n'a pas plu. » « Voilà qui ne peut arriver » dit le benjamin. Il avait entendu parler d'un arbre magique qui pouvait pousser sans jamais avoir besoin d'eau et donnait des fruits aussi bons que savoureux, et il décida de partir le chercher. Il demanda à l'aîné de l'accompagner. « Non, il me faut veiller aux champs, mais si tu le trouves, rapporte-m'en des fruits, car on m'a dit qu'ils rendaient plus beau. » Il alla demander au cadet de l'accompagner. « Non, il me faut veiller aux champs, mais si tu le trouves, rapporte-m'en des fruits, car je pourrai les vendre. » Ainsi donc, une fois de plus, le pauvre enfant partit seul.

Le petit personnage chemina entre les arbres.

— Ce voyage fut comme le précédent, et le deuxième jour, il revit l'homme maigre et muet et lui donna son pain. Lorsqu'il arriva aux deux sources, il vit deux arbres. L'un, haut et couvert de fruits d'or, avait de larges et vertes feuilles, l'autre, petit et rachitique, avait de longues épines et des fruits petits et secs. Naturellement, Shideh alla vers le bel arbre. « Ce n'est pas l'arbre que tu cherches » dit une voix. Une fois de plus, il eut beau chercher de tous côtés, il ne trouva qu'un oiseau maigre et noir perché sur la branche d'un chêne qui le regardait de ses yeux rouges. Malgré tout, il écouta le conseil et alla cueillir les fruits de l'autre arbre. « Merci », dit-il avant de repartir dans la forêt. Lorsqu'il rentra chez lui, il planta trois fruits et répartit les autres entre ses deux frères. Nul ne sait si les frères furent plus

beaux ou plus riches, mais le lendemain déjà, des arbustes avaient poussé et deux jours plus tard étaient de grands arbres portant multitude de fruits.

Le petit bonhomme se promenait sous les arbres, souriant.

— Hélas, la joie fut de courte durée, car il advint qu'un jour, les arbres cessèrent de porter des fruits. Ou plutôt portaient dans la journée des fruits qui mûrissaient lentement, et qui, venue la nuit, disparaissaient. Un soir, donc, Shideh se posta sous un arbre et attendit pour comprendre ce qu'il advenait des fruits. Toute la nuit, il lutta contre la fatigue et le sommeil, et finalement, juste avant l'aube, il vit soudain un nuage noir descendre du ciel. Mais ce n'était pas un nuage, c'était une nuée d'oiseaux qui se jetèrent sur les arbres et gobèrent tous les fruits. « Voilà qui est terrible » dit l'aîné. « Voilà qui est normal » dit le cadet, « car les fruits attirent les oiseaux. » « Voilà qui ne peut arriver » dit le benjamin. Il avait entendu dire qu'il y avait un oiseau si féroce qu'un seul regard de lui faisait fuir tous les autres oiseaux. Il résolut de l'aller chercher. Il demanda à l'aîné de l'accompagner. « Non, il me faut veiller sur nos fruits », dit-il. « Mais ramène-le, car on m'a dit qu'il était très beau. » Il alla demander au cadet de l'accompagner. « Non, il me faut veiller sur nos fruits », dit-il. Mais ramène-le, car on m'a dit qu'il était fort intelligent. » Ainsi, pour la troisième fois, le dernier fils partit seul.

Le petit Shideh marcha jusqu'à arriver dans la forêt.

— Ce troisième voyage fut semblable aux précédents, et cette fois-ci, lorsque le deuxième jour l'homme maigre vint, il lui donna non seulement son pain, mais aussi un gâteau qu'il avait pris avec lui. Il arriva aux deux sources, vit les deux arbres et, plus loin, deux oiseaux perchés sur le même chêne. L'un était grand et fort, ses plumes rouges et ses ailes puissantes, l'autre était l'oiseau maigre et noir aux yeux rouges. Shideh s'avança vers eux, et cette fois-ci, aucune voix ne l'arrêta. Il alla jusqu'à l'oiseau maigre et tendit le bras. « Viens », lui dit-il. Et l'oiseau vint. Lorsque Shideh revint, tous le crurent fou, ce n'était pas là une bête capable de faire fuir d'autres oiseaux, et il n'était ni beau ni intelligent. Mais Shideh alla le placer sur un des arbres et attendit que tombe la nuit. Lorsque la nuée d'oiseaux vint, les plumes noires se mirent à frémir et l'animal grossit encore et encore jusqu'à être plus grand que le ciel lui-même. Tous les autres oiseaux fuirent et jamais plus on ne les revit. Riches de leurs fruits et de leur santé, Shideh, son père et ses deux frères avaient tout pour être heureux.

Progressivement, le corbeau de fumée reprit une taille ordinaire.

— Mais le père commençait à être vieux et Dame la Mort rôdait autour de lui, le caressant de ses doigts froids comme la tombe. Hélas, le vieil homme avait pris goût à la vie et rechignait à la quitter, surtout maintenant que l'abondance visitait enfin sa table et sa demeure. Alors, il lui vint une idée. « Prépare ton baluchon, fils, car nous partons. » Comme il était bon fils, Shideh obéit sans même poser de question. Le père ne demanda à aucun de ses autres fils de l'accompagner et ils partirent dans la forêt. Ils marchèrent sans croiser personne, dépassant les deux sources et les deux arbres et l'oiseau aux plumes rouges. Ils continuèrent, encore et encore, sans s'arrêter, jusqu'à enfin atteindre, au bout du monde, une falaise si haute que le bruit de la mer en dessous s'entendait à peine. Là, le père chercha une trappe et finit par la trouver. Lorsqu'il l'ouvrit, une odeur fétide en sortit, mais cela ne le découragea pas, bien au contraire, et il s'enfonça dans les profondeurs de la terre par un escalier de pierre. Shideh le suivit.

Les petits bonshommes descendaient le long d'un escalier en spirale.

— Ils marchèrent plus longtemps encore qu'à la surface, des jours, des nuits, des saisons, passèrent sous l'azur sans qu'ils le voient, mais enfin, ils débouchèrent sur une grise plaine sous un ciel gris. Au loin, il y avait de grises silhouettes, mais jamais ils ne croisèrent personne. Lentement, de grises murailles se dressèrent à l'horizon, et au bout d'une éternité, ils arrivèrent dans la ville grise. Alors seulement, Shideh se rendit compte que toutes ces silhouettes grises qui maintenant le frôlaient et marchaient dans les rues étaient les âmes des morts. Ils allèrent jusqu'au palais, là où vit le Roi des Morts, et le père demanda audience.

Le Roi des Morts était assis sur un trône d'os et regardait les deux nouveaux arrivants.

— Le père prit la parole. « Je te salue, Roi des Morts, toi, le Dévoreur. » « Dis-moi, vivant, ce que tu viens faire dans ce Royaume que bientôt tu ne pourras jamais plus quitter ? » Shideh remarqua les yeux du Roi qui étaient si tristes. « Je viens, Seigneur Toujours Vivant, te proposer un marché. » Le Roi rit et son rire sonnait comme des larmes. « Un marché ? Toutes les richesses du monde sont à ma portée, tout le pouvoir, toute la magie ! Que veux-tu m'offrir, vieillard, que je ne possède déjà ? » Le père eut un sourire. « De la compagnie. » Un vent glacial tomba comme un linceul. « La tienne, vieux crapaud ? » « Non pas. » Le père poussa Shideh devant lui. « Voici mon fils Shideh, il t'appartiendra. Et en échange tu me laisseras vivre. » Shideh ne dit rien. Qu'aurait-il pu faire ? Il aimait son père et ne voulait pas

qu’il meure. « Soit » dit le Roi des Morts, « en échange de ton fils, je promets que jamais tu n’entreras au Royaume des Morts. » Le père sourit et Shideh tenta de l’imiter. « Alors, marché conclu ! »

Shideh baissa la tête tandis que son père serrait la main du Roi.

— Et c’est ainsi que Shideh devint le compagnon du Roi des Morts, le seul mortel à vivre au milieu des défunts. Lorsque le père revint chez lui, ses deux autres fils l’attendaient pour le tuer et se partager sa fortune, mais quand son âme vint frapper à la porte du Royaume des Morts, elle ne reçut aucune réponse et depuis, elle erre parmi les vivants, hantant cette terre. Quant à Shideh, aujourd’hui encore il doit vivre, contant des histoires à celui qui ne peut jamais mourir.

Chandra exhala un dernier nuage de fumée et personnages, décor et conteur disparurent.

* * *

Florinka avait suivi la messe d’une oreille distraite, cachant son ennui derrière son voile. Elle avait répété les répons en même temps que les autres et supporté l’interminable sermon. Le soleil s’était caché derrière les nuages quand elle sortit de la chapelle du palais. La princesse salua ceux qui vinrent à elle, mais ne resta pas longtemps, ses suivantes marchant derrière elle alors qu’elle retournait au palais d’un pas mécontent.

Lohengrin lui avait encore échappé et cette fois-ci avec la bénédiction de l’Ordre, puisque c’était sire Godefroy qui était venu le chercher. Comme Florinka avait hâte qu’ils soient mariés, alors au moins pourrait-elle imposer sa volonté à cet homme de médiocre naissance et être traitée comme elle le méritait. La princesse avait aussi hâte que la malédiction soit levée, le noir de ses vêtements lui déplaisait, son époux se devait de porter des tenues dignes de son rang.

Florinka pénétra dans le hall où les marchands attendaient pour lui présenter les plus belles pièces de la foire, alla s’asseoir dans un fauteuil sous le dais pendant qu’ils défilaient devant elle, présentant tissus, bijoux, animaux rares, senteurs. La princesse examina, palpa, sentit, faisant son choix sans se soucier des prix, il serait bien temps pour le sénéchal de son père de marchander après.

Un groupe d’Égyptiens lui présenta une riche parure d’or, d’émeraudes et de rubis, mais bien plus extraordinaire que la finesse de l’ouvrage était le

tissu sur lequel avaient été déposés les bijoux. Jamais elle n'avait vu plus fin tissage, plus belle étoffe, ou plus éclatante couleur. Il le lui fallait.

— La parure me plaît, tout comme le tissu. Je les prends.

Le porteur releva le regard, ses yeux gris brillant à la lumière des torches.

— Nous ne sommes là que pour ces bijoux, Princesse.

Elle sourit.

— C'est ridicule, cette étoffe est bien à vendre, non ?

— Ni pour or ni pour argent. Le prix en est chair et sang.

Sa voix était basse et douce, hypnotique, et un instant, un frisson de peur caressa l'échine de Florinka, mais déjà elle redressait le menton, la fille de l'Empereur n'avait rien à craindre de pareil homme.

— Qu'entends-tu par là, manant ?

— Laissez-moi dormir une nuit dans la chambre où dort votre fiancé et je vous céderai l'étoffe. Tel est mon prix.

Elle manqua de s'esclaffer. Lui, dormir dans la même chambre que son fiancé ! Ridicule. Elle le ferait jeter au cachot pour ce genre de propos.

Quoique…

Elle le regarda de plus près, ses étranges yeux, calmes comme un lac, la fixant toujours sans une once de peur. Il ne ressemblait à aucun marchand qu'elle eût jamais vu.

Eh bien soit, elle le prendrait à son propre jeu ! Puisqu'il ne voulait que dormir, elle endormirait Lohengrin avant de le faire mener à la chambre et l'étoffe serait sienne. Elle en ferait une robe plus douce encore que les pétales d'une rose et plus vibrante que le feu des rubis. Elle sourit à l'étranger dont les yeux n'avaient pas cillé.

Qu'il fasse ce qui lui plaisait du chevalier endormi, s'il le tuait, il signerait son arrêt de mort et celui de son peuple, et s'il faisait une quelconque magie sur lui, la Dame Blanche le saurait.

— Soit. Présente-toi ce soir à la porte du jardin et je te ferai dormir dans la chambre de mon fiancé. Le lendemain à l'aube, tu partiras et tu me remettras l'étoffe.

Le Tzigane s'inclina en souriant, pensant l'avoir trompée.

— Je vous remercie, Princesse.

* * *

La suivante le mena dans le jardin endormi puis dans les couloirs du palais, ses pas silencieux sur le marbre et la pierre froide. Arrivée à la chambre du fiancé, elle prit le trousseau qui pendait à sa ceinture et ouvrit la porte, s'effaçant pour le laisser passer. Pas un mot n'avait été prononcé. Il l'entendit refermer à clef derrière lui, le laissant seul avec Schwarz. Endormi.

Il ne s'était pas attendu à autre chose. La princesse était tout sauf stupide et il savait qu'elle pensait ainsi contrecarrer ses plans. Mais ce n'était pas grave. Il connaissait Schwarz, il savait que ce sommeil surnaturel ne passerait pas inaperçu et que le chevalier comprendrait qu'il avait été drogué. Demain, Ciarán pourrait le voir conscient. Demain, il pourrait lui parler de son passé et reprendre ce qui lui avait été enlevé lorsque Vianne avait effacé les souvenirs de son époux.

La lune illuminait la pièce et il alla s'asseoir sur le lit, à ses côtés.

Il caressa son visage et déposa un léger baiser sur ses lèvres.

— Je t'ai volé famille, honneur, statut. Je t'ai aidé à vaincre le dragon. Je t'ai donné famille, honneur, statut. Je t'ai accompagné quand tu as soumis le dragon. Je t'ai donné mon cœur. Je ne te laisserai pas m'oublier.

Il reposa ses lèvres contre les siennes et il lui sembla que son époux luttait contre le sommeil, que son âme tentait de le rejoindre.

Il passa une main chaude sur sa joue, tentant de le calmer.

— Demain, *mo chuisle*. Demain, nous serons réunis.

Il s'assit sur le sol froid, le dos contre le lit, et illuminé par la lune, il sortit son matériel et se mit à tisser la tunique rouge de son sang. Le sommeil poussa la main de Schwarz sur son épaule et il sourit.

* * *

Lorsque l'aube vint, la clef tourna à nouveau dans la serrure. La même damoiselle le conduisit au jardin et il lui remit le tissu dans lequel il avait glissé un fruit couleur grenat.

* * *

Il se réveilla très lentement, son esprit embrumé, ses membres lourds, la bouche pâteuse et le souvenir du vent soufflant toute la nuit dans les sapins. La chambre que la princesse lui avait fait donner était telle qu'il l'avait vue en se couchant, soudainement extrêmement fatigué, mais quelque chose semblait différent, un parfum étrange flottait dans l'air.

Quand il tenta de se lever, ses jambes lui faillirent et il se laissa retomber sur la couche.

Ce n'était pas normal. Il ne sentait aucune douleur, aucune fièvre, aucune fatigue, juste cette lenteur étrange. À la position du soleil, il savait qu'il y avait longtemps déjà qu'il aurait dû être levé, jamais il ne laissait ainsi passer prime, surtout pas alors qu'il avait si peu de possibilités de s'entraîner.

Il ne lui fut pas difficile de se souvenir de la coupe d'hydromel qu'il avait bue suite aux demandes incessantes de la princesse avant de pouvoir prendre congé et d'aller se changer pour s'entraîner à nouveau. Mais il n'était pas reparti. Lorsqu'il avait atteint sa chambre, la tête lui tournait et tout son corps semblait lourd.

Il avait été drogué.

Il regarda la pierre du plafond. Craignait-elle qu'il porte ailleurs son affection ? Était-ce pour l'empêcher de s'entraîner ? Elle n'avait rien à gagner à laisser un autre remporter la joute. Était-ce pour cacher ce qu'elle-même faisait la nuit venue ?

Il secoua la tête, ce qui accentua la brume dans son esprit, et tenta de se lever.

Il n'avait fait venir de sa cellule que peu d'affaires et elles étaient toutes présentes. Il ne trouva pas non plus d'ajout, rien qu'on puisse l'accuser d'avoir dérobé.

Mais alors pourquoi ?

Lui donner des ordres et le faire la suivre, tel un chien, ne lui suffisaient donc plus ? Voulait-elle être sûre qu'il ne fasse rien quand elle n'était pas à ses côtés ?

Il s'aspergea le visage d'eau pour tenter de chasser les dernières nuées de la drogue. Il ne restait que deux jours avant la joute et il avait déjà perdu de précieuses heures d'entraînement. Il lui fallait partir vite.

Ali s'était comporté étrangement la veille. Peut-être aujourd'hui réussirait-il à en savoir plus. Bien sûr, il doutait une fois de plus de pouvoir s'éclipser pour obtenir la vérité de Cáel, le Sorcier Gris.

* * *

L'étoffe était parfaite, plus douce encore que si elle avait été tissée par les anges, et cette couleur vibrante attirerait l'attention à des lieues de

distance. Elle était heureuse de ce marché, elle doutait que l'Égyptien le soit, mais il semblait avoir plus d'un tour dans son sac.

Elle fit tourner le fruit dans ses mains. Il dégageait une odeur délicieuse et sucrée, la peau en était rouge et lisse, vernie, belle, appétissante. Jamais elle n'avait vu semblable chose.

— Ermingard. Veux-tu la première bouchée ?

La jeune fille leva les yeux de l'immense bible dont elle lui faisait la lecture.

— Bien sûr, Princesse.

La fille du duc von Kassel croqua dans le fruit et une goutte translucide glissa sur son menton pendant qu'elle gémissait. Mais ne tombait pas empoisonnée.

— Alors Ermingard ?

— C'est le meilleur fruit que j'ai goûté, Altesse.

La noble fille se léchait les lèvres sans avoir encore lâché le fruit qu'elle regardait avec convoitise.

— N'est-ce pas. Je te laisse le finir, Ermingard.

Il lui fallait l'arbre. Tout l'Empire savait que les plus beaux fruits et les plus belles fleurs poussaient dans le jardin du palais.

— Qu'on aille me chercher le marchand égyptien.

* * *

Le Tzigane souriait bien sûr, heureux de son petit tour. Soit, quelle importance, elle saurait le remettre à sa place.

— Ce fruit rouge qui se trouvait dans l'étoffe, d'où vient-il ?

Ses yeux gris la fixaient sans trembler, sans craindre, sans ciller, et elle voulait les lui arracher avec un couteau.

— D'un arbre aux feuilles de jais et unique au monde, Princesse.

— Quel est ton prix ?

Ses yeux étaient calmes et rieurs comme ceux des chats.

— Je ne le vends ni pour or ni pour argent. Le prix en est chair et sang.

Elle cacha un sourire. Rirait bien qui rirait le dernier.

— Laissez-moi dormir une nuit dans la chambre où dort votre fiancé et je vous céderai l'arbre.

Elle fit semblant d'hésiter puis ouvrit la bouche avec un ton forcé.

— Soit, je te laisserai dormir une nouvelle nuit dans la chambre de mon fiancé et demain à l'aube, tu partiras et tu me remettras l'arbre.

Il s’inclina dans un sourire. Elle avait tellement hâte de le lui ôter de la bouche.

* * *

Cette fois-ci, ce fut la princesse elle-même qui l’attendait de l’autre côté de la porte du jardin.

— Allons, suivez-moi.

Il ouvrit la porte et marcha dans ses pas, retraçant le chemin à travers le jardin endormi et les couloirs déserts. Il ne remarqua que lorsqu’elle sortit la clef et ouvrit la porte la fiole qui roula à terre et la fatigue qui tombait lentement sur ses épaules. Elle avait dû enduire la poignée de la porte du jardin avec le narcotique et il serait bientôt inconscient, incapable de purifier son corps par la magie.

Elle souriait alors qu’il entrait dans la chambre avec difficulté. Tant pis, il saurait quoi faire demain.

Il sourit à Schwarz.

* * *

Le bruit attira son attention et il posa immédiatement la main sur le pommeau de son épée. Il vit sa porte s’ouvrir et il ferma à demi les yeux, feignant le sommeil comme il avait feint de boire la coupe que lui avait tendue la princesse, fallait-il donc qu’elle le pense stupide pour tomber deux fois dans le même piège.

Mais ce ne fut pas la princesse qui entra ni un homme d’armes, ce fut le sorcier, Cáel, mais son pas semblait étrange, incertain et sans grâce. Il entendit la porte fermer à clef derrière lui. Il se releva.

— Que m’as-tu fait, Sorcier ?

Il ne s’était pas senti différent aujourd’hui, mais la magie était l’arme du Malin et aussi traître que lui.

Un sourire épuisé orna les lèvres de l’enchanteur qui se retenait difficilement au mur.

— Tu es réveillé… Schwarz…

Il vit les yeux rouler dans les orbites et son corps se mettre à tomber. Il se précipita, le ramassant avant qu’il ne heurte le sol. Le sorcier était lourd entre ses bras, mais il le porta jusqu’à son lit où il l’allongea. Sa respiration et son pouls étaient réguliers, il était inconscient.

Était-ce un piège pour l'accuser de bougrerie et le faire à nouveau rejeter ? Quelqu'un d'autre entrerait-il pour enlever leurs vêtements avant que les témoins n'arrivent pour attester qu'il avait à nouveau fauté ? Comment avaient-ils convaincu Cáel ? Pourquoi l'endormir ? Il avait semblé plus qu'enthousiaste cette nuit à la foire . Que venait faire la princesse là-dedans, était-ce seulement elle ?

Il regarda l'homme endormi. Trois jours qu'il cherchait à lui parler, et quand il venait à lui, c'était pour tomber évanoui. Au moins son sommeil semblait-il paisible, loin de la dernière fois où il l'avait contemplé inconscient.

Il s'assit à ses côtés, regardant son visage.

— Qui es-tu vraiment ?

Le vent souffla dans les arbres lointains du jardin, mais l'homme ne lui répondit pas. Ses cheveux retombaient, lisses, sur l'oreiller et la pâleur de la lune baignait sa peau.

— C'est toi, n'est-ce pas ? Le Sorcier Gris, celui qui hante mon esprit ?

Ses lèvres semblaient sourire, confirmer ses dires.

— Clothaire a-t-il dit vrai, tu m'as donné un fils ? C'est lui qui a été maudit ? On te l'a arraché ? C'est à cause de moi ? Parce que le gendre de l'Empereur ne peut avoir déjà un fils ?

Il caressa sa joue.

— Tu es venu jusqu'à moi. Tu es venu me chercher. Pourquoi ? Qu'attends-tu de moi ? Pourquoi n'ai-je pas réussi à t'oublier ?

Les lèvres pâles étaient toujours muettes, entrouvertes et humides. Il passa lentement le pouce sur leur douceur.

— Tu répondras à mes questions ? Advienne ce qu'il advienne, je jure de te rejoindre et d'écouter tes réponses.

Il posa sa bouche sur la sienne, respirant l'odeur douce de fleurs et de terre, scellant sa promesse.

* * *

L'arbre avait à peine été planté et déjà il lui sembla grandir. Les feuilles noires brillaient au soleil, faisant ressortir le rouge parfait des fruits.

Elle ne put retenir un sourire. Ce fichu Tzigane avait compris la leçon, lui qui tenait péniblement debout lorsqu'elle l'avait fait mettre dehors. Il avait cependant honoré sa part du marché et maintenant, elle possédait un arbre unique au monde.

— Par tous les saints !

Elle se tourna vers Ermingard, la dévote jeune fille ne jurait jamais, que s'était-il donc…

La vision lui coupa le souffle.

Jamais elle n'avait vu plus bel et noble animal. Sa robe blanche était parfaite, la finesse de ses pattes exemplaire, autant que la beauté de la longue crinière qui semblait si douce et soyeuse. Elle s'avança vers la bête, presque sans le vouloir, attirée malgré elle. Les yeux bleus la regardèrent approcher et elle caressa son encolure si douce.

Puis la bête s'éloigna en trottinant.

Elle la suivit. Incapable de ne pas le faire, sourde aux appels derrière elle, sortant du jardin jusqu'à venir à la rencontre du Tzigane.

Jamais elle n'avait haï quelqu'un autant. Comment une telle bête pouvait-elle lui appartenir ? À qui l'avait-il volée ? Pourquoi n'était-elle pas venue à elle ?

— Je vois que vous avez rencontré Edelweiss, Princesse.

Il avait le toupet de lui faire la conversation, de sourire comme s'il n'avait pas gardé rancœur de cette nuit, comme si ce cheval n'était pas sa vengeance.

— Ne veux-tu pas la richesse, Tzigane ? Mon père est l'Empereur, pour un cheval pareil il te fera baron.

Il rit, rejetant sa tête en arrière avant de tapoter les flancs d'Edelweiss.

— Je ferais un bien mauvais baron, Princesse.

— Alors de l'or, je te ferai donner ton poids en or !

Il sourit, ses yeux pleins de mépris. Que n'était-elle un homme pour se jeter sur lui et les lui arracher.

— Je ne veux ni or ni argent, le prix en est chair et sang.

Les mots avaient le poids et l'accent de la magie. Jusqu'à présent, elle avait triomphé, mais pourrait-elle continuer ainsi ? D'un autre côté, quels trésors lui cachait-il encore ? Y avait-il quelque chose de plus beau que ce cheval ? Que lui coûtait-il de le laisser passer la nuit auprès de Lohengrin ? Après tout, n'avait-il pas déjà cédé à ce vice-là ?

Elle regarda son visage, ses yeux gris, son teint doré, ses mains calleuses, ses cheveux courts. Non, ce n'était pas là le sorcier dont parlaient les chansons.

— Qu'espères-tu donc accomplir ?

Il lui sourit.

— Laissez-moi dormir une nuit dans la chambre où dort votre fiancé et Edelweiss vous appartiendra.

La bête posa son museau, doux comme la soie, contre sa joue.

— Soit.

Mais cette fois encore, elle l'empêcherait d'arriver à ses fins.

* * *

Il avait pris toutes les précautions nécessaires, lançant le sort pour repousser le poison. Mais la princesse était maline, cette fois-ci, pas de narcotique sur la poignée de la porte, non, elle était tombée par accident et l'avait griffé à la main avec la pointe d'un couteau lorsqu'il l'avait rattrapée. Elle avait ensuite ouvert la porte de la chambre alors qu'il feignait l'étonnement et la lourdeur progressive de ses pas.

Enfin, la porte se referma derrière lui.

Schwarz l'attendait, debout de l'autre côté de la pièce, la lumière de la lune peinant à l'éclairer.

— Je sais qui tu es. Ciarán, le Sorcier Gris.

— Vraiment ?

Il enleva sa chemise.

-8-

Enfin ! Enfin voici le moment de réunir leurs cœurs dans la pureté de leur tendre amour. Enfin, il est temps pour eux de joindre leurs mains et de remercier le ciel de leur avoir rendu ce qui avait été volé. Enfin, le Chevalier Noir et le Sorcier Gris seront à nouveau un.

Il avait disposé les couvertures sous les draps et s'était tapi dans l'ombre, attendant.

La porte s'ouvrit sur une silhouette et la bougie qu'elle avait à la main illumina le visage de la princesse alors qu'elle jetait un coup d'œil rapide à sa couche. Elle fit entrer le sorcier qui titubait à nouveau. La lumière disparut lorsqu'elle ferma la porte et la clef sonna comme le premier coup de tonnerre dans un ciel nuageux.

Le sorcier se redressa et regarda dans sa direction, le trouvant immédiatement malgré l'obscurité.

— Je sais qui tu es. Ciarán, le Sorcier Gris.

Il le vit sourire, s'éloignant du mur qui l'avait soutenu et tendre la main, faisant soudainement s'enflammer la mèche d'une bougie près du lit.

— Vraiment ?

Le magicien enleva sa chemise, la faisant tomber sur le sol.

Lohengrin ouvrit la bouche et la referma.

Les mains du sorcier étaient maintenant sur les aiguillettes de ses chausses, les délaçant, et il savait que le rouge avait envahi ses joues, tout comme il savait qu'il ne pouvait détacher ses yeux des doigts qui découvraient les hanches blanches. Le désir tempêtait dans son corps. Jamais il n'avait rien ressenti de pareil, et les chausses du magicien s'écrasèrent sur le sol dans un bruit doux alors que son cœur roulait comme un tambour et que sa respiration était un ouragan à ses oreilles.

Nu, le sorcier avança vers lui, ne s'arrêtant que lorsque sa peau manqua de frôler ses vêtements. Il sentait sa chaleur tant il était près et cette odeur douce et entêtante de fleurs fraîches et de terre qui émanait de sa peau. Il le regarda déposer un flacon à côté de l'oreiller.

Puis, sa main fut prise et posée sur la marque, là où battait le cœur du magicien à un rythme aussi rapide que le sien.

— Voilà qui je suis.

Les doigts du sorcier se faufilèrent sous sa chemise et sa paume se posa sur la marque, sans hésiter un seul instant.

— Et toi, qui es-tu ?

— Je ne sais pas.

C'était vrai. Lohengrin von Schwanstein avait cessé d'exister plus de dix ans auparavant, renié par Schwanstein, dépossédé de son identité. Depuis son réveil, il portait le nom d'un fantôme.

— Je sais qui tu es.

Le magicien lui sourit, de ce sourire tendre et doux qu'il avait entrevu dans ses rêves, et lui était immobile, peinant à respirer, subjugué.

— Tu es le tueur de dragon.

Le sorcier prit sa main et la baisa.

— Tu as sauvé Güstrow en pourfendant le dragon qui l'attaquait et ainsi tu as gagné mon admiration.

Ses yeux étaient rivés sur lui.

— Tu es le père de mon fils.

Et il embrassa doucement, brièvement, légèrement sa bouche.

— Tu m'as donné un fils et pour cela, je te serai éternellement reconnaissant.

L'affection, la tendresse, l'amour dans son regard lui donnaient le vertige. Comment pouvait-il éveiller tous ces sentiments ? En être digne ?

— Tu es mon époux.

Les bras se nouèrent autour de son cou et cette fois-ci, le chevalier sentit son corps se coller au sien alors qu'il le regardait.

— Sans toi, je suis perdu. Jusqu'au Royaume des Morts j'irai s'il faut te chercher. Je t'aime.

Le baiser qu'il lui donna fut comme le miel, doux, sucré, glissant et doré, contenant toute la chaleur qu'un soleil d'été versait sur des fleurs.

Lorsqu'ils se séparèrent, le chevalier mit longtemps avant de retrouver son souffle. Les mains glissèrent de sa nuque sur ses joues, les cals frottant délicieusement sur sa peau enflammée de désir.

— Tu es celui que tu as toujours été.

Cette fois-ci, le sorcier embrassa son front.

— L'homme fort, noble et courageux que j'ai connu il y a dix ans, que j'ai épousé, et que je tiens dans mes bras.

Cette fois, ce fut lui qui l'embrassa, mettant ses mains sur ses bras fins et nus aux muscles durs. Il frissonna lorsqu'il l'entendit gémir dans sa

bouche, trembler contre lui.

Les yeux gris étaient dilatés par le désir et il sentit la dureté de son sexe contre lui.

— Je peux te rendre tes souvenirs.

Le magicien murmurait à son oreille et le souffle chaud était comme le claquement d'un fouet contre sa peau.

— Comment ?

Les doigts fins jouaient sur son ventre, si près…

— En rappelant à ton corps ce qu'il a oublié.

Il ferma les yeux, savourant les promesses de cette voix douce.

Le sorcier se retira soudain et l'air était glacial.

— Alors ?

L'homme – son époux ? – se tenait à un pas de lui, le regardant, attendant qu'il le rejoigne, qu'il prenne sa décision.

C'était aller contre l'Ordre et contre Dieu. C'était renoncer à ce qu'il était. C'était inéluctable.

Il n'était pas à sa place dans l'Ordre. Ce n'était pas une question d'acceptation, il n'avait jamais été bien vu par ses pairs. Non, le problème était ailleurs, le problème était dans le cœur de Clothaire et de bien d'autres, dans le cœur de ceux qui ne pourraient jamais lui pardonner son passé. Les efforts de sire Godefroy et de maître Alban ne suffisaient pas, jamais plus il ne serait un frère de l'Ordre, un Chevalier Blanc, même si on lui en redonnait l'armure.

C'était un péché. Il le savait. La fornication était interdite par Dieu. Il connaissait les lois du Seigneur et pourtant, il s'apprêtait à les violer. Au moins, lorsqu'il ôtait la vie à des hommes baptisés et nés comme lui avec la grâce, était-ce pour protéger ceux qui étaient à sa charge. Ici, il transgressait les édits du Ciel pour son propre plaisir, pour flatter la chair, il avilissait l'âme.

Et pourtant, quel mal pouvait-il y avoir à caresser son corps, à regarder ses yeux gris se troubler sous la jouissance, à l'étreindre…

Non. C'était un péché, les lois de Dieu ne pouvaient être remises en question par des hommes, encore moins par quelqu'un comme lui.

Et malgré tout, il allait le commettre. Dieu le jugerait, mais il avait fini de vivre dans l'ombre de lui-même.

Il cesserait d'être Lohengrin. Il redeviendrait Schwarz, père, époux, amant.

Il lui tendit la main.

— Oui.

Le sourire de Ciarán illumina son visage, si pur et vrai, alors qu'il lui prenait la main et les menait vers le lit. Le sorcier repoussa draps et couvertures et s'assit. Il s'apprêta à l'imiter.

— Non, reste là.

Les mains chaudes grimpèrent à nouveau sous sa chemise et délièrent les lacets de ses chausses. Son souffle s'arrêta quand les lèvres chaudes se posèrent sur son ventre et qu'il sentit la langue du sorcier caresser un instant sa peau. Les bras de Ciarán enserrèrent sa taille et il posa la joue contre son ventre. Il vit ses épaules se secouer et le sentit trembler.

— Ciarán ?

Le magicien leva la tête si soudainement, ses yeux immenses.

— Quelque chose ne va pas ?

Un sourire remplaça son expression étrange et le sorcier passa ses doigts entre les siens dans une étreinte étrangement intime.

— Non… non.

Sa main libre caressa la joue douce du mage et ce dernier se frotta contre sa paume.

— Il y a tellement longtemps que j'attendais ce moment….

Son cœur battait si fort et il y avait cette sensation au fond de lui alors qu'il contemplait l'incroyable éclat de ces yeux, la douceur de ce regard.

— Je veux me souvenir. Je veux être l'homme que tu as attendu.

Le sourire se fit plus large et les jambes longues se nouèrent autour de sa taille avant de le faire basculer sur le lit.

— Tu es cet homme.

Les lèvres de Ciarán l'accueillirent. Il tenta de se redresser, de ne pas l'écraser, de trouver un point d'appui à sa position disgracieuse, mais le sorcier le maintenait contre lui, sa langue l'entraînant dans un combat humide tandis que ses mains se crispaient dans ses cheveux, griffaient son dos et que ses cuisses se refermaient avec plus de force encore. À travers le tissu de ses chausses, il sentait la marque brûlante de son sexe glissant contre le sien alors qu'il remuait ses hanches.

C'était comme l'ivresse du combat. Son sang chantait dans ses veines, sa peau était parcourue de frissons. Il oubliait tout ce qui n'était pas ici, maintenant, les lèvres contre les siennes, la langue qui l'entraînait à sa suite,

les mains qui le caressaient, le mouvement de leurs reins, la chaleur, la friction, la lutte entre le désir et la jouissance.

Il grogna. Un gémissement lui répondit puis la douleur, rapide, grisante, de dents sur sa lèvre inférieure. Il répliqua et le sorcier laissa tomber sa tête en arrière, offrant son cou. Il le mordit et le bruit qui sortit de la gorge hâlée le poussa à continuer, à marquer sa peau, à enfouir son nez à la racine de ses cheveux pour s'entourer de son odeur.

Les bras autour de lui se resserrèrent, le maintenant en place.

—Tu m'as tellement manqué.

La voix de Ciarán était faible, étouffée, tellement pleine de douleur, il le serra contre lui, bouleversé par toutes ces émotions qui se bousculaient en lui, par son désir de ne plus jamais le laisser partir, de ne plus jamais laisser la tristesse entrer dans son cœur.

— Je ne te laisserai plus.

Le sourire doux de Ciarán fondit en un baiser tendre, et lentement, les membres du sorcier desserrèrent leur étreinte et il put bouger, s'installer mieux sur le lit, caresser à son tour ce corps nu et dur contre lui, le velours de sa peau, la soie de ses cheveux, la douceur humide de ses lèvres. À la lumière de la bougie, le corps du sorcier semblait doré, tel qu'il lui était apparu lors du banquet, mystérieux et irréel.

Tout ceci pouvait être un rêve, un rêve qu'il avait déjà fait, la chaleur, l'odeur familière et réconfortante, le frottement de sa peau, l'éclat brûlant de désir et de tendresse de ses yeux gris. Il embrassa délicatement la marque sur le torse fin. Si c'en était un, il souhaitait ne jamais s'éveiller. Pour la première fois, il se sentait en paix, entier, à sa place. Il ne laisserait personne le lui enlever.

Les gestes étaient nouveaux et en même temps parfaitement sus alors qu'il lui mordillait l'oreille, lui caressait les flancs, lui parcourait le torse de sa langue, buvait un à un les gémissements que poussait le sorcier en écartant plus les jambes, en passant les mains sous ses chausses pour les lui enlever. Puis, il le pressa, et il n'y eut plus rien entre eux. Il sentit la douceur de sa peau directement contre son sexe et il manqua de se répandre de suite, obligé de se redresser, de s'éloigner.

Ciarán le regarda, un instant surpris avant de comprendre.

— Il y a autre chose que tu peux faire si tu le souhaites.

Un sourire éclaira son visage alors qu'il prenait à côté de l'oreiller le flacon de terre cuite.

— Je vais verser de l’huile sur tes doigts.

Il le laissa faire, sans vraiment comprendre. Le liquide était froid sur ses doigts et coulait le long de sa main jusque sur les draps. Il regarda le sorcier reboucher le flacon puis se rallonger avant de prendre son poignet. Ses yeux étaient lourds et troublés par le désir, tout comme sa voix, alors qu’il le guidait.

— Par ici.

Contre l’intérieur de son poignet, il sentait les bourses le caresser, mais surtout, il ne put retenir un bruit de surprise lorsque ses doigts glissèrent contre l’entrée de son corps. La main sur la sienne le poussa et son index commença à rentrer dans un passage brûlant et étroit, si étroit qu’il lui fallait lutter à chaque seconde. Il lui sembla qu’il sentait toutes les fois où c’était son sexe qui avait fait face à cette délicieuse pression et il gémit.

Ou peut-être était-ce Ciarán, qui avait lâché sa main et profitait de ce qu’il lui offrait, écartant plus les cuisses pour lui permettre de trouver une meilleure position. Le sorcier continuait à le regarder malgré tout, avidement, ses yeux fixés sur lui, et il ne pouvait plus détacher le regard, observant comment ses mouvements les amenaient à se plisser de gêne ou à se dilater sous le plaisir. Jusqu’au moment où ils roulèrent et un râle comme aucun autre échappa à sa bouche. Il recommença et les mêmes tremblements, les mêmes bruits secouèrent le corps de son amant.

— Assez, sinon ce sera moi qui ne tiendrai pas.

Le sorcier se redressa légèrement et le poussa contre lui, soulevant ses hanches pour mieux l’accueillir, pour se presser contre sa peau en soupirant. Il se contorsionna lui aussi pour prendre position et la tête de son sexe était contre l’entrée brûlante. Il comprenait sans difficulté pourquoi ces sensations étaient péché, rien n’aurait dû être aussi bon, aussi proche du divin.

— Regarde-moi.

Ciarán avait noué ses bras autour de son cou.

Il obéit et commença à le pénétrer.

Un gémissement profond et tremblant l’accompagna, alors que les yeux gris luttaient pour rester ouverts, pour rester fixés dans les siens. Il continua lentement, sentant la résistance, la difficulté du passage, la chaleur et la pression. Les ongles courts étaient plantés dans son dos et griffaient sa chair en de délicieuses traînées alors que les jambes longues s’ouvraient sous lui pour mieux se resserrer.

Puis il fut en lui, complètement, sa poitrine haletante contre la sienne, ses yeux plongés dans les siens.

— Schwarz…

Ce fut comme lorsqu'un barrage se brise. Dix ans de solitude, de rage, de douleur, et soudain ses yeux, la douceur fragile de son sourire, la chaleur de son cœur, la solidité de ses bras alors qu'il le retenait au-dessus de l'abysse, la tendresse de sa voix, ses cheveux tombant au-dessus du berceau.

Tout se bousculait dans sa tête, se mélangeant, le sang et le rire, la colère et l'amour, les routes et la tour, trop de choses différentes. Il était dévoré par les images de ce passé, par l'odeur du désespoir et du foin, par le son de la solitude et des rires, par la caresse de sa peau et le sang sur ses mains, par le goût de la terre et de ses baisers, par la vision des corbeaux descendant sur le champ et de son visage se penchant sur leur fils.

Il avait du mal à respirer, il sentait ses mains trembler et…

— Regarde-moi.

Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait fermé les yeux. Mais les mains de Ciarán étaient autour de son visage et son regard gris était posé sur lui, ferme, décidé, empli de tendresse.

— Ciarán…

Jamais aucun lever de soleil ne serait plus glorieux que ce sourire.

— Oui, mon amour.

Il l'embrassa ou il le laissa l'embrasser, il n'était pas vraiment sûr, mais c'était sans importance, ce qui importait c'était les hanches qui remuaient contre lui, les jambes qui s'étaient nouées sur ses fesses pour l'attirer plus loin, les doigts qui s'enfonçaient dans ses cheveux et les cris qui faisaient vibrer sa gorge à chaque fois qu'il allait plus profondément en lui. Il le sentait contre lui, autour de lui, en lui tandis que sa langue le caressait, il était son monde, son univers, la seule chose dont il soit sûr.

Et il le déchirait, il le mettait en pièces, petit à petit, morceau après morceau. Il l'amenait au-delà du désir jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un besoin, qu'une force allant encore et encore à la recherche du douloureux plaisir qu'il lui donnait, de ses griffes plantées dans son dos, de la morsure de ses crocs dans sa gorge, de l'étreinte infrangible de ses jambes, de la chaleur et l'étroitesse de son corps, de l'amour et la confiance qui illuminaient son regard.

Jamais il n’avait rien connu de pareil. Ciarán répondait à chacun de ses mouvements, à chaque tremblement de son corps, à chaque souffle. Il sentait l’énergie et le plaisir passer entre eux comme l’incessant branle des vagues, puissant, profond, perpétuel. Ils auraient pu continuer ainsi jusqu’à ce que le monde s’écroule et les laisse seuls, perdus l’un dans l’autre.

L’éternité était brève, comme la chute d’une plume lorsqu’un oiseau s’envole. Elle était aussi plus douce que le vin et il en savoura chaque goutte sur les lèvres rouges de Ciarán.

— Schwarz…

Son amant avait répété son nom comme si c’était une des litanies de ses sorts, le prononçant encore et encore, même lorsqu’il n’avait plus eu de souffle pour crier son plaisir.

— Oui, Ciarán ?

Ils étaient allongés, la sueur refroidissant sur leurs corps encore entremêlés, il tenait Ciarán contre son épaule, embrassant paresseusement ses lèvres, ses mains incapables de laisser sa peau, de ne pas caresser le creux de ses reins, les muscles de ses bras ou sa joue dorée et imparfaitement rasée.

— Je t’aime, *mo chuisle*.

— Et que veulent dire ces mots, Sorcier, mon Sorcier ?

— Mon pouls, mon cœur, ma vie.

Il sentait son cœur battre contre lui et les mots semblaient tellement appropriés.

— *Mo chuisle* ?

Les yeux gris se plissèrent de plaisir.

— Oui, *grá mo chroí*.

Il sourit, le soulevant pour l’amener à hauteur de son visage.

— Encore d’autres mots étranges ?

— Tous signifient la même chose, mon aimé.

Il l’embrassa lentement, passant les doigts dans ses cheveux courts.

— J’aimais tes cheveux longs.

Le sorcier remua contre lui et il sentit les braises du désir rougeoyer dans ses veines.

— Ils repousseront.

— Oui.

Ils repousseraient et il serait là pour les voir, pour les caresser, les embrasser et les regarder effleurer sa peau lorsqu’ils feraient l’amour.

Ciarán sourit, comme s'il savait vers quoi tendaient ses pensées, comme s'il devinait ce qui passait derrière ses yeux.

— Laisseras-tu pousser tes cheveux ? demanda son époux.

— Je ne sais pas, j'ai appris à aimer à les avoir courts. Peut-être me laisserai-je pousser la barbe.

Le nez de Ciarán se plissa et il éclata de rire avant de l'embrasser à nouveau. Longtemps. Profondément. Jusqu'à ce que tous deux oublient de quoi ils parlaient, jusqu'à ce que leurs doigts se nouent et qu'ils se regardent à nouveau à la douceur de cette unique bougie.

— J'ai apporté quelque chose pour toi.

— Dois-je vraiment te lâcher ?

Il raffermit son étreinte et le sorcier s'ébroua en riant pour tenter de le faire lâcher prise.

— Je promets de revenir vite.

Son amant l'embrassa, l'entraînant, caressant et suçant jusqu'à ce qu'il ne pense plus à rien d'autre, jusqu'à ce qu'il puisse lui échapper.

Les premiers pas, nus, furent difficiles, semblables à ceux d'un poulain, mais le sorcier retrouva sa grâce et sa sacoche qu'il rapprocha du lit.

Ciarán reprit sa place sur son corps, heureux comme un chat, l'embrassant avant de poser un objet diablement froid sur son torse. Schwarz baissa les yeux. Sur le torque qu'il avait fait faire pour leur mariage. Et la bague.

— Je la croyais perdue, je… Lohengrin ne l'avait pas.

— Ils te l'ont enlevée, de peur que tu ne te rappelles. Ali l'a conservée.

La lumière de la flamme caressait les métaux précieux.

— Est-ce que je peux…

Il désigna les bijoux d'un signe de tête.

— Bien sûr.

Il attrapa Ciarán et le hissa avec lui tandis qu'il se redressait, le gardant contre son torse, l'installant sur ses genoux. Il ramassa le torque qui était tombé sur les draps.

— Voici, mon aimé, un présent qui t'appartient comme tout ce qui m'appartient, car je suis tien et tu es mien.

Schwarz le passa autour du cou de Ciarán et regarda l'or caresser la peau dorée par le soleil.

— Ce collier est le symbole de ma foi et de ma fidélité, puisse-t-il m'étrangler si je venais à y manquer.

Schwarz lui baisa doucement les lèvres et ses yeux mouillés d'émotion.

Ciarán sourit.

— Voici, mon époux, une bague, je te l'offre comme tout ce qui m'appartient, car je suis tien et tu es mien.

Il la passa à son doigt et le poids était familier et rassurant.

— Puisse-t-elle te protéger à tout moment et te garder du mal comme je le ferai toujours pour toi.

Ils s'embrassèrent à nouveau, doucement, presque avec révérence, à partir de maintenant, leur vie reprenait, recommençait.

— Demain…

Schwarz posa un doigt sur les lèvres roses.

— Demain viendra bien assez vite et il sera bien temps d'en parler, pour l'heure…

Et il reprit leur baiser, passant ses mains derrière sa nuque, caressant de son pouce l'or chauffé par sa peau. Le corps contre lui se fit plus lourd, se laissant aller au plaisir, et il sentit Ciarán commencer à durcir. Schwarz grogna, enfonçant ses ongles dans la chair blanche et douce des cuisses de Ciarán. Son époux gémit et il en profita pour attraper sa lèvre inférieure entre ses dents, ce qui le fit gémir plus encore.

— Ciarán ?

— Oui.

La chaleur, la force de ce mot faisait trembler ses mains, il savait que quoi qu'il lui demande son amant accepterait, sans même y réfléchir un instant.

— Je veux me donner à toi.

La bouche rouge s'ouvrit. Puis se referma. Et s'ouvrit à nouveau.

— Vraiment ?

— Tu es mon égal. Tu es même sans doute plus courageux que moi et tu as sauvé ma vie si souvent que j'en ai perdu le compte. Tu n'es pas une épouse fragile et impuissante, tu es mon époux et je veux me donner à toi comme tu te donnes à moi.

Son époux l'embrassa, caressant l'intérieur de sa bouche, emmêlant ses doigts dans ses cheveux, frottant son corps contre le sien.

— J'accepte ton honorable sacrifice, noble Chevalier, et je promets de te dévorer avec douceur.

— Je ne suis pas une blanche princesse, je sais ce qui m'attend, Sorcier.

Les yeux gris se plissèrent.

— Vraiment.

Il se retira très lentement, ses mains traînant sur son corps, caressant, griffant son torse alors qu'il s'asseyait entre ses jambes, étrange statue d'or au-dessus et d'albâtre en dessous.

— Es-tu vraiment sûr de savoir ce qui t'attend ?

Sa voix était basse et lourde de promesses, de plaisir aussi.

— Crois-tu vraiment que tu ne ressentiras pas cette incroyable et délicieuse déchirure alors que je te prendrai, que tu ne t'accrocheras pas à mon corps, que le plaisir ne montera pas en toi, te laissant impuissant et défait ? Sais-tu ce que tu me demandes, mon époux ?

Schwarz n'arrivait plus à parler, sa voix était coincée dans sa gorge et son cœur était descendu battre entre ses jambes, jamais il ne s'était senti ainsi, tremblant d'excitation. Les ongles courts de son amant glissèrent contre son sexe et il faillit se répandre. Sa voix se décoinça en un geignement animal.

Le sourire de Ciarán était mystérieux et ses yeux promettaient mille découvertes. Il se pencha sur lui, le forçant à s'étendre.

— Merci, souffla-t-il à son oreille.

Lorsque Ciarán se sépara du corps de son époux, il avait à la main le petit flacon d'huile.

Schwarz se sentait étrangement vulnérable, les cuisses ouvertes, Ciarán redressé et lui allongé, incroyablement excité aussi. Il lécha ses lèvres sèches et vit les yeux gris suivre ses mouvements. L'huile brilla en glissant sur les doigts fins du sorcier, puis ce dernier se pencha et laissa lentement couler des perles froides et luisantes le long de son sexe, et il dut retenir ses cris de plaisir. Il ne sut pas ce qu'il advint de la fiole ou pourquoi son amant avait fait ça, car la main chaude se referma autour de son sexe et il gémit, tout son corps se tendant.

Le mouvement fluide, brûlant, la pression, la voix de Ciarán dont il n'arrivait pas à comprendre les mots, cette impression de n'avoir aucun pouvoir, d'être entièrement à sa merci, de s'abandonner à cet homme à qui il faisait confiance…

Il grogna en sentant qu'il le caressait là, c'était étrange, agréable, et en même temps tout son être se rebellait contre cette idée, contre le fait d'être pénétré comme une femme, lui, le guerrier.

La main de son époux fit une torsion, juste à la hauteur du gland et il râla. Et un doigt le pénétra et il ne savait plus ce qui était le plus plaisant, le

plus dérangeant, entre ces deux plaisirs intenses qui le tiraillaient alors que la friction continuait à l'intérieur et à l'extérieur et que c'était l'une des plus étranges, terribles sensations.

Ciarán embrassait ses cuisses, son ventre, entre des mots dont il ne comprenait plus le sens, et la lumière illuminait son visage doré, ses muscles durs, la marque d'Ygg sur son torse. Il sentait les cals sur ses mains, il voyait les quelques poils qui repoussaient sur le visage de son époux. Et il ne l'aimait et ne le désirait que plus. Bien sûr, il aimait son apparence blanche et irréelle, cette peau d'albâtre sur laquelle il écrivait leurs rencontres, ces cheveux longs qu'il enroulait autour de ses doigts, ce visage qu'il était le seul à avoir vu rouge de plaisir.

Mais cet homme, cet inconnu aux cheveux courts et à la peau bronzée était celui qui avait lutté pour lui, qui avait sacrifié tout ce qu'il avait pour le retrouver, c'était celui à qui il voulait appartenir.

Il se redressa et l'embrassa, laissant toute cette faim brûlante et dévorante passer dans son baiser, sentant ses mains sur lui, ses doigts en lui, cette présence délicieuse et gênante, cette exploration minutieuse.

Il s'habituait à son intrusion, à l'idée qu'il l'avait pénétré, à la chaleur dérangeante à l'intérieur de lui. Il commençait à démêler les frissons qui couraient dans son corps, à sentir le plaisir qu'il y avait dans ces gestes, celui qui apparaissait sur le visage de Ciarán quand il le faisait.

Et soudain, ce fut comme si on avait volé son souffle, tendu tous ses sens sur un arc pour ensuite en frotter la corde, comme si le plaisir s'écrasait sur lui, interminable, implacable.

Puis le calme et les yeux de Ciarán qui l'observaient, ses doigts qui continuaient à se mouvoir à l'intérieur, doux, familiers, agréables. Et à nouveau ce plaisir insupportable et il entendit crier.

Quand s'était-il retrouvé couché sur le dos, Ciarán l'embrassant, guettant ces moments d'extase, buvant ses cris ? Était-ce important ? Il noua ses doigts dans les cheveux toujours doux de son amant, bougea pour accompagner ses mouvements, ouvrit les cuisses pour lui, pour qu'il continue à lui donner du plaisir, à faire vibrer son corps.

Il geignit lorsqu'il se retira. Comme une femme. Incapable de supporter ce vide soudain, l'absence de ce plaisir, de ses doigts, du poids de son corps.

Il soupira lorsqu'il revint sur lui, soulevant ses hanches pour lui faciliter la tâche, lui embrassant le cou, incapable de ne pas le toucher, le caresser,

son esprit enterré sous les sensations, le désir, le besoin.

— Regarde-moi.

Ciarán était au-dessus de lui, l'embrassant avec douceur, caressant ses joues, attendant qu'il soit prêt.

— J'ai les cuisses écartées, tu attends que les cloches sonnent ?

— Stupide Chevalier.

Il l'embrassa en souriant et commença à le pénétrer et il y avait un monde de différence, il ne pensait pas qu'il était si gros, mais c'était… bon et il lui semblait qu'il n'allait jamais pouvoir entrer jusqu'au bout et…

Il perdit le fil, emporté par les sensations, par l'incroyable plénitude, par la douleur et l'extase, par les halètements de Ciarán à son oreille, les battements de son coeur contre le sien, la tension de ses muscles, la lenteur de sa progression. Jamais il n'avait rien ressenti de pareil au moment où il fut en lui, contre lui, partie de lui, son corps tremblant de désir au-dessus du sien, ses yeux troublés et porteurs des tempêtes qui déchaînaient sa chair.

Schwarz passa les doigts dans les cheveux de son époux, lui parsemant les lèvres de baisers pour l'amener à se calmer, à cesser de trembler, à se remettre à bouger, à lui donner ce dont il avait si désespérément besoin.

Il mordit son épaule, incapable de faire face au plaisir et à la peur quand Ciarán commença à se retirer, puis à l'extase quand il rentra à nouveau, frottant à l'intérieur, faisant naître des sensations dont il n'avait jamais eu connaissance, lui donnant un plaisir aussi brûlant que la lave des volcans. Puis le rythme devint plus rapide et il lui semblait que le monde allait finir par s'écrouler s'il devait encore subir ces assauts qui faisaient trembler tout son corps, qui le forçaient à crier, encore et encore, à le serrer plus fort contre lui, à enfoncer ses ongles dans son dos, à gémir contre son cou, à perdre son souffle à chaque fois qu'il pressait contre cet endroit-là.

Quelque part il savait qu'il aurait dû ressentir de l'embarras, la honte de ses cuisses ouvertes et écartées, des gémissements qui échappaient à sa gorge, de ses ongles qui s'enfonçaient pour le forcer à aller plus profond, à le pénétrer à nouveau. Mais il n'y arrivait pas. Il était transcendé par le plaisir et par le visage baigné de sueur, tendu de désir et de retenue, par ses yeux gris qui ne le quittaient pas, par cette bouche qui prononçait sans cesse son nom.

Il perdit toute notion du temps, toute idée d'un monde qui n'était pas Ciarán au-dessus de lui, en lui, contre lui, partageant son souffle,

murmurant des mots sans sens auxquels il répondait, caressant son corps et recevant ses caresses, le prenant plus vite, plus profond.

Son corps était tendu, bandé par le désir qui montait toujours plus fort dans ses veines à chaque nouveau coup de reins, et s'il savait que sa bouche était ouverte et que des mots s'en échappait, il était incapable de savoir lesquels, perdu dans la folie brûlante de ce plaisir qui allait le briser incessamment.

Enfin, la main de Ciarán se posa sur son sexe et il vit son plaisir, son extase reflétés dans les yeux gris avant de se laisser aller à la vague qui l'emporta.

* * *

Edelweiss était parfait. Elle ne pouvait cesser de caresser sa robe douce, ses naseaux, sa longue crinière plus soyeuse que beaucoup de ses voiles. Elle souhaitait ne jamais quitter le pré vert où la bête merveilleuse jouait paisiblement avec elle. Et pourtant il fallait, la joute commencerait bientôt et elle devait être là pour donner ses faveurs à son fiancé et faire bonne figure.

Elle posa son front contre l'encolure du cheval, aspirant la douce odeur de fleurs et d'herbe séchée qui en émanait.

Elle devrait parler du sorcier à la Dame Blanche. Quand elle était venue ouvrir la porte, il n'y avait plus personne dans la chambre, mais Edelweiss l'attendait dans la cour, beau comme une de ces légendaires licornes. Cette fois-ci, l'Égyptien avait parlé à Lohengrin, elle en était sûre. Et en voyant Edelweiss, nul ne pouvait douter que celui qui le possédait était un magicien….

Elle devrait en parler à la Dame Blanche.

Elle n'en ferait rien. Pourquoi devrait-elle l'aider alors qu'elle l'avait ignorée quand elle-même l'avait suppliée, larmes aux yeux, de la laisser à son service sur l'Île Blanche ? Quand elle avait décidé de la marier à cet inconnu ? Quand elle était plus ou moins persuadée que la magicienne était la raison pour laquelle son père se mourait ?

Que le Diable l'emporte, elle, ses plans et son île. Elle était la fille de l'Empereur et nul ne pouvait le lui enlever, et si Lohengrin lui échappait, elle saurait choisir un autre époux, un qui ne la regarderait pas avec cette colère froide. Et sinon. Sinon elle partirait, montée sur Edelweiss, le laissant la mener là où il voudrait.

Un beau rêve.

* * *

Il laissa derrière lui la cour emplie des regards froids, goguenards ou méprisants et pénétra dans la cellule où se trouvaient encore la plupart de ses affaires et ses deux écuyers.

— Va t'occuper de Sturm, Ulrich, brosse-le, selle-le et fais en sorte de lui poser le caparaçon et la barde.

Le gamin se releva, presque au garde-à-vous, et il vit à son teint qu'il n'avait pas dû beaucoup dormir, trop excité ou effrayé par la joute, incapable d'oublier ce qu'il était advenu de Rainer.

— Oui, sire Lohengrin.

Celui-ci caressa les cheveux du gamin au passage et s'avança vers son écuyer occupé à polir les pièces de l'armure noire. La porte de sa cellule se ferma, les laissant seuls.

— Je suis désolé pour tout, Ali.

Le Maure releva la tête et un véritable sourire, un de ceux qu'il n'avait pas vus depuis un an, éclaira son visage tandis qu'il se levait.

— Allah soit loué ! Il est bon de te revoir, mon ami.

Il reçut l'accolade du Maure, le cœur pressé par cette sensation de soulagement, de normalité, la lui rendant avec toute l'émotion qui l'envahissait.

— Il est bon d'entendre enfin ta voix, mon ami.

Ali prit le temps de rire et de le contempler.

— Voilà qui est donc une bénédiction pour toi, car il y a nombre de choses que j'ai à te dire.

Mais avant de continuer, il lui tendit le gambison et le laissa se vêtir de la tenue rembourrée.

— La sorcière blanche me tient en son pouvoir.

Il avait gardé son visage face au sien, laissant les mots tomber jusqu'à terre avant de continuer.

— Elle a posé sa marque sur moi et tient mon corps prisonnier lorsque je me trouve près d'elle. Elle a aussi promis de me faire attenter à la vie de la princesse pour que tu sois obligé de me tuer ou de me faire exécuter.

Le guerrier avait serré les poings, comme pour retenir ses mains de commettre un acte aussi immonde.

— Je ne doute pas une seconde que lorsque nous irons l'affronter, elle m'utilisera contre toi.

Schwarz leva la main.

— Alors, Ali, il faudra…

Le Maure l'interrompit, se forçant à bouger, à prendre la cotte de mailles et la passer au-dessus de sa tête.

— Ciarán et le sorcier égyptien pensent avoir brisé ses chaînes ou du moins les avoir affaiblies assez pour que je puisse rejeter son sort, mais hélas, ils ne peuvent en être certains sans alerter la magicienne.

Le visage du Maure était grave alors qu'il l'aidait à ajuster la lourde tunique de fer.

Schwarz arrêta ses mains.

— J'ai confiance en toi, mon ami.

Il sourit.

— Et si ce n'était pas suffisant, j'ai confiance en ma capacité à te désarmer et te vaincre.

Ali éclata de rire en prenant son plastron.

— Jeune chiot arrogant, lorsque nous reviendrons à Güstrow et que nous reprendrons l'entraînement, nous verrons bien si tu as tant progressé.

Il souriait en fermant les boucles du plastron et Schwarz sourit à son tour. Le soleil qui se levait par les blanches fenêtres semblait empli de promesses.

Le Maure laissa s'écouler un moment, continuant à agencer l'armure avant de reprendre.

— Il y a autre chose que tu ignores à propos de la sorcière.

— Je t'écoute.

Il était bon d'entendre à nouveau la voix à l'accent étranger, celle d'un homme qui l'avait suivi durant ces années d'exil, qui était revenu vers lui alors qu'il lui avait rendu sa liberté, qui avait toujours été un ami, et qui, le lendemain, serait à ses côtés dans un combat qu'il ne pouvait en aucun cas perdre.

— Elle n'a pas de cœur. Ou si elle en a un, il est fait de pierre, car une épée se brise plutôt que de le percer. Mon sabre plongé dans sa poitrine en fit l'expérience et je me souviens de la sensation dans mon bras lorsque je butais contre une résistance qui n'était pas naturelle.

Schwarz posa sa main à présent couverte de fer sur son épaule.

— Alors je prendrai sa tête comme un certain guerrier du désert m’a appris à le faire.

Ali sourit.

— Tu seras sage. Elle est venue il y a six jours me questionner pour savoir si ton époux t’avait vu ou si tu avais retrouvé la mémoire. Elle sera sur ses gardes, n’en doute pas.

— Qu’importe, elle périra, j’en fais le serment.

* * *

La foule autour, partout, presque sur lui aurait dû le faire se sentir mal. Il n’était pas habitué à ce genre de choses et encore moins à ces odeurs, ces mouvements perpétuels et les cris des enfants surexcités par l’idée de la joute. Et pourtant, rien ne pouvait atteindre le sourire qui ornait ses lèvres ou l’excitation dans son corps. Le soleil brillait au-dessus de la lice et il le sentait battre sur les plumes d’Ard alors qu’il survolait paresseusement la ville, il le sentait aussi cogner contre le chapeau de feutre qu’il portait et il remerciait Chandra de le lui avoir prêté. Le Tzigane ne l’avait pas accompagné, le clan ayant besoin de lui.

— On m’a dit que Thomas von Oldenbourg s’ra là.

— Moi, j’ai parié sur Clothaire d’Alsace.

— N’importe quoi, le tueur de dragon sera là, si j’en avais tout mon argent s’rait sur lui.

— Alors tu l’aurais perdu, tout l’monde sait qu’il était aidé du démon.

— Maudissons de vieilles femmes, il vaincra comme il a vaincu l’dragon.

— Clothaire d’Alsace vaincra, y gagne tous les tournois.

— D’puis qu’la Bête il est pu là, pacequ’avant…

— C’est-y point l’tueur de dragon qui l’a vaincu loin dans les marches ?

— J’sais pas, mais mon argent est sur d’Alsace.

— Moi, j’te dis qu’tu trompes.

— Si j’étais vous, je mettrais mon argent sur le tueur de dragon. Vous ne le regretterez pas.

Les visages burinés par le soleil se tournèrent vers lui avec suspicion, surtout lorsqu’ils prirent en compte ses vêtements et le grand couteau à manche d’or passé à sa ceinture.

— Qu’est-ce t’en sais, l’étranger ?

— Il a tué une sphinge dans un village près de Baaden. Je l'ai vu lutter, j'étais là. Il vaincra tous ceux qui l'affronteront et il remportera cette joute.

— Genre, tu connais l'chevalier.

— Demandez à un des écuyers s'il n'a pas été envoyé tuer un monstre avec les Tziganes et vous verrez.

Leurs yeux étaient encore plissés, mais ils considéraient son offre.

— S'il a tué un dragon, l'est plus que capable d'gagner une simp' joute. C'est la logique.

— T'a pas d'argent, Janick, et t'y connais rin en joutes.

— J'sais qu'un dragon, c'est pu gros qu'un ch'valier, donc y gagnera.

Les trompettes sonnèrent, annonçant l'entrée des participants dans la lice. Les tribunes à l'ombre et même celles au soleil étaient remplies de monde.

— Faut qu'tu prennes une décision, Martin, quand y commencera l'combat, y s'ront clos les paris.

— J'y vais, mais gare à toi s'y perd, l'Égyptien !

— Il ne perdra pas.

Ni aujourd'hui ni demain quand ils marcheraient sur l'Île Blanche.

La voix du héraut était grave et sonnante alors qu'il annonçait les noms des participants un à un et que ces derniers venaient saluer leur Empereur. Ciarán n'en reconnut aucun sauf celui de Clothaire qui étincelait dans son armure blanche, son cheval caparaçonné aux couleurs de la maison d'Alsace, le soleil et le lys se multipliant à l'infini, l'orgueil et l'assurance de la victoire sur le visage aristocratique du chevalier.

— Lohengrin von Schwanstein.

Le soleil caressait les mille et un détails de l'armure noire, se perdait sur le caparaçon et la barde du destrier. Le cœur du sorcier battait dans sa poitrine alors qu'il le voyait avancer vers la tribune impériale. Son époux retira son casque et ses cheveux brillèrent comme l'or, la lumière baignant ses traits de dieu guerrier.

La princesse Florinka se leva, ses cheveux blonds cascadant sur son bliaud d'un rouge éclatant et d'un tissu plus fin que tout autre sur la triste terre. Schwarz leva sa lance et la laissa y nouer le ruban jaune et noir aux couleurs de la maison de Saxe. Aucun sentiment ne passa sur leurs visages et Ciarán se souvint de ce moment où le chevalier avait posé la main gantée de fer sur son cœur après avoir noué sa faveur, il se souvint de la peur et la crainte qui parcouraient son corps à l'idée qu'il puisse ne pas survivre à

l’affrontement avec la Bête, il se souvint de cet instant où il s’était rendu compte que c’était déjà trop tard, que Schwarz s’était frayé un chemin jusqu’à son cœur.

Il le regarda faire le tour de la lice pour sortir et il lui sembla que leurs regards se croisèrent. Avec cette foule, il était presque impossible que ce fût le cas, mais le sorcier préférait croire ce doux mensonge et penser que ce sourire qui avait fleuri sur les lèvres de son époux, soudain et rapide comme un battement de cœur, n’avait pas été une illusion et avait bel et bien été pour lui.

Il observa les autres chevaliers. Martin était revenu après avoir changé son pari et parlait des chevaux des différents participants, comme un homme qui s’y connaissait. Le soleil continuait à briller sans qu’un nuage vienne le défier et le jour semblait plus printanier qu’automnal.

Enfin, les trompettes sonnèrent et les joutes commencèrent. Les cris du public répercutaient chaque coup, chaque victoire, chaque défaite dans un bruit assourdissant. Et peu à peu, Ciarán se laissait gagner par l’excitation et se mit à crier lui aussi, à accompagner par ses vociférations les gestes dans la lice. Mais la joie du public n’était rien face à l’euphorie étrange qui le posséda lorsque Schwarz entra enfin dans la joute. Oubliées toute la terreur et la crainte qui avaient étreint son cœur la dernière fois qu’il l’avait vu jouter, non, cette fois-ci, il n’y avait que le plaisir sans limites de le voir beau, fort, puissant et dangereux. Et celui de savoir qu’il était sien, son époux, son égal, son chevalier.

Bien sûr, il n’ignorait pas que Schwarz n’était pas invincible, que ce n’était là que le contrecoup de la nuit dernière, de cette passion, de cette première victoire sur la Dame Blanche, de l’extase de son cœur battant contre le sien. Il lui fallait se méfier et se défaire de ces illusions ; demain, ils feraient face à un adversaire redoutable, la Dame Noire avait sans doute raison, ils couraient peut-être après la Mort. Mais tout de suite, perdu au milieu de la foule, porté par les cris, galvanisé par la vue de son aimé, il n’arrivait pas à s’en inquiéter. Schwarz était beau, fort, invaincu et il l’aimait.

Il continua à crier, à sourire alors que le Chevalier Noir triomphait de tous ceux qui lui faisaient face, alors que la foule hurlait de joie devant le spectacle du sang et de la sueur tombant sur le sable. Il se laissa porter tandis que le soleil poursuivait sa course au-dessus d’eux.

Lorsque enfin Clothaire et Schwarz s’avancèrent dans la lice, le silence descendit lentement sur l’assistance.

Même à la distance où il se trouvait, le sourire du Chevalier Noir se voyait pendant qu’Ali vérifiait selle, armure et lance. Et il aurait voulu se trouver aux côtés de son époux, pouvoir l’arrêter, le forcer à baisser le regard, à l’embrasser, lui souffler à l’oreille de gagner pour lui…

Schwarz mit son heaume, plaça sa lance, vérifia ses armes et partit se mettre en place. Tous retinrent leur souffle quand les hérauts d’armes levèrent leurs trompettes. Les chevaliers s’élancèrent l’un contre l’autre, les sabots retentissant comme un tremblement de terre avant que le fer ne rencontre le fer dans un tonnerre qui resta sans résultat, les adversaires encore à cheval. Ils s’en retournèrent, changèrent d’arme, et une nouvelle fois l’éclair des notes cuivrées retentit avant qu’ils ne se jettent l’un sur l’autre. Le public grogna de frustration alors que la seconde bataille ne portait pas plus de fruits que la première. Le silence redescendit tandis que les écuyers changeaient à nouveau les armes. Mais cette fois, le public n’attendit pas le signal avant de commencer à tempêter, à trépigner et la lance du Chevalier Noir rencontra Clothaire de plein fouet, le désarçonnant. La foule hurla et le fils de la maison d’Alsace se remit debout, sortant son épée pour faire face à celui qui sauta de cheval comme si son armure n’était pas faite de fer lourd, mais de simple soie.

Il était impossible de s’entendre penser, mais Ciarán ne pensait pas qui vociférait au milieu des autres, qui criait à son époux de vaincre, d’humilier celui qui avait osé se croire supérieur à lui, qui avait osé médire et rabaisser celui qu’il aimait.

Indifférent aux cris et hurlements de la foule, Schwarz attaquait sans relâche, ne laissant pas une seule ouverture à son adversaire, le forçant à reculer, à parer avec brutalité et maladresse, à être sans cesse dans l’attente d’un nouveau coup. Le maître enseignait à l’élève une leçon qu’il ne serait pas près d’oublier. Clothaire était dépassé, c’était évident, et chacun autour de commenter, de lui crier de se reprendre, de retrouver son courage et d’attaquer. Finalement, mû par la frustration et le désespoir, il se lança vers l’avant, l’épée brandie, le corps tendu, tentant de feindre. Mais Schwarz ne fut pas dupe et prit le coup comme il venait véritablement, envoyant l’épée voler, laissant son adversaire sans arme dans la lice. Schwarz fit trois pas vers le Chevalier Blanc et le soleil frappait l’armure noire, projetant son

ombre sur l’homme plus petit, désarmé. Clothaire posa un genou en terre et baissa la tête avant de prononcer les mots de reddition.

Ciarán hurla de joie au milieu de la foule et se retrouva soudain étreint par Martin et son compère, ivres de bonheur. Il leur sourit et se mit à rire. Schwarz était vainqueur.

* * *

La victoire et le combat chantaient dans ses veines. La revanche aussi, sur Clothaire et sur chacun des Chevaliers Blancs qui avaient porté sur lui un regard méprisant. Il avait triomphé, et les yeux brillant de haine et d’humiliation de son ancien écuyer lorsqu’il s’était rendu avaient presque suffi à effacer toutes les insultes et autres moqueries de son esprit. Presque.

Il poussa Sturm jusqu’à la tribune impériale puis mit pied à terre avant de se découvrir. L’Empereur se leva et il posa le genou à terre, humble devant le dirigeant du Saint-Empire, un homme sur les épaules duquel reposait le destin et l’honneur de tant d’hommes.

— Lohengrin von Schwanstein, tu as prouvé ta valeur et ta force en cette joute, triomphant de tous les chevaliers venus à ton encontre.

Un tonnerre de cris secoua l’assemblée et il se retrouva à sourire malgré lui. La victoire d’aujourd’hui ne signifiait rien, elle n’avait été qu’un jeu, une façon de démontrer à ces chevaliers dédaigneux qui il était. Non, la véritable victoire aurait lieu le lendemain, loin de tout témoin, et il était plus que possible qu’il meure au combat. Et cependant, les vivats réchauffaient son cœur et l’emplissaient d’un sentiment d’invincibilité qu’il savait fausse.

— Reçois, Chevalier, cette bourse pour honorer ta victoire.

La princesse Florinka descendit sur le sable et il se releva.

— Je vous remercie, Majesté, mais je ne peux accepter cette récompense, car il en est une qui m’est bien plus précieuse que je vous demande de m’accorder.

L’Empereur leva la main et tout bruit, tout mouvement s’arrêta.

— Parle, Chevalier, et nous écouterons.

— Je ne souhaite qu’un présent de ma dame : la sainte médaille qu’elle porte au cou et qui m’accompagnera dans la bataille.

Il vit Florinka plisser les yeux, le regardant intensément. Il se contenta de lui sourire avec ce qui, il espérait, passerait pour de la tendresse.

— Ma fille, cette demande de ton fiancé t’agrée-t-elle ?

Elle leva les yeux, forcée de prendre une décision devant toute cette foule, incapable de refuser la requête de son fiancé devant tant de témoins.

— Bien sûr, comment pourrais-je ne pas honorer si galant geste ?

Son sourire était faux et furieux. Scwhartz y répondit par le sien alors qu'elle levait les bras, enlevant la fine chaîne d'or qui tenait la médaille. Le cliquetis dans la main gantée du chevalier sonnait doucement.

— Merci, Princesse.

Elle ne lui répondit pas et il se tourna vers la foule, son minuscule trophée à la main. Il avait gagné.

* * *

Il récupéra son baluchon. Il n'avait pas grand-chose, pas de robes brodées, pas de grand bâton, pas de bijoux, excepté le collier de Brising et le torque que lui avait offert Schwarz qu'il caressa du bout des doigts en souriant. Non, il n'avait presque rien pour aller affronter Vianne et pourtant, cela suffirait. Elle lui avait arraché tout ce qu'il possédait, mais ce qu'il y avait à l'intérieur de ce simple sac suffirait à faire tomber la puissante Dame du Lac. Il ne pouvait en être autrement.

— Tu pars ?

Il se tourna vers Jal et Chandra, le sourire toujours aux lèvres. Le campement tzigane fourmillait d'activité et bruissait des voix de ceux qui avaient vu la joute et la racontaient maintenant aux absents avec mille détails.

— Oui. Demain, à l'aube. Je délivrerai mon fils et ensuite nous irons combattre la Dame du Lac.

Il se leva et prit leurs mains, remarquant comme elles étaient semblables aux siennes à présent.

— Jamais je n'aurais pu retrouver Schwarz sans vous. Mes remerciements sont insuffisants, mais pour l'heure, ils sont tout ce que je peux vous offrir.

Il vit les larmes commencer à couler sur le visage de Chandra.

— Je voudrais pouvoir faire plus, Ciarán. Je voudrais t'aider à vaincre la Dame du Lac, venir avec toi, car…

Il releva le visage du jeune sorcier.

— Tu m'as sauvé la vie, Chandra, si ce n'était pour toi, le venin de la sphinge m'aurait tué et Schwarz serait encore sous le coup du sortilège de la Dame du Lac, quant à mon fils…

— Oui, mais…

Il le coupa, serrant sa main dans la sienne.

— Tu es le seul sorcier de ta génération. Le clan a besoin de toi. Tu ne peux mettre ta vie en danger pour un étranger, tu te dois aux tiens et je le comprends.

— Mais je…

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Il faudra que quelqu'un garde Siegfried lorsque la malédiction sera levée. Si ce n'est toi, ce sera Ali, et Schwarz préférerait avoir son écuyer à ses côtés…

Il laissa le temps aux mots de faire leur chemin avant de reprendre.

— Si quelque chose devait nous arriver, il faudra le mener à Güstrow, le confier au roi Adelar, son parrain. Je compte sur toi, Chandra.

Le sourire triste du sorcier laissait facilement comprendre qu'il n'était pas dupe, mais il n'avait d'autre choix.

— Je prendrai soin de ton fils, Ciarán, et Jal prendra soin de te ramener vivant.

L'autre homme passa le bras sur les épaules de son amant.

— Le clan a de nombreux chasseurs, je suis donc libre de venir avec vous, Ciarán, et si je peux vous être utile, j'en serais content, car ton amitié m'a apporté le plus beau et doux des présents.

Il embrassa avec adoration les cheveux de Chandra.

— Alors, mes amis, il en sera ainsi.

Il leur sourit, son bonheur pas encore effrayé par la perspective du combat à venir, par l'ombre terrible de la Dame Blanche.

* * *

La lune se levait lentement sur le lac, jetant une lumière pâle sur la nature endormie dans les bras sombres de la nuit. Il enleva la cape de brume que Ciarán lui avait confiée et marcha vers son époux qui tissait à la lumière de ses pierres. L'une des deux formes sombres à ses côtés commença à bouger, de plus en plus vite.

Il faillit se faire renverser par Tod, le chien lui sautant dessus avec enthousiasme et jappements, bien décidé à tenter de le recouvrir d'un an de bave accumulée et à être caressé absolument partout avec les intérêts d'une longue absence. Étrange de penser comme la bête lui avait manqué, sa fourrure douce, ses couinements heureux, son affection presque

désintéressée. Il continua à avancer malgré tout, à moitié plié sur lui-même pour continuer à flatter celui qui, d'après Ali, avait gardé leur fils pendant près d'un an.

À la lumière des pierres plates et lumineuses, il découvrit le cygne endormi contre Ciarán, que même les bruits que faisait le dogue ne réveillaient pas.

— Bonsoir.

Le sorcier s'interrompit dans sa tâche, lui souriant avant de l'embrasser, mais il dut reprendre presque immédiatement son ouvrage. La tunique devait être finie avant que le jour se lève pour qu'enfin, ils délivrent leur fils de la malédiction. Ali les rejoindrait alors et ils partiraient défier la sorcière qui leur avait tout volé.

Schwarz s'assit aux côtés du cygne, hésitant un moment avant de caresser doucement ses plumes, mais leur fils ne se réveilla pas pour autant. Tod vint s'installer contre lui, le maintenant au chaud, le protégeant de son corps, et les yeux plissés par le sourire, le chevalier perdit son autre main dans sa fourrure.

Mais son regard revint bien vite vers la grande forme noire entre son époux et lui. Vers leur fils. Leur petit Siegfried si fragile et pourtant déjà tellement fort, obligé de vivre seul, sous cette peau étrangère, une proie potentielle pour toutes les bêtes fauves, pour les chasseurs… Loin de ses parents, de ses protecteurs, sans autre réconfort que celui de Tod.

Il passa à nouveau la main sur les plumes noires et sentit son cœur battre, si vite.

Il tuerait la Dame du Lac. Elle lui avait enlevé son fils et l'avait condamné à cette vie. Il la tuerait, puis tous rentreraient à Güstrow, à la maison. Ils rendraient hommage au roi Adelar, puis, Siegfried dans les bras, ils passeraient le seuil de la tour, de leur foyer.

Il ferma les yeux, laissant la sérénité de cette pensée chasser un instant l'ombre du combat à venir.

Pas un souffle de vent ne ridait le lac. Les bruits de la forêt autour d'eux étaient discrets et Schwarz avait du mal à croire qu'Aachen et ses milliers d'âmes se trouvaient à peine à une lieue d'ici, qu'il ne lui avait fallu qu'une heure pour quitter la Blanche Abbaye, pour quitter l'Ordre une fois pour toutes.

Sire Godefroy ne comprendrait pas. Une seconde chance lui avait été offerte, une rédemption pour ses crimes. Mais il ignorait qu'il avait déjà eu

son absolution, qu'il avait déjà pris sa deuxième chance. Il ignorait que son suzerain l'attendait, qu'il était déjà marié et père, que sa place n'était plus dans l'Ordre. Tout comme il ignorait la véritable nature de l'Ordre et celle de la bête qui le manipulait depuis l'Île Blanche.

Il tuerait la Dame du Lac. Il n'avait aucune idée de ce qui adviendrait de l'Ordre une fois la Dame morte, lorsque les dragons ne répondraient plus aux besoins de la politique. Elle avait perverti l'Ordre et ses principes, elle s'en était servi pour asseoir son pouvoir et celui de ses complices. Mais les idéaux qui avaient fondé l'Ordre étaient bons et justes, et peut-être renaîtrait-il de ses cendres. Ou peut-être périrait-il écrasé sous les intrigues et les perfidies politiques.

Peu lui importait. Il retournerait chez lui.

Il tourna la tête, contemplant le profil de Ciarán alors qu'il continuait de tisser. Son visage était paisible comme les mouvements réguliers et gracieux que faisait la navette entre ses mains. Les bois à l'entour bruissaient de vie, mais ici, il n'y avait que le calme de la lune qui se reflétait sur l'eau, l'imperceptible balancement des roseaux, le souffle régulier de Siegfried contre sa main.

C'était la dernière nuit. Arriverait ce qu'il arriverait, c'était la dernière nuit de Lohengrin von Schwanstein, demain, Schwarz, le Chevalier Noir, triompherait ou périrait. C'était la dernière nuit et ils affronteraient bien pire qu'un dragon demain, mais il ne réussissait pas à être effrayé. Ou à regretter de se trouver assis dans la froideur de la nuit, aux côtés de son époux qui tissait. Il était enfin près de leur fils et de lui, il était à sa place.

Il était enfin en paix.

* * *

— Il me faut une goutte de ton sang.

Schwarz tendit la main sans une pensée, sans une hésitation et la petite dague d'or perça son doigt, laissant apparaître une perle écarlate. Ciarán la posa sur la tunique et murmura ces mots étrangers. La tunique couleur rouille sembla briller un instant dans l'obscurité presque étouffante d'avant l'aube.

Le sorcier se tourna vers lui, timide soudain, craintif.

— Voilà. Tout est prêt…

Il prit le visage de son époux dans ses mains et l'embrassa, avec douceur, avec tendresse, et le sourire sur ses lèvres lorsqu'ils se séparèrent

avait le goût sucré du miel.

— En ce cas, Ciarán, il est temps.

Il le regarda s'éloigner et s'avancer vers le lac.

Le ciel était à présent d'un violet pâle et la magie dansait autour du magicien. Siegfried avait été réveillé par son instinct et s'était dirigé vers Ciarán, semblant pour l'heure hypnotisé par les lumières claires qui voltigeaient autour du sorcier, autour de ses mots, autour de ses doigts. Schwarz était trop loin pour entendre les litanies, il ne voyait que les étincelles de magie qui illuminaient la clairière. Tod avait relevé la tête à ses côtés, contemplant aussi la scène qui se déroulait devant eux.

Le cygne se redressa, battant des ailes, son long cou tendu, et Ciarán jeta la tunique d'orties sur lui, l'encolure passant facilement et le tissu commençant à adhérer à son corps. Il vit l'oiseau se recroqueviller sur lui-même pendant que le sorcier continuait d'incanter, puis vint la lumière, plus puissante encore que le soleil, aveuglante et féerique.

Lorsque Schwarz put enfin voir, Siegfried était sur le sol, et par tous les saints, comme leur fils avait grandi.

Ses jambes le portèrent sans qu'il s'en rende même compte et il s'agenouilla dans la boue du lac, contemplant le corps potelé de son fils qui se tenait debout. Il n'osait le prendre dans ses bras, craignant de l'effrayer.

— Siegfried ?

L'enfant tourna ses yeux bleus vers lui et les petites mains se tendirent alors que les larmes commençaient à couler sur son visage. Il le prit contre son torse, sentant son cœur qui battait, sa chaleur, l'odeur pure et douce de sa peau. Il remarqua les bras de Ciarán qui se refermaient sur eux et il refusa de laisser ses yeux se clore. Ce n'était que le premier de ces moments. Il y en aurait d'autres, toute une vie pour s'occuper de leur fils, de sa famille.

-9-

Que le bonheur est fragile, déjà voici nos tendres amoureux obligés de reprendre les armes, de se préparer au combat alors qu'ils sont las de toutes ces épreuves. Courage, héros ! Votre vaillance et la pureté de votre amour vous feront triompher !

Ils restèrent longtemps à genoux dans la vase, leurs corps serrés contre celui de leur fils, essuyant ses larmes, faisant disparaître ses sanglots. Le soleil se leva, mais Schwarz n'y prêta pas attention, il ne voyait que Siegfried, si grand à présent, il n'entendait que ses babillements entrecoupés de larmes, il ne sentait que son corps et la douceur des mains de Ciarán qui les caressaient tous deux.

Ali fut le premier à arriver, Ulrich encore ensommeillé dans ses pas, le fidèle Dunkenstern portant son armure. Tod se leva pour faire la fête à l'écuyer qui le flatta et lui parla dans sa langue. Ils se relevèrent lentement, Siegfried encore entre eux, ne sachant plus vraiment qui le portait, tentant de démêler leurs mains alors que l'enfant s'accrochait à eux de toutes ses forces.

— Voilà un spectacle qui fait chaud au cœur.

Aux côtés du chevalier, Ciarán sourit.

— Merci, Ali, il est bon de te voir.

— Puis-je regarder mon futur élève de plus près ?

Le Maure tendit les mains, mais fut interrompu par un cri.

— Ali, tu parles !

Ulrich, à présent complètement réveillé, avait glapi et Schwarz ne put s'empêcher de rire. Siegfried se mit à glousser entre eux et son cœur déborda de joie. Il embrassa tendrement ses cheveux.

— Je dors encore, c'est ça ? C'est un rêve ?

Le gamin se frotta les yeux, mais les hallucinations étaient toujours là.

Ciarán laissa son époux porter leur fils et se pencha vers le jeune écuyer.

— Non, Ulrich, tu ne dors pas, cette fois-ci, tout le monde est réveillé.

L'enfant écarquilla les yeux.

— Vous êtes le Sorcier Gris, non ? Est-ce que ça veut dire que le Chevalier Noir est revenu ?

Ciarán lui sourit et ébouriffa ses cheveux.

— Tu es aussi malin que ton père.

— Ça veut dire qu'on va quitter l'Ordre ? Revenir à Mecklembourg ?

Cette fois-ci, c'était vers Schwarz qu'il levait ses yeux.

— Après cette bataille, oui.

— Quelle bataille ?

— Celle contre la sorcière qui m'a maudit.

Le gamin plissa le visage, perdu.

— La Dame du Lac ? Mais elle est gentille. C'est une bonne sorcière, non ?

— Non, elle a trompé l'Ordre et tous les habitants du Saint-Empire, lança une voix un peu plus lointaine.

Les Égyptiens étaient arrivés, et comme à son habitude, Chandra parlait fort et faisait tintinnabuler les grigris de ses cheveux.

— Quel plaisir de te revoir enfin, Schwarz.

Ce dernier savait qu'il était sincère, mais le sourire qu'il lui fit était plus séducteur qu'autre chose.

— Et voilà votre fils.

Son regard devint doux quand il baissa les yeux vers l'enfant.

— Puis-je le prendre ?

Instinctivement, Schwarz voulut refuser, mais Chandra garderait Siegfried pendant qu'ils combattraient, il fallait que leur fils s'habitue et que lui se prépare au combat.

— Siegfried ?

Les yeux bleus se levèrent vers lui.

— Voilà Chandra. Veux-tu aller avec lui ?

Il fallut un long moment avant que l'enfant n'ouvre ses petits poings, lâchant sa tunique. L'Égyptien fit mille bruits et grimaces en soulevant son petit corps, lui murmurant des mots tendres dans sa langue avant de l'installer sur sa hanche avec toute l'aisance de quelqu'un ayant côtoyé et s'étant occupé d'enfants toute sa vie.

Jal donna l'accolade au chevalier.

— Il est bon de te revoir parmi nous, Schwarz.

— Merci, Jal. Voici Ali, mon ami, et Ulrich, mon écuyer.

Les deux guerriers se saluèrent et Ulrich ne savait plus où donner de la tête, entre les Égyptiens et le chien énorme qui tournait en jouant autour de lui.

— Jal combattra à nos côtés.

Ciarán prit sa main dans la sienne avant de continuer.

— Nous voici donc au complet.

— Non.

Son époux le regarda, surpris. Mais Schwarz tourna la tête, scrutant l'orée de la forêt, une étrange sensation dans ses tripes.

Il vit les arbres se pousser pour laisser passer l'étrange homme noir au collier d'or. Sa silhouette paraissait floue à la faible lumière de l'aube et le chevalier ne parvenait pas à regarder autre chose que ses yeux et ce collier d'or à son cou.

— Par tous les dieux !

Chandra recula de deux pas, le visage figé dans une stupeur craintive. Lorsque l'inconnu fut à leur hauteur, il s'inclina profondément.

— Seigneur Narga, c'est un honneur de vous revoir.

L'inconnu sourit, ses dents brillant comme de sombres poignards.

— Voilà un accueil des plus adéquats, pourquoi ne prends-tu pas exemple, Chevalier ? demanda-t-il en dardant ses yeux d'obsidienne sur lui.

— Parce que, Nacht, je ne courbe l'échine que devant Dieu et mon suzerain.

Le rictus sur les lèvres du dragon était celui d'un chat.

— Te voilà donc revenu parmi les vivants, Chevalier Noir. Je m'en réjouis, car celui qui m'a vaincu ne peut être si facilement défait après tout.

Ses yeux entièrement noirs glissèrent vers Ciarán.

— Te voir en santé m'emplit de joie, noble porteur du Cœur. Guérisseur, je te félicite.

Chandra s'empourpra et bégaya un remerciement alors que le dragon se tournait vers lui.

— Bonjour à toi aussi, Siegfried Cáel, présent d'Ygg.

L'enfant lui tendit les mains en riant et il le laissa attraper son doigt noir comme la nuit. Le sourire qu'il lui offrait était doux mais dérangeant, étrange sur son visage inhumain.

Ciarán était à ses côtés, sa main dans la sienne, son corps contre le sien, Chandra observait le dragon, Jal à un pas de lui. Ali avait confié les rênes de Stern à Ulrich qui observait le nouveau venu avec des yeux si gros qu'ils semblaient prêts à sortir de leurs orbites.

— À présent, nous sommes au complet.

* * *

Le calme descendit lentement dans son corps. Le moment venait. Bientôt, ils entreraient dans la bataille, mais pour l'heure…

Il prit la parole, attirant tous les regards.

— La Dame du Lac est vieille, rusée et possède l'Étoile du Matin qui lui permet de prendre le contrôle des dragons.

— Il est donc fort probable que l'un des miens soit enchaîné auprès d'elle.

Tous s'étaient assis à la lumière du soleil levant, l'herbe humide de rosée sous eux. Nacht en caressait les brins, savourant une sensation qui ne devait pas lui être familière.

Le sorcier continua :

— Elle sait que Siegfried a été libéré, elle attend sans doute notre venue. Elle est non seulement puissante, mais elle a l'avantage du terrain, d'autant que son foyer accroîtra ses pouvoirs.

— Elle n'a pas de cœur. Ou peut-être celui-ci a-t-il été remplacé par une pierre, en tous les cas les lames se brisent dessus.

Ali avait revêtu une armure étrange et étrangère, mais avec laquelle il pouvait s'asseoir contrairement aux chevaliers germaniques, ce qui expliquait qu'il n'avait pas encore aidé Schwarz à revêtir la sienne.

— Sa tête peut se détacher de son corps voilà alors ce que nous viserons, déclara Schwarz.

Ciarán posa la main sur celle de son époux et lui sourit avant de reprendre la parole.

— Hélas, elle est trop puissante et rusée pour ne pas être protégée par sa magie. Il faudra l'affaiblir avant de pouvoir pénétrer sa chair.

— Et que proposes-tu que nous fassions, Ciarán ?

Jal était aux côtés de Chandra, son genou contre le sien.

— L'Étoile du Matin est son premier trésor, le plus précieux, le plus puissant, il faut le lui arracher.

— Le porte-t-elle autour du cou ? demanda Ali.

— Non, elle l'a caché là où nul ne pourra le lui prendre, dans son corps.

— En ce cas, nous en revenons à notre premier problème, Ciarán.

— L'Étoile est la larme que la Mère des Dragons a pleurée à la mort de son époux. Elle ne rejaillira que si nous la forçons à pleurer.

— Il faut donc faire pleurer une femme au cœur de pierre ? Qui d'un seul Mot peut terrasser des hommes ?

La voix d'Ali était plus incrédule que moqueuse.

— Sans l’Étoile, elle sera plus faible et surtout déstabilisée, là sera notre meilleure chance de la tuer.

— Peut-on en revenir au moment où il a été dit qu’elle pouvait tuer des hommes d’un Mot ? demanda Chandra.

— C’est vrai, je l’ai vu faire. Toute une troupe de bandits, lorsqu’elle a prononcé les Mots, ils sont tombés comme des pantins coupés de leurs ficelles, dit Ali, mimant le geste.

Nacht parla, sa voix résonnant comme le tonnerre dans la clairière.

— Chevalier, je pourrais partager une partie de mon essence avec toi pour qu’à proximité de moi, tu sois immunisé contre ce type de magie. Mais oui, il est possible qu’il lui suffise d’un Mot pour vous terrasser presque tous.

Ciarán reprit la parole :

— Étant donné les chaînes que porte encore Ali et qui le relient à elle, je doute qu’elle veuille se débarrasser ainsi de lui sans même avoir essayé de le faire trahir son maître. Quant à Jal, s’il porte la cape de brume et Kham le collier de Brising, elle sera incapable de savoir où ils se trouvent. Notre meilleure chance de vaincre est encore de la surprendre.

Les autres assentirent.

— S’il y a un autre dragon, ne seras-tu pas trop loin de moi, Nacht ?

Le dragon sourit comme un chat.

— Non, il me faudrait quitter votre Empire pour être trop loin. Cependant…

Le sourire disparut et son visage était aussi sévère et froid que la nuit.

— Sache que si je venais à mourir, tu serais affaibli puisque je serai une partie de toi comme tu seras une partie de moi, Chevalier.

Schwarz hocha la tête.

— Je prendrai ce risque.

Comme un serpent, le sourire glissa à nouveau sur les lèvres noires.

— Alors, ô, mon Maître, lorsque ces plans de bataille seront tracés et les Mots dits, tu communieras avec moi.

Chandra caressa la joue de Siegfried alors que les yeux de l’enfant se fermaient lentement.

— Comment allez-vous pénétrer sur l’Île Blanche ? Le chemin qui y mène a été détruit il y a des siècles par la Dame du Lac elle-même.

— Nous avons la clef pour y pénétrer, déclara Schwarz.

Il sortit la médaille de la princesse Florinka. Ciarán lui sourit et reprit la parole :

— Comme beaucoup de filles d'Empereur, la princesse fut envoyée auprès de la Dame pour qu'elle y reçoive son éducation et devienne une jeune fille émérite et une bonne chrétienne. Ce médaillon permet de communiquer avec la Dame, il nous ouvrira le passage vers l'Île Blanche.

— Si tu guides ma main, je pourrais lancer le sort, ainsi tu garderais tes forces, Ciarán.

— Merci, Chandra.

— C'est le moins que je puisse faire pour vous.

Ciarán secoua la tête.

— Tu gardes le plus précieux des trésors pour nous.

— Voilà qui n'est pas une tâche difficile. Qui ne voudrait prendre soin de cet adorable enfant ?

Siegfried dormait entre ses bras, son corps rose et sain, son visage paisible, et Ciarán mourait d'envie de le reprendre contre lui, de le serrer et de ne jamais plus le lâcher.

— Il me semble que le temps des paroles est fini. Préparons-nous.

Nacht fut le premier debout, allant vers Schwarz.

— Lève-toi, Chevalier.

Ses ongles noirs étaient plus longs qui se posaient sur son cou et détachaient ce qui semblait être une écaille sombre.

— Que ma magie fasse partie de toi comme ta volonté fait partie de moi.

Il leva l'écaille vers le ciel avant de la tendre comme on offre l'hostie.

— Je te remercie, Dragon, et saurai me montrer digne de ta confiance, répondit Schwarz avant de l'avaler comme il l'aurait fait du corps du Christ.

— Qu'il en soit ainsi.

Et Nacht dirigea ses pas vers Siegfried et Chandra.

— Permets que je te débarrasse de ton protégé le temps que tu lances le sort.

L'enfant passa dans les bras noirs comme la nuit, continuant à dormir en paix, pendant que l'on se préparait à la bataille.

Ciarán se leva à son tour, sortant de sa besace la cape de brume que Schwarz lui avait rendue. Jal était déjà debout et Kham était descendu se poser sur son épaule.

— Je te remercie, Ciarán.

Il sourit au Tzigane.

— Je vous ai entraînés tous deux dans ce combat, Jal, c'est moi qui vous suis reconnaissant.

Il tendit la cape de brume.

— Lorsque tu descendras le capuchon sur ton visage, nul ne pourra plus te voir. Quant à Kham…

Il défit le collier de Brising et lui donna plusieurs tours avant de le passer autour du cou de l'aigle.

— Elle ne sentira plus la magie qui est en lui, mais il faudra faire attention, car si un sort le touche, le collier ne pourra rien y faire.

— Merci, Ciarán.

Kham prononça quelques mots dans la langue des Égyptiens et permit au sorcier de caresser sa tête.

— Puisse ton vol être sûr et long, Kham.

L'oiseau roucoula de contentement tandis que Jal les menait tous deux vers Chandra qui avait dégagé un long pan de terre de toute brindille, pierre ou feuille morte qui pouvait gêner le sortilège.

— Prêt ?

— Guide ma main, Ciarán.

Il aimait travailler avec le jeune sorcier. Serait-ce pareil à présent qu'Aloys avait grandi, pourrait-il se reposer ainsi sur lui, trouverait-il dans leur travail cette paix et cette harmonie qu'il trouvait si facilement avec le Tzigane ? Si ce n'était le cas, il continuerait jusqu'à ce qu'ils y arrivent. Jusqu'à ce que son élève devienne enfin un égal et qu'il puisse le laisser voler de ses propres ailes.

Le futur occupait ses pensées alors qu'il préparait le sort, qu'il traçait les lignes dans le sol, les symboles qui leur permettraient d'ouvrir la porte, de trouver le chemin qui menait à l'Île Blanche. Un futur paisible et qui était à portée de main, juste au-delà de cette bataille.

* * *

Elle était pareille à son souvenir, à cette vision dans la chapelle Saint-Georges, dix ans auparavant, blanche, froide et belle comme une sainte image. Elle se tenait devant eux, délicate statue posée sur l'herbe verte et douce qui entourait le lac. Derrière elle, les hautes tours du Blanc Palais étincelaient sous la lumière du soleil. Il n'y avait personne, quelques

animaux les avaient regardés passer dans la forêt, mais c'était tout. Elle était seule, face à eux et un sourire doux, angélique, flottait sur ses lèvres.

— Il y avait si longtemps que je n'avais reçu de visite.

Elle tendit vers eux sa main petite et blanche, et un instant, Schwarz sentit cette compulsion, cette envie de mettre genou à terre et de la baiser comme il eût fait de la main d'un prélat de l'Église.

— Il y a si longtemps qu'aucun stupide mortel n'a essayé de me défier.

Son sourire était celui de Lucifer au moment de la chute, orgueilleux, empli de son pouvoir et de vanité.

— Tu aurais pu te cacher dans les jupons de ta mère, petit corbeau gris, pourquoi ne pas l'avoir fait ? Je t'aurais même laissé récupérer ton rejeton.

À ses côtés, Ciarán se tenait droit, noble et grand, comme s'il avait revêtu ses plus belles robes, fait briller ses longs cheveux et peint son visage.

— Ton cœur a rejeté l'amour, est-il pierre depuis si longtemps que tu ne puisses comprendre mes raisons ?

Le sourire de la Dame était celui de la sphinge, vicieux, avide de sang.

— L'amour ? Cette illusion pathétique ? Le Royaume des Morts est peuplé d'imbéciles comme toi, tu ne t'y sentiras pas seul, Ciarán, Cœur de Dragon.

Ciarán ne répondit rien.

— Devais-tu vraiment les conduire eux aussi à leur perte ?

Sa main gracieuse désigna les autres d'un mouvement fluide et altier.

— Vianne, Dame Blanche, maîtresse de l'Île Blanche, toi qui détiens l'Étoile du Matin, moi, Ciarán, Cœur de Dragon, le Sorcier Gris, je te défie.

Les mots n'avaient pas été criés, mais ils résonnaient dans l'air avec la gravité du tonnerre.

Le rire de la sorcière était discordant comme le métal sur du verre et roulait comme un animal aux yeux fous dans sa cage.

— Alors tu as choisi ta mort, jeune fou. Nidd !

Le rugissement déchira les cieux, faisant trembler le sol. L'azur s'écarta comme une plaie pour laisser place à une bête noire comme la nuit et plus grosse que le ciel lui-même. Sa gueule gigantesque s'ouvrit sur eux.

Ils sentirent la chaleur du déluge de feu, mais le corps immense de Nacht les protégea de ses ailes tendues, mur sombre entre la mort et eux. Schwarz vit Ciarán inspirer longuement et commencer à murmurer les Mots

de ses sortilèges. Il sortit son épée, leva son bouclier, attendant que les flammes cessent de pleuvoir, que Nacht se retire.

C'était étrange, il ne sentait pas la rage du combat, la fièvre et l'excitation qui l'accompagnaient normalement. Habituellement, le monde se perdait dans les brumes de la colère et du sang. Cette fois-ci, tout était d'une clarté glaciale, l'épée était lourde dans sa main et il sentait l'odeur du soufre, la chaleur sur son visage alors qu'il n'avait pas descendu la visière. Son corps était calme, attendant le moment où il pourrait attaquer, mettre fin à celle qui avait tenté de contrôler sa vie. Ali était à ses côtés, armes sorties, attendant le moment. Jal… Il n'avait aucune idée d'où se trouvaient le chasseur et son arc.

— Par le Père, Nidd, reprends tes esprits ! Tu es plus fort, plus vieux qu'elle ! Reprends-toi !

La voix de Nacht était un claquement de fouet qui fit trembler les rocs.

L'autre dragon se contenta de rugir, furieux. Le feu avait cessé. Ils sentirent les muscles énormes bouger et Nacht s'élança à la poursuite du dragon, les laissant seuls devant la magicienne.

Des lances de glace s'abattirent sur eux. Schwarz releva son bouclier, sentant les impacts lourds comme la pierre essayer de déformer le métal et de briser le bois. Du coin de l'œil, il vit Ali tailler les éclairs de gel, son corps dansant au milieu des obstacles. Le chevalier avança vers la sorcière, se protégeant, évitant de regarder Ciarán, craignant de perdre toute concentration, tout autre réflexe que d'aller à ses côtés, de le protéger. Il y avait comme mille aiguilles de gel suspendues en l'air, attendant un seul ordre de l'enchanteresse pour tomber sur eux.

Le vent se leva depuis le sol et balaya ces hallebardes. Une flèche fonça vers la Dame Blanche, s'écrasant sur sa peau comme sur le plastron d'une armure, elle leva la main dans la direction d'où le trait était venu, Ali plongea sur elle, ses sabres étincelant, visant la tête. Le corps du Maure s'arrêta de bouger, ses bras bruns amollis soudain. Toujours debout, mais à la manière désarticulée et disgracieuse d'un pantin.

— Voyons, petit esclave, tu ne croyais tout de même pas que je t'avais oublié ?

Schwarz vit la mâchoire du Maure se contracter, une fois, mais aucun autre de ses muscles ne bougea. Une vague de feu se jeta sur la Dame. Ali se précipita devant la sorcière, comme pour la protéger. Les flammes

disparurent juste avant l'impact. Le feu avait caressé l'écuyer, cependant, son visage en sueur.

— Oh, petit corbeau gris, ne serait-il pas dommage que tu prives ton époux de son précieux allié ?

La Dame portait toujours ce sourire doux et faux sur son visage et Ali était toujours immobile.

— Alors qu'il serait tellement plus délicieux de les regarder s'entretuer.

Ali était rapide, son armure était plus fine, plus légère, et il avait toujours été vif. Mais Schwarz y était habitué depuis les années qu'ils s'entraînaient ensemble, il savait faire face à sa vitesse, à l'éclair de ses lames descendant sur lui. Il était mieux armé pour se défendre, il pouvait tenir tête. Et c'était ce qu'il faisait. En serrant les dents, en tentant de ne pas blesser son écuyer, en attendant son heure.

Ils en avaient parlé. Ils s'étaient préparés à cette possibilité. Mais cet Ali qu'il affrontait à présent n'était absolument pas celui à qui il faisait face sur le champ d'entraînement. Chacun de ses mouvements visait à tuer ou estropier, ses coups étaient rapides et précis, et c'était l'un des meilleurs adversaires que Schwarz ait eu à affronter. En temps normal, le chevalier aurait senti l'euphorie du combat, là, il se contentait de se défendre, de se placer, d'attendre le bon moment, mais par le Diable, il était dur de ne pas céder, de ne pas répondre avec plus de force, de talent, de vigueur.

Il cherchait le regard d'Ali, mais ce dernier semblait vide, perdu. Alors il se contentait d'attendre, d'espérer que Ciarán avait raison, que son écuyer pourrait briser les chaînes qui le retenaient. Il lui était difficile de continuer à surveiller la Dame Blanche quand Ali profitait de son moindre moment d'inattention, quand ses deux sabres dansaient autour de lui, feintant, touchant, plongeant, dangereux… Et que Schwarz pouvait à peine riposter.

Le temps était long, le combat était rapide, haletant, et à chaque nouvelle passe d'armes le chevalier devait réfréner son corps, ses réponses presque instinctives, automatiques. Il sentait le poids de chaque seconde, de chaque parade qu'il ne transformait pas en contre-attaque. Il ne tiendrait pas éternellement, il fallait qu'Ali se reprenne.

Il y eut d'abord cette crispation progressive de ses mains, de son visage, puis cet éclat dans son œil valide. Mais ce fut tout, aucun autre signal, aucune autre façon d'être sûr qu'il avait repris ses esprits, qu'ils pouvaient passer à l'action.

Ils étaient près d’elle, Ali dans le dos de la sorcière, et ils n’auraient qu’une seule tentative. Le chevalier banda ses muscles et fonça. La magicienne n’eut pas le temps de se retourner, de dire une parole alors que les deux sabres s’abattaient sur son cou. Ce fut comme tenter de bouger une lame sous l’eau. Schwarz sentait la résistance de chaque instant, le courant qui le repoussait, mais il se contenta de persévérer, d’y mettre toutes ses forces jusqu’à enfin toucher.

Elle prononça un Mot, un seul, et il se retrouva projeté au sol, Ali loin de lui. Il se releva aussitôt. Le sourire de la Dame avait disparu et ses cheveux volaient dans l’air, sifflant comme des serpents fous. Le sang coulait à son cou, mais l’entaille n’était pas assez profonde et de loin.

— Misérables !

Sa voix avait perdu son calme et sa beauté, résonnant dans l’air comme un cri strident.

— Vous regretterez ce geste !

Son corps s’enfla, grandissant, amas étrange de chair. Une flèche se planta dedans semblant percer l’épiderme qui prenait d’étranges couleurs et textures, mais rien ne se passa, la créature continuant. Le chevalier regagna du terrain, tentant d’atteindre son ennemie avant qu’elle ait fini et il vit un poignard s’enfoncer lui aussi dans la sorcière qui ne cessait de grandir. Flèche et poignard tombèrent au sol.

— Par Saint-Georges !

Le dragon blanc étendit les ailes et abaissa son immense patte. Schwarz se jeta sur Ciarán, le poussant hors de danger, mais les griffes énormes accrochèrent le côté du plastron, laissant dedans de longues déchirures. Le chevalier se remit debout, mais c’était déjà trop tard. Le vent leva la poussière environnante, le dragon blanc avait pris son envol et ils n’avaient plus aucun moyen de l’atteindre. Nacht était toujours aux prises avec l’immense dragon noir. Ils étaient…

Les deux flèches filèrent comme le vent, percèrent la peau membraneuse de l’aile et la bête tomba, incapable de redresser le vol ou de briser sa chute. Schwarz se mit à courir alors qu’elle s’écrasait sur les arbres dans un cri de rage. À présent, au moins était-elle clouée au sol, et même s’il n’avait pas de lance, il avait plus de chances de l’abattre. Bien sûr, cette fois-ci, il n’y avait ni onguent ni protection contre le déluge de feu sur ses armes et il ne doutait pas une seconde que la magicienne pourrait verser sur eux une pluie de flammes.

Ce qu'elle fit, mettant le feu à la forêt au milieu de laquelle elle se trouvait écrasée, et il s'arrêta. Il ne servirait à rien de se perdre dans la fournaise, il fallait qu'il la fasse venir à eux et…

Il sentit une vague d'un froid glacial caresser son corps.

— Je ne sais si ce sera suffisant.

Ciarán était arrivé à ses côtés, son visage était impassible.

— Il faudra que tu l'occupes, le sort qu'il me faut prend du temps et…

— Alors je te donnerai ce temps.

Un sourire passa sur les lèvres de son époux. Schwarz ouvrit la bouche puis la referma. Il n'avait pas besoin de le dire, Ciarán le savait.

Il s'avança, porté par l'amour et la confiance du sorcier.

— Vianne, Dame Blanche, ton cœur est noir et impur. Tu as sali les principes saints de l'Ordre et manipulé à tes fins égoïstes la noblesse du Saint-Empire. Moi, Schwarz, le Chevalier Noir, chevalier de Mecklembourg, je fais ici et maintenant le serment devant Dieu de te terrasser, puisse Son nom et Son souffle m'animer.

— Misérable insecte !

Elle sortit des flammes, cauchemar blanc qui vomissait le feu tout en continuant à parler. La chaleur était terrible, il la sentait, mais il n'en souffrait pas, son bouclier malgré tout relevé devant lui.

— J'ai créé l'Ordre ! Je suis l'Ordre. Sans moi, votre Saint-Empire n'existerait pas même !

Elle était devant lui, tellement plus grande que les deux autres dragons qu'il avait affrontés, et ses pattes s'abattaient sur lui avec hargne et furie, ses griffes grosses et longues comme des lances de tournoi. Elle continuait à parler.

— Lorsque je t'aurai tué, je dévorerai ton cadavre. Je t'ai créé, je t'ai donné toutes les chances et tu as refusé d'obéir. Je…

Il glissa son épée sous une écaille, atteignant la peau, la forçant à se taire. Elle vomit un océan de feu sur lui et il sentit la protection de Ciarán faiblir alors que la créature relevait les pattes, prête à l'écraser. Il roula en arrière, espérant avoir bien lu le mouvement, car il ne voyait plus que les flammes bleues et l'herbe qui brûlait. Il esquiva la première patte, mais la deuxième fut trop rapide et il se retrouva sur le dos, coincé. Il enfonça son épée sous la patte, jusqu'à la garde, mais si la sorcière glapit de douleur, elle la garda aussi là, tout son poids faisant gémir le métal de l'armure, appuyant sur lui.

Il était hors de question qu'il périsse ainsi !

Il hurla en poussant sur ses bras, en forçant l'épée à trancher la chair, à taillader vers les griffes immenses posées à côté de son visage, et cette fois-ci, le dragon fut obligé de relever la patte, la douleur beaucoup trop importante, le sang tombant sur le chevalier, chaud et visqueux. Schwarz roula hors de portée, se redressant sans qu'il sache vraiment comment, ne prêtant pas attention à la douleur, au métal qui lui rentrait à présent dans la chair, gardant les yeux sur la sorcière, affrontant une nouvelle fois le feu, tentant de prédire d'où viendrait la prochaine attaque, si son adversaire penserait à utiliser sa gueule aux crocs immenses.

Il respirait avec difficulté, le monde entier avait disparu. Il n'y avait plus que la bête et lui, que le feu qui brûlait tout sur son passage, que le poids réconfortant de son épée et de son bouclier, que le combat qui faisait encore aller le sang dans ses veines.

Elle tenta de le piétiner à nouveau et il réussit à peine à esquiver. Soudain la gueule descendit sur lui. Il manqua de tomber, mais lacéra un morceau de la gencive, évitant encore une des pattes. Il se sentait comme une souris face à un chat beaucoup trop grand et beaucoup trop furieux et qui crachait le feu. Encore et encore et vraiment bientôt la protection ne tiendrait plus et…

Elle se jeta en arrière, dressée de tout son long, furieuse, hurlant, une flèche plantée dans l'œil gauche, secouant la tête pour tenter de déloger la chose, obligée de se poser et de passer la patte. Il profita de l'occasion, plongeant sous son ventre, vers le bassin, là où ses pattes postérieures étaient posées, cherchant la ligne entre les écailles avant de plonger à nouveau l'épée, bandant ses muscles, forçant l'épée à progresser, à traverser la chair, à couper. Il n'avait aucune idée de si la blessure était plus qu'une simple égratignure, mais son épée y était entrée de presque toute sa longueur, il n'avait plus aucune marge de manœuvre. Il fallait qu'il la retire et qu'il fuie avant qu'elle ne s'aperçoive qu'il lui suffisait de se coucher pour l'écraser et le tuer.

Schwarz échappa de justesse à la mort, le corps énorme s'affaissant, manquant de coincer son pied. Il s'éloigna, la tête lui tournait, il avait le souffle court, mais ses yeux, attentifs, étaient toujours posés sur elle.

Elle s'était relevée. Elle ne boitait même pas, son corps ne trahissait aucun signe de douleur.

— Eh bien, Chevalier Noir, te voilà tout épuisé, serait-ce là tout ce dont tu es capable ?

— Je te tuerai, Dieu m'en soit témoin, tu pousseras bientôt ton dernier souffle.

— Et pourtant, c'est toi qui es essoufflé, blessé, couvert de sang, et ton armure n'a plus si fière allure. Es-tu vraiment certain de ton triomphe, Lohengrin ?

Il ne répondit pas, leva son bouclier et son épée et attendit le prochain mouvement.

Elle ne se lassait pas de cracher des flammes et la sueur commençait à tomber dans ses yeux pendant qu'il guettait le coup qui allait venir.

Elle s'était rappelé qu'elle avait une queue, lui pas assez vite. L'impact l'envoya voler, littéralement, son corps propulsé dans l'air et prêt à atterrir sur une surface dure à une vitesse bien trop importante pour ne pas causer de graves dommages. Il tenta de se préparer au choc. Il n'y réussit pas, l'air quittant ses poumons, la douleur comme une vague se brisant sur lui alors qu'il roulait sur le sol, finissant par être arrêté par un arbre.

Elle prit son temps, venant avec lenteur, profitant de la marche, sa queue serpentant dans l'air, un sourire sur sa gueule énorme. Il tenta de se relever et retomba, deux fois. Il continua malgré tout, s'aidant de l'arbre, ignorant la douleur, le cri de ses muscles, relevant son épée, appuyé contre le tronc, retrouvant son souffle, serrant les dents.

— Comme je vais aimer te voir mourir…

Elle ronronnait, les mots doux comme le velours dans sa voix, ouvrant la gueule, et cette fois-ci ou la prochaine, le feu allait le dévorer. Il leva son bouclier.

Elle rugit de furie, se redressant sur ses pattes arrière, bougeant la tête comme une enragée, tentant de déloger la minuscule créature qui s'était accrochée à elle et qui venait de planter ses deux sabres dans son cou. Le feu s'accrocha immédiatement aux arbres. Elle se débarrassa d'Ali qui atterrit dans le lac, mais Schwarz n'était déjà plus là pour voir ça, il avait foncé sous le ventre de la bête, visant cette fois l'intérieur des cuisses, espérant couper une veine importante ou au moins un tendon. Quand elle retomba sur ses pattes, il sut qu'elle allait l'écraser, mais le sang lui jaillissait au visage, lourd et épais. Il avait réussi à l'atteindre et elle criait. Hélas les murs d'écailles se refermaient sur lui et il avait beau courir…

Il y eut un bruit comme un tremblement de terre. La sorcière fut projetée sur le côté et Schwarz manqua de se faire écraser par un tout autre dragon. Mais déjà le dragon invoqué par la sorcière reprenait le vol, poursuivant Nacht en hurlant, et Schwarz en profita, taillant dans une autre cuisse avant qu'elle ne se relève…

Il ne put éviter le coup de patte et les griffes qui déchirèrent son plastron comme s'il n'était que de la soie. Il sentit le sang couler sur son torse et la douleur crier sous sa peau alors qu'il était projeté en arrière, mais il se releva, l'épée encore à la main.

— Ninnyaw.

C'était à peine un murmure, mais face à lui le dragon s'arrêta, comme touché en plein cœur, son seul œil valide dirigé vers celui qui avait parlé et qui s'approchait.

Jamais Schwarz n'avait vu homme plus beau, plus lumineux et rayonnant que l'inconnu, il en semblait irréel. Il parlait dans une langue étrange et inconnue et le dragon écoutait tandis qu'il avançait sans peur vers lui. Le chevalier sentit la présence de Ciarán à ses côtés, mais continua à fixer toute son attention sur la bête immense qui ne bougeait plus, comme si le moindre souffle d'air pouvait faire disparaître celui qui lui parlait.

— Il faudra que tu fasses vite.

La voix de son époux était ténue, épuisée, et il dut se retenir de ne pas se tourner vers lui, de ne pas le prendre dans ses bras.

— J'ai ramené son âme d'entre les morts, mais le sort ne durera pas longtemps.

Et il lui avait coûté toute sa magie, même Schwarz pouvait le sentir.

— Quand elle aura laissé partir l'Étoile, elle sera vulnérable.

La bête commença à rapetisser, à se tasser sur elle-même, à redevenir un tas distendu de chair et d'os qui bougeait sans cesse. Schwarz se rapprocha et sentit son époux faire de même. L'inconnu continuait de parler dans sa langue, sa voix douce et basse, mélodieuse comme le souffle du vent sur l'eau d'un lac.

La sorcière avait retrouvé son apparence et elle tremblait. Le sang était en train de teindre ses vêtements immaculés, flèche et sabres étaient à terre, mais les blessures étaient toujours là. Et la Dame n'en avait cure, contemplant celui qui venait à elle, pâle comme un linceul.

Celui qu'elle aimait tendit les mains et elle y posa les siennes, tout son corps pris de frissons, ses yeux se remplissant de larmes. Elle prononça un

nom, beaucoup trop bas pour qu'ils l'entendent, et la première larme coula sur sa joue, si brillante, si pure qu'il leur fallut détourner les yeux.

L'Étoile était tombée, mais la magicienne n'y prêtait pas attention, continuant à pleurer alors que l'inconnu passait les mains sur son visage, murmurait des mots de réconfort et que sa voix à elle se brisait encore et encore sur ses paroles.

Schwarz continua à approcher, l'épée toujours au poing, et il vit Ali claudiquer lui aussi vers eux, les poignards courbes qu'il portait habituellement à la ceinture dans les mains.

La Dame aurait dû être laide, sa beauté envolée avec ses larmes, mais elle n'avait d'yeux que pour l'inconnu, pour ses mains fines qui caressaient son visage, pour ses lèvres roses qui embrassaient ses larmes, pour ses yeux doux qui la fixaient encore et encore ; et le sourire, la douceur, l'angoisse qui tordaient son visage la rendaient plus belle, plus humaine que jamais.

Le chevalier serait bientôt assez près. La sorcière était maintenant faible, il lui suffirait de la prendre par surprise. C'en serait bientôt fini.

Elle tourna les yeux vers lui et il se sentit se figer d'effroi, mais ce n'était pas lui qu'elle observait de ses yeux mouillés de larmes.

— Dis-moi que tu peux me le rendre…

C'était la voix d'une enfant perdue.

— Dis-moi que tu le peux…

Celle d'une folle.

— Que serais-tu prête à offrir ?

La voix de Ciarán était fatiguée, sèche et rauque, et Schwarz évita à nouveau de tourner les yeux vers lui, continuant d'avancer, de se placer, de profiter de ce qu'elle ne prête attention à rien.

— Tout ! Prends l'Étoile du Matin, prends l'Île, tout est à toi ! Rends-le-moi !

Son souffle s'était accéléré, elle commençait à bouger à nouveau, Schwarz tenta d'avancer plus vite, mais ses blessures le gênaient, et il ne fallait pas qu'elle s'aperçoive de sa présence.

— Dis-moi seulement ce que tu veux… Je peux t'offrir le pouvoir des dragons, tout !

Presque.

L'étranger ouvrit la bouche et parla, sa voix triste alors qu'il caressait la main de sa Dame. Ce fut comme si la nuit tombait sur le visage de la sorcière. Le chevalier se jeta sur elle, et tant pis s'il était trop loin. Il fut trop

lent, une bourrasque de vent le repoussa et soudain, Vianne fut à nouveau furieuse, ses cheveux volant autour d'elle comme les lambeaux d'une bannière perdue sur un champ de bataille.

— Il y a forcément une solution !

Elle se tourna vers Ciarán. Schwarz se releva.

— Toi ! C'est ta faute !

Le cœur du guerrier battait à tout rompre. Le temps ralentissait, il luttait à nouveau contre le courant de protection magique alors qu'elle prononçait les Mots ou n'y en avait-il qu'un seul ? Il vit la magie être libérée, projetée. Il se lança sur son époux, tentant de le protéger, de prendre le coup à sa place.

La magie rebondit sur lui.

Il la sentit rebondir sur lui comme une flèche sur les écailles d'un dragon.

Ciarán tomba.

Lentement.

Comme un arbre qu'on abat.

Schwarz lança son épée derrière lui, sans regarder. Il entendit le bruit de la pénétration, le sifflement d'une flèche, le gargouillis d'une gorge tranchée, le son mat d'un corps tombant à terre.

Il attrapa Ciarán, le retint avant qu'il ne touche le sol, le pressant contre son armure éventrée. Ses yeux étaient vides.

Le rugissement des dragons déchira l'air.

* * *

Le chemin de l'Île Blanche apparut soudainement et Chandra entendit le cri des deux dragons qui fendaient à présent le ciel, noirs et énormes. À ses côtés, Tod releva la tête et se mit à partir, ventre à terre. Ulrich qui jouait avec le chien se leva. Même Siegfried qui dormait rouvrit les yeux et commença à pleurer.

Chandra prit l'enfant sur sa hanche.

— Amène Stern et viens, Ulrich.

Il suivit le chemin, guidé par l'odeur de fumée et les deux formes noires qui descendaient vers la terre. Son cœur battait trop vite, sa gorge était nouée, il sentait le poids de la tristesse. Ses rêves et ses craintes s'étaient donc révélés vrais. Il embrassa tendrement les cheveux soyeux de l'enfant qui hoquetait en pleurant contre lui.

La forêt continuait de brûler et nul ne semblait y prêter attention.

Schwarz était agenouillé sur le sol brûlé, Ciarán dans ses bras, inerte. Chandra ne laissa pas ses tremblements et la tristesse l'arrêter, il poursuivit sa route. Tod était aux côtés de son maître, la tête penchée vers le… vers Ciarán. Ali avait la main posée sur l'épaule de son ami et Jal était là, la cape de brume repoussée, l'arc baissé, sans un mot, sans rien à faire. Ard se posa dans l'herbe, juste à côté d'eux, sautillant sur ses pattes pour se rapprocher.

Les deux dragons atterrirent avec la légèreté d'un chat.

Schwarz leva vers le jeune sorcier des yeux implorants, sa bouche s'ouvrant sur un gémissement à fendre l'âme.

— Enlève ton plastron, prends ton fils et laisse-moi l'examiner.

Chandra garda sa voix calme exempte de la tristesse et du sentiment d'injustice qui étreignaient son cœur. Avec toutes les précautions du monde, Schwarz posa son époux à terre puis laissa Ali défaire les boucles du plastron. Le visage de Siegfried s'enfonça contre le torse de son père et celui-ci serra l'enfant contre lui, refoulant ses larmes. Ard frotta son bec contre le visage de son maître.

Chandra tomba à genoux devant le Sorcier Gris. Ses yeux étaient vides, ses membres étaient inertes, mais il semblait respirer. Il posa l'oreille contre son cœur.

— Il respire encore…

Il n'osait y croire, Ciarán ne semblait réagir à rien et pourtant, son corps était chaud et vivant et intact.

— Bien sûr qu'il respire encore, le Cœur le maintient en vie.

La Dame Noire venait de se poser à ses côtés, caressant la joue de son fils, un sourire fatigué et fragile sur ses lèvres.

— Lâche-le !

La voix de Schwarz était plus menaçante que celle d'un dragon et la sorcière se redressa de toute sa hauteur avant de se tourner vers son gendre.

— En voilà des manières d'accueillir la mère de ton époux.

— Donne-moi une seule raison de ne pas te tuer immédiatement.

Il n'avait plus son épée, celle-ci semblait enfoncée dans le corps de l'autre sorcière, mais il n'en était pas moins menaçant.

Le visage de la magicienne était froid, blanc et hiératique, elle laissa tomber de ses lèvres rouges les mots comme des perles.

— Parce que je suis la seule à savoir ce qui lui arrive.

Elle se tourna vers Chandra, son regard hautain.

— N’est-ce pas vrai, fils des Roums ?

Ce dernier leva les yeux vers Schwarz.

— Je sais qu’il respire, mais je sais aussi que son âme n’est pas là et sans son âme, son corps finira par mourir.

Un magicien pouvait se projeter hors de son enveloppe charnelle, mais si son âme était retenue prisonnière quelque part…

— Alors, accepteras-tu mon aide, Chevalier Noir ?

La sorcière le fixait avec morgue. Il resserra ses bras encore gantés de fer contre son fils.

— Que veux-tu en échange, Dame Noire ? Faut-il que je t’offre mon âme ?

Elle montra les dents.

— Je ne veux rien, imbécile, c’est de mon fils qu’il s’agit, de mon sang et de ma chair, mourant à nos pieds !

— Par ta faute, cracha-t-il.

La rage déforma son visage, chauffant ses joues, faisant étinceler ses yeux et trembler ses lèvres rouges.

— Tu l’as entraîné là-dedans ! S’il m’avait suivi, jamais il n’aurait eu à lui faire face ! Il serait conscient en cet instant même ! Tu as provoqué ça et par tous les dieux, s’il faut offrir ta vie au Dévoreur en échange de la sienne, je le ferai.

Schwarz se mit à crier lui aussi et dans ses bras, Siegfried tremblait.

— Tu l’as piégé. Tu nous as jetés en pâture à la Dame du Lac ou croyais-tu vraiment qu’il ne viendrait pas pour son fils ?

— Elle l’aurait laissé vivre s’il n’était venu pour toi !

Ils étaient si près l’un de l’autre, se crachant leur haine, leur peur, la crainte ignoble que Ciarán leur ait vraiment été arraché.

— Il n’aurait pas eu besoin si tu n’avais conspiré avec…

— Il suffit !

Chandra avait élevé la voix et tous deux le regardèrent, surpris, ayant perdu toute conscience de son existence. Il se leva, reprenant l’enfant qui sanglotait si doucement avant de se tourner vers eux.

À leurs pieds, le visage de Ciarán semblait paisible, comme s’il dormait juste.

— Son corps ne peut tenir éternellement sans son âme. Quoi que vous ayez à nous dire, Dame Noire, il faudra le faire vite ou risquer de le perdre.

Le visage blanc et peint se radoucit.

— Il reste heureusement encore du temps, le Cœur le maintient en vie, mais il attirera aussi ceux qui voudront arracher ce pouvoir à la poitrine d'un mort en sursis.

— Que devons-nous faire ?

Schwarz gardait le silence, ses yeux coupants comme une lame fixés sur la sorcière.

— Son âme a été projetée dans le Royaume des Morts. Mais il n'est pas mort encore, et si elle réintègre son corps, il vivra.

— Comment sais-tu ça ? Comment peux-tu savoir quel sort l'a touché ? Étais-tu donc là, surveillant notre lutte, ne faisant rien, attendant de voir qui triompherait comme les corbeaux volant au-dessus d'un champ de bataille ?

Le mépris et la haine coloraient la voix du chevalier.

— Je ne connais pas le chemin vers l'Île Blanche, il m'était fermé. Mais je connais… je connaissais Vianne et je sais quel sort elle a lancé à mon fils, comment elle tuait ceux qui s'opposaient à elle.

La Dame Noire affronta les yeux de son gendre.

— Il faudra aller au Royaume des Morts reprendre l'âme de mon fils. En seras-tu capable ?

— Nul n'en est capable, n'est-ce pas la morale de toute cette histoire, que les morts ne peuvent jamais ressortir du Royaume ? Que nul ne triomphe de la Mort ?

Les poings du chevalier étaient fermés, la rage était là, faisant trembler ses muscles, remplissant ses yeux.

— Il n'est pas mort, son âme n'a rien à faire là-bas ! N'es-tu pas prêt à voler le Dévoreur, à risquer ta vie ? Ciarán a tout risqué pour toi, ne feras-tu pas au moins l'effort de…

Les mains de fer noir étaient sur la gorge blanche, les yeux de Schwarz étaient rouges de rage et son visage se déformait sous la fureur.

— Je donnerai ma vie pour lui. Ne m'insulte pas, vieille femme !

— Alors, qu'attends-tu ?

Il desserra ses mains et elle ne sembla pas même gênée par le manque de respiration, par les traces rouges qui apparaissaient sous la peinture.

— Comment pénétrerai-je dans son Royaume et…

Chandra l'interrompit.

— Tu ne peux pas voler le Dévoreur. Rien de ce qui se passe dans son Royaume n'est caché pour lui. Même protégé des meilleurs sorts, il te verrait. Nul ne peut tromper le Roi des Morts.

— Qu’en sais-tu, jeune Sorcier ?

Le ton de la Dame Noire était pincé, méfiant.

— Les rituels de la mort et de la vie sont parmi les plus importants chez les Roums et souvent, nous traitons avec le Seigneur Toujours Vivant.

— Alors que proposes-tu, Chandra ?

Le chevalier cracha son nom avec fiel, furieux, terrifié.

— Shideh est mortel.

Schwarz le fixait. Il changea Siegfried de hanche.

— Le Dévoreur est prêt à tout pour garder son favori en vie, auprès de lui. Il lui arrive de laisser les âmes des morts rejoindre les vivants, mais à un prix, le sorcier paie avec son temps, sa vie, et ce temps revient à Shideh, l’aide à rester vivant, à rester auprès de son maître.

— Alors il faut que je donne ma vie.

Schwarz ne trembla même pas, sa voix était calme et apaisée, au moins avait-il trouvé une solution.

— Je crains que cela ne suffise pas.

— Et que proposes-tu ? Que je prenne le manteau du Dévoreur ? Que je fasse le travail de la Mort ? Je l’ai déjà fait, je peux continuer.

Il y avait une note de désespoir dans la voix du chevalier.

— Il faut que tu donnes à Shideh la vie éternelle.

— Pardon ?

Chandra repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Il y a une coupe qui contient la vie éternelle. C’est bien une de vos légendes ?

— Le Saint Calice ? Ce n’est qu’un conte.

Il sourit, remontant Siegfried sur sa hanche.

— Tu as combattu un dragon, tu as été jusqu’à l’arbre de vie et tu penses encore que ce peut n’être qu’une histoire contée aux enfants par de vieilles femmes ?

— Qu’importe si elle existe, nul ne sait où se trouve la coupe qui a recueilli le sang du Christ notre Seigneur, elle fut bien cachée.

— Rien ne reste jamais caché, surtout à celui qui en a besoin.

— Tu sais où se trouve le Saint Graal ?

Les yeux bleus étaient écarquillés.

— Je n’en ai aucune idée. Cependant, tu n’es pas sans ressources, maître du dragon noir.

Le Chevalier Noir se tourna vers Nacht, soudainement si petit aux côtés de l'autre dragon dont le sang rouge teintait les eaux du lac sans qu'il en semble même incommodé.

— Est-ce vrai, Nacht, sais-tu où se trouve le Saint Graal ?

— J'avoue n'en rien savoir, mais mes frères sauront forcément, car il est bien peu de choses qui puissent échapper à l'œil d'un dragon.

— Le Calice de vie est près.

La voix du plus gros dragon était dans leur tête comme un caverneux éboulis de rocaille, comme les mouvements secrets de la terre, là où seuls les Gnomes pouvaient l'entendre.

— Elle l'a longtemps cherché pour y boire puis le détruire. Elle l'a toujours senti, proche, mais jamais elle ne l'a trouvé, protégé par une magie qu'elle ne pouvait plus comprendre.

— Comment alors pourrais-je, moi, le trouver ? Je ne suis pas magicien, sans Ciarán pour me guider, je ne suis qu'un guerrier, un porteur de mort !

— Tu l'as déjà trouvé, Chevalier à la noire armure. Je sens la trace de sa magie sur toi.

Les yeux énormes étaient aveugles, d'un blanc laiteux qui contrastait avec les écailles noires et rouges, d'un rouge si sombre qu'on pouvait à peine différencier les deux couleurs.

— Sur moi ?

Schwarz eut un rire froid.

— Je n'ai jamais approché le Saint Graal, il ne peut y avoir dans tout l'Empire d'homme plus indigne de le contempler que moi !

— Et pourtant, tu en portes la trace, tu as baigné dans sa lumière.

— S'il avait été à Aachen, elle s'en serait emparé et il y a plus de dix ans que…

Le souffle du chevalier le quitta alors que ses yeux s'écarquillaient à nouveau.

— Bien sûr…

Il laissa tomber ses bras.

— Je sais où il se trouve.

Chandra embrassa les cheveux doux de Siegfried qui avait cessé de sangloter.

— Alors tu l'iras chercher. Jal, donne-lui la cape de brume qu'il puisse le prendre sans réveiller son gardien.

— Et ensuite, une fois que j'aurai le Saint Calice, qu'en ferai-je ?

Schwarz était à nouveau concentré, brûlant d'énergie, empli par sa nouvelle mission, il avait une solution, un moyen de sauver celui qu'il aimait, il pouvait respirer à nouveau.

— Il te faudra aller jusqu'au Royaume des Morts et négocier avec le Dévoreur par toi-même, dit Chandra.

— Comment le trouverai-je ? lui demanda le chevalier.

— Mon frère Nidd pourra t'y mener.

Tous relevèrent la tête, regardant à nouveau les deux dragons.

— Autrefois, il fut le gardien du Gris Royaume, continua Nacht.

— Hélas, frère, il y a si longtemps que je ne suis plus moi que le chemin s'est effacé de ma mémoire. La seule route encore en moi mène au Père et c'est là que je partirai avec l'Étoile.

— Le chien te mènera.

La Dame Noire avait repris la parole.

— Le chien te mènera jusqu'à son véritable maître.

Chandra leva les yeux vers Tod, mais non, c'était toujours le bâtard fatigué, hirsute et famélique qu'il avait toujours connu.

— Tod ? s'enquit Schwarz, le visage affichant clairement sa surprise.

— Voyons, Chevalier, croyais-tu vraiment qu'une bête pareille était naturelle ? Un molosse qui t'a suivi des années durant et qui a réussi à aller avec toi jusqu'à l'arbre de vie ? Sûrement tu n'es pas aussi stupide ?

Elle avait à nouveau cet air hautain.

— Un mot de plus, et tu finiras comme l'autre sorcière.

Les yeux bleus étaient deux poignards de glace et la magicienne se tut.

— Je te conduirai jusqu'au Calice, Schwarz.

Le chevalier se tourna à nouveau vers les dragons.

— Merci, Nacht.

Chandra s'avança vers Schwarz.

— Je prendrai soin de Siegfried et…

La Dame Noire l'interrompit.

— Je veillerai sur mon fils. Nul ne s'approchera de lui avant que tu ne reviennes.

La rage était revenue et le Chevalier Noir se tourna vers la sorcière.

— Non. Je ne te laisserai pas à nouveau seule avec Ciarán. Encore moins avec Siegfried.

Il s'était avancé jusqu'à elle, le corps tendu alors qu'il y avait longtemps déjà que la fatigue et les blessures auraient dû l'étendre à terre.

— Et qui le protégera ? Parce qu'ils viendront, tu le sais aussi bien que moi. Ils viendront, attirés par la réapparition du chemin de l'Île Blanche, par les trésors qui dorment dans le Blanc Palais, et, finalement ils arriveront jusqu'au Cœur qui bat dans sa poitrine. Et alors où seras-tu ? Comment le défendras-tu ? Comment cet enfant à peine sorti de son apprentissage pourra-t-il protéger ton époux ? Ou confieras-tu sa garde à ton écuyer, à un guerrier borgne, blessé et qui ne connaît qu'une réponse à la magie, qui sera incapable d'éviter les sorts qui pleuvront sur lui ? Je t'écoute, Schwarz.

Le corbeau, son familier, était venu se percher sur son épaule et elle était grande, noble et puissante.

Schwarz plia et déplia les doigts, tentant de refouler sa colère, les mots de haine qui couraient dans ses veines, de penser à son aimé.

— Jure-le. Jure-le sur la tête de ton corbeau, de ton familier que tu protégeras Ciarán et que tu ne me l'enlèveras pas.

— Tu es donc prêt à croire en la promesse d'une sorcière ?

— Ai-je un autre choix ? Je ne peux demander à Nacht de le garder, j'ai besoin de lui pour rallier le Graal, parce que chaque instant que nous perdons est une seconde de plus où Ciarán risque de mourir. Chandra est trop jeune et Ali ne pourrait le défendre contre plusieurs adversaires. Il n'y a que toi et tu le savais, Sorcière, tu savais que j'étais à ta merci, que je ferais n'importe quoi pour le sauver. Mais que Dieu m'en soit témoin, essaie de m'enlever mon époux ou mon fils et tu finiras comme celle-ci !

La Dame du Lac était toujours allongée dans l'herbe, là où elle était tombée, l'Étoile du Matin à ses côtés brillant doucement.

— Alors oui, je croirai en ta promesse. Parce que je n'ai d'autre choix.

— En ce cas, moi, Morcant, la Dame Noire, je jure et promets de veiller sur mon fils Ciarán et de ne pas l'enlever à son époux jusqu'à ce que celui-ci revienne du Royaume des Morts.

Les épaules du chevalier s'affaissèrent, il était temps pour Chandra d'intervenir.

— À présent, enlève ton armure, Schwarz, et laisse-moi te soigner. Il ne sert à rien que tu partes maintenant si tu arrives mort dans le palais du Dévoreur.

Et Schwarz se laissa tomber près de lui, épuisé, obligé de reprendre des forces avant de partir en quête de l'âme de son époux.

-10-

Malheur ! Désolation ! Voilà notre sorcier mort, prisonnier dans l'au-delà. Chevalier, voici ta dernière épreuve, l'heure de ton sacrifice. Va, mais sois rassuré, car le véritable amour triomphe de tous les obstacles.

La moitié du corps immense de Nacht était plongé dans l'eau. Les yeux noirs le fixaient avec un étrange sentiment semblable à de l'inquiétude. Schwarz baissa la tête en sentant quelque chose contre sa cuisse. Tod s'était assis contre lui et bâillait tranquillement, comme s'il ne venait pas de faire un long et dépaysant voyage à travers les nuées. L'air était froid et le ciel couvert, les arbres autour du lac commençaient à se parer de couleurs automnales. Il contempla le dragon noir.

— Merci de nous avoir menés jusqu'ici.

— Ce fut un plaisir, ô, mon Maître.

Le dragon prononçait toujours ce mot avec une pointe d'ironie, comme s'il le goûtait à chaque fois à nouveau, comme si lui aussi sentait qu'il sonnait faux.

— Où iras-tu maintenant ?

— Nul ne pourra m'empêcher de revenir aux côtés du sorcier et d'y attendre ton retour.

Il parlait avec calme et douceur, comme un de ces chiens fidèles postés devant la demeure de leur maître. Mais Nacht n'était pas un chien et il ne lui appartenait pas. Il n'avait été qu'une arme fortuitement trouvée et totalement imméritée dans la guerre qui l'avait opposé à la Dame et à l'Ordre.

— Je t'en remercie, Dragon, mais à présent que la Dame du Lac est morte, il est temps que nous rompions ce faux serment d'allégeance, que tu retrouves ta liberté. Toi et moi savons bien que je ne suis pas ton maître, que tu n'appartiens qu'à toi-même.

Ce fut au tour du dragon de sourire.

— Non.

Le mot resta un instant suspendu entre eux avant que, sans jamais ouvrir la gueule, le dragon ne continue.

— C'est impossible. Je ne peux pas plus défaire les chaînes qui me lient à toi que tu ne peux effacer le passé. Quant au reste, sache qu'il n'y a rien

de faux dans l'allégeance que je te prête. Tu as gagné mon respect et mon obéissance et ce sont des dons que ceux de mon sang ne font pas à la légère. Je te suivrai là où tu me mèneras, Chevalier, et si tu veux que j'entre avec toi au Royaume des Morts alors je le ferai.

Schwarz sentit l'émotion, la fierté mêlée d'une étrange tendresse enfler en sa poitrine. Il leva la main et le dragon vint y poser son museau gigantesque, comme l'aurait fait Stern.

— Je te remercie, Nacht…

Les mots étaient étranglés par sa gorge soudain sèche.

— Je me montrerai digne de tes dons.

Il n'y eut pas de voix dans sa tête, mais il vit dans les yeux noirs la confiance et l'assurance qu'il en serait ainsi.

— À présent, retourne veiller sur ma famille, Tod me mènera jusqu'au Royaume, puis je reviendrai vers vous.

— Fais attention à toi, Schwarz. Je ne sais quels liens les Égyptiens entretiennent avec le Dévoreur, mais l'éternité est un fardeau lourd, la solitude et l'immortalité ont rendu le Seigneur Toujours Vivant fou. Il est dangereux de négocier avec un lunatique.

Le chevalier caressa les écailles douces et brûlantes.

— N'aie crainte, je serai prudent et retournerai vers vous avec l'âme de Ciarán.

Les yeux immenses se fermèrent et Schwarz sentit le museau se rapprocher encore, comme lorsque Stern pressait contre son épaule pour montrer son affection.

— Alors que la force du Père et la bienveillance de la Mère t'accompagnent, mon Maître.

Et cette fois-ci, il n'y avait pas la moindre moquerie dans sa voix.

Le Chevalier Noir regarda le dragon prendre son envol, gracieux comme un animal de sa taille n'aurait jamais dû être, d'une beauté à couper le souffle. Il détourna les yeux.

— Cette fois-ci, Tod, il n'y a plus que nous.

Le chien se contenta de le regarder de ses yeux sombres qui criaient famine alors même qu'il mâchouillait un pauvre rongeur qui s'était approché de trop près. Schwarz flatta son cou, juste derrière ses oreilles, et se mit en route.

Pour aller chercher le Graal. Et le prendre à son gardien.

Il connaissait la légende du Graal. Qui n'avait entendu parler de Joseph d'Arimathie, des chevaliers de la Table ronde, du sang de Christ qui donnait la vie éternelle, de Perceval, incapable de faire autre chose que voir le Graal lui échapper, de Galaad, seul assez pur pour toucher au Saint Calice ? Il connaissait la légende du Graal.

Il savait qu'il serait sacrilège. Un homme comme lui aux mains souillées de sang et de stupre n'avait aucunement le droit de toucher une sainte relique comme celle-ci, de l'arracher à son gardien, un des disciples du Seigneur.

Et pourtant, il le ferait.

Pour Ciarán.

Parce qu'il ne pouvait vivre dans un monde où son aimé n'était pas, où il était mort par sa faute, où il ne verrait pas leur fils grandir, où il ne le rejoindrait pas le soir venu dans leur lit. Il le sauverait. Et pour ça, il commettrait une trahison non seulement contre Dieu, mais contre l'homme qui lui avait rendu la foi, l'espoir que Dieu ne l'avait jamais abandonné.

La cape de brume se trouvait dans son baluchon. Il aurait dû la sortir, la passer au-dessus de l'armure au plastron plus ou moins réparé qu'Ali avait insisté pour qu'il remette. Il aurait dû pénétrer dans les bois aussi silencieux et invisible qu'un esprit et dérober ce que tant d'autres avaient passé leur vie à chercher.

Il ne le ferait pas.

Il prendrait le Graal, même si ses mains devaient verser le sang, même si un ange descendait des cieux pour l'en empêcher. Il le prendrait parce que la vie de Ciarán en dépendait et qu'il ne pouvait renoncer. Mais il refusait de se cacher derrière un voile, de ne pas avancer à visage découvert. Il affronterait le gardien et il verrait la déception et le mépris dans ses yeux. Il ferait face.

Les bois étaient sombres et sauvages et il ne se souvenait plus du chemin vers la chapelle, mais il continuait, il la retrouverait, il continuerait à marcher jusqu'à l'atteindre. La Providence le guiderait jusque-là. Étrangement, il n'arrivait pas à en douter.

La demeure de l'ermite était semblable à son souvenir, simple et petite, à moitié cachée par les arbres et la pierre de la chapelle que les ans avaient patinée. Un fin filet de fumée s'échappait de la cheminée et le bois était précieusement empilé sous l'appentis pour préparer à l'hiver qui bientôt refermerait ses crocs glacés sur le lac et la forêt. Il y avait dans l'air la

sérénité des feuilles commençant à pourrir sur la terre humide et du bois qui se consumait.

Schwarz alla vers la chapelle, poussant la porte de bois si simple et pourtant malgré tout lourde et solide. La lumière se reflétait sur la pierre nue et claire. Le crucifix était rustique, fait de bois sans aucune sculpture, la nappe qui recouvrait l'autel était pâle, mais pas aussi blanche que les précieux tissus qui ornaient la cathédrale d'Aachen, l'encensoir était de fer blanc et simple, sans gravures, la boîte qui devait recevoir l'hostie était sans le moindre ornement et le Calice… Le Calice était une simple coupe de bois. Aucun Évêque du Saint-Empire n'aurait accepté de l'utiliser à la messe, de peur de paraître moins important sans les joyaux et l'or.

L'ermite Josef était à genoux. Il priait. Son crâne, parsemé de quelques cheveux blancs autour de la tonsure, penché vers l'avant, ses mains épaisses et calleuses jointes, son corps sec et noué prostré devant la grandeur de Dieu.

Le chevalier se signa, presque machinalement. Le geste le fit rire, n'était-il pas sur le point de dérober le sang du Dieu Vivant ? Et pourtant, le voilà qui se signait comme une vieille femme superstitieuse.

— Te voilà donc revenu, Chevalier.

L'ermite ne s'était pas tourné, n'avait pas bougé, mais sa voix résonnait sur la pierre nue, semblant descendre des cieux et venir de toutes parts.

— En effet, mon Père.

— Veux-tu me rejoindre en prière ?

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas venu pour ça.

— Veux-tu que j'entende ta confession ?

— Hélas, mon Père, je m'apprête à commettre un péché abominable, même si je me confessais, je damnerais mon âme juste après.

Le vieil homme se signa et se releva.

— Quel péché vas-tu donc commettre qui t'empêche de profiter de la sérénité d'une communion avec le Seigneur ?

Schwarz se redressa de toute sa hauteur et inspira profondément.

— Joseph d'Arimathie, je viens prendre le Saint Calice et rien de ce que tu feras ne saura m'en empêcher.

Le vieil homme se contenta de sourire, ses yeux bleus presque blancs brillant d'amusement.

— Et c'est donc là ton péché, Chevalier ?

Schwarz cligna des yeux.

— Je suis indigne d'approcher même de cette relique. Depuis ma dernière confession, j'ai persévéré dans l'erreur, j'ai épousé le sorcier, je l'ai suivi pour accomplir ses rituels et obtenir un fils, j'ai forniqué avec lui, j'ai tué encore et…

Le sourire de l'ermite était toujours doux et il était droit et serein dans la lumière pâle qui rentrait par les fenêtres sans verre. Schwarz avait ce besoin, cette impulsion soudaine de se laisser glisser à genoux.

— Et tout ceci te rend indigne du sang qui a été versé par l'Agneau de Dieu pour racheter nos fautes ?

— Perceval n'a pu que voir le Graal…

Cette fois-ci, le vieil homme rit.

— Pour quelle raison les chevaliers de la légende cherchaient-ils le Saint Calice ? Pour quelle raison le cherches-tu, mon fils ?

— Je vais offrir le sang de notre Seigneur au compagnon du Roi des Morts pour que ce dernier me rende l'âme de mon époux.

Il avait prononcé les mots sans trembler, presque avec défi.

— Et pour quelle raison les chevaliers de la Table ronde voulaient-ils le Saint Graal ?

Il ouvrit la bouche sur le silence, il venait de lui annoncer qu'il apporterait le sang de notre Seigneur à des divinités païennes, à des sorciers, et l'ermite ne semblait pas plus préoccupé. Devrait-il vraiment affronter un ange pour s'emparer de la Coupe Sainte ?

— Pour… le rapporter au roi et l'avoir en la Table ronde, comme symbole d'union, comme présence de Dieu ?

Les raisons importaient peu, le Graal devait être trouvé, tels étaient les ordres qui leur avaient été donnés.

— Ils n'avaient nullement besoin du Graal. Voilà pourquoi jamais ils ne sont parvenus jusqu'à lui. Mais toi… Que ne serais-tu pas prêt à faire pour l'obtenir…

Schwarz garda ses yeux fixés dans ceux qui avaient contemplé le Christ de son vivant.

— Il n'y a rien que je ne ferais pour sauver Ciarán.

— En ce cas, prends le Calice.

Était-ce une épreuve ? Serait-il foudroyé par la colère divine lorsque ses mains impures toucheraient le Graal ?

— Mais…

— Crois-tu vraiment qu'il me vint à l'idée de recueillir le sang de celui qui mourait pour nous sur la Croix ? Penses-tu qu'un homme simple, ayant entendu les paroles de Dieu, des mots d'amour et de paix, viendrait ainsi perturber l'agonie de l'Agneau de Dieu ? Je le fis parce qu'il l'avait demandé, autre don qu'il nous fit.

Les yeux presque aveugles de l'ermite étaient à moitié fermés, perdus dans ces souvenirs.

— Il donna Sa vie pour sauver nos âmes, ne puis-je donner Son sang pour sauver une vie ?

Les yeux d'un bleu si pâle le fixèrent.

— Prends le Saint Calice et va, accomplis ton destin, Chevalier.

Schwarz ne savait pas quoi dire, il n'arrivait pas même à bouger. Comment… Il ne pouvait… C'était…

— Je le rapporterai.

Sa voix ne trembla presque pas.

— Je reviendrai du Royaume des Morts et vous rendrai le Saint Graal, j'en fais le serment.

L'ermite sourit encore, les rides autour de ses lèvres se plissant.

— Je n'en ai jamais douté, Chevalier. Voudras-tu prier en ma compagnie avant de reprendre la route ?

— Ce… Ce serait un honneur.

Il s'agenouilla devant l'autel et laissa la lumière tomber sur lui.

* * *

Schwarz suivait Tod.

Tout lui semblait étrange : l'air déterminé qu'arborait son chien tandis qu'il le menait à travers la forêt sauvage, son chien, enfin ce famélique bâtard de mille races qui n'avait jamais fait que le suivre sans véritable but de repas en repas… Puis il y avait cette solitude qui sifflait à ses oreilles, emplie de silences et de présages, et bien sûr ce qu'il transportait blotti contre lui, le Saint Calice dont il sentait presque la chaleur contre son plastron.

La forêt autour d'eux était à chaque pas plus pâle, ses branches plus maigres et pointues, son sol plus aride et sec. Le bruit des oiseaux commença à disparaître, il n'y eut plus de fourrés dans lesquels se réfugiaient les bêtes qui entendaient leur arrivée. Entre les quelques feuilles

rachitiques, le ciel était d'un gris pesant et la lumière elle-même semblait diffuse et lourde.

Il n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il était sorti de la chapelle de l'ermite. Il lui semblait vaguement que la nuit aurait dû tomber ou être au moins proche, mais la lumière ne diminuait ni n'augmentait, constante comme le paysage de ces arbres squelettiques, pâles comme les os des morts. Tod ne montrait pas le moindre signe de fatigue, continuant à avancer.

Schwarz n'était pas sûr de croire que le bâtard connaisse le chemin du Royaume des Morts. Certes, il était noir et affamé comme la Mort elle-même et il lui avait donné ce nom, mais de là à penser que la bête qui l'avait accompagné si longtemps et sans ne jamais rien faire qu'exister, bâfrer et quémander des caresses soit le chien du Dévoreur… En plus, Tod avait une ombre. Le chevalier aurait remarqué depuis le temps si son chien n'en avait pas. Certes, là il ne la voyait pas, puisqu'il avait même du mal à suivre son rythme et à apercevoir le bout de sa queue noire derrière un autre arbre pâle.

C'était un chien qui avait dormi contre lui, partagé ses repas et les longues et solitaires routes de ces premières années d'errance, c'était une bête qui avait quémandé ses caresses, fait les yeux doux aux cuisinières et aux servantes des auberges, couru sans se fatiguer, la langue pendante, derrière Stern, joué avec Ali, s'était laissé bouchonner par des enfants curieux et avait veillé plus de neuf mois sur son fils. Il était impossible que ce soit le molosse du Dévoreur.

Qui Schwarz essayait-il de convaincre ? Tod les avait suivis jusqu'à Ygg, l'avait accompagné tuer le dragon, était apparu sans raison et n'avait jamais quitté ses côtés, comme une ombre obéissante. Ciarán lui avait bien dit que ce chien n'était pas normal. Et à présent, il le suivait comme ils avaient suivi le cerf blanc.

La forêt céda la place à une étendue battue par les vents et par le bruit assourdissant du ressac. C'était impossible. Ils étaient à proximité du lac de Müritz et la mer était loin, à l'autre bout de Mecklembourg. Et pourtant, c'était sur les hautes falaises blanches de Rügen qu'il était, impossible de ne pas reconnaître un tel paysage.

Tod s'était arrêté ; assis, il fixait son maître de ses yeux noirs et soudain étrangement intelligents. Schwarz approcha jusqu'à ce qu'un aboiement arrête son pied. Lorsqu'il baissa la tête, il vit au milieu des herbes

clairsemées un anneau de fer sans la moindre rouille, alors même que le sel était sur ses lèvres et partout autour de lui. Les yeux sombres continuaient de le regarder.

Schwarz posa sa besace à terre, déposa avec d'infinies précautions le Saint Calice sur le linge et attrapa l'anneau. La pierre était lourde, mais il banda les muscles et persista, tirant, gagnant pouce après pouce, jusqu'à enfin la faire basculer en arrière. Tod jappa une fois puis se jeta dans le vide, ses pas résonnant sur les pierres alors qu'il disparaissait.

Le chevalier observa le trou ainsi excavé. Il y avait de la pierre taillée au fond, à plus d'une hauteur d'homme, et ensuite des marches qui s'enfonçaient sous la terre. Aucune inscription, aucune fresque, aucune décoration, la pierre était nue et grise. Tod aboya, comme le pressant d'avancer. Schwarz reprit le Saint Graal et son baluchon et se laissa glisser dans le trou, les murs étaient lisses, pas une encoche pour tenter de remonter. Il chercha des yeux une torche, mais il n'y en avait pas, et il n'avait sur lui que les pierres magiques de Ciarán que Chandra lui avait confiées déjà allumées. Il en sortit une du sac, mais sa magie semblait faible et elle n'éclairait pas bien loin. Il prit les premières marches.

Un bruit sourd résonna et l'obscurité s'abattit sur lui. La trappe s'était refermée, et de l'intérieur, il serait impossible de la rouvrir. Qu'importait, c'était en avant qu'il allait, vers le Royaume des Morts et l'âme prisonnière de Ciarán. Il poursuivit son chemin, descendant les marches, entendant vaguement devant lui le bruit des griffes de Tod sur la pierre.

Soudain, une torche s'enflamma à ses côtés, puis une autre, plus bas, et encore une et elles jetaient une lumière grisâtre sur l'escalier qui semblait tournoyer sans fin vers les profondeurs de la terre. Il rangea dans sa besace la pierre bleue et poursuivit son chemin.

Tod avait disparu, il n'entendait plus ni aboiement ni le cliquetis de ses griffes, rien. D'ailleurs, il n'entendait pas grand-chose, même le bruit de ses propres pas, de son armure, de sa respiration lui parvenait comme affaibli, amorti. Et toujours l'escalier descendait plus profond, tournant encore et encore.

La tête commençait à lui tourner. Il tentait de ne pas prêter attention au vertige, à la désorientation, au silence qui faisait résonner les battements frénétiques de son cœur. Il mettait un pied devant l'autre, encore et encore, une de ses mains était partie se plaquer contre le mur, cherchant l'assurance

de quelque chose de réel, de solide avec lequel repousser ces étranges sensations qui l'assaillaient.

La lumière des torches ne bougeait pas, ne changeait pas, grisâtre, inflexible. Les marches étaient toujours les mêmes, ses mouvements se répétaient à l'infini. Il tournait et le mur avait les mêmes pierres, les mêmes rainures et il n'avançait plus, s'il avait jamais avancé. Il n'y avait personne et il était seul, coincé sur cet escalier qui ne finirait jamais, qui ne rejoindrait jamais le sol.

Il lutta contre la fatigue, continuant, mettant toujours un pied devant l'autre. Mais tout était vain. Il était seul et jamais l'escalier n'en finirait. Il pouvait poursuivre indéfiniment, jamais il n'atteindrait son but. Ne valait-il mieux pas s'arrêter, s'asseoir, s'endormir peut-être si Dieu le voulait et oublier la solitude et le froid, la lumière grise et les murs qui se répétaient à l'infini ?

Non.

Il banda les muscles et serra les dents. Il devait aller de l'avant. Il avait quelque chose. Une tâche qui l'attendait au bas de ces marches. Il ne pouvait s'arrêter. Il ne pouvait baisser les bras. Il ne pouvait dormir. C'était important. Il n'était pas seul. Quelqu'un l'attendait. Quelqu'un dépendait de lui. Il devait continuer.

Alors il poursuivit. Ses muscles le brûlaient sous l'effort, sa tête lui tournait et sa main sur le mur râpait contre la pierre tant et si bien que son gantelet avait été limé, et à présent, c'était sa peau qui frottait contre les anfractuosités de la roche, laissant de rouges gouttes de sang et des lambeaux de chair. Ses pieds étaient lourds, mais toujours il les soulevait et descendait les marches. La nausée le guettait, mais il serrait les dents, plissait les yeux malgré les vertiges et continuait.

Soudain, Tod fut là. Devant lui. Assis sur le sol enfin plat. Le fixant de ses yeux sombres. La nausée et les vertiges disparurent, ses gantelets et ses mains étaient intacts et il se souvenait de ce qu'il devait accomplir.

Une plaine immense et grise s'offrait à la vue, sous un ciel d'un gris à peine plus clair. Il n'y avait pas d'horizon, uniquement un gris qui s'étendait à perte de vue. Et personne, pas un brin d'herbe, pas un oiseau, pas un animal. Le chevalier avança, faisant se lever la poussière qui retombait derrière lui. Pas une colline, pas un rocher sur lequel arrêter son regard. Il fixa donc Tod qui allait devant lui. Dans un labyrinthe à ciel ouvert comme celui-ci, il serait aisé de se perdre, de tourner en rond dans la

grisaille, de ne jamais retrouver son chemin. Mais le chien noir le menait, tache de couleur dans ce monde gris, vie dans ce monde mort, mouvement dans ce monde immobile.

Le temps ne passait pas. Chaque pas ressemblait au précédent, chaque morceau du désert ressemblait à un autre, chaque coin de l'horizon était semblable, et si la lumière venait du ciel, aucun astre n'était visible, aucun endroit n'était plus éclairé. Une fois de plus, Schwarz ressentit la morsure de la solitude, le baiser glacial du silence, le poids de l'immensité désertique qu'il lui restait encore à parcourir. Une fois de plus, il se contenta de serrer poings et dents et de continuer, se raccrochant à l'image de Ciarán, à l'importance de chacun de ses pas.

Mais il advint un moment où même le visage de son époux ne fut plus suffisant. Il tombait de fatigue, le sommeil commençait déjà à embourber ses pensées et la lumière ne diminuait ni ne changeait. La nuit semblait ne pas exister. Il s'arrêta, décidant de camper. Après tout, se reposer ici ou ailleurs, tout se ressemblait, quelle importance ?

Tod s'arrêta et regarda en arrière, l'incitant à le suivre à nouveau. Mais c'était trop pour l'heure et il se laissa glisser à genoux, prêt à dormir en armure.

Le chien attrapa sa main gantée entre ses crocs et tira en gémissant, le forçant à continuer, à reprendre la route. Il tenta de résister, mais Tod faisait tellement de bruit et avait tant de force qu'il se remit debout. Ils avancèrent encore jusqu'à ce que ses pieds s'arrêtent à nouveau alors qu'il avait manqué de trébucher. Il n'eut pas le temps de se laisser tomber que le chien était à ses côtés, poussant contre ses jambes, grognant, le forçant à reprendre la marche, à se traîner encore alors que la tête lui tournait et qu'il semblait qu'un soleil de plomb frappait sur son crâne.

Il mit un pas devant l'autre, avec difficulté, à moitié appuyé sur l'échine haute de Tod. Depuis quand le chien était-il aussi grand ? Il avança, il marcha, il chemina, presque délirant, et sa vision était étrangement peuplée d'étoiles de lumière et d'abîmes gris, et lorsqu'il buta contre le corps de Tod, il se laissa tomber à genoux, à peine assez conscient pour protéger le Saint Calice toujours logé contre son plastron.

Cette fois-ci, il ne pourrait plus se relever, chacun de ses muscles le brûlait, et il sentait que ses membres pesaient des tonnes et cherchaient à s'enfoncer dans la terre comme lui cherchait à se laisser aller au sommeil.

Il n’y eut pas d’aboiements, pas de jappements, pas de grognements, pas de force pour le tirer ou le pousser. Il s’allongea sur le dos et sentit une langue caresser sa joue avant qu’un poids chaud ne s’installe contre lui, le battement régulier et rapide de son cœur le seul bruit dans le silence du désert.

* * *

— Tu es réveillé ?

Ses yeux s’ouvrirent lentement et difficilement, comme si tout le sable du désert avait tenté de les coller ensemble. Sa gorge était sèche et il était raide comme une planche. Il fallut quelque temps à sa vision pour réussir à se fixer sur ce qui se penchait sur lui.

Le vieillard était transparent, il voyait la grisaille du désert et du ciel à travers, son corps, lui, était d’un gris plus clair, plus fumé, et un instant, Schwarz se demanda ce qui se passerait s’il soufflait sur lui.

— C’est plutôt rare de voir quelqu’un par ici. À dire vrai, tu es le premier vivant que j’ai croisé depuis… depuis un très long moment.

Le chevalier se redressa et chaque muscle de son corps protesta. Le Saint Graal était toujours dans sa main, en sécurité.

— Qui es-tu ?

Sa voix était rauque, mais il ne pouvait ni boire ni manger au Royaume des Morts, alors il se contenta d’avaler sa salive.

— Je suis Parviz et je suis perdu.

Schwarz s’assit et Tod passa la tête contre sa main pour qu’il le caresse, ce qu’il fit malgré les gantelets.

— J’imagine que tu cherches le Royaume des Morts, vivant, pourquoi ne pas faire la route ensemble ?

Il y avait nombre de raisons, comme le fait qu’il n’avait pas le temps de s’encombrer de quelqu’un et qu’il n’avait aucune confiance en un mort qui se perdait sur le chemin de l’au-delà.

Mais il se souvenait de la veille, de cette solitude qui était comme un poids sur son cœur, du silence insupportable du désert où pas même le vent n’osait passer. L’image de Ciarán s’était peu à peu effacée de son esprit, comme le son de sa voix qui ne résonnait plus à ses oreilles. Il ne voulait pas revivre ça. Il ne le pouvait, car il craignait que Tod ne soit pas à nouveau capable de le tirer vers l’avant.

— D’accord.

Le sourire édenté du vieil homme aux riches habits était si grand qu'il mangeait son visage. Il était si faux que, déjà, le chevalier regrettait son acte.

— Très bien alors, Guerrier. Nous devrions partir par là, dit-il en indiquant vers sa droite.

Il se remit debout et bougea ses muscles endoloris et endormis.

— Non. Nous partirons par ici.

Il indiqua le chemin que Tod avait commencé à suivre.

Le mort haussa les épaules.

— Comme tu le souhaites, vivant.

Ils partirent, suivant Tod, et souvent Parviz proposait de prendre des raccourcis, de dévier de la route ou de s'arrêter pour qu'il puisse boire ou manger. Scwharz ne faisait pas cas de son compagnon, mais au moins emplissait-il l'air par ses paroles, par son mouvement, par sa présence, et le chevalier n'avait plus cette impression d'être une feuille emportée par le courant. Il sentait passer le temps et les lieues, même si autour de lui rien ne semblait bouger, et il se rappelait toujours qui il était et ce pour quoi il était là.

Le paysage changea soudain. Des montagnes grises apparurent, hautes, mais sans la moindre végétation, sans un seul animal. Elles remplissaient la terre et le ciel et se ressemblaient toutes. Ils commencèrent à grimper, suivant toujours Tod jusqu'à ce que le chien le laisse s'arrêter et se reposer dans un paysage à la fois complètement différent et totalement semblable à celui du désert.

Le molosse veilla sur lui toute la nuit. Il n'y avait plus que le battement de son cœur comme son, à présent que Parviz s'était tu. Le lendemain fut une parfaite répétition du jour précédent. Ils marchèrent dans les montagnes et Parviz parlait, posait des questions auxquelles Schwarz ne répondait pas, proposait de prendre d'autres chemins, comblait le vide par ses mots.

La terre trembla soudain sous leurs pas. Les montagnes furent secouées, comme si quelqu'un tentait de les mettre à bas. Un cri monstrueux ébranla le ciel. Lorsque la chose reprit, ils eurent l'impression que le cri était bien plus proche, mais Tod continuait à les mener alors que les montagnes tremblaient autour d'eux et que le sol voulait se dérober sous eux.

Finalement, ils arrivèrent à l'entrée d'une caverne d'où le cri leur parvint avant même que la terre ne se mette à trembler. Le chien s'arrêta et le fixa de ses yeux sombres.

— Tu ne devrais pas y aller, Guerrier, dit la voix tremblante de Parviz. C’est un terrible monstre qui vit dans cette grotte. Nous ferions mieux de poursuivre notre chemin. Vois, le sentier continue par là et…

Schwarz pénétra dans la grotte sans prêter plus d’attention à son compagnon. La salle de pierre grise était illuminée par un flambeau d’une lueur vive et jaune. Il sentit ses yeux larmoyer sous la clarté à laquelle il n’avait plus goûté depuis une éternité.

Au centre de la caverne se trouvaient deux vivants. Un homme à moitié nu était attaché à une large pierre par de noirs et solides liens et une femme se tenait au-dessus de lui, une coupe dans les mains, recueillant des gouttes coulant du plafond, les empêchant de tomber sur le visage de l’homme. Ni l’un ni l’autre n’avaient remarqué sa présence, et bien vite, la coupe fut remplie et la femme dut en jeter le contenu ; les gouttes continuèrent à tomber, et lorsqu’elles touchèrent l’homme, elles percèrent la peau et il hurla, tout son corps pris de tremblements en même temps que les montagnes elles-mêmes se mettaient à trembler. La femme replaça la coupe au-dessus de son visage et les plaies se refermèrent.

Il n’y avait pas d’autre issue dans la grotte et Tod était toujours assis sur le seuil, fixant son maître.

Schwarz se rapprocha et distingua le serpent gris et presque transparent posté au-dessus de la tête du prisonnier et qui laissait le venin couler de sa gueule ouverte. Il vit aussi que le poison avait rongé la roche, là où la femme l’avait jeté, créant un abîme d’une profondeur insondable dans la caverne.

— Voilà bien la première fois que nous avons de la visite. Tu m’excuseras de ne pas me lever, Guerrier.

Malgré sa situation, l’homme avait un sourire hautain et amusé sur les lèvres.

— Vois, femme, même exilés au fond des montagnes grises, entre le Royaume des Morts et le néant, il nous arrive quand même de la visite, il ne fallait pas désespérer. Bientôt, je promets qu’un marchand viendra te vendre des fanfreluches pour que tu puisses t’occuper l’esprit et réjouir ton œil.

Les liens noirs et étranges lui laissaient juste assez d’espace pour bouger les mains et désigner l’entrée de la grotte.

— Oh, par pitié, ne pleure pas ou tu nous noieras tous, femme !

Schwarz vit les mains trembler sur la coupe. Il posa sa besace à terre, entre les pattes de Tod, puis le Saint Calice et il avança, prenant le récipient

des mains blanches.

Elle le regarda, ses grands yeux bleus mouillés de larmes, ses bras secoués de spasmes.

— Et voilà, tu l'as toute perturbée.

La femme recula et se laissa tomber sur le sol, au pied de la roche. Son visage était pâle et vide et elle éclata soudain en sanglots, entourant son corps de ses bras, poussant des râles inarticulés de douleur.

— Par les couilles du Père de toutes choses, elle en a pour une éternité, et je t'ai prévenu, elle risque de nous noyer. Au début, je n'arrivais jamais à savoir si c'était le venin ou ses larmes à elle qui coulaient sur mon visage.

La coupe déborderait bientôt, il lui fallait la vider. Instinctivement, il leva le bras et plaça le gantelet sous les gouttes tandis qu'il renversait la coupe. Il secoua la main dès que la coupe fut à nouveau là, retirant les gouttes qui allèrent siffler sur la pierre. Il regarda le fer, il voyait la corrosion du poison, mais rien de semblable à celle de la pierre.

— Ce poison est plus puissant que le sang des dragons et attaque même la pierre la plus dure, même l'acier le plus résistant. Tu aurais dû hurler alors qu'il rongeait ta chair et pourtant, pas un son n'a franchi tes lèvres, remarqua le prisonnier.

— Et cette coupe alors. Pourquoi ne fond-elle pas ?

Les yeux d'or se plissèrent de contentement.

— Parce qu'elle fut forgée par les Gnomes et si ton armure le fut aussi, annonce ton prix, Guerrier, et sache que tu seras payé au-delà de tes plus folles espérances.

Un feu brûlait dans les yeux d'or, dangereux, imprévisible, gai et avide. Son sourire était à la fois celui d'un vieil homme sage et d'un jeune fou à l'aube de sa première bataille.

— Pourquoi ne te délivrerais-je pas en abattant mon épée sur les cordes qui te retiennent attaché à la roche ?

— Parce que je ne souhaite pas que tu me libères. Si je ne peux me libérer seul, le Dévoreur me retrouvera et m'enchaînera à nouveau. Et aussi, parce qu'aucune épée ne peut briser ces liens qui sont les boyaux de mon sang et de ma chair, et comme moi et ma douce épouse, ils repoussent encore et encore.

La coupe était à nouveau pleine et Schwarz recommença, mais cette fois-ci, quand il retourna le gant, il vit le vernis de l'armure disparaître et une première trace creuser le métal.

— Mais tu ne m’as dit pour ton armure, Guerrier au cœur noble et généreux qui risque sa vie pour de parfaits inconnus. Femme, quand tu voudras cesser de geindre, tu seras gentille de le faire, car mes oreilles me font plus mal à t’entendre que le venin de ce maudit serpent.

— Wulfgar de Zwergberg a forgé mon armure et s’il connaît les Gnomes des montagnes, il n’en est pas un.

— Et malgré tout, ton armure résiste mieux que la pierre…

Les sanglots rebondissaient sur le mur.

— Allons, ma douce à la chevelure de soie, cesse de pleurer et viens donc caresser mon front de tes mains fraîches et tendres. Il y a une éternité que je n’ai contemplé ton visage.

La voix était lente et suave, séductrice, si sincère, et les sanglots cessèrent, la femme aux tresses à moitié défaites se releva et s’approcha de son époux, caressant son visage, baisant ses joues.

— Là, bonne fille, belle épouse, sèche tes pleurs, mon aimée, et souris à ce pauvre guerrier qui porte depuis tout à l’heure ton lourd fardeau alors même qu’il a une tâche importante à accomplir, quelqu’un à sauver sûrement.

Elle était belle, non pas comme un esprit, mais comme une femme, simple, réelle, vivante.

— Madame, salua Schwarz.

— Voilà, c’est bien.

Le prisonnier la flattait de sa voix comme il l’aurait fait avec un cheval ou un animal sauvage.

— Pourquoi ne prendrais-tu pas le peigne qui est à ta ceinture et ne referais-tu pas tes tresses, femme ?

Elle s’assit sur la roche aux côtés de son mari et défit ses longs cheveux blonds.

— Peut-être, voudrais-tu connaître notre histoire, Guerrier, savoir pour quelle raison tu tiens ce bol au-dessus de ma tête et pourquoi je suis ici exilé depuis si longtemps que je ne connais même plus le nom des jours et des étoiles ?

Schwarz ne savait pas ce qu’il faisait là. Tod n’avait toujours pas bougé, le Saint Calice entre ses pattes, grognant dès que Parviz essayait de s’en approcher. Il avait agi par réflexe, il l’avait aidée parce qu’elle tremblait, parce qu’il lui était impossible de faire autrement. Mais si Tod repartait

soudainement, il savait aussi qu'il rendrait le bol à cette femme et partirait sans un remords. Mais pour l'heure, son guide était assis.

Il inclina la tête.

— Je suis Schwarz, le Che…

— Oh non, les noms importent peu, Guerrier. Tu es un valeureux combattant, je suis un sorcier qui a trompé et triomphé de la mauvaise personne et voici mon innocente et loyale épouse. Qui a besoin de noms quand nous sommes les seuls et uniques êtres vivants dans ces montagnes grises comme la tristesse ?

Le venin ne coulait pas toujours à la même vitesse et pour l'instant, la coupe s'emplissait lentement.

— Je regrette de ne pouvoir animer les gravures de cuivre que j'avais pour conter mes histoires, mais de toute façon, celle-ci est bien trop courte pour de beaux effets de magie. Je fus toujours un homme rusé et un sorcier ambitieux. Je surmontais tous les obstacles et parvenais toujours à mes fins, réussissant même à épouser cette belle et généreuse dame.

La main du prisonnier glissa dans celle de sa femme et un sourire lumineux comme un soleil se leva sur son visage, lui donnant soudain une lumière surnaturelle.

— Mais il était un ennemi qu'il me fallait vaincre pour que mon œuvre, ma vie tout entière ne soient pas dévorées par le néant. Il me fallait triompher de la Mort. Car qui peut véritablement être puissant que demain le destin peut tuer ? Je te passerai les plans que je fis, les sorts, les recherches et les potions, mais finalement, je conçus un sac magique dont nul ne pouvait échapper sans mon consentement.

Schwarz connaissait ce conte.

— Mon astuce y fit entrer le Dévoreur et je le gardai prisonnier jusqu'à ce que la Mort vienne elle-même à ma rencontre. J'échangeai sa liberté contre l'immortalité de mon épouse, de moi et de tous ceux de notre sang. Elle me fut accordée et je libérai le Dévoreur. Je pensais avoir gagné. Dame la Mort est retorse et le Dévoreur n'a aucun scrupule. Il enleva d'abord mes fils, puis mon épouse, et je fus forcé de venir jusqu'à ses montagnes et là, il m'accrocha à cette roche avec les boyaux de l'un de mes enfants et donna cette coupe à mon épouse.

— Et tes fils ?

— Il les a emportés avec lui. Je ne sais où ils sont, mais lorsque je me libérerai, je les irai chercher.

La coupe était à nouveau pleine, il posa à nouveau son gantelet sur la trajectoire des gouttes et la vida. Cette fois-ci, il vit clairement le trou dans l'armure.

— Comment sais-tu qu'il ne te reprendra pas lorsque tu auras échappé ?

Le sourire du prisonnier était franc et faux à la fois.

— Parce que c'est ce qu'il aurait voulu faire, échapper à son emprisonnement, et parce que, contrairement à la Mort, il se fiche de savoir qui détient l'immortalité, il doit juste punir ceux qui transgressent les règles que la Mort a fixées. Et puis, parce que si je n'y crois pas, à quoi sert de continuer à vivre, de faire souffrir mon épouse heure après heure, elle qui aurait pu m'abandonner à mes souffrances au lieu de rester auprès de moi ?

Le sourire qu'il dédia au chevalier était doux et chaud.

— Ou alors elle reste juste pour me regarder souffrir, après tout, quelle autre raison peut avoir une femme de rester auprès de son mari ?

La femme finit de refaire sa tresse et frappa sans méchanceté la main de son époux.

— Vois, Guerrier. Et dire que je pensais qu'une femme muette serait plus agréable qu'une autre et voilà qu'elle me bat.

Les yeux du sorcier brillaient toujours de ce feu inhumain.

— Mais parlons de ce que je peux faire pour toi, noble cœur. Tu te rends au Royaume des Morts, tu vas y voir le Dévoreur. Si tu me laisses ton armure, je te donnerai un conseil pour que tu puisses revoir la lumière du jour et éviter d'être comme moi condamné à vivre dans la douleur et le gris.

— Soit.

— Belle épouse, reprends la coupe à notre invité, qu'il puisse nous laisser son trésor et récupérer celui que je lui dirai.

Les mains blanches reprirent la coupe et Schwarz recula, commençant à enlever les pièces de son armure.

— Si j'étais toi, Guerrier, je ne ferais pas ça.

Parviz était encore à l'entrée de la grotte, bien trop près de Tod et du Saint Calice.

— Tais-toi, mort, ceci est un pacte entre les vivants, il ne te concerne pas.

Noire et brillante, belle et riche malgré les dommages du combat, l'armure le contemplait, cadeau de Wulfgar pour ses noces et la naissance de Siegfried.

— À présent, Guerrier, place-les donc comme je te l'indiquerai.

Il obéit, bougeant encore et encore les différentes pièces jusqu'à ce que le prisonnier soit satisfait.

— Tu as rempli ta part du marché, Guerrier, à mon tour. Quoi qu'il arrive, ne laisse rien de tien entre les mains du Dévoreur, aucune de tes possessions et aucune partie de ton corps. S'il en possède une, ni ton corps ni ton âme ne trouveront jamais le repos, il te fera errer indéfiniment comme celui-là, à l'entrée. Maintenant, va, ton guide t'attend, et emporte avec toi mes remerciements et ceux de ma douce épouse, peut-être nous retrouverons-nous sur la terre des vivants.

Plus léger, Schwarz reprit le Saint Graal et sa besace et suivit Tod qui s'était remis en route. Parviz grommelait que les conseils d'un homme emprisonné et torturé ne valaient rien et qu'il avait fait une bien mauvaise affaire, mais il ne l'écoutait pas, marchant avec plus d'énergie, le cœur soudain plus grand, plus empli de sa mission et de la chaleur de Ciarán et de leur fils.

Ils allèrent jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, mais cette fois-ci, il était encore lucide quand il s'allongea contre le flanc de Tod, le Saint Calice contre son cœur.

Le lendemain, ils finirent par atteindre la fin des montagnes. À leurs pieds s'étendaient des murailles cyclopéennes qui couraient tout le long de la terre et du ciel gris, et derrière se trouvaient enfin le Royaume des Morts et le palais du Dévoreur dont il leur semblait voir au loin la toiture. Ils descendirent vers la plaine et longèrent les murailles à la recherche d'une porte. Les pas succédèrent aux pas et il fallut s'arrêter puis reprendre plusieurs fois, mais entre le bavardage incessant de Parviz, ses conseils stupides de grimper par-dessus les murs hauts comme des falaises et les images de son époux, la chose fut pour Scwharz plus aisée qu'auparavant.

Il entendit la meute de loups avant de la voir et le frisson qui le prit ne servit qu'à lui faire accélérer le pas. Qu'importe qu'il n'ait plus d'armure, il n'était plus un enfant maladroit et apeuré. Il entendit aussi les cris de leur victime. Derrière lui, le mort hurlait que c'était une très mauvaise idée, mais Schwarz n'en tint pas compte, courant vers la meute et l'homme, couvert de sang, qui se battait à mains nues.

Il mit le Graal dans sa besace et tenta de ne pas penser au sacrilège qu'il commettait.

Les loups étaient vivants, aucun n'était comme Parviz, de ces fantômes gris, alors il les tua, recevant plus que son lot de blessures, mais finissant

par abattre les bêtes.

Il se précipita sur l'homme encore vivant et toujours debout et vit ses plaies se refermer seules. Il entendit un geignement. Les loups s'étaient relevés et si le sang maculait leur fourrure, il n'y avait aucune trace de blessure. Ils prirent la fuite, se perdant dans l'horizon gris.

— Merci, étranger.

L'homme tourna les talons comme s'il n'y avait rien de plus normal et revint vers la muraille où se trouvaient les énormes portes du Royaume, fermées.

— Es-tu le gardien de ces portes ?

— Oui.

Et l'homme croisa les bras, son torse et sa peau découverts encore tachés du sang qui séchait.

— Pourtant, tu ne portes pas d'armes ni même d'armure.

À l'exception d'un pagne, l'homme était nu.

— Je n'en ai pas besoin, je suis le seul à pouvoir ouvrir ces portes et je ne peux mourir.

Il n'en semblait pas fier, c'était une simple constatation.

— En ce cas, gardien, je souhaite me rendre dans le Royaume des Morts.

— Impossible, seuls les morts sont autorisés à passer.

L'homme regarda derrière Schwarz.

— Pas toi, Parviz, il t'est interdit d'entrer dans le Royaume, tu le sais.

Le mort se planta devant lui, gris et transparent, le sourire aux lèvres.

— Allons, gardien, juste une exception. Je souhaite juste le repos. Il y a tellement de temps que j'erre, ne peux-tu…

Le guarde secoua la tête.

— Le Dévoreur l'a interdit et je ne lui désobéis pas.

— C'est injuste ! Tous trouvent le repos sauf moi !

— Ce sont les lois du Dévoreur. Tu ne passeras pas.

Tod était assis devant les portes, attendant patiemment qu'elles s'ouvrent.

— Le Dévoreur n'a rien dit à mon sujet ? demanda Schwarz.

Le gardien se tourna vers lui.

— Non, mais les portes ne doivent s'ouvrir que pour les morts.

Le Chevalier Noir planta son regard dans celui de l'immortel.

— Que puis-je faire pour que tu les ouvres devant moi ?

— Et moi ?

— Tais-toi, Parviz !

Il ne regarda pas même le mort.

— Alors, que puis-je faire ?

Le gardien plissa les yeux.

— Les loups. Ils reviennent toujours et je me lasse d'être dévoré. Laisse-moi ton épée et j'ouvrirai pour toi les portes.

— Il me faut y réfléchir, je me retrouverais sans armure et sans arme. Laisse-moi le temps.

Le chevalier s'éloigna des portes jusqu'à ce que le gardien disparaisse. Parviz était toujours sur ses talons.

— Ne m'abandonne pas, Guerrier ! Je t'en supplie, négocie pour qu'il me fasse entrer ! Je ne veux pas rester plus longtemps dans ces monts et ce désert, hanté par mes souvenirs, incapable de trouver le repos et l'oubli. Je t'en supplie, par tous les dieux de miséricorde en lesquels tu crois, laisse-moi passer dans le Royaume !

Schwarz sortit de la besace la cape de brume.

— Je n'ai aucune idée de si l'objet tiendra sur ta tête, et dès que tu auras passé les portes, le Seigneur des Morts saura que tu es dans son Royaume, car rien de ce qui arrive là-bas ne lui échappe m'a-t-on dit, mais si tu es prêt à courir ce risque…

Parviz cessa de parler et sa bouche s'ouvrit sans un mot, abasourdi.

— Je n'ai rien à t'offrir.

— Je sais, répondit Schwarz.

Les larmes coulèrent sur le visage parcheminé.

— J'ai tenté de te perdre, de te faire rejoindre les cohortes des morts en te menant sur le mauvais chemin, en te prodiguant de faux conseils. J'en suis désolé, Guerrier, tu es une âme noble.

Schwarz posa la cape sur la tête du mort et elle tint. Il rabaissa le capuchon et Parviz disparut.

— À présent, suis-moi.

Il revint vers les portes, Tod trottinant devant.

— C'est d'accord, gardien.

Il déboucla sa ceinture et lui tendit le fourreau et sa fidèle épée. Il se sentait tellement plus léger, étrange, sans le poids réconfortant d'une arme qui l'avait suivi pendant plus de dix ans. Mais il ressentait aussi à nouveau

ce sentiment de plénitude. S’il fermait les yeux, il voyait le visage de Ciarán, il se souvenait de son parfum, du son de sa voix.

— Je te remercie, Guerrier.

Le gardien boucla la ceinture et se tourna pour pousser les portes monumentales. Elles bougèrent lentement, mais elles le firent, et enfin, il put pénétrer dans le Royaume, au milieu des milliers de spectres qui marchaient, silencieux, les yeux vides. Il ne savait où était Parviz et les portes se refermaient derrière lui alors que Tod allait, fendant la foule et des morts.

Il suivit la bête dans les rues bondées. Il était étrange de voir autant de personnes, de passer malgré toutes ses précautions au travers d’eux et d’être dans une ville où pas un son ne retentissait. Aucun des morts ne parlait, tous allaient, leurs yeux vitreux, paraissant marcher sans but. À chaque fois qu’il passait au travers d’un fantôme, il lui semblait sentir la caresse désagréable de la bise sur ses os et il pressait le pas vers les hauteurs et le grandiose palais qui commençait à se dessiner devant lui.

Il n’y avait pas de garde devant les portes ouvertes. L’endroit était finement ouvragé, digne d’un roi, mais une fois de plus, tout était gris et même la beauté des gravures, des sculptures, des mosaïques se diluait dans la grisaille, jusqu’à ce que l’œil n’accroche plus même ces détails. Le bâtiment était immense et les couloirs larges menaient vers des cours qui succédaient à d’autres cours et d’autres couloirs et heureusement que Tod le guidait, car il y avait longtemps qu’il ne savait plus quel chemin ils avaient pris.

Les portes étaient pareilles à toutes les autres portes, immenses, ouvertes, ouvragées, mais la pièce était différente. Là, assis sur un trône aussi réel et vivant que lui se trouvait le Seigneur des Morts. Tod trottina jusqu’à lui et vint se placer à sa droite. La main du Dévoreur se posa sur sa tête et le caressa.

Et ce ne fut plus Tod, le chien à moitié famélique, bâtard croisé de toutes les races du monde avec son poil étrangement doux malgré sa laideur, non, ce fut un chien énorme et gros comme un loup qui le regardait à présent avec un sourire de dragon.

— Ah, voilà mon deuxième intrus ! Approche donc, vivant.

Il obéit à la voix puissante qui résonnait dans le palais et la ville silencieuse comme un tremblement de terre.

Le Dévoreur le regardait avancer, ses yeux rouges fixés sur lui, scrutant jusqu'au moindre détail. Ses doigts étaient posés sur les accoudoirs de son trône, et ce ne fut qu'alors que Schwarz remarqua que le siège semblait fait d'ossements, mais tellement bien agencés qu'il fallait s'approcher pour s'en rendre compte. Le Dévoreur avait la carrure d'un imposant guerrier, les longs cheveux roux tressés, ses mains énormes et calleuses. Malgré les vêtements étrangers qu'il portait, il aurait pu passer pour un habitant du Saint-Empire. Le chevalier s'arrêta à une distance prudente du seigneur et le salua.

— Seigneur des Morts, je suis Schwarz, le Chevalier Noir.

Le Dévoreur passa la main dans la fourrure hirsute du loup déguisé en chien qui se tenait à ses côtés. Son sourire était dérangeant, affûté comme un poignard.

— Tu n'es pas juste venu pour ramener mon chien, Chevalier. Que veux-tu donc ?

Il continuait à l'observer et Schwarz ne parvenait pas à échapper à son regard, à le quitter des yeux. Il sentait une tension dans tout son corps comme à l'aube d'un combat.

— Je suis venu chercher l'âme de mon époux, son corps vit encore, mais son âme a été envoyée ici.

— Rien que ça. Et qui te dit, vivant, que je suis homme à laisser repartir les âmes qui me furent confiées ?

Le Roi des Morts marqua un arrêt et déplia ses jambes, se penchant vers l'avant, l'écrasant de son regard, la voix montant lentement jusqu'à devenir tonnerre.

— Suis-je donc un mauvais souverain pour ce Royaume gris ? T'a-t-on dit que j'étais aisément trompé ou que je me fichais du rôle qui m'avait échu ? Pensais-tu vraiment pouvoir ressortir d'ici, et avec l'âme que tu cherches en prime ?

Le visage du Dévoreur était empourpré.

Schwarz lutta contre la peur, ne recula pas, ne détourna pas les yeux, attendit que l'ouragan passe, que le Seigneur des Morts se redresse.

— On dit que le Seigneur des Morts ne laisse jamais repartir les morts qui entrent en son Royaume. Mais mon époux n'est pas mort et je compte sur ta magnanimité pour me rendre Ciarán.

Le rire de l'immortel était comme le chant du métal sur le verre, et une fois de plus, Schwarz banda tous ses muscles pour éviter de reculer.

— Dame la Mort ne connaît pas la générosité et moi non plus, Chevalier, tu devras faire mieux si tu espères connaître un dénouement heureux.

— Je suis venu porteur d'un présent.

Le maître des lieux lança ses jambes par-dessus l'accoudoir de son trône, s'installant étrangement, son regard lourd toujours braqué sur lui.

— Vraiment ? Pourtant, je te vois bien nu, ni armure ni épée sur toi. Quel chevalier es-tu donc ? Et que peux-tu offrir à un homme qui règne sur les légions des morts ? Toutes les richesses du monde sont à ma portée, toute la magie, tout le pouvoir. Ne suis-je pas celui qui possède déjà tout ?

Il jouait avec une pomme, rouge, brillante, réelle qui n'était pas là une seconde plus tôt.

— Je viens offrir l'immortalité à ton compagnon.

Le Dévoreur rit à nouveau, lançant la pomme en l'air.

Elle disparut et il se rassit dans son fauteuil, le corps à nouveau penché en avant, la voix grave.

— Pendant des siècles, nul n'est venu et, soudain, tous veulent rendre mon Shideh immortel, et tout ça pourquoi ? Pour une âme minuscule ?

Un froid glacial toucha les os de Schwarz, mais aucun fantôme ne lui était passé au travers.

Le sourire du Seigneur Toujours Vivant était un poignard dans la nuit.

— Oh, Chevalier, tu es le deuxième à venir échanger l'immortalité contre l'âme de ton bien-aimé. Alors maintenant, qu'as-tu donc à m'offrir qui puisse faire pencher la balance en ta faveur ?

La gorge de Schwarz était sèche, il tenta de parler, mais le mot râpa contre sa bouche.

— Qui ?

— Le prince Weide.

Le Dévoreur fit un geste de la main et, pour la première fois depuis qu'il avait franchi le seuil de la salle, Schwarz put cesser de le regarder, libéré de l'attraction de ces yeux rouges. Il vit l'homme assis à la fenêtre, un oiseau féerique sur son poing. Et il constata qu'il ne s'agissait pas d'un homme. Il reconnut cette peau verte, ces tatouages, ces bois, cette beauté étrange, inhumaine. C'était un Alfe. Qui le fixait sans qu'il puisse lire une quelconque émotion sur son visage. La beauté colorée, vibrante de l'oiseau illuminait la salle, donnant un semblant de réalité à la grisaille qui l'entourait.

Le mot tomba seul de sa bouche.

— Pourquoi ?

Le Dévoreur haussa les épaules avant de se lever et de s'approcher du prince.

— Qu'importent ses raisons, en ce qui me concerne, il a autant de légitimité que toi à réclamer cette âme. Et les Alfes ont le secret de la vie.

Il s'arrêta juste devant l'autre, plissant les yeux.

— Je n'en avais jamais vu jusqu'à aujourd'hui, après tout, les Alfes ne meurent pas et le chemin d'Álfheim vers Nibelheim est difficile. Oh, et qui parmi les seigneurs de la terre sous l'Infini Ciel viendrait réclamer une âme humaine...

Il s'assit sur le banc, caressa le ramage étincelant de l'oiseau, croisa les jambes, posa la tête dans sa main et sourit à nouveau.

— Je t'écoute donc, Chevalier, que peux-tu m'offrir d'autre pour l'âme de ton aimé ? Car l'Alfe, de par sa simple présence ici, dans un monde qui lui répugne plus encore que la triste terre, est bien plus intéressant que toi. Et je ne te parle même pas de son oiseau aux belles plumes…

Schwarz ouvrit la bouche. Les conseils du prisonnier résonnaient encore à ses oreilles. Il ne pouvait rien offrir au Dévoreur qui fût à lui, sans quoi il serait à sa merci. Mais il n'avait plus rien. Il n'y avait que lui. Et s'il ne se sacrifiait pas, l'Alfe emporterait l'âme de Ciarán et jamais plus il ne le reverrait, jamais plus leur fils ne pourrait rire dans son giron.

— Je n'ai que ma vie à donner, Dévoreur.

– Ta vie ?

Le Roi des Morts leva les sourcils et rit à nouveau.

— Ta vie ne vaut rien, tu l'offres à n'importe qui, Guerrier, à tous ceux qui se jettent arme à la main sur ton chemin. Non, je n'ai que faire de ta vie, en plus tu ferais un compagnon bien ennuyeux.

Il se pencha en avant, laissant traîner le silence, courir la peur qui infiltrait les muscles de Schwarz.

Le prince Alfe était silencieux, il n'avait pas bougé. Ou plutôt si, mille mouvements gracieux avaient agité son corps, il avait caressé l'oiseau, avait plissé la main sur le doux tissu de son pagne ou secoué ses cheveux, mais son visage, ses yeux étaient toujours impavides.

Le Dévoreur reprit, captivant son attention aussitôt.

— Ton bras par contre… Après tout, que peut faire un guerrier manchot ? Ou peut-être tes yeux ? J'ai toujours aimé les aveugles. Ou tes

jambes ? T’obliger à devoir dépendre de quelqu’un d’autre, voilà qui serait douloureux, noble et valeureux Héros. Savoir que jamais plus tu ne pourras combattre…

Les yeux rouges brillaient de joie, de cruauté et de folie.

— Alors, qu’en penses-tu, Chevalier Noir ? Es-tu prêt à me laisser tes jambes et l’immortalité en échange de cette âme que tu chéris tant ? Réfléchis bien. Ne finiras-tu pas par lui en vouloir ? Par regretter ce sacrifice ? Par empoisonner votre union avec la haine, la bile et la colère qui s’abattront sur toi chaque jour au réveil lorsque tes jambes ne répondront plus ? Souhaites-tu vraiment d’un tel avenir ?

Le Dévoreur souriait encore. Parce qu’il savait que le chevalier ne pouvait refuser, parce qu’il le condamnait à une vie de souffrance, parce qu’il avait déjà gagné.

Schwarz baissa la tête.

— Je…

Des bruits de course résonnèrent dans le palais silencieux et un jeune homme entra dans la salle, se jetant aux pieds du Dévoreur, les larmes aux yeux.

— Merci… Oh, Seigneur, merci !

Il s’empara des mains du Seigneur des Morts et les baisa, les baignant aussi de ses pleurs.

Le visage du Dévoreur se fit soudain doux alors qu’il passait la main sous le visage baissé.

— Cesse de pleurer, Shideh, allons, tu sais que je n’aime pas tes larmes.

— Ce sont des larmes de joie, Seigneur.

Le sourire du nouveau venu illuminait la pièce et trouvait un faible écho sur le visage de son maître.

— J’imagine que ce n’est pas le retour de mon brave chien Garm qui te rend si heureux ?

Le Seigneur Toujours Vivant essuya les larmes de ses mains.

— Non, Seigneur, c’est mon père.

Le jeune homme leva les yeux vers son maître.

— Il est enfin dans le Royaume des Morts. Il a enfin trouvé la paix.

Le regard rouge était empli de rage et de fureur et il se posa sur Schwarz.

— C’est toi, n’est-ce pas.

Ce n’était pas une question, et une fois de plus, le guerrier rassembla son courage pour faire face, pour ne rien laisser paraître de la peur qui nouait ses entrailles.

— Le gardien ne l’a pas vu pénétrer dans le Royaume, mais tu l’as su dès que je suis entré, rien de ce qui arrive dans ton Royaume ne t’échappe m’a-t-on dit. Tu sais que je suis celui qui l’a laissé entrer.

Des mains chaudes et douces avaient pris les siennes et Schwarz se força à baisser les yeux, à cesser de regarder le danger potentiel, le prédateur qui le guettait.

— Merci, merci mille fois.

Les yeux bruns étaient comme un soleil printanier.

— Vous avez un cœur noble et généreux, Guerrier. Je suis votre débiteur.

Un nouveau rire secoua le Dévoreur, vrillant leurs oreilles, faisant trembler les murs, et il fut obligé de le regarder à nouveau, de se forcer à ne pas bouger, à ne pas fuir.

— Eh bien, Chevalier Noir, il semblerait que je n’aurai pas tes jambes, tout compte fait.

Le maître des lieux se releva et vint jusqu’à son compagnon, le soulevant aussi facilement qu’il l’aurait fait d’un chaton, posant son visage dans le creux de l’épaule de Shideh, continuant à fixer Schwarz de ses yeux rouges.

— J’accepterai de te rendre l’âme de ton aimé et de vous laisser partir en échange de l’immortalité pour Shideh.

Il tourna ses yeux d’incendie vers l’Alfe.

— Quant à toi, tu as fait un bien long chemin pour échouer aussi lamentablement. Ton oiseau est beau et il aurait plu à mon Shideh, mais vois, il l’a fait pleurer de joie.

C’était la main de son compagnon qu’il utilisait pour désigner Schwarz. Ses yeux rouges devinrent froids et coupants avant qu’il ne parle à nouveau.

— Je n’apprécie guère ceux de ta race de toute façon et je ne sais si te faire plaisir n’aurait pas fini par me retourner les tripes…

Le Dévoreur se redressa, passant devant le jeune homme, et il était plus impressionnant encore, quand il s’approcha du prince, la mine sombre, le sourire plus fou encore, les yeux cruels.

— À moins bien sûr que tu n’acceptes la vraie mort.

Il posa ses mains calleuses sur la peau de l'Alfe et Schwarz vit le spasme de dégoût et de peur qui secoua ce dernier, sentit le sacrilège de ce qui se jouait devant lui. Le Dévoreur passa son pouce sur la joue verte.

— Si tu laisses ton âme venir ici à ta mort, si tu refuses d'être dévoré par les tiens, alors ce que tu m'as demandé t'appartiendra.

Sa voix avait la douceur du miel et la folie de l'opium.

Il se tourna vers Schwarz, ses yeux deux braises rougeoyantes, son sourire celui d'un loup au milieu de la neige.

— Désolé, Chevalier, mais tu conviendras qu'il s'agit là d'une chose bien trop rare…

Il passa son index sur le cou gracile.

L'Alfe trilla, furieux, apeuré peut-être, orgueilleux sans doute.

— Non ?

Le Dévoreur le lâcha et se tourna comme s'il n'existait plus.

— Eh bien voilà qui règle le problème, n'est-ce pas, Chevalier ? Mais…

Il se rassit près du prince et rapprocha la bouche de son oreille longue. Ils entendirent tous le murmure aussi clairement que si le Dévoreur était près d'eux.

— Mais sache-le, prince Weide, s'il y a un jour une âme qu'il te faut récupérer, tel en sera le prix : la vraie mort.

Le prince se leva et le regard condescendant fut accompagné d'un trille sûrement injurieux. Ses yeux verts rencontrèrent un instant ceux de Schwarz, sa mâchoire sembla se contracter, puis il quitta la pièce.

Le Dévoreur retourna s'avachir sur son trône et ses yeux rouges le fixèrent à nouveau.

— Eh bien, qu'attends-tu, Chevalier Noir, ne sais-tu pas que le temps presse ?

Il déglutit. Il n'arrivait pas encore à croire qu'il avait réussi… Il sortit de son sac le Saint Calice. La coupe de bois était lourde et dans la grisaille de la pièce ne semblait que plus réelle. Il posa le sac à terre et s'agenouilla avant d'y placer le Graal. Son cœur battait à tout rompre. Il allait commettre un sacrilège. Pire que tout, il ne savait pas véritablement ce qu'il était censé faire à présent et le récipient était vide.

Il n'avait pas fini cette pensée que la coupe se remplissait soudain de vin. Il n'y eut pas de chœurs angéliques, pas de lumière divine, pas d'apparition, juste le liquide grenat sur le bois. Schwarz posa ses deux

mains sur le Graal, cherchant une idée, des paroles. Devait-il simplement le lui tendre, fallait-il qu'il récite un Notre Père ?

Il souleva le Saint Calice et se remit debout, le corps droit, la tête haute, l'esprit habité tout à coup par des mots, des gestes, des idées, sûr de ce qu'il devait à présent accomplir.

— Approche, enfant, et recueille-toi, car c'est le sang de l'Agneau qui est devant toi.

Sa voix était calme et résonnait à travers l'espace, sereine et vibrante comme la vérité.

Le jeune homme aux yeux bruns et au corps mordu par le soleil s'agenouilla avec la grâce d'un cerf, la douceur d'une biche, l'innocence d'un daim. Il joignit ses mains en prière et baissa la tête.

Schwarz reprit et sa voix sonnait, grave et paisible sur les pierres grises et le silence des morts.

— C'est par ce sang répandu que nous fûmes sauvés, c'est par ce sacrifice que nous reçûmes la vie éternelle. Relève les yeux et contemple l'amour de l'Agneau. Bois et partage son sang et sa grâce.

Il lui tendit le Graal et laissa le jeune homme y poser les lèvres et vider le vin qui s'y trouvait. Il sembla que la lumière autour d'eux grandissait, mais il n'y prêtait pas attention, habité par la solennité du moment, par ce sentiment juste et bon qui l'emplissait.

Les mains brunes lâchèrent la coupe et le chevalier se tourna vers la petite assemblée.

— Réjouissez-vous et soyez témoin de l'alliance nouvelle et éternelle.

Shideh se leva et sourit avant de venir tomber à genoux devant son maître, ses mains dans les siennes.

— Rien ne nous séparera plus, mon Seigneur.

La lumière disparut d'un coup, comme la présence qui l'habitait, et la fatigue s'abattit sur son corps et son âme. Le monde gris et silencieux lui pesait. Il voulait rentrer auprès de Ciarán et de Siegfried, entouré par Ali et Ulrich et Nacht, voir les yeux rieurs de Chandra, et entendre le rire de Jal. Il voulait rentrer à la maison.

Il rangea la coupe qui semblait plus légère, plus petite et plus grise dans sa besace et revint vers le Dévoreur.

— J'ai accompli ma part du marché, à présent, rends-moi l'âme de Ciarán.

Les yeux rouges le fixèrent un long moment sans que rien fût dit et Schwarz était par trop épuisé pour prononcer le moindre mot.

— Soit, tu as tenu ta promesse, je tiendrai la mienne.

Le Dévoreur tendit la main et une balle grise y apparut.

— Voici l'âme de ton époux.

Il la lança et Schwarz l'attrapa, craignant qu'elle ne passe à travers lui, mais la sphère qui ressemblait plus à une pelote de laine maintenant qu'il la voyait mieux resta entre ses mains, contre son torse, et il sentit la chaleur et la douceur familière, il se retrouva enveloppé dans l'odeur de son sorcier. Un sourire grimpa sur ses lèvres.

— Il te faut la protéger, Chevalier, elle ne résistera pas dans le monde des vivants.

Shideh était assis aux pieds de son maître, la tête du chien sur ses genoux, la main du Dévoreur passant dans sa chevelure.

— Allons, Shideh, tu gâches toutes les choses drôles ! se plaignit le Seigneur Toujours Vivant sans bouger de son siège, les jambes à nouveau par-dessus l'accoudoir.

— Comment puis-je la protéger ?

Le jeune homme eut doux sourire.

— Seul un corps peut la protéger, il faut que tu la transportes dans ta chair, dans ton cœur. Le moment venu, tu sauras la lui rendre.

Schwarz sentit les douces palpitations de cette âme chaude alors qu'elle le pénétrait pour retourner à sa place, contre son cœur.

— Maintenant, va, Chevalier, ta présence me lasse, Garm t'amènera hors de mon Royaume, dit le Dévoreur en hissant Shideh jusqu'à lui.

L'âme de Ciarán palpitant contre son cœur, il suivit l'immense chien qui s'était relevé et laissa derrière lui la salle et ses deux occupants.

* * *

Il ne sut jamais véritablement comment il revint au monde des vivants ou combien de temps il lui fallut.

Il émergea soudain dans la clairière, seul au milieu du brouhaha de toutes ces vies, du vent, des agitations de la terre, et le soleil l'aveuglait, même à travers les nuages qui filaient les uns après les autres dans un mouvement perpétuel. Il manqua de tomber à genoux et de baiser le sol, mais il lui fallait poursuivre sa route, il sentait Ciarán qui l'appelait.

Il n'eut pas à marcher bien longtemps.

Les abords du lac étaient bien plus peuplés que lorsqu'il les avait quittés, le camp des Roums s'y était établi et la nouvelle de son arrivée se propagea à la vitesse d'un cheval au galop. Enfants, vieillards, adultes, tous se précipitaient pour le voir avancer vers les rives du lac, là d'où il voyait les hautes tours ivoirines de l'Île Blanche.

— Les dieux soient loués, tu es de retour.

Chandra s'était relevé du drap sur lequel il était occupé à nouer les bottes d'herbes sèches, et à ses côtés, le petit Siegfried tendit les mains en gazouillant.

Schwarz attrapa son fils et baisa son front pendant que le petit promenait ses mains sur son visage en criant de joie. Il ferma les yeux un instant. Bientôt.

— Allons, viens, Ciarán est par ici.

Au début, il ne vit qu'une forme noire et immense. Nacht était allongé, son corps un noir rempart refermé en un cercle, mais ses yeux fixaient le chevalier et ses crocs d'obsidienne brillaient à la lumière.

— Enfin te voilà, l'attente nous fut longue, Schwarz.

Il sourit au dragon, la fatigue pesant encore sur ses épaules.

— À moi aussi, Nacht.

Le dragon déplia son corps, les écailles roulant à la lumière, et se releva, laissant apparaître ce qu'il avait gardé précieusement.

Ciarán avait été déposé sur un lit finement ouvragé. À sa droite veillait la Dame Noire, à sa gauche Ali. Le visage du Maure se fendit d'un soupir heureux et soulagé.

— Jamais ta vue ne me fut plus heureuse, Schwarz.

Celui-ci donna l'accolade à son plus vieil ami.

— Merci d'avoir veillé sur lui en mon absence.

— Je ne l'ai pas lâché des yeux, et, comme tu peux le constater, elle n'a rien tenté contre lui.

La Dame Noire se redressa et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Bien sûr ! C'est de mon fils qu'il s'agit ! À présent, si tu pouvais rendre son âme à Ciarán avant qu'il n'expire, Chevalier, voilà qui pourrait être enfin utile !

Son visage était tiré et vieux malgré la peinture et il entendait la fatigue dans sa voix. Il inclina la tête vers elle.

— Je reconnais, Madame, que vous avez tenu votre promesse et je vous en remercie.

Il ne prit pas le temps de savourer sa surprise et son étonnement. Tendant son fils à Ali, il alla enfin vers son époux.

Ciarán était immobile et blanc comme un gisant sous les couches de tissus précieux et de peinture blanche. Schwarz pouvait à peine voir qu'il respirait encore. La Dame Noire, qui d'autre, lui avait fait revêtir des robes encore plus précieuses que celles qu'il lui avait vues à Güstrow et elle avait peint avec minutie son visage et ses mains, mais Schwarz voyait que les muscles des épaules de son époux tiraient les coutures, et elle n'avait rien pu faire pour ses cheveux toujours courts.

Il posa la main sur celle de Ciarán et sentit la chaleur parcourir leurs deux corps, la force de l'âme qui cherchait à sortir, à retourner là d'où elle venait. Il se pencha sur ses lèvres.

— Je t'aime, murmura-t-il avant de l'embrasser.

Le souffle régulier eut un hoquet et les yeux gris s'ouvrirent tandis que les lèvres rouges sous les siennes s'étiraient en un sourire. Les mains blanches essuyèrent les quelques larmes qui coulaient sur ses joues tandis qu'il continuait à l'embrasser.

* * *

Les nuages s'étaient dissipés, la pluie qui les avait accompagnés depuis qu'ils étaient sortis de la chapelle de l'ermite les avait enfin quittés, et devant eux, perché sur sa colline se trouvait Güstrow. Ard poussa un cri de joie et Ciarán était à deux doigts de l'imiter. Stern se rapprocha de Wendig et il prit la main que lui tendait son époux. Ils restèrent un moment immobiles, buvant des yeux le spectacle qui s'offrait à eux.

Dans son giron, solidement accroché à lui, Siegfried bâilla. Leurs regards se rencontrèrent au-dessus de sa tête blonde et le sourire sur les lèvres de son époux baigna son cœur d'une chaleur insupportablement douce.

Ils se remirent en route, chaque pas les rapprochait de leur but, de la fin de leurs épreuves. Dans la ville, les hourras fusaient comme s'ils avaient à nouveau vaincu le dragon et Siegfried observait cette foule avec crainte. Ciarán reconnut ces visages, ceux qui étaient venus chercher à la tour un remède, ceux qui l'avaient appelé, le désespoir dans la gorge, ceux qu'il avait aidés à naître, ceux qui avaient baissé les yeux de crainte. Il leur sourit et on lui rendit son sourire.

La cour du château était déserte, seuls Aloys et Thorsten se tenaient là, Nimat, le familier, aux pieds de son maître. Ciarán tendit Siegfried à son père. Il n'y eut aucune parole, juste le poids des corps de ses apprentis contre le sien, leurs bras l'entourant, leurs visages blottis dans ses robes et ses mains qui calmaient leurs sanglots. Lorsqu'ils le lâchèrent, Schwarz, Ali et Ulrich avaient fini de mettre pied à terre. Son époux lui sourit et il y répondit, ses mains cherchant les siennes, son corps appelant le sien alors qu'il reprenait leur fils.

Du coin de l'œil, il vit Aloys s'avancer vers Ali, les yeux baissés, le rouge aux joues. Le Sorcier Gris regarda le guerrier tendre la main presque malgré lui et son apprenti se jeter dans ses bras, les yeux inondés de larmes. Souriant, Ciarán se détourna et, aux côtés de Schwarz, entra dans le château, passant le corridor puis la grande porte qui donnait sur le hall. Dans un silence presque impossible, ils avancèrent au milieu des nobles assemblés jusqu'à l'estrade.

Ils plièrent tous deux le genou devant le trône.

— Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, moi, Ciarán von Einsamturm, le Sorcier Gris, je reviens à présent devant toi, ayant mené à bien la mission que tu m'as confiée.

Assis, le visage encore tiré par la fatigue, Adelar lui souriait.

— Alors, lève-toi, Sorcier de ma Cour, et viens prendre place à mes côtés pour me conseiller et me guider. Et amène aussi mon filleul, que je puisse enfin le serrer dans mes bras, lui qui a tant grandi.

Il obéit, confiant Siegfried à son parrain avant de prendre sa place à la gauche du Roi. Sieghard lui sourit, posant la main sur son bras depuis l'autre côté du trône avant de reporter son attention vers le chevalier.

— Adelar von Güstrow, Roi de Mecklembourg et des États de Poméranie, moi, Schwarz, le Chevalier Noir, je viens à toi, pauvre et sans foyer, pour te jurer loyauté et fidélité, pour te servir, moi et mes descendants, et recevoir de toi ce que tu estimeras bon de m'accorder.

Adelar se leva et sa voix résonna sur les pierres.

— Schwarz von Einsamturm, Chevalier Noir, je te prends aujourd'hui sous ma protection, tes ennemis seront miens et je te promets assistance et conseil à toi et tes descendants aussi longtemps que vous habiterez les terres que je te confie.

Il descendit les quelques marches.

— Relève-toi et laisse-moi te donner l’accolade, Chevalier Noir, car te voici enfin rentré chez toi.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library